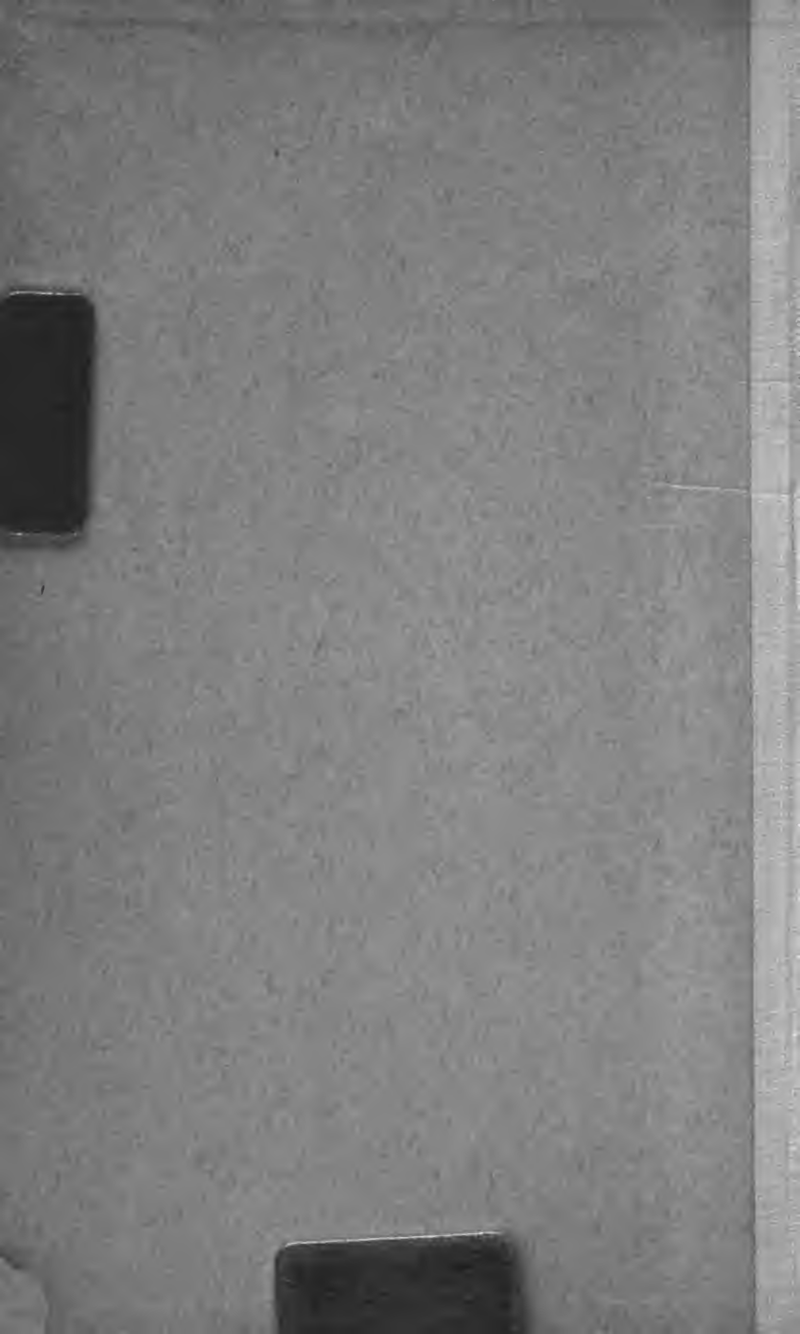
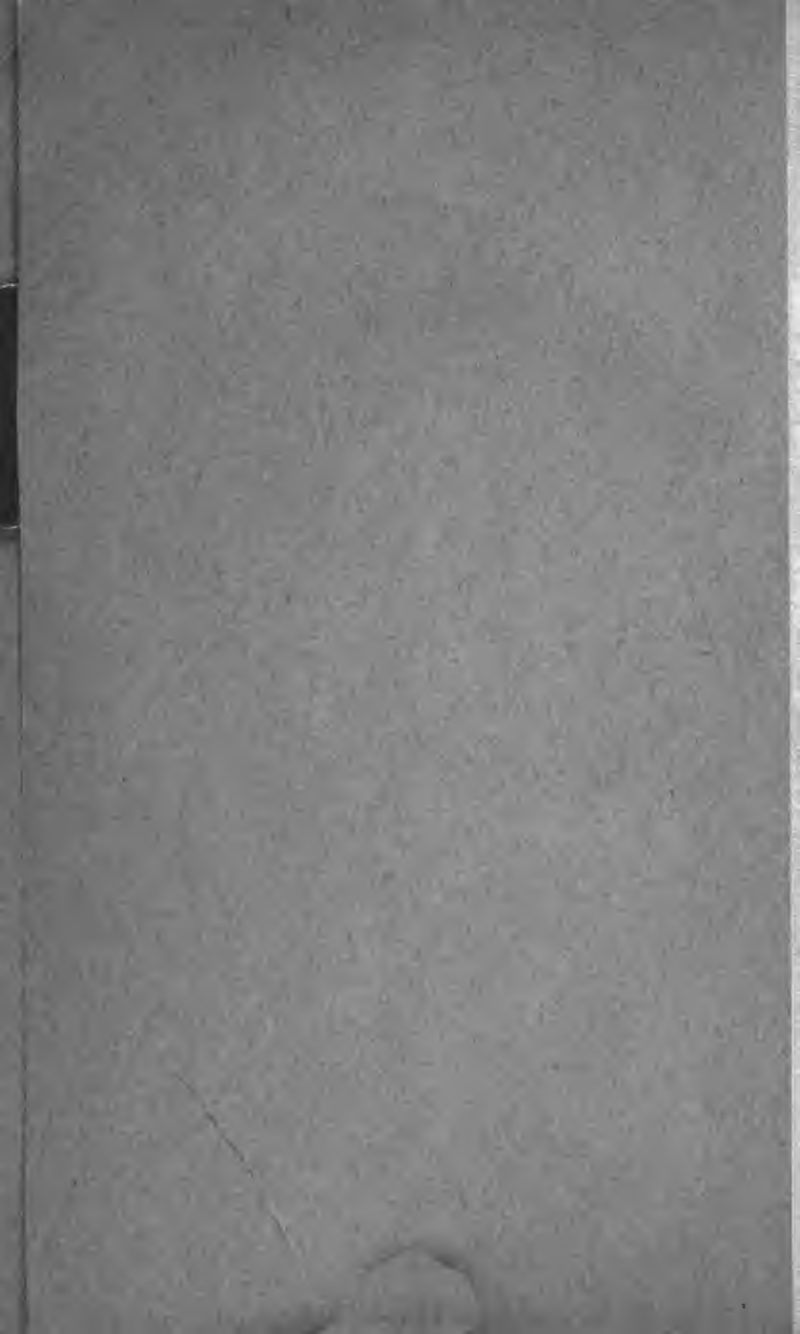

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08176763 8

Digitized by Google



REVUE

*D



Digitized by Google

LA REVUE

FRANÇAISE.

TOME QUATRIÈME.

VOL. IV.

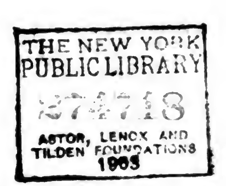
NEW-YORK:

HOSKIN & SNOWDEN,

No. 58 *Wall Street.*

1835.

Digitized by Google



Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

Ire. LIVRAISON. — MAI.

IIe. LIVRAISON. — JUIN.

IIIe. LIVRAISON. — JUILLET.

IVe. LIVRAISON. — AOUT.

Ve. LIVRAISON. — SEPTEMBRE.

VIe. LIVRAISON. — OCTOBRE.

Digitized by Google

La Revue Française.

Vol. 4. MAI, 1835. No. 1.

UNE CAMPAGNE DE NAPOLÉON. (1800.)

Le moment approchait où les armes allaient de nouveau prononcer sur le sort de l'Italie. Parti de Paris le 6 mai 1800, arrivé à Dijon le 7, à Genève le 8, à Lausanne le 13, le premier Consul se porta de sa personne, avec le gros de son armée, au pied du grand Saint-Bernard. Sa première victoire fut sur la nature qu'il fallut dompter. Là, le génie, l'adresse, le courage, surpassèrent les prodiges d'Annibal, tant vantés depuis deux mille ans. La première difficulté à vaincre fut le passage de l'artillerie sur une montagne immense, inaccessible, qui dresse sa tête couverte de glaces séculaires ; la perspective d'un chemin de plusieurs lieues de long, sur dix-huit pouces de large, pratiqué sur des rochers à pic ; des montagnes de neige qui menacent de se précipiter à chaque instant ; des abîmes où le moindre faux pas peut les engloutir, rien n'est capable d'effrayer les soldats. On se presse autour des pièces pour obtenir l'honneur de les traîner. Le général Marmont, commandant l'artillerie, employa deux moyens: le premier était un arbre creusé en forme d'auge, dans laquelle on couchait les canons et les obusiers ; le second était des traîneaux sur roulettes, tirés par une centaine d'hommes, d'autres, placés par derrière, les guidaient et les soulageaient avec des leviers; tout le reste du bagage était porté pièce à pièce sur le dos des mulets. La 21e légère, la 13e et 96e de ligne, mirent deux jours à effectuer leur passage ; elles bivouaquèrent dans la neige et en ordre, plutôt que d'abandonner leur artillerie. On ne saurait se faire une idée de la promptitude avec laquelle des travaux jusqu'alors réputés inexécutables, furent exécutés ; la présence de Bonaparte écartait les obstacles, son regard imposait silence à la moindre objection et levait toute difficulté. Une avalanche emporta une pièce de huit et trois canonniers. L'infanterie, chargée de ses armes et de ses bagages, avançait avec peine, et les cavaliers conduisaient plus péniblement encore leurs chevaux. La musique était en tête des régimens, et jouait lorsque le passage devenait plus difficile ; les troupes s'encourageaient en battant la charge, spectacle imposant, s'il en fut jamais, dans des lieux qui n'avaient jusque là été accessibles qu'aux chamois et au chasseur non moins sauvage qui les poursuit. Cependant, pas à pas, homme à homme,

Digitized by Google

les soldats parvinrent à franchir cette barrière formidable que la nature a vainement placée contre l'ambition humaine. Les disciples de Saint-Bernard, fixés au milieu de ces affreuses solitudes, pour secourir les voyageurs égarés, distribuèrent aux soldats, à mesure qu'ils défilaient devant le couvent, du pain, du fromage et du vin; le premier Consul s'entretint quelque temps avec ces bons frères dont il admirait le courage héroïque.

Lorsqu'on fut à l'extrémité du plateau, la descente sur le revers rapide de la montagne, fit beaucoup rire les spectateurs : on s'asseyait sur la neige et on se laissait glisser jusqu'en bas ; Bonaparte descendit ainsi le grand St-Bernard en se ramassant sur la neige, traversant des précipices, et glissant par dessus des torrens.

Toutes les difficultés n'étaient pas encore vaincues : l'entrée du Piémont était fermée par le château de Bard, regardé comme une barrière insurmontable, et construit à l'endroit même où les deux montagnes, qui forment la vallée d'Aoste, se rapprochent au point de ne laisser entre elles qu'un espace de vingt-cinq toises. Tandis que les grenadiers de la 28e s'efforcent, sous la conduite du général Loison, d'emporter la forteresse et d'ouvrir un passage à l'artillerie à travers la ville de Bard elle-même, seul endroit où il fût possible de la faire passer, le reste de l'armée évite les décharges meurtrières du fort, en escaladant le mont-Albaredo ; 1,500 hommes avaient, par des travaux inouis, pratiqué un chemin sur cette montagne escarpée : là où la pente eût été trop rapide, des escaliers furent construits ; là où le sentier, devenu plus étroit encore, se terminait à droite ou à gauche par un précipice, des murs furent élevés pour garantir de la chute ; là où les rochers étaient séparés par des excavations profondes, des ponts furent jetés pour les réunir, et sur une montagne regardée depuis des siècles comme inaccessible à l'infanterie, la cavalerie effectua son passage.

La ville de Bard fut prise à l'escalade ; les caissons et les canons traversèrent pendant la nuit, avec rapidité, cette petite ville, sans que la garnison du fort s'aperçût de rien. Pour dérober à la connaissance de l'ennemi cette manœuvre importante, on couvrit les rues de terre et de fumier, on enveloppa de paille et de branchages, les roues des voitures. On était sous le feu du château, qui domine tellement l'étroite vallée qui conduit à Aoste, que si les Autrichiens avaient été moins insoucians, ils auraient pu, par des précautions toutes simples, rendre inutile la marche de l'armée à travers le Saint-Bernard.

Sortie enfin de ce pas dangereux, l'avant-garde de Bonaparte s'avança dans la vallée jusqu'à Ivrée. Le général Lannes enleva la ville d'assaut ; plus loin, à Romano, il combattit et défit une seconde fois la division autrichienne qui avait défendu Ivrée.

C'était une conception grande et belle que l'invasien de l'Italie à travers le grand Saint-Bernard ; ce passage miraculeux a été l'objet

Digitized by Google

de la juste admiration de l'Europe : les incroyables difficultés qu'il offrait, n'effrayèrent point les généraux de Bonaparte ; habitués à toutes les fatigues, à tous les dangers, ils virent à peine ce que l'entreprise du nouvel Annibal avait de gigantesque. Le bonheur du premier Consul égala son audace ; sa témérité n'étant pas prévue, aucun corps autrichien ne défendait les approches du fort de Bard, qui se rendit après quelques jours de résistance. L'on ne rencontra que de faibles partis, incapables d'arrêter la marche d'une armée : l'heureux conquérant sut saisir le défaut de la cuirasse, étonner et étourdir son ennemi, sans lui donner le temps de se reconnaître. C'est dans de telles circonstances que l'audace à la guerre est une véritable inspiration du génie.

Le premier Consul fit reposer ses troupes à Ivrée, afin de les préparer à de nouvelles entreprises. Pendant ce temps les autres colonnes s'avançaient pour opérer leur jonction avec le principal corps d'armée. Thureau, qui avait franchi les Alpes, par la route du Mont-Cenis, s'était emparé des forts de Suze et de la Brunette. Vingt mille hommes détachés de l'armée de Moreau, débouchaient par le Saint-Gothard et le Simplon, pour former l'aile droite du premier Consul ; Moncey les commandait.

Cependant Mélas avait laissé une partie de ses Autrichiens pour réduire Gênes qui tenait toujours, et avec le reste de son armée, était entré dans Nice, poursuivant Suchet, dont toutes les forces étaient concentrées sur le Var, dans l'espoir de protéger le territoire français ; trouvant plus de résistance qu'il n'avait cru, Mélas résolut de passer le Var beaucoup plus haut, et de commencer l'invasion projetée, en tournant la position de son antagoniste. Dans ce moment des nouvelles accablantes lui apprirent coup sur coup, que plus de trente mille hommes avaient franchi les Alpes, par des chemins que jusqu'alors on avait dû croire impraticables à la marche d'une armée ; que Bonaparte les commandait en personne ; que déjà il était maître de la vallée d'Aoste, et qu'il menaçait à la fois, le Milanais et le Piémont. Mélas se montra d'abord incrédule à tout ce qu'on lui annonçait, pensant qu'il y avait au moins beaucoup d'exagération. Dans une dépêche au conseil aulique de Vienne, il annonçait la capitulation de Gênes qui avait eu lieu le 4 juin, après une défense qui honore Massena, et parlait dans cette dépêche qui fut interceptée, de notre prétendue armée de réserve avec un inconcevable dédain, et de la présence de Bonaparte en Italie comme d'une fable ; il le déclarait à Paris, tant il est vrai que le passage fameux du grand Saint-Bernard présenta à l'Italie surprise le spectacle magique d'une armée qui semblait être tombée des nues.

Mais bientôt il fallut changer de ton ; Mélas vit avec effroi la réalité de ce qu'il avait long-temps regardé comme une chimère. Le général qui était dans Gênes, reçut l'ordre de marcher en toute hâte sur le Pô, afin d'arrêter Bonaparte qui menaçait Milan ; mais le premier consul

Digitized by Google

donne le change à son ennemi ; après la prise d'Ivrée, il ordonne au général Lannes de se porter sur Chiàvasso ; Lannes culbute tout ce qui s'oppose à son passage : il arrive, s'empare des bateaux et des barques, et par ce mouvement persuade à son adversaire qu'il veut construire dans cet endroit même un pont sur le Pô. Cette manœuvre trompa complétement Mélas ; il crut que l'intention des Français était de s'emparer de Turin, ou de déboucher sur Gênes, en conséquence il vint fixer à Coni son quartier général ; pendant cette opération, Bonaparte, par un demi tour à gauche, se jette sur Verceil, passe la Sessia, le Tesin, et entre dans Milan au bruit des acclamations de ceux qui désiraient le rétablissement de la république cisalpine. Les magasins de son ennemi tombent en son pouvoir : les Français s'emparent de Lodi, de Crémone et de Pavie, où ils trouvent d'immenses provisions.

Quoiqu'excellent officier, Mélas avait commis des fautes qui avaient compromis son armée ; sa position devenait de jour en jour plus critique ; les Français étaient maîtres de toute la ligne, depuis le fort de Bard, jusqu'à Plaisance. Mélas se trouvait confiné dans le Piémont, de plus l'armée autrichienne était divisée en deux parties ; l'une, encore sur le territoire de Gênes, était menacée par Suchet, dont l'armée renforcée par la garnison de cette ville; sortie avec armes et bagages, allait reprendre l'offensive ; l'autre division autrichienne était encore à Turin avec Mélas. Il était à craindre que Bonaparte, se portant rapidement sur ces corps séparés, ne les détruisit avant qu'ils eussent pu opérer leur jonction. Pour prévenir une ruine totale, Mélas se mit en marche sur Alexandrie, et son lieutenant sur le Tesin, vers les villages de Casteggio et de Montebello, où il fut complètement défait par le général Lannes, après un combat sanglant et opiniâtre ; Ott rallia les débris de son armée sous les murs de Tortonne. Suchet reçut l'ordre de traverser les montagnes par le col de Cadibona et de se porter sur les derrières de l'ennemi dans les environs de Gênes.

Tout se préparait à une action décisive. Dans la crainte que les Autrichiens ne lui échappassent, le premier consul se rapprocha de leurs lignes, et vint camper le 13 juin à San-Juliano, au milieu de la plaine de Marengo, devenue si fameuse par la victoire mémorable qu'il y remporta le lendemain. Mélas pouvait, s'il l'eût voulu, dérober son armée aux poursuites acharnées de Napoléon : par un mouvement à droite, il se repliait sur Gênes ; là attaquant Suchet avec des forces supérieures, il avait le temps de l'écraser avant qu'il pût recevoir des secours de Bonaparte. Sa position serait devenue avantageuse : la droite de son armée eût été couverte par la ville ; le voisinage de la mer l'aurait mis à même de recevoir des renforts et des provisions; et le flanc de son armée eût été protégé par l'escadre anglaise. La temporisation pouvait le sauver et devenir funeste aux Français. Il aima mieux tenter le sort des armes dans une action générale ; cette résolution pouvait pa-

Digitized by Google

raître sage : les Autrichiens avaient la supériorité numérique en infanterie et en artillerie : la plaine de Marengo offrait une arène favorable au déploiement et aux manœuvres de leur belle cavalerie, si supérieure par le nombre et la discipline à celle de leur antagoniste. Les forces des Français dans cette célèbre journée, furent de trente mille hommes ; l'ennemi en employa quarante mille. Nous verrons la victoire faire d'abord pencher la balance du côté des seconds, puis passer définitivement aux premiers.

Le 14 juin à sept heures du matin, la division Gardanne, qui faisait l'avant-garde de l'armée française, fut surprise par l'ennemi qui commença le combat avec la plus grande vivacité. Les troupes aux ordres du général Victor sont aussitôt rangées en bataille : une partie forme le centre qui occupe le village de Marengo ; l'autre forme l'aile gauche qui s'étend jusqu'à la Bormida ; le corps du général Lannes est à l'aile droite. L'armée, formée sur deux lignes, avait ses deux ailes soutenues d'un gros corps de cavalerie. L'ennemi se déploie successivement et débouche par trois colonnes ; celle de droite, sur Figoralo, en remontant la Bormida ; celle du centre, sur Marengo, par la grande route ; enfin celle de gauche, sur Castel Coriolo. Le premier Consul se porte en toute hâte sur le lieu du combat ; il y trouve l'action engagée sur tous les points. On se battait de part et d'autre avec un égal acharnement ; le général Gardanne soutenait depuis deux heures l'attaque de la droite et du centre de l'ennemi, sans perdre un seul pouce de terrain malgré l'infériorité de son artillerie ; obligé enfin de quitter la position d'avant-garde, il se retire par échelon et prend une position oblique. La droite est au village de Marengo, la gauche sur les rives de la Bormida. Dans cette nouvelle position il prend en flanc la colonne qui marche sur Marengo, et dirige sur elle une fusillade terrible ; les rangs de cette colonne sont éclaircis, elle hésite un instant, déjà plusieurs parties commencent à plier ; mais elle reçoit de nouveaux renforts et continue sa marche. La brigade de cavalerie aux ordres de Kellermann soutient avec vigueur la gauche du général Victor. L'ennemi souvent repoussé au centre, revient toujours à la charge ; le désordre se met parmi nos tirailleurs. Encouragés par ce succès, les Autrichiens chargent avec plus d'impétuosité ; les divisions Victor, Lannes et Watrin, se retirent avec précipitation devant leurs adversaires. Bonaparte s'efforce de ralentir ce mouvement rétrograde ; la retraite se fait bientôt par échiquier sous le feu de quatre-vingts pièces d'artillerie qui précèdent la marche des bataillons autrichiens et vomissent dans nos rangs une grêle de boulets et d'obus. Rien ne peut ébranler nos bataillons, ils se serrent et manœuvrent avec le même ordre et le même sang-froid que s'ils avaient été à l'exercice. Le rang qui vient d'être éclairci, se trouve aussitôt rempli par d'autres braves ; jamais on ne vit un mouvement plus régulier ni plus imposant. L'ennemi se croyait assuré de la

Digitized by Google

victoire ; une cavalerie nombreuse, soutenue de plusieurs escadrons d'artillerie légère, débordait notre droite et menaçait de tourner l'armée.

Dans cet ébranlement général, les grenadiers de la garde furent placés comme une redoute de granit, au milieu de cette immense plaine ; rien ne put l'entamer : cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut inutilement dirigé contre ce bataillon. Appuyée par cette résistance opiniâtre, notre droite se soutint jusqu'à l'arrivée du général Monnier qui enleva à la baïonette le village de Castel-Cariolo. La cavalerie autrichienne fit alors un mouvement rapide sur notre gauche qui se trouvait ébranlée ; ce mouvement précipita sa retraite : les routes étaient couvertes de fuyards, de blessés, de morts, de mourans, de débris humains ; la bataille paraissait perdue : la gauche et le centre étaient en pleine déroute.

La division Desaix, de retour de la demi-journée de marche qu'elle avait faite sur Rivolta, avait pris une forte position en avant du village de Saint-Julien. Cette division, seule réserve de Bonaparte, était formée sur deux lignes, flanquées à droite de douze pièces d'artillerie, commandées par Marmont et soutenue par la cavalerie de Kellermann. Le premier Consul, exposé au feu le plus vif, parcourt les rangs pour encourager les soldats et fait arrêter le mouvement rétrograde ; les fuyards se rallient, forment leurs rangs, et reprennent courage. Déjà l'ennemi faisait des fautes qui présageaient sa catastrophe, il étendait trop ses ailes. Il était quatre heures.

Le général Desaix, à la tête de ses braves, s'élance avec impétuosité au milieu des bataillons ennemis et les charge à la baïonette ; les Autrichiens, étonnés, mettent leur artillerie en retraite ; leur infanterie commence à plier. Desaix arrivé d'Egypte, seulement depuis deux jours, pour assurer notre victoire, est atteint d'une balle mortelle. Les généraux Kellermann, Murat et Bessières, à la tête de la cavalerie, chargent successivement avec tant de vigueur et d'à-propos la cavalerie autrichienne, qu'ils rompent toute sa ligne et l'obligent à se replier avec précipitation ; ce dernier effort achève l'entière déroute de l'ennemi. On se battait depuis deux heures dans les ténèbres ; la nuit sauve les débris de l'armée vaincue ; une multitude de fuyards se noient au passage de la Bormida. Le désastre des Autrichiens fut si complet, que dès le lendemain, le général Mélas fit proposer à Bonaparte une capitulation par laquelle il consentait, s'il lui était permis de se retirer derrière Mantoue, à céder Gênes et toutes les places fortifiées que l'empire possédait en Piémont, en Lombardie et dans les légations romaines.

Cette bataille, dont les résultants furent immenses, est une des plus mémorables qui aient jamais eté livrées. On y voit comment chaque parti combattit en désespéré, pour l'honneur, la gloire, l'empire ; les incertitudes multipliées de la victoire ; les succès alternatifs des combattans, quatre fois les Français pousser en vainqueurs, quatre fois se retirer en vaincus ; soixante pièces de canons prises et reprises ; douze

Digitized by Google

charges de cavalerie, exécutées avec des résultats différens. Les pertes des Autrichiens, en hommes, en canons et en bagages de toutes espèces, furent incalculables. Outre cela, les Français prirent possession de Tortonne, d'Alexandrie et des citadelles de Milan et de Turin; ils y trouvèrent près de quatre cents bouches à feu et de grands magasins de poudre.

Deux jours ayant été employés à régler les conditions de l'armistice que le vainqueur accordait aux vaincus, Bonaparte revint à Milan le 17 juin. L'Europe ébahie apprit le lendemain que d'un trait de plume l'Italie était reconquise, les Autrichiens reportés sur l'Adige et la campagne finie. Deux mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis que le premier Consul avait quitté Paris, et déjà toutes nos défaites étaient vengées et la victoire était revenue sous nos drapeaux, plus glorieuse et plus éclatante que jamais.

Toutes les puissances du Nord, qui étaient dans l'attente des grands événemens qui se passaient en Italie, furent dans la consternation. La santé déclinante du célèbre Pitt, chef du cabinet anglais, en fut vivement affectée. La défaite des Autrichiens lui fit perdre pour long-temps tout espoir de succès contre la France. Tous les militaires regardèrent la diversion du premier Consul comme un chef-d'œuvre de guerre. On l'admirera bien davantage, disait-on, si elle donne la paix que l'Europe entière désire. Nous dirons tout-à-l'heure quelles causes forcèrent à continuer la guerre.

(Extrait d'un ouvrage inédit.)

DE L'ALLEMAGNE.

L'Allemagne n'est point un pays qui se révèle à vue d'œil, et qu'il suffise de parcourir une fois en chaise de poste pour en mesurer la profondeur et en connaître la physionomie. L'Allemagne! vous ne la connaîtriez pas, si vous alliez la chercher sur une place publique ou dans un *rout*. La véritable Allemagne reste dans ses foyers, se retranche dans ses mœurs patriarcales, dans ses croyances religieuses, dans sa vie de famille. Il faut y venir plus d'une fois avec le bâton de voyageur pour pouvoir en parler. Il faut avoir pénétré dans ce chaste et sévère intérieur d'une maison allemande, il faut être initié à ses habitudes, il faut avoir long-temps vécu de cette vie intime, il faut avoir gagné l'un après l'autre tous ces grades d'introduction dans la famille, pour pouvoir en redire les joies naïves, les pieuses tristesses et les saintes coutumes.

Digitized by Google

Vous arrivez dans une ville d'Allemagne avec une lettre de recommendation, et vous pouvez être sûr d'avance que vous serez bien reçu; car c'est là le peuple hospitalier par excellence. On vous invitera à dîner, on réunira à la même table toutes les personnes que l'on supposera devoir vour être le plus agréables, et vous serez pendant deux ou trois heures le personnage vraiment important de cette maison. Vous verrez bien là un coin du cœur allemand, vous verrez cette franchise de manières, cette expansion de sentimens, cette extrême défiance d'eux-mêmes et cette déférence envers les étrangers, toutes choses qui caractérisent essentiellement les hommes de cette nation. Mais vous ne connaîtrez pas encore la famille allemande, vous ne saurez pas quel trésor d'amour et de foi elle recèle en son sein, quel charme il y a dans une veille de Noël, dans une réunion du dernier jour de l'an, où l'on chante encore à l'heure de minuit la chanson faite il y a deux siècles. Vous ne saurez pas ce qu'il y a de douce tristesse et de piété dans un de ces anniversaires où des enfans qui ont perdu leur père se rassemblent encore le jour de sa fête, pour suspendre une guirlande de fleurs autour de son portrait; non, à moins de vous être associé à la famille allemande, vous ne saurez pas ce qu'il y a de grâce et de sentiment dans une cérémonie de fiançailles, ce qu'il y a de bien-être dans une de ces soirées d'hiver que l'on passe autour du vieux poêle à entendre conter des histoires bien fantastiques, tandis que l'eau de la théière bout sur la table, et que le vent du nord siffle entre les fenêtres.

Que si pourtant vous êtes parvenu à vous initier assez avant dans la confiance de vos hôtes, pour prendre part à tous ces petits événemens de leur vie, que si vous connaissez bien pour y avoir vécu, une ville, une province, une principauté, ce n'est pas tout. Il y a dans ces vastes contrées d'Allemagne une variété étonnante de sites, de caractères, de coutumes, que l'on ne peut bien discerner qu'en les ayant étudiés sur les lieux. Le nord porte encore l'empreinte des races slaves; le midi présente plus d'un point de rapprochement avec l'Italie; le Wurtemberg a déjà subi l'influence du voisinage de la France, et le centre offre à chaque pas de nouvelles disparates. L'absence d'un même centre d'action qui étende sur toutes les parties de ce vaste empire un niveau uniforme, ne se fait pas seulement sentir dans les institutions politiques, dans les libertés religieuses, dans le mode d'administration de chaque principauté; mais encore dans l'enseignement des universités, dans les produits de la science, dans les créations de l'art et de la poésie. De là tant de faux jugemens sur l'Allemagne de la part d'hommes qui ne l'ont vue qu'en courant, ou qui n'en ont observé qu'une partie; de là cette nécessité d'un recueil qui se consacre entièrement à étudier l'Allemagne dans son ensemble, puis dans ses diversités de lois, de mœurs, de population.

Ce qui m'a toujours frappé en Allemagne, c'est d'y trouver de toutes

Digitized by Google

parts, dans la capitale du royaume comme dans les plus petites villes, cette activité d'esprit qui ne peut ni s'arrêter, ni se ralentir, qui s'élance par tous les débouchés qu'on lui ouvre, qui s'exerce sans cesse dans la retraite et dans le grand monde, dans le silence et dans la production de ses œuvres. Je ne parle pas seulement de la poésie : la poésie, c'est l'enfant bien-aimé de l'Allemagne ; elle vous prend à votre entrée dans ce pays, et ne vous quitte plus. Vous l'entendez chanter au coin des rues, vous la voyez rêver dans les sentiers des forêts ; vous la retrouvez le soir arrangeant une légende au coin du feu. C'est cette poésie qui entoure comme d'un voile de fée toute l'Allemagne ; c'est elle qui jette tant de charme sur toutes les relations, à travers tous les entretiens, dans les fêtes des grands, comme dans les souffrances du pauvre. J'ai vu parfois des réunions où l'on ne buvait que de bien mauvais vin, mais où l'on n'arrivait pas sans apporter son sonnet ou sa cantate. J'ai vu des ouvriers qui menaient une rude vie, et qui connaissent par cœur les plus belles tragédies de Schiller ; aussi que de grands poètes cette époque n'a-t-elle pas vus naître en Allemagne ! C'est Tieck, cet homme admirable dont la brillante imagination peuple le monde d'une foule d'êtres féeriques, et dont le génie capricieux passe tour à tour des plus suaves conceptions du moyen âge à la peinture la plus humoristique des ridicules de notre époque. C'est Novalis qui semble avoir pénétré dans les harmonies les plus intimes de la nature, qui s'endort comme les génies des montagnes au fond des grottes mystérieuses, et croit comprendre dans ses rêves la voix de l'arbuste qui s'incline devant Dieu, la voix de la source d'eau qui passe en jetant à son oreille un doux murmure. C'est Kœrner, ce poète au cœur intrépide, qui s'en va sur le champ de bataille avec sa lyre et son épée, et soutient par ses odes brûlantes de patriotisme le courage de ses compagnons, et meurt, frappé d'une balle, en entonnant son chant de guerre. Dans le Wurtemberg, Uhland laisse tomber négligemment l'un après l'autre ses odes ou ses ballades, ses romances ou ses sonnets, et jamais la poésie n'a fait naître de plus belles fleurs revêtues d'un coloris plus frais. En Bavière, Ruckert unit à tout ce que qu'il y a de grâce, de mélancolie et d'ingénuité dans le sentiment allemand, le prisme qu'il emprunte à ses études orientales.— En Autriche, deux grands poètes se sont révélés : Grillparzer, qui se débat avec ses généreuses pensées, sous l'œil sévère de la censure, comme Galilée sous l'œil de l'inquisition, et le comte d'Ansberg, qui ne craint pas d'ajouter une corde d'airain à sa lyre, et de la faire vibrer contre les oppresseurs de son pays. A Berlin, après un Français d'origine, Lamothe-Fouqué, un autre Français, Chamisso, l'auteur de Pierre Schlémihl, s'abandonne aux plus douces inspirations de la muse allemande, et chante en vers délicieux ses souvenirs d'enfance et son château champenois de Boncourt. Je ne parle pas de H. Heine, dont la

Digitized by Google

France semble s'être maintenant approprié la muse pleine de grâce, de capricieuses rêveries et de pensées tristes et désenchantées.

Tandis que la poésie lyrique répand ainsi à profusion ses œuvres merveilleuses, la poésie dramatique est, il est vrai, un peu négligée. Malgré les efforts assez souvent louables de Raupach, malgré sa fécondité à la Lopez de Vega, malgré les pièces de Grillparzer, de Zedlitz, de Michel Beer, et cet admirable répertoire de Goëthe et de Schiller, on en revient, comme au dix-septième et au dix-huitième siècle, à emprunter les pièces des théâtres étrangers, et l'on joue maintenant des traductions de Henri III, de Lucrèce Borgia et des vaudevilles de M. Scribe, comme on jouait alors le *Mérope* de Voltaire ou le *Glorieux* de Destouches.— Mais cette décadence de la poésie n'amène cependant pas celle de l'art dramatique. Les Allemands ont compris de bonne heure la vérité théâtrale. Lessing la leur a dévoilée dans sa dramaturgie, et nous étions encore sous le joug du ton déclamatoire et des gestes de tradition raides et monotones, que les Allemands savaient déjà tout le charme d'une diction franche et naturelle. Ainsi l'on jouait *Phèdre* à Paris, avec des cris et des déchiremens de voix, des attitudes de matamore, et on la jouait à Berlin avec tout le sentiment et la gracieuse dignité que cette pièce réclame. Le sort des acteurs en Allemagne est plus heureux que chez nous. Ils ne sont pas mis à l'index, comme cela n'arrive que trop souvent en France. Ils ne sont pas proscrits par la religion, relégués hors des relations sociales. Le monde les reçoit, les accueille, non point avec ces faux airs de déférence qui dissimulent mal un sentiment de supériorité, mais avec toute la considération due à des hommes d'honneur et à des hommes de talent. De là vient que pour ne rien perdre de ces témoignages d'estime dont ils aiment à jouir, ils ont soin de soumettre leur conduite aux exigences de la société, de vivre d'une vie studieuse et rangée. De là vient aussi qu'ils aiment leur art, qu'ils s'y attachent, non point par un caprice passager, mais avec dévouement, avec une ardente résolution de le bien connaître et de s'y distinguer. Aussi y a-t-il parmi eux des générations entières, comme celles des Schrœder et des Devrient, où le talent dramatique semble être devenu héréditaire. Aussi trouvez-vous, en parcourant l'Allemagne, des acteurs que vous êtes heureux d'applaudir, et dont vous n'oublierez jamais le nom, tels que madame Crelinger, mademoiselle Fournier, les deux frères Devrient, Holtei, Seidlitz et beaucoup d'autres.

Je ne parle pas de l'opéra. On doit comprendre par le génie musical de l'Allemagne ce que peut être son opéra. C'est le pays des Haydn, des Mozart, des Beethoven, des Meyer-Beer. Dans les villes d'universités vous rencontrez encore ces troupes d'étudians, comme nous les a si bien dépeintes madame de Staël, qui s'en vont le soir, en chantant, à travers les rues, et tout le monde accourt à la fenêtre pour les écouter. Plus d'une fois, en voyage, je me suis arrêté à l'entrée d'un hameau,

Digitized by Google

surpris tout à coup par les accords les plus suaves, et c'était un groupe de paysans réunis autour d'une cruche de bière, qui formaient un chœur dont on ne pouvait se lasser d'admirer l'harmonie et la justesse. Avec de tels élémens il ne doit pas être difficile de créer un bon opéra. Aussi les chœurs sont-ils toujours bien montés, et l'orchestre très-nombreux. Il y a tel théâtre d'une petite ville allemande de dix mille ames, où *Robert le diable* est mieux représenté que dans nos plus grandes villes de province. A Berlin l'opéra est dirigé par M. Spontini, et les demoiselles Eisler en viennent toutes les deux.

De cette digression sur le théâtre passons à la question d'art. Ici le mouvement n'est pas moins continu, et le progrès est plus sensible. La réforme qui s'opéra en Allemagne vers le milieu du dix-huitième siècle n'embrassait pas seulement la poésie, mais encore tout ce qui touchait à la plastique et à la peinture. Lessing, que nous retrouvons à la tête de chaque nouvelle tentative, de chaque œuvre progressive, Lessing avait jeté dans son Laocoon de magnifiques aperçus sur l'art. Winckelmann arriva à point nommé pour indiquer les vrais modèles, pour rappeler ses compatriotes au style sévère, à la noble simplicité du goût antique, et le voyage de Goëthe en Italie, et l'ascendant qu'il prit de bonne heure sur son siècle, ne servirent pas peu à ouvrir aux artistes une mine encore intacte, où ils coururent avec enthousiasme. En échappant à cette littérature d'imitation, dont elle subissait le joug depuis plusieurs siècles, l'Allemagne comprit qu'elle devait aussi échapper à ses autres entraves, chercher l'art par elle-même, recourir aux sources du beau, et avoir, avec sa poésie, sa peinture et sa sculpture nationales.

Dannecker et Rauch pour la plastique, Cornelius, Schinkel, Schadow, pour la peinture, sont les enfans de cette école de régénération. Dannecker est à Stuttgardt, déjà vieux, mais plein de vie, dévoué de toute son ame aux travaux qu'il a entrepris, enthousiaste comme un enfant, passionné pour toute œuvre d'art et amoureux des siennes. Il a produit peu de grands ouvrages, mais ce qu'on lui doit suffit pour ne pas laisser périr son nom. C'est cette belle et gracieuse figure d'Ariadne que tous les voyageurs vont admirer dans le cabinet de M. Bethmann à Francfort ; c'est cette grande et majestueuse statue du Christ, l'œuvre de prédilection de l'artiste. Le Christ est debout, le corps couvert d'une longue robe, une main levée en l'air, un doigt qui montre le ciel, et sa tête encore toute jeune respire un sentiment inexprimable de mélancolie, de force et de douceur.

Rauch est cet homme sorti des rangs du peuple, et qui a conquis par la seule puissance de son génie la haute réputation dont il jouit. Un de ses principaux titres de gloire est cette statue de Blücher élevée en face de l'arsenal à Berlin, et puis ce mausolée de la reine de Prusse, œuvre de religion, de reconnaissance, de poésie, dont l'on n'approche

Digitized by Google

pas sans éprouver un profond sentiment de respect pour la mémoire d'une femme qui a pu inspirer une telle conception, et pour l'artiste qui l'a sentie.

Cornelius est le grand peintre d'histoire de l'Allemagne actuelle. Ses premiers essais se sont tournés vers la poésie du moyen-âge, et ses derniers travaux l'y ramenent encore. Il a fait un carton sur Faust, et il vient de peindre à fresque plusieurs scènes des Niebelungen. C'est le chef de cette école de Munich dont on a le droit d'attendre beaucoup ; car autour de lui se rangent encore des hommes d'un rare talent, comme Schnor, Neureuter, P. Hess.

Schinkel et Schadow sont tous deux Prussiens. Le premier, qui est en même temps architecte et peintre, à bâti la plupart des beaux édifices modernes de Berlin, entre autre le Musée, et il a jeté sur la toile le plan d'une peinture à fresque, qui sera d'un effet prodigieux, si jamais les intempéries de son climat lui permettent de l'exécuter. Le second dirige cette école de Dusseldorf, dont il est déjà sorti de vrais chefs d'œuvre, et dont le jeune Bendeman et Lessing sont les élèves.

Je ne dois pas oublier un peintre de goût, qui a décoré de fresques élégantes le château du roi de Saxe ; c'est Vogel de Dresde, et un autre peintre qui habite la même ville, et qui s'est fait un nom européen, Maurice Retsch. C'est là le véritable interprète de l'école romantique, c'est lui qui a su nous rendre, avec son crayon, toutes les sombres beautés de Shakespeare, toutes les fantaisies de Schiller. Avec ses gravures sur Macbeth et sur Othello, il nous a mieux exprimé la pensée du poète que ne pourrait le faire aucun acteur, et ses dessins capricieux sur la Cloche sont un poème tout nouveau à mettre à côté du poème original. Deux tableaux m'ont surtout frappé dans l'atelier de Retsch : l'un représente Mignon, la pauvre et triste Mignon, achevant son chant de deuil, tombant aux pieds de Wilhelm Meister, et lui disant encore par son visage pâle, par ses lèvres muettes, mais décolorées, par cet abandon de la douleur, par ces grands yeux dont le regard fixe et terne annonce la consomption : " emmène-moi, emmène-moi loin d'ici, dans ma terre natale, sous un ciel plus pur, au milieu des orangers en fleurs."— L'autre représente la mort s'élevant dans les airs et emportant dans ses bras un enfant. L'enfant repose doucement endormi, la mort le couvre avec son manteau, et la terre se montre à leurs pieds revêtue d'une teinte de deuil, et au-dessus de leurs têtes on voit surgir les rayons de l'aurore. C'est une des plus belles et des plus touchantes allégories que je connaisse.

En même temps que les artistes s'efforcent ainsi de grandir avec leur siècle, les gouvernemens n'oublient pas de les seconder. Le gouvernement saxon, si zélé d'ailleurs pour tout ce qui tient à la culture des sciences et des lettres, est celui de tous aujourd'hui qui fait le moins de sacrifices pour les arts. Il est vrai qu'il a sa magnifique galerie, la pre-

Digitized by Google

mière galerie de l'Europe, sous plus d'un rapport : mais elle est négligée : l'arrangement des tableaux n'y est pas fait avec autant d'ordre que l'on serait en droit d'en attendre, et il est par dessus tout déplorable de songer qu'un musée où se trouvent des tableaux comme la vierge sixtine de Raphaël, le Christ à la monnaie, du Titien, et les plus beaux morceaux du Corrège, se trouve fermé pendant six mois de l'année.

En revanche, la Prusse s'occupe sans cesse d'enrichir ses collections. Elle a des émissaires en Italie, qui ne manquent aucune vente de tableaux, et quand il arrive à Berlin quelque œuvre remarquable, toute la ville accourt pour la voir, car toute la ville s'y intéresse. Le roi de Bavière, qui fait bâtir à la fois un palais où les premiers artistes vont peindre des fresques, une chapelle dans le style byzantin et deux musées, se prépare à faire bientôt venir de Schleisheim la collection de tableaux du moyen âge, recueillis avec tant de persévérance par les frères Boisserée, et cette colllection, réunie à la galerie actuelle de Munich, formera un musée comme il n'en existe point encore. L'Autriche ne reste pas en arrière de ce mouvement. Ses princes aiment et cultivent les arts. Son musée est entretenu avec soin, et nulle ville peut-être ne renferme autant de belles galéries particulières que Vienne.

Mais ce qui mérite par-dessus tout d'être observé en Allemagne, c'est cette vie scientifique si large et si profondément enracinée dans le sol, cette vie modeste et recueillie qui se retire timidement derrière le foyer de famille, et s'épanouit dans l'ombre, et mûrit lentement ses fruits pour se révéler tout à coup d'une manière éclatante par un cours d'université, par une publication de librairie, pour se réjouir parfois d'une fête de corporation, et puis après rentrer dans son repos et son silence, dans sa régularité habituelle et son cercle d'études. Ne vous étonnez pas que ces savans d'Allemagne produisent tant d'œuvres si riches d'érudition. Une fois qu'ils se sont dévoués à leur science, une fois qu'ils ont pris leur grade de docteur, les voilà qui se retirent dans leur cellule comme des cénobites, qui s'entourent de livres, et comptent avec scrupule tous leurs momens. Ne vous étonnez pas de les trouver si affables et si simples ; ils sont rarement mêlés au monde, ils n'ont pas usé la candeur de leur ame dans les intrigues de salons ; ils ont rêvé la société plutôt qu'ils ne l'ont vue, et ils l'ont rêvée avec les grands hommes et les grandes choses de l'antiquité et du moyen âge. La société leur apparaît revêtue encore d'un certain prestige, dans une sorte de crépuscule du matin, comme ces contrées étranges dont Cervantès parle dans une de ses nouvelles, et qui passaient la moitié de l'année dans un demi-jour constant. Vous voyez ces savans se rendre chaque jour à l'université, monter dans leur chaire, et exciter pendant une heure l'admiration de leur nombreux auditoire par tout ce qu'ils ont si laborieusement appris. Au sortir de là ce ne sont plus que d'humbles bourgeois, qui ont hâte de s'esquiver, de regagner leur logis, de reprendre leur

Digitized by Google

robe de chambre et leurs pantoufles. Ce ne sont plus que de bons pères de famille qui passeront gaiement toute une soirée à arranger pour leurs enfans l'arbre de Noël, qui se mettraient à quatre pattes, comme notre roi de Béarn, pour promener à travers la chambre leurs petits-fils. Ce sont des hommes qui vous expliqueront à un iota près, ou le théâtre de l'Inde, ou les mythes de l'Asie, ou les constructions égyptiennes, ou les merveilles de la Grèce, qui ont conservé toutes leurs naïves habitudes d'étudians, et qui le soir se réjouiront encore de s'en aller dans un jardin public pour entendre exécuter une ouverture et boire avec quelques vieux amis une cruche de bière. C'est seulement dans deux ou trois grandes villes, et dans un bien petit nombre de cas exceptionnels que ces hommes abdiquent leur simplicité de manières pour prendre l'élégance d'emprunt et le langage du monde. La plupart auront beau se couvrir la poitrine de décorations et remplir leur armoire de titres honorifiques, ils ne quitteront jamais leur allure sans façon de savant, et leur existence calme et posée. Et voilà cependant comme la science grandit en Allemagne, comme il s'y fait des œuvres où nous sommes tous heureux d'aller puiser, nous autres gens de paresse. Il y a certainement dans telle pauvre petite ville de Saxe ou du Hanovre plus d'un livre dont nous parlerons mainte fois encore sans révéler ce que nous lui devons. Il y a de par toute l'Allemagne de ces hommes dont le nom en dit plus sur la science qu'ils professent, qu'on ne pourrait en dire avec de grands éloges. Ainsi les sciences naturelles ont pour patriarches Humboldt et Blumenbach ; la jurisprudence a fait un pas gigantesque avec Hugo, Savigny, Mittermaier, Thibault, Eichhorn, Gaus et Albrecht. La philosophie, formulée sévèrement par Kant, idéalisée par Fichte, prise sous le point de vue humoristique par Jean Paul, sous le point de vue religieux par Steffens, flotte maintenant entre l'abstraction de Hegel, le panthéisme de Schelling et le mysticisme de Gœrres. L'histoire politique est remise aux mains de Raumer, de Heeren, de Hammer, de Luden, de Menzel, de Leo. L'histoire littéraire se fait encore avec une rare conscience par Van der Hagen, Rosenkranz et les frères Grimm. L'histoire ecclésiastique ne doit-elle pas d'importantes découvertes aux travaux intelligens des Néander et des Gieseler? Quant à l'histoire de l'art, elle peut s'appuyer encore long-temps sur les œuvres de Hirt, sur celles de Rumohr, sur les infatigables efforts d'Ot. Muller. La philologie n'a-t-elle pas ses Hermann, ses Bopp, ses Creuzer? le roman ses Scheffer, ses Spindler, ses Pichler, et Wilibald Alexis, et madame Schopenhauer, et avant tout Tieck ; et je ne voudrais pas tenter d'énumérer tous les érudits, tous les écrivains de talent, qui, en Allemagne, ont fait de la critique une science à part, une œuvre pleine d'aperçus neufs, de rapprochemens curieux, une science d'esthétique, un pouvoir.

MARMIER.

Digitized by Google

UN ÉPISODE

DU

LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE.

Pour comprendre ce qu'une guerre civile entraîne de douleurs et de crimes, il ne faut pas la regarder dans son emsemble, mais dans ses accidens : ce n'est point sur le champ de bataille qu'on doit arrêter les yeux ; c'est dans l'intérieur des familles ; là se trouvent les âmes brisées, les cœurs saignans, les sentimens dénaturés, les inquiétudes et les désespoirs de toute heure. Qu'est-ce que la blessure du corps auprès de cette plaie morale que nulle main ne fermera, et le désordre d'une mêlée auprès de ce désordre domestique qui règne depuis le palais des rois juqu'à la dernière cabane? Ne dites pas seulement Carlos contre Christine ; dites le fils contre le père, l'époux contre la femme, le frère contre la sœur, la haine partout. Quand les calamités publiques se transforment aussi en angoisses individuelles que chacun dévore en silence, il ne peut exister de peintre assez fécond, ni de toile assez vaste pour les perpétuer toutes; on en fait un choix douloureux, et l'on reproduit celles que la grace touchante ou la fortune des héros rend plus pitoyables encore. Ainsi, l'anecdote suivante n'est qu'un détail inaperçu dans le vaste tableau des misères du peuple espagnol.

L'un des beaux hôtels de Madrid était occupé, quelques mois avant la mort de Ferdinand, par don Gomez de Viana, seigneur habile et riche, qui, récompensé de ses services par d'importantes charges, avait tellement concentré toutes ses affections politiques sur la personne de son roi, qu'il en partageait les faiblesses, et qu'il venait d'abandonner sa résidence de Biscaye pour apporter à la future régente l'appui de ses talens. Deux personnes presque également chères à son cœur l'avaient accompagné dans ce voyage, Térésia, sa fille, et don Léon, jeune cavalier d'une haute naissance, qu'il avait accepté pour gendre. Ce mariage, auquel la beauté de Térésia, le noble caractère de Léon, l'opulence et la noblesse de tous deux promettaient tant de charmes, n'était pas encore accompli. Peut-être l'imminence d'une crise politique l'avait-elle retardé ; peut-être le vieillard défiant s'était-il donné ce délai pour mieux approfondir les opinions du jeune noble, dont quelques amis ou parens soutenaient les prétentions de don Carlos.

Tout à coup Ferdinand mourut : Léon quitta Madrid ; on sut qu'il avait rejoint les carlistes, et qu'un corps d'insurgés pénétrait dans le Portugal sous son commandement. Les dangers qu'il courait alors

Digitized by Google

émurent à peine Térésia ; car son départ n'avait plus laissé dans cette âme de place à la douleur. La première infortune qu'on souffre anéantit à la fois toutes les facultés, parce qu'elle étonne et confond plus encore qu'elle n'afflige. Ainsi, lorsque tout occupée de son amour, n'ayant de souvenirs et d'espérances que pour lui, la pauvre fiancée vit son amant partir, il lui sembla qu'elle mourait, il lui sembla que toutes les choses de la vie devenaient un rêve insensé ; car elle ne pouvait comprendre comment les intérêts d'un inconnu venaient atteindre de si loin son bonheur domestique.

Cependant un moment de joie vint couper la longue infortune qui commençait pour elle. Le prétendant quitta l'Espagne. Don Gomez savait apprécier l'honneur dans tous les partis politiques, il accueillit Léon à son retour, lui rendit tous ses droits sur la main de Térésia, mais fit le serment solennel qu'une nouvelle tentative en faveur du parti carliste les lui ferait perdre à jamais. Les deux fiancés s'abandonnèrent sans réserve au bonheur de se revoir, à l'espérance de ne plus se quitter, à toutes les illusions qu'une expérience du malheur leur rendait plus chère encore. Mais bientôt le jeune homme redevint triste et soucieux comme avant son premier départ; il écrivait beaucoup, recevait des messages, et conférait souvent avec des inconnus. Un jour on ne trouva dans sa chambre déserte qu'un papier contenant ces mots: " Adieu Térésia ! adieu ! plaignez et ne condamnez pas le malheureux qui n'ose vous revoir une dernière fois. S'il vous voyait, hélas ? il n'aurait plus le courage d'aller où l'honneur la rappelle."

Bientôt on publia que don Carlos était rentré sur le territoire espagnol. Le jeune homme n'avait point osé rompre les engagemens qui l'enchaînaient à cette fatale cause plus désespérée que jamais, redoutant avant tout qu'on attribuât sa defection au mauvais état des affaires.

Quand il vit de plus près les nouveaux insurgés, rien ne lui sembla disposé pour une véritable guerre, il s'étonna des hommes qu'on lui donnait à commander: c'était une centaine de héros en guenilles, massacrant et pillant au nom de don Carlos; au nom de don Carlos, dévastant chaumière et châteaux, bravant les lois humaines, lassant la patience divine. Oh! combien dut souffrir l'homme civilisé, dans ce contact impur ! Combien dut gémir le guerrier plein d'honneur, lorsqu'il essaya vainement de dompter ces passions sans frein! Un tel supplice dure peu ; les forces du jeune homme n'y pouvaient résister. Il s'était révolté d'abord, mais bientôt aguerri aux horreurs qui l'environnaient sans cesse, exalté par des représailles d'un impitoyable ennemi, harcelé par des rêves de sang, par des images de terreur et de désolation, il descendit de sa sphère jusqu'a coudoyer sans frémir ses féroces soldats. Bientôt il surpassa ceux qu'auparavant il eût rougi d'imiter; tout subissait en lui la même transformation ; son regard devenait cruel, sa parole brève et tranchante, sa démarche hautaine. Lui aussi, il goûtait main-

Digitized by Google

tenant les sombres joies du brigandage; lui aussi, il aimait cette liberté sauvage, cette haine des lois et ce mépris des hommes, si chèrement achetés. A son tour, la bande était fière d'un chef qui les dépassait tous en audace, allumait le premier le feu des incendies, frappait avec acharnement toutes les existences paisibles, et criait: Malheur aux heureux!

Un jour, triste et pensif, le chef des brigands cheminait dans un bois montueux; quelques hommes l'accompagnaient, respectant son silence, d'autres le précédaient, cherchant à découvrir la trace d'une habitation. Le chef portait sur son visage un abattement profond; d'une main pressant son poignard, de l'autre sa poitrine, il murmurait tout bas:—Je tiens le mal et le remède; je puis rompre la chaîne qui m'attache au malheur. Quelle est cette pensée de mort dont mon âme s'inquiète? Jamais je n'ai senti comme à présent la crainte d'avancer un pas dans la vie. Ce pressentiment m'annonce-t-il que mon heure est venue, et qu'il faut dire adieu à ces sombres forêts, ma dernière demeure!

Il se serait tué peut-être, il aurait avancé d'un jour ce moment redoutable; mais sa mémoire se porta sur la douce fiancée qui ne l'attendait plus.—Encore de la vie! encore de la vengeance! dit-il. Aussitôt des cris retentirent à l'extrémité du bois. Voilà le ciel ou l'enfer qui m'exauce, continua le brigand; ces cris ne peuvent annoncer qu'une riche demeure, un château, des heureux!

Tous les bandits coururent à la fois dans la direction du bruit, rien au monde, excepté le fer des christinos, ne pouvait leur ravir cette proie signalée; or les christinos étaient loin, et les hurlemens redoublaient à mesure que de nouveaux groupes venaient à découvrir au fond d'une belle vallée les hautes murailles et le donjon d'un château magnifique. Léon vint à son tour, mais hélas! à l'aspect de la demeure menacée, au lieu de faire entendre son cri de joie comme les autres, il pâlit et détourna la tête, car il venait de reconnaître les Tours de Viana.—Arrêtez-vous, dit-il à ses gens ébahis, nous respecterons ce château. De violens murmures s'élevèrent.—J'en connais un autre plus riche, ajouta le malheureux chef, et nous y serons dans deux jours.—C'est aujourd'hui que nous avons faim! dit un homme.—Je suis fatigué!—J'ai besoin d'argent!....Ainsi murmurèrent les autres, et tous levaient leurs armes. — Nous marcherons seuls, disaient-ils.—Silence! dit une voix redoutable qui domina les murmures séditieux, et rétablit le calme. C'était la voix du capitaine, il était redevenu tel qu'on avait coutume de le voir au moment du combat, l'émotion passagère qu'il venait de subir avait disparu de son visage; et puis, avec l'accent d'une inflexible volonté il ajouta ces mots: Nous dévasterons le château, mais j'ai droit au butin, et je me réserve une femme. Elle sortira libre sous ma protection. A vous le reste!—A nous le reste!—La nuit tombe, allumez des feux et dormez; que toutes les sentinelles veillent soigneusement,

Digitized by Google

qu'elles entourent le château et laissent passer la femme dont j'accompagnerai la fuite. Que demain, dès l'aurore, on soit prêt pour l'assaut, car on entendra mon signal. On alluma les feux, les sentinelles furent posées, et le château dont quelques fenêtres brillaient d'une douce clarté, s'endormit sous la surveillance terrible de ceux qui rêvaient son pillage.

Dans les allées solitaires du parc, se promenait encore une jeune fille légère et gracieuse, mais le front incliné ; on eût dit qu'elle dévorait un souvenir pénible. Ainsi, depuis long-temps vivait Térésia, résignée dans son infortune. Soudain un cri d'effroi s'échappa de sa bouche ; un homme venait de s'élancer près d'elle et de l'arrêter par le bras. Le visage de l'étranger était à moitié caché sous les plis d'un manteau, et par les ombres de la nuit.—Jeune fille, dit-il, le château de ton père est entouré de malfaiteurs. Demain, au lever du soleil, ceux qui vivent dans ce manoir imploreront en vain la pitié du vainqueur.....Monte sur la terrasse et regarde ces feux épars dans la campagne, vois comme ils ceignent ta demeure !....C'est une bande de carlistes qui t'enveloppe ainsi. La jeune fille étourdie lève les yeux au ciel.—Térésia, reprit l'inconnu, j'ai le pouvoir de te sauver, mais il faut que tu t'abandonnes sans crainte à ma protection. Je jure par tous les sermens sacrés qu'on te respectera. Sois donc avant une heure près de la porte basse, montée sur un cheval rapide. Un homme t'appellera par ton nom, suis-le, il te fera franchir les lignes ennemies; mais il ne peut sauver que toi. L'inconnu s'éloignait.—Oh! qui donc êtes vous pour me connaître ainsi ? Dites-moi votre nom, pour que j'ose me fier à vous ? — Térésia ! Térésia ! lui répondit l'homme en fuyant, n'as-tu point reconnu la voix de don Léon ?

Une heure après cette entrevue, don Léon se tenait à cheval près de la porte basse, son cœur battait violemment. Quelle pénible attente ! quel rendez-vous fatal ! quel voyage désespérant il allait faire auprès de cette fiancée chérie, et sous quel horrible costume il se représentait à ses yeux après une absence si longue ! Enfin parut celle qu'il attendait; elle était bien montée, les deux chevaux partirent avec une rapidité merveilleuse. Le brigand murmurait parfois à l'oreille de Térésia des paroles qui peignaient vivement le trouble de son âme. Térésia ne répondait rien. Souvent une sentinelle carliste marchait à l'encontre des fugitifs; le chef poussait alors une exclamation connue, et le bandit se retirait. Enfin les derniers feux se trouvèrent passés, don Léon suspendit sa course ; quant à la jeune fille, elle poursuivit la sienne sans proférer un mot, sans manifester de faiblesse.

Le lendemain, au point du jour, un cri de guerre fut entendu par tous les hommes de la bande ; ils répondirent par des hourras, des sons de trompe et des coups de fusil. Les habitans de Viana s'éveillèrent épouvantés; ils aperçurent les brigands, et de toutes parts, le pillage et

Digitized by Google

le meurtre. Un seul entre tous les vainqueurs semblait calme et tranquille; il marchait à pas lents vers le château conquis. C'était pourtant de sa poitrine que le signal terrible était parti; mais plus il s'approchait de cette habitation, embellie autrefois par l'amour d'une femme, et qu'il venait de livrer à la désolation, plus il comprenait l'étendue de son crime et de ses malheurs. Impuissant à se rendre compte de tant d'émotions, il frémissait comme un coupable à la pensée des châtimens. Son corps manquait de force pour entrer au milieu des ruines de la demeure hospitalière. Mais non, ce n'était pas ce sentiment qui l'accablait le plus; il ressentait quelque chose d'inouï, d'inexplicable, de fatal! Morne et les yeux baissés, il traversa la cour déjà couverte de décombres; il s'achemina sans dessein vers une petite chambre dont Térésia jadis faisait son oratoire. Il poussa la porte.... O terreur! Térésia les mains jointes, était agenouillée sur son prie-dieu. Elle ne détourna point la tête.—Est-ce une vision? Térésia! Comment êtes-vous ici? Qui donc ai-je sauvé?—Mon père, dit la jeune fille.

Des brigands avaient envahi la chambre, attirés par le bruit de cette lamentable scène. Les beaux traits de la fiancée, sa taille noble et souple, leur arrachèrent alors d'horribles exclamations. Ils se pressèrent autour d'elle et l'enlevèrent du prie-dieu, malgré les cris de son amant, qui, ne se souvenant ni de sa fierté, ni de rien au monde, suppliait tous ces misérables, se traînant à leurs pieds, embrassant leurs genoux avec des larmes déchirantes. Mais la beauté de Térésia parlait plus haut que lui; les bandits l'emportaient déja dans leurs bras vigoureux.—Alors, s'abandonnant au désespoir, leur chef se releva d'un bond soudain, l'œil terrible et le pistolet au poing. Il fit feu.... la jeune femme tomba morte.... elle avait le crâne brisé.

— Qu'on se retire maintenant! Aucun n'osa braver la fougueuse colère du maître, et la jeune fille étant abandonnée vint tomber à ses pieds. Dès cette heure, Léon ne sortit plus de l'oratoire; il étendit sur un lit de repos le corps de celle qu'il avait aimée, s'assit à son chevet, et demeura long-temps les yeux fixés sur sa blessure; puis, ayant aperçu le livre de prière que son amante parcourait un instant plus tôt, il s'en saisit, s'agenouilla sur le prie-dieu et lut jusques au soir les prières des morts, comme aurait fait un prêtre. Souvent le bruit monotone de sa longue prière était étouffé par la rumeur lointaine d'une orgie; des chants joyeux retentissaient dans la maison, quelques-uns de ses hommes vinrent pour l'emmener dans leur salle du festin, mais ils n'osèrent l'interrompre, effrayés de l'austère ardeur qui brillait dans ses yeux. Bientôt, à ce désordre de l'ivresse succéda le bruit d'un combat et d'une fusillade, mais le chef des bandits ne se dérangea point, il ne cessa de prier. Tout à coup retentit dans les corridors une voix qui s'approchait sans cesse; elle criait: Térésia! Térésia! don Léon reconnut Gomez, se leva gravement, et quand le vieillard eut franchi le seuil de la chambre en appelant encore sa fille. — Il est trop tard! mur-

Digitized by Google

mura-t-il, la voici morte, don Gomez, et c'est moi qui l'ai tuée. Mais au lieu de me condamner, cette action plaidera pour moi devant le maître qui m'appelle. Maudites soient les querelles des princes ! Ayes pitié de moi, mon Dieu ! Et d'un coup de poignard il ouvrit les ailes à son âme.

Quand les autorités de la ville voisine vinrent féliciter Gomez de sa victoire, elles le trouvèrent pleurant sur les cadavres des fiancés, et demandant au ciel de mourir avec eux.

JULES A. DAVID.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

Par le capitaine Dupaix, et par M. M. Farcy, Warden, Baradère, de Saint-Priest, etc.

On appelle l'Amérique le Nouveau-Monde : voici la preuve que cette terre, qui a passé pour nouvelle, est fort anciennement peuplée. On a découvert en 1750 et commencé à déblayer en 1787, dans les contrées de Chiapa et de Guatimala, des ruines gigantesques qui, visitées de nouveau, dessinées et décrites de 1805 à 1808, ont offert une singulière analogie avec les plus anciens restes de la civilisation phénicienne et de l'art égyptien. Des calculs approximatifs, auxquels on peut se fier sans trop de complaisance, et tirés principalement de l'âge des arbres qui ont vieilli sur les débris de cette population sans nom, la font remonter à vingt ou trente siècles.

D'autres monumens antérieurs à la découverte moderne, et portant même tous les signes d'une antiquité que là surtout on peut dire immémoriale, ont été trouvés dans les Etats-Unis, le Chili, le Pérou.

On compte déjà plusieurs dissertations assez longues, soit en Europe, soit en Amérique même sur cette question : " L'Amérique a-t-elle été connue des anciens ?" Un bien plus grand nombre d'écrivains se sont occupés, en passant, de la même question. Mais je ne me souviens pas d'avoir vu nulle part l'énumération complète des textes ou des autres documens originaux qui peuvent servir, sinon à la résoudre, du moins à l'étudier. Quoi qu'il soit impossible d'examiner ici, avec tout le développement convenable, un si grave problème de géographie et d'histoire je crois cependant que c'est une préface nécessaire à ce grand recueil des *Antiquités mexicaines* que nous allons devoir au zèle persévérant de quelques-uns de nos concitoyens ; et il me semble que c'est déjà rendre hommage à leur difficile entreprise que d'indiquer au moins, parmi les

Digitized by Google

renseignemens préliminaires qui peuvent en accroître l'intérêt, ceux qui méritent le plus de fixer l'attention.

Je pourrais commencer par les *antichthones* ou antipodes des Pythagoriciens ; mais nous en savons si peu de chose, qu'il vaut mieux ne point s'exposer à défigurer cette opinion de Philolaüs.

A peine serait-il besoin, pour un motif contraire, de revenir sur l'Atlantide de Platon, sur cette tradition égyptienne qui a enfanté des volumes : il suffira de dire qu'il raconte dans le *Timée* que les rois de cette île immense, située en face des colonnes d'Hercule, après avoir traversé la mer Atlantique, alors navigable, s'emparèrent d'une partie de l'Afrique et de l'Europe, et ne furent repoussés que par les Athéniens, représentés dans le récit du philosophe d'Athènes comme les sauveurs des autres nations, qui avaient oublié ce bienfait. " Les siècles, ajoute-t-il, amenèrent ensuite le jour inévitable, la nuit désastreuse où, dans un tremblement de terre, au milieu des inondations, tous les guerriers d'Athènes furent entraînés sous les abîmes, et l'île Atlantique recouverte à jamais par les flots. Aujourd'hui cette mer est inaccessible, et la fange du continent englouti arrête les navigateurs qui veulent visiter ces ruines. Voilà le récit que le vieux Critias avait entendu faire à Solon, qui le tenait des prêtres de Saïs."

Lorsqu'on lit, après cela, dans les historiens de Christophe Colomb, que les compagnons de son premier voyage ayant aperçu, à environ quatre cents lieues à l'ouest des Canaries, la mer couverte de plantes et d'herbes épaisses qui la faisaient ressembler à une vaste prairie et retardaient la marche des vaisseaux, ils s'imaginèrent qu'ils étaient arrivés aux dernières bornes de l'Océan navigable, et que ces écueils mobiles leur cachaient une grande étendue de terres submergées ; lorsqu'on les voit s'effrayer de cet accident naturel et simple, surtout à l'approche des côtes, il est difficile de ne point se souvenir de la relation de Platon et de ces ruines de l'île engloutie qui arrêtèrent si long-temps les navigateurs.

Au lieu de rappeler, à ce sujet, les conjectures des savans modernes depuis Rudbeck jusqu'à Bailly, je me bornerai à un ou deux rapprochemens qu'ils me paraissent avoir négligés. D'abord, le nom de l'Atlantide et des Atlantes se retrouve en Amérique dans un pays nommé Aztlan, premier séjour des anciens Mexicains, selon leurs propres traditions. Mais il y a surtout une observation que je m'étonne de n'avoir point vu faire avant moi ; c'est que la ville de Mexico, avec son lac, avec les longues chaussées par lesquelles elle communique à la terre, et où sont pratiquées de distance en distance des ouvertures que l'on franchit sur des ponts, avec la richesse et la magnificence qu'y trouvèrent les premiers conquérans, ressemble fort à la capitale des Atlantes, telle que nous la dépeint le dialogue du même Platon, intitulé *Critias*. La traduction des phrases suivantes est littérale : "Neptune commença par

Digitized by Google

environner de fossés remplis d'eau le terrain où il fonda sa ville, et il les entrecoupa de langues de terre plus ou moins larges....Ces bassins furent autant de barrières destinées à rendre la ville inaccessible....On fit des coupures aux diverses chaussées, et les ponts y furent construits de telle sorte qu'une trirème pouvait passer d'un bassin dans l'autre....Les rois de l'Atlantide possédèrent de si grandes richesses, qu'elles n'avaient été égalées par celles d'aucun prince, et qu'il ne serait point facile qu'elles le fussent jamais."

Je ne veux point dire que Platon ait eu sous les yeux un plan de Mexico; mais l'analogie m'a paru assez frappante pour mériter d'être recommandée à ceux qui étudieront désormais les antiquités américaines. Remarquez aussi que le *Critias* est le seul dialogue que Platon ait laissé inachevé, comme si, découragé par les nuages qui dérobaient encore ce nouveau monde à son regard prophétique, il eût voulu réserver aux siècles à venir le soin d'en compléter la description.

Aristote, son disciple, n'a point de ces demi-révélations, de ces élans hardis vers un monde inconnu; il dit seulement dans son traité *du Ciel:* "Ceux qui supposent qu'il n'y a qu'une seule mer entre les colonnes d'Hercule et l'Inde, ne sont peut-être pas trop éloignés de la vérité." Cette expression équivoque, l'Inde, grâce à l'autorité d'Aristote, va se retrouver dans toute la géographie ancienne pour désigner ces pays de l'Ouest; et nous, qui les connaissons mieux, nous les appelons encore les *Indes occidentales!*

L'école d'Alexandrie, héritière de quelques unes des idées ou des traditions que la mystérieuse Egypte cachait dans ces sanctuaires, n'a point dû laisser se perdre entièrement l'opinion confuse des premiers âges sur une grande île dans cette partie de l'Océan. Eratosthène, trois siècles avant notre ère, croyait, au rapport de Strabon, "que, sans l'immense étendue de la mer Atlantique, on eût pu facilement naviguer de l'Espagne vers l'Inde." Toujours l'Inde! Que voulaient-ils dire? On sait combien le sens de ce mot est vague et indécis dans les écrivains anciens, même dans les plus savans géographes. L'Asie méridionale, l'Arabie, l'Ethiopie, toutes les contrées africaines au delà du mont Atlas sont ainsi désignées. Il n'est pas impossible, sans doute, qu'ils aient voulu parler de l'Inde proprement dite. Colomb lui-même, en se dirigeant à l'Ouest, croyait aller aux Indes orientales, et les peuples qu'il a découverts sont encore nommés les Indiens: tant l'erreur systématique, mise à la place des poétiques inspirations de Platon, a laissé d'ineffaçables traces!

Si nous en savions plus sur les antiquités de Tyr et de Carthage, sur cette littérature violemment détruite par la victoire, nous serions plus à portée de nous rendre compte de la ressemblance entre les bas-reliefs de l'ancien Mexique et quelques monumens phéniciens. Les Grecs et les Romains, qui ne firent des découvertes que par terre, ne sortirent

Digitized by Google

presque pas de leur bassin de la Méditerranée ; la navigation de l'Océan ne fut essayée que par les flottes puniques. Ce n'est pas qu'il fallut s'attendre, de leur part, à de longs et nombreux récits d'explorations maritimes ; Tyr et Carthage gardaient le secret sur leurs lointains voyages, sur la route de leur commerce, avec un égoïsme dont Strabon se plaint, et qui s'est renouvelé dans l'histoire de quelques marchands modernes. Nous savons du moins que, comme navigateurs, ils étaient toujours en avant des autres peuples. Les Carthaginois, qui avaient certainement fait le tour de l'Afrique, n'auraient jamais confondu, comme Virgile, et même comme Alexandre, le Nil avec l'Indus. Il y a des erreurs qu'ils ne purent partager, qu'ils contribuèrent peut-être à répandre; mais leur science géographique nous est inconnue.

N'attendons pas de leurs vainqueurs plus de lumières ; Rome avait assez à faire de conquérir et de garder ses trois parties du monde ; il est probable qu'elle n'en chercha point d'autres. Les Grecs continuèrent de l'instruire. Cicéron parle, d'après eux, des antipodes. Sous Auguste, outre plusieurs passages de Strabon qu'il serait trop long d'analyser, Diodore de Sicile décrit en style de rhéteur, une île vaste et riche qu'il place vers l'Ouest en face de l'Afrique, et dont il attribue la découverte aux Phéniciens, qui en écartèrent, dit-il, les Etrusques, leurs rivaux de puissance navale, et se la réservèrent comme un asile pour des temps de calamités. Il est fâcheux qu'il ne la fasse guère connaître que d'après le *Critias* de Platon. Périzonius, dans ses notes sur Elien, qui cite sur le même sujet un récit fantastique de l'historien Théopompe, ne doutait point que cette grande île ne fût l'Amérique.

Sous Claude, le géographe Pomponius Méla n'était probablement que traducteur des Grecs lorsqu'il disait : " Toute la terre habitable a les mêmes saisons, mais en des temps différens. Les antichthones en occupent une moitié ; nous occupons l'autre. Celle-là nous étant inconnue à cause de la zone torride qui nous en sépare, je ne décrirai que notre hémisphère." Ailleurs il parle de quelques Indiens échoués sur les rivages de la Germanie : étaient-ce des Indiens de l'autre côté de l'Océan, ou, comme on l'a cru, des Lapons ? Pline l'Ancien, qui admet aussi les antipodes, ne se demande pas non plus quelles sont ces terres, habitées ou non, au delà des mers occidentales. Thulé semble pour lui la limite du monde.

Cependant il faut que cette idée d'un hémisphère inconnu fût depuis long-temps populaire ; car saint Clément, disciple des apôtres, disait dans sa première lettre aux Corinthiens : " L'Océan que les hommes ne peuvent traverser *(aperantos,)* et les mondes qui sont au delà, obéissent aux lois du même Dieu."

Sénèque ose espérer qu'on traversera enfin cet Océan. Le chœur de la *Médée*, au second acte, est fort célèbre ; on sait qu'il se termine par une prophétie qui annonce une monde nouveau, et ne s'arrête plus

Digitized by Google

à cette borne fatale de Thulé. On sait aussi que les Espagnols, depuis 1492, ont toujours rappelé avec fierté ces vers de leur compatriote, du poëte de Cordoue, qu'ils n'hésitent pas à regarder comme une prédiction miraculeuse du nouvel hémisphère découvert par leurs vaisseaux et conquis par leurs armes.

Mais il y a un autre texte de Sénèque, moins souvent cité, moins vulgaire, et qui ne mérite pas moins d'attention ; c'est dans la préface du premier livre des *Questions naturelles ;* " Le philosophe, dit-il, méprise les bornes étroites de sa terrestre demeure. En effet, combien de temps faut-il pour aller de l'extrémité occidentale de l'Espagne jusqu'aux Indes ? Peu de jours, avec un bon vent." Peut-être ne veut-il parler ici que des îles Canaries, des îles Fortunées, où déjà Sertorius voulait aller s'établir, et que l'ignorance des Romains en géographie maritime pouvait très bien désigner par ces mots, *usque ad Indos*, puisqu'elle appelait Indiens tous les peuples à peu près inconnus. Toutefois un habile astronome, le baron de Zach, dans une lettre de sa *Correspondance astronomique*, en 1826, n'hésitait pas à voir dans cette phrase de Sénèque, la preuve que dès lors on allait souvent, et assez vite, d'Espagne en Amérique. L'Espagne, qui avait été long-temps soumise à la domination punique, avait-elle connu alors et conservé depuis le secret des navigateurs de Carthage ?

Quelque temps après Sénèque, qui avait pu voir et qui a même décrit un des tremblemens de terre d'Herculanum et de Pompéi, ces deux villes, sous Titus, furent ensevelies par le Vésuve : on travaille à les exhumer depuis le milieu du dernier siècle. Une peinture de Pompéi, découverte seulement en 1830, pourrait bien n'être pas étrangère à cette question dont je cherche la trace dans l'antiquité, à ce pressentiment, à cette connaissance obscure d'un autre hémisphère. Les trois parties de l'ancien monde y sont personnifiées, l'Europe, par une reine richement parée, assise sur un trône ; l'Asie, par une femme coiflée d'une peau d'éléphant avec sa trompe et ses défenses ; l'Afrique, par une négresse : ces deux dernières sont debout, à droite et à gauche de l'Europe, et paraissent attendre les ordres de leur souveraine. Derrière ces trois figures, un grand navire s'éloigne les voiles déployées. Que va-t-il chercher ce vaisseau, qui se détache témérairement du groupe formé par les trois parties du monde alors connu, et s'élance hors du cercle tracé par les géographes ? Aurait-il entendu parler de quelque rivage qui n'a pas encore de nom ; de quelque nouvelle terre, limite lointaine des flots qu'il ose braver ; de cet Océan occidental qui s'appela long-temps la mer *Ténébreuse ?* L'artiste n'a-t-il pas voulu indiquer par cette navigation qui s'aventure loin des anciennes routes, que si l'on ne peut figurer encore cette quatrième partie du monde que l'on ne connaît pas, il est du moins permis de la chercher ? Voilà ce que se sont demandé les savans interprètes du musée de Naples, à l'apparition

Digitized by Google

de cette peinture, qu'ils ont dû croire symbolique. En ont-ils deviné le sens? Leur ingénieuse hypothèse a-t-elle quelque vraisemblance? Comme tout est douteux dans l'histoire ancienne du Nouveau-Monde, je laisse au temps et à quelque autre découverte inattendue à réfuter ou à confirmer cette explication.

Apulée, sous les Antonins, traduisit en latin un *Traité du Monde* qu'on a cru d'Aristote, mais qui paraît appartenir à une époque plus récente, et où le texte grec, fidèlement rendu par l'interprète affirme qu'il y a plusieurs continens comme celui que forment l'Europe, l'Afrique et l'Asie. "La plupart voient dans le globe terrestre un continent et des îles, ignorant sans doute que toute notre terre, environnée de l'Océan Atlantique, n'est qu'une île elle-même avec toutes ses îles. Et nous pensons qu'on trouverait au loin beaucoup d'autres îles, les unes semblables, les autres plus petites ou plus grandes, dont les rivages sont en face des nôtres, *anti-portmoi*. (C'est là ce qu'on traduisit dans le moyen-âge par *Antinsulæ*, Antilles.) Est-il étonnant, ajoute Apulée au texte grec, que nous ne les connaissions pas, quand nous n'avons pu encore parcourir toute entière celle où nous sommes?"

La figure sphérique de la terre était connue, ou du moins admise, et tous les jours on disait, comme dit cet auteur même, *orbis terrarum*. Ne fallait-il donc pas trouver l'autre hémisphère. Pouvait-on croire qu'il fût entièrement caché sous les flots de la mer, de l'Océan stérile, comme disaient les poëtes? Proclus, qui à l'exemple des autres néo-platoniciens, explique allégoriquement l'Atlantide de Platon, reconnaît toutefois, dans son précieux commentaire sur le *Timée*, que si la terre est sphérique, il doit y avoir une île semblable à la nôtre dans le grand Océan. Raisonnement fort simple, combattu en vain par Saint-Augustin, Lactance et les papes, qui s'était déjà présenté à l'esprit d'Arioste, que Proclus, Macrobe, Marcianus Capella, répétaient au cinquième siècle, et que l'on se contente aussi de répéter jusqu'à la fin du quinzième.

Comme j'ai prétendu seulement recueillir ici, et fort sommairement encore, ce qu'on a pu connaître ou imaginer de l'autre moitié du monde dans l'antiquité grecque et latine, il ne m'appartient ni d'examiner s'il est vrai que les Chinois visitassent l'Amérique dès l'an 458 de notre ère: ni de rechercher quel était cet homme blanc, barbu, vêtu de noir (Quetzalcoalt,) que les Mexicains eux-mêmes se souvenaient d'avoir vu dans un temps fort reculé; ni de suivre les Norwégiens sur les côtes du Groënland, où ils abordèrent, dit-on, en 982, et d'où ils pénétrèrent dans l'intérieur au sud-ouest; ni de soumettre à la critique les expéditions maritimes des Arabes vers l'Occident pendant leur domination en Espagne; ni de faire l'histoire de la colonie que l'on suppose fondée vers les mêmes parages, au douzième siècle, par Madoc, fils d'un des rois du pays de Galles; ni de comparer les traditions italiennes sur

Digitized by Google

André Bianco de Venise aux prétentions allemandes en faveur de Martin Behain de Nurembourg et de son fameux globe terrestre où, avant la fin du quinzième siècle, il avait tracé, non la route de Christophe Colomb, mais quelques îles inconnues dans l'Océan atlantique. Je ne dirai même rien de cette antique statue qui, dans une des îles Açores, montrait du doigt l'Occident. La partie de la question où je me renferme est déjà bien assez vaste, et les savans sont encore loin de l'avoir explorée tout entière.

Dans cette question, comme dans beaucoup d'autres, l'amour des fables et une curiosité crédule ont épaissi le voile qui couvre la vérité. On a cru reconnaître sur quelques pierres mexicaines des caractères phéniciens, et même des lettres grecques ; on a fixé l'année, et presque le jour, où Hercule a débarqué en Amérique ; on est sûr d'avoir déblayé, sur la côte de Guatimala, des aqueducs romains ; que dirai-je d'une médaille romaine trouvée, de notre temps, au pied d'une fortification en ruines, dans une des immenses plaines du Nord, et qui porte, en fort bon style numismatique, d'un côté, le nom d'Antonin-le Pieux, et de l'autre, celui de Marc-Aurèle ? Vous verrez que l'on découvrira quelque jour, à Palenqué ou a Mitla, des inscriptions latines semblables à celles que transcrivent en Nubie les voyageurs anglais : *L. Trebonius hic fui. C. Numenius hic fui.*

Jusque-là, contentons-nous de rechercher si les antiquités mexicaines, dont l'authenticité n'est point suspecte, les pyramides, les ponts, les statues, les bas-reliefs, les palais, dessinés et décrits dans ce magnifique ouvrage, et qu'il me reste à faire connaître, fournissent quelque preuve qui égale le témoignage décisif d'une telle inscription.

Il y aurait de la présomption à porter un jugement définitif sur ce grand ouvrage, dont la moitié seulement est publiée ; mais on peut dire dès à présent qu'il offrira le répertoire le plus authentique et le plus complet des antiquités du Nouveau-Monde, et qu'il va enfin populariser en France des idées et des faits qui prouvent que ce Nouveau-Monde est assez vieux. Le jésuite américain Clavigero, le voyageur anglais Bulloch avaient commencé à rectifier, sur ce point, l'opinion commune. L'Angleterre rappelle surtout avec orgueil les sept magnifiques volumes publiés sous les auspices de lord Kingsborough, somptueux ouvrage, pompeusement enseveli dans quelques riches bibliothèques de l'Europe, et qui, à peu d'exceptions près, n'a point le caractère d'originalité que donneront à celui-ci des communications inédites, venues directement de Mexico.

Les trois rapports du capitaine Dupaix sur ses trois voyages archéologiques aux frais du gouvernement espagnol, de 1805 à 1808 ; les dessins de Castaneda qui l'accompagnaient ; voilà le mérite propre et la partie vraiment neuve de l'ouvrage qui paraît maintenant en France.— Beaucoup d'autres noms viennent se ranger autour de ces noms jusqu'ici

Digitized by Google

peu célèbres ; les co-opérateurs sont nombreux. M. l'abbé Baradère a négocié avec l'administration mexicaine la cession des papiers et des dessins originaux ; mais, malgré son vif désir d'étudier par lui-même les ruines de Palenqué, il n'a pu en approcher de plus de cinquante lieues. M. Farcy est auteur de l'Introduction et traducteur du texte espagnol de Dupaix ; mais il n'a point vu non plus les monumens. M. de Saint-Priest paraît avoir fourni seulement quelques notes spéculatives. Les observations que les éditeurs empruntent de M. de Humboldt, qu'il faut bien consulter quand il s'agit de l'Amérique, sont extraites de ses grands ouvrages sur la Nouvelle-Espagne et sur les Cordillières. Les détails rédigés en 1787 par Antonio del Rio étaient déjà compris dans le recueil de lord Kingsborough. Les recherches de M. Warden sur les antiquités d'Amérique étaient imprimées depuis quelque temps dans le second volume des Mémoires de la Société de géographie. S'il est agréable et utile de trouver réunis ces précieux documens, il est juste d'avouer qu'ils étaient connus. L'attention publique se fixera donc principalement, je le répète sur les trois rapports de Dupaix et sur les dessins de Castaneda, *pintor y delineador* de l'expédition.

Dupaix était un officier de dragons, au service de la vice-royauté espagnole du Mexique. Chargé trois fois d'aller visiter et décrire ces antiquités dont on parlait depuis un demi-siècle, il nous apprend ainsi lui-même et son origine, et les dangers de son troisième voyage. Arrivé à Ciudad-Real, la ville la plus voisine de Palenqué, il éveille par ses excursions dans les environs la défiance de quelques sujets fidèles de Ferdinand VII, qui le dénoncent comme Français : Ce qui est faux, dit-il, puisque je suis Autrichien d'origine et de naissance, *lo que es falso pues soy Austriaco de origen y de nacimiento.* Le pauvre capitaine, avec ses lettres de créance, n'en resta pas moins prisonnier, jusqu'à ce qu'il eût fait venir de Mexico des certificats qui lui permissent d'aller achever sa mission.

Castaneda, le peintre espagnol, eut aussi à souffrir plus d'une fois dans ses courses aventureuses ; mais le plus grand chagrin de tous deux fut sans doute de voir, pendant un si long-temps, les descriptions et les dessins, fruits de leurs fatigues et de leurs dangers, oubliés dans les archives du Musée de Mexico, et profondément inconnus de l'Europe, qui seule jusqu'à présent s'est réservé le secret de récompenser de tels travaux.

Enfin, grâce au zèle éclairé de quelques amis des arts, ces travaux paraissent au grand jour de la publicité française, et avec un éclat vraiment digne de l'importance du sujet.

Les deux voyageurs méritent toute confiance : l'un écrit sans art, comme l'autre dessine. Les théories et les hypothèses du narrateur, d'ailleurs assez rares, sont exprimées avec une bonhommie tellement

Digitized by Google

éloignée de l'esprit de système, qu'elles ne doivent pas l'empêcher d'être cru sur parole, sinon pour ce qu'il imagine, au moins pour ce qu'il a vu. Tout aussi peu rigoureux sur les preuves que son prédécesseur, le capitaine Del Rio, qui, trouvant à Palenqué des conduits souterrains pour l'eau, ne doute pas que ce ne soient là des aqueducs romains; Dupaix, qui reconnaît presque partout la manière égyptienne, en raisonne avec une parfaite naïveté. Il confesse même ingénument la peine qu'il éprouve alors à rendre ses idées, trop vagues et trop équivoques sans doute pour que l'expression en soit facile : "Je crois sentir qu'il y a en moi, sans vanité, quelque chose de non méprisable ; la difficulté est de le mettre au jour avec succès. Peut-être avorterai-je, faute de pouvoir m'expliquer ; et finalement je ne suis pas infaillible, car je suis homme."

N'est-ce pas, du moins, un excellent homme que celui qui, ne sachant trop comment recomposer en imagination ces informes débris, gémit avec une pitié pleine de candeur sur la destruction rapide des monumens qu'il est chargé d'explorer, et laisse échapper cette réflexion pathétique : "Il ne tardera pas à s'ensevelir sous ses propres ruines, cet édifice à moitié détruit, qu'il est bon de ne mesurer que de loin. Sans doute les hommes périssent aussi et disparaissent pour toujours; mais ils renaissent dans leurs semblables, tandis que les monumens mexicains se détruisent de jour en jour, sans qu'on puisse espérer de les voir renaître ; et le moment approche où ils rentreront tout-à-fait dans le néant." Voilà une grande et triste vérité ! Les pierres ne se reproduisent pas ! il n'y a point de fils et de petits-fils pour les statues et les pyramides ! Mais aussi le bon capitaine pouvait convenir qu'elles ont un certain avantage sur l'homme ; elles vivent plus long-temps.

On voit que, si plusieurs de ces monumens ont péri, même depuis 1808 ; si les autres sont à une telle distance que bien peu d'Européens peuvent espérer de les voir, les relations qui nous les font connaître sont l'ouvrage d'un témoin naïf et digne de foi.

Les principales découvertes, à l'exception des *Tumuli* voisins de Mexico, furent faites dans le territoire de Palenqué, au nord-est de Ciudad-Real, dans la province de Chiapa. Ce nom de Palenqué est du temps des Espagnols ; les anciens habitans, les auteurs de ces murs et de ces ornemens en ruine, ont emporté avec eux, dans les mêmes ténèbres, le nom primitif de leur patrie. Je n'essaierai pas de décrire, après l'estimable capitaine, les fenêtres irrégulières, les portes plus larges que hautes, les bas reliefs, les statues, les médailles ; les grandes et simples lithographies, jointes ici aux trois rapports, donneront une idée plus juste de la réalité que toutes les descriptions. Comment reproduire surtout, par une courte analyse l'architecture complexe du palais de Mitla, dans la province d'Oaxaca, le seul édifice où l'on ait trouvé quelque chose qui ressemble à de grossières colonnes, mais qui a dû

Digitized by Google

plaire encore plus aux faiseurs de conjectures par quelques arabesques où ils ont cru voir des vestiges de l'art grec. Pour toute cette partie de la cause, le dessinateur est le meilleur témoin.

Je n'examinerai donc ni les détails d'architecture et de sculpture, dont il faut juger par les yeux, ni le mérite des dessins de Castaneda, remarquables, dit-on, par l'exactitude, qui en ce genre vaut mieux que le talent. Un premier article, sur les idées confuses que l'Ancien-Monde avait du Nouveau, a dû faire pressentir que mon principal but, en parlant de l'ouvrage, serait d'y chercher la solution de ce problême. Est-il vrai que les monumens du Nouveau-Monde fassent supposer qu'on y ait pris pour modèles ceux de notre antiquité.

Et d'abord notre antiquité elle-même n'est-elle pas assez nouvelle ! Comptez les révolutions du globe, les ravages de l'Océan, les couches de lave des montagnes volcaniques, vous serez humilié du contraste entre une terre si vieille et une histoire si jeune. L'histoire de l'Ancien-Monde commence si tard, les premières pages en ont été tellement détruites par des catastrophes qui ne sont pas toutes racontées dans ses annales, que les élémens d'un parallèle complet sont perdus pour nous. Les peuples primitifs de l'Amérique n'ont été indiqués que par de vagues souvenirs dans les récits des indigènes à leurs conquérans : les peuples primitifs de l'Europe sont-ils mieux connus, même aujourd'hui ? Des deux côtés, une grande partie du passé ne se retrouve plus : qu'importe une différence de quelques siècles ? Des deux côtés, la marche s'ouvre par des nations fabuleuses ou incertaines, antérieures aux nations historiques : ici les Pélasges, les Aborigènes, les Celto-Scythes ; là, les Aztèques, les Toltèques, les Chichimiques : avec de vains sons on ne recompose pas une histoire. Des deux côtés l'abîme est immense ; vous avez beau y jeter, ici, vos textes mutilés, vos citations savantes, tout l'appareil de vos dissertations ; là, vos longs procès-verbaux de défrichemens et de fouilles, vos figures grotesques, vos gravures in-folio : vous ne le comblerez pas.

Voici quelques unes de ces ressemblances qui ne sont point des preuves. Ainsi, dès que les investigateurs de ces antiquités nouvelles rencontrent des murs construits sans ciment, à polèdres irréguliers, ils s'écrient : Ce sont des murs *cyclopéens!* Je ne sais si les partisans de cet ingénieux système, né en France, et soutenu avec autant de savoir que de zèle, seront bien flattés qu'on leur apporte de l'Amérique, et même du Japon, des argumens dont ils n'avaient pas besoin.

Les anciens Mexicains préféraient pour leurs *teocallis* ou temples, lieux de prière, la forme pyramidale à plusieurs degrés : n'est-ce pas là le monument religieux de Bélus à Babylone, tel qu'il est décrit par Hérodote ? Ces pyramides étaient ordinairement surmontées d'autels couverts. N'est-ce pas là le mausolée conique de Callisto en Arcadie, surmonté d'une chapelle de Diane ?

Digitized by Google

Reconnaissez en Amérique, les hypogées ou caveaux funèbres de l'Egypte. Les hiéroglyphes des Mexicains, qui sont devenus presque aussi fameux que leurs pyramides, ne manqueront pas d'être expliqués, dès que ceux d'Egypte le seront.

Ces Egyptiens de l'autre hémisphère avaient conservé le même goût pour les grandes masses, pour les monumens gigantesques ; témoin l'énorme pierre des sacrifices, avec vingt groupes de deux figures chacun, trouvé sur la grande place de Mexico ; d'autres pierres, couvertes de bas-reliefs, encore enfouies sous terre, parce que les ouvriers espagnols n'ont pu les remuer ; les serpens en pierre de soixante-dix pieds de long, les statues colossales, ornées de la *calantique* d'Isis, à ce qu'on prétend ; l'idole immense et multiple du dieu de la guerre enterrée dans un des corridors de l'Université par la pieuse précaution des dominicains, qui craindraient de laisser voir aux jeunes enfans du Mexique chrétien une de leurs anciennes divinités.

Et ces roches sculptées, comme on en trouve tous les jours en diverses contrées de l'Asie, n'indiquent-elles pas une sorte de parenté entre les Aztèques et les peuplades asiatiques ?

Il y a surtout, entre quelques-uns de ces ouvrages d'art, une autre conformité, celle de la laideur. Toutes ces affreuses images de divinités mexicaines, tous ces visages si repoussans que les premiers missionnaires crurent que l'Amérique adorait le diable, ont une bien triste ressemblance avec les monstres symboliques de l'Inde, de l'Egypte, de la Tartarie. Plusieurs de ces simulacres, comme l'avoue le capitaine Dupaix lui-même, ne sont guère plus gracieux qu'une tête de mort enjolivée, *una calavera adornada*. C'étaient là, il faut le dire, des idées plutôt que des figures.

Joignez à tant de singulières analogies tant d'autres qu'il serait trop long de citer ; tout cela, enfin, prouve-t-il des rapports nécessaires de l'Ancien-Monde avec le Mexique ? Non, j'ose le dire ; rien n'oblige de croire à aucune transmission, à aucun commerce immémorial entre ces diverses générations, perdues la plupart dans l'oubli qui a précédé l'histoire. Rien n'empêche d'admettre que l'Amérique ait été peuplée par le nord-ouest plutôt que par notre continent ; mais je ne consentirais pas à trouver une preuve de cette conjecture, la plus vraisemblable de toutes, dans quelques ressemblances purement fortuites. Les peuples ont pu avoir la même enfance ; ils ont pu commencer par des constructions irrégulières, par la forme solide et naturelle des pyramides, par les edifices et les statues immenses, par les idoles les plus compliquées et les plus bizarres, avant d'arriver à des contours purs et simples à des proportions exactes, à des ouvrages où la mesure et l'élégance sont des parties de la beauté.

Les arts mexicains n'ont rien de merveilleux. Si l'architecture avait fait quelques progrés ; si, malgré les incertitudes et les tâtonnemens

Digitized by Google

d'un art naissant, elle a laissé des édifices assez bien ordonnés, comme celui de Mittla; si les hautes pyramides à plusieurs assises, les voûtes à plein-ceintre, témoignent quelquefois d'un assez heureux mélange de hardiesse et de goût, il n'en est pas ainsi de la peinture, qui a couvert les murs d'informes hiéroglyphes, ni de la sculpture, qui a prodigué partout des ouvrages où la nature est copiée sans choix, où se succèdent les crapauds, les lézards, les serpens, les têtes de morts, les plus hideuses figures, les plus horribles monstres. Or, je ne crois pas que cette passion pour les êtres amphibies ou hermaphrodites, ces jeux incorrects d'un ciseau grossier, supposent nécessairement un état social en rapport avec les artistes d'Europe ou d'Asie.

Les formes raides et droites dans le dessin ne sont pas essentiellement égyptiennes, phéniciennes, tartares; elles sont inséparables des arts qui commencent. L'art grec lui-même n'a produit d'abord que les figures anguleuses péniblement sculptées par les Dédale et les Calamis, avant de trouver les contours gracieux de la Vénus et de l'Apollon. Ce style rude et inculte, dit fort bien Lanzi, n'est point l'art; c'est le manque d'art. *Non tanto è arte quello stile, quanto è mancanza d'arte.* Il le dit en parlant des ouvrages étrusques, où l'on prétendait reconnaître l'imitation des formes égyptiennes: on pourrait dire la même chose à ceux qui reconnaîtraient dans les ruines Mexicaines quelque réminiscence de l'Egypte ou de la Phénicie, quelque imitation nécessaire de la Tartarie ou du Thibet.

M. de Humboldt, qui a fait connaître jadis quelques uns de ces monumens qu'il s'efforce d'admirer, n'a pu s'empêcher lui-même de remarquer avec plus d'étonnement que d'admiration les nez démesurés des héros mexicains. Mais comme il veut absolument que ce soit l'admiration qui domine chez lui et chez ses lecteurs, il a recours à un symbole, à un mystère: " Il se pourrait, dit-il, que les peuples Aztèques eussent vu, comme le prince des philosophes (*de Rep.* liv. V,) qu'il y a quelque chose de majestueux et de royal dans un gros nez, et qu'ils l'eussent considéré, dans leurs reliefs et dans leurs tableaux, comme le symbole de la puissance et de la grandeur morales." J'aime cette citation de Platon, qui, en effet, a dit quelquefois des choses fort étranges. On pourrait tirer de là un nouveau rapprochement inattendu, et trouver une merveilleuse sympathie entre le premier historien de la gloire des Atlantes, et ces nez mexicains d'une grandeur effroyable, s'il n'était pas beaucoup plus simple de ne voir dans cette disproportion qu'une nouvelle incorrection de dessin. Il serait permis d'y chercher un symbole si les bras et les jambes valaient mieux; mais comme ils sont tout aussi mauvais, je crains fort que la grandeur physique n'ait ici aucun rapport avec la grandeur morale. Si jamais un peuple a été conformé ainsi, voilà depuis qu'il y a des artistes, les seuls ouvrages de l'art qui nous aient conservé de si singuliers portraits. Il est bon de dire ce-

Digitized by Google

pendant que M. de Humboldt se garde bien de voir dans toutes ces sculptures les traces d'une colonie grecque ; car il ne les fait guère remonter au delà de sept ou huit siècles.

En vain, par un sentiment d'indulgence pour les efforts de l'architecture mexicaine, voudrait-on exagérer la magnificence de quelques édifices à Palenqué ou à Mitla, les grandes ruines du Chili, les fortifications du Nord que l'on compare à celles de Vauban : c'était toujours une assez pauvre population que celle qui ne connaissait ni le fer ni l'écriture, et qui n'a laissé après elle que de si obscurs vestiges de son passage sur la terre. Une érudition complaisante, pareille à celle des défunts généalogistes, a eu beau fabriquer pour ces peuples une histoire où l'on fixe année par année leurs migrations et la succession de leurs dynasties, nous ne savons, des époques antérieures à l'invasion, que ce que les premiers missionnaires espagnols ont bien voulu nous conter.

Résignons-nous donc à ne jamais retrouver tout entière l'antiquité de l'Amérique ; ses conquérans lui ont donné des historiens. Combien de peuples ne nous ont laissé, comme elle, que des monumens, et point de récits ! Les immenses murailles jetées à travers les plaines de l'Asie-Orientale, plusieurs des vastes ouvrages de l'Egypte, quelques-uns des rochers sculptés de l'Arabie et de la Syrie ; plus près de nous, les tombeaux scandinaves et druidiques, sont antérieurs à toute histoire écrite ; ou si leur histoire fut écrite, elle s'est perdue, comme celle des nègres, comme celle des divers archipels de l'Océan. Faut-il s'étonner de rencontrer, de l'autre côté de l'Atlantique les mêmes traces de peuples inconnus, les longs retranchemens qui s'élèvent çà et là dans les plaines de l'Amérique du Nord, les grandes constructions que MM. de Humboldt et Bompland ont mesurée, dans les Cordilières, et au centre, les antiquités du Mexique ? Les deux Mondes sont du même âge, et tous deux ils cherchent en vain leurs premières annales. Ce n'est pas à dire qu'il ne faille étudier ni les unes ni les autres ; l'esprit de l'homme au contraire se fortifie et s'élève par les difficultés comme le courage par le péril ; et la science ne s'honore jamais plus que lorsqu'elle parvient, en recueillant et en comparant des débris, à recomposer quelques pages effacées par le temps.

On ne peut nier que, dans cette partie des études humaines, nous ne soyons en progrès ; on ne peut le nier surtout pour les travaux qui regardent le Nouveau-Monde. Le savant historien de l'Amérique, Robertson, à la fin du dernier siècle, croyait encore que sur le sol de ce continent il ne restait pas un seul monument de son antiquité. Aujourd'hui, non seulement des relations certaines nous attestent que là, comme ailleurs, la terre est couverte des témoignages que les anciennes populations ont transmis à l'avenir ; mais voici qu'une association de voyageurs et d'artistes, en mettant sous les yeux de l'Europe la représentation

Digitized by Google

fidèle de ces monumens si long-temps ignorés, offre à la science une nouvelle occasion de parallèles, de conjectures et de découvertes.

Il est sage toutefois de n'avancer que timidement dans une route si peu frayée ; et malgré les rapprochemens que j'ai faits moi-même dans cet article, j'engage les éditeurs à se défier de ce qu'ils prennent pour des souvenirs de l'Egypte ou de l'Inde, et à ne pas trop croire aux inscriptions phéniciennes. J. V.

SOUVENIRS D'UN VIEUX GROGNARD.

LE MALCONTENT.

Le caporal Ploquet, du 61e de ligne, était sans contredit le pessimiste le plus original de la grande armée ; ce fut à lui que les vieux soldats durent l'épithète de *grognards* qui leur fut donnée par l'empereur étant à l'ile d'Elbe.

Bon camarade et surtout brave soldat, Ploquet n'avait d'autre défaut que celui de n'être jamais content : il se plaignait de tout, en tout temps en tous lieux et à tous propos. Pendant quatre ans que je fus son camarade de lit, je n'entendis jamais une parole approbative sortir de sa bouche, et jamais son visage ne fut déridé par le moindre signe de satisfaction. En garnison, il murmurait à cause du repos ; en campagne, il se plaignait de la fatigue ; lorsque son sac était bien garni, il le trouvait trop lourd, et dès qu'il devenait léger, il se plaignait de ne pouvoir le remplir, ce qui faisait dire à ses camarades que, dans le régiment des *mal contens*, Ploquet serait infailliblement devenu colonel. Du reste, tout le monde en riait, même les officiers, qui pardonnaient ce travers à Ploquet, en considération de sa bonne conduite, de son courage à toute épreuve, et d'une foule d'autres bonnes qualités qu'il possédait à un degré éminent.

Ce fut particulièrement pendant la campagne de Russie que cette monomanie du caporal se développa. Ces longues marches à travers un pays incendié et désert étaient pour lui un texte inépuisable de plaintes. « Pour peu que ça continue, disait-il, nous irons porter nos os au bout du monde... Je vous demande un peu ce que nous avons à faire d'un pays de sauvages, où l'on fait cent lieues sans trouver seulement une pomme-de-terre !... Encore si on pouvait de temps en temps se rafraîchir de quelques coups de canon, en manière de nations civilisées... mais non, pas moyen de brûler seulement une amorce, et j'en ai cinq paquets sur les reins !... » Il insistait particulièrement sur ce point ; ces cartou-

Digitized by Google

ches, qu'il craignait de ne jamais brûler, lui semblaient un poids insupportable.

Cependant les deux nations ne devaient pas tarder à se trouver en présence. Las de fuir sans combattre, les Russes firent face. Deux jours avant la bataille de la Moskowa au lever du soleil, la générale se fait entendre sur toute la ligne ; le colonel du 61e parcourt les rangs de son régiment: " Enfans ! dit-il, l'empereur nous donne la glorieuse mission d'enlever une des redoutes que l'ennemi a élevées pour arrêter la marche de l'armée. Vive l'empereur! et en avant!"

Ce cri fut répété par tous les soldats, qu'une semblable destination électrisait.

Ploquet seul ne cria pas; seulement je l'entendis marmotter: " Ces paroissiens-là sont toujours les mêmes; on dirait que le plus grand service qu'ils puissent nous rendre est de nous faire couper en deux les premiers par les boulets de l'ennemi.

—Comment, caporal Ploquet, lui dis-je, vous n'êtes pas enchanté de voir ces gaillards-là de près ?

De près ?—Oui, quand nous aurons marché une heure l'arme au bras sous la mitraille; de près, quand nous serons entrés dans leur carré !.... mais plus de la moitié du régiment sera fricassée avant de pouvoir les travailler un peu.

—Mais aussi, quelle gloire !...

—Ah ouiche ! la gloire.... enfoncée: ce n'est ni vous, ni moi, ni les autres; et nous n'en aurions pas encore quand même il y en aurait de trop. C'est bon pour ces Parisiens de chapeaux bordés de l'état-major; tous fringans, tous freluquets, qu'ont toujours des bottes neuves et dinent trois fois."

Le régiment se mit en marche. Une heure après, il se déployait sous le feu de la redoute dont les boulets nous enlevaient à chaque instant des files entières. Notre bataillon surtout était fort maltraité; il y eut même un instant d'hésitation: quelques nouveaux arrivés qui ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête, firent demi-tour sans commandement. Ploquet, qui était au troisième rang, leur barra le passage en croisant la baïonnette contre eux et jurant qu'il embrocherait, comme une alouette, le premier qui reculerait d'une semelle. Il parlait encore lorsqu'un boulet, en lui enlevant sa giberne, lui fit faire la plus drôle de grimace que j'aie jamais vue.—Cinq paquets de cartouches! dit-il en grinçant les dents; faire deux cents lieues avec et n'en pas brûler une, ça commence à m'enfifier.

En cet instant, le régiment tout entier s'élance au pas de course; l'artillerie russe se tait. Ce silence était terrible ; ce fut un moment solennel: les plus vieux soldats se firent un signe d'adieu ; quelques officiers se serrèrent la main. Ploquet était à deux pas de moi; il serrait convulsivement son fusil, ses yeux lançaient des éclairs, et ses lèvres

Digitized by Google

murmuraient. Tout-à-coup une lueur bleuâtre s'échappe de la redoute, une détonnation épouvantable fait trembler la terre, et une épaisse fumée nous dérobe la vue du champ de bataille déjà jonché de cadavres. Ploquet n'était plus près de moi; je le croyais mort, lorsque le vent, emportant la fumée, me permit de voir la moitié inférieure de son corps sortant par l'embrasure d'une meurtrière, et s'agitant violemment pour suivre l'autre moitié qui se démenait dans l'intérieur de la redoute. Je le reconnus aisément au fragment de giberne qui lui était resté, et je courus à son secours; mais avant que je l'eusse atteint il était entré tout-à-fait; et, bien que je prisse sur-le-champ le même chemin, je ne l'aperçus pas. Il est vrai que ce qui se passait là ne permettait guère de s'occuper de recherches: l'assaut continuait; l'exemple de Ploquet avait été suivi par une foule de braves. On ne tirait plus un coup de fusil, mais de toutes parts brillaient les sabres et les baïonnettes, qui faisaient un horrible carnage: on se prenait corps à corps; on se roulait dans le sang, on se heurtait contre des cadavres; cela dura plus de vingt minutes: je ne crois pas qu'il y eut jamais de plus épouvantable duel. Enfin on cessa de tuer; des cris de victoire firent retentir l'air: la redoute était à nous; notre aigle était planté sur une des brèches.

Alors une voix ordonna au tambour-major de faire battre au drapeau... Il n'y avait plus de tambour-major. On appelle les tambours-maîtres.. il n'y avait plus de tambours-maîtres. On cherche les tambours... il n'y avait plus de tambours. Quatre cents hommes étaient encore debout; c'était tout ce qui restait d'un régiment qui comptait à l'effectif quatre bataillons de huit cents hommes au moins chaque.

Ce fut en ce moment que je retrouvai Ploquet: assis par terre, et appuyé contre une roue d'avant-train, il étanchait avec la manche de sa chemise le sang qui coulait en abondance d'une plaie qu'il avait au sommet de la tête. Je m'empressai de le secourir, et je vis que le même coup qui l'avait blessé, avait fendu toute la partie supérieure de son schakos.

"Heureusement qu'il était bien garni, lui dis-je.

—Ah! tu appelles ça heureux, toi! deux paquets de cigarres comme tu n'en as jamais fumé, comme je n'en retrouverai jamais."

Et il me montrait les cigarres que le coup de sabre avait hachés.

"Mais sans ces cigarres, caporal Ploquet, vous étiez fricassé.

—C'est possible."

Heureusement sa blessure étant peu grave, Ploquet refusa d'aller à l'ambulance, et demanda seulement à être dispensé de service pendant vingt-quatre heures. Il fut mis à l'ordre du jour pour sa belle conduite, et reçut les félicitations du colonel; mais tout cela sans paraître plus satisfait que de coutume.

Le lendemain le bruit courut dans l'armée que l'empereur venait de recevoir le portrait de son fils, et qu'il l'avait fait placer à l'extérieur de

Digitized by Google

sa tente afin de satisfaire la curiosité de tous. Je proposai à Ploquet d'aller voir ensemble ce portrait ; il accepta, non sans grogner, et nous arrivâmes bientôt près de la tente où se pressait une foule d'officiers supérieurs. Au bout de quelques instans nous entendons le nom de Ploquet circuler dans les groupes ; puis tout-à-coup, cette foule s'écarte devant nous ; l'empereur paraît à l'entrée de sa tente, regarde autour de lui, et désignant du doigt le caporal Ploquet très reconnaissable à cause de sa coiffure composée d'un sac à avoine recouvert d'un mouchoir ensanglanté, il ordonna qu'on le fît approcher. Le caporal obéit sans paraître ému le moins du monde.

" Ploquet, lui dit l'empereur, je sais que tu es entré hier un des premiers dans la redoute : tu es un brave, je suis content de toi.

—Ma foi, mon empereur, il n'y a pas de mal que vous soyez content, car il y en diablement qui ne le sont guère."

Un regard de l'empereur fit cesser le murmure causé par cette réponse saugrenue, et Napoléon reprit :

" Eh bien ! voyons, que veux-tu ? Est-ce de l'avancement que tu désires ?

—Oh ! grand merci, mon empereur, il ne manquerait plus que ça ; c'est déjà bien assez d'avoir une escouade sur les bras.

—C'est donc la croix qu'il te faut ? qu'à cela ne tienne pour que nous restions bons amis."

Et détachant sa croix, Napoléon, aux acclamations générales, la présenta lui-même à Ploquet, qui la prit d'une main, tandis que de l'autre il fit le salut militaire. Il l'attacha ensuite fort tranquillement à l'un des boutons de son habit, sans que son visage donnât le plus léger signe d'émotion : de tous les spectateurs de cette scène, sans en excepter Napoléon, Ploquet était le seul dont la contenance ne fût pas embarrassée ; et l'empereur, en rentrant dans sa tente, ne put s'empêcher de dire : " Voilà un grognard bien difficile à contenter ? " Le mot fut recueilli ; il resta.

Peu de jours après on nous lut la fameuse proclamation commençant par ces mots :

" Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée !..."

" Désirée ! murmura Ploquet, il n'y a pas de presse à se battre le ventre vide !

—Vous pouvez vous dispenser d'en être, caporal, lui dis-je, allez à l'ambulance.

—Eh ! que veux-tu que j'y fasse à ton ambulance ?

—Vous serez à l'abri du canon.

—Mais je ne veux pas y être, moi, à l'abri !... c'est amusant, n'est-ce pas, d'entendre et de ne rien voir ? Je suis curieux moi !"

Il fallut pourtant qu'il en prît son parti ; car pendant la nuit, sa blessure l'ayant fait beaucoup souffrir, au point du jour le major lui déclara

Digitized by Google

que la gangrène était à craindre s'il s'échauffait le moins du monde; et, bien malgré lui, Ploquet resta inactif pendant cette grande journée.

On sait avec quelle facilité Napoléon reconnaissait les physionomies qu'il avait vues une fois, et comme il retenait aisément les noms propres. Pendant la retraite un peu au-delà de Smolensk, l'empereur parcourant les rangs des régimens qui marchaient de concert avec la garde, reconnut le vieux caporal.

"Mon pauvre Ploquet, lui dit-il, c'est bien maintenant le cas de ne pas être content!

—Ma foi, mon empereur, je pense que vous ne devez l'être guère plus que nous.

—Je le serais, mon brave, si j'étais toujours certain d'avoir cent mille hommes comme toi."

Et puis nous passâmes la Bérésina. Ploquet et moi avions fait, sur le pont, plus de deux tiers du trajet, lorsque, emportés par la foule qui se précipitait comme une avalanche, nous tombâmes dans le fleuve. Le caporal, qui était excellent nageur, me passa sous le menton son bras gauche, nagea du bras droit, et malgré les énormes glaçons qui menaçaient à chaque instant de nous couper en deux, nous arrivâmes des premiers sur l'autre rive que le canon russe balayait déjà. Je voulais me reposer un instant; Ploquet me représenta que si nous cessions de marcher, nous serions gelés avant un quart d'heure, et il se mit à courir en me chassant devant lui; mais à peine eut-il fait cent pas qu'il tomba la face sur la neige; un boulet venait de lui fracasser les deux cuisses. Je me hâtai de le secourir.

"Marche donc! me dit-il.

—Caporal, lui répondis-je, vous m'avez sauvé la vie tout à l'heure; je ne vous abandonnerai jamais.

—Marche, te dis-je, je suis plus heureux que vous autres; dans cinq minutes je n'aurai plus froid."

Ce fut peut-être la première fois de sa vie qu'il parut content de sa position, et il expira quelques instans après en passant sur les lèvres la croix que l'empereur lui avait donnée quelque temps auparavant.

Digitized by Google

UGO FOSCOLO.

Ce fut un beau jour pour l'Italie que celui où la république Cisalpine fut proclamée. Milan si long-temps endormie dans la servitude se réveillait comme en sursaut au bruit de quelques magiques paroles. Adieu les haines héréditaires! Regge, Brescia, Modène, Bologne, toutes les villes autrefois rivales, s'étaient rapprochées dans l'oubli des anciennes querelles; de toutes les parties de l'Italie on était venu s'asseoir au commun banquet. Pourquoi s'attrister au souvenir des heures flétries? Pourquoi souffler sur la cendre des guerres mortes? Et on se plongeait dans l'ivresse des espérances premières. Les peuples croient toujours bien comprendre le mot liberté quand ils sortent de la servitude. On adorait Bonaparte, ce demi Dieu que l'Italie voulait avoir donné à la France. On s'essayait dans les assemblées aux bouillonnemens de la vie publique. Puis, on courait au théâtre applaudir Alfiéri, le poète républicain. La jeunesse s'armait, dans l'attente d'une vie pleine de gloire et de combats. Et on ne pensait pas qu'un peuple n'a la force de garder la liberté que lorsqu'il a eu la force de la conquérir! on ne prévoyait pas que bientôt cette marée montante des révolutions se retirerait, laissant à découvert les vieux rivages et les vieilles idoles!

Il y avait alors à Milan un homme qui ne s'était pas trop vivement ému à ce spectacle d'un peuple rajeuni; la gloire de Napoléon avait passé devant lui sans l'éblouir: car il se rappelait comment Venise avait été vendue à l'Autriche, et il gardait ce souvenir ainsi qu'une épine brisée dans son cœur. D'ailleurs, c'était un homme singulier, quelques-uns disaient un mysanthrope, comme on dit de tous ceux qui se détachent du fond commun. Le bleu ardent et amer de ses yeux annonçait une âme troublée. Il souriait rarement et avait le sourire triste. Souvent dans les sociétés Ugo Foscolo se tenait, pendant des heures entières, dans le silence et l'immobilité de la rêverie; quelquefois, il se livrait aux emportemens d'une éloquence rebelle à toute contradiction, et l'orgueil du dedans passait alors tout entier dans le son dominateur de sa voix. Ses cheveux roux, ses yeux dont les axes convergeaient de manière à former un angle, ses sourcils épais, ses lèvres hautes, son front incliné aux méditations fatales, tout cela fixait invariablement son image dans le souvenir. Un jour, un Français lui avait dit avec une légèreté insolente: monsieur, vous êtes bien laid! Oui, avait répondu Foscolo, à faire peur! Quoique jeune encore, Foscolo s'était déjà fait connaître par une tragédie de Thyeste, premier élan d'une énergie douloureuse. Cette pièce, représentée à Venise en 1797, avait excité un enthousiasme

Digitized by Google

mêlé d'épouvante, et on rapportait que, dans un moment d'exaltation, la mère de Foscolo avait présenté le sombre jeune homme aux spectateurs frémissans. On racontait aussi que, soupçonné d'avoir fait partie d'un conventicule contre le gouvernement, il avait été traîné devant le tribunal de l'inquisition et qu'à cette heure suprême, sa mère lui avait dit : meurs plutôt que de trahir un de tes complices.

Au reste la vie de cet homme avait des mystères impénétrables même à l'amitié. Né à Zante d'un père vénitien et d'une mère athénienne, il ne parlait presque jamais de sa famille ; seulement il disait quelquefois, avec la mélancolie des ressouvenirs lointains, comment, tout enfant encore, il avait joui des brises de son île et des caresses de sa mère. On croyait que le célèbre acteur Blanes était son frère naturel. C'étaient en effet le même son de voix, les mêmes traits, la même couleur de cheveux. Foscolo garda toujours la-dessus le plus profond silence. Etait-ce désir de se singulariser? Mais il avait trop d'orgueil pour de la vanité. Etait-ce égoïste insouciance ? Mais peut-on l'accuser d'avoir été insensible aux affections du berceau, celui qui sur la cendre d'un frère a pleuré ces quatre lignes :

Un Di, s'io non andro sempre fuggendo
Di gente in gente, me vedrai seduto
Su la tua pietra, o Fratel mio, gemendo
Il fior de tuoi gentili anni caduto.

Le frère dont Foscolo regrettait ainsi les odorantes années si vite éparses, était sorti de la vie par un suicide. Long-temps on put croire que Foscolo imiterait cet exemple; car tout en lui laissait deviner le ravage des homicides pensées!

A l'époque dont nous parlons, il rencontra dans le monde une Italienne jeune et belle. Je ne sais si elle ressemblait à la Béatrix de Dante, ou à la Fiammetta de Boccace, ou à cette princesse de Stolberg Gédern qui, veuve du prétendant d'Ecosse,devint la maitresse d'Alfiéri. Mais on assure qu'elle avait de grands yeux noirs qui regardaient longuement, et une voix qui rendait plus doux le doux langage des dames romaines ; avec cela quelque chose d'un peu mélancolique, et toujours une pensée dans le sourire. L'amour qui remue si profondément le limon de tous les flots intérieurs, montra Foscolo dans toute la fougue et toute la bizarrerie de sa nature. Il se laissait aller à des transports qu'on eût pris pour des accès de folie. Suivant un de ses meilleurs amis, M. Pecchio, on le vit souvent dans une fixité de mélancolie silencieuse et effrayante qu'il ne secouait que pour murmurer des paroles d'amour ou de suicide, les répétant cent fois de suite, comme ferait un moine de son chapelet.

Cet amour partagé, mais non satisfait, laissa une trace ardente dans sa vie. Mais il devait se laisser emporter à d'autres tourbillons. La

Digitized by Google

légion Lombarde se formait à Milan, et la guerre pouvait seule distraire de la rêverie ses passions inoccupées. Il fut nommé officier.

On était alors en l'année 1799. Napoléon se trouvait en Égypte, pressé de s'ouvrir par la victoire un chemin vers le consulat. Et les Italiens allaient se voir dépouillés de cette liberté qu'ils avaient reçue en présent de Bonaparte. Non, vous ne recueillerez pas le bénéfice des révolutions, sans avoir courbé la tête à leur souffle, vous n'arriverez pas aux triomphes durables, sans avoir passé par le combat. C'est au tronc des arbres qu'il déchire, que le sanglier aiguise ses défenses. La destinée des nations répond toujours au développement de leur énergie; et l'énergie ne se développe que par l'action. Sans doute c'est une loi terrible, que le bien n'arrive jamais sans un mélange de mal ; qu'un homme ne puisse pas venir au monde sans causer à sa mère d'atroces douleurs ; qu'un peuple ne puisse pas aller à la liberté, sans couvrir la route de grandes ruines. Mais enfin quand cette loi parle, à qui faut-il faire un crime de la destruction, à celui qui a renversé l'édifice déjà croulant, ou à celui qui a rendu le renversement inévitable ?

Il suffit d'une campagne pour ramener les terres lombardes sous la domination des Austro-Russes. Napoléon n'avait fait que jeter un voile sur les blessures saignantes de l'Italie, et lui seul pouvait empêcher que ce voile ne fût déchiré.

Gênes ouvrait ses portes aux malheureux que l'invasion chassait de Milan ; ce fut là que Foscolo se retira, le cœur gonflé d'amertume, à la vue de tant d'humiliation. Il est des momens dans la vie où on éprouve une sorte de joie frémissante à courir après le danger, momens de trouble et d'orgueil, où on lève la tête au ciel comme pour aspirer la tempête, et où on cherche souvent, par la haine, à se consoler de la douleur !

Foscolo se trouvait à peu près dans cette situation d'esprit, lorsqu'il alla se mettre sous les ordres de Masséna dans Gènes assiégée. Inquiet, tourmenté, il se livra sans réserve aux orages de cette existence nouvelle. Pendant le jour, le combat et la course belliqueuse le long des remparts. Pendant la nuit, les veilles employées tout-entières à ranimer les défaillantes ardeurs.

Le siége durait encore, lorsqu'on apprit que Napoléon revenu d'Égypte s'était fait consul. Foscolo n'était pas un homme politique; mais comme tous ceux dont l'imagination est vive et le cœur vaste, il avait de rapides intuitions, et il lui arrivait de faire de larges trouées dans les choses de l'avenir. Il écrivit à Napoléon une lettre éloquente, dans laquelle il l'avertissait qu'il ne fallait pas trop se hâter sur les degrés glissans du Capitole; qu'il ferait bien de ne pas donner à son orgueil plus d'étendue qu'à sa gloire, et qu'il y a dans la société, des places assez élevées pour qu'un homme ne songe qu'à s'y bien tenir. A une époque où tant de voix saluaient déjà le soleil levant de l'empire, c'était

Digitized by Google

là un avertissement noble, mais inutile. Napoléon s'était trop longtemps enivré à la fumée des champs de bataille, pour mesurer la grandeur de sa chute à la hauteur de son destin!

La capitulation de Gènes allait sans doute pousser Foscolo vers de lointains rivages, lorsqu'il fut tout-à-coup ramené à Milan par la victoire de Marengo. Il retrouvait la ville qu'il aimait livrée à tous les transports d'un enthousiasme renaissant. Eh bien! Chose étrange! Les yeux fixés sur cette patrie heureuse pour la seconde fois, l'oreille ouverte au murmure des fêtes et au bruit des acclamations populaires, il écrivit ces fameuses *lettres de Jacopo Ortis*, ce livre si plein de tristesse.

Un jeune homme qui a reçu au cœur en naissant quelqu'atteinte mystérieuse et irréparable, qui souffre beaucoup d'un amour sans espérance, et qui se donne la mort après avoir passé chacune de ses heures à la désirer, voilà tout le roman de *Jacopo Ortis*. A peine cet ouvrage avait-il paru que déjà il était dans toutes les mains. Hélas! Il réveillait sans doute bien des douleurs sommeillantes. D'ailleurs un roman était une chose nouvelle en Italie. Quoique Foscolo eut légèrement déguisé les personnages qu'il mettait en scène, on n'eut pas de peine à les reconnaître. Thérèse, c'était l'italienne aux yeux noirs, cet ange des poétiques amours. Quant à Jacopo Ortis, il était impossible de s'y méprendre.

Quelle était donc la malédiction qui poursuivait ainsi cet homme? Quelle étrange fatalité lui interdisait le bonheur? Pourquoi le plaisir n'était-il chez lui qu'une portion moins grande d'amertume?

On raconte que dans une de ces tièdes soirées de l'Italie, si douces au cœur d'un poète, lord Byron se trouvant à une fenêtre qui donnait sur le golfe adriatique, s'abandonnait à regarder les flots coupés par des lignes tremblantes et lumineuses, et s'attendrissant à quelques souvenirs, il disait: Ici, du moins, ce n'est pas ce ciel terne de Londres... Tout-à-coup un air connu s'éleva d'une barque anglaise; et Byron essuya une larme qui roulait sur sa joue en s'écriant: ah! si les Anglais me voyaient! Une autre fois il parlait de la mère de son Adda, et il laissa échapper ces mots: la haine que je lui porte n'est qu'un amour tourné dans mon cœur!

Il faut bien pardonner à celui qui a eu de pareilles souffrances dans sa vie d'avoir écrit *Lara et le Giaour*. Foscolo est moins excusable que Byron. Le génie même n'absoudrait pas celui dont les ouvrages tendraient à inspirer le dégoût de la vie et le mépris de l'humanité.

Mais il faut tout dire, pour être juste. A côté de quelques déclamations dangereuses, on trouve dans les lettres de *Jacopo Ortis* des idées fortes et austères, de hautes maximes de vertu et tout ce qui peut attirer à un écrivain la haine des despotes et la gloire des persécutions injustes.

Digitized by Google

Venise est vengée dans ces lettres d'une manière sublime. Voici ce que Jacopo écrit à son ami Lorenzo qui l'engage à quitter les collines Euganéennes :

11 octobre 1797.

" Le sacrifice de no:re patrie est consommé : tout est perdu ; et la " vie, si elle nous est conservée, ne nous restera que pour pleurer nos " douleurs et notre ignominie. Mon nom est sur la liste des proscrits, " je le sais ; mais veux-tu que pour me sauver de celui qui m'opprime, " je me livre à celui qui m'a trahi ? Console ma mère.......Puisque j'ai " désespéré de mon pays et de moi-même, j'attends tranquillement la " mort. Mon cadavre du moins ne tombera pas entre des mains étran- " gères ; mon nom sera pleuré par quelques hommes de bien, compag- " nons de nos misères, et mes os reposeront sur la terre de mes pères."

Napoléon ne brisa pas la plume de Foscolo aussi facilement que l'épée de Mélas ! Et ce n'était pas le dernier cri des vengeances du poète. Bonaparte ayant convoqué à Lyon ce fameux congrès où il se fit nommer président de la République italienne, les triumvirs qui gouvernaient à Milan chargèrent Foscolo de remercier, au nom du peuple, l'homme deux fois sauveur de l'Italie. Mais Foscolo ne pouvait pas mêler sa voix à ce murmure de flatteries qui nourrissait l'orgueil du nouveau César.

" Ceux qui, dans les terres cisalpines tiennent les rènes du gouverne- " ment, m'ont chargé de te louer, au nom du peuple, et de t'élever, au- " tant que peut le faire un écrivain jeune et pas assez libre, un monu- " ment de reconnaissance qui atteste à la postérité que *Bonaparte fut* " *le fondateur de la République Cisalpine*....Pour te louer, je ne dirai " que la vérité ; et pour m'acquérir la foi des nations, je parlerai comme " un homme qui ne craint et n'espère rien de ta puissance."

Le reste de la harangue répondait à cet exorde. Les triumvirs, comme on pense bien, ne souffrirent pas qu'elle fût prononcée, et dès ce moment, Foscolo fut désigné aux rancunes d'un despotisme subalterne.

Heureusement pour lui peut-être, la guerre l'appelait une seconde fois. Napoléon venait de concevoir une de ses grandes idées. Il avait résolu de frapper au cœur l'Angleterre, en courant sur Londres. C'était une idée semblable qui avait renversé la puissance de Carthage.

Une armée nombreuse avait été rassemblée à Boulogne, et Foscolo passa les Alpes avec la division italienne à laquelle il appartenait. L'expédition de Boulogne n'eut pas de suite. Mais ce voyage militaire ne fut pas inutile à Foscolo. A Calais, dans le café où les autres officiers livraient leurs nuits aux agitations du jeu et des folles amours, on le vit souvent écrire d'une ardeur infatigable à la lumière de la lampe qui éclairait le billard. Il apprenait alors l'anglais, et le résultat de ses études fut une belle traduction de Sterne, dont il enrichit la littérature italienne.

Digitized by Google

Ceci me rappelle qu'à Milan il s'était énamouré d'une jeune femme qui lui inspira de fort jolis vers. Mais c'était une de ces passions qui s'envolent avec le murmure d'une nuit de fête, en vous laissant un souvenir qui est à peine un regret.

Cette femme, fort belle d'ailleurs, était fille de la marquise de F..... dont Sterne parle dans son voyage sentimental : " Un soir que j'allais au concert de Martini à Milan, comme je me présentais à la porte de la salle pour entrer, la marquise de F.... en sortait avec une espèce de précipitation : elle était presque sur moi que je ne l'avais pas encore vue, de sorte que je fis un saut de côté pour la laisser passer. Elle fit de même et du même côté, et nos têtes se touchèrent... Cela se répéta encore malgré nous jusqu'au point que cela devint ridicule.... En vérité, madame, lui dis-je, j'ai fait six efforts différens pour vous laisser passer. —Et moi, j'en ai fait autant pour vous laisser entrer.—Je souhaiterais bien que vous en fissiez un septième.—Très-volontiers, dit-elle, en me fesant place dans sa voiture...." Il paraît que la fille de la marquise de F..... était aussi accommodante que sa mère.

De retour en Italie, Foscolo vécut quelque temps à Milan. Il y publia une magnifique édition des œuvres de Montécuculli. De là, il se rendit à Brescia, où il fut accueilli avec cette hospitalité qui ne fait jamais défaut aux grandes réputations. Un général français qui vit encore, (tant de soldats sont morts depuis !) le général M... se trouvait à Brescia. Quoiqu'élevé par la guerre des derniers rangs de la milice, il s'était bien vite façonné aux habitudes élégantes. Doué d'une taille avantageuse, d'une figure agréable et favorisé par ce respect qui, en pays étranger, s'attachait alors à l'uniforme français, il se fesait bien venir, dit-on, des dames Italiennes. Foscolo avec des ressources d'une autre nature arrivait au même résultat. Il advint de là que le général et le poète ne tardèrent pas à se croiser dans leurs galanteries. Au fond d'une ame comme celle de Foscolo, la jalousie ne pouvait demeurer long-temps silencieuse. Ayant rencontré le général M.... dans la société de prédilection où ils se rendaient tous deux, il engagea vivement la querelle, et il ne tint pas à lui qu'elle ne se terminât d'une manière terrible. La chronique ajoute que le général M.... se plaignit au ministre de la guerre, le comte Cafarelli. C'était une vengeance peu française. Mais qui sait ? la chronique a menti peut-être.

Toutes les querelles de Foscolo n'avaient pas un dénouement aussi peu tragique. Un jour il entrait dans une maison de Milan, les lèvres plus douloureusement relevées que de coutume, et le front obscurci de plus de pensées. Un gentilhomme danois fit, en l'apercevant, un geste qui simulait la terreur.—Qu'est-ce donc, demanda Foscolo ?—Ah ! mon Dieu, reprit en riant le gentilhomme, j'ai cru voir un orang-outang. Tout mot rieur est amer au cœur qui souffre, et la douleur est inviolable. Les yeux de Foscolo étincelèrent. Oubliant que ce qui ressem-

Digitized by Google

blait à une injure n'était qu'une plaisanterie, et que celui qui la lui adressait était son ami, il l'appela en duel, et lui cassa la jambe d'un coup de pistolet.

C'est le châtiment de ceux qui s'accoutument aux tristesses solitaires, d'être quelquefois précipités dans les plus funestes réalités de la vie sociale par un irrésistible besoin d'agir. Dernière et fébrile excitation d'une ame qui s'est épuisée par sa fougue intérieure! Cette situation fut souvent celle de Foscolo. Alors il se laissait pousser rapidement aux extrêmes, et ne reculait devant aucune émotion. Ce qui pouvait l'agiter le plus fortement, il le désirait, il le recherchait. Il s'abandonnait à toutes les séductions du jeu, il se livrait à tous les enivremens de la vie des joueurs; et après s'être fatigué quelque temps à jouir ainsi de l'existence, si la fortune lui avait donné de l'or, il le dépensait follement. Il se logeait dans un palais. Il fesait ranger de nombreux convives autour de la table du festin. Il appelait à lui toutes les joies de l'opulence. Puis, redevenu pauvre, il courait se renfermer dans quelqu'obscure retraite, et se plongeait dans l'étude.

Foscolo mena quelque temps à Brescia une vie qu'on aurait pu croire dissipée. Si la mélancolie se révélait quelquefois dans son regard, dans son silence, dans ses paroles, elle ne se traduisait pas du moins par des livres. Mais dans certaines ames la tristesse peut rester inactive sans s'éteindre. Vous croyez cette eau limpide, parce que vous n'apercevez pas le fond. Remuez là, et vous serez étonné de tout ce qui monte à la surface!

Un décret qui éloignait les cimetières, des villes et des grands chemins, voilà ce qui inspira à Foscolo ce poëme des *Tombeaux*, le plus triste qu'on ait écrit dans la langue italienne. Le poète pleure sur des cendres glorieuses restées sans honneurs funéraires et sans monumens. Mais hélas! depuis bien long-temps l'Italie avait donné à fouler la poussière de ses grands hommes. Or l'étranger savait que la servitude se maintient par l'oubli des gloires mortes, et qu'un peuple est perdu quand il est devenu incrédule à la religion des souvenirs!

Dans ses chants élégiaques, Foscolo ne pouvait pas oublier Parini, qui était mort en Italie, sur une couche presqu'abandonnée. Parini, c'était un ami perdu qu'on revoit souvent dans ses rêves; c'était un homme dont l'image reste profondément sculptée dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Foscolo l'avait aimé à Milan. Souvent le jeune homme prêtait son épaule à la démarche un peu chancelante du vieillard, et tous deux, à l'approche de la nuit, ils allaient errer sous les tilleuls de la partie Orientale, parlant de vertu, de patrie et de liberté.

Le poëme de *I Sepolcri* plaça Foscolo à côté des grands poètes de son temps et de son pays. Cette poésie fut douce au cœur des Italiens. Ils y trouvèrent, au sein d'une obscurité souterraine, je ne sais quel

Digitized by Google

éclat doux, quelle harmonie plaintive comme la clarté des lampes mourantes, comme le souffle affaibli du vent dans les cyprès.

A peu près vers le même temps, Foscolo se mit à traduire l'Iliade. Il avait été devancé par Monti, Monti l'apôtre de tous les cultes. Foscolo admirait le talent de ce poète, et méprisait son caractère. Il ne fut pas fâché d'entrer en lice avec lui. Il possédait parfaitement le grec qu'il avait parlé dans son enfance. Et cette connaissance approfondie de la langue d'Homère lui donnait un immense avantage sur son rival. Malheureusement, son travail demeura inachevé ; mais il trouva d'autres occasions de se mesurer avec Monti. En 1808, il fut nommé dans l'université de Pavie, à la chaire d'éloquence que Monti avait occupée. Foscolo ne fit pas oublier son prédécesseur; mais il le remplaça. La jeunesse se pressait en foule autour de cet homme étrange. Elle écoutait avidement ses préceptes, toujours empreints d'un amour exalté de la liberté et de la patrie. Le mystère qui environnait son berceau, les orages de sa jeunesse, la douleur enfermée dans les plis de son front sa voix vibrante et profonde, écho des murmures de l'ame, tout cela lui prêtait un intérêt romanesque et indéfinissable.

Mais sa vie avait traversé assez d'agitations. Le repos lui était devenu nécessaire, et il alla se réfugier à Côme. Là, il se reposa quelque temps des émotions du monde par celles de la solitude. Dans un séjour délicieux, en présence d'une nature toujours souriante, il allait, oubliant les hommes et cherchant peut-être aussi à s'oublier un peu lui-même. Souvent, dévot aux vieilles ruines, il poussait ses courses jusqu'au sommet de la montagne qui supporte les tours croulantes du château de Baradello. Quelquefois il visitait l'ermitage de la *Pliniana*. Là, assis auprès d'une pierre qui garde la lettre de Pline le jeune sur le phénomène de la marée, il appuyait son front sur sa main et au bruit de la fontaine voisine, il abandonnait sa pensée au cours des méditions incertaines.

Le désir de faire représenter sa tragédie d'Ajax le retira de cette existence paisible. Ce fut un malheur. Comme tous les hommes forts, Foscolo remuait profondément par la haine ou l'amour ceux qui l'approchaient. Il avait des amis passionnés et des détracteurs frénétiques. Il n'en faut pas davantage pour expliquer la sensation que produisit à Milan cette nouvelle, bien simple pourtant, qu'une tragédie de Foscolo allait être représentée. Une foule immense avait envahi le théâtre Della Scala. L'expression des visages annonçait une lutte ardente. Les amis de Foscolo furent ou trop faibles ou assez justes. La pièce tomba.

Ce n'était pas assez pour les ennemis du poète : ils firent courir le bruit que la tragédie d'Ajax avait été écrite sous des inspirations séditieuses; que l'auteur avait voulu désigner Moreau sous le nom d'Ajax, et qu'Agamemnon représentait Bonaparte, jaloux de Moreau. Foscolo

Digitized by Google

n'avait qu'à dire un mot pour se justifier : il eut assez d'orgueil pour ne pas le dire. Peut-être espérait-il couvrir, par l'éclat d'une persécution politique la honte d'une chute littéraire. Peut-être appelait-il la persécution, comme une de ces jouissances douloureuses qui tente l'avidité des émotions.

Quoi qu'il en soit, il ne fit rien pour dissiper la colère du gouvernement, et partit pour Florence. C'est dans cette ville qu'il publia son hymne aux grâces. C'était le groupe de Canova qui lui avait donné l'idée de son poëme ; et ce fut à Canova qu'il le dédia. Trois belles Italiennes, l'une de Bologne, l'autre de Florence, la dernière de Milan, forment les trois termes de cette trilogie poétique. Ce poëme est tout imprégné de mythologie. Mais il ne faut pas oublier que Foscolo était Grec. Il savait que sous le règne de ces dieux dont le temps avait brisé les statues, la Grèce avait été florissante et sublime. Comme les poètes, il aimait la rouille des médailles antiques, à cause de l'effigie.

Il fit aussi paraître alors un autre ouvrage, mais plus important ; je veux parler de la tragédie de Ricciarda. C'était là encore une goutte de ce fiel qui remplissait son ame !

La scène se passe pendant la nuit, au milieu des tombeaux. Guelfe, prince de Salerne, est assiégé dans cette ville par Evérard, son frère naturel. Il y a entre eux une haine brûlante, insatiable, poussée jusqu'au besoin du fratricide. Guido, fils d'Évérard, parvient à franchir, dans l'ombre, les remparts de Salerne, et pénètre dans les voûtes souterraines du château qu'habite Guelfe, le père d'une femme qu'il aime d'un amour insensé, la père de Ricciarda. C'est au milieu des tombes éclairées par une lumière pâle que Ricciarda vient trouver son amant, et elle reçoit de lui un poignard qui lui servira quand toute espérance sera éteinte pour eux. Tout à coup un bruit de pas retentit. Guido se cache parmi les tombeaux. Guelfe paraît. Il aperçoit le poignard que, dans sa frayeur, Ricciarda laisse tomber. Et ce poignard qu'il reconnaît lui révèle la présence du fils de son ennemi. Il le cherche, il l'appelle dans l'obscurité. Furieux, il saisit Ricciarda et la menace de la mort, si elle n'indique la retraite de son amant. Alors Guido se découvre. En même temps Evérard se précipite dans le souterrain. La ville venait d'être emportée d'assaut. Mais Guelfe sait que la vie de Guido est liée à celle de Ricciarda, et la vie d'Évérard à celle de Guido. Il lève le poignard sur la tête de sa fille, et après avoir un instant joui de la terreur de ses ennemis et du pouvoir que lui donne sa haine, il tue sa fille et meurt.

Cette conception, comme on voit, est nulle. Ce n'est pas de l'art ; mais nous avons donné cette rapide analyse, parce qu'elle fait connaître quelle était la nature du talent de Foscolo.

Dans *Ricciarda*, Foscolo a suivi la route ouverte par Alfiéri ; car il avait une admiration superstitieuse pour ce grand poète, et il l'imita

Digitized by Google

quelquefois jusque dans ses défauts. Comme Alfiéri, il aimait à resserrer l'action de ses tragédies entre quatre ou cinq personnages, et il se créait ainsi d'insurmontables difficultés. Comme Alfiéri, il encadrait sa pensée dans des phrases énergiques et heurtées; mais, sous le rapport du style, il fut peut-être plus grand que son modèle, car il ne poussa jamais l'énergie jusqu'à la rudesse. Il savait peigner sa parole, et il était ce qu'Alfiéri n'était pas : un écrivain-paysagiste.

Foscolo retourna encore une fois à Milan. Cette malheureuse ville était retombée sous le joug des Autrichiens, et il fut chargé par la garde civique de rédiger une protestatien que le général anglais Mac-Farlane devait mettre sous les yeux des puissances alliées. Foscolo s'acquitta de cette noble mission, comme un homme qui comprend la liberté et qui la pleure.

Le gouvernement Autrichien, pour s'attacher un poète qui pouvait beaucoup sur les esprits, lui offrit la direction d'un journal littéraire. Les ennemis de Foscolo prirent occasion de là pour élever des doutes sur son incorruptibilité. A cette nouvelle, il versa des larmes de rage et se condamnant à un exil volontaire, il emporta en Suisse son indignation et sa douleur. Qu'aurait-il fait d'ailleurs sur une terre asservie ?

Mais il fallait à cet homme d'éternelles agitations. Il quitta la Suisse pour l'Angleterre. Il ne tarda pas à entrer dans l'amitié des poètes anglais les plus célèbres : Moore, Campbell, Rogers, Byron. Je ne sais ; mais il dut beaucoup admirer ce dernier. Il vécut d'abord de sa plume; le vif intérêt qu'il avait inspiré lui fournit bientôt d'autres ressources. D'après le conseil de lady Dacre, il ouvrit un cours de lecture sur la littérature italienne. Aimé de John Russel, de Stewart Rose et d'un grand nombre d'hommes puissans, il eut de nombreux auditeurs, et se trouva bientôt avoir acquis une fortune qu'il se hâta de dépenser. Il éleva des maisons, vécut grandement, et M. Pecchio raconte qu'à son retour d'Espagne, l'ayant trouvé logé magnifiquement, marchant sur des tapis somptueux, et se fesant servir par trois chambrières de figures ravissantes, il le prit pour le docteur Faust, avec lequel, d'ailleurs, il avait bien quelques traits de ressemblance.

Cette vie étincelante devait bien vite s'éteindre. Tout ce luxe était emprunté. Il n'était pas une seule de ces jouissances qui ne se trouvât hypothéquée à quelque avare prêteur.

Des créanciers avides s'étaient bien disputé le méchant grabat où Shéridan avait reposé sa tête mourante ; mais du moins Shéridan avait pu lutter quelque temps. Ses chagrins ayant toujours été tempérés par de joyeuses vicissitudes, il trouvait en lui la force de supporter la pauvreté avec une certaine gaîté, amère pourtant. Aussi, lorsqu'un créancier venait le matin frapper à sa porte, Shéridan savait le chasser par un bon mot. Foscolo ne pouvait pas en faire autant. Il avait souffert d'une manière trop uniforme et trop continue !

Digitized by Google

Un soir donc on le rencontra errant dans un quartier isolé de Londres, la tête perdue en d'étranges réflexions, et comme fléchie sous le poids d'une misère récente. Il accusait son destin. Cependant la fatalité, cette fois, qu'était-ce autre chose que le châtiment de ses imprudences? Mais les ames orgueilleuses aiment à échapper par la malédiction à la honte du repentir.

Pour déconcerter la poursuite haletante de ses créanciers, il fut réduit, le malheureux, à changer continuellement de nom et de demeure, comme un malfaiteur. Quelques articles donnés aux journaux de Londres étaient une ressource bien précaire. Il s'entendit avec un libraire nommé Pickering. Il s'agissait de publier une édition de Boccace et du Dante avec commentaires et annotations; travail aride où s'éteignirent les dernières étincelles de sa pensée!

C'est dans un discours sur le Dante, écrit à cette occasion, qu'il proclame la souveraineté du fait, genre de fatalisme plus impie qu'absurde.

Pour celui qui a passé douloureusement par toutes les choses de la vie, il semble qu'il n'y ait qu'un moyen d'absoudre la Providence; c'est de la nier. L'athéisme est la logique du désespoir!

Heureusement, Foscolo n'en était pas arrivé là.

Cependant sa santé déclinait rapidement, et il s'attristait en songeant qu'il ne réchaufferait pas ses dernières heures au soleil de son pays; qu'il ne respirerait pas de près ce parfum des souvenirs qui se mêlent au suprême adieu. Il sentait qu'il ne reverrait plus et cette lagune où flotte Venise, et l'île natale d'où il contemplait une grande mer sous un ciel limpide!

Il désira l'air de la campagne. Il se retira à quelques milles de Londres et loua une petite maison à Turnham-Green sur la route de Kew. Mais rien ne put arrêter les progrès du mal. Tous ceux qui l'avaient connu s'émurent à la nouvelle de sa maladie. Les seigneurs anglais lui envoyaient de tous côtés des cadeaux et de l'argent. Quelques amis, en petit nombre, mais sincères et malheureux, l'assistaient en ces derniers momens. Ils n'acceptèrent, en argent, que ce qu'il fallait pour payer le reste de son loyer et ses funérailles. Foscolo craignait qu'on n'implorât pour lui une amitié où entrerait nécessairement un peu de compassion. Quelque temps avant de mourir, il recueillit toutes ses forces pour se lever sur son séant, et il écrivit au chanoine Riégo d'une main défaillante: "Je vous en prie, et que ce soit la mieux écoutée de toutes "mes prières, ne recourez à qui que ce soit pour l'informer de mon "état et lui demander des secours. Votre bonté sur ce point ne ferait "que me déchirer plus cruellement. Elle augmenterait les souffrances "de mon corps et les douleurs de mon âme." Celui à qui s'adressait ces lignes touchantes était frère de cet autre Riégo!

Le comte Capo d'Istria se trouvait à Londres. Il alla voir le poète mourant: il était déjà trop tard.

Digitized by Google

Foscolo mourut le 10 octobre 1827. Il fut enterré, sans pompe, dans le cimetière de Chiswich. Ainsi, s'accomplissait cette poétique prophétie de sa jeunesse :

> Tu non altro che il canto avrai di figlio,
> O materna mia terra : a noi prescrisse
> Il fato illacrimata sepoltura.

Illacrimata ! Il se trompait en quelque chose. On pleura sur son tombeau, car il y avait alors en Angleterre d'autres exilés !

Foscolo fut donc un grand citoyen, un illustre poète et un homme malheureux. Comme nous l'avons dit, pour le connaître, il suffit de lire ses lettres de *Jacopo Ortis*. On a prétendu que c'était une imitation du Werther de Gœthe. Mais ceux qui ont lu la vie de Foscolo savent bien qu'il n'avait pas besoin d'aller chercher un modèle en Allemagne. D'ailleurs, il y a une grande différence entre *Werther* et *Jacopo Ortis*.

Comme Werther, Jacopo est sous la morsure d'un amour toujours avide et jamais rassasié. Comme celle de Werther, son ame s'ouvre facilement au malheur, et se renferme sur lui pour le garder éternellement. Mais les événemens ont développé dans Jacopo le germe des inquiètes pensées. Lui du moins il peut expliquer par des causes connues quelques-unes de ses souffrances. Car le monde extérieur a fatalement agi sur lui, et c'est aux ronces de la vie commune qu'il s'est déchiré. Ainsi, il a vu tomber sous la domination étrangère son Italie qu'il voulait indépendante et glorieuse. Lui qui appelait la liberté avec une ardeur sublime et sauvage, il a été forcé de vivre sous la main d'un despote, dans l'opprobre d'une colère toujours muette. Lui qui aimait jusqu'à la poussière du sol où il était né, il a été forcé de traîner de ville en ville, d'exil en exil, le regret de la patrie perdue et des tombes paternelles abandonnées. Et pour qu'il y eut au fond de ses douleurs quelque chose qui ressemblât au remords, au sein d'un bois écarté, dans une nuit de tempête, et comme poursuivi par le génie des ténèbres, il a involontairement broyé la tête d'un homme sous les pieds de son cheval.

Dans Werther rien de semblable. La mélancolie qui le consume ne vient pas du dehors. Il la porte dans lui ; elle remplit son être ; elle coule avec son sang. Il est malheureux. Pourrait-il se justifier de l'être ? Il aime une femme qu'un autre possédera ? Mais si c'est l'amour qui doit le conduire au suicide, pourquoi ne se donne-t-il pas la mort au moment où il apprend que son amante est livrée aux embrassemens de son rival ? Dans les élancemens de sa passion, il a souvent demandé au ciel, comme le don d'nne félicité suprême, de lui découvrir le cœur de celle qu'il aime. Eh bien ! cette grâce lui a été accordée. Vaincue par un moment d'émotion et de solitude, Charlotte lui a dit dans un baiser le secret d'un amour qui se voilait dans la pudeur. Pourquoi donc ne recommence-t-il pas l'espérance ? Pourquoi, le soir même,

Digitized by Google

s'en va-t-il errer aux flancs des montagnes, les cheveux au vent, marchant sous la neige et dans l'exaltation de quelque incurable douleur? Ah! c'est que l'amour est impuissant à expliquer tout le mystère de cette existence. C'est que Werther s'est créé au-dedans une vie toute pleine de songes et de nuages; c'est qu'il a passé des veilles lamentables à écouter, à travers l'espace, de lentes et magiques mélodies; c'est qu'il a aimé la rêverie, poison lent qui altère l'âme et dessèche la pensée! Car bientôt de toutes les jouissances des premières heures, il ne lui est resté que la lie. Il avait osé se plonger dans les ineffables délices de la vie intérieure, et tout-à-coup la vie intérieure s'est retirée de lui. La nature qu'il avait contemplée dans sa vigueur et son immensité, s'est rétrécie et décolorée à ses yeux. Le vent du soir ne lui a plus apporté le charme des flottantes émotions. Il a trouvé des bornes, l'insensé, à ce fleuve qu'il avait regardé couler sur une ligne sans fin. Et maintenant que l'infini manque aux désirs que lui a donnés la rêverie, désirs vastes comme la mer et profonds comme ses abîmes, il faut bien qu'il se frappe le front avec désespoir; il faut bien qu'il meure, puisque la mort est le seul désir qu'il ait la puissance de satisfaire.

Ainsi donc, suivant la manière ordinaire d'envisager les choses, la maladie morale de Jacopo Ortis est plus logique, plus raisonnable que celle de Werther. Et voilà précisément pourquoi Gœthe est à nos yeux un bien plus grand poète que Foscolo. En peignant des passions sans objet, des souffrances mystérieuses, Gœthe a été comme Châteaubriand dans René, le poète de son siècle et de son pays.

L'Allemagne sortait peu à peu des vieilles croyances. Elle échauffait contre son cœur ce serpent du scepticisme, qui devait la piquer de son dard. Gœthe vit bien que le jour était venu où elle allait tomber dans la rêverie, qui n'est bien souvent autre chose que la mélancolie du doute. Et voilà pourquoi il laissa s'échapper de son âme, comme une larme brûlante, le poème des vagues tristesses. Il fut l'homme du doute en Allemagne, comme Byron le fut en Angleterre, comme Châteaubriand le fut en France.

Mais le scepticisme devait produire deux effets opposés dans le monde. Il délivrait d'un joug incommode ceux qui ne cherchent que la science. Il enlevait une consolation sublime à ceux qui ne cherchent que la poésie. Et voilà comment les uns se sont égarés dans les extases de la rêverie, tandis que les autres tombaient dans un matérialisme insouciant et railleur. Gœthe a peint le scepticisme dans ses effets sur les poètes!

Aussi, tous ne comprendront pas Werther. Pour ne pas le regarder comme un misérable fou digne tout au plus d'un peu de pitié mêlée d'orgueil et d'ironie, il faut être entré dans les secrets de cette organisation prématurément flétrie. Il faut avoir été fou de cette folie.

Non, tous ne comprendront pas Werther, et malheur à ceux qui le comprennent! Ils trouveront dans cette lecture fatale tout ce qui peut

Digitized by Google

nourrir les douleurs pensives. Car la rêverie a des séductions infernales. On voit le gouffre béant au pied de la montagne, et on se laisse glisser sous l'effort d'une main invisible. Elevez-vous donc par la rêverie au-dessus du monde réel. Il est si doux de se perdre aux mille détours des rêves sans fin, de se laisser porter mollement sur le nuage des pensées errantes! Il est si doux de s'asseoir dans la contemplation muette de la vie ou de voler sur les aîles de l'amour dans les espaces infinis! Ah! prenez garde. Un jour viendra où à cette mélancolie sensuelle et voyageuse aura succédé une tristesse âcre, sans consolation et sans larmes. La source des jouissances sera tarie en vous, entièrement tarie. Peut-être pour donner une secousse à votre âme épuisée, vous demanderez à Dieu quelque malheur saissable; peut-être vous demanderez à la nature ses aspects les plus désolés, aux nuages leurs éclairs, aux vagues leurs nugissemens, et vous raffraîchirez votre front au souffle des vents impétueux. Mais tout sera inutile, car le démon des désirs insatiables aura pris possession de vous, car un vautour éternel déchirera vos entrailles; et alors vous vous écrierez comme Werther: "Les bras ouverts, courbé vers l'abîme, je soupirais, je brûlais de m'y élancer, d'y précipiter avec moi mes tourmens, et d'y mugir avec les vagues."

Eh! qui peut nier que ce ne soit là une maladie de notre époque?—Qui ne sent pas que c'est à une cause générale qu'il faut attribuer le suicide, ce fléau qui va décimant la génération nouvelle? On l'a dit mille fois: il faut le répéter. Pourquoi donc tant d'écrits puisés à la source où puisèrent Gœthe et Foscolo? Vous voulez exprimer le sentiment de votre siècle? Ah! soyez donc moins grands poètes et meilleurs citoyens. Faites le roman de Cinq-Mars, et non pas le drame de Chatterton. Ne voyez-vous pas que, par vos sentiers de fleurs, vous nous conduisez aux déserts les plus arides de la pensée? Dans un siècle où il y a tant de ruines et de souffrances, pourquoi des chants qui embellissent la destruction et poétisent la douleur?

Louis Blanc.

VISITE A LADY ESTHER STANHOPE.

Lady Esther Stanhope, nièce de M. Pitt, après la mort de son oncle, quitta l'Angleterre et parcourut l'Europe. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie partout avec l'empressement et l'intérêt que son rang, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient lui attirer; mais elle se refusa constamment à unir son sort au sort de ses plus dignes admirateurs; et

Digitized by Google

après quelques années passées dans les principales capitales de l'Europe, elle s'embarqua avec une suite nombreuse pour Constantinople. On n'a jamais su le motif de cette expatriation. Les uns l'ont attribuée à la mort d'un jeune général anglais, tué à cette époque en Espagne, et que d'éternels regrets devaient conserver à jamais présent dans le cœur de lady Esther; les autres à un simple goût d'aventures que le caractère entreprenant et courageux de cette jeune personne pouvait faire présumer en elle. Quoi qu'il en soit, elle partit; elle passa quelques années à Constantinople, et s'embarqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment anglais qui portait aussi la plus grande partie de ses trésors et des valeurs immenses en bijoux et en présens de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le golfe de Macri, sur la côte de Caramanie, en face de l'île de Rhodes; il échoua sur un écueil à quelques milles du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instans brisé, et les trésors de lady Stanhope furent engloutis dans les flots; elle-même échappa avec peine à la mort, et fut portée, sur un débris de bâtiment à une petite île déserte où elle passa vingt-quatre heures sans alimens et sans secours : enfin, des pêcheurs de Marmoriza qui recherchaient les débris du naufrage, la découvrirent et la conduisirent à Rhodes, où elle se fit reconnaître du consul anglais. Ce déplorable événement n'attiédit pas sa résolution. Elle se rendit à Malte, de là en Angleterre. Elle rassembla les débris de sa fortune; elle vendit à fonds perdu une partie de ses domaines; elle chargea un second navire de richesses et de présens pour les contrées qu'elle devait parcourir, et elle mit à la voile. Le voyage fut heureux, et elle débarqua à Latakié, l'ancienne Laodicée, sur la côte de Syrie, entre Tripoli et Alexandrette. Elle s'établit dans ces environs, apprit l'Arabe, s'entoura de toutes les personnes qui pouvaient lui faciliter des rapports avec les différentes populations Arabes, druzes, maronites du pays, et se prépara, comme je le faisais alors moi-même, à des voyages de découverte dans les parties les moins accessibles de l'Arabie, de la Mésopotamie et du désert.

Quand elle fut bien familiarisée avec la langue, le costume, les mœurs et les usages du pays, elle organisa une nombreuse caravane, chargea des chameaux de riches présens pour les Arabes, et parcourut toutes les parties de la Syrie. Elle séjourna à Jérusalem, à Damas, à Alep à Koms, à Balbeck et à Palmyre : ce fut dans cette dernière station que les nombreuses tribus d'Arabes errans, qui lui avaient facilité l'accès de ces ruines, réunis autour de sa tente, au nombre de quarante ou cinquante mille et charmés de sa beauté, de sa grâce et de sa magnificence, la proclamèrent reine de Palmyre, et lui délivrèrent des firmans par lesquels il était convenu que tout Européen protégé par elle pourrait venir en toute sureté visiter le désert et les ruines de Balbeck et de Palmyre, pourvu qu'il s'engageât à payer un tribut de mille piastres. Ce traité existe encore et serait fidèlement exécuté par les Arabes, si on leur donnait des preuves positives de la protection de lady Stanhope.

Digitized by Google

A son retour de Palmyre, elle faillit cependant être enlevée par une tribu nombreuse d'autres Arabes, ennemis de ceux de Palmyre. Elle fut avertie à temps par un des siens, et dut son salut et celui de sa caravane à une marche forcée de nuit, et à la vitesse de ses chevaux qui franchirent un espace incroyable dans le désert en vingt-quatre heures. Elle revint à Damas, où elle résida quelques mois sous la protection du pacha turc à qui la Porte l'avait vivement recommandée.

Après une vie errante dans toutes les contrées de l'Orient, lady Esther Stanhope se fixa enfin dans une solitude presque inaccessible, sur une des montagnes du Liban, voisine de Saide, l'antique Sidon. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, Abdala-Pacha, qui avait pour elle un grand respect et un dévouement absolu, lui concéda les restes d'un couvent et le village de Dgioun, peuplé par des Druzes. Elle y bâtit plusieurs maisons, entourées d'un mur d'enceinte, semblable à nos fortifications du moyen-âge; elle y créa artificiellement un jardin charmant, à la mode des Turcs; jardin de fleurs et de fruits, berceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de peintures arabesques; eaux courantes dans des rigoles de marbre, jets d'eau au milieu des pavés des kiosques; voûte d'orangers, de figuiers et de citronniers. Là, lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe tout-à-fait oriental, entourée d'un grand nombre de drogman's européens ou arabes, d'une suite nombreuse de femmes, d'esclaves noirs, et dans des rapports d'amitié et même de politique soutenus avec la Porte, avec Abdala-Pacha, avec l'émir Beschir, souverain du Liban, et surtout avec les scheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdad.

Bientôt sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires qui souffraient de son absence; et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente qui suffisent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligée de conserver. Cependant les personnes qui l'avaient accompagnée d'Europe moururent ou s'éloignèrent; l'amitié des Arabes, qu'il faut entretenir sans cesse par des présens et des prestiges, s'attiédit: les rapports devinrent moins fréquens, et lady Esther tomba dans le complet isolement où je la trouvai moi-même; mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas; elle ne donna pas un regret au monde et au passé; elle ne fléchit pas sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivans: elle demeura seule où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée seulement de quelques négresses et de quelques enfans esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux, et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays, et mes rapports avec elle me fondent moi-

Digitized by Google

même à croire qu'elle trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution, non seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en soit, lady Stanhope est un grand nom en Orient et un grand étonnement pour l'Europe. Me trouvant si près d'elle, je désirais la voir ; sa pensée de solitude et de méditation avait tant de sympathie apparente avec mes propres pensées, que j'étais bien aise de vérifier en quoi nous nous touchions peut-être. Mais rien n'est plus difficile pour un Européen que d'être admis auprès d'elle ; elle se refuse à toute communication avec les voyageurs anglais, avec les femmes, avec les membres mêmes de sa famille. Je n'avais donc que peu d'espoir de lui être présenté, et je n'avais aucune lettre d'introduction ; sachant néanmoins qu'elle conservait quelques rapports éloignés avec les Arabes de la Palestine et de la Mésopotamie, et qu'une recommandation de sa main auprès de ces tribus pourrait m'être d'une extrême utilité pour mes courses futures, je pris le parti de lui envoyer un Arabe porteur de cette lettre :

" Mylady,

" Voyageur comme vous, étranger comme vous dans l'Orient ; n'y " venant chercher comme vous que le spectacle de sa nature, de ses " ruines et des œuvres de Dieu, je viens d'arriver en Syrie avec ma fa-" mille. Je compterais au nombre des jours les plus intéressans de mon " voyage celui où j'aurais connu une femme qui est elle-même une des " merveilles de cet Orient que je viens visiter.

" Si vous voulez bien me recevoir, faites-moi dire le jour qui vous " conviendra, et faites-moi savoir si je dois aller seul ou si je puis vous " mener quelques uns des amis qui m'accompagnent et qui n'attache-" raient pas moins de prix que moi-même à l'honneur de vous être pré-" sentés.

" Que cette demande, Mylady, ne contraigne en rien votre politesse à " m'accorder ce qui répugnerait à vos habitudes de retraite absolue. Je " comprends trop bien moi-même le prix de la liberté et le charme de " la solitude pour ne pas comprendre votre refus et pour ne pas le res-" pecter.

" Agréez, etc."

Je n'attendis pas long-temps la réponse ; le 30, à trois heures de l'après-midi, l'écuyer de lady Stanhope, qui est en même temps son médecin, arriva chez moi avec l'ordre de m'accompagner à Dgioun, résidence de cette femme extraordinaire.

Nous partîmes à quatre heures ; j'étais accompagné du docteur Léonardi, de M. de Parceval, d'un domestique et d'un guide ; nous étions tous à cheval. Je traversai, à une demi-heure de Bayruth, nn bois de sapins magnifiques plantés originairement par l'émir Fakardin sur un

Digitized by Google

promontoire élevé, dont la vue s'étend à droite sur la mer orageuse de Syrie, et à gauche sur la magnifique vallée du Liban, un point de vue admirable, où les richesses de la végétation de l'Occident, la vigne, le figuier, le mûrier, le peuplier pyramidal, s'unissent à quelques colonnes élevées de palmiers de l'Orient, dont le vent jetait comme un panache les larges feuilles sur le fond bleu du firmament. A quelques pas de là, on entre dans une espèce de désert de sable rouge accumulé en vagues énormes et mobiles comme celles de l'Océan. C'était une soirée de forte brise, et le vent les sillonnait, les ridait, les cannelait, comme il ride et fait frémir les ondes de la mer.—Ce spectacle était nouveau et triste comme une apparition du vrai et vaste désert que je devais bientôt parcourir. Nulle tracé d'hommes ou d'animaux ne subsistait sur cette arène ondoyante ; nous n'étions guidés que par le mugissement des flots d'un côté et par les cimes transparentes des sommets du Liban de l'autre. Nous retrouvâmes bientôt une espèce de chemin ou de sentier semé d'énormes blocs de pierres angulaires. Ce chemin, qui suit la mer jusqu'en Egypte, nous conduisit jusqu'à une maison ruinée, debris d'une vieille tour fortifiée, où nous passâmes les heures sombres de la nuit, couchés sur une natte de jonc, et enveloppés dans nos manteaux. Dès que la lune fut levée, nous remontâmes à cheval.

C'était une de ces nuits où le ciel est éclatant d'étoiles, où la sérénité la plus parfaite semble régner dans ces profondeurs éthérées que nous contemplons de si bas, mais où la nature autour de nous semble gémir et se torturer dans de sinistres convulsions. L'aspect désolé de la côte ajoutait depuis quelques lieues à cette pénible impression. Nous avions laissé derrière nous, avec le crépuscule, les belles pentes ombragées, les verdoyantes vallées du Liban. D'âpres collines, semées de haut en bas de pierres noires blanches et grises, débris des tremblemens de terre, s'élevaient tout près de nous ; à notre gauche et à notre droite, la mer, soulevée depuis le matin par une sourde tempête, déroulait ses vagues lourdes et menaçantes, que nous voyions venir de loin, à l'ombre qu'elles jetaient devant elles, qui frappaient ensuite le rivage, en jetant chacune son coup de tonnerre, et qui prolongeaient enfin leur large et bouillonnante écume jusque sur la lisière de sable humide où nous cheminions, inondant à chaque fois les pieds de nos chevaux et manaçant de nous entraîner nous-mêmes ; une lune, aussi brillante qu'un soleil d'hiver, répandait assez de rayons sur la mer pour nous en découvrir la fureur, et pas assez de clarté sur notre route pour rassurer l'œil sur les périls du chemin. Bientôt la lueur d'un incendie se fondit sur la cime des montagnes du Liban avec les brumes blanches ou sombres du matin, et répandit sur toute cette scène une teinte fausse et blafarde, qui n'est ni le jour ni la nuit, qui n'est ni l'éclat de l'un ni la sérénité de l'autre ; heure pénible à l'œil et à la pensée, lutte de deux principes contraires dont la nature offre quelquefois l'image

Digitized by Google

affligeante, et que plus souvent on retrouve dans son propre cœur.

A sept heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quittions Saïde, l'antique Sidon, qui s'avance sur les flots comme un glorieux souvenir d'une domination passée, et nous gravissions des collines crayeuses, nues, déchirées qui, s'élevant insensiblement d'étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cherchions vainement des yeux. Chaque mamelon gravi nous en découvrait un plus élevé qu'il fallait tourner ou gravir encore ; les montagnes s'enchaînaient aux montagnes comme les anneaux d'une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complètement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents ont rongés depuis des siècles. Ce n'était pas là que je m'attendais à trouver la demeure d'une femme qui avait visité le monde, et qui avait eu tout l'univers à choisir. Enfin, du haut d'un de ces rochers, mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d'une large tour, la montagne Dgioun prenait naissance, et s'arrondissit en bancs de rochers circulaires qui, s'amincissant en s'approchant de leurs cimes, formaient enfin une esplanade de quelques centaines de toises de largeur, et se couronnaient d'une belle, gracieuse et verte végétation. Un mur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un de ses angles, entourait cette masse de verdure. C'était là le séjour de lady Esther. Nous l'atteignîmes à midi. La maison n'est pas ce qu'on appelle ainsi en Europe, ce n'est pas même ce qu'on nomme maison en Orient ; c'est un assemblage confus et bizarre de dix ou douze petites maisonnettes, ne contenant chacune qu'une ou deux chambres au rez-de-chaussée, sans fenêtres, et séparées les unes des autres par de petites cours ou petits jardins, assemblage tout à fait pareil à l'aspect de ces pauvres couvens qu'on rencontre en Italie ou en Espagne sur les hautes montagnes et appartenant à des ordres mendians.

Selon son habitude, lady Stanhope n'était pas visible avant trois ou quatre heures après midi. On nous conduisit chacun dans une espèce de cellule étroite, sans jour et sans meubles. On nous servit à déjeûner, et nous nous jetâmes sur un divan en attendant le réveil de l'hôtesse invisible du romantique séjour. Je dormais ; à trois heures, on vint frapper à ma porte et m'annoncer qu'elle m'attendait ; je traversai une cour, un jardin, un kiosque à jour, à tenture de jasmin, puis deux ou trois corridors sombres, et je fus introduit par un petit enfant nègre, de six ou huit ans, dans le cabinet de lady Esther.

Une si profonde obscurité y régnait, que j'eus peine à distinguer les traits nobles, graves, doux et majestueux de la figure blanche qui, en costume oriental, se leva du divan et s'avança en me tendant sa main.

Digitized by Google

Lady Esther paraît avoir cinquante ans ; elle a de ces traits que les années ne peuvent altérer ; la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont avec la jeunesse ; mais quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas. Telle est celle de lady Stanhope. Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette de laine couleur de pourpre et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules. Un long schall de cachemire jaune une immense robe turque de soie blanche à manches flottantes enveloppaient toute sa personne dans des plis simples et majestueux, et l'on apercevait seulement dans l'ouverture que laissait cette première tunique sur sa poitrine une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs qui montait jusqu'au col et s'y nouait par une agrafe de perle. Des bottines turques de maroquin jaune brodé en soie complétaient ce beau costume oriental, qu'elle portait avec la liberté et la grâce d'une personne qui n'en a pas porté d'autres depuis sa jeunesse.

" Vous êtes venu de bien loin pour voir une ermite, me dit-elle ; soyez le bienvenu ; je reçois peu d'étrangers, un ou deux à peine par année ; mais votre lettre m'a plu, et j'ai desiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et la solitude. Quelque chose, d'ailleurs, me disait que nos étoiles étaient amies, et que nous nous conviendrions mutuellement. Je vois avec plaisir que mon pressentiment ne m'a pas trompée, et vos traits que je vois maintenant, et le seul bruit de vos pas pendant que vous traversiez le corridor, m'en ont assez appris sur vous, pour que je ne me repente pas d'avoir voulu vous voir. Asseyons-nous et causons. Nous sommes déjà amis.

" Comment, lui dis-je, Mylady, honorez-vous si vite du nom d'ami un homme dont le nom et la vie vous sont complètement inconnus ? Vous ignorez qui je suis."

" C'est vrai, reprit-elle; je ne sais ni ce que vous êtes selon le monde, ni ce qui vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes ; mais je sais déjà ce que vous êtes devant Dieu. Ne me prenez point pour une folle, comme le monde me nomme souvent ; mais je ne puis résister au besoin de vous parler à cœur ouvert. Il est une science perdue aujourd'hui dans votre Europe, science qui est née en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit encore. Je la possède. Je lis dans les astres. Nous sommes tous enfans de quelqu'un de ces feux célestes qui présidèrent à notre naissance, et dont l'influence heureuse ou maligne est écrite dans nos yeux, sur nos fronts, dans nos traits, dans les délinéamens de notre main, dans la forme de notre pied, dans notre geste, dans notre démarche ; je ne vous vois que depuis quelques minutes ; eh bien ! je vous connais comme si j'avais vécu un siécle avec vous. Vou-

lez-vous que je vous révèle à vous-même ? Voulez-vous que je vous prédise votre destinée ?

" Gardez-vous-en bien, Mylady, lui répondis-je en souriant ; je ne nie pas ce que j'ignore ; je n'affirmerai pas que dans la nature visible et invisible où tout se tient, où tout s'enchaîne, des êtres d'un ordre inférieur, comme l'homme, ne soient pas sous l'influence d'êtres supérieurs, comme les astres ou les anges ; mais je n'ai pas besoin de leur révélation pour me connaître moi-même, corruption, infirmité, et misère ! Et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la divinité qui me les cache, si je les demandais à la créature. En fait d'avenir, je ne crois qu'à Dieu, à la liberté et à la vertu."

" N'importe, me dit-elle, croyez ce qu'il vous plaira ; quant à moi, je vois évidemment que vous êtes né sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues et qui vous conduisent à un but que je pourrais, si vous vouliez, vous indiquer dès aujourd'hui. C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme ; vous êtes un de ces hommes de desir et de bonne volonté dont il a besoin, comme d'instrumens, pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. Croyez-vous le règne du messie arrivé ?"

" Je suis né chrétien, lui dis-je, c'est vous répondre."

" Chrétien, reprit-elle avec un léger signe d'humeur, moi aussi je suis chrétienne ; mais celui que vous appelez le Christ n'a-t-il pas dit : "Je " vous parle encore par paraboles, mais celui qui viendra après moi " vous parlera en esprit et en vérité." Eh bien ! c'est celui-là que nous attendons ! Voilà le messie qui n'est pas venu encore, qui n'est pas loin que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare dans le monde ! Que répondrez-vous ? et comment pourrez-vous nier ou rétorquer les paroles mêmes de votre évangile que je viens de vous citer ? Quels sont vos motifs pour croire au Christ ?"

" Permettez-moi, repris-je, Mylady, de ne pas entrer avec vous dans une semblable discussion, je n'y entre pas avec moi-même. Il y a deux lumières pour l'homme : l'une qui éclaire l'esprit, qui est sujette à la discussion, au doute, et qui souvent ne conduit qu'à l'erreur et à l'égarement ; l'autre qui éclaire le cœur et qui ne trompe jamais ; car elle est à la fois évidence et conviction, et pour nous autres, misérables mortels, la vérité n'est qu'une conviction. Dieu seul possède la vérité autrement et comme vérité ; nous ne la possédons que comme foi ! Je crois au Christ parce qu'il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte, la plus féconde et la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonage. Le christ l'a dit comme le dit la raison. Les doctrines se connaissent à leur morale, comme l'arbre se connaît a ses fruits ; les

Digitized by Google

fruits du christianisme, je parle de ses fruits à venir plus encore que de ses fruits déjà cueillis et corrompus, sont infinis, parfaits et divins ; donc la doctrine elle-même est divine ; donc l'auteur est un verbe divin, comme il se nommait lui-même. Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma controverse religieuse avec moi-même ; avec les autres je n'en ai point ; on ne prouve à l'homme que ce qu'il croit déjà.

" Mais enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux bien ordonné ? et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du Messie que nous attendons et que nous voyons déjà dans nos désirs ?"

" Oh ! pour cela, lui dis-je, c'est une autre question. Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés. Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux, politiques et religieux. Nul de désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables, de l'humanité. Nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin ! Si vous appelez cela attendre un Messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition ; comme vous, et plus que vous, je vois, dans les croyances ébranlées de l'homme, dans le tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur, dans la dépravation de son état social, dans les tremblemens répétés de ses institutions politiques, tous les symptômes d'un bouleversement, et par conséquent, d'un renouvellement prochain et imminent. Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis où tout ce qui est humain est insuffisant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien pour lui-même. Le monde en est là. Je crois donc à un Messie voisin de notre époque ; mais dans ce Messie, je ne vois point le Christ qui n'a rien de plus à nous donner en sagesse, en vertu et en vérité ; je vois celui que le Christ a annoncé devoir venir après lui. Cet esprit saint toujours agissant, toujours assistant l'homme, toujours lui révélant, selon le temps et les besoins, ce qu'il doit faire et savoir. Que cet esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée, peu importe, c'est toujours lui ; homme ou doctrine, fait ou idée, je crois en lui, j'espère en lui et je l'attends, et plus que vous, Mylady je l'invoque ! Vous voyez donc que nous pouvons nous entendre et que nos étoiles ne sont pas si divergentes que cette conversation a pu vous le faire penser."

Elle sourit ; ses yeux, quelquefois voilés d'un peu d'humeur pendant que je lui confessais mon rationalisme chrétien, s'éclairèrent d'une tendresse de regard et d'une lumière presque surnaturelle.

" Croyez ce que vous voudrez me dit-elle ; vous n'en êtes pas moins un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie, et qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare ; bientôt vous retournerez en Europe ; l'Europe est finie, la France seule a un

Digitized by Google

grande mission à accomplir encore ; vous y participerez, je ne sais pas encore comment, mais je puis vous le dire ce soir, si vous le desirez, quand j'aurai consulté vos étoiles. Je ne sais pas encore le nom de toutes, j'en vois plus de trois maintenant ; j'en distingue quatre, peut-être cinq, et qui sait ? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole ; vous devez être poëte : cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure ; plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différens, presque opposés, il y a une influence d'énergie et d'action ; il y a du soleil aussi, dit-elle tout à coup, dans la pose de votre tête et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche. Remerciez Dieu ; il y a peu d'hommes qui soient nés sous plus d'une étoile, peu dont l'étoile soit heureuse, moins encore dont l'étoile, même favorable, ne soit contrebalancée par l'influence maligne d'une étoile opposée. Vous au contraire, vous en avez plusieurs, et toutes sont en harmonie pour vous servir, et toutes s'entr'aident en votre faveur. Quel est votre nom ?"

Je le lui dis.

" Je ne l'avais jamais entendu !" reprit-elle, avec l'accent de la vérité.

" Voilà, Mylady, ce que c'est que la gloire.

" J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe ; mais cet écho est trop faible pour traverser votre mer et vos montagnes, et ici je suis un homme tout nouveau, un homme complètement inconnu, un nom jamais prononcé ! Je n'en suis que plus flatté de la bienveillance que vous me prodiguez : je ne la dois qu'à vous et à moi."

" Oui, me dit-elle, poëte ou non, je vous aime et j'espère en vous ; nous nous reverrons, soyez-en certain ! Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient : c'est votre patrie."

" C'est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination."

" Ne riez pas, reprit-elle ; c'est votre patrie véritable, c'est la patrie de vos pères. J'en suis sûre maintenant ; regardez votre pied !"

" Je n'y vois, lui dis-je, que la poussière de vos sentiers qui le couvre et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe."

" Rien, ce n'est pas cela, reprit-elle encore ; regardez votre pied. Je n'y avais pas encore pris garde moi-même. Voyez : le coude-pied est très élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe ; c'est le pied de l'Orient ; vous êtes

Digitized by Google

un fils de ces climats, et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères. Nous nous reverrons."

Un esclave noir entra alors, et se couchant devant elle, le front sur un tapis et les mains sur la tête, lui dit quelques mots en arabe.

" Allez, me dit-elle, vous êtes servi ; dînez vite et revenez bientôt ; je vais m'occuper de vous et voir plus clair dans la confusion de mes idées sur votre personne et votre avenir. Moi, je ne mange jamais avec personne ; je vis trop sobrement ; du pain, des fruits, à l'heure où le besoin se fait sentir, me suffisent ; je ne dois pas mettre un hôte à mon régime."

Je fus conduit sous un berceau de jasmin et de laurier-rose, à la porte de ses jardins. Le couvert était mis pour M. de Parseval et pour moi; nous dinâmes très vite, mais elle n'attendit même pas que nous fussions hors de table, et elle envoya Léonardi me dire qu'elle m'attendait. J'y courus ; je la trouvai fumant une longue pipe orientale ; elle m'en fit apporter une. J'étais déjà accoutumé à voir fumer les femmes les plus élégantes et les plus belles de l'Orient ; je ne trouvais plus rien de choquant dans cette attitude gracieuse et nonchalante, ni dans cette fumée odorante s'échappant en légères colonnes des lèvres d'une belle femme, et interrompant la conversation sans la refroidir. Nous causâmes long-temps ainsi et toujours sur le sujet favori, sur le thême unique et mystérieux de cette femme extraordinaire, magicienne moderne, rappelant tout à fait les magiciennes fameuses de l'antiquité ! Circé des déserts. Il me parut que les doctrines religieuses de lady Esther étaient un mélange habile, quoique confus, des différentes religions au milieu desquelles elle s'est condamnée à vivre ; mystérieuse comme les druzes dont seule peut-être au monde elle connaît le secret mystique ; résignée comme le musulman, et fataliste comme lui, avec le juif, attendant le Messie, et avec le chrétien, professant l'adoration du Christ et la pratique de sa charitable morale. Ajoutez à cela les couleurs fantastiques et les rêves surnaturels d'une imagination teinte d'Orient et échauffée par la solitude et la méditation, quelques révélations peut-être, des astrologues arabes ; et vous aurez l'idée de ce composé sublime et bizarre qu'il est plus commode d'appeler folie que d'analyser et de comprendre. Non, cette femme n'est point folle. La folie, qui s'écrit en traits trop évidens dans les yeux, n'est point écrite dans son beau et droit regard ; la folie qui se trahit toujours dans la conversation dont elle interrompt toujours involontairement la chaîne par des écarts brusques, désordonnés et excentriques, ne s'aperçoit nullement dans la conversation élevée, mystique, nuageuse, mais soutenue, liée, enchaînée et forte de lady Esther. S'il me fallait prononcer, je dirais plutôt que c'est une folie volontaire, étudiée, qui se connaît soi-même, et qui a ses raisons pour paraître folie. La puissante admiration que son génie a exercée et exerce encore sur les populations arabes qui entourent les montagnes

prouve assez que cette prétendue folie n'est qu'un moyen. Aux hommes de cette terre de prodiges, à ces hommes des rochers et des déserts dont l'imagination est plus colorée et plus brumeuse que l'horizon de leurs sables ou de leurs mers, il faut la parole de Mahomet ou de lady Stanhope ! Il faut le commerce des astres, les prophéties, les miracles, la seconde vue du génie ! Lady Stanhope l'a compris ; d'abord par la haute portée de son intelligence vraiment supérieure ; puis peut-être, comme tous les êtres doués de puissantes facultés intellectuelles, a-t-elle fini par se séduire elle-même, et par être la première néophyte du symbole qu'elle s'était créé pour d'autres. Tel est l'effet que cette femme a produit sur moi. On ne peut la juger ni la classer d'un mot ; c'est une statue à immenses dimensions. On ne peut la juger qu'à son point de vue. Je ne serais pas surpris qu'un jour prochain ne réalisât une partie de la destinée qu'elle se promet à elle-même : un Empire dans l'Arabie, et un trône dans Jérusalem ! La moindre commotion politique dans la région de l'Orient qu'elle habite, pourrait la soulever jusque-là.

"Je n'ai à ce sujet, lui dis-je, qu'un reproche à faire à votre génie, c'est celui d'avoir été trop timide avec les événemens, et de n'avoir pas encore poussé votre fortune jusqu'où elle pouvait vous conduire."

"Vous parlez, me dit-elle, comme un homme qui croit encore trop à la volonté humaine, et pas assez à l'irrésistible empire de la destinée seule ; ma force à moi est en elle. Je l'attends, je ne l'appelle pas, je vieillis, j'ai diminué de beaucoup ma fortune, je suis maintenant seule et abandonnée à moi-même sur ce rocher désert, en proie au premier audacieux qui voudrait forcer mes portes, entourée d'une bande de domestiques infidèles et d'esclaves ingrats, qui me dépouillent tous les jours et menacent quelquefois ma vie ; dernièrement encore, je n'ai dû mon salut qu'à ce poignard, dont j'ai été forcée de me servir pour défendre ma poitrine contre celui d'un esclave noir que j'ai élevé ! Eh bien, au milieu de toutes ces tribulations, je suis heureuse ; je réponds à tout par le mot sacré des musulmans : Allah Kenim ! la volonté de Dieu ! et j'attends avec confiance l'avenir dont je vous ai parlé, et dont je voudrais vous inspirer à vous-même la certitude que vous devez en avoir."

Après avoir fumé plusieurs pipes, bu plusieurs tasses de café, que les esclaves nègres apportaient de quart d'heure en quart d'heure :

"Venez, dit-elle, je vais vous conduire dans un sanctuaire où je ne laisse pénétrer aucun profane, c'est mon jardin."

Nous y descendîmes par quelques marches et je parcourus avec elle, dans un véritable enchantement, un des plus beaux jardins turcs que j'aie encore vus en Orient. Des treilles sombres, dont les voûtes de verdure portaient, comme des milliers de lustres, les raisins étince-

Digitized by Google

lans de la Terre promise ; des kiosques où les arabesques sculptés s'entrelaçaient aux jasmins et aux plantes grimpantes, lianes de l'Asie ; des bassins où une eau artificielle, il est vrai, venait d'une lieue de loin murmurer et jaillir dans les jets-d'eau de marbre ; des allées jalonnées de tous les arbres fruitiers de l'Angleterre, de l'Europe, de ces beaux climats ; de vertes pelouses semées d'arbustes en fleurs, et des compartimens de marbre entourant des gerbes de fleurs nouvelles pour mes yeux ; voilà ce jardin ; nous nous reposâmes tour à tour dans plusieurs des kiosques dont il est orné, et jamais la conversation intarissable de lady Esther ne perdit le ton mystique et l'élévation de sujet qu'elle avait eus le matin.

" Puisque la destinée, me dit-elle à la fin, vous a envoyé ici, et qu'une sympathie si étonnante entre nos astres me permet de vous confier ce que je cacherais à tant de profanes, venez, je veux vous faire voir de vos yeux un prodige de la nature dont la destination n'est connue que de moi et de mes adeptes ; les prophéties de l'Orient l'avaient annoncé depuis bien des siècles, et vous allez juger vous-même si ces prophéties sont accomplies."

Elle ouvrit une porte du jardin qui donnait sur une petite cour intérieure où j'aperçus deux magnifiques jumens arabes de première race et d'une rare perfection de formes.

" Approchez, me dit-elle, et regardez cette jument baie ; voyez si la nature n'a pas accompli en elle tout ce qui est écrit sur la jument qui doit porter le Messie : elle naîtra toute sellée."

Je vis en effet sur ce bel animal un jeu de la nature assez rare pour servir l'illusion d'une crédulité vulgaire chez des peuples à demi barbares ; la jument avait au défaut des épaules une cavité si large et si profonde, et imitant si bien la forme d'une selle turque, qu'on pouvait dire avec vérité qu'elle était née toute sellée ; et aux étriers près, on pouvait en effet la monter sans éprouver le besoin d'une selle artificielle ; cette jument, magnifique du reste, semblait accoutumée à l'admiration et au respect que lady Stanhope et ses esclaves lui témoignent, et pressentir la destinée de sa future mission ; jamais personne ne l'a montée et deux palefreniers arabes la soignent et la surveillent constamment, sans la perdre un seul instant de vue. Une autre jument blanche, et à mon avis infiniment plus belle, partage, avec la jument du Messie, le respect et les soins de lady Stanhope ; nul ne l'a montée non plus. Lady Esther ne me dit pas, mais me laissa entendre que, quoique la destinée de la jument blanche fût moins sainte, elle en avait une cependant mystérieuse et importante aussi ; et je crus comprendre que lady Stanhope la réservait pour la monter elle-même le jour où elle ferait son entrée, à côté du Messie, dans la Jérusalem reconquise. Après avoir fait promener quelque temps ces deux bêtes sur une pelouse hors de l'enceinte de la forteresse, et joui de la souplesse et de la grace de ces superbes

Digitized by Google

animaux, nous rentrâmes, et je renouvelai à lady Esther mes instances pour qu'elle me permît enfin de lui présenter M. de Parseval, mon ami et mon compagnon de voyage, qui m'avait suivi malgré moi chez elle, et qui attendait vainement depuis le matin une faveur dont elle est si avare. Elle y consentit enfin, et nous rentrâmes tous trois pour passer la soirée ou la nuit dans le petit salon que j'ai déjà dépeint. Le café et les pipes reparurent avec la profusion orientale, et le salon fut bientôt rempli d'un tel nuage de fumée, que la figure de lady Stanhope ne nous apparaissait plus qu'à travers une atmosphère semblable à l'atmosphère magique des évocations. Elle causa avec la même force, la même grâce, la même abondance, mais infiniment moins de surnaturel, sur des sujets moins sacrés pour elle, qu'elle ne l'avait fait avec moi seul dans tout le cours de la journée.

"J'espère, me dit-elle tout à coup que vous êtes aristocrate; je n'en doute pas en vous voyant."

"Vous vous trompez, Mylady, lui dis-je. Je ne suis ni aristocrate, ni démocrate; j'ai assez vécu pour voir les deux revers de la médaille de l'humanité, et pour les trouver aussi creux l'un que l'autre; je ne suis ni aristocrate, ni démocrate; je suis homme et partisan exclusif de ce qui peut améliorer et perfectionner l'homme tout entier, qu'il soit né au sommet ou au pied de l'échelle sociale; je ne suis ni pour le peuple, ni pour les grands, mais pour l'humanité tout entière; et je ne crois ni aux institutions aristocratiques, ni aux institutions démocratiques; la vertu exclusive de perfectionner l'humanité, cette vertu n'est que dans une morale divine, fruit d'une religion parfaite! la civilisation des peuples, c'est leur foi!"

"Cela est vrai, répondit-elle; mais cependant je suis aristocrate malgré moi; et vous conviendrez, ajouta-t-elle, que s'il y a des vices dans l'aristocratie, au moins il y de hautes vertus à côté pour les racheter et les compenser, tandis que dans la démocratie je vois bien les vices, et les vices les plus bas et les plus envieux; mais je cherche en vain les hautes vertus."

"Ce n'est pas cela, Mylady, lui dis-je; il y a des deux parts vices et vertus; mais dans les hautes classes, ces vices mêmes ont un côté brillant; dans la classe inférieure, au contraire, ces vices se montrent dans toute leur nudité, et blessent davantage le sentiment moral dans le regard qui les contemple; la différence est dans l'apparence, et non dans le fait; mais, en réalité, le même vice est plus vice dans l'homme riche, élevé et instruit, que dans l'homme sans lumières et sans pain; car chez l'un le vice est de choix, chez l'autre de nécessité; méprisez-le donc partout, et plus encore chez l'aristocratie vicieuse, et ne jugeons pas l'humanité par classe, mais par homme: les grands auraient les vices du peuple s'ils étaient peuple, et les petits auraient les vices des grands s'ils étaient grands. La balance est égale, ne pesons pas!"

Digitized by Google

"Eh bien! passons, me dit-elle; mais laissez-moi croire que vous êtes aristocrate comme moi; il m'en coûterait trop de vous croire du nombre de ces jeunes Français qui soulevent l'écume populaire contre toutes les notabilités que Dieu, la nature et la société ont faites, et qui renversent l'édifice pour se faire de ses ruines un piédestal à leur envieuse bassesse!"

"Non, lui dis-je, tranquillisez-vous; je ne suis pas de ces hommes; je suis seulement de ceux qui ne méprisent pas ce qui est au-dessous d'eux, dans l'ordre social, tout en respectant ce qui est au-dessus, mais dont le désir ou le rêve serait d'appeler tous les hommes, indépendamment de leur degré dans les hiérarchies arbitraires de la politique, à la même lumière, à la même liberté et à la même perfection morale! et puisque vous êtes religieuse, que vous croyez que Dieu aime également tous ses enfans et que vous attendez un second Messie pour redresser toutes choses, vous pensez, sans doute, comme eux et comme moi."

"Oui, reprit-elle, mais je ne m'occupe plus de politique humaine, j'en ai assez, j'en ai trop vu pendant dix ans que j'ai passé dans le cabinet de M. Pitt, mon oncle, et que toutes les intrigues de l'Europe sont venues retentir autour de moi; j'ai méprisé, jeune, l'humanité, je n'en veux plus entendre parler; tout ce que font les hommes pour les hommes est sans fruit! les formes me sont indifférentes."

"Et à moi aussi, lui dis-je. Le fond des choses, c'est Dieu et la vertu!"

"Je pense exactement ainsi, me répondit-elle; ainsi n'en parlons plus nous voilà d'accord."

Passant à des sujets moins graves, et plaisantant sur l'espèce de divination qui lui faisait comprendre un homme tout entier au premier regard et à la seule inspection de son étoile, je mis sa sagesse à l'épreuve, et je l'interrogeai sur deux ou trois voyageurs de ma connaissance, qui depuis quinze ans étaient venus passer sous ses yeux. Je fus frappé de la parfaite justesse de son coup d'œil sur deux de ces hommes. Elle analysa entre autre avec une prodigieuse perspicacité d'intelligence le caractère de l'un d'eux, qui m'était parfaitement connu à moi-même, caractère difficile à comprendre à première vue, grand, mais voilé sous les apparences de bonhomie les plus simples et les plus séduisantes: et ce qui mit le comble à mon étonnement, et me fit admirer le plus la mémoire inflexible de cette femme, c'est que ce voyageur n'avait passé que deux heures chez elle, et que seize années s'étaient écoulées entre la visite de cet homme et le compte que je lui demandais de ses impressions sur lui. La solitude concentre et fortifie toutes les facultés de l'âme. Les prophètes, les saints, les grands hommes et les poètes l'ont merveilleusement compris; et leur nature leur fait chercher à tous le désert ou l'isolement parmi les hommes.

Le nom de Buonaparte tomba comme toujours dans la conversation.

Digitized by Google

"Je croyais, lui dis-je, que votre fanatisme pour cet homme mettrait une barrière entre nous."

"Je n'ai été, me dit-elle, fanatique que de ses malheurs et de pitié pour lui."

"Et moi aussi, lui dis-je, et ainsi nous nous entendons encore."

Je ne pouvais m'expliquer comment une femme religieuse et morale adorait la force seule sans religion, sans morale et sans liberté! Buonaparte fut un grand reconstructeur, sans doute; il refit le monde social, mais il ne regarda pas assez aux élémens dont il le recomposait: il pétrit sa statue avec de la boue et de l'intérêt personnel, au lieu de la tailler dans les sentimens divins et moraux, la vertu et la liberté!

La nuit s'écoula ainsi à parcourir librement et sans affectation de la part de lady Esther tous les sujets qu'un mot amène et emporte dans une conversation à tout hasard. Je sentais qu'aucune corde ne manquait à cette haute et ferme intelligence, et que toutes les touches du clavier rendaient un son juste, fort et plein, excepté peut-être la corde métaphysique, que trop de tension et de solitude avait faussée ou élevée à un diapason trop haut pour l'intelligence mortelle. Nous nous séparâmes avec un regret sincère de ma part, avec un regret obligeant témoigné de la sienne.

"Point d'adieu, me dit-elle, nous nous reverrons souvent dans ce voyage, et plus souvent encore dans d'autres voyages que vous ne projetez pas même encore. Allez vous reposer, et souvenez-vous que vous laissez une amie dans les solitudes du Liban."

Elle me tendit la main; je portai la mienne sur mon cœur, à la manière des Arabes, et nous sortîmes.

M. ALPHONSE DE LAMARTINE,
Membre de l'Académie Française.

L'HABIT NOIR.

D'UN HOMME DE GÉNIE.

Vers la fin du siècle dernier, s'élevait dans l'ombre un jeune talent qui devait étaler bientôt une riche moisson de fleurs. Inconnu aux jugeurs de l'époque, ce virtuose, à son aurore, n'avait encore d'écho que dans le cœur de son vieux maître, modeste exécutant de l'Opéra Comique. Mais aussi Adrien etait tout pour lui, il était sûr de son succès. Il ne s'agissait que de le produire. Une occasion se présente enfin, Adrien est admis à faire entendre ses essais dans une représentation extraordinaire. Il en reçoit la nouvelle avec joie, reconnaissance et terreur.....

Digitized by Google

Terreur ?... Doutait-il de ses forces ? Non, Dieu merci ; il se voyait, s'appréciait, il espérait faire entrer sa conviction dans le public. Qu'avait-il donc ! ou plutôt que n'avait-il pas ?

—Un habit noir !

Où prendrons-nous un habit noir ! Tel fut le cri spontané des deux amis. Et cependant le maître possédait un habit noir.. Beau morceau, ma foi, bien cousu, bien décati, étoffe d'un luisant admirable, juste au-corps fait et fourni pour une fête patriotique, emplette datant d'un des innombrables chants de victoire qui résonnaient en ces temps. Mais le contrebassier, tant dévoué qu'il fût à la gloire de son Adrien, était dominé de plus haut et plus fortement par le démon de la propriété. Voir son habit noir, cet habit qu'il entourait de soins, d'affection et de camphre, passer, fût-ce pour quelques heures, sur un dos étranger, ah ! cette idée déchirait son cœur de propriétaire.

L'amour de l'art l'emporta, il offrit l'habit noir. Adrien accepta l'habit noir, l'habit noir mesuré sur la rotondité de M. Prudhomme ! L'amour de l'art l'emporta encore.

A sept heures du soir, le contrebassier, Adrien et l'habit noir étaient au théâtre. Mais en route, mais la dernière scène, quelle sollicitude, que d'angoisses pour son élève et son habit ? Passant alternativement des conseils sur le doigté aux avis sur la tenue, il lui posait la main sur le clavier, et l'empêchait de s'accoter contre les portans des coulisses; il lui traçait la marche à suivre pour éviter la monotonie dans l'exécution, et la chute des quinquets sur ses manches. D'une main il étudiait la justesse des accords de chaque touche, de l'autre, il promenait une brosse de poche sur le dos ou le coude du frac bien aimé.

Pan ! pan ! pan ! les trois coups inexorables ont retenti. A l'orchestre, messieurs ! tel est le cri qui résonne dans les foyers, et le digne professeur est obligé de descendre, en laissant pour la première fois à eux-mêmes et son élève et son habit.

Les concerts alors ne se donnaient pas comme aujourd'hui sur la scène ; ils s'exécutaient au-devant du théâtre, le rideau restant baissé. Force était donc aux exécutans de se glisser entre la toile et le manteau d'Arlequin. Quand vint le tour d'Adrien, il essaya de passer ; mais, un peu embarrassé par cette opération toute nouvelle pour lui, il mit quelques instans à franchir le dangereux défilé. Le contrebassier vit alors ce qu'il avait de plus cher aux prises avec la corde graisseuse du machiniste ; il n'y tint plus, et, du haut de son pupitre, s'écria d'une voix déchirante : Adrien, prends garde à mon habit !

Je ne chercherai pas à décrire la presque confusion du jeune homme ; mais je m'empresserai de dire que, décontenancé quelques instans, son génie reprit le dessus, l'homme de pensée triompha de l'homme vulgaire. Adrien obtint son premier succès.

Le spectacle fini, encore couvert d'une noble rougeur, assourdi et eni-

Digitized by Google

vré des bravos du public, il fut conduit par le directeur auprès du prince Auguste de Talleyrand, qui avait témoigné le désir de le connaître. Après les éloges d'usage, le prince de Talleyrand lui dit avec bonté :—Mon jeune ami, vous êtes prié de vous présenter à mon caissier, qui vous comptera la somme de cinq cents francs destinés à faire l'emplette d'un habit noir.

L'anecdote était montée jusqu'à l'avant-scène, occupée par M. Auguste de Talleyrand.

Trente-trois ans après cette aventure par une belle soirée de mai, dans une des plus agréables maisons de la ville d'Hyères, sur une terrasse dont les flots de la Méditerranée baignent le pied, M. le prince de Talleyrand, affaibli par les années, racontait l'anecdote du jeune Adrien à quelques artistes réunis, et se plaignait d'avoir négligé ce jeune talent, au point que depuis il n'en avait plus entendu parler. Tout-à-coup, un homme pâle, aux traits affaissés par la souffrance, se lève et dit au prince, qui ne l'avait pas encore aperçu au milieu du groupe—Monsieur, cet Adrien, c'est moi.

—Vous !

—Moi-même... Adrien Boyeldieu...

Et les larmes du mourant se mêlèrent à celles du vieillard. Ils promirent de se revoir sans cesse.

Et depuis quatre mois Boyeldieu repose dans l'enceinte du Père-Lachaise, non loin de son protecteur.

(Revue des Théâtres.)

LE DUC AUGUSTE DE LEUCHTENBERG.

Aujourd'hui, l'Europe entière a les yeux fixés sur le jeune époux de Dona Maria, dont l'avénement au trône de Portugal amène dans ce pays un nouvel ordre de choses.

Dans une telle circonstance, il nous a paru intéressant de retracer la biographie du jeune prince ; quoique sa vie paisible, et consacrée toute entière à l'étude et aux exercices de jeune homme, n'offre jusqu'à présent rien de bien remarquable.

En 1806, Napoléon, pour consolider son influence sur l'Allemagne, résolut le mariage du prince Eugène, son beau-fils, vice-roi d'Italie, avec Augustine-Amélie, princesse royale de Bavière, fille aînée du feu roi Maximilien. Ce mariage fut conclu le 14 Janvier de l'année suivante.

Digitized by Google

A Milan, la vice-reine donna le jour à deux filles, et cinq ans après, le 9 Décembre 1811, à un fils, qui reçut le nom d'Auguste.

Trois mois plus tard naquit à Paris le roi de Rome. La maison impériale de France se trouvait alors au plus haut degré de puissance et de bonheur. Mais presque immédiatement après, la campagne de Russie entraîna Napoléon loin du berceau de son premier né, sur les champs de bataille du Nord ; et pour la première fois la victoire lui devint infidèle.

En vain le prince Eugène s'efforça-t-il d'arrêter la chute du grand homme, en vain accourut-il avec de nouvelles troupes dans les champs de Lutzen. Cette désastreuse année 1813 vit l'armée impériale, morcelée en Bohème, en Silésie, replier enfin ses débris le long des bords du Rhin, après la fatale déroute de Leipzig.

Échappé à cette terrible catastrophe, le prince Eugène était revenu en Italie, dissiper par sa présence l'inquiétude de son épouse, et revoir son fils à peine âgé de trois ans.

La puissance de Napoléon se soutenait encore au-delà des Alpes, avec les drapeaux victorieux d'Eugène, quand les rois alliés, convaincus des hautes qualités de ce prince, et de l'importance de son adhésion à leur cause, lui offrirent, par l'entremise de leurs députés, le trône d'Italie. On connaît sa réponse aux plénipotentiaires, qui lui reprochaient de trop négliger ses intérêts, et le pressaient de songer au moins à ceux de sa famille et de son fils:

" Mon fils, dit Eugène, peut se passer d'une couronne, mais jamais de la réputation intacte de son père."

Bientôt le trône de Napoléon s'écroula plus rapidement qu'on ne s'y était attendu: à cette nouvelle, l'armée franco-italienne du vice-roi se débanda, et Eugène, se retirant du milieu d'une ville et d'une population devenues ennemies, s'en alla avec son épouse, ses enfans, et quelques fidèles serviteurs, chercher dans les États de son beau-père un asyle, qui eût dû être ouvert partout à sa noblesse d'ame et à son courage.

Depuis cette époque, le prince Auguste demeura en Bavière. Son père, après avoir mis à l'abri des spoliations les biens qu'il avait en France, le duché de Navarre, et les terres qu'il possédait en Italie, dans les États de l'Eglise, vécut dès-lors au sein de sa famille. Il fit en Bavière l'acquisition du domaine d'Eichstädt, prit les titres de duc de Leuchtenberg et de prince d'Eichstädt, et reçut du roi son beau-père le commandement du 6e. régiment de cavalerie, dont il se gagna l'affection par son caractère bienveillant et équitable.

Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, un élan d'enthousiasme excita peut-être le prince Eugène à tenter de nouveau la fortune ; mais il repoussa bientôt l'idée de rentrer en Italie, où son apparition eût, sans doute, suffi pour susciter un grand mouvement ; et il ne s'occupa

Digitized by Google

plus que de l'administration de ses biens, et de l'éducation de sa famille, qui s'augmenta encore de deux filles, et d'un second fils. Membre du Conseil royal, il ne prit aux affaires politiques de la Bavière qu'une part très-réservée ; car il se trouvait assez heureux de la paix qu'il goûtait dans son intérieur de famille, et de cette haute estime publique qui entourait toutes ses actions.

Il donna pour gouverneur au prince Auguste, le comte Méjean, homme d'une instruction profonde, d'un esprit fin, et d'un caractère noble et distingué. Le comte avait été son premier ministre à Milan, et lui était resté constamment fidèle dans toutes ses diverses phases de fortune.

Sous la direction sage et éclairée de son gouverneur, le prince Auguste suivit un cercle d'études bien tracé, jusqu'à sa quatorzième année, où il perdit son père, dont les leçons et les exemples contribuaient puissamment à perfectionner son esprit.

A partir de cette époque, il montra un caractère plus sérieux. A seize ans, il commença à suivre les cours de l'université de Munich, en s'appliquant surtout à l'étude du Droit, et il se distingua entre tous ses condisciples par son assiduité, sa régularité de conduite, et son amour du travail.

Quand ses études furent achevées, il entra dans le 2e régiment de cavalerie, et passa successivement par tous les grades militaires. Alors son grand-père Maximilien lui confia le commandement du 6e régiment, qui était resté vacant depuis la mort du prince Eugène.

En 1831, il entra en possession de ses biens, et dès-lors il partagea son temps entre le séjour de Munich et un voyage en Italie, où il se proposait de reconnaître ses propriétés, et de visiter Rome et Naples.— Quand sa sœur cadette épousa l'empereur du Brésil, il l'accompagna lui-même à Rio-Janeiro, et ce voyage l'enrichit de nouvelles connaissances : il sut s'acquérir l'affection de son beau-frère ; et c'est à la cour brésilienne qu'il vit pour la première fois la jeune princesse qu'il devait un jour épouser. Quoiqu'elle n'eût alors que dix ans, et qu'elle ne fût guère en état de manifester un de ces penchans sérieux, qui décident de toute la vie, elle sut pourtant distinguer le duc Auguste. Il passa cinq mois dans le Brésil, et un an après son retour, une des catastrophes mémorables de notre siècle ramenait Don Pédro en Europe.

Le prince Auguste était alors en Italie ; il s'empressa de passer en France, pour saluer encore une fois sa sœur et Donna Maria, avant leur départ pour Lisbonne. Les deux princesses se séparèrent de lui avec regrets, et mirent bientôt à la voile pour se rendre à leur nouvelle destination, tandis que le prince Auguste retournait en Allemagne.

A peine le navire de Dona Maria arrivait-il en Portugal, que le pouvoir de Don Miguel était renversé, et la jeune reine prit possession du trône de ses pères.

Alors Don Pédro mit à exécution un projet qu'il nourrissait depuis

Digitized by Google

quelque temps, pour assurer le bonheur et la tranquillité du règne de sa fille. Ses envoyés se rendirent à Munich, pour offrir la main de Dona Maria au prince Auguste.

Et dans les premiers jours de 1835, le jeune duc de Leuchtenberg, âgé de vingt-quatre ans, accompagna les députés dans la nouvelle patrie qui lui était assignée.

L'avenir de son règne est le secret de la Providence. Heureux celui qui emporte comme lui les regrets de ceux qu'il vient de quitter, et que l'amour accueillera dans la contrée lointaine où il est attendu! heureux si son étoile lui réserve des jours paisibles! Qu'il se souvienne des jours de son enfance et de sa jeunesse; et nous qui le quittons à regret, nous lui dirons, en songeant à cette carrière semée de gloire et de périls qu'il va entreprendre, et à cet être abhorré dont il va reprendre la *place*, ces paroles que le grand poète de l'antiquité met dans la bouche de Minerve, quand elle quitte l'homme privilégié qu'elle a long-temps éclairé et soutenu; "Tu vois jusqu'où va la puissance des dieux, ne t'enorgueillis pas de ta haute fortune; le même jour peut élever et abaisser le destin de l'homme. Les dieux aiment les cœurs vertueux, mais ils haïssent les méchans." *(Gazette d'Augsbourg.*

*** Nos lecteurs voudront bien remarquer que les détails qui précédent au sujet du duc de Leuchtenberg étaient déjà publiés, lorsque la nouvelle de la mort prématurée de ce jeune prince a été annoncée au public.

DE L'INFLUENCE DES NOMS.

" Les noms, dit le savant M. d'Israëli, sont susceptibles de produire des illusions extraordinaires; il y a tel nom qui prévient favorablement ou défavorablement envers celui qui le porte." Sterne, avec son exagération *humoristique*, a fait là dessus, une des plus piquantes dissertations de son *Tristram-Shandy*, et il la termine par exhorter tous les parrains à ne pas affliger inutilement leurs filleuls d'un nom malheureux. Mais on ne peut faire la même recommandation à un père. Le nom de famille est forcément héréditaire, et le garde des sceaux peut seul y pourvoir. Quelquefois un changement de nom n'est pas facile. Ce ne fut pas du premier coup que le fameux Olivier le Daim trouva son nom définitif. Il s'appelait primitivement Olivier le Diable. Louis XI lui permit de s'appeler Olivier le *Malin;* mais comme on s'obstinait à dire Olivier le *Mauvais*, le barbier ministre, pour éluder cette injurieuse

Digitized by Google

synonymie, prit le nom d'Olivier le *Daim*, et par ordonnance du roi, défense fut faite de substituer à ce nom ceux du *Diable*, du *Mauvais*, et même du *Malin*.

Le pape Sergius IV fut le premier Romain, dit Fleury, qui changea de nom en montant sur le trône pontifical. Il y avait de quoi : il s'appelait *Tête-de-Porc*. C'eût été un singulier nom de pape. De nos jours, M. *Cochon*, un de nos sénateurs impériaux, se contenta d'ajouter à son nom celui de l'*Apparent*.

Barbier, précepteur du fils de Colbert, trouva son nom trop commun pour sa profession, et y substitua celui d'Aucourt, sous lequel il est connu. Mme Gomez n'épousa M. Bonhomme, en secondes noces, qu'à condition qu'elle garderait en littérature le nom de son premier mari. Mme de Staël fit les mêmes conditions avec M. Rocca. Le bel-esprit Balzac s'appelait, de son vrai nom, M. Guez, qu'on prononçait *Gueux*. Théophile Viaut, trouvant que son nom de famille l'exposait à de continuelles plaisanteries, l'abdiqua pour ne garder que son nom de baptême.

Du temps où les beaux-esprits écrivaient en latin, quelques noms littéraires furent de bizarres traductions du nom original. Ainsi Gaucher s'appela *Scevolo*, par allusion à ce Romain qui, s'étant brûlé la main droite, devait nécessairement n'avoir plus l'usage que de la gauche. Delaborgne signa *Strabo :* De Charpentier, *Fabricius ;* de Valet, *Servilius ;* un M. Duboutd'homme, *virulus*, etc,

Dans le 18e siècle, ce ne fut pas l'amour de l'euphonie seul qui nous valut les noms de Voltaire, qui s'appelait *Arouet ;* de Dorat, qui s'appelait *Disnemendi*, mot limousin signifiant un homme qui dîne dès le matin, c'est-à-dire qui ne fait qu'un repas par jour. Or, sa fille dut lui rappeler désagréablement son ancien nom, lorsqu'elle s'amouracha de *M. Goulu*, dont Dorat fut forcé de faire son gendre.

Il y eut une époque où les savans firent de leurs noms une enseigne de leur érudition. Un nom grec était alors bien préférable à un nom latin. *Erasme* s'était appelé *Desiderius* lorsqu'il avait traduit pour la première fois son nom de *Gerard*, qui en hollandais signifie *aimable*. Le célèbre Reuchlin traduisit le sien par *Capnio* ; *Reuchlin* signifie fumée en allemand ; *Melanchton* est la traduction de *Eertz Schwartz* (terre noire.)

Parmi les poètes italiens, *Métastase* avait primitivement nom *Trapasso*, que son maître de poésie trouva trop prosaïque.

En dépit de toute notre philosophie, un nom exerce une impression trop fâcheuse sur notre oreille et par suite sur nos idées. Milton, dans un moment d'humeur contre les Écossais, prétend que leurs noms barbares sont l'expression symbolique de leur caractère : "Comment attendre quelque pitié d'un homme appelé *Mac-Collcittok ?*" s'écrie-t-il.

Digitized by Google

J'ai entendu dire à plusieurs dames qu'elles aimeraient dix fois davantage les romans de Walter Scott si elles pouvaient prononcer les noms de ses héros. Virgile avait, dans sa jeunesse, projeté un poème national; mais il en fut détourné par l'aspérité des vieux noms romains, tels que *Decius Mus*, Lucumo; *Vibius Caudeux*. Métastase se trouva dans le même embarras. Il écrit dans une de ses lettres: " Le titre de mon nouvel opéra est *Il Re pastor;* le sujet est la restitution du royaume de Sidon à l'héritier légitime, prince dont le *nom hypocondri-*" *aque* eût déshonoré le titre de ma pièce. Qui aurait voulu entendre " un opéra intitulé: L'*Abdolonimo ?* J'ai fait en sorte de le nommer le " plus rarement possible." C'est le sentiment de Boileau, lorsqu'il se moque de ce poète épique, qui avait bravé la cacophonie au point de choisir Childebrand pour héros:

> O le plaisant projet d'un poète ignorant,
> Qui de tant de héros va choisir Childebrand!
> D'un seul nom quelquefois le son dur et bizarre
> Rend un poème entier, ou burlesque ou barbare.

Le poète de Childebrand eut beau défendre le nom de son héros, les rieurs furent du côté de l'*Art poétique*, et il substitua Charles-Martel à Childebrand. Nous sommes plus aguerris aujourd'hui. Depuis cinq ou six ans, les catalogues de nos libraires nous ont fait l'oreille à des noms tels que la *Quiquengrogne*. Voltaire attribue en grande partie la chute de *Pertharite*, de Corneille, aux noms barbares de ses personnages, *Garibalde*, *Edvige*, etc. Voltaire dit ailleurs que la difficulté de prononcer les noms des vrais fondateurs de la liberté helvétique a été très nuisible à leur célébrité. Combien de personnes, en effet, connaissent aujourd'hui encore *Melchtad*, *Stauffacher* et Valterfurst ?

On a peine à croire que la brièveté ou la longueur d'un nom puisse aussi avoir une influence sérieuse sur les esprits. Cependant l'histoire en cite des exemples. Certains peuples ont cru long-temps qu'il y avait une sorte d'élévation ou de petitesse inhérente aux noms propres.

Montaigne dit à ce sujet: " Un gentilhomme, mien voisin estimant " les commoditéz du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de " mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de " ce temps-là, don Gramedan, Quedragan, Agelisan; et qu'à les ouir " seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoient été bien aultres gens que " Pierre, Guillaume et Michel." Plus haut, Montaigne dit encore: " Il " est commode d'avoir un beau nom et qui ayseiment se puisse pronon-" cer et retenir, car les roys et les grands nous en cognoissent plus ayse-" iment et oublient plus mal volontiers."

Les Espagnols ont toujours été cités à cause de leur amour pour les noms sonores et composés d'un grand nombre de syllabes: ils les doublent et tiplent par suite de ce goût: un citoyen opulent de Londres, nommé *John Cut*, ayant été chargé par la reine Elisabeth de recevoir l'ambassadeur d'Espagne, celui-ci se plaignit qu'on lui eût donné un hôte *monosyllabique*, prétendant que ce nom si court ne pouvait appar-

Digitized by Google

tenir qu'à quelqu'un qui n'avait aucun titre honorable. Il fallut toute la magnificence d'un riche bourgeois anglais d'alors pour réconcilier S. Exc. avec l'honnête J. Cut, qui lui prouva à grands frais qu'il savait se rendre digne de l'honneur que lui faisait sa reine.

Il est naturel d'associer des idées agréables à certains noms, et dans le monde littéraire il est de ces noms gracieux qui sont d'un heureux effet. En français Florian ne pouvait écrire qu'en style fleuri et doucereux. Bloomfield (champ fleuri,) est un nom charmant pour un poète rustique. Le hasard seul a-t-il fait de Florian l'auteur de *Galathée?* de Bloomfield, l'auteur du *Garçon de charrue ?*

Avant la mode du roman historique, ce n'était pas une petite affaire pour un romancier que d'inventer des noms significatifs ou harmonieux. Un vieil auteur espagnol raconte qu'il passa tout un jour à composer le nom d'un de ses géans qu'il finit par nommer *Traquitantos.* Richardson semble avoir regardé le nom de son sir *Charles Grandison* comme aussi *parfait* que son caractère, car miss Byron écrit à une de ses correspondantes : " Vous savez son *noble* nom, ma chère Lucy." De même pour Clémentine. " Quel *joli nom !*" s'écrie encore miss Byron. Mais Richardson à été surpassé par les romanciers qui lui ont succédé et qui mirent à la mode pendant long-temps en Angleterre les noms élégans de *Cécilia*, *Héléna*, *Alicia*, et autres terminés en a, dont les grisettes et les filles de portier ont depuis accaparé le monopole à Paris.

" Socrate, dit Montaigne, estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfans." Ce fut une singulière idée de la célèbre Héloïse qui lui fit donner le nom d'*Astrolabus* au fils qu'elle avait eu d'Abeilard. L'histoire ne dit pas si ce fils devint astronome ; mais quelques savans ne doutent pas que les noms bizarres n'aient une influence invincible sur une vocation.

Mais peut-être ce qu'il y a de pis, c'est la contradiction de certains noms avec le caractère, le talent ou l'état de ceux qui les portent. Ce n'est pas un petit inconvénient d'être paré d'un nom déjà illustre dans les lettres. Mon menuisier s'appelle Racine. S'il s'avisait de faire des vers, on les jugerait plus sévèrement qu'on ne juge ses armoires. Si quelqu'un était jaloux de l'employer, il demeure rue de Cléry.

Un désagrément de certains noms, c'est de s'accoupler tout d'abord à une rime rare et riche. Freret, une des victimes des satires de Boileau, n'a été dénoncé à la postérité comme un ivrogne que parce que son nom rimait avec *cabaret.*

La superstition a quelquefois décidé du choix d'un nom ; le choix a même reçu un titre de science, l'*Onomantie.* Les anciens attachaient une folle importance à l'Onomantie. Ils calculaient le nombre de lettres de deux noms opposés, et Achille ne l'emportait, disait-on, sur Hector, que parce qu'il avait l'avantage d'une lettre de plus sur son rival. Les Onomantiens faisaient des divisions et subdivisions bizarres des noms pour les déclarer heureux ou malheureux. Ainsi le grave Cicéron nous

Digitized by Google

informe que lorsque les Romains levaient des troupes, ils faisaient en sorte que le nom du premier soldat enrôlé fût de bon augure.

Quand les censeurs faisaient le dénombrement des citoyens, ils commençaient toujours par un de ces noms heureux, comme *Salvius Valerius*. Un nommé *Regilianus* fut élu empereur, uniquement à cause du son royal de ce nom, et *Jovien* fut de même revêtu de la pourpre parce que son nom approchait le plus du nom chéri du prince philosophe *Julien*. Telle était la superstition en faveur des noms, que César, dans son expédition d'Afrique, accorda un commandement à un soldat obscur, nommé Scipion, pour flatter le préjugé populaire, qui voulait que le nom de Scipion fût toujours victorieux en Afrique. Suétone remarque que tous les membres de la famille des Césars qui portaient le prénom de Caïus périssaient par le glaive. L'empereur Sévère se consolait enfin de la vie licencieuse de l'impératrice Julia, sa femme, en se disant que c'était une inévitable fatalité, qui condamnait toutes les *Julia* de Rome aux mêmes mœurs.

Cet étrange préjugé des noms heureux et malheureux a existé dans l'Europe chrétienne et catholique. Le successeur d'Adrien VI, dit Guicciarlini, désirait conserver son nom sur le trône pontifical; mais il y renonça lorsque le conclave des cardinaux lui opposa cette objection sérieuse que tous les papes qui avaient conservé leur nom étaient morts l'an premier de leur pontificat. Le cardinal Marcel Cervius, qui conserva son nom comme pape (Marcel II,) mourut juste 21 jours après son élection. Il est vrai qu'on dit qu'il fut empoisonné; mais la superstition maintint sa croyance, et l'on prétendit que s'il se fût appelé Paul IV, ou de tout autre nom que Marcel, il aurait vécu encore 21 ans, au lieu de mourir en 21 jours.

Lamotte le Vayer nous assure gravement que toutes les reines de Sicile, du nom de Jeanne, ont été malheureuses. On en a dit autant des rois d'Ecosse, du nom de Jacques, dont les uns mouraient assassinés, les autres sur le champ de bataille, et le dernier de douleur.

Jacques VI rompit le charme fatal en devenant roi d'Angleterre; mais le fils de Marie Stuart fut le père de Charles I, et son tombeau, comme son berceau, touche à un échafaud dans son histoire. Peut-on le compter parmi les rois heureux? Quant à son petit-fils, Jacques II d'Angleterre, et Jacques VII d'Ecosse, on sait qu'il finit sa vie dans l'exil; Jacques III ou Jacques VII ne put reconquérir son royaume; il est vrai que Charles-Edouard, en changeant de nom, ne fut pas moins malheureux.

Herrera, historien espagnol, raconte une anecdote qui semblerait prouver que le choix d'une reine de France dépendit du nom. Quand les ambassadeurs français négocièrent un mariage entre une des deux princesses d'Espagne et le roi Louis VIII, l'une d'elles s'appelait *Urraque* et l'autre *Blanche*. Urraque était l'aînée, la plus belle, celle que sa royale famille destinait naturellement au monarque français; mais

Digitized by Google

les ambassadeurs ne purent croire qu'une reine, nommée Urraque, serait bien reçue à la cour de France. *Urraque* ou *Urraca* se vit préférer Blanche, sa sœur, à qui son nom plus doux valut une couronne. La plus heureusement nommée l'emporta sur la plus belle, et ses partisans la consolèrent par un bon mot, en disant que Blanche avait pris les ambassadeurs par l'oreille.

Il est des noms qui sont pénibles à entendre, parce qu'ils rappellent des souvenirs odieux, parce qu'ils réveillent des antipathies religieuses ou politiques. Un roi d'Espagne refusa d'employer pour secrétaire un homme très honnête et très dévot, parce qu'il s'appelait *Martin Lutero:* Sa Majesté Catholique eut peur de se brouiller avec l'inquisition. Un architecte du gouvernement autrichien a été remercié il y a quelques années sans autre motif que son nom : il s'appelle *Malacarne.* A côté de l'antipathie des noms, existe la passion pour certains noms. Nous avons vu un contrat de mariage dont un des articles réglait que le premier né des deux époux s'appellerait Théodore, que ce fût un garçon ou une fille. Dans certaines familles on tient à perpétuer certains noms de baptême. Les Forbins ont toujours nommé leur fils aîné Palamède.

Une similitude de noms, observe Damdeu, fait naître l'affection entre des étrangers. C'est un premier rapport qui rapproche tout d'un coup deux inconnus. Ce rapport est devenu souvent un titre plus fort que la parenté aux yeux d'un testateur. Nous connaissons un jeune officier du nom de Sergis qui n'a hérité de cinquante mille livres de rentes que parce que feu M. le comte de Sergis n'avait pour héritiers plus directs que des collatéraux dont aucun ne portait son nom. Voilà une des raisons qui, selon Walter-Scott, doivent maintenir en Ecosse l'amour du nom patronymique. Tous les membres d'un clan ont quelque espoir d'hériter du chef. Le lord Fife actuel était un simple cadet du nom de Mac Duff, servant dans un régiment anglais de l'armée d'Espagne, lorsque la mort successive de six oncles ou cousins, lui procura tous les titres héréditaires attachés au nom de Duff, depuis Macbeth.

Un marchand anglais, nommé Stab-Back *(Frappe par derrière,)* ayant vendu un beau service de table à un étranger, fut très surpris quand celui-ci fit mettre sur la facture : *Vendu à M. Stab-Back.* Il se croyait seul de son nom ; il refusa toute espèce de paiement de son homonyme.

Revenons aux anciens. Les Grecs et les Romains recherchaient les noms beaux et significatifs. Platon attachait le plus grand prix à un nom euphonique : il le déclare dans son *Gratylus.* Selon Aulugelle, les Athéniens décrétèrent qu'aucun esclave ne pourrait porter les noms d'Harmodius et d'Aristogiton, noms à jamais consacrés par la liberté. Quand un surnom romain avait été déshonoré par quelque patricien déclaré infâme, la loi romaine défendait à sa famille de donner le même nom à aucun de ses membres.

Digitized by Google

Eutrope nous cite, comme une des clauses du traité d'alliance entre les Romains et les Sabins, que les deux nations devaient échanger et mêler à la fois leurs noms. Chaque Romain ajouta au sien celui d'un Sabin, *et vice versâ*, pour chaque Sabin.

Les anciens nommaient volontiers les personnes et les choses d'après quelque circonstance particulière ou quelque événement lié à l'objet nommé. Le hasard, le caprice, la superstition, l'amitié, l'amour, la piété inventaient sans cesse des noms nouveaux. C'était une coutume bizarre parmi les anciens de donner comme sobriquets les lettres de l'alphabet. Ainsi une jeune fille boiteuse était appelée *Lambda*, à cause de sa ressemblance avec la lettre grecque de ce nom : Esope fut surnommé *Théta* par son maître, pour exprimer sa finesse. Un autre reçut le surnom de *Béta*, parce qu'il cultivait les *bette-raves*. Scarron était fidèle à cette tradition classique lorsqu'il comparait son corps en ziz-zag aux lettres S ou Z.

Don Calmet signale aussi parmi les Hébreux de ces sobriquets provenant des défauts du corps ou de l'esprit. *Nabal* signifie fou : *Hamor*, âne ; *Hagab*, sauterelle ; *Deborah*, abeille ; *Rachel*, brebis ; *Tamar*, palmier ; *Hadassa*, myrte ; *Sarah*, la princesse ; *Hannah*, la gracieuse.

Les Indiens de l'Amérique du nord ont des noms plus pittoresques encore : comme le Grand-Aigle, — la Perdrix, — Point-du-Jour, — Grande-Flèche, — Rayon-de-Soleil,— le Castor, etc., et autres, qu'on trouve dans les romans de Fenimore Cooper. Mais une singulière superstition était attachée aux noms américains à l'époque des premiers établissemens des Anglais. Les Indiens ne se faisaient connaître aux étrangers blancs que sous un nom fictif. La célèbre Pocahontas, qui sauva le capitaine Smith, prisonnier, et ne cessa de le protéger contre son propre père, ne lui révéla que fort tard qu'elle s'appelait parmi son peuple *Matokes* et non Pocahontas. Cette révélation était une preuve de sa confiance en lui ; c'était lui livrer toute sa destinée ; car les Indiens étaient persuadés qu'ils seraient à l'abri des charmes des magiciens d'Europe, tant que ceux-ci ignoreraient leurs vrais noms.

(S. Nominizumbra.)

MORT DE L'AMIRAL VILLENEUVE.

A Rennes, le 17 avril 1886, descendit un étranger à l'hôtel de la Patrie, rue aux Foulons, où il prit une petite chambre au premier sur une cour. Cet étranger venait d'Angleterre, où il avait été emmené prisonnier sur *le Mars*, à la suite du combat de Trafalgar ;—il était débarqué à Morlaix.

Digitized by Google

Un vêtement simple, qui décelait pourtant un grade supérieur dans la marine, une grande dignité dans le maintien, la présence d'un domestique nègre suivant partout son maître à quelque distance, et avec l'expression bien marquée de la tristesse et de l'attachement, avaient plusieurs fois frappé l'attention des habitans, car il y avait à lire toute une noble douleur sur les traits de l'un de ces deux hommes, Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Silvestre Villeneuve, vice-amiral. Aussi, sur *la place aux Arbres*, les jeunes gens de Rennes se détournaient-ils involontairement devant ces deux étrangers, dont la promenade n'était qu'un long silence.

Cinq jours s'étaient écoulés, et cinq jours d'attente ! qu'aucune lettre datée de Paris n'était venue, adressée au marin de Trafalgar. Ayant lu dans les colonnes du *Moniteur* qu'il avait encouru le ressentiment de Bonaparte, et les bruits populaires ayant parlé de conseil de guerre, l'officier supérieur avait écrit au duc Decrès, ministre de la marine, pour connaître définitivement les dispositions du chef de l'État à son égard, et informer ce même ministre qu'avant de poursuivre sa route, il attendrait une réponse à Rennes.

Le 21 avril, dans la soirée, François, le domestique noir, rapporta de la salle de l'hôtel une lettre épaisse, scellée de cire rouge ; il la remit à son maitre, couché alors, et approcha du chevet une petite table sur laquelle brûlaient deux bougies. Le vice-amiral rompit le cachet ; puis, pâlissant comme d'indignation, posa, après l'avoir lue, sur la table la lettre dont il avait bruyamment froissé la partie qu'il tenait dans sa main ; pressant alors convulsivement son front de sa main droite, il se dressa sur l'oreiller qu'il refoula sous ses épaules, relut encore une fois, mais plus calme, cette même lettre, et termina, toujours en silence, la lecture d'un air noble et résigné.

— Du papier ! François, demanda-t-il avec bonté.

Et François, attendri sans savoir pourquoi, apporta sur la table un petit pupitre garni de tous les objets nécessaires pour écrire.

" *Au moment où tu recevras cette lettre*, mandait le vice-amiral à sa femme, *ton mari ne vivra plus...*"

Aide-moi maintenant, François, à faire plusieurs paquets de l'argent qui se trouve au fond de mes malles... Ouvre-les d'abord !...

Le domestique obéit sans mot dire.

Ces paquets achevés portèrent en étiquette le chiffre de la somme qu'ils contenaient et le nom de la personne qui les devait recevoir.

— Que remues-tu là encore au fond de ce coffre ? dis, François ?

— Ce sont des instrumens de marine, monsieur !

— Apporte-les-moi sur mon lit...

C'était une longue-vue encerclée d'or et un porte-voix d'honneur d'un grand prix... Il écrivit sur l'un de ces deux objets, je ne sais plus sur lequel : *Pour toi ! brave Infernet ;* sur l'autre : *A l'intrépide Lucas !*

Digitized by Google

et, pendant que sa main écrivait ces deux noms glorieux, il prononça deux foix d'une voix sourde, mais énergique : O Dumanoir!..Dumanoir!

— Couche-toi maintenant, mon ami, dit-il à François, il est tard.... Apporte-moi encore un livre que je dois avoir laissé sur la cheminée.

— Celui, monsieur, où il y a des poitrines sanglantes?...

— Tu l'as donc ouvert?...

— Oui, monsieur...

François remit le volume, mais ne dormit pas de toute la nuit : il avait de funestes pressentimens...

Le vice-amiral lut attentivement jusqu'à trois heures du matin environ. L'ouvrage qu'il tenait est anglais, et intitulé *the Heart* (le Cœur.) Il contient la théorie du genre de mort qu'avait choisi le marin disgracié de l'empire, qui sans doute ne le ferma que lorsqu'il se crut familier avec ses leçons.

Villeneuve parut le lendemain bien calme, calme comme il était au moment d'un combat. Une sérénité, légèrement altérée par quelque grand sentiment intérieur, se peignait sur son front. Le pauvre nègre aussi, qui lisait dans les yeux de son maître, fut tout joyeux de le retrouver dans cet état, jusqu'au moment où le vice-amiral lui dit :—Ce sac que voici, c'est le tien ; je te le donne, François! Garde surtout avec soin un papier qu'il renferme. Et le grand homme fit un geste comme pour serrer la main de son fidèle domestique ; mais il se le défendit, car peut-être il allait trahir son dessein...— Tu peux, dit-il, t'aller promener quelque temps...tu reviendras dans deux heures,... pas auparavant...entends-tu? Laisse moi, j'ai besoin d'être seul!... François, la tête cuissée, partit lentement comme à regret.

Lorsque Villeneuve se fut assuré que François n'était pas resté au bas de l'escalier, il ferma avec soin en dedans la serrure de sa chambre, et, le *the Heart* ouvert sur la table, où de la main gauche il s'affermissait, sa main droite enfonça cinq fois de suite, de toute la longueur, dans sa poitrine la lame du couteau dont habituellement il se servait pour ses repas; un sixième coup bien juste atteignit profondément le cœur. Cette fois Villeneuve ne retira pas la lame; il sentait une blessure mortelle. Tombé sur le dos, on l'a retrouvé dans cette position tout couvert de sang.

François revint le soir ; la porte de son maître était fermée, et d'ailleurs le domestique n'avait plus d'ordre à recevoir. Le lendemain, dès le matin, celui-ci, inquiet, frappe et appelle doucement :.... aucune voix ne répond ;... personne pourtant n'était sorti de l'hôtel, et l'on avait même la veille, entendu quelque chose tomber ou se remuer avec assez de bruit sur le plancher de la chambre fermée... Enfin les cris douloureux de François désespéré engagent le maître de l'hôtel Ledéax à réclamer l'autorité pour faire procéder à l'ouverture de la chambre. Le nègre poussa des cris lugubres. Sur la table, à côté des paquets d'argent faits

Digitized by Google

la veille, se trouvait la lettre adressée à madame Villeneuve ; le cadavre avait les yeux ouverts, un léger sourire contractait ses lèvres ; il était un peu plus pâle qu'avant la mort ; et si les blessures étaient plus larges que la lame du couteau retirée du cœur, c'est qu'apparemment, pour arracher vigoureusement le fer de chaque entaille, il avait un instant agité le manche sur l'ouverture de chaque plaie.

Le procés-verbal de cette mort tragique est daté du 23 avril 1806: Villeneuve avait quarante-trois ans.

Ainsi périt, objet des vifs regrets de la marine française et de la vénération des étrangers, un homme grand de courage, un homme héroïque ; il périt sous la crainte de la colère de l'empereur.

Nous nous sommes fait un devoir d'entrer dans quelques détails sur cette triste histoire, histoire dont on fait encore, dans les ports de France des contes pitoyables ou ridicules. On vous dira, par exemple, que l'amiral Villeneuve, traître à Trafalgar, comme Dumanoir, s'est brûlé la cervelle, redoutant les conseils de guerre qui l'auraient condamné à mort ; d'autres, qu'il fut assassiné par ordre superieur ; d'autres, qu'il s'était enfoncé une épingle empoisonnée dans le cœur : mensonges démentis par une foule de pièces portant un caractère anthentique, et surtout par la lettre et le procès-verbal dont nous avons parlé ; mensonges enfin qui, comme tant d'autres, n'auraient pas pris consistance dans quelques esprits, si la presse n'eût pas été bâillonnée à cette époque.

La capitale de la Bretagne, pays fier aussi de ses illustres marins, s'acquitta dignement des funérailles du grand homme. Un somptueux catafalque, décoré de ses insignes et couvert d'inscriptions, attendait, sous les voûtes de l'église Saint-Germain, le cercueil du brave vice-amiral, escorté par la troupe en armes, par les corps constitués, marchant aux sons d'une musique funèbre, et suivi d'une immense foule de peuple ; on remarqua même un clergé nombreux à cette triste cérémonie, car alors (et cela devait être remarqué en Bretagne,) les prêtres ne s'attribuaient pas de pouvoir deviner quels derniers sentimens ont pu précéder une mort.

La terre du cimetière commun pèse encore sans distinction sur cette grande illustration maritime. Du reste, que personne ne se charge du soin de faire d'épitaphe ; il semble se l'être faite sublime, celui qui disait à Trafalgar : " Tout officier qui ne sera pas dans le feu, à portée " de pistolet de l'ennemi, ne sera pas à son poste ; et un signal pour l'y " rappeler sera une tache déshonorante pour lui." A. V.

Digitized by Google

La Revue Française.

VOL. 4. JUIN, 1835. No. 2.

L'HYPOCONDRE.

(Extrait des mémoires d'un Médecin.)

What! a man of known discretion, of riches, years, and this gay gravity ?
ALBUMAZAR.

Quoi ! cela est arrivé à un homme d'une prudence connue, riche, âgé, à une tête gaye et en cheveux blancs ?
VIEILLE COMEDIE.

L'hypocondrie a, comme Janus, deux faces : l'une triste, l'autre riante ; elle se présente à l'observation sous un point de vue tantôt tragique, tantôt comique. La nuance que doit prendre cette bizarre infirmité est déterminée par l'idiosyncrasie du malade. Chez les hommes flegmatiques ou mélancoliques, c'est une tristesse profonde, un dégoût de la vie, un penchant aux idées les plus sombres, aux partis les plus sombres, aux partis les plus désespérés. Si ce marasme est aigri par la solitude, il devient incurable : une misanthropie farouche, un fanatisme qu'on ne saurait vaincre, s'emparent du malheureux. Cette affection terrible a souvent jeté un voile lugubre sur les ouvrages et la vie de plus d'un grand homme : Jean-Jacques, Cooper, Byron, en ont été d'illustres victimes.

L'hypocondrie à l'idée fixe, mais comique, présente plus de chances de guérison ; mais elle offre en même temps l'exemple de toutes les extravagances que peut enfanter le délire de la raison. Une illusion bizarre s'empare de la pensée du malade, et le témoignage de ses sens ne peut même le détromper. Je pourrais citer un grand nombre d'exemples dont j'ai été témoin, et qui paraîtraient incroyables au lecteur. Tel sera peut-être le sort de l'anecdote suivante, dont le héros était un homme d'esprit, un savant connu par des ouvrages où la gaîté et la finesse de l'imagination se joignent à la profondeur des recherches. Tous ceux qui ont fréquenté la haute société de Londres devineront facilement de qui je veux parler ; ils riront, et N*** rirait lui-même s'il n'était pas descendu depuis long-temps dans la tombe.

N*** laissait voir sur sa figure cette ironie âpre et cette gaîté ironique qu'éveillent les ridicules d'autrui. Ses grands yeux noirs aux larges prunelles se fixaient sur vous avec une telle expression de malice et

Digitized by Google

d'esprit, qu'il vous faisaient redouter d'avance le supplice de la satyre à laquelle on sentait qu'il pouvait vous livrer. Il y avait à la fois du caprice, de la singularité, du fantastique, du burlesque et de l'extravagant dans sa physionomie spirituelle et irrégulière. Ses traits étaient coupés à angles aigus; d'épais sourcils cachaient à demi ses yeux brillants au fond de leur orbite ; sa double lèvre était informe, son nez baroquement taillé, son front inégal et couvert de protubérances. Il était riche, et s'obstinait à demeurer célibataire. Il avait à l'époque dont je parle trente-huit à quarante ans. Son caractère était naturellement sombre : on aurait dit qu'il avait juré de ne jamais sourire. Cependant il s'abandonnait parfois à des accès d'une gaîté vive et rapide; et l'on riait encore autour de lui de sa saillie ou de son bon mot, que déjà il avait repris son air froid, calme, impassible. Il aimait à réunir ses amis auprès du feu et à vider avec eux en silence de nombreuses tasses de thé. Si le moindre bruit se faisait entendre, il se levait aussitôt, et, sans se plaindre du convive turbulent, il disait, du ton d'un enfant malade et gâté : Je m'en vais ; et il vous laissait maîtres du salon.

Un matin, au moment ou j'allais sortir, je vis entrer chez moi son domestique nègre : ses traits peignaient la surprise et l'effroi, sa voix était tremblante.

— Oh ! doctar, doctar, vous venir vite, vite, voir maîtra...; lui mal..., très mal. Oh ! affreux, affreux !

— Que veux-tu dire ? je ne te comprends pas ; hâte-toi de t'expliquer, car je n'ai pas de temps à perdre.

— Oh ! maîtra..., mal, bien mal..., lui affreux..., lui tourne tête..., lui bien souffrir...

— Lui, lui ! Qui donc, ton maître ?

— Oui, doctar ; maîtra..., lui tête tourne.

Et le noir frappait son front de la paume de sa main.

— Ah ! ah ! lui dis-je en le contrefaisant, je te comprends, la tête lui tourne.

— Oui, doctar ; ça être affreux, très terrible. Pauvre maîtra !

— Mais, dis-moi donc, Nambo, où est ton maître ? quelle raison as tu de croire que sa tête a tourné ?

— Maîtra dans son lit, avec tête tourne ; lui crier à moi : Nambo, Nambo, tête a tourné.

Je commençais à craindre que le pauvre N*** ne fût devenu fou ; mais ce qui m'étonnait, c'est qu'il eût pris son nègre pour confident dans un moment lucide. Je continuai mon interrogatoire.

— Ton maître est donc fou, Nambo ; il déraisonne ?

— Oh ! doctar, maîtra pas être fou ; lui avoir tête tourne, tourne comme ça...

Et le pauvre nègre prit sa tête entre ses deux mains, comme s'il eût voulu la déplacer. Ne comprenant rien à ses paroles ni à ses gestes, je

Digitized by Google

le renvoyai en lui disant d'assurer son maître que ma première visite serait pour lui. Chemin faisant, je me demandais ce que pouvait raisonnablement signifier ce que m'avait dit Nambo. Le pauvre N***, dont depuis quelque temps la raison paraissait un peu aliénée, l'avait-il perdue tout-à-fait? Etait-ce simplement le torticolis que le nègre voulait exprimer par ses gestes expressifs, ou bien un de ces caprices bizarres, de ces demi-folies si communes dans le monde? En me livrant à ces réflexions, j'arrivai devant la porte. Je frappai, et le nègre m'introduisit aussitôt.

La chambre était obscure, mais ne l'était pas assez pour qu'on ne s'aperçût pas, au désordre du lit, que le malade avait dû être extraordinairement agité. Je m'avançai. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, sa tête tournée vers l'épaule gauche et à demi cachée par l'oreiller, ses traits pâles et défigurés. Son air souffrant me frappa. Sans faire le moindre geste, il jeta sur moi un long regard.

— Ah! cher docteur, quelle horrible aventure! quel événement affreux, extraordinaire! Qui l'aurait jamais cru?

— Au nom du Ciel! que vous est-il donc arrivé? Etes-vous malade?

— Vous me demandez si je suis malade!

Il s'arrêta un instant et ajouta ensuite...:

— C'est ce matin, oui, ce matin à huit heures, que les premiers symptômes se sont fait sentir.

— Si vous ne vous expliquez pas mieux, je ne pourrai ni vous comprendre ni vous guérir.

— A huit heures, répéta le malade, sans paraître m'avoir entendu. Ah çà! ne trouvez-vous pas cela une chose bien curieuse et digne d'observation? Quelle impression avez-vous ressentie en m'apercevant? avez-vous eu envie de me plaindre ou de vous moquer de moi? Je suis curieux de le savoir.

— Et moi, je vous demanderai si c'est pour me mystifier que vous m'avez fait appeler. Je suis très occupé, n'abusez pas de mon temps.

— Vous plaisantez, je pense. Qui, moi, vous mystifier! Vous n'avez donc plus d'yeux! Etes-vous aveugle? Ne voyez-vous pas l'horrible, l'étrange, l'affreuse métamorphose que j'ai subie, ne la voyez-vous pas?

— Non, je vois seulement que vos paroles n'ont pas l'ombre du bon sens; sans doute vous avez le délire et la fièvre. Allons, donnez-moi votre pouls.

— Le délire! Ah! c'est vous qui l'avez, ou qui venez ici pour m'insulter.

— Ce n'est pas mon intention, je vous jure.

— Avez-vous observé ma tête?

— Eh bien! votre tête?

— Eh bien! eh bien! elle a tourné, elle a changé de place.

Le son de sa voix trahissait son courroux et son indignation; il me

Digitized by Google

regardait avec colère. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire; j'étouffais.

— Ah! ah! ah! que vous êtes habile! Jamais malade n'a mieux dépeint son mal: la tête vous a tourné; mais, en vérité, je finis par m'en apercevoir.

— Docteur, ce ton est déplacé; pas de mauvaises plaisanteries, je ne le souffrirai pas; je ne souffrirai pas qu'on insulte à mon malheur. Ah! c'est déjà assez, ajouta-t-il, en pleurant à chaudes larmes, c'est déjà assez que de me résigner aux horribles, aux cruelles douleurs que j'éprouve.

Je m'assis d'un air sérieux au chevet de son lit.

— Quel est votre mal, N*** ?

Cette question augmenta sa fureur. Il se leva sur son séant, et s'écriant tout bouillant de colère :

— Quel est mon mal! vous me demandez quel est mon mal! Ne le voyez-vous pas, aveugle que vous êtes? ne voyez-vous pas que ma tête a changé de place, qu'elle a tourné; que mon front se trouve par derrière et ma nuque par devant; que c'est une chose horrible, épouvantable?

Il cacha sa tête dans ses draps. Il m'entendit rire, et se releva plus courroucé encore.

— Docteur, docteur! allons, il faut nous quitter.

— Et pourquoi?

— Vous m'offensez.

— Je vous le répète de nouveau, je n'en ai nullement l'intention. Je ne veux ni vous offenser ni vous déplaire.

— Quoi! je mets toute ma confiance en vous, je m'empresse de vous faire appeler, espérant que vous emploierez toutes les ressources de votre art contre l'accident le plus affreux dont un homme puisse être frappé; et, loin de soulager mes maux, vous venez les aggraver par vos impertinences. Je vous le répète pour la dernière fois, veuillez remplir votre devoir, ou me faire le plaisir de quitter à l'instant même ma maison.

Je vis qu'il parlait sérieusement. Il n'y avait plus de doute: une folie momentanée, mais impérieuse, s'était emparée de son esprit. Je devais alors cesser de le contrarier, et paraître entrer dans toutes ses idées. D'un air calme et sérieux je lui dis:

— Maintenant, mon cher, je vois enfin de quoi il s'agit.

— Ah! c'est heureux!

— Je m'en suis bien aperçu en entrant; mais la chose est si extraordinaire, que j'ai d'abord cru, connaissant vos idées bizarres, que vous vouliez seulement plaisanter un moment.

— Plaisanter!

Digitized by Google

— Et que vous vous amusiez à tourner la tête de cette façon, pour voir un peu ce que je dirais.

— Hélas! docteur, il n'en est pas ainsi; mon malheur n'est que trop réel!

— En êtes-vous sûr?

— Que trop!

— Et cet état extraordinaire est tout-à-fait indépendant de votre volonté?

— Mais sans nul doute. Comment pourriez-vous imaginer que je voulusse moi-même me défigurer à tout jamais et me mettre au supplice?

— Non, non. Je le vois, c'est un phénomène, c'est un cas rare; mais cependant quelquefois le cauchemar...

— Me prenez-vous pour un enfant, docteur? s'écria en m'interrompant le pauvre N***. Je vous le répète, je jouis de tout mon bon sens, ma raison n'est pas altérée; mais ma tête a tourné.

— Bien, bien, j'en suis maintenant convaincu; je ne désespère pas d'y porter remède. Dites-moi, je vous prie, comment ce malheur vous est-il arrivé?

— J'ai rêvé cette nuit que j'étais parti pour les Indes-Orientales, où j'ai, comme vous le savez, plusieurs plantations; et que, tandis que j'inspectais les travaux de mes esclaves, il s'était élevé soudain un terrible ouragan: les arbres, les maisons, tout s'abyma sous sa furie; la terre semblait tournoyer sous nos pieds. Je contemplais ces ravages avec effroi, lorsque la force du vent me contraignit à tourner la tête de la manière que vous voyez; je ressentis des douleurs affreuses. Je me réveillai, et je m'aperçus avec terreur que mon malheur n'était pas un songe. Ah! docteur, quelle calamité! Qu'ai-je fait pour mériter un pareil sort? Je dois faire peur à voir, n'est-ce pas?

— Certes, vous n'êtes pas beau; mais il y a remède à tout. Montrez-moi votre langue...; que je tâte encore votre pouls....Un peu de fièvre: c'est tout naturel...

Ensuite j'examinai son cou, sa tête, sa poitrine, son dos, avec soin, avec une apparence de gravité qui le trompa; je prolongeai l'opération, afin de garder plus long-temps le silence, et de ne pas trahir par l'émotion de ma voix la gaîté involontaire que je ne pouvais entièrement réprimer.

— Comment une pareille dislocation ne m'a-t-elle pas donné la mort? me demanda la malade.

— Oh! lui répondis-je, ce n'est pas étonnant: les cartilages du cou sont souples, ductiles.

— Toutes mes fonctions pourront-elles s'opérer comme auparavant?

— Mais sans aucun doute.

— Je tremble en pensant à l'opération nécessaire à mon rétablissement; elle sera dangereuse, n'est-ce pas?

Digitized by Google

Je n'osai me hasarder à lui répondre : j'avais peine à réprimer un éclat de rire. Enfin, après quelques instans de silence, je m'écriai :

— Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !

— Quoi donc ?

— Mais ce que je cherchais, le remède.

— En vérité !

— Votre tête va reprendre bien vite sa place ordinaire, et tout sera comme si de rien n'était.

— Serait-il bien possible !

— Oh ! le succès est sûr, si vous suivez exactement mes conseils.

— Cher docteur, comment pourrai-je vous prouver ma reconnaissance ? Rien au monde ne saurait payer un aussi grand service. Tirez-moi de la triste situation où je suis réduit, et cent livres sterling sont à vous.

— Mon remède est infaillible, et pourtant il serait sans succès si vous n'observiez pas strictement toutes mes prescriptions. Pour être plus sûr de notre fait, il faut que le remède opère pendant une journée entière ; il faut que vous me promettiez que vous resterez au lit, les rideaux et les volets hermétiquement fermés.

— Oh ! je vous promets tout ce que vous voulez. Mais quel est ce remède ? dites-le-moi.

— Pour le moment, impossible : une révélation imprudente pourrait devenir dangereuse.

— Ai-je à redouter une douleur violente ? N'importe, je la supporterai. Je préférerais la mort même à mon état actuel.

— Vous n'avez rien à craindre : patience et docilité, et vous serez guéri.

— Je vous crois : mais, enfin, ce remède...

— Quand vous serez guéri, vous saurez tout ; je vous en donne ma parole d'honneur.

— Doit-il opérer intérieurement ou extérieurement ?

— De l'une et de l'autre manière à la fois. La remède intérieur ne sera que préparatoire, le reméde extérieur amènera la guérison.

Or ce remède était bien simple : trois pilules de farine de froment par heure ; un cataplasme de mie de pain appliqué sur le cou et destiné à amollir les parties environnantes ; puis quelques gouttes de laudanum ; telle fut la brillante découverte que je fis ce jour-là. Vivement pressé de questions, je dus prendre un ton plus solennel encore ; je fis de longues dissertations ; je toussai ; je m'interrompis à plusieurs reprises ; je me résumai enfin d'un ton doctoral, et je laissai mon malade intimement convaincu que sa tête allait bientôt se remettre en place. Cette conviction devait, je m'en flattais du moins, opérer seule toute la cure. Je promis de revenir le lendemain matin.

En sortant de la maison de N***, je riais comme un fou. Une dame

Digitized by Google

de ma connaissnnce, qui m'aperçut donnant cours à cet excès de gaîté trop long-temps comprimée, répandit dans ma clientèle le bruit charitable que je me moquais de mes malades.

Le lendemain, vers les onze heures, j'étais chez N***. Le nègre Nambo vint à moi : sa face noire n'en rendait que plus marquante la gaîté qui brillait dans ses gros yeux blancs ; je m'aperçus que mon malade exerçait la même influence sur tous ceux qui l'approchaient, et que Nambo n'y pouvait résister.

— Ah ! ah ! ah ! s'écriait le nègre en s'efforçant en vain de réprimer un éclat de rire, maîtra..., sens dessus dessous ; tête droite, habit gauche. Ça être drôle, bien drôle !

J'entrai chez N***. Le plus comique des spectacles vint s'offrir à mes yeux. Le déjeuner était servi sur une table, près du feu. L'un des amis intimes de N***, jurisconsulte célèbre, se trouvait vis-à-vis de la porte d'entrée, à laquelle N*** tournait le dos. Pantalon, gilet, bas, habit, jusqu'à sa cravate, il avait tout mis à contre-sens : les boutons de devant croisaient sur son dos, et le nœud de sa cravate, artistement fait, ornait sa nuque. Telle était la nouvelle et extraordinaire mode qu'il avait inventée pour obéir au malheureux coup de vent de la Jamaïque qui avait retourné sa tête. Des deux côtés le travestissement était curieux et risible : il me semble voir encore les quatre boutons briller et les pans de l'habit se développer par devant, ses pantalons bouffer sur ses genoux, et le jabot de la chemise étalé sur son épine dorsale.

Celui qu'il avait invité à déjeuner n'osait le regarder : il tenait ses yeux fixés sur la cheminée ; on voyait qu'il avait toutes les peines du monde à ne pas éclater. Je m'avançai d'un air grave et sérieux. Les deux amis se levèrent pour me recevoir. Le travestissement de N*** contrastait tellement avec sa profonde tristesse, qu'il me fut impossible de me contenir plus long-temps. Le rire est contagieux : ce fut le signal d'une double explosion. Le malheureux objet de notre gaîté véhémente et irrésistible s'en montra vivement offensé. Les longs éclats de rire du convive excitaient les miens. N*** était toujours là avec sa burlesque figure, et son équipage plus burlesque encore. Nous ne finissions pas. Il se leva furieux.

— Que signifie, messieurs, s'écria-t-il, une conduite si déplacée ?

Je ne pouvais lui répondre, j'étouffais de rire. Je lui montrai du doigt son bizarre costume. Sa rage ne connut plus de bornes : il frappa du pied, il sonna Nambo. Le nègre se hâta d'accourir ; mais, à peine entré dans la salle, il se mit à rire plus fort que nous. N*** l'anrait battu s'il n'eût été gêné dans son nouveau costume. Enfin nous nous assîmes. Les plus violentes émotions finissent par se calmer en présence même de l'objet qui les a fait naître. Une étrange conversation s'engagea.

Digitized by Google

— En vérité, vous autres docteurs, vous êtes d'habiles gens! s'écria N*** avec l'accent du mécontentement le plus vif.

— Quel reproche avez-vous à me faire, mon cher N***?

— De m'avoir ordonné des choses inutiles. Pilules, cataplasmes, bêtises que tout cela ; charlatanisme, et rien de plus. La médicine est une vraie farce ; les médecins sont de grands faiseurs de dupes ; et moi je suis vraiment un sot d'avoir pu mettre de la confiance dans leurs jongleries.

Après avoir prononcé ce peu de mots d'une manière véhémente, il retomba dans une profonde mélancolie. Puis tout d'un coup il s'écria:

— Comment vais-je faire? Je constitue un curieux et triste problème de physiologie. Ma tête se trouvant placée à rebours, ainsi que vous le voyez, les apparences me tromperont sans cesse; ma volonté luttera contre mes actions; quand je voudrai avancer, je reculerai.—Semblable à l'écrevisse, si ma tête veut que je marche en avant, mes pieds me porteront en arrière. Plaignez votre malheureux ami: sensation, perception, tout se trouvera interverti, brouillé, confondu pour lui. Où en suis-je, et que vais-je devenir? L'apôtre saint Paul a parlé de moi lorsqu'il a dit: "Je vois la loi de mes membres entrer en combat avec la loi de mon esprit."

— Très bien, lui dis-je en riant. Votre érudition ne souffre pas de votre infirmité.

Je plaçai l'une de mes mains sur son front, l'autre sur son ventre, et, le contraignant à rester debout:

— Mes deux mains sont-elles perpendiculaires, lui demandai-je?

— Oui.

— L'une n'est-elle pas appuyée sur votre front et l'autre sur votre abdomen?

— Oui.

— Eh bien! n'est-il pas clair que...

— Oh! laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi! Il y a plus d'une heure que vous me forcez à tourner la tête sur mon épaule dans le seul but de vous égayer à mes dépens ; c'est trop de cruauté.

Il se laissa tomber sur son fauteuil comme un homme épuisé par de longs efforts. Les yeux fixés sur le foyer, il garda quelques temps un profond silence, puis tout d'un coup il éclata de rire.

— De quoi riez-vous?

— D'une idée qui me passe par la tête. Si je commettais quelque crime pendable, quel drôle de spectacle n'offrirais-je pas à la canaille! Oh! mieux que cela...: supposez que l'on voulût me donner le fouet, l'inspection me serait bien facile... Hem! qu'en pensez-vous? Et si l'heure du berger sonnait pour moi... Ah! ah! ah! c'est cela qui serait drôle, c'est cela qui serait curieux et amusant à voir...

Il voulut se moucher, et machinalement il porta sa main droite der-

Digitized by Google

rière lui, pour y chercher la poche, qui avait déménagé, et reposait actuellement sur sa cuisse.

— C'est une terrible chose que l'habitude, s'écria-t-il; n'importe, je saurai la vaincre, je saurai en triompher.

Je me levai pour sortir: il me tendit la main, et, tout embarrassé qu'il était dans son bizarre costume, il voulut m'accompagner jusqu'à la porte.

— Très bien, lui dis-je; pour un homme qui marche à reculons; c'est à merveille.

— Ah! me répondit-il, en soupirant et d'un air triste, vous ne savez pas tout ce qu'il m'en coûte de me plier à ces nouvelles habitudes; mais il faut bien se résigner.

Je le quittai. Sa folie dura un mois entier; mais il abandonna son nouveau costume, qu'il trouvait incommode, tout en soutenant cependant que c'était le seul qui lui convînt. Tous mes raisonnements, tous mes remèdes furent inutiles. En vain je lui prodiguai les bains, les douches, les fumigations: rien ne réussit. Le hasard fit enfin tomber sous ma main un vieux livre de médecine, où l'auteur rapportait une cure opérée par lui sur un malade non moins extravagant que mon ami N***. C'était un roi, qui s'imaginait que son nez était devenu plus gros que tout le reste de son corps. La guérison s'était opérée par une commotion violente. Je résolus d'enchérir encore sur le vieux médecin, et de soumettre N*** à un choc électrique. Je dus combattre ses arguments et triompher de ses scrupules; et je lui persuadai enfin que, pour replacer sa tête sur ses épaules dans sa position première, la machine électrique était le seul remède praticable. Mes raisonnements, aussi extravagants que sa folie, l'emportèrent sur son obstination. Nous convînmes du jour de l'opération.

Figurez-vous le salon du pauvre N***, éclairé seulement par deux bougies, qui répandaient une faible lueur autour d'elles; le nègre Nambo, épouvanté de nos préparatifs, et nous aidant en tremblant à tout mettre en ordre; un chirurgien de mes amis, occupé à charger la machine; et le malade, qui, étendu sur sa chaise longue, suivait de l'œil tous nos mouvements, et considérait avec effroi la roue de cristal et ses accessoires. Nous eûmes toutes les peines du monde à l'engager à se laisser bander les yeux et attacher les mains. Sans cette précaution, l'assurâmes-nous, la commotion perdrait toute son efficacité. Nambo, qui s'aperçut que nous souriions, commençait à nous imiter: il aurait pu tout gâter par son indiscrétion ou sa maladresse; nous le mîmes à la porte.

La machine est chargée, elle étincelle elle bruït, éclate. N***, frappé du coup, s'élance, sans me donner le temps d'imprimer à sa nuque le mouvement violent qui devait guérir son imagination malade. Il se tâte, il se replace.

Digitized by Google

— Ah ! ah ! cela va mieux ; je le sens, quelque chose se détache.

— Bien ! du courage ! ne bougez pas.

La machine est rechargée ; les bras de N*** sont plus fortement attachés ; le conducteur est appliqué à la partie qu'il croit malade ; l'etincelle jaillit. Mon aide frappe assez violemment l'occiput de N***. Je saisis ce moment pour faire tourner sa tête sur ses épaules, de manière à lui causer une sensation douloureuse, mais sans pourtant le blesser.

— Ah Dieu ! nous écriâmes-nous tous à la fois.

— Est-ce fini ? murmura N***.

— Oui, vous êtes parfaitement guéri.

— Débandez-moi les yeux, que je puisse envisager moi-même cette cure admirable. Apportez-moi un miroir.... Oh mon Dieu ! s'écria-t-il en se regardant, quel bonheur !

— Mon cher N***, calmez-vous ; trop d'agitation pourrait vous faire du mal.

— Oui, oui, c'est vrai ; vous avez raison. Je vais me mettre au lit, et vous viendrez me voir demain matin.

En arrivant, je le trouvai couché.

— Comment vous portez-vous ce matin ?

— Assez bien, me répondit-il avec quelque embarras. Croyez-vous, docteur, que j'ai pensé toute la nuit à la merveilleuse cure, et que j'ai eu d'étranges soupçons.

Son air sérieux m'alarma; je craignis qu'il n'eût découvert la ruse.

— Oui, docteur, continua-t-il, j'ai eu d'étranges soupçons.

— Sur quoi ? lui demandai-je, d'un air indifférent.

— Sur tout ce qui s'est passé. Je crois que mon bon sens seul avait fait volte-face, et que c'est au fond une bien ridicule affaire.

— Ah! mon cher N***, vous voilà maintenant guéri.

Il fut si honteux de sa folie ; qu'il quitta Londres immédiatement, et alla tâcher d'oublier dans les montagnes d'Ecosse qu'il avait rêvé une nuit que l'ouragan avait tourné sa tête.

UNE GRAND'MÈRE D'AUJOURD'HUI.

I.

Autrefois, à ce mot de *grand'mère*, l'imagination voyait un grand bonnet, un grand fauteuil, des lunettes, et une couverture de tricot pour le curé de la paroisse.

Digitized by Google

Aujourd'hui !...oh ! aujourd'hui, c'est tout autre chose.

Une grand'mère, c'est un être qui échappe à la définition, un être amphibie posé sur la frontière des deux âges, et cherchant à arracher quelques fleurs au pays qu'elle quitte, pour en parer celui où elle va.

Une grand'mère, c'est seulement une femme qui ne danse plus et porte un turban au lieu d'une guirlande, mais dont les idées n'ont pas subi d'autre changement que celui de sa coiffure, un peu moins de fraîcheur, presque autant de légèreté.

Autrefois, une grand'mère, c'était la reine de la maison ; reine un peu despote peut-être les jours de rhumatisme, mais dont le sceptre ressemblait à un bâton pastoral, qui frappe quelquefois, mais protége toujours.

Aujourd'hui..... nous avons changé tout cela, comme dit Sganarelle, en plaçant le cœur à droite ; et nous avons retranché le cœur tout-à-fait, trouvant que c'était une chose toujours inutile et souvent gênante.

. . . .

Mme. de Nangis était la *grand'mère modèle* du dix-neuvième siècle, le type le plus parfait de la *jeune vieille femme.* Mais chez elle, du moins, l'éternelle jeunesse n'était pas un ridicule, tant l'illusion était complète. La nature la traitait-elle moins mal, ou l'art mentait-il mieux pour elle que pour les autres?... je ne sais ; ce dont je suis sûr, c'est qu'elle semblait avoir mis le *signet* à la page la plus brillante de la vie, que son âge était introuvable, et que si quelque contemporaine jalouse, remontant d'époque en époque, et de souvenir en souvenir, prétendait que Mme. de Nangis devait approcher de cinquante ans, on se moquait d'elle.

— Cinquante ans !...

— Mais sa petite-fille ! sa petite-fille !... car enfin Emmeline en a bien près de quatorze, quoiqu'elle porte encore des pantalons, et sa mère était déjà née en...

Mais on ne l'écoutait plus.

Ainsi, que Mme. de Nangis eût on non les terribles cinquante ans, rien encore ne pouvait l'en avertir: rien ! excepté cette Emmeline qui osait grandir ! cette Emmeline, vivant extrait de baptême ! Oh ! que ne pouvait-elle la rejeter, l'enfouir, l'oublier, comme ce papier malencontreux !

Mme. de Nangis avait bien essayé du couvent ; et pendant toute une année la bonne d'Emmeline n'avait été occupée qu'à appeler sur elle la vocation, mais la vocation n'était pas venue ; et quoique Mme. de Nangis eût été un moment tentée d'employer la violence, elle y renonça, craignant le jugement du monde. Le jugement du monde, c'était la conscience de Mme. de Nangis.

Il ne lui resta donc d'autre parti à prendre que celui de prolonger l'enfance d'Emmeline, de la faire redescendre à la poupée et au pain

Digitized by Google

sec; et si parfois l'enfant faisait place à la jeune fille, si un rayon d'ame et d'esprit venait annoncer la brillante saison qui s'ouvrait pour elle, oh !... alors l'orage grondait, la bourrasque âpre et glacée s'acharnait sur la pauvre fleurette pour l'empêcher de s'épanouir.

Heureusement pour Mme. de Nangis, elle possédait une compensation à sa petite-fille : c'était sa mère. Mme. de Nangis avait encore sa mère; quelle bonne fortune !... Mme. de Nangis eût plutôt volé une mère, comme certains pauvres volent des enfans pour émouvoir le cœur des passans.

Jamais aussi le mot *maman* n'avait été si doux, si caressant que sur les lèvres de Mme. de Nangis; jamais vieille femme n'avait été aussi entourée de soins, à une seule restriction près: il ne lui était pas permis d'être vieille à son aise. La mère de Mme. de Nangis ne pouvait en être encore qu'à l'âge mûr, comme sa petite-fille à l'enfance.

Ainsi, son asthme, sa sciatique et sa surdité étaient condamnés au bois de Boulogne le matin, et à l'Opéra le soir.

Ainsi tous les attributs de la vieillesse lui étaient sévèrement interdits : elle ne pouvait prendre de tabac qu'en cachette; à peine si les douillettes étaient tolérées, et on ne lui permettait d'autre dévotion que la messe d'une heure, à Saint-Thomas-d'Aquin, les jours de grande fête.

Il y avait un chapitre surtout, sur lequel Mme. de Nangis était inflexible, c'était le rabâchage !... cette jeunesse des vieux ! ce dernier fil qui rattache encore la trame ternie de leur vie d'à-présent à la trame dorée de leur vie d'autrefois ! et la main cruelle de Mme. de Nangis était là toujours pour la casser, car les souvenirs de sa mère devaient s'arrêter irrévocablement à 1789.

. . . .

Un soir (soir néfaste pour Mme. de Nangis,) la vieille dame, dans un moment d'entraînement, avait effleuré l'histoire de sa présentation à Louis XV. La jeune fille était par hasard descendue dans le salon avant que toutes les visites fussent parties !

C'étaient là deux tragiques événemens! Quant à la présentation, Mme. de Nangis l'avait replâtrée tant bien que mal, en riant aux éclats de la distraction de sa mère, qui sûrement avait voulu dire le premier consul.

Mais Emmeline, Emmeline !

Un des assidus de Mme. de Nangis n'avait-il pas remarqué que les yeux bleus d'Emmeline prenaient de l'expression !

Un autre, que sa taille perdait tout son déguingandage de petite fille!

Et sa grand'mère frémit en songeant que peut-être on allait lui offrir d'autres hommages que des cornets de bonbons.

Jamais général, à la veille de livrer bataille à un ennemi qui a l'avan-

Digitized by Google

tage du terrain, et des troupes fraîches, ne passa une aussi mauvaise nuit que Mme. de Nangis.

Il fallait se débarrasser d'Emmeline ; il le fallait. Mais comment ? Sa pensée courait d'un expédient à un autre : allait, revenait, et n'arrivait à aucun résultat.

Que faire ?

. . . .

La marier !...s'écria tout à coup Mme. de Nangis, inondée d'une lueur subite.

Eh bien ! oui, la marier ! la marier au bout du monde, et, d'ici à six mois, personne ne se souviendra plus que j'ai une petite-fille.

Elle resta un moment pensive.

Elle songeait à une ancienne connaissance qu'elle avait au fond du Quercy.

Puis elle sonna vivement.

— Mademoiselle Sophie, une plume.

Voici le résumé de sa lettre :

" J'attends un service de votre vieille amitié : ma petite-fille est trop pauvre pour se marier à Paris d'une manière convenable. — N'avez-vous pas quelque voisin dont on puisse faire un mari ? jeune ou vieux, beau ou laid, aimable ou maussade, cela ne fait rien : Emmeline est fort raisonnable, etc., etc."

Et voici le résumé de la réponse :

" Mon neveu, Maurice de Tercy, part dans l'instant pour Paris : c'est un parti passable, un bon garçon, et il n'est pas trop mal pour un campagnard. Je ne lui ai encore rien dit de mon projet ; jusqu'à présent le mariage l'effarouche un peu, mais comme c'est à vous et à votre Emmeline que je confie le soin de sa conversion, j'y compte entièrement, et je vais faire arranger l'appartement de ma jolie nièce.

" Je suivrai Maurice aussitôt que ma goutte me le permettra."

Ceci est la perfection !... Emmeline sera trop heureuse ! J'ai eu là une idée !... Et quant au peu de goût de ce prétendu pour le mariage.... allons donc !... quelle folie !... un provincial sans femme ! et qui donc lui ferait des crêmes le jour où il donne à dîner au sous-préfet de l'arrondissement ?

— Mademoiselle Sophie, appelez Emmeline.

. . . .

— Mon enfant, dit Mme. de Nangis en passant sa main pâle et effilée sur les joues rondes et roses de sa petite-fille, tout étonnée de cette caresse maternelle :

Mon enfant, asseyez-vous là et causons.

Vous voilà une femme, Emmeline ; il faut vous parler raison.

Digitized by Google

Emmeline, de plus en plus stupéfaite, ouvrait tout grands ses grands yeux.

S'entendre dire qu'elle est une femme ! elle !... Peut-être si elle n'eût pas été si possédée de son étonnement, et de la crainte surtout que lui inspirait sa grand'mère, Emmeline eût souri de ce mot *raison*. Il résonnait si étrangement dans la bouche de Mme. de Nangis, de Mme. de Nangis, la frivolité incarnée ! Cela ressemblait à un son d'orgue au milieu d'une contredanse de Tolbecque.

Emmeline, je vais vous marier, M. de Tercy...

Emmeline jeta un cri.

Me marier !... me marier !... bon Dieu !

Jamais l'idée d'un mari n'était venue à Emmeline. Souvent, dans ses rêves de jeune fille, elle s'était vue en robe de bal, souriant sous sa guirlande, et faisant voler ses petits pieds de satin blanc sur le parquet. Elle-s'était vue aussi bondissant sur un cheval beau et fringant comme celui de Mme. de Nangis, ou assise dans une loge aux Bouffes.

Elle avait vu le plaisir enfin, mais rien que le plaisir. A l'âge d'Emmeline, c'est assez pour remplir toute la tête, et tout le cœur peut-être. Et peut-être aussi une pensée plus profonde, une émotion plus vive briserait-elle un être si frêle !

D'ailleurs un mari ne semblait guère à Emmeline que sa grand'mère transformée. Pendant son année de couvent, ne lui avait-on pas fait peur d'un mari, comme on fait peur d'un charbonnier aux enfans ? Et jamais charbonnier ne fut si noir aux yeux d'un marmot qu'un mari à ceux d'Emmeline.

La pauvre petite essaya donc de demander grâce ; mais sa grand'-mère la terrifiait si bien que les paroles qu'elle murmura purent être prises pour un consentement. Du moins Mme. de Nangis se garda-t-elle de les comprendre autrement.

Elle lui sourit et la renvoya en lui permettant de quitter sa tenue d'enfant.

Ceci fut un adoucissement au chagrin d'Emmeline.

II.

Le jour où Maurice de Tercy parut pour la première fois chez Mme. de Nangis, il y avait du monde, et le monde le plus à la mode ; cette société exclusive où un nouveau-venu, et un nouveau-venu de province, allait faire tache, où il allait tomber aussi dépaysé, le pauvre campagnard, qu'un rustique moineau tombant au milieu d'une volière de brillans oiseaux du tropique.

Dieu sait aussi tous les coups de bec qu'il allait recevoir.

Quand on l'annonça, son nom inconnu, ou du moins oublié, excita une sourde rumeur, moitié curieuse, moitié hostile, et tous les yeux se tour-

Digitized by Google

nèrent vers l'*intrus* avec une avidité de moquerie qui eût fait remonter sur-le-champ dans la diligence tout autre provincial que Maurice de Tercy.

Mais en un instant tous les yeux changèrent d'expression, car l'homme qui entrait déjouait entièrement l'espèce de plaisir, ou plutôt de dédommagement qu'on s'en était promis.

On eut beau épiloguer, il n'y avait pas en lui le plus léger vestige du Quercy !

Comment ce jeune homme élevé aux antipodes avait-il ainsi deviné Paris ? Où avait-il pris cet instinct des bonnes manières ? Comment esquivait-il à la fois, et la politesse outrée, et l'aisance familière, qui sont le *Charybde* et le *Scylla* des gens de province ? Comment avait-il traversé sans se ternir une vie passée entre des amours de petite ville et la chasse aux bécassines ?

Mme. de Nangis surtout s'y perdait. Il y avait si loin de ce Maurice-là au Maurice qu'elle avait marié à Emmeline dans sa pensée ! Aussi, à peine son regard connaisseur se fut-il promené sur lui, depuis l'extrémité de ses cheveux jusqu'à l'extrémité de son soulier, et jugé de l'*orthodoxie* de tout son extérieur, à peine eut-il prononcé ses quelques mots d'introduction avec le *pur accent* de la bonne compagnie, que Mme. de Nangis sentit s'évanouir ses projets, et qu'elle se dit tout bas:

"Il n'épousera pas Emmeline."

Quant à Emmeline, qui sait ce qu'elle avait pensé, ce qu'elle avait senti, après que le regard furtif qu'elle avait jeté sur lui se fut de nouveau caché sous ses longs cils ?

Était-ce son ancienne frayeur ? était-ce autre chose ? Qui a jamais vu clair dans un cœur de toute jeune fille, ce pays où le jour n'est pas encore levé, où l'observateur marche à tâtons, plus trompé que guidé par la lueur incertaine qui le précède ?

Et de tous les cœurs de jeunes filles, celui d'Emmeline était le plus indéchiffrable, tant la contrainte où elle était élevée, tant la froideur pétrifiante de Mme. de Nangis refoulaient en elle-même toutes ses pensées. Peut-être en devinrent-elles plus profondes, peut-être son ame comprimée gagna-t-elle en énergie ce qu'elle perdait en abandon. Mais toute fraîcheur d'idées et d'émotions était perdue, et à peine entrevoyait-on sa véritable forme sous l'enveloppe de timidité dont sa grand'mère était parvenue à la couvrir.

Ce fut ce soir-là surtout que Mme. de Nangis s'étudia à éteindre Emmeline, et qu'elle fit peser son regard sur elle, plus lourd, plus écrasant que jamais; car jamais Emmeline n'avait été aussi jolie que ce soir-là, où son imprévoyante grand'mère, ne comptant que sur un fashionable de chef-lieu de canton, s'était imprudemment amusée à l'embellir.

Que de malédictions elle donnait à présent au dalhia dont l'étoile se

Digitized by Google

balançait avec tant de grâce sur les tresses noires et veloutées d'Emmeline, à la gaze qui flottait comme une blanche vapeur autour de cette petite divinité de pension! Que de malédictions elle leur donnait, à présent qu'il était urgent que la petite divinité n'obtînt pas de culte, et qu'elle retombât sur la terre, dût-elle se briser dans sa chute!

III.

. . . .

Maurice de Tercy était devenu l'habitué de la maison, mais pas un mot de mariage n'était prononcé; Emmeline s'étonnait, et bientôt elle s'attrista. Trop craintive pour oser faire une question à Mme. de Nangis, elle restait dans son incertitude, et chaque jour elle en souffrait davantage.

Pauvre Emmeline!... Comment aurait-on parlé d'une chose à laquelle Mme. de Nangis ne pensait plus, à laquelle Maurice n'avait jamais pensé? D'une chose qui était restée étrangère, inconnue à tout ce qui les entourait?

Et des larmes venaient aux yeux de la jeune fille en voyant ceux de Maurice glisser sur elle, ou ne s'y arrêter que pour lui sourire comme à une enfant.

Hélas! l'enfant s'était sentie grandir tout à coup; les battemens de son cœur avaient rompu ses lisières!

" C'est inouï!... pensait quelquefois Emmeline: il ne s'occupe que de ma grand'mère!—C'est la faute de cet oncle de province aussi!—Il lui aura persuadé qu'un *prétendu* ne devait parler qu'aux parens jusqu'au jour du mariage! Il faut convenir, poursuivait Emmeline en soupirant, que pour un jeune homme, M. Maurice tient bien aux vieilles idées!"

Oui, Maurice ne s'occupait que de sa grand'mère, il ne l'avait regardée, elle, que le temps de se dire: " Elle sera jolie..." Et bien vite son attention s'était portée, s'était fixée sur cette autre femme qui l'était encore, qui était à la mode surtout!—*La Mode!...* c'était-là le mot tout-puissant pour Maurice. La *Mode!* il semblait que cette magicienne eût tracé autour de lui un cercle dont ses idées, ni même son cœur, n'osassent sortir.

Il faut bien en convenir, Maurice n'avait pas échappé en tout à la province; la crainte de paraître provincial le tyrannisait; il avait été trempé dans l'air de Paris comme Achille dans le Styx. Un point était resté vulnérable. Il avait vu qu'à Paris, beaucoup de femmes qui ne sont plus jeunes, sont plus entourées que celles qui le sont trop; et entre Emmeline et Mme. de Nangis, il n'hésita pas. C'était la pâquerette des champs à côté d'une fleur de serre; l'une était bonne pour un bouquet de village, l'autre, sa vanité voulut s'en parer.

Digitized by Google

Ainsi ce travers d'esprit de Maurice vint encore aider à l'usurpation de Mme. de Nangis ! Il vint se faire *le Compère* de cette escamoteuse de succès !

Dans l'extrême jeunesse, on ne comprend pas ces passions factices de l'ame, la fatuité et la coquetterie ; et la naïve Emmeline ne cherchait qu'en elle-même la cause de l'indifférence de Maurice, et Emmeline s'accusait, se détestait !

C'est que je dois lui paraître stupide ! Comment pourrait-il soupçonner une ame, une intelligence sous cette crainte qui m'oppresse, qui m'étouffe !... Si j'osais... ah ! si j'osais... Il m'aimerait peut-être ! — Et elle essayait d'oser. — Mais c'était avec un instinct si merveilleux que Mme. de Nangis devinait les jours où Emmeline s'était dit : " Je veux lui plaire," que sa voix fût arrivée jusqu'à ses lèvres, Mme. de Nangis appelait au secours ou la rudesse ou l'ironie, et les yeux d'Emmeline ne jetaient plus qu'un regard effaré,—et ses lèvres se fermaient, n'ayant laissé échapper qu'un sourd et gauche murmure !

Tandis qu'Emmeline attachait ainsi sur Maurice toutes ses émotions, soit d'espérance, soit de découragement ; tandis qu'elle se laissait envahir par ce sentiment trop fort pour elle, lui, fasciné par l'éclat du monde, entraîné par son mouvement, ne savait plus rien de lui-même. Peut-être existait-il, tout au fond de ses pensées, un regret pour cette jeune fille, si belle et si pure, cette jeune fille dont il n'avait qu'à se laisser aimer pour être heureux... Mais Mme. de Nangis était là pour l'empêcher de descendre au fond de ses pensées, et s'emparer de toute sa vanité pour combattre ce qui lui restait de cœur !

. . . .

Les choses en restèrent au même point pendant trois mois.—Il semblait que ce drame de boudoir ne dût jamais avoir de dénouement ; et ceux des spectateurs qui avaient deviné quelque chose de l'intrigue s'étonnaient de la lenteur de l'action.—Mais Mme. de Nangis songeait à assurer son succès, et non à se presser d'en jouir.

Au bout de ces trois mois, deux événemens varièrent un peu l'intérieur de Mme. de Nangis. Sa vieille mère mourut d'un catarrhe qu'on s'opiniâtra à nommer un rhume, et l'oncle de Maurice arriva.

En voyant le marquis de Tercy, on s'expliquait comment son élève s'était sauvé de la *provincialité*, tant, en dépit de son séjour prolongé loin de Paris, il en avait religieusement conservé les pures traditions.

Le marquis de Tercy, par l'élegance de ses manières, et peut-être aussi par la sécheresse de son ame, semblait être un portrait vieilli de Maurice ; et l'on reconnaissait, dans son caractère, les mêmes traits grossis par les années. Lui aussi s'était laissé user le cœur par le frottement du monde.

Mais Emmeline ne vit rien de cela. Que lui importait, à elle, le ca-

Digitized by Google

ractère de l'oncle de Maurice ?—L'essentiel, c'était qu'il fût arrivé.— De ce moment, tout s'éclaircissait pour elle. Le retard de son mariage: c'était son absence qui en avait été cause. Le silence de Maurice : ce n'était plus que la réserve convenable avec une aussi jeune personne. Et puis, toutes les matinées ne se passaient-elles pas à présent en conférences entre sa grand'mère, le marquis et le notaire de la famille ?— Et puis encore, l'oncle de Maurice n'avait-il pas avec elle la manière à la fois protectrice et empressée d'un oncle à venir ?

De minute en minute, Emmeline s'attendait donc à une *communication officielle.* Aussi son cœur battit bien fort lorsqu'un matin Mlle. Sophie vint l'avertir que sa grand'mère la demandait.

— C'est cela ! oh, mon Dieu, c'est cela !—Et ses jambes fléchissaient en descendant.

En entrant dans le boudoir de Mme. de Nangis, elle se jeta vite sur une chaise ; la tête lui tournait horriblement.—D'un regard rapide, elle interrogea le visage de sa grand'mère ; mais ce visage ne disait rien. Elle continuait avec le plus grand calme, à compter les points de sa tapisserie.

... Trois... quatre...—Emmeline, cherchez-moi ma soie plate. Cinq... Eh bien ?... six... sept...

Emmeline avait bousculé tous les pelotons, mêlé tous les écheveaux, sans trouver la soie plate.

... Huit.,.—Laissez-moi chercher. Vous êtes si maladroite !

Puis un long silence, pendant lequel Mme. de Nangis nuançait ses fleurs, pendant lequel Emmeline pâlissait et tremblait.

— Eh bien ! dit enfin sa grand'mère d'un ton insouciant, comment trouvez-vous M. de Tercy ? Le moment approche où il faudra en finir; et aussitôt notre grand deuil éclairci... A propos de deuil, regardez donc dans l'*Almanach royal :* il me semble que nous pouvons quitter la laine. Mais, vous ne répondez pas, Emmeline. Comment trouvez-vous votre mari ? Bien, n'est-ce pas ?

— Oui, maman, dit Emmeline bien bas. Et ses joues redevinrent aussi roses qu'avant son chagrin.

— Et je pense, ma chère, que vous êtes guérie des terreurs d'enfant dont m'a parlé votre bonne.

— Oui, maman, dit Emmeline encore plus bas. Et cette fois ses joues passèrent des teintes d'une rose à celles d'une pêche.

— J'étais bien sûre qu'il vous plairait. Son extérieur n'a rien de désagréable ; il a des manières parfaites, de l'esprit...beaucoup d'esprit, hein ?

— Et mais... il me parle si peu.

— Si peu ! Il me semble cependant qu'il s'occupe de vous autant et peut-être plus que les convenances ne le permettent.

Emmeline étonnée écoutait.

Digitized by Google

— Vous devenez exigeante, ma petite ; mais, de bonne foi, vous ne pouvez pas attendre de M. de Tercy un amour de roman. C'est un peu un soleil de novembre.

Une idée bouleversante troubla un instant la tête d'Emmeline.

— Mais non, non, ce n'est pas possible, pensa-t-elle aussitôt.

— Ainsi je peux dire à M. de Tercy que vous n'êtes pas trop effrayée de ses cheveux gris.

— Ses cheveux gris !... M. Maurice des cheveux gris !

Un éclat de rire bruyant accueillit cette exclamation.

Et qui vous parle de Maurice, mon enfant ? Nous jouons donc au propos interrompu ?

Emmeline sanglotait, le visage enseveli dans ses mains.

— Oh ! maman, maman, pourquoi m'avez-vous laissé croire ?

— Croire quoi ? Vous perdez la tête, Emmeline. Dites, vous ai-je jamais nommé Maurice ? Et depuis qu'il est ici, serait-il naturel que je ne vous en eusse pas parlé, si c'était lui ? Est-ce ma faute à moi si vous vous êtes imaginé qu'on allait marier une enfant comme vous à un enfant comme Maurice ? En ménage, il faut bien que la raison soit d'un côté ou de l'autre. Mais allons, ne parlons plus de ce quiproquo, et tâchez surtout de sécher vos yeux, car vous faites peur.

— En grâce, en grâce, maman !

Emmeline à genoux répétait encore : Grâce, grâce ! mais sa grand'mère était sortie de la chambre ; elle rouvrit seulement la porte un moment pour lui crier :

— J'ai oublié de vous dire que votre mariage est fixé au 15 juillet.

On était au 30 juin.

IV.

. . . .

Un soir Emmeline était seule. Sa grand'mère et M. de Tercy étaient sortis ensemble pour des emplettes de noce. La journée s'était passée à parler de la corbeille, et Emmeline, résignée ou plutôt anéantie, était là, entourée de ses parures, sans mouvement, presque sans pensée.

Maurice entra.

Jamais elle ne s'était trouvée seule avec lui ; elle se leva toute troublée, retomba sur son fauteuil, et essaya de sourire ; mais ce sourire du chagrin était bien plus triste que des larmes.

— Bon Dieu ! ma jolie tante, comme vous voilà pâle, dit légèrement Maurice. Êtes-vous malade ?

— Malade ? Non, non, je suis très-bien. Et elle passa sa main sur son visage pour cacher qu'elle pleurait. Maurice l'écarta doucement.

Comment !... du chagrin !... Est-ce que vous n'êtes pas contente de

27471S

Digitized by Google

vous marier, Emmeline? Vous serez cependant si gentille avec cela!

Il posait sur les cheveux d'Emmeline son voile de mariée.

— Otez-le! ôtez-le! c'est lourd, cela m'écrase!

Il y avait presque de l'égarement dans les yeux d'Emmeline. Il n'y prit pas garde.

— Au fait! pauvre petite, on vous fait passer un peu vite de la poupée au mari. Mais, voyez-vous, Emmeline, ajouta-il en riant, quand vous serez plus grande, vous comprendrez qu'un mari c'est encore une poupée qu'on laisse là quand elle ennuie.

Emmeline ne l'écoutait plus. Une idée, d'abord vague, puis plus distincte, puis enfin toute-puissante, s'emparait d'elle.

— Oui, oui, pourquoi me refuserait-il? Il peut me sauver, lui! Il me sauvera!

— Monsieur Maurice... Elle s'arrêta, confuse de ce qu'elle allait dire. Mais la pendule sonna l'heure où sa grand'mère allait rentrer; il ne lui restait plus qu'un instant.

— Oh! monsieur Maurice, je vous conjure, promettez que vous aurez pitié de moi!

Maurice la regardait avec étonnement, avec émotion. Et comment n'eût-il pas été ému par ce contraste des traits encore enfans d'Emmeline, et de l'énergie de douleur qui les bouleversait? de ses lèvres qui ne semblaient faites que pour sourire et chanter, et où se pressaient des paroles de désolation?

— Dites, Emmeline, oh! dites-moi, que puis-je faire? Le cœur de Maurice se réveillait.

— Empêchez-moi d'épouser votre oncle! empêchez-le!

— Mon pauvre oncle!... Ainsi, vous ne l'aimez pas? Mais, je vous le répète, que puis-je faire? Pourquoi avoir attendu si tard? pourquoi n'avoir pas parlé à Mme. de Nangis? Elle est bonne; elle eût....

— Bonne! répéta Emmeline avec amertume; bonne!... Et sa volonté est comme un lien de fer qui me presse le cœur! Et mes pauvres faibles mains ne peuvent pas l'écarter! Mais les vôtres! Maurice, les vôtres le pourraient! N'est-ce pas que vous lui parlerez pour moi! que vous lui direz qu'il faut qu'elle en ait pitié? Et que si ce mariage s'achève... Non, non, elle ne voudra pas me tuer devant vous!

Les larmes d'Emmeline coulaient rapides, intarissables; à peine avait-elle le temps de les essuyer, pour que son regard obscurci pût encore chercher celui de Maurice.

— Et à lui aussi, vous lui parlerez. Vous lui direz que je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai pas, que j'en aimerai un autre...

Maurice la regardait en silence, aussi occupé de sa pensée à lui que des paroles d'Emmeline. Il la contemplait avidement, curieusement, comme s'il ne l'eût jamais vue; il se laissait aller avec charme à cette émotion toute nouvelle; il plongeait dans l'ame d'Emmeline, comme

Digitized by Google

pour y chercher un complément d'existence qui lui avait manqué jusqu'alors.

— Que le monde soit maudit ! Peut-être le bonheur était là ! pensait-il. Et maintenant...

— Oh ! oui, je le vois, vous prierez pour moi. Je vous aimerai tant ! Mais qu'est-ce que cela fait que je vous aime ?

— Ce que cela me fait, Emmeline ?

Et Maurice sentait son ame de vingt ans, son ame, engourdie, morte jusqu'à ce jour, il la sentait ressusciter en lui !

Mais, hélas !... cela ressemblait à l'action du galvanisme.

L'ame retomba dans son engourdissement.

Mme. de Nangis rentrait.

V.

. . . .

Tout s'apprêtait pour le mariage, et pourtant Emmeline espérait encore. Il m'a promis de me défendre ; son regard, du moins, l'a promis ; il me défendra !

Et Emmeline, confiante en lui, ne voyait rien de ce qui l'entourait. Elle regardait dans son souvenir Maurice lui parlant presque d'amour, et la jeune fille laissait encore ses pensées s'envoler vers ce ciel qu'elle s'était fait. Bien des nuages le couvraient ; mais les nuages du matin sont si légers !

Oh ! si elle avait su, la pauvre ignorante, si elle avait su, elle n'eût pas espéré du moins !

Mais elle ne savait rien, elle ne savait pas que jamais une vieille femme n'a pitié d'une jeune, et qu'un homme aime souvent mieux son amour-propre que son amour !

Elle ne voyait pas ces deux vanités s'agiter autour de son bonheur pour le dévorer.

Et c'était cette soirée sur laquelle reposait l'espérance de ce bonheur, c'était elle qui l'avait ruiné.

D'un regard, Mme. de Nangis avait surpris ce qui se passait dans le cœur de Maurice ; elle l'avait vu se ranimer et ranimer et refleurir sous les rayons de ce jeune amour, et elle le sécha de nouveau.

Pour un fat, un succès n'est pas un succès s'il n'est connu, s'il n'est envié, et ses yeux s'attachent bien moins sur le but que sur les spectateurs qui l'y voient arriver. Rendre ce succès douteux pour Maurice, pour les autres surtout, c'était là le moyen infaillible de lui redonner l'élan qui semblait l'abandonner ; et Mme. de Nangis s'en saisit. Il fallait qu'il pût se croire au moment d'être dépassé, et alors... alors Emmeline ne lui paraîtrait plus qu'une entrave, il la briserait.

Ainsi jamais Mme. de Nangis, dans les jours les plus brillans de sa

Digitized by Google

brillante jeunesse, ne s'entoura d'autant d'hommages; jamais elle ne leur sourit avec plus de grâce, jamais elle ne glissa plus légère dans sa vie de coquette. Ainsi chacun se demanda :

— Maurice sera-t-il ou ne sera-t-il pas l'amant de Mme. de Nangis ?

Maurice vit ce doute et il s'en irrita ; et pour le confondre il renia tout ce qu'il y avait de bon en lui, et le bruit de la vanité couvrit la voix du cœur.

. . . .

Son succès, eut-il de la peine à l'obtenir? Peut-être oui? Eut-il de la peine à l'afficher ? Non. Les jeunes femmes cachent une liaison: celles qui ne le sont plus la montrent.

Un amant, c'est une parure.

. . . .

Tout était fini pour Emmeline.

Qu'éprouva-t-elle lorsqu'elle en fut assurée? On ne le sut pas, elle ne dit pas un mot de plainte. Seulement le jour du contrat on remarqua que sa couronne de roses avait l'air d'être posée sur le front d'une statue, tant elle était pâle.

— Enfantillage de jeune fille ! disait Mme. de Nangis en souriant et frappant doucement les joues d'Emmeline avec son éventail.

— Enfantillage de jeune fille ! disait aussi le marquis au groupe d'hommes qui l'entouraient.

Lui du moins le croyait. Il s'était laissé substituer à son neveu, sans y attacher une grand importance. L'essentiel pour son égoïsme était d'avoir une jeune femme pour égayer son vieux manoir. Il emmenait Emmeline comme il eût emporté des boutures de géraniums pour son jardin, ou un papier frais pour son salon.

Maurice ne disait rien.

. . . .

Le matin du mariage :

— C'est singulier ! pensait Mlle. Sophie en habillant Emmeline, jamais mariée n'a été aussi peu occupée de sa toilette. Elle se laisse tourner, retourner comme un mannequin! Et puis ses yeux sont si ternes, si fixes! madame a beau dire que ce n'est rien, j'espère bien, le jour de mes noces, avoir meilleur visage que ça.

A la mairie, Emmeline voulait entrer dans la salle où on inscrit les morts ; et quand l'homme qui lui donnait la main l'avertit de sa distraction, elle le regarda avec une expression si étrange qu'il en tressaillit.

A l'église enfin, lorsque le prêtre lui demanda si elle consentait à prendre pour époux M. de Tercy, sa tête, qui jusque-là était restée tout-à-fait courbée, se redressa avec une brusquerie convulsive.

— Lequel ?...dit Emmeline. Et un rire perçant troubla la cérémonie.

Elle était folle.

CLÉMENCE BAILLEUL.

Digitized by Google

LA PESTE A MARSEILLE.

Jamais Marseille n'avait été plus sereine et plus joyeuse qu'au mois de juin 1820. Son port, qu'animait un commerce florissant, avait au milieu de ses bruyantes occupations, un air de fête et de parure. Parmi les navires venus des quatre points cardinaux, tout chargés de riches produits et d'abondantes marchandises, on apercevait de splendides galères à la poupe dorée, aux longues flammes bariolées, aux cordages fleuris. C'était la flottille de M. le chevalier d'Orléans, grand-prieur de Malte, qui revenait de Gênes, où il avait conduit sa sœur, Mlle de Valois, mariée au duc de Modène. Marseille avait accueilli dignement ces illustres voyageurs, et de superbes fêtes avaient été données au Grand-Prieur et à Mlle de Valois, mal remise encore du désespoir où elle était tombée en quittant le Palais-Royal et M. de Richelieu.

On préparait de nouveaux divertissemens pour le fils naturel du régent, et en attendant le bal annoncé chez le marquis de Piles, gouverneur et viguier, les dames de la ville se donnaient le passe-temps de visiter les galères royales, et principalement celle du Grand-Prieur, qui était d'une rare magnificence. Elle avait été construite par Pierre Puget; sa façade representait un épisode des noces de Thétis et de Pélée, ciselé par ce grand artiste, à la fois sculpteur, architecte, peintre et constructeur de vaisseaux. L'intérieur de la galère était admirablement décoré; les appartemens étaient ornés de meubles riches et curieux, et surtout de peintures fort remarquables de Mignard et de Vanloo. Le Grand-Prieur faisait les honneurs de son bord avec une grâce et une politesse un peu cavalières; ses façons étaient empreintes de ce laissé-aller audacieux et de cette entreprenante désinvolture qui caractérisaient les mœurs du Palais-Royal; mais les dames de Marseille, qui se piquaient d'être au courant et à la hauteur des usages de la cour, s'accommodaient assez bien de l'urbanité de M. d'Orléans, qui, du reste, était peu dangereux pour les femmes, et s'en tenait volontiers avec elles aux propos de la galanterie.

Le quai de Rive-Neuve offrait un coup d'æil des plus variés. Des marchandises de toute espèce encombraient ses dalles; l'activité regnait partout: on vannait les grains, on pesait les balles, on comptait les tonneaux. Au milieu de ces embarras circulaient négocians, courtiers, portefaix et marins; des religieux passaient allant à St.-Victor; une compagnie de fantassins se rendait au fort St.-Nicolas, dont les murailles neuves étaient un formidable souvenir laissé par Louis XIV; les barcarols, debout dans leur batelet que couvrait un large dais quadrillé,

Digitized by Google

invitaient les passans à s'embarquer pour aborder les galères ou pour aller nager à l'anse du Pharo ; des dames costumées selon les modes de Mlle de Valois, se promenaient escorteés chacune par un petit laquais moricaud qui tenait ouvert un grand parasol de basin ; çà et là des groupes élégans s'entretenaient gaiement des fêtes passées et de fêtes futures, et se riaient des prétentions affichées par les prudes marquises d'Aix, qui, pour faire leur cour au chevalier d'Orleans, voulaient toutes être proches parentes de Mme de Parabère et de Mme de Sabran, filles toutes deux de la Provence.

Tout à coup, les galères du Grand-Prieur, qui dormaient sur leurs ancres, s'émeuvent. Les matelots endossent leur casaque de manœuvre, les voiles sont déroulées, les ancres levées, et quoique le vent qui soufflait alors leur soit contraire, ces navires sortent du port à tire d'aile et s'en vont au plus loin dons la rade attendre ou chercher des brises favorables. Le chevalier d'Orléans, qui avait déjeuné chez M. de Vaucresson, intendant de la marine, était arrivé en grande hâte, et tout effaré, sur sa galère, et avait aussitôt envoyé tous ses mousses par la ville pour quérir ses officiers, et leur faire regagner incontinent leur bord. Ce rappel n'avait pas été chose facile à exécuter, car c'était un dimanche, et ces messieurs étaient fort disséminés de côté et d'autre. Les uns se pavanaient sur le Cours, les autres étaient aux églises, entendant amoureusement la messe et lançant des œillades aux belles paroissiennes de la Major et de St.-Martin. Ceux qui avaient affaire aux vêpres, n'arrivèrent qu'au moment où l'on mettait à la voile, et furent réprimandés pour leur dévotion.

Cette brusque retraite excita de vives rumeurs dans le monde. Les jeunes gens de l'état-major du Grand-Prieur avaient de nombreux engagemens dans la ville, et leur départ sans adieux causa de profonds ennuis. On s'inquiéta beaucoup aussi, dans la haute bourgeoisie, du bal de M. de Piles, pour lequel on avait fait des frais considérables. Mais M. le viguier avait bien autre souci en tête que son bal!

Un bruit sinistre avait sourdement éclaté parmi les premières autorités de la ville, qui le tenaient secret. Une vague inquiétude regnait parmi le peuple, lorsque le dimanche qui suivit le départ précipité du Grand-Prieur, le curé des Accoules monta en chaire, et d'une voix émue et grondante prononça un sermon qui glaça de terreur les assistans. Il y avait dans cette prédication je ne sais quelles menaces enveloppées dans les allégories saisissantes de l'Écriture qui jetaient l'épouvante au fond des ames. Chacun sortait de ce prône la tête basse et le cœur serré, lorsque tout à coup, au moment où il trempait ses doigts dans le bénitier, un homme tomba comme si la foudre l'avait frappé.

La foule, autour de lui, s'écarta avec un cri d'effroi auquel les voûtes de l'église prêtèrent une harmonie solennelle, et s'arrêta un instant, fixant des regards stupéfaits sur ce corps qui se tordait et râlait. Mais

Digitized by Google

aucune pitié ne fut assez vive et assez assurée pour s'approcher de cet être souffrant et lui porter secours. Puis, par un mouvement spontané, les assistans prirent la fuite avec de longues clameurs, comme si l'église était en proie aux flammes, et il ne resta bientôt plus sous le portail que le mourant, qui expira après quelques convulsions. Cet événement, dont le peuple fut effrayé sans le comprendre, confirma ailleurs de sinistres soupçons.

On savait depuis quelque temps que la peste régnait dans les échelles de la Palestine, lorsque le 23 juin, veille de la St. Jean, un navire marchand, *le Grand-Saint-Antoine*, capitaine Chataud, portant un chargement de coton adressé à divers consignataires, s'était présenté à la chaîne du port. Il venait de Tripoli de Syrie, avait sa patente en règle, et un certificat délivré au lazaret de Livourne, déclarant que les hommes d'équipage qu'il avait perdus étaient morts de la fièvre maligne. Après de légères formalités, le navire était entré dans le port, et avait débarqué ses balles de coton.

Il était arrivé au *Grand-Saint-Antoine* une singulière aventure durant son voyage. Avant de se diriger vers Marseille, il avait voulu relâcher à l'île de Sardaigne, et s'était présenté devant Cagliari, demandant à entrer dans le port. Il y avait alors à Cagliari un certain vice-roi, nommé M. de Saint-Rémis, bon homme s'il en fut, pétri des superstitions les plus bourgeoises, vrai vice-roi d'Yvetot, qui ne faisait rien sans consulter Jeanneton. Or, à l'heure même où le capitaine Chataud se présentait devant Cagliari, M. le vice-roi se réveillait d'un sommeil fort agité et sortait tout ému des étreintes d'un affreux cauchemar. Il avait rêvé que la peste dévorait la Sardaigne. Le brave homme en était tout pâle et racontait à sa servante ce songe épouvantable, lorsque son chancelier vint lui dire qu'un bâtiment français demandait à entrer dans le port.

— Un bâtiment ! s'écria le judicieux vice-roi, voilà mon rêve expliqué ; voilà la peste que j'ai rêvée ; c'était un avertissement du ciel !

Jeanneton fut de cet avis, et le chancelier eut ordre, non-seulement d'empêcher *le Grand-Saint-Antoine* d'entrer dans le port, mais encore de le faire couler bas à coups de canon, s'il ne délogeait au plus vite de la rade. Alors le capitaine Chataud vint droit à Marseille.

Voilà donc à quoi tiennent les événemens les plus graves ! Si le vice-roi de Sardaigne avait eu la faiblesse de ne pas croire à ses rêves, la peste entrait à pleines voiles dans le port de Cagliari, et ne venait pas à Marseille.

Tandis que l'on débarquait les balles de coton du *Grand-Saint-Antoine*, un mousse meurt, puis un portefaix, tous deux avec d'étranges symptômes. La médecine examine et frémit ; l'autorité avertie se trouble et délibère. Sur ces entrefaites, on apprend que dans la rue de

Digitized by Google

l'Escalle, les habitans meurent comme les mouches en octobre. Les médecins y vont, et prononcent un arrêt sans appel :—c'est la peste.

On écrit au régent, on écrit à la Faculté de Montpellier, on écrit au parlement d'Aix : c'est une terreur épistolaire. Pendant qu'on expédie des courriers, le fléau moissonne, et les magistrats municipaux tiennent conseil à l'hôtel-de-ville. Chacun d'eux présente un avis différent. L'un propose de grandes mesures de salubrité, et veut administrer à la ville une immense fumigation ; un autre est d'avis d'en appeler à la Providence, et de convoquer le clergé à une procession générale ; celui-ci, qui craint de se compromettre, veut que l'on attende réponse du Palais-Royal ; celui-là prétend que l'on doit séquestrer les pestiférés et garder le secret sur la contagion vis-à-vis le peuple. Lorsque la question a été ainsi tirée à quatre échevins, on finit, comme dans la plupart des délibérations, par se ranger de l'avis du dernier qui a parlé. Chaque soir, l'échevin Moustier se rend dans la rue de l'Escalle, où le fléau s'est déclaré, et sévit avec une effrayante intensité ; il fait enlever les cadavres, parfumer et murer les maisons où les malades ont succombé. Il n'y avait guère moyen de cacher au peuple le véritable motif de ces formalités. Cependant M. le chancelier d'Aguesseau, qui avait le premier répondu aux magistrats de Marseille, leur avait bien recommandé, dans ses lettres, de donner le change au peuple sur le mal qui fermentait dans son sein, et c'était avec un grand souci que l'on voyait la vérité lui arriver.

Mais ce mot de peste, qui devait éclater comme une bombe au milieu de la population et la jeter dans les dernières extrémités, ne souleva que des murmures d'incrédulité. On pensa que les médecins en avaient fait courir le faux bruit, et ils furent insultés publiquement. On chansonna les échevins sur leur frayeur panique, et on cassa les vitres de l'hôtel-de-ville avec ces chansons. Marseille, qui avait eu dix-sept fois la peste depuis Jules César, ne voulait pas croire à la peste.

Malheureusement, cette incrédulité ne pouvait guère résister à l'évidence. En vain un poste de milice a-t-il été placé à chaque extrémité de la rue de l'Escalle ; la peste brave la consigne, franchit les bayonnettes, et la voilà qui se promène dans le vieux quartier et dans le quartier neuf ; voilà qu'après avoir immolé un citoyen à la porte des Accoules, elle frappe partout à la fois, à la place de Lenche et au Chapitre, à Rive-Neuve et à la Plaine. Quand il voit les victimes tomber sous ses yeux, être saisies dans la rue par l'active agonie et mourir subitement sur la borne, oh ! alors le peuple est convaincu. La contagion est dans son sein : mais quelle contagion ? La mort est dans ses entrailles : mais quelle mort ? Il ne comprend pas, le peuple, ce fléau qui lui vient d'Asie dans un sac, mais il comprend le poison qu'une main furtive jette dans l'eau de ses fontaines et dans la farine de son pain. Le poison, voilà un fléau qui parle à ses sens. La Brinvilliers, voilà une peste dont il sait la légende. D'ailleurs il faut bien qu'il puisse s'en prendre à quelqu'un

Digitized by Google

de son malheur ; à des hommes, et non à un élément. Dès-lors on n'insulte plus les médecins, on les frappe ; on ne casse plus les vitres de l'hôtel-de-ville, on en brise les portes. Les médecins et les magistrats, voilà le fléau, voilà la peste, voilà les empoisonneurs du peuple, et ce peuple de Marseille à la poitrine creuse, à la forte voix, se rue et rugit, bondit et tonne. Ce sont là des colères méridionales, qui reviennent souvent, mais qui durent peu.

A ces violences succède un morne abattement. Cette effervescence s'affaisse sous la pesante main du fléau ; le peuple anéanti s'apaise et se tait pour mourir. Les magistrats et les médecins peuvent paraître, ils n'ont plus rien à craindre ; mais la plupart ont fui, et avec eux tous ceux qui ont pu quitter la ville. Dès que le danger s'est déclaré certain, le sauve-qui-peut a été général. Ce n'a pas été une émigration, mais une déroute ; tous les chemins se sont couverts de longues caravanes allant chercher des dieux plus clémens et un ciel plus miséricordieux. Dès les derniers jours de juillet on n'aurait plus trouvé dans Marseille un seul chariot ni une seule bête de somme. Avec les fuyards avait disparu tout ce qui pouvait hâter la fuite. Tout cela avait marché jusqu'à ce qu'un mur vivant l'arrêtât; car, aux premières nouvelles de la contagion, un cordon de troupes avait été formé qui enlaçait le territoire de Marseille. Alors, faute de mieux, on s'était reposé sur les bastides.

Bientôt, dans la ville, le désordre le plus complet vient ajouter à l'horreur du fléau. Dans une ville bien gouvernée, pourvue de bons et vaillans magistrats, bien approvisionnée et bien garnie d'argent, le mal eût été, sinon repoussé et vaincu, du moins tenu en bride ; mais ici, les magistrats avaient perdu la tête; la provision de blé n'était pas faite pour huit jours, et l'opulente Marseille, dont le commerce remuait tant de millions, possédait pour toute fortune publique onze cents livres dans sa caisse municipale.

La famine et le brigandage vinrent alors servir d'auxiliaires à la peste, et l'aider à désoler et à meurtrir cette pauvre ville. Il faut cependant rendre justice aux quatre échevins, Estelle, Moustiers, Audimard et Dieudé qui demeurèrent à leur poste ; à M. le vignier de Piles qui ne quitta pas le sien tant que sa santé le lui permit, et enfin à deux hommes dont le dévouement en ces tristes circonstances est devenu historique.

Ces deux hommes étaient l'évêque, M. de Belzunce, et le chevalier Rose, notable citoyen, intendant de la santé pour le quartier de Rive-Neuve.

Rien ne manque à la gloire de M. de Belzunce. On a écrit des livres et des drames sur sa belle conduite, et Pope lui a consacré deux vers de son *Essai sur l'homme*. M. de Belzunce, issu d'une famille militaire, était trempé pour faire un excellent soldat, on en fit un évêque. C'était une sorte de gendarme mitré, dont le courage et la vigueur, long-temps

Digitized by Google

oisifs dans son doux métier de prêtre, éclatèrent dès que l'occasion leur en fut donnée. Au demeurant, M. de Belzunce était un évêque brouillon et fanatique, emporté, vaniteux, écrivassier, disputeur, et qui a eu besoin de sa peste pour aller en paradis, s'il y est.

M. Rose était un honnête négociant, qui avait passé la moitié de sa vie à trafiquer dans le Levant, où il avait amassé du bien. Pendant vingt ans il avait respiré l'air de la peste et hanté des pestiférés à Modon, où il était consul. La peste, qui le suivit à Marseille, le trouva inaccessible à la crainte, et au fait de quelques manœuvres usitées dans la stratégie médicale des Orientaux.

Belzunce, Rose et les quatre échevins auraient pu prendre d'utiles mesures contre la contagion s'ils avaient été aidés dans leurs efforts; mais le fléau qui dévorait Marseille excita partout la peur, nulle part une généreuse compassion. Aix s'était tout d'abord montrée voisine dure et revêche. Le parlement avait étroitement tracé le rayon sanitaire qu'embrassait un cordon de mousquets. En vain Marseille, souffrante, affamée, voulut-elle se purger de trois mille gueux qui l'infestaient, il lui fallut garder cette vermine dévorante. En vain demanda-t-elle secours à sa noble sœur; Aix, au lieu du pain et des vêtemens dont elle avait besoin, lui envoya M. le marquis de Vauvenargues, premier procureur du pays, accompagné de quatre gentilshommes et escorté d'une compagnie des gardes de M. de Villars. Le marquis de Vauvenargues, père de l'auteur des *Maximes*, écrivit à M. Estelle, premier échevin, de se rendre à un endroit du chemin d'Aix, appelé Notre-Dame. Estelle s'y rendit, et après qu'on l'eut fait mariner dans le vinaigre, il fut admis à s'avancer jusqu'au milieu d'un champ, et à causer au porte-voix avec les gens d'Aix, qui se tenaient à une demi-portée de fusil. Il fut convenu que trois marchés seraient établis, avec double barrière, pour que les vendeurs et les chalands traitassent à distance.— L'un de ces marchés devait être établi au lieu même où se tenait la délibération, un autre sur la route d'Aubagne, et un troisième, pour les bâtimens, dans une anse appéle l'Estaque.

Pendant que ces choses se passaient, M. de Vintimille, archevêque d'Aix, se tenait fort paisible dans son diocèse. M. le Bret, premier président, et messieurs du parlement tremblaient dans leurs robes rouges et sous leurs mortiers; leurs pusillanimité éclatait chaque jour en ridicules et odieuses vexations. Quant à la cour, elle avait bien autre chose à l'esprit que la peste de Provence, ma foi! C'était le moment où le système de Law était dans sa plus grande fureur; le Mississippi absorbait seul l'attention et l'intérêt général. Les lettres de détresse, adressées au régent et à Dubois, produisirent peu de sensation. On promit de l'argent, et on fit écrire par Chirac une consultation sous forme d'épître. Chirac, très au fait des gangrènes de courtisans, entendait peu de chose à la peste. Il conseilla de distraire le peuple et de le mettre au régime

Digitized by Google

des violons. Il considérait la peste comme une mélancolie contre laquelle les rigaudons sont souverains ; une maladie qui doit être seignée par des ménétriers au lieu de médecins, et dans des vaux-halls plutôt que dans des hôpitaux. La parade devait marcher avec le bal; les échevins, selon Chirac, devaient faire dresser des tréteaux dans tous les carrefours, et y appeler des baladins experts en roueries et en lazzis propres à dérider les faces moribondes des pestiférés. Mais la ville, qui mourait de misère et de faim autant que de contagion, n'avait pas plus de quoi payer les violons que les meuniers, d'autant mieux que la musique eût été hors de prix en ces calamités. Pour ce qui est des histrions, il n'y fallait pas songer; où en prendre? M. Chirac aurait bien dû joindre la drogue à l'ordonnance et faire passer à Marseille la comédie italienne.

La terreur répandue en Provence par le fléau se manifesta surtout à la foire de Beaucaire. Cette foire, qui a lieu tous les ans au mois de juillet, fait de Beaucaire, petit bourg baigné par le Rhône, la capitale du monde commerçant. Les marchands d'Europe, d'Asie et d'Afrique y affluent, les produits de l'univers entier y abondent, et pour les recevoir, une ville de bois s'improvise au bord du fleuve et donne à Beaucaire, pendant un mois, les proportions d'une capitale, de même qu'elle en a la vie, la population et la richesse. Cette fois, tout fut désert, la ville de bois et la ville de pierre. Une douane terrible, la peste, arrêta les marchandises qui arrivaient à Beaucaire. Les marchands épouvantés rebroussèrent chemin ; quelques-uns, qui s'étaient trop hâtés, prirent la fuite, abandonnant leurs magasins déjà ouverts. Ce fut un coup violent pour l'industrie, et dès-lors la contagion compta parmi ses désastres presque autant de banqueroutes que de décès.

A Marseille, la désolation était à son comble. Sur cette ville en proie à des douleurs si aiguës, août versait ses impitoyables chaleurs ; un ciel mat et transparent souriait à ces misères chauffées par un soleil ardent. " Si notre mistral venait, disaient les Marseillais, il purgerait l'atmosphère et emporterait les miasmes venimeux qui l'empoisonnent !" Le mistral vint, et il n'emporta qu'un hôpital de planches et de toiles, élevé à grand'peine au Chapitre pour y camper les pestiférés. Le vent ayant si mal réussi, on pensa que saint Roch, patron de la santé, serait d'un meilleur secours; la fête de ce saint arrivait, et M. de Belzunce organisa pour ce jour-là une splendide procession. Jamais les solennités de la Fête-Dieu n'avaient été si magnifiquement traitées : les croix, les bannières, les reliques de toutes les paroisses furent promenées en grande pompe par le clergé, revêtu de ses plus riches habits. Les religieux de Saint-Victor manquèrent seuls à cette procession. Ces moines gentilshommes n'avaient pris de la vie religieuse que ce qu'elle avait de bon ; avec les priviléges de leur état ils cumulaient les agrémens du monde dans lequel ils étaient fort répandus. Mais dès que le fléau parut, ils

Digitized by Google

ne songèrent plus qu'à leur salut et se mirent en retraite. L'abbaye était bien aérée, bien mantelée, bien pourvue, ils s'y cloîtrèrent, et tout commerce avec le dehors fut soigneusement interrompu. Les sollicitations des pauvres, les murmures du peuple, la colère de l'évêque frappèrent vainement à leur porte, qui resta close. Quand le fléau fut dissipé, ils reparurent, frais et dispos, s'excusèrent légèrement, et reprirent leur train.

La procession de saint Roch eut de funestes conséquences; elle rompit de bonnes mesures sanitaires. Ceux qui s'étaient astreints à une vie sédentaire et isolée vinrent en foule assister à cette cérémonie votive. Le fléau put compter ce jour-là tous ses sujets, mêlés, confondus, sans défense, et la contagion s'exerça cruellement sur cette proie. Dès ce moment le chiffre de la mortalité s'accrut dans une effrayante progression : le jour de Saint-Louis, fête du roi, il mourut mille personnes à Marseille. Impuissans contre ce mal, qui non-seulement bravait leur art mais encore ne ménageait pas leur personne, les médecins furent des premiers à fuir devant la peste. A peine en resta-t-il dans la ville quelques-uns que l'on voyait traverser les rues en chaises à porteurs, vêtus de houpelandes en toile cirée, et à chaque pas se croisant avec le viatique. Mais bientôt, comme le viatique attirait à sa suite une foule de dévots inconsidérés qui l'escortaient jusques dans l'alcôve des malades, on fut obligé d'y mettre ordre, et le sacrement de l'extrême-onction fut supprimé par mesure de police. Peu de temps après, les offices furent suspendus et les églises fermées.

Quand la médecine et le culte lui manquèrent, le peuple se sentit perdu sans ressource, et entra dans le désespoir. Pour faire diversion à sa mortelle anxiété, les échevins donnèrent une grande solennité à l'arrivée des deux plus célèbres médecins de Montpellier, MM. Chicoyneau et Verny, qui avaient répondu à leur appel et venaient combattre la peste avec les théories de la science. On reçut les deux docteurs comme des princes. Les chaînes du cours furent détachées, et leur carrosse passa au milieu de l'allée, comme si c'eût été celui de M. de Villars. On les complimenta en latin, en français et en provençal. Ces messieurs promirent merveilles : ils avaient étudié le fléau dans leur bibliothéque ; ils savaient par cœur le livre de François Ranchin, un des prédécesseurs de Chicoyneau dans la chancellerie de l'Université languedocienne ; ils apportaient avec eux les traités d'Ingrescia, de Lemaître, de Gastaldi et d'Abraham Framboisier; mais toute cette doctrine fut vaine, et les assauts de la science n'enlevèrent pas à la peste une seule de ses victimes.

Le nombre des morts était si grand chaque jour qu'il n'y avait plus assez de temps ni assez de bras pour les enlever et les porter en terre. Les funérailles alors se firent en masse. Deux fois par jour un tombereau passait dans chaque rue, récoltait les cadavres, et, quand il était plein,

Digitized by Google

allait se vider où il pouvait. Ceux qui chargeaient et conduisaient ces tombereaux s'appelaient des corbeaux. Quand la peste les eut tous dévorés, les échevins démandèrent, pour les remplacer, des forçats à M. le commandeur de Rancé, lieutenant-général des galères ; M. de Rancé en accorda vingt-six. Ces corbeaux rouges, inhabiles à leur nouveau métier, ne savaient ni atteler ni conduire leurs charrettes, qui fonctionnaient à travers toutes sortes d'accidens et de chutes; mais en revanche, se souvenant à merveille de leurs anciennes manœuvres, ils mettaient au pillage les maisons dans lesquelles ils allaient chercher des cadavres, détroussaient les vivans, héritaient des morts, et quelquefois achevaient les malades par manière de passe-temps ou pour faire plus à l'aise leur besogne de voleurs. La peste fit justice de tous ces malandrins. Après eux on en demanda d'autres qui continuèrent les mêmes pratiques, avec la concurrence d'une foule de gens, prompts et ardens à exploiter une calamité propice aux plus violens brigandages. Pour mettre un frein à ces licences, on planta dans tous les carrefours de hautes potences auxquelles une justice expéditive et arbitraire accrochait les criminels, qui restaient là comme les articles d'un code terrible, afin que personne n'ignorât cette jurisprudence improvisée. La potence est un spécifique recommandé par tous les docteurs qui ont écrit sur la contagion. Ils sont d'accord sur ce point, que la peste se combat par trois remèdes souverains, l'or, le feu et la corde : l'or qui fait régner l'abondance, le feu qui purifie, la corde qui maintient l'ordre et la discipline.

Mais que pouvait faire la vue des supplices, dans une ville en proie à d'horribles tortures, et où une mort inévitable fauchait sans relâche ? La peste était bien autrement expéditive que toutes les lois décrétées pour la circonstance. Aussi le pillage et le meurtre ne furent-ils pas plus réprimés que le fléau. Du reste, les bandits n'étaient pas les seuls que menaçait la corde municipale. Comme il ne restait plus à Marseille ni chirurgiens, ni notaires, ni apothicaires, ni boulangers, ni sages-femmes, un édit fut publié dans le territoire, enjoignant à tous ces gens-là de venir reprendre leur office dans les vingt-quatre heures, sous peine de mort pour les délinquans. Les notaires seuls revinrent.

Aucune peinture, aucune poésie ne saurait tracer le tableau qu'offrit Marseille depuis la fin du mois d'août jusqu'au commencement d'octobre, époque où le fléau sévit avec le plus de rage. Il n'y avait plus ni police, ni administration, ni secours. Les liens de famille, l'humanité, la morale, étaient anéantis. On voyait des malades, chassés par leurs parens des demeures qu'ils infectaient, errer dans les rues, s'abriter en gémissant sous l'auvent des boutiques, mourir sur le pavé. Ceux qui mouraient dans les maisons étaient jetés par les fenêtres; on ne les relevait pas et leurs cadavres croupissaient dans les ruisseaux ensanglantés. La ville entière se lamentait et râlait. Les morts et les mourans encombraient les rues, le cours, les quais. Des hommes ivres se mêlaient

Digitized by Google

aux agonisans et se roulaient avec eux dans d'épouvantables étreintes. Avec les cadavres, on jetait par les fenêtres leurs matelas, leurs hardes, leurs meubles. Il y avait des gens qui mouraient debout, appuyés contre la muraille, et qui semblaient méditer dans la mort. Il y avait des mères mortes dont les nourrissons suçaient encore les mamelles. C'étaient à chaque pas des images sublimes d'horreur. Au milieu de ces hideux désastres marchaient le vol, le viol, le meurtre. Le frein n'était nulle part, le lendemain n'était à personne, on ne marchandait plus avec ses vices ni avec ses passions. En face du péril, se nouaient des intrigues forcenées, éclataient de monstrueuses joies. L'église seule resta grave, austère, inébranlable, au milieu de ces terreurs et du chaos. Nuit et jour l'évêque et sa milice étaient sur le champ de bataille ; ils consolaient et confessaient les mourans, et recueillaient leur dernier soupir, dit un historien, comme si c'était de la rosée. Le fanatique Belzunce, devenu tolérant en face d'une plaie si grande, n'interrogeait plus les mourans sur leur soumission à la bulle *Unigenitus ;* il donnait aux pauvres les vingt-cinq mille écus de son épargne, et faisait proposer à tous les orfèvres de la Provence ses ornemens pontificaux enrichis de dorures et de pierreries. Mais nul ne voulut les acheter, et chacun déposa son offrande dans la mitre de l'évêque, qui lui revenait toujours pleine d'aumônes. Il ne put vendre que son argenterie, et long-temps après il mangeait encore fastueusement avec de la vaisselle d'étain. L'évêque, les prêtres et les religieux furent vraiment les hommes de Dieu en ces temps d'épreuve.

Sur ces entrefaites, M. le commandant de Langeron, chef d'escadre des galères et maréchal des camps et armées du roi, ayant été nommé commandant de la ville et de son territoire, arriva à la tête de quelques compagnies des régimens de Flandres et de Brie, et Marseille trouva en lui un gouverneur ferme et prévoyant. Des jours meilleurs ne tardèrent pas à luire. L'autorité maritime qui, lasse des demandes multipliées des échevins, avait fini par leur refuser des forçats, en accorda à Langeron autant qu'il en voulut. C'était un point essentiel, car la ville regorgeait de cadavres qu'il fallait enterrer. On avait les ensevelisseurs, c'était beaucoup ; il restait à trouver une place pour les sépultures.

Par une inconcevable imprudence, on avait enterré les morts dans les caveaux des églises, à une époque où elles etaient encore ouvertes et fréquentées ; de la sorte, les églises étaient devenues des foyers pestilentiels. Puis, faute d'autre ressource, on avait traîné les cadavres sur le plateau de la Joliette, où ils pourrissaient depuis plusieurs semaines. Enfin, on avait laissé les morts sur la place où ils avaient rendu l'ame. Que faire de tous ces cadavres entassés à la Joliette, dans les maisons, sur le pavé ? Où les loger? C'est ici que le chevalier Rose s'immortalisa.

Le chevalier découvrit à la Joliette deux vieux bastions voûtés. En

Digitized by Google

enfonçant la voûte de ces bastions, on devait trouver deux cavités assez vastes et assez profondes pour engloutir toutes les dépouilles de Marseille. L'œuvre, seulement, était difficile et dangereuse. Rose voulut pour lui la double gloire de la pensée et de l'exécution. Il prit avec lui cent forçats, armés de pioches et de pelles, et la tête entourée d'un linge mouillé de vinaigr , qui leur bouchait le nez. L'expédition s'exécuta avec le plus grand succès ; tout fut balayé ; les bastions dévorèrent les cadavres, ensevelis dans un linceul de chaux vive. Des forçats employés à ces funérailles, aucun ne survécut, mais le chevalier Rose n'en fut pas le moins du monde incommodé.

On peut dire que ce coup hardi vainquit le fléau. De ce moment data la période de décroissance.

Tant qu'avaient duré les crises violentes du mal, Marseille avait été abandonnée à son malheureux sort ; la famine et la misère servaient d'auxiliaires à la peste. Dès que l'état sanitaire de la ville s'améliora, les secours lui arrivèrent de toutes parts. Ce furent d'abord les médecins qui se montrèrent à mesure que le mal disparaissait. L'abondance vint ensuite. Le pape fit savoir aux Marseillais, qu'outre une foule de messes et d'oraisons, il leur avait acheté, dans la Marche d'Ancône, trois mille cinq cents charges de blé que l'on embarquait sur trois navires à Civita-Vecchia, et que de bons vents ne pouvaient manquer de pousser en peu de jours dans le port de Marseille. De riches négocians, quelques gentilshommes d'Aix et plusieurs magistrats du parlement suivirent le bon exemple du Saint-Père. Cependant la charité chrétienne n'avait pas seule guidé Clément XI dans son bienfait. Il se proposait, par sa générosité, de faire honte au Palais-Royal qui avait laissé Marseille dans l'abandon. Les charges de blé étaient envoyées en haine de Dubois, autant que par vénération pour saint Lazare et par pitié pour les Marseillais. Le rusé ministre comprit bien qu'on voulait le discréditer et humilier son gouvernement ; il écrivit aussitôt à Lafitau, evêque de Sisteron, chargé d'affaires de France auprès du Saint-Siége, et lui enjoignit de mettre tous les obstacles possibles au présent du pape. Peu importait que les Marseillais perdissent leur pain à cette intrigue. Heureusement les menées de Lafitau ne réussirent pas mieux en cette occasion qu'elles n'avaient réussi jusque-là pour faire obtenir à son patron le chapeau de cardinal: le blé partit. Le régent alors se piqua d'honneur et fit passer à M. de Langeron un secours d'argent. Les principaux actionnaires de la compagnie des Indes envoyèrent des secours pareils. M. Law surtout se distingua par le don d'une somme considérable.

Tout allait pour le mieux, lorsque le 1er novembre, jour de la Toussaint, M. de Belzunce, jaloux d'imiter en tous points le cérémonial établi par saint Charles Borromée pendant la peste de Milan, pieds nus la corde au cou et la croix entre les bras, sortit à la tête de son clergé,

Digitized by Google

et, sur un autel dressé à l'extrémité du cours, alla s'offrir comme une victime expiatoire, chargée de toutes les iniquités de ce peuple si cruellement flagellé. Là, d'une voix tonnante, il prononça un sermon véhément. Quelques jours après eut lieu, dans l'église des Accoules, une cérémonie des plus dramatiques. Ces solennités religieuses, ramenant l'affluence dans les rues et dans les églises, furent le signal d'une recrudescence.

En même temps on apprenait que la tempête, plus puissante que Lafitau, faisait sombrer, aux îles de Porcherolles, un des bâtimens qui portaient le blé du pape. Les deux autres rencontrèrent des pirates de Tunis qui, plus humains que Dubois, les relâchèrent lorsqu'ils apprirent quelle était leur pieuse destination.

La nouvelle crise fut de courte durée, et bientôt la peste ne régna plus que dans le territoire. Les bastides des environs de Marseille avaient été érigées en forteresses où l'on s'était retranché contre la contagion. Les vagabonds qui en approchaient étaient reçus à coups de fusil. Quelquefois, les gens qui erraient dans la campagne cherchant un asile avaient fait le siége d'une bastide, et s'y étaient logés de vive force, après y être entrés par la brèche. Quand la peste visita la campagne, on s'empressa de rentrer dans la ville convalescente. La vie revint peu à peu au sein de la cité. On voyait dans les rues des passans pâles et soucieux, qui, craignant encore la contagion, étaient armés de longs bâtons, appelés bâtons de saint Roch, avec lesquels ils écartaient les gens qu'ils rencontraient sur leur chemin, On n'ouvrait pas encore les églises, mais il y avait des autels élevés en plein air, où l'on célébrait les offices divins, et autour desquels la foule venait s'agenouiller. Puis, à mesure que le danger s'éloignait, le calme revint, la confiance se rétablit, la mélancolie s'effaça. Les marchands rouvrirent leurs boutiques, le commerce renoua ses fils rompus; le bassin du port, si long-temps vide, fut abordé par de hardis navigateurs. Quand le fléau eut tout-à-fait disparu, Marseille compta ses morts. Quarante mille personnes avaient péri dans la ville et dix mille dans le territoire. Aix, qui avait pris les plus ridicules précautions, n'avait pu se garder de la contagion qui lui enleva environ huit mille habitans. Le parlement donna le spectacle d'une insigne lâcheté en abandonnant son siége pour se sauver à Saint-Rémy, d'où ses arrêts, formulés par la peur, ne cessèrent d'inquiéter et de vexer le pays. Toulon, qui avait tiré le canon de ses forts sur des bateaux chargés d'émigrans marseillais, n'en fut pas moins envahi par la peste qui lui prit quinze mille têtes. A Arles, près de sept mille personnes succombèrent à la contagion. Le Palais-Royal reçut le contre-coup de ce désastre dans un mandement de l'archevêque Forbin, qui attribuait la peste aux vices de la cour, au système de Law et aux débordemens du régent et de son ministre.

Dès les premiers jours de décembre, le mal avait complétément

Digitized by Google

disparu, et l'année 1721 s'ouvrit sous de brillans auspices. Les grandes calamités sont toujours suivies par les réactions d'une joie insensée. A Marseille, quarante mille morts laissaient à quarante mille survivans leur opulent héritage. Lorsque la peste eut levé ses terribles scellés, l'épouvante et la douleur se calmèrent pour entrer en possession. Alors, cette ville délivrée, qui sortait de son linceul, belle et rajeunie, se couronna de fleurs, revêtit ses plus éclatantes parures et remercia le ciel dans des fêtes. Après les vertiges de la peur, Marseille eut les vertiges de la joie. Tous ces héritiers se livrèrent sans mesure aux folles inspirations du plaisir. Le repos, la prospérité, l'abondance, vinrent en même temps réparer tous les torts du fléau. Cinq ans après la peste, la population marseillaise était remontée au chiffre de 1719, tant la nature est une bonne et féconde mère!

Le chevalier Rose fut mal récompensé de son dévouement; il avait jeté toute sa fortune au fléau : on le laissa dans sa généreuse pauvreté. Quant à Belzunce, le régent lui offrit l'évêché de Laon, que décorait la dignité de premier pair ecclésiastique : Belzunce refusa ; il ne voulut pas quitter le troupeau pour lequel il avait été si bon pasteur pendant l'orage. Le siége de Marseille était celui de sa gloire et de ses habitudes : il y demeura pour jouir de la reconnaissance publique et continuer ses querelles avec le parlement d'Aix et l'évêque de Montpellier. Il voulut bien seulement, pour réparer les brèches faites à sa fortune, accepter deux abbayes considérables. Dix ans après le pape Clément XII l'honora du pallium.

Le souvenir de la peste de Marseille est resté fidèlement et profondément gravé dans la tradition populaire. Nous autres, jeunes gens d'aujourd'hui, nous avons tous entendu raconter cette lamentable légende par nos aïeules, dont les mères étaient contemporaines de Belzunce et de la contagion. La mémoire du peuple a fait jusqu'ici ce que la plume des historiens n'a pas su faire. Un Thucydide a manqué à la peste de la Provence. L'histoire écrite du fléau ne se trouve que çà et là par lambeaux informes et décolorés. La peinture ne l'a guère mieux reproduit, si ce n'est un tableau de Serres, peintre marseillais, qui a peint la peste d'après nature, qui est monté avec Rose aux glacis de la Joliette, qui a planté son chevalet dans cette terre putride, et a copié sur une grande et terrible toile, cette grande et terrible scène d'ensevelissement, qui domine tout le drame funèbre de 1720. Le tableau de Serres, d'une effrayante vérité, se trouve au château Borelli, magnifique demeure des environs de Marseille.

L'administration de la santé, qui possède un bas-relief de Pierre Puget, représentant la peste de Milan, et un tableau de David sur la peste de Marseille, a voulu reproduire sur tous les panneaux de la salle de son conseil les épisodes du fléau dont elle est chargée de préserver la

Digitized by Google

ville. Toutes ces peintures exécutées à Paris sont de très-médiocres ouvrages.

Cette peste, qui a trouvé les beaux-arts si impuissans et la littérature si ingrate, a eu cependant un grand résultat littéraire. Elle a donné naissance à l'Académie de Marseille. Pendant les horreurs du fléau, quelques citoyens fugitifs, qui avaient abrité leur terreur dans les environs de la ville, se réunissaient dans une bastide, où, pour chasser toute idée importune et s'étourdir sur les menaces du danger, ils se livraient au culte consolateur des muses. Chacun de ces jours si meurtriers pour la ville était rempli dans la banlieue par une séance poétique. Jusque-là le jeu était innocent; c'était de l'hygiène littéraire, rien de plus. Mais quand le fléau eut cessé de ravager Marseille, les séances littéraires rentrèrent en ville avec les émigrés rassurés. Le jeu avait été pris au sérieux; on lui donna de la consistance au moyen de lettres-patentes qui fondèrent l'Académie de Marseille.

Ainsi cette Académie est née de la peste, et c'est sans doute pour ne pas faire parler de cette fatale origine qu'elle s'est toujours conduite avec cette réserve et cette discrétion qui lui ont valu l'honorable suffrage de M. de Voltaire.

EUGÈNE GUINOT.

LE BAISE MAINS.

Au nord de l'Europe, à l'entrée d'un golfe de la mer Baltique, il est une autre Venise, formée de quelques îlots épars, que le génie de l'association a réunis en une seule cité, comme un même nom réunit les divers membres d'une même famille. Ne voilà pas moins de six siècles que les quartiers séparés de la Venise du Nord ont franchi leurs limites naturelles, et cependant ils tendent à se rapprocher encore. Heureux seraient les hommes si les liens du sang avaient la durée des liens de pierres!

Cette autre Venise, c'est Stockholm, où régnèrent deux Gustave surnommés le Grand; l'un parce qu'il brisa d'un coup de son épée les fers cruellement bien rivés de sa patrie; l'autre, parce que, à force de courage et de génie, il éleva son pays au premier rang des nations militaires de l'Europe.

Ce dernier n'était plus, et sur son trône, vacant par sa mort de soldat, le droit de succession avait fait asseoir une reine quasi grand homme, mais folle et capricieuse femme, qui ne devait rien laisser d'elle, après un peu plus de vingt ans de règne, pas un successeur de son rang.

Digitized by Google

Christine régnait, ou plutôt, le prudent Oxienstiern, s'appuyant auprès d'elle sur de vieux services rendus au grand Gustave, continuait à gouverner sagement l'Etat. Il prouvait hautement par sa toute-puissance que le titre de reine ne donne pas toujours la souveraineté absolue, tandis que l'heureux comte de Lagardie, furtivement introduit dans le lit royal, savait bien que penser de ce vœu de célibat qu'un peuple pudibond et crédule confondait, dans son ignorance, avec celui de chasteté.

Il y eut un jour grande et solennelle réception dans le vieux palais des rois de Suède. Nobles Suédois, savans étrangers et philosophes courtisans venaient saluer Christine, au vingt-unième anniversaire de son jour de naissance. Le peuple s'était paré pour la fête de sa reine, et, se pressant en foule jusque dans la cour du palais, il accompagnait de ses *vivat* bruyans les harangues grecques et les discours latins, inspirés par la galanterie suédoise aux grands corps de l'Etat, jaloux de l'estime d'une souveraine aimée de Descartes, et vantée par Saumaise.

Mais, tout-à-coup, voilà le peuple qui s'agite, bourdonne et murmure; les officiers de la garde du palais courent à leurs quartiers respectifs, réunissent leurs troupes, et les rangent en bataille dans la vaste cour. Toutes les fenêtres du château s'ouvrent en même temps et se garnissent de femmes et d'hommes en riches habits, en uniformes des grands jours. Tous les yeux, toutes les mains se dirigent sur le même point, et chacun semble dire : " Le voilà."

Le comte de Lagardie, beau, jeune et fier comme le favori d'une reine, paraît au balcon principal du palais, et du haut de la galerie, il jette ces mots d'ordre au chef de la police, qui l'écoute tête découverte:

" La reine ne veut pas qu'on emprisonne cet homme, dit-il ; faites-lui seulement donner à l'instant, sur cette place, vingt coups de canne, et qu'il soit renvoyé libre ; tel est l'ordre de sa majesté."

L'homme, auteur de ce tumulte, est conduit au milieu d'un cercle immense de soldats. Le chef de la police, ce jour-là bourreau par dévouement pour la reine, ordonne au coupable de s'agenouiller, et lentement, et vingt fois, il fait si lourdement tomber sa canne sur les épaules du patient, qu'à chacun des coups qu'il reçoit, un cri rauque sort de sa poitrine et va éveiller un sentiment de compassion dans l'âme des dix mille spectateurs de cette exécution soudaine.

Or, quel était le crime de cet homme si rudement châtié, un jour de fête, et presque sous les yeux de Christine ? Pourquoi la voix de Lagardie semblait-elle émue de colère quand il avait dit : "La reine ne veut pas qu'on l'emprisonne ?" Pourquoi le sombre feu d'une joie cruelle avait-il animé les regards de l'heureux favori, alors qu'il avait ajouté : " Donnez-lui vingt coups de canne ; tel est l'ordre de sa majesté !"

Cet homme n'était rien de plus qu'un jeune ouvrier mineur, venu de Norberg à Stockholm, pour assister aux fêtes brillantes du jour de naissance de la reine. Son crime venait de son ignorance des lois de l'éti-

Digitized by Google

quette. On lui avait dit, là-bas, dans sa province de Westmanland, qu'à pareil jour la souveraine puissance aimait à s'entourer de ses derniers comme de ses plus nobles sujets, et que la main royale s'offrait nue aux baisers du peuple suédois.

Baiser la main d'une reine ! la main de cette Christine dont l'image adorée était tout: ornement et joie dans la cabane enfumée de Lambken, l'ouvrier mineur ! c'était-là un bonheur auquel il ne se croyait pas appelé à prétendre ; mais quand il apprit qu'il y avait, dans l'année, une époque où les portes du palais s'ouvraient à qui voulait venir s'agenouiller devant Christine ; quand il sut cela, disons-nous, Lambken ne vécut plus que pour arriver à ce jour où, lui aussi, il devait avoir sa part des faveurs royales. Il fit ses journées de travail plus longues, et il les employa si bien, qu'au temps marqué pour les réjouissances populaires, l'ouvrier se trouva assez riche pour acheter un propre et bon costume de fête, qu'il portait avec grâce, car sa taille était belle et sa démarche facile. Comme il eut soin d'effacer cette couleur gris-de-fer qu'un long travail avait pour ainsi dire incrustée sur son visage ! comme il se fit jaillir le sang des mains pour se les rendre plus douces et plus blanches ! Il partit. Son premier soin, en arrivant à Stockholm, fut d'aller dans la grande église de Saint-Nicolas, demander à Dieu de longues années de gloire pour sa bien-aimée, la reine. Enfin arriva le jour où le canon des deux forts de Fridericksborg et de Waxholm annonça au peuple que Christine venait de voir s'accomplir sa vingtième année. Lambken, réveillé au bruit de l'artillerie, pensa que sa vie était belle, à lui; il aimait d'amour une reine de vingt ans que l'Europe admirait. Quant à vouloir jamais se faire aimer d'elle, l'ouvrier mineur n'y songeait point.

Paré de ses habits de fête, le cœur un peu serré, l'âme singulièrement agitée, il suivit la foule qui montait vers le château royal. Lambken ne s'aperçut pas que le peuple s'arrêtait respectueusement sous le vestibule du palais; il marcha toujours, heurtant les grandes dames, les brillans officiers et les graves magistrats.

Dès ses premiers pas dans la grande galerie, son simple costume avait fait scandale ; on se rangeait avec surprise pour le laisser passer ; on murmurait hautement autour de lui ; mais Lambken, avançant toujours, ne voyait rien des regards courroucés qui le foudroyaient de toute part, comme il n'entendit rien, non plus, des cris de la noblesse, indignée de se trouver au palais en si chétive compagnie. Il alla ainsi jusqu'à la porte du salon, où Christine recevait les hommages de sa cour. L'huissier introducteur lui demanda son nom et voulut l'arrêter ; mais l'ouvrier mineur, excité par l'espoir, enivré par le bruit, franchit l'obstacle en jetant son nom d'homme du peuple au gardien de la porte du sanctuaire, et il se précipita sur la main royale, qui se tendait gracieusement vers le président du sénat. A la vue de cet homme, la reine poussa un

Digitized by Google

cri d'effroi retira sa main, et cent bras se levèrent pour châtier le misérable qui venait insolemment dérober, lui, homme de rien, enfant perdu de la grande famille du peuple, une faveur réservée seulement aux privilégiés de la fortune et de la naissance.

" Christine! ma bien-aimée Christine! s'écria-t-il, quand il se vit saisi et entraîné par les valets, je ne voulais que baiser ta main sacrée, fallait-il me refuser ce bonheur?" Et lorsque dans la cour, le chef de la police exécuta la sentence prononcée par le favori, Lambken, criant sous les coups, interrompit ses plaintes, pour dire encore :

" Christine! cruelle Christine! j'en réponds devant Dieu, un jour viendra où, malgré toi, je baiserai ta main royale !"

Quand le vingtième coup de canne eut sifflé dans l'air, Lambken se releva, regarda fièrement le chef de la police, et se fit jour à travers la foule.

Le lendemain l'ouvrier mineur avait quitté Stockholm, et cependant il ne reparut pas à Norberg.

Cinq ans après, deux prisonniers, l'un jeune homme de seize à dix-sept ans, accusé d'une tentative de rapt, l'autre chef avoué d'une bande de voleurs de grand chemin, s'entretenaient, dans un cachot commun, de la rigueur de leur sort.

"Ah ! disait le jeune homme, ce que je regrette au monde, c'est l'espoir de revoir jamais celle que j'aime.

—Enfant, reprit le bandit, tu en seras quitte pour quelques années de prison et tu te désespères, comme s'il n'était pas reconnu que l'amour vrai ne perd jamais ses droits! Ecoute: Une reine belle, fière et cruelle, fit un jour frapper de vingt coups de canne un pauvre diable, qui s'était pris pour elle d'une invincible passion ; il ne voulait, le malheureux, que poser respectueusement ses lèvres sur la main de sa bien-aimée. On le punit de sa témérité, comme s'il y avait eu crime et non pas amour dans sa folle entreprise. Lui, jura devant Dieu que cette main qui le repoussait viendrait un jour, d'elle-même, se placer sous ses baisers, et que cette bouche qui disait: "Frappez le coupable!" s'ouvrirait pour demander grâce au pauvre diable, si indignement battu par le chef de la police.

Ce jour de vengeance tant désiré se fit long-temps attendre ; mais il arriva cependant. C'était durant une partie de chasse ; la reine, bon cavalier, luttant d'adresse avec les gens de sa cour, lança si hardiment son cheval, que celui-ci l'emporta loin de ses compagnons de chasse et elle se trouva dans la profondeur d'une forêt, soudainement entourée par dix hommes qui ne connaissaient ni la peur, ni la pitié. Christine, car c'était elle, leur dit: Je suis la reine ! Moi, car c'était moi, le chef des bandits, l'homme battu, je lui répondis : Je suis Lambken, celuiqui a juré de baiser ta main royale, et depuis cinq ans j'attendais que tu vinsses me l'offrir. Nos pistolets armés et braqués sur elle la menaçaient

Digitized by Google

de mâle-mort. Christine hésita, je m'avançai vers elle ; mais que j'étais ému, mon Dieu!

" Prosterne-toi, me dit-elle sans pâlir, ceux que j'admets au baisemains ne m'approchent qu'à genoux."

Elle me tendit la main, je la couvrais de baisers, et puis, heureux d'avoir accompli mon serment, je la laissai partir. Le surlendemain, moi et mes compagnons nous étions pris. Mais que m'importe? je me suis tenu parole. L'expérience m'a prouvé qu'en amour il ne faut jamais désespérer de rien, et qu'auprès d'une femme, fût-elle reine de Suède, il y a toujours pour nous un moment favorable, le tout est de l'attendre et de ne pas le laisser échapper quand il arrive.

Le geôlier ouvrit la porte du cachot et appela Lambken : " Allons, mon garçon, il est l'heure !" cria-t-il au prisonnier, ce qui voulait dire : " La potence est dressée et le bourreau vous attend."

MICHEL MASSON.

MOHAMMED-ALI-PACHA.

Avant de pénétrer dans l'intérieur de cette Egypte, naguère gisante et inanimée comme les momies de ses tombeaux, arrêtons un instant nos regards sur l'homme qui l'arrache à ses langes séculaires.

L'an de l'hégire 1151 (1775), un pauvre officier de police mourut à Cavala, petit port de l'eyalet de Roum-Ili, laissant un fils âgé de quatre ans, sans pain, sans asile, et, ce qui était plus cruel encore, sans parens et sans amis. Les Turks, comme on le sait, sont charitables. L'aga recueillit l'orphelin dans son harem, et lui apprit ce qui constituait alors en Turquie une éducation complète, l'équitation, l'exercice du *djérid*, le maniement du sabre et de la carabine. Cet enfant, c'était ce Mohammed-Ali, qui, soixante ans plus tard, devait relever un empire, et en ébranler un autre.

Il était dans sa destinée de n'attirer les regards du monde qu'à l'âge où les hommes politiques sont déjà sur le déclin de leur gloire ; et ce n'est pas une des particularités les moins remarquables de cette existence, si bizarrement accidentée d'ailleurs, que de voir ses plus belles années, ses années d'une jeunesse rêveuse d'avenir, et délirante d'ambition, s'écouler bourgeoisement dans un comptoir de marchand de tabac. Telle était la position que Mohammed-Ali s'était faite dans le pays, en quittant la maison qui avait nourri son enfance. Apparemment il fallait que le réformateur appelé à renouveler l'industrie aussi bien que la po-

Digitized by Google

litique de l'Orient, fût préparé à ce double rôle par une des plus bannales conditions industrielles, comme par le rang le plus élevé de la hiérarchie gouvernementale.

Toutefois, cette jeunesse obscure se rattache déjà par quelque rapport à la vieillesse qui va la suivre. Dans ce commerçant apprenti qui, avec une mince gratification de quelques piastres, a le talent d'acquérir une patente, un magasin, du crédit, et devient, sans savoir lire ni écrire, un des plus riches marchands du sangiak, ne découvre-t-on pas en germe la capacité financière du monopoleur qui absorbera les richesses de l'Egypte, pour les lui rendre en travaux fructueux et en institutions civilisatrices? Ce sujet officieux qui va proposer ses services pour réduire un village rebelle au fisc, qui prend le commandement de la garde de police, comme l'aurait fait son père, attire dans un piège les quatre principaux habitans, et les emmène malgré la résistance du peuple, ne trahit-il point déjà le zèle intéressé, le mélange de ruse et d'audace, qui doivent caractériser, dans une certaine phase de sa vie, Mohammed-Ali-Pacha?

Mais laissant de côté des détails qui lui sont purement personnels, arrivons au temps, où son nom se mêle à l'histoire, quand l'expédition française le fixe pour jamais dans cette Égypte, dont il doit épouser la fortune, et qu'il va doter d'immenses et glorieux destins. Merveilleux exemple de cet enchaînement providentiel qui relie entre eux les termes de toute progression humanitaire! Un décret du directoire français, lançant une armée sur les rives du Nil, vient arracher un marchand macédonien à ses étroites spéculations, et cet homme ranimera un jour le flambeau de civilisation allumé sur les ruines de Memphis par les enfans de Paris! Au premier bruit de la guerre qui se prépare, un irrésistible instinct l'entraîne. Il part. Le contact d'une race intelligente va développer les germes de cette pensée puissante qui s'ignore encore elle-même. L'homme de l'Occident, Napoléon, va électriser de son regard celui qui doit, à son tour, personnifier en lui la vie et la gloire de l'Orient; et quand l'Egypte est terrassée au pied des pyramides, sa défaite devient pour elle plus féconde que la victoire même, parce qu'au nombre des vaincus est Mohammed-Ali. Dans cette leçon où la stérile résignation musulmane n'a vu que l'arrêt d'une immuable fatalité, lui a tout compris, le progrès, l'ordre, la science, la civilisation, l'Europe.

Généralement les faits qui concourent à l'accomplissement de son œuvre, Mohammed-Ali n'en est redevable qu'à ses instigations, ou à sa propre volonté, tirant de lui-même et ourdissant de ses mains les fils de sa trame. Deux circonstances capitales vinrent pourtant favoriser son ambition, sans qu'il ait pu les prévoir, et que son influence les ait préparées; mais celles-là, il sut en quelque sorte se les approprier, et en faire les instrumens de sa grandeur. Nous avons indiqué la première:

Digitized by Google

c'est l'invasion de l'Egypte par les troupes françaises ; la seconde est la guerre de la Porte contre les Mameluks.

Pendant la lutte et l'occupation des Français, confondu dans les grades inférieurs, Mohammed-Ali ne joue encore qu'un rôle passif et subalterne. Il prend à la vérité l'empreinte de ce moule européen, dans lequel il refondra plus tard l'Orient démonétisé ; mais c'est une œuvre intime, secrète, spéculative, dont il ne peut tirer immédiatement parti ; et si ses théories le rendent déjà supérieur à ses compatriotes, il reste encore, par sa vie effective, dans une position tout-à-fait secondaire. Dans la guerre contre les Mameluks, au contraire, il ne tarde pas à occuper le poste le plus important, et, pendant toute la durée de cette longue tragédie, il remplit tellement la scène, que sa biographie devient l'exposé du drame lui-même. En comptant les victimes qui tombèrent sous ses coups, la postérité demandera quelle sorte de courage a pu le pousser dans ce dédale de sanglantes intrigues. L'Egypte régénérée répondra pour lui.

Puisque nous venons de rappeler les principales circonstances qui occupèrent sa jeunesse, peut-être ne sera-t-il pas superflu de jeter aussi un coup d'œil rapide sur les antécédens de ses futurs adversaires, les Mameluks.

Ce fut vers le milieu du XIIe siécle, pendant l'expédition de saint Louis en Égypte, que le soudan Maleck-Sala, arrière neveu de Saladin, et petit-fils de ce Maleck-Adel dont une plume française a popularisé le souvenir, acheta un certain nombre de jeunes Circassiens, et en fit ses gardes du corps. On les nomma Mameluks, ou esclaves militaires; ils ne tardèrent pas à devenir esclaves-rois. *La faczon et manière de faire du soudan*, rapporte le sire de Joinville, *estait que quand aucuns de ses chevaliers de sa haulqua, par leurs prouesses, avaient gagné du bien, tant que ils se pooient passer de luy, de paour que il avait que ils ne le déboutassent et tuassent, il les faisait prendre et mourir en ses prisons et prenait tout le bien que leurs femmes et leurs enfans avaient.* Sous le règne suivant, révoltés contre ce despotisme, ils renversèrent, par un meurtre, la dynastie des Ayoubites, et s'emparèrent du trône qu'ils conservèrent pendant près de trois siècles, malgré les attaques des chrétiens, des Turks et de Tamerlan, malgré les périls plus imminens encore où les jetaient leur turbulence et leurs divisions continuelles.

Enfin, à la faveur de ces troubles, l'empereur Sélim Ier s'empara de leur capitale en 1517, fit pendre leur sultan à une des portes du Kaire, et remit à un pacha ou vice-roi, le gouvernement de l'Égypte, devenue province de l'empire ottoman. Toutefois, pour balancer l'autorité de ce lieutenant, et le maintenir toujours dans sa dépendance, il établit une oligarchie composée de vingt-quatre beys mameluks, entre lesquels il partagea le commandement des Livas.

C'était organiser l'anarchie. Cette division du pouvoir, sans rien

Digitized by Google

équilibrer, détermina des hostilités permanentes entre les pachas et les beys. Une seule cause (et l'on en peut conclure quelle fut pendant trois cents ans l'horrible situation du pays) apportait une trève à la guerre intestine: c'était la guerre étrangère.

Vainement l'Égypte, cette terre qui intervient toujours dans les affaires humaines, protesta contre la funeste présence de ces Asiatiques, en refusant à leurs enfans les conditions de viabilité qu'elle leur avait accordées d'abord, et dont elle est si prodigue envers d'autres races. Impuissans à se perpétuer par la génération, ils se recrutèrent de jeunes gens enlevés, comme leurs ancêtres, aux pays caucasiens ; et, comme pour discréditer ces droits du sang dont les dépouillait la nature, ils déclarèrent la dignité de bey incompatible avec la qualité de fils de Mameluk, réservant exclusivement le pouvoir à ceux d'entre eux qui auraient été pris ou achetés, en un mot aux esclaves. La servitude, leur seul moyen de reproduction sociale, devint donc aussi leur premier titre de noblesse, et ils offraient le spectacle unique d'une armée, d'un corps politique, d'une société toute entière frappée de sterilité, répudiée à la fois du monde et des hommes, et continuée depuis trois siècles par l'adoption, le rapt et le pillage, quand le sultan Sélim III résolut d'arracher l'Égypte à leur désastreuse domination.

Déjà plusieurs beys avaient succombé dans des embûches tendues par les agens de la Porte ; mais en 1802, Mohammed-Pacha-Kousrouf, un des officiers turks qui avaient commandé l'armée pendant la campagne contre les Français, reçut, avec le pachalik d'Égypte, l'ordre secret d'exterminer la milice et ses chefs, et de diriger contre eux toutes les troupes dont il pourrait disposer. L'exécution de ce coup d'état était réservée à un bras plus fort. Mais l'idée première en appartient à ce prince, qui semble n'avoir précédé Mahmoud et Mohammed-Ali dans la carrière, que pour leur signaler la route et les écueils des réformes politiques.

Quinze mille hommes environ furent réunis sous les éténdards du pacha ; agrégation bizarre où se trouvaient représentées toutes les contrées orientales, excepté cette Égypte pour la possession de laquelle on allait en venir aux mains, et qui jusqu'alors n'avait participé que par sa désolation aux débats dont elle était l'objet et le théâtre. L'infanterie se composait surtout de bandes albanaises, turques et barbaresques. La cavalerie, moins nombreuse, n'était qu'un amas d'aventuriers de tous pays, et formait un de ces corps d'éclaireurs que les Turks appellent les *fous* (DELHIS.) Insuffisante par elle-même contre cette superbe milice des Mameluks, la première cavalerie du monde, suivant l'expression de Bonaparte, cette armée devait tirer sa force des haines et des jalousies qui divisaient ses adversaires ; car, dans leur aveugle ambition, les beys se montraient toujours prêts à sacrificer leur cause commune à des intérêts individuels.

Digitized by Google

A cet élément de succès, le nouveau vice-roi crut en ajouter un autre en confiant une de ses bannières à Mohammed-Ali, qui avait fait la dernière campagne sous ses ordres, et dont il avait remarqué la bravoure et l'intelligence. Puis, égaré par cet esprit de vertige qui semble présider à la politique des Turks depuis qu'ils justifient leur fatalisme par leur propre décadence, il exclut de son état-major le seul homme qui puisse lui offrir un véritable appui. Ses troupes viennent d'essuyer un échec près de Damanhour : les chefs en rejettent la faute sur l'absence de Mohammed-Ali, qu'ils taxent de malveillance et de lâcheté ; et le pacha, avec une inconséquence inexplicable, prête l'oreille à cette calomnie. En vain l'accusé prouve-t-il qu'il ne s'est éloigné du champ de bataille que pour opérer une diversion indispensable et concertée d'ailleurs avec les autres généraux ; on le destitue.

Outré de cette insultante disgrace, il fait sa paix avec les Mameluks, stipule une alliance entre eux et leurs ennemis les Albanais, ouvre au bey les portes du Kaire, et oblige Mohammed-Kousrouf à se réfugier dans Damiette, où il court l'assiéger et le prendre. De ce jour date l'influence politique de Mohammed-Ali.

Essentiellement conservateur et stationaire au milieu des désordres anarchiques, l'Orient semble répugner à ces subversions complètes qui abolissent d'un seul coup le fait et le droit ; et lors même qu'il renverse les institutions, il en respecte encore les formes extérieures. On peut dire aussi qu'en Orient les révolutions épargnent les choses et n'atteignent guère que les hommes. Les gouvernans succombent, mais les gouvernemens résistent. Depuis trois trois siècles que les Mameluks se battaient contre les vice-rois d'Égypte, les coutumes de cette institution hétérogène établies par Sélim Ier n'avaient pas subi d'altération, et il ne s'était pas fait, entre les deux partis, une seule déclaration de guerre. Un pacha était-il tué ou déposé ? le mécanisme administratif du divan n'en fonctionnait en apparence ni plus ni moins régulièrement. On nommait un autre visir, et on le chargeait secrètement d'une mission de vengeance ; mais le grand-seigneur, par des témoignages officiels, se hâtait d'approuver la révolte, de peur qu'elle ne se mît en garde contre le châtiment, et souvent aussi pour épargner à l'impuissance de l'autorité impériale la nécessité de sévir. Les Mamelnks, de leur côté, avaient conservé l'usage de se faire représenter auprès du gouverneur par un cheik-el-beled, ou chef des villages, chargé, dans le principe, de leur communiquer les volontés de son altesse ; mais quand leur parti dominait, ce commissaire changeait de rôle, dictait des ordres au lieu d'en recevoir, d'otage se faisait maître et geôlier, et s'emparait du pouvoir, dont le vice-roi ne gardait plus que le vain titre. L'Égypte avait alors ses maires du palais.

D'après les erremens de cette politique timorée dont nous venons de tracer l'esquisse, un autre pacha fut choisi par Sélim pour remplacer et

Digitized by Google

venger Mohammed-Kousrouf. Ali-Gézaïrly (c'était son nom,) malgré les assurances pacifiques sous lesquelles il cachait ses véritables instructions, ne devait point trouver, de la part de la nouvelle ligue, des dispositions plus soumises. Prévoyant le parti qu'il pourrait en tirer un jour, Mohammed-Ali fomentait sous main l'anarchie ; bientôt même il leva le masque et seconda ouvertement, à la tête des troupes albanaises, l'insurrection des beys, qui ne tardèrent pas à faire tomber Gézaïrly sous leurs coups. Mohammed-Ali s'était contenté d'emprisonner Kousrouf-Pacha ; les Mamelouks tuèrent son successeur.

La dignité de premier cheik-el-beled, et la direction des affaires publiques était restée, depuis la déposition de Mohammed-Kousrouf, entre les mains d'un certain Osman-Bardissy. A peine ce bey se fut-il défait, avec l'aide de Mohammed-Ali, du dernier gouverneur nommé par la Porte, qu'un nouveau prétendant vint lui disputer le pouvoir. C'était un de ses frères d'armes, arrivant d'Angleterre, et fondant ses prétentions à la vice-royauté sur la protection spéciale du cabinet de Saint-James. Dès-lors Mohammed-Ali, qui s'était servi des Mameluks pour renverser deux vice-rois, travaille à les détruire par leurs propres armes, et se met à briser l'instrument qui désormais n'est plus pour lui qu'un obstacle. D'abord il suscite la guerre entre les deux beys rivaux, et prête à Osman-Bardissy l'appui de ses troupes ; puis, quand il a expulsé le protégé, ou plutôt le bouc émissaire du ministère anglais, il soulève le peuple contre ce même Bardissy, auquel il vient de procurer la victoire, le foudroie au milieu de son triomphe, et confond dans la même défaite le vainqueur et le vaincu. Sa vengeance avait introduit les Mameluks dans le Kaire; son ambition les en chassa. Ces guerriers nourris dans l'intrigue et la défiance, contre lesquels la politique du divan épuisait, depuis des siècles, les ressources de son astuce et de sa force, semblaient obéir comme un jouet, comme un ressort souple et facile, aux passions de cet homme apparu d'hier et déjà devenu une puissance.

Dès à présent, s'il la veut, la vice-royauté est à lui. Personne n'est là pour la lui disputer. Mais ira-t-il exposer sa fortune naissante à la double inimitié des Mameluks acharnés à sa perte, et du grand-seigneur qu'il a outragé dans la personne de ses lieutenans ? Plus clairvoyant, il rend le pachalik à un délégué de la Porte, à ce Mohammed-Kousrouf, qu'il a fait prisonnier, voulant, par cette soumission apparente, retarder la vengeance du sultan, présenter aux coups des Mameluks un prédécesseur qui lasse leurs attaques, et se faire ainsi pour l'avenir la vice-royauté moins glissante.

Toutefois cette autorité, qu'il lui aurait été facile de garder pour lui-même, il n'a point encore le pouvoir d'en revêtir un autre. Son choix ne réunit pas les suffrages des chefs de troupes et des cheyks, et leur assemblée qui confère au gouverneur d'Alexandrie, Kourchid-Pacha, le

Digitized by Google

dangereux honneur de commander au Kaire et à l'Égypte, dédommage Mohammed-Ali de cet échec, en le nommant caïmacan, ou lieutenant du visir.

Cette double élection ratifiée par un firman impérial, et les hostilités contre les beys, qui reprenaient leur cours, lui fournirent bientôt de nouvelles occasions d'affaiblir ceux qu'il devait déjà regarder comme ses ennemis personnels. Pendant que des agens secrets disposaient le divan en sa faveur, il harcelait, à la tête de l'armée turque, la cavalerie des Mameluks; mais les intrigues qu'il entretenait à Constantinople, et l'activité qu'il déployait dans les opérations militaires, ne l'empêchaient point de s'immiscer en personne dans les affaires de la capitale de l'Égypte, protégeant les habitans contre la rapacité de la soldatesque, et se rendant nécessaire pour apaiser les séditions qu'il avait soulevées lui-même.

Ses menées le conduisirent en peu de temps au résultat qu'il en attendait. Les cheyks, ou chefs de la religion, dont l'Égypte, au milieu de ses calamités, voyait parfois surgir l'intervention comme une ombre de représentation nationale, fatigués d'un gouverneur qui, outre ses torts réels, avait encore à leurs yeux ceux que lui prêtait sourdement un rival, proclamèrent sa déchéance, et le remplacèrent par son caïmacan. Mohammed-Ali cette fois jugea le moment opportun; il accepta. Kourchid voulut résister, et se renferma dans la citadelle; l'élu des cheyks vint l'y assiéger, et la place allait être enlevée d'assaut, quand un capidgi-bachi apporta la nomination de Mohammed-Ali au pachalik, où *l'appelait*, disait le firman d'inféodation, *le vœu de l'Egypte*. Et cela était vrai, car on ne connaissait de lui que le bien qu'il avait fait, ou du moins le mal qu'il avait empêché, et le peuple, et les prêtres, et l'armée, avec cette unanimité d'acclamations, écho de la voix de Dieu, tous applaudissaient à ce choix, excepté le sultan lui-même, qui feignait de condescendre à l'opinion publique, quand il ne faisait que céder à une nécessité impérieuse.

Ici se présente une remarquable coïncidence. Cette même année 1803, où l'Égypte tombait aux mains de Mohammed-Ali, Czerni-George battait les Turks, à la tête de la révolte des Serviens, qui alluma plus tard l'insurrection de toute la Grèce; et ainsi s'accomplissaient en même temps deux événemens qui devaient aboutir à détacher de la Turquie ses deux plus importantes provinces.

Le voilà maître enfin de ce pachalik, si long-temps disputé! Parmi tant de rivaux, c'est lui, c'est Mohammed-Ali, qui l'a le plus ardemment convoité, qui a le plus vaillamment combattu, qui a pratiqué les menées les plus habiles, et le plus compromis sa fortune et sa tête.—A lui l'Égypte! Mais cette possession, si chèrement achetée, qu'a-t-elle donc de si digne d'envie, et qui vaille tant et de si grands sacrifices? Au dedans, un peuple accablé d'impôts à contenir, une armée pillarde et

Digitized by Google

indisciplinée à réduire à l'obéissance, une guerre de complots et une lutte ouverte à soutenir contre les Mameluks ; au dehors la politique à la fois jalouse et débile du divan qui le laissera écraser s'il est vaincu, et le frappera dans l'ombre s'il triomphe ; de tous côtés, d'incessantes attaques et des haines à mort: voilà ce que sa position lui présente, et ce que d'avance il a vu lui-même. N'importe, rien ne l'arrêtera ; il a un but et le moyen d'y parvenir :—pour but, la régénération de l'Égypte ; pour moyen, une inébranlable volonté. Ces deux terribles ennemis qui le menacent, la Porte et le corps des Mameluks, trop faible encore pour leur résister seul, il armera contre eux cette race arabe, qui ne comptait jusqu'ici que dans les calculs du fisc, et le sultan l'aidera d'abord à ébranler la puissance des beys. Les endormir par des trèves, et envenimer leurs inimitiés réciproques; tantôt les enlacer dans d'invisibles trames, tantôt les surprendre par de brusques attaques ; un jour les attirer, le lendemain les poursuivre ; lutter sans cesse avec eux de vigueur et de perfidie, telle sera la tactique qui enfin consommera leur ruine.— Car lui aussi, comme Sélim, a prononcé leur sentence. Obstacle déclaré à toutes les réformes exigées par la situation de l'Égypte, les Mameluks périront. Et cette Porte, qui déjà, aux yeux des enfans d'Ismaël, a perdu le prestige de sa grandeur, cette Porte sourde à leurs cris et à leurs prières, il lancera contre elle, comme un bélier vivant, les tribus altérées de vengeance, et il la fera trembler sur ses gonds, si même il ne la brise un jour, pour ouvrir passage aux peuples dont il aura précipité l'essor. Ainsi, malgré les résistances, que son adresse doive les éluder ou sa force les vaincre, à tout prix il marchera, et il entraînera l'Égypte après lui. Il le veut,—de la volonté d'un homme qui sent en lui tout un monde tressaillir, s'agiter pour une transformation sociale, et se préparer à une vie nouvelle ; il le veut. — A lui l'Égypte !

Mais avant de rien fonder, il est nécessaire qu'il déblaie son terrain de tous les empêchemens qui l'encombrent ; avant d'ensemencer son champ, il doit le purger de toutes les plantes parasites et délétères. C'est d'abord aux Mameluks qu'il s'attaque. Il leur fait écrire qu'une partie des troupes turques les attendent au Kaire pour se révolter, et plusieurs beys, accourant se jeter dans le piége, y trouvent la mort qu'ils apportaient à leur ennemi. Puis ce sont ses propres soldats qu'il se voit contraint de décimer, en faisant lui-même la police de sa capitale. Jour et nuit, sous le déguisement d'un simple *cavas**, il parcourt les rues, les cafés, les places publiques, livrant les pillards aux gardes qui le suivent de loin, et parfois punissant de sa main le flagrant délit. Bref, le peuple lui sait déjà gré de sa fermeté répressive : cette rigueur, qui témoigne de sa confiance en lui-même, lui fait plus de partisans qu'à ses prédé-

* Soldat Turk.

Digitized by Google

cesseurs une coupable indulgence, et bientôt son pouvoir se trouve assis sur des bases si solides, que la Porte, dans sa défiance habituelle, juge le temps venu de l'en dépouiller. Elle rétablit par un firman l'autorité destructive des beys, et nomme un autre visir à la place de Mohammed-Ali ; mais lui, fort du dévouement des Albanais et de ses compatriotes, élude les ordres de sa hautesse, en feignant d'être retenu par les troupes. Vainement les Mameluks, et surtout Mohammed-l'Elfy, le protégé de l'Angleterre, remportent sur son armée d'importans avantages ; la résistance de la ville de Damanhour, qui tient pour lui, neutralise les effets de leurs victoires isolées. La Porte, obligée de caresser celui qu'elle ne peut abattre, lui confère de nouveau le titre de vice-roi, et la mort simultanée des deux beys les plus redoutables, Osman-Bardissy et Mohammed-l'Elfy, lui tient lieu d'un succès décisif. Profitant alors de la consternation où cette double perte jette ses ennemis, il les attaque lui-même, les bat en plusieurs rencontres, et pour se soustraire plus long-temps à leur agression, les fait poursuivre dans le Sayd par les Bédouins qu'il a soudoyés.

Déjà nous l'avons vu insurger contre un bey le peuple du Kaire : maintenant c'est le désert qu'il soulève contre les Mameluks, et en associant ainsi les Arabes à ses victoires, il prépare le réhabilitation de leur race.

La capitale à peine débloquée, une invasion imprévue appelle ses efforts sur un autre point. Le cabinet de Saint-James, toujours occupé de ses prétentions sur l'Égypte, envoie au secours des Mameluks six mille hommes que le gouverneur d'Alexandrie, gagné d'avance, reçoit dans sa ville ; mais une tentative des Anglais sur Rosette échoue complètement, et tandis que les beys, divisés entre eux, hésitent à prendre parti pour une armée étrangère qui ne leur paraît pas imposante, ou à entendre les propositions avantageuses que le pacha leur adresse, les troupes britanniques se rembarquent, trop heureuses de ne point laisser de prisonniers, grace à la génerosité du vainqueur.

Ainsi sa fortune ne lui manquait pas plus qu'il ne manquait à sa fortune, et de toutes ces épreuves dont on espérait sa ruine, sa puissance sortait toujours retrempée et affermie.

Cependant la Porte changeait de maître sans renoncer à sa politique ombrageuse. A Selim, renversé par la secousse qu'il avait donnée lui-même au janissariat, avait succédé le féroce Mustapha, dont la nullité politique ne devait occuper le trône que pour laisser à Mohammed-Ali le temps de repousser l'invasion anglaise. Puis, après ce qu'on pourrait appeler une année d'interrègne, Mustapha IV, expiant par sa mort l'assassinat de son prédécesseur, avait fait place à son frère Mahmoud, qui devait continuer la mission inachevée de Sélim. Mais l'exterminateur des janissaires avait à remplir encore une autre grande et importante mission : en présentant sans cesse un but d'activité aux forces renais-

Digitized by Google

santes de l'Égypte, il devait contribuer au développement de cette puissance, par ses efforts pour la comprimer.

La secte des Wahabytes, formée depuis cinquante ans dans le Nedjed, par un cheyk dont elle avait pris le nom, maîtresse de l'Hedjas et de l'Iémen, et menaçant déjà Damas et Bagdad de ses armes victorieuses, offrit à l'empereur le moyen d'affaiblir un vassal redouté. Il ordonne donc au vice-roi d'Égypte d'aller combattre les révoltés d'Arabie, espérant tuer ces deux rébellions, en les mettant aux prises. Mais, loin de reculer devant les dangers de cette expédition, le pacha n'y voit pour lui qu'un accroissement de richesses et de puissance. Il fondera la sécurité de son commerce sur les garnisons de places maritimes, la facilité de ses relations avec l'Iémen sur la terreur qu'il jettera parmi les tribus, la tranquillité de ses frontières sur l'extermination des voleurs, et enfin son crédit politique dans l'islamisme sur la protection qu'il accordera aux villes saintes.

Un seul obstacle l'arrête. Ralliés dans le Delta, dont ils ravagent les campagnes, et veillant aux portes du Kaire, comme sur une proie qu'ils s'apprêtent à saisir, les Mameluks ne lui permettent point d'éloigner son armée. Ces étrangers doivent-ils donc retarder plus longtemps l'exécution des grandes choses qu'il médite ? Leurs brigandages n'ont-ils pas fait assez sentir au pays la nécessité d'un gouvernement unitaire ? Une race entière va-t-elle encore s'arrêter paralysée par une factieuse aristocratie, et n'est-il pas temps que l'Égypte leur passe sur le corps, puisqu'ils s'obstinent à entraver sa marche ? Mohammed-Ali se décide à trancher ce nœud gordien de sa politique, à frapper un de ces coups condamnés par les règles communes de la justice, mais dont les hommes d'une certaine trempe osent assumer la responsabilité devant Dieu et leurs semblables, quand ils pèsent d'une main les prétentions égoïstes des castes, et de l'autre les intérêts généraux et les droits imprescriptibles des sociétés. — Le massacre des Mameluks est résolu.

Le visir désarme d'abord leur défiance par un armistice habilement préparé, et pour leur donner moins d'ombrage, il paraît exclusivement occupé de l'expédition d'Arabie. Il fait construire une flottille sur la mer Rouge, et va lui-même à Suez activer les travaux. Il exige des Moultezims l'impôt et le revenu de leurs terres pendant deux années, bâtit à Alexandrie d'immenses magasins destinés au commerce, dont il conçoit déjà le développement et les bases nouvelles, et annonce enfin à tout l'empire le départ de l'armée, commandée par son fils aîné Toussoun-Pacha.

Le 1er mars 1811, la maison de l'Elfy, comblée depuis quelques jours de trompeuses faveurs, est invitée à se rendre à la citadelle, pour présenter ses adieux au fils de son altesse. C'était en effet de leurs derniers adieux qu'il s'agissait. A peine entrés, les Mameluks sont fusillés du haut des murailles, sans pouvoir fuir ni se défendre. Le même jour, a

Digitized by Google

la même heure, on égorge leurs frères dans les rues du Kaire, dans les villes, dans les campagnes du Sayd et du Delta, et la proscription qui les immole par milliers, force les débris de leur milice à se jeter dans le désert.

Ainsi périt, après six cents ans d'existence, le corps des Mameluks, exception dans la physiologie humaine, anomalie dans les lois de l'organisme social. Pas un regret ne s'éleva pour eux de cette terre dont ils avaient si long-temps étouffé les plaintes, pas une larme ne se méla au sang expiatoire dont ils l'arrosaient. On sentait qu'avec eux finissait le règne du pillage et de la barbarie. Des qualités brillantes que plusieurs de leurs devanciers avaient portées sur le trône, ils n'avaient gardé, dans la dernière phase de leur carrière, qu'une bravoure fougueuse presque toujours fatale au pays et à eux-mêmes ; encore ne s'étaient-ils signalés, depuis l'expédition de Bonaparte, par aucun fait d'armes mémorable. Ils avaient contribué, en débutant, à repousser une armée française marchant sous la bannière de la religion ; des Français d'un autre âge, combattant au nom de la liberté, prirent sur eux une dernière revanche, et la France ensevelit ainsi dans ses victoires cette gloire militaire qu'elle avait vu naître.

L'obstacle renversé, l'armée partit. A une guerre d'extermination, les Wahabytes opposèrent le courage du désespoir. Ibrahim-Pacha, second fils du vice-roi, dut aller au secours de son frère Toussoun ; il fallut s'y prendre à trois fois pour réduire cette puissance, menaçante rivale du Kaire et de Constantinople ; mais enfin, après six années consécutives de siéges, de marches, de combats et de massacres, Ibrahim rasa Derregéh, capitale de l'empire sectaire, et la révolte fut noyée dans des flots de sang.

Jusqu'ici nous avons vu Mohammed-Ali réprimer, punir, faucher, non pour récolter, mais pour détruire. Sa politique s'est montrée toute négative. Il va commencer maintenant à semer, à fonder, à organiser ; son gouvernement va devenir à la fois conquérant et créateur. Déjà les victoires de ses fils dans la péninsule arabique, ont ajouté à ses possessions le grand chérifat de la Mecque, les villes principales du Nedjed et les ports de la mer Rouge : il continue à recomposer par la conquête ce vaste royaume des Pharaons, dont il ne gouverne encore qu'une partie.

L'Arabie a dévoré l'élite de ses soldats, et l'Égypte, épuisée d'hommes et d'argent, ne suffit plus à réparer tant de pertes. C'est aux régions méridionales, terres nourricières des esclaves où les mères pleurent sur leur fécondité, que le pacha va demander des ressources nouvelles, et porter en échange de plus heureux destins. Remontant le Nil à la tête des débris de l'armée son fils Ismayl rattache la vieille Ethiopie à l'Égypte, qui reçut d'elle autrefois ses premiers élémens de civilisation, et qui pourra bientôt enfin lui payer sa dette de six mille ans. En vain

Digitized by Google

l'Afrique sauvage accourt-elle tout armée du fond de ses déserts; en vain les féroces Chaykie, les anthropophages Chelouks opposent-ils à la mousqueterie égyptienne leurs javelots empoisonnés, leurs armures de fer et leurs boucliers de peau de rhinocéros; ils sont repoussés vers les sources du fleuve qu'ils adorent. Le Kenous, encore peuple de ces colosses et de ces temples géans que le grand Sésostris semait sur son passage, le Chendy, territoire oublié de la théocratique Meroe, le Domer, le Halfay, le Sennâr que le fleuve Blanc et le fleuve Bleu embrassent dans leurs détours, la Basse et la Haute-Nubie, qui, depuis Cambyse, n'avaient pas vu d'armée de race caucasique, le Kordoufan et le Dar-Four, archipels d'oasis au milieu du désert, riches d'or, de cuivre, de fer, riches surtout d'une population nombreuse; tous ces pays vierges, couvrant une étendue de trois cents lieues depuis la cataracte de Phylie jusqu'aux montagnes de l'Abyssinie, deviennent tributaires du vice-roi. Il ne régnait que sur la moitié du Nil: aujourd'hui le fleuve n'arrose pas une terre qui ne reconnaisse sa suzeraineté. Cette vaste région se résume dès-lors en deux grandes unités, le Nil et Mohammed-Ali.

Mais à l'orgueil que lui met au cœur ce prodigieux agrandissement, vient se mêler une déchirante et inconsolable douleur. Ismayl, son fils victorieux, sa joie et sa gloire, Ismayl est brûlé vif dans sa tente par un des rois africains qu'il a détrônés. Ah! sans doute, cet affreux supplice est l'expiation de tant de sang répandu.—Et maintenant qu'il se souvienne, ce monarque dont les entrailles saignent, et qui pleure un fils ravi par le feu à ses embrassemens, qu'il se souvienne qu'il est le père aussi de ces peuples confiés à sa tutèle, et dont il a trop souvent prodigué la vie!—Cette leçon terrible n'aura pas été donnée en vain. Sa politique abjurera ce vouloir impitoyable, ces habitudes sanguinaires qu'il avait crues nécessitées par son rôle de destruction, pour revêtir un caractère d'humanité et de clémence plus conforme à l'œuvre de régénération qu'il a desormais entreprise.

Il a réuni et coordonné les membres épars d'un vaste empire; l'Égypte des Pharaons est reconstituée. Mais elle ne présente encore qu'un être matériel et inerte, un colosse sans chaleur, sans action et sans ame. A quel foyer va-t-il puiser l'animation qui doit, dans ce grand corps, régler le mouvement, éveiller la pensée, échauffer le cœur, en un mot faire circuler la vie? C'est à la France qu'il va demander pour son œuvre ce souffle créateur; car il a compris que l'immobile Orient a besoin de l'impulsion étrangère, et il se rappelle celle que les Français ont déjà donnée à son pays; il sait que la France est savante comme l'Allemagne, industrielle comme l'Angleterre, et sympathique plus qu'aucun peuple d'Europe; il sait qu'elle est la nation initiatrice et prêtresse par excellence, celle que son amour social, son génie novateur, son instinct de propagande, ont établie intermédiaire entre Dieu et l'humanité.

C'est donc à sa discipline qu'il confie l'éducation de l'Égypte. Les

Digitized by Google

intérêts du commerce français sont représentés auprès de lui par un magistrat éclairé, un diplomate habile. Cet homme, Mohammed-Ali l'attire et le fixe près de sa personne ; il le caresse, il s'en empare, il lui arrache le secret de sa pensée ; au milieu des piéges dont l'entoure un suzerain jaloux, il n'agit plus que par ses avis, et le ministre de France devient en quelque sorte, sous l'influence de cette captation, son propre ministre*.

Mais un conseiller ne lui suffit pas ; il lui faut aussi des hommes d'action. Un officier français, fuyant l'Europe, triste et déserte à ses yeux, depuis qu'elle a perdu son grand empereur, vient à passer par le Kaire, pour se rendre auprès de Fateh-Ali-Schah, dont il doit discipliner l'armée. Mohammed-Ali l'arrête. Que va chercher en Perse le colonel Sèves ? Les émotions et la gloire du champ de bataille ? — L'Égypte les lui donnera. Et aussitôt des casernes se construisent à Sènes, et vingt mille Arabes, joints à vingt mille nègres, enfans des contrées récemment conquises, sont formés à la tactique par un soldat de Napoléon.

Dès lors le nom de Français devient auprès du vice-roi la recommandation la plus puissante, et tous ceux qui lui apportent leur industrie, sont admis sans examen dans les services publics. Habiles ou non, c'est à l'œuvre qu'il les jugera plus tard, et en attendant, son peuple n'aura qu'à gagner à ce frottement avec des Européens.

L'occasion se présenta bientôt de mettre à l'épreuve les troupes nouvelles, les premières troupes indigènes reproduisant sur le sol africain les manœuvres européennes. L'insurrection grecque triomphait. Ce Kourchid-Pacha, que nous avons vu disputer l'Égypte à Mohammed-Ali, s'était laissé battre à la tête de cinquante mille Osmanlis par une poignée de rayas, et la mort qu'il s'était donnée lui-même, pour prévenir les coups du divan, n'avait pas ramené la victoire sous les drapeaux de ses successeurs. Quatre armées gisaient dans les ravins de la Thessalie et du Péloponèse ; trois flottes couvraient l'Archipel de leurs débris ; le sang ottoman s'épuisait, et le chemin de Stamboul était ouvert aux giaours. Le sultan eut recours alors au vainqueur des Wahabytes, et quelque regret qu'il éprouvât de fournir un nouvel aliment à son ambition, force lui fut d'opposer un vassal encore soumis en apparence à ce débordement populaire qui menaçait déjà sa capitale et son trône. Une première expédition de trente mille hommes, commandée

---

*Nous avons entendu des négocians d'Alexandrie reprocher à M. Drovetti, le consul dont il est ici question, d'avoir moins servi les intérêts de ses compatriotes que ceux du pacha. Nous ne sommes point à même de prononcer sur cette accusation, soulevée par quelques griefs individuels ; mais nous ne craindrons d'être démentis par personne, en disant que M. Drovetti, par la nature des relations qu'il a contribué à établir entre la France et l'Egypte, par la prépondérance qu'il a acquise dans le divan du Kaire à la légation française, a rendu, sous le rapport des intérêts généraux, un immense service à son pays.

Digitized by Google

par Ibrahim-Pacha, partit donc d'Alexandrie, pour débarquer sur les côtes de la Grèce occidentale.

Ce fut un curieux rapprochement et une étrange antithèse politique que l'invasion de la Morée et de la Crète par les régimens de Mohammed-Ali. Le vieux monde évoquant pour un duel ses deux grands types, l'Égypte et la Grèce ! l'unité aux prises avec la multiplicité ! Et la France sympathisant avec ces deux aspects du progrès social, représentée à la tête de ces deux émancipations, l'une et l'autre fécondes, quoique d'une nature différente, chez les Hellènes par Fabvier, chez les Arabes par Sèves ; chez le peuple constitutionnel par le carbonaro, le Français libéral ; chez le peuple soumis à l'autocratie militaire, par le bonapartiste, le Français étranger à la marche de l'Europe depuis la chute de l'aigle impérial ! Et certes, l'un et l'autre auxiliaire étaient bien dans son rôle ; car tandis que les Grecs ne devaient leur régénération qu'à leurs efforts individuels, Mohammed-Ali déterminait le progrès en Égypte, comme Napoléon l'avait hâté en Europe par le despotisme.

On fit dans ce temps un crime au pacha de combattre une nation généreuse, dont l'alliance eût favorisé sa propre indépendance. On a senti généralement depuis que le réformateur d'un état musulman ne pouvait, sans renoncer à sa mission, se placer au point de vue du libéralisme européen. Fondant la réalisation de ses projets sur l'obéissance aveugle de son peuple, ne devait-il pas prévenir les conséquences d'un fait menaçant pour son autorité, et effrayer, par l'exemple du châtiment, ses sujets influencés par l'exemple de la révolte ? Mohammed-Ali ne fut point philhellène, et il ne fallait rien moins qu'une aveugle préoccupation politique pour exiger de lui ce caractère ; mais, loin de mériter dans cette circonstance la réprobation de l'humanité, il acquit de nouveaux droits à ses applaudissemens. A cette extermination qui avait jusqu'alors caractérisé la lutte, il substitua les lois de la guerre européenne, et il apprit à ses ennemis comme à ses soldats cette clémence que, depuis la mort de son fils, il pratiquait lui-même.*

La bataille de Navarin et la présence d'une armée française ayant mis un terme à ces débats prolongés par la belle défense des Hellènes, Ibrahim évacua la Morée. Mais, dans l'absurde morcellement du territoire grec, l'île de Candie resta sous les lois de son père : contre-sens politique qui compromit son autorité avec les antipathies religieuses et sociales d'une population libérale et chrétienne. Mohammed-Ali n'avait

* On a beaucoup parlé des cruautés d'Ibrahim en Morée, et l'intérêt qu'inspiraient les malheureux Grecs a partout accrédité cette erreur. La vérité est qu'Ibrahim a ravagé quelques provinces, mais qu'il n'a pas versé de sang hors du champ de bataille. Au lieu de massacrer les prisonniers, à l'exemple des Grecs et des Turks, il les a fait passer en Egypte, et le vice-roi les a remis plus tard entre les mains des consuls européens.

Digitized by Google

rien à faire en Europe; son action gouvernementale n'y pouvait être qu'oppressive et rétrograde. C'étaient l'Asie et l'Afrique qui seules attendaient de lui le progrès.

Une circonstance peu importante en elle-même devait bientôt réunir à ses vastes domaines une contrée plus riche et d'une occupation plus difficile encore. Mohammed-Ali réclame au pacha de Saint-Jean-d'Acre quelques déserteurs égyptiens réfugiés dans cette ville, et celui-ci, d'après les injonctions du sultan, refuse de les livrer. Ibrahim, le bras droit de son père, investit cette place qui avait arrêté Bonaparte; il s'en empare après un siége meurtrier, et ce succès lui livre la Syrie tout entière.

Alors Mahmoud se voit forcé d'intervenir activement, et de recouvrer par la force ce que son imprudence lui a fait perdre. Cette révolte, qu'il a fatalement provoquée, va mettre enfin aux prises le vassal et le suzerain, le destructeur des Mameluks et le destructeur des janissaires, les deux novateurs de l'islamisme; car le sultan a marché sur les traces du vice-roi: il a senti, comme lui, la nécessité d'une réforme; comme lui, il a donné à ses institutions l'appui d'une armée régulière; et s'il est resté, selon le sort des imitateurs, inférieur à son modèle, on peut dire néanmoins qu'il fait progresser son peuple, malgré ses revers, comme Mohammed-Ali régénère le sien par la victoire. Mais la rivalité des deux souverains, des deux hommes, n'est ici que secondaire, et s'efface, dominée par une autre lutte plus importante. C'est Stamboul et le Kaire qui se précipitent l'un sur l'autre comme deux lions furieux; ce sont deux races qui se prennent corps à corps. Mohammed-Ali a rendu aux Arabes le sentiment de leur force, en les armant, en les disciplinant, en leur répétant ce commandement d'*en avant marche!* qu'ils n'avaient jamais oublié depuis que Bonaparte l'avait fait retentir à leurs oreilles; et maintenant ils vont demander raison aux Turks de trois siècles d'abrutissante oppression. Et les Turks, armés comme les Arabes de la tactique européenne, mais privés par tant de précédentes défaites de toute foi en eux-mêmes et dans leurs chefs, succombent dans les plaines d'Iconium, berceau de leur grandeur.—Ici, par Mohammed-Ali s'accomplit une immense révolution sociale, qui commence pour ses sujets, qui se continue pour les Ottomans;—ascendante et positive pour les premiers, décroissante et négative pour les seconds. Les Arabes d'Égypte ne formaient qu'une masse compacte, incapable de spontanéité et couchée à plat-ventre par une soumission fanatique; il fallait un levier qui relevât ce peuple tout d'une pièce, et le remit sur ses pieds.—Mohammed-Ali fut ce levier.

Toutefois sa politique, si puissante à remuer les populations sur lesquelles la religion lui donne prise, est trop inflexible pour maîtriser de même les races que leurs habitudes et leurs croyances religieuses n'offrent pas toutes passives à son action. Sa domination devient pour

Digitized by Google

ces dernières un lit de Procuste qui ne peut les contenir sans les mutiler. Maronites et Druses, chrétiens et schismatiques, sont traités par lui comme s'il comptait sur la résignation de leur orthodoxie ; aussi ces hommes, révoltés contre la tyrannie d'une autorité musulmane, lui vendent-ils chèrement la possession de leurs montagnes. Il lui faudra renoncer à la Syrie, ou plutôt modifier l'administration trop rigoureuse qu'il y a d'abord introduite ; mais, quoi qu'il arrive, il y a pour lui dans cette résistance une indication dont il a sans doute déjà pénétré le sens: c'est qu'à un gouvernement trop peu élastique pour se prêter aux variétés de mœurs et de caractères, il ne faut que des peuples homogènes et homœopathes ; son pouvoir marche en Asie avec la langue arabe: contesté là où cette langue se mêle à d'autres idiomes, il doit s'arrêter là où elle diparaît.

Aussi bien ce ne sont plus seulement les Osmanlis qui lui barrent le passage. Déjà les Russes accourent défendre Constantinople, proie superbe que se réserve l'ambition de leurs autocrates, et la France, ainsi que l'Angleterre, interdit à l'Égypte de provoquer, par ses menaces, cette intervention du czar, également dangereuse pour tous.—Retenu par des obstacles providentiels dans le vaste cercle politique que sa puissante épée a tracée autour de lui et dont il s'est fait centre, Mohammed-Ali n'a plus aujourd'hui qu'à achever, au sein de ses états pacifiés, la mission que lui avait imposé le triple rôle de révolutionnaire, de conquérant et de fondateur.

Révolutionnaire,—il a soustrait son pays à l'autorité de la Porte, détruit la milice des Mameluks, renversé l'empire des Wahabytes, dépouillé le clergé de son pouvoir temporel.

Conquérant,—il a envahi l'Arabie, la Nubie, la Morée, la Crète, la Syrie.

Fondateur, il a ressuscité la nationalité arabe, organisé le nizam ou armée régulière, introduit en Égypte les arts, les sciences, les industries de l'Europe. C'est à cette grande œuvre qu'il met aujourd'hui la dernière main.

Heurter un continent contre l'autre et forcer l'Europe à s'interposer entre l'Afrique et l'Asie musulmane, c'était sans doute couronner avec éclat vingt-huit années de règne ; mais plus haut que cette célébrité de conquérant, vulgarisée par tous les siècles, l'élèvent aux yeux de l'avenir les pacifiques conquêtes, les trophées plus solides et plus rares dont il a enrichi ses peuples ; il a eu la gloire de poursuivre sa réforme avec une infatigable ardeur au milieu de ses armemens continuels. A lui aussi la gloire d'avoir francisé l'Égypte ! car il appelle incessamment l'initiation française ; il la récompense de son admiration, de ses honneurs, de ses trésors. Bimbachys, beys, pachas, les Français à son service, en dépit des préjugés religieux, sont par lui revêtus de tous les grades; ouvriers, maîtres, conducteurs de travaux, ingénieurs, médecins, mathématiciens,

Digitized by Google

marins, militaires, artistes, des Français figurent chez lui dans tous les rangs et communiquent à tous l'enthousiasme du grand et du beau. L'activité française circule dans ses états comme un courant électrique, comme une sève vivifiante ; par elle, il crée des arsenaux, des flottes, des fonderies, des manufactures, des écoles ; par elle, l'Égypte commence à s'animer, à savoir, à sentir, à vivre ; par elle, toutes les gigantesques entreprises qu'avait rêvées pour ce pays le grand homme de la France, Mohammed-Ali les réalise, et ses actes s'élèvent à cette haute inspiration. Cette pensée de civilisation orientale, née du génie de Napoléon, et dont Mohammed-Ali s'était épris dès sa jeunesse, maintenant qu'il est puissant, il l'épouse et elle devient féconde pour le bonheur de l'humanité, car ce n'est pas l'Orient seul qui bénira tant de glorieux enfantemens : l'Occident y trouve aussi pour ses peuples une garantie de richesses et de prospérités nouvelles. Si, par la guerre, Mohammed-Ali a produit, entre trois continens, un conflit inévitable et momentané d'ambition, de jalousie et de haine, par les travaux et les arts de la paix, il leur a préparé une longue communion d'affections, d'intérêts et de jouissances.

LUCIEN DAVÉSIÉS.

L'OR DES PINHEIROS.

La dernière moitié du XVIe siècle constitue l'époque la plus remarquable de l'histoire du Brésil après celle de la découverte. Ceux qui ont étudié à fond cette histoire, ou qui ont lu simplement Southey, connaissent seuls le courage dont il faut s'armer pour en affronter la longue monotonie. Les Portugais ne se trouvèrent pas en face de demi-civilisations capables de résistance, telles que celles du Pérou et du Mexique ; les riches dépouilles qui affluèrent tout à coup en Espagne, et qui faillirent la rendre maîtresse de l'Europe, ne furent point leur partage. Il leur fallut gagner pied à pied le sol brésilien, et demander des richesses à l'agriculture plutôt qu'aux mines que la nature avait placées loin du littoral. C'est ce qui explique l'aridité de leurs annales en Amérique : de petits et interminables combats contre des peuplades barbares dont les noms sont tout ce qui en reste aujourd'hui ; quelques explorations aventureuses dont les déserts qui en furent le théâtre connaissent seuls les détails ; çà et là un petit nombre de grandes et généreuses actions ; puis, dominant tout cela, le spectacle perpétuel de

Digitized by Google

l'oppression, de tout ce que le fort peut se permettre contre le faible; tel est, en peu de mots; l'esquisse historique des premières années du Brésil.

On doit pourtant rendre cette justice aux Portugais que leur conduite en Amérique ne fut ni plus violente ni plus cruelle en général que celle des Français, des Anglais et des autres nations européennes, autres que les Espagnols. Ils ne furent pas toujours les agresseurs dans leurs guerres avec les indigènes, et ils n'eussent pas demandé mieux que de les civiliser. Les Martin Affonso de Souza, les Mendez de Sà, les Albuquerque, les Coutinho, sont des hommes dont le nom est passé avec honneur jusqu'à nous. On trouverait même difficilement, parmi les premiers colons portugais, quelques-uns de ces hommes de sang et de dévastation à mettre en parallèle avec ceux que l'Espagne vomissait à cette époque avec une si déplorable fécondité, sur la malheureuse Amérique.

Vers la fin donc du XVIe siècle, les premières difficultés de la colonisation étaient vaincues au Brésil. Les peuplades du littoral résistaient bien encore sur un grand nombre de points, mais les plus redoutables d'entre elles, telles que les Tapuyas, les Goytacazes, les Tupinambas, étaient en partie exterminées, ou s'étaient retirées dans l'intérieur. Déjà commençait, parmi la plupart de ces nations abruties, cette émigration gigantesque qui, des bords de l'Atlantique, les a conduites jusque sur ceux de l'Amazone, où leurs débris se sont conservés jusqu'à nos jours. Celles de mœurs plus douces s'étaient réunies dans des villages à la voix des missionnaires, ou supportaient patiemment le joug des Portugais; ceux-ci, en un mot, commençaient à respirer. Néanmoins la civilisation, comme une plante étrangère transportée dans un sol rebelle, avait peine à prendre racine; une étroite lisière du littoral en offrait seule des traces incontestables.

Ce que cette lisière perdait en profondeur, elle le gagnait en étendue. Pendant six cents lieues, un navire qui eût longé la côte à vue de terre, eût aperçu çà et là des éclaircies dans les forêts, apparaissant comme des taches sur leur sombre verdure, des colonnes de fumée s'élevant du sein des plantations naissantes, des sucreries en pleine activité, quelques bâtimens transportant d'un point à un autre les produits de l'Europe; puis, séparées par d'énormes distances, un petit nombre de cités, d'apparence encore modeste, mais déjà assez florissantes. Au nord, Itamarica, Olinda, Pernambuco, Bahia, alors capitale de la colonie entière; plus bas, Porto-Seguro, Rio-Janeiro, qui commençait à se développer au bord de sa magnifique baie; enfin, aux dernières limites du territoire déjà colonisé, Santos et San-Vicente en face l'une de l'autre, sans compter d'autres points moins importans où se déployait également l'activité européenne.

De l'intérieur, les colons ne connaissaient presque rien encore. Quel-

Digitized by Google

ques missionnaires, un petit nombre d'aventuriers intrépides s'étaient, il est vrai, enfoncés à d'assez grandes distances dans le pays ; mais la plupart avaient péri massacrés par les sauvages, ou succombé à leurs fatigues ; à quelques lieues de la côte, il n'y avait aucune sûreté pour le voyageur. On savait seulement qu'aussi loin qu'on s'avançât à l'ouest, rien ne changeait d'aspect dans le désert : les forêts succédaient aux forêts, les montagnes aux montagnes, et une fois lancé dans ces solitudes sans bornes, l'homme était, comme le navire en plein océan, perdu pour ses semblables, sous la main seule de Dieu.

Dans les premières années du XVIIe siècle, le mouvement colonial continua de progresser ; de nouvelles tribus indiennes disparurent ou furent mises hors d'état de nuire ; un grand nombre d'autres établissemens se formèrent ; les villes fondées dans le siècle précédent échangèrent leurs maisons en pisé et aux toits de chaume contre des édifices réguliers ; des églises surtout, que n'eût pas désavouées l'Italie, s'élevèrent dans les villes les plus importantes, à Bahia, entre autres, qui plus tard devait posséder une magnifique cathédrale qui long-temps n'eut point de rivale en Amérique. La connaissance de l'intérieur s'accrut dans la même proportion. Des aventuriers affamés d'or se dispersèrent dans toutes les directions, et le succès couronna plus d'une fois leurs recherches, que le gouvernement encourageait de tout son pouvoir.

Entre tous se signalèrent les habitans de la province de Saint-Paul, alors San-Vicente. Récemment encore, sur la foi de Charle-voix et d'autres écrivains qui eux-mêmes avaient copié les missionnaires jésuites du Paraguay, les Paulistas étaient représentés comme ayant été dans l'origine un ramas de déserteurs de toutes les nations, de criminels fuyant le châtiment dû à leurs forfaits, de brigands en un mot. Il a fallu que, vers la fin du siècle dernier, un moine brésilien, Fray Gaspar de Madre de Deos, zélé pour l'honneur de son pays, vînt laver ses compatriotes des accusations portées contre leurs pères : cependant Fray Gaspar n'a réussi complètement qu'à réhabiliter les premiers fondateurs de Saint-Paul, qui, en effet, n'a pas eu l'origine impure qu'on lui attribuait.

En 1555, deux missionnaires d'une vie admirable, les pères Nobrega et Anchieta, partirent de Santos pour reconnaître l'intérieur du pays. Après avoir franchi une âpre chaîne de montagnes dont les chemins encore aujourd'hui sont à peine praticables, ils virent s'étendre devant eux une vaste plaine entrecoupée de collines et d'ondulations de terrains, de savanes et de forêts. A l'ouest, les flancs escarpés et noirâtres de la Serra de Mantiqueira servaient de cadre au tableau. Rendant graces à Dieu de ce qu'ils voyaient, les deux missionnaires résolurent d'établir là le centre de leurs travaux, et en hommes d'action qu'ils étaient, se mirent aussitôt à l'œuvre. Au sommet d'une éminence

Digitized by Google

en pente douce, située au milieu de la plaine, et au pied de laquelle coulait le Piratininga, ils élevèrent de leurs propres mains, et à l'aide d'un petit nombre d'Indiens convertis, quelques huttes en branchages et en terre. Treize autres missionnaires, envoyés de Bahia, vinrent bientôt se joindre à eux, et la nouvelle ville prit le nom de Piratininga, de la rivière qui serpentait à ses côtés, nom qu'elle échangea plus tard contre celui de Saint-Paul, qu'elle porte aujourd'hui. Vasconcellos, qui a écrit la vie d'Anchieta, nous a laissé un tableau intéressant du genre de vie de ces premiers missionnaires. Une étoffe grossière de coton composait tout leur vêtement; leurs sandales étaient faites des fibres rudes d'une espèce de chardon sauvage: une natte de paille, suspendue à la toiture de leurs huttes, en défendait seule l'entrée; des feuilles de bananier, étalées à terre, servaient à la fois de table et de serviettes; leur nourriture frugale dépendait des Indiens, qui leur apportaient les produits de leur pêche et de leur chasse, et qui souvent les laissaient manquer du strict nécessaire. Cependant, sous ces misérables cabanes, le luxe de la civilisation s'était glissé en même temps que la religion. Anchieta, qui avait fait de bonnes études à Coïmbre, enseignait le latin aux enfans de quelques créoles du voisinage, et même à ceux des Indiens. Manquant de livres, il passait les nuits à écrire ses leçons, faisant autant de copies de chacune qu'il avait d'élèves. Lui-même apprenait la langue des Indiens, et la sut bientôt assez pour composer des chants qui devinrent aussitôt populaires. On lui doit une des meilleures grammaires de cette langue qui ait été publiée, sans parler d'un poème latin de cinq mille vers qu'il composa pendant un séjour de plusieurs mois au milieu des Indiens, et qu'il grava dans sa mémoire jusqu'à ce que, de retour à Saint-Paul, il pût le jeter sur le papier.

La plaine de Piratininga n'était cependant pas entièrement déserte, lorsque les missionnaires vinrent s'y établir. Depuis peu d'années, quelques colons s'y étaient fixés, ou plutôt y menaient uue vie intermédiaire entre celle de l'Indien et de l'homme civilisé, négligeant la culture, sauf celle du manioc, absolument indispensable à leurs besoins, suppléant au reste par la chasse, sans cesse en quête de mines, et se battant avec les peuplades indiennes qu'ils réduisaient en esclavage, quoique la plupart d'entre eux eussent pris femme parmi elles. Il est à peu près certain, malgré l'autorité de Fray Gaspar, que ces premiers colons étaient un mélange d'hommes de toutes les nations, qu'une vie désordonnée avait conduits naturellement à embrasser cette existence sauvage.

La ville naissante attira sur les lieux un grand nombre d'autres colons qui, pour la plupart, imitèrent ceux dont je viens de parler. Il paraît même, d'après une attaque que les Paulistas de la campagne firent contre ceux de la ville, en 1590, qu'il existait une violente inimitié entre ces deux classes de la population, inimitié dont les missionnaires étaient la cause indirecte. A Saint-Paul, en effet, comme dans le reste

Digitized by Google

de l'Amérique, les missionnaires s'interposaient sans cesse entre les Indiens et leurs oppresseurs. Occupés seuls sérieusement de la civilisation des premiers, il leur fallait sans relâche arrêter la main des seconds, qui, en quelques instans, détruisaient, par un acte de violence, le fruit de longues années de travaux. Ces luttes n'étaient pas sans dangers pour ces religieux, qui assez souvent couraient risque de la vie malgré le respect qu'inspirait alors leur habit. L'attaque dont il vient d'être question était principalement dirigée contre eux, et un chef indien se signala en les défendant.

Quoi qu'il en soit, en moins d'un demi-siècle, il se forma dans la province de Saint-Paul une population mélangée de Portugais qui avaient conservé la pureté de leur sang, d'Indiens et de métis issus des alliances des deux races. Ces derniers, presque aussi nombreux à eux seuls que les autres, reçurent le nom de Mamalucos ou Mamelucs que les historiens de l'Amérique appliquent quelquefois sans distinction à tous les Paulistas de cette époque.

Les mœurs de cette race de fer, son courage indomptable, sa haine pour toute espèce de joug, ses courses gigantesques dans l'intérieur du pays, ont fait de son histoire un épisode à part dans celle du Brésil. Les Paulistas, pendant un siècle et demi, furent sur terre ce que, dans le même intervalle, les flibustiers furent sur les côtes de l'Océan et de l'Amérique espagnole : se procurer des esclaves, et chercher des mines, telles étaient à peu près leurs seules occupations. Lorsqu'ils eurent découvert le petit nombre de celles qui existaient dans leur voisinage, et réduit à rien les peuplades indiennes qui les environnaient, ils étendirent leurs excursions plus loin. Vers 1620 environ, ils commencèrent à envahir les célèbres Réductions indiennes que depuis près de quarante ans les jésuites avaient fondées sur les frontières du Paraguay, et pendant un demi-siècle il ne se passa guère d'années sans qu'ils y fissent des apparitions, pendant lesquelles ils pillaient les riches églises des missionnaires, et emmenaient en captivité tous les Indiens qu'ils pouvaient saisir, sans distinction d'âge ni de sexe. Ce fut une des raisons qui engagèrent les jésuites à armer leurs néophytes, et qui leur ont fait peindre les Paulistas sous de si noires couleurs. Plus tard ces derniers s'avancèrent jusqu' aux frontières du Haut-Pérou, et traitèrent de la même façon les missions naissantes du Gran-Chaco et de Santa-Cruz de la Sierra. Enfin au nord, quelques-uns d'entre eux atteignirent, dans leurs aventureuses excursions, les bords du fleuve des Amazones. C'est à peu près comme si, l'Europe étant couverte de forêts sans chemins tracés, un habitant de la France se frayait une route jusqu'au centre de la Sibérie.

Une ressemblance de plus entre les Paulistas et les flibustiers, c'est la manière dont s'organisaient leurs expéditions, et le mélange de superstition, de mépris de la vie, et de férocité qui formait le fonds de leur

Digitized by Google

caractère. De même que chez les frères de la côte, c'était ordinairement quelque vieux coureur des bois, bronzé de corps et d'ame, et initié à tous les secrets du désert, qui concevait le plan de l'expédition, ou bien quelque jeune débutant dans la carrière, désireux de se signaler. Il ne manquait jamais de volontaires pour s'enrôler sur leurs pas. Les conditions de partage du butin futur arrêtées et tous les préparatifs terminés, une dernière formalité restait à remplir, celle de régler ses comptes avec le ciel et d'attirer sa faveur sur l'entreprise. Une messe, à laquelle assistaient avec recueillement tous les intéressés, faisait ordinairement l'affaire. Les plus dévots allaient ensuite purifier leur ame de ses vieux péchés auprès d'un prêtre, qui souvent recevait en même temps leur vœu de consacrer aux autels une partie du produit de l'expédition. Si le moine était sévère, avant de donner l'absolution, il s'enquérait soigneusement de l'objet de l'entreprise, et n'absolvait qu'autant qu'il était simplement question de découvrir des mines ; mais le plus grand nombre passaient prudemment cette question sous silence, recommandant seulement, en termes généraux, de traiter avec douceur les Indiens qui se présenteraient sur la route, afin de les attirer au giron de l'église. Le pénitent n'avait d'ordinaire en ce moment aucune objection à faire; une fois en route, Dieu sait comment il tenait ses promesses !

Enfin, soit par terre, soit par eau, l'expédition se mettait en campagne. Les parens, les amis, l'accompagnaient à quelque distance, faisant des vœux pour sa réussite : tous savaient le peu de chances qu'ils avaient de se revoir. Alors commençait dans toute son énergie la lutte de l'homme avec la nature sans frein et terrible du désert. Il fallait souvent, la hache à la main, s'ouvrir une route dans l'épaisseur des forêts, camper pendant des semaines entières dans des terres noyées et pestilentielles, affronter les rivières débordées, les chutes d'eau, la flèche de l'Indien caché en embuscade, les feux d'un soleil vertical pendant l'été, les pluies diluviennes de la saison opposée, la famine, les maladies ; braver en un mot tout ce que l'imagination peut se représenter de dangers de toute espèce. Partout où la terre était rouge et offrait certains indices à lui connus, le chef de l'expédition faisait fouiller le sol : si un peu d'or s'offrait à ses regards, les fatigues passées étaient oubliées, et les travaux d'exploitation commençaient aussitôt ; dans le cas contraire, on poussait plus avant. Des mois, des années entières se passaient de la sorte ; enfin on voyait arriver à Saint-Paul quelques malheureux hâves, méconnaissables aux yeux mêmes de leurs proches, restes de l'expédition déjà à moitié oubliée. S'ils avaient de l'or à montrer, des promesses brillantes à faire, peu importait la distance ; une fièvre générale s'emparait de toute la province : des familles entières, y compris les femmes et les enfans, se mettaient en route pour le nouvel Eldorado. Ce qui survivait aux dangers du trajet s'établissait sur les

Digitized by Google

lieux, et une nouvelle colonie était fondée. Quelquefois, lorsque les expéditions se composaient d'un petit nombre d'individus, on n'en entendait plus jamais parler. Cependant tous n'avaient pas péri ; mais séparés de leur patrie par un intervalle immense, les aventuriers se dispersaient de côté et d'autre, et chacun d'eux s'établissait là où lui en venait la fantaisie. C'est ainsi que dans les provinces les plus éloignées du Brésil, on rencontre assez souvent des familles qui, loin d'avoir oublié leur origine, rappellent encore avec une sorte de fierté que le sang des Paulistas coule dans leurs veines.

De retour dans ses foyers, le Paulista y rapportait une humeur altière, une indépendance sauvage, hostile à tous les liens sociaux. Il était rare qu'il n'eût pas quelque compte à régler avec ses voisins, soit à propos d'esclaves enlevés, soit pour toute autre offense reçue, et l'on savait qu'il eût été dangereux pour les objets de sa haine de le rencontrer le soir, à la brune, dans un lieu écarté. Un long stylet, caché dans l'une de ses bottes ou sous le cuir de sa selle, eût alors inévitablement vu le jour, et n'eût pas brillé en vain dans l'ombre. Si l'occasion favorable ne se présentait pas, malgré son irritabilité naturelle, il savait l'attendre long-temps. Maintes fois il est arrivé qu'après des années d'attente mutuelle, deux ennemis de cette espèce se rencontrèrent inopinément dans les forêts loin de tout séjour habité. L'un d'eux devait alors renoncer à la vie ; le vainqueur, après le combat, omettait rarement de déposer le vaincu dans sa dernière demeure ; il s'agenouillait ensuite sur la fosse, y récitait quelques prières, et après y avoir planté une croix formée à la hâte de deux morceaux de bois, il s'éloignait sans y penser davantage. Le désert gardait fidèlement le secret, et tout était dit.

Des individus, ces haines implacables s'étendaient aux familles qui épousaient fidèlement la cause de chacun de leurs membres, quel que fût le degré de parenté. Presque sans interruption, la ville était remplie de troubles et de dissensions ; ce que la vendetta produit encore de nos jours en Corse, se voyait donc alors à Saint-Paul, avec cette différence néanmoins qu'elle empruntait aux mœurs rudes de ce siècle une énergie dont notre époque est à peine susceptible.

Hâtons-nous d'ajouter que cette esquisse incomplète des Paulistas d'autrefois ne convient en aucune façon à ceux d'aujourd'hui. Ces derniers n'ont hérité de leurs pères qu'une noble fierté, une bravoure d'autant plus remarquable, que cette qualité n'est pas la vertu dominante des Brésiliens, et une certaine ardeur aventurière qui s'épanche en louables entreprises. Saint-Paul, par beaucoup d'endroits, ressemble à une ville de l'Andalousie : par la molle sérénité de son climat, son amour de la danse et la gaieté franche qui anime les réunions de ses habitans. Il n'est pas rare d'y entendre, comme à Cadix, les sons de la guitare, à une heure avancée de la nuit, sous quelque fenêtre grillée qu'entr'ouvre à demi une main incertaine. Les femmes qui reçoivent

Digitized by Google

ces hommages sont célèbres dans tout le Brésil par la vivacité de leurs graces, témoin le triple proverbe qui dit pour Pernambuco : elles et non eux ; pour Bahia : eux et non elles ; enfin pour Saint-Paul : elles et encore elles.

Les premiers Paulistas s'entendaient mieux à manier l'épée ou le marteau du mineur que la plume, et n'ont laissé aucune relation de leurs exploits, ainsi que l'ont fait quelques-uns des flibustiers, Raveneau de Lussan entre autres. Faute, sans doute, de documens précis, les historiens du Brésil n'ont parlé qu'en termes généraux des expéditions de cette peuplade ; on peut juger seulement, par la foule de mines dont ils lui attribuent la découverte, combien elles furent nombreuses. Le reste se trouve dans l'histoire des Missions, que les Paulistas envahissaient souvent, ainsi que nous l'avons vu plus haut. On chercherait vainement dans ces récits quelques traces d'itinéraires d'une précision satisfaisante, et encore moins d'aventures personnelles ; on ne peut que deviner, par la nature et l'audace de ces entreprises, les épisodes romanesques dont elles devaient être remplies.

Je dois donc m'estimer heureux d'avoir fait, pendant mon séjour au Brésil, la connaissance d'un vénérable père du couvent de San-Bento de Rio-Janeiro, homme instruit, curieux surtout de vieilles relations concernant les premières années de sa patrie. Parmi les marques de bienveillance que je reçus de lui, je mets au premier rang la libre disposition d'une bibliothèque assez vaste, qu'il avait formée à la longue de ses modestes économies. La partie la plus précieuse en était, sans contredit, un assez grand nombre de manuscrits, presque tous écrits par des missionnaires. Bien peu, à dire vrai, eussent mérité de voir le jour : c'étaient de monotones et interminables récits de conversions de sauvages, de miracles et autres faits semblables, de nature à intéresser seulement le couvent auquel appartenait l'auteur. Enfin, je tombai sur un véritable trésor, un mince cahier d'une centaine de pages environ, écrit en latin, une espèce de chronique de la province de Saint-Paul. L'absence de date me mit d'abord en défaut ; mais je reconnus bientôt que cette chronique ne pouvait être que du premier quart du XVIIe siècle. Un passage faisait allusion à la première expédition des Hollandais au Brésil, qui eut lieu en 1624 ; il y était en outre souvent question du père Anchieta, mort, comme on sait, en 1596, et que l'auteur paraissait avoir connu. Je ne crois pas me tromper beaucoup en fixant la date de ce curieux manuscrit aux environs de l'année 1630.

Par une rare exception, il y était peu question de miracles et beaucoup des mœurs privées des Paulistas, ainsi que de quelques-unes de leurs expéditions. En maints endroits, le bon père qui avait composé cette histoire, après avoir rapporté quelque énormité, priait le ciel de ne pas se hâter de punir cette race perverse, et d'attendre qu'elle vînt à résipiscence. Un fait, entre autres, me frappa en ce qu'il me donna

Digitized by Google

l'explication de plusieurs dictons populaires qui avaient souvent frappé mon oreille sans que je pusse remonter à leur origine. On entend assez fréquemment dire à Saint-Paul, et même dans la province de Rio-Janeiro, d'un homme qui s'est enrichi subitement, et sans moyens ostensibles, qu'il a *trouvé l'or des Pinheiros*, de celui qui tente une entreprise difficile, qu'il *cherche l'or des Pinheiros*, et ainsi du reste. Voici l'évènement tragique qui a donné naissance à ces proverbes. Les notes que j'en pris à l'instant, et le souvenir fidèle qu'en a gardé ma mémoire, me permettent de le rapporter, à peu de chose près, dans les termes mêmes du manuscrit.

A aucune époque, depuis sa colonisation, la province de Saint-Paul n'avait été remplie de plus de troubles qu'à celle dont il s'agit ici. Deux familles, les plus puissantes du pays, les Ramalhos et les Pinheiros, mettaient tout en combustion par leurs discordes et leurs querelles particulières. On n'entendait parler que d'attaques contre les personnes et les propriétés, et nul n'eût été si imprudent que de s'aventurer quelque part, même en plein jour, sans être armé jusqu'aux dents, et entouré d'esclaves pourvus pareillement de moyens de défense. Une singulière conformité de position régnait entre ces deux familles. Toutes deux remontaient aux premiers temps de la colonie. Le chef de la première était le fils de ce Joao Ramalho qui était déjà établi dans la plaine de Piratininga avant l'arrivée des missionnaires, et qui dès 1553 avait été nommé *alcaide mór* de la Villa de Santandré. Celui des Pinheiros se vantait, de son côté, que son père avait élevé la première maison de Saint-Paul après les missionnaires. Tous deux avaient eu, de femmes indiennes, une postérité nombreuse, avaient passé leurs années de vigueur en excursions dans les bois ; tous deux, enfin, avaient acquis des richesses égales en or, en diamans et en esclaves.

Il fallait que la cause qui avait donné naissance à la haine des deux vieillards fût bien grave et bien ancienne, car jusque-là ils s'étaient montrés inflexibles à toutes les tentatives qu'on avait faites pour les rapprocher. " L'arbre de l'oubli ne peut plus croître là où le sang a coulé." Ce proverbe, emprunté aux Indiens, avait été leur seule réponse à toutes les propositions de paix. Il eût fallu d'ailleurs que le compte des morts fût égal entre eux suivant la loi de la vendetta, et il parait que les Ramalhos devaient, sous ce rapport, un solde assez considérable à leurs adversaires. Dans les premières années d'une colonie, il est rare que les liens du sang ne s'étendent pas à tous les habitans. Ceux de Saint-Paul se trouvaient donc, qui plus, qui moins, alliés à l'une ou à l'autre des deux familles, de sorte que la ville, divisée en deux camps ennemis, ressemblait moins, au dire du manuscrit, à une réunion de chrétiens qu'à une horde de Tapuyas.

L'autorité civile avait fait de vains efforts pour réprimer ces fureurs et ces discordes intestines. Dans un moment d'énergie, le gouverneur

Digitized by Google

ayant voulu faire pendre un des Pinheiros pris en flagrant délit de meurtre, les parens du coupable s'étaient réunis en armes, l'avaient arraché au supplice, et pendant deux jours le gouverneur s'était vu assiégé dans son logis, où il serait mort de faim sans une vieille esclave qui trouva moyen de lui faire passer quelques fruits. L'évêque, de son côté, eût volontiers lancé une excommunication contre les fauteurs de troubles : mais il n'était rien moins que sûr de l'effet des armes de l'église contre ces mécréans, quoique le premier venu d'entre eux eût répondu par un bon coup de poignard à quiconque l'eût traité d'hérétique :

Le mal devint cependant intolérable à ce point qu'il fallut à tout prix y trouver un remède. Le gouverneur ne vit rien de mieux que de mettre à profit l'ardeur des deux partis pour les aventures, et de leur proposer une double expédition dans l'intérieur, espérant qu'au moins quelques-uns des plus turbulens ne reparaîtraient jamais à Saint-Paul.

Le soin de négocier avec les chefs des deux familles fut confié à un religieux universellement respecté pour ses vertus, le père Rafaël Macedo, ancien compagnon d'Anchieta dans ses derniers travaux au milieu des Indiens. La chronique ne disait cependant pas qu'il eût, comme ce dernier, le don de prophétie, ni celui d'entendre le langage des oiseaux, encore moins la faculté de rester pendant trois quarts d'heure au fond de l'eau en lisant paisiblement son bréviaire ; mais elle vantait son zèle infatigable pour la conversion des indigènes. Pris en effet une fois par ceux-ci avec deux de ses compagnons, le père Macedo avait vu ces derniers attachés à des arbres et tués à coup de flèches par les sauvages. Lui-même n'avait dû son salut qu'à un caprice de leur part, et en avait été quitte pour quelques mois de captivité, pendant lesquels il avait opéré des changemens miraculeux dans les mœurs de ces barbares.

La négociation fut longue et faillit plus d'une fois échouer. Après de nombreux pourparlers, l'éloquence du père Macedo réussit néanmoins à persuader les deux vieillards qui craignaient quelque perfidie secrète de la part du gouverneur. Chacun d'eux jura solennellement, pour lui et pour les siens, de suspendre toute hostilité envers ses adversaires jusqu'au départ et au retour des deux expéditions. Cette trève de Dieu réglée, on tira au sort la route que prendrait chacune d'elles. Afin d'éviter tout conflit dans le désert, l'une devait se diriger à l'ouest, l'autre au nord, sans s'écarter de cette double direction jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à une distance qui fut fixée. La première s'engageait en outre, sous peine d'excommunication, à respecter les Indiens des Missions qu'elle pourrait rencontrer ; celle-ci tomba en partage aux Ramalhos.

Saint-Paul respira lorsque le père Macedo annonça que tout était terminé. Pendant un mois que durèrent les préparatifs de départ, on

Digitized by Google

n'entendit en effet parler ni de sang répandu ni d'attaques contre les propriétés. Les Ramalhos mirent sur pied soixante-quinze hommes, et les Pinheiros environ quatre-vingts ; ces derniers étaient sous les ordres d'un neveu du vieux Pinheiro: c'est le seul dont la chronique ait conservé le nom ; il s'appelait Jose Manoel Cabral.

A peu de jours l'un de l'autre, les deux partis quittèrent Saint-Paul. Les Ramalhos se rendirent sur les bords du Tiete, qui coule à quelques lieues de la ville, et s'embarquèrent dans un lieu alors inhabité, le même probablement où existe aujourd'hui le petit hameau de Porto Feliz, destiné par sa position à prendre un jour quelque importance. Le Tiete devait les conduire en peu de temps dans le Parana, auquel il porte ses eaux. Là commençaient les déserts inconnus dans lesquels ils devaient s'enfoncer. Les Pinheiros, de leur côté, se mirent en route par terre, se dirigeant sur le vaste territoire qui forme aujourd'hui la province de Minas.

Le calme dont jouit Saint-Paul aprés le dèpart des deux expéditions fut un témoignage suffisant de la sagacité du gouverneur. Les mois s'écoulèrent, et aucune nouvelle de l'intérieur ne vint rassurer ceux qui étaient restés ; c'était chose accoutumée en pareil cas, et nul n'en conçut d'inquiétude. Un an, puis quinze, puis dix-huit mois se passèrent. Ceci devenait plus grave : avaient-ils péri sans qu'un seul eût survécu pour en apporter la nouvelle ? L'or, l'or surtout qu'ils devaient infailliblement avoir trouvé était-il à jamais perdu ? Des rumeurs vagues commencèrent à circuler de toutes parts et à prendre crédit sur les esprits. Tantôt on apprenait que loin, bien loin dans l'intérieur, des dépouilles ayant appartenu à des blancs avaient été vues entre les mains de quelque horde indienne; tantôt un moine avait fait un rêve horrible, qui s'appliquait évidemment aux deux expéditions; enfin un miracle eut lieu publiquement, qui remplit d'effroi les plus intrépides. Des nègres chantant un soir des cantiques, suivant l'usage du pays, devant une madone placée dans une niche au coin d'une rue, virent la sainte image changer plusieurs fois de couleur et finir par fondre en larmes. Toute la ville accourut pour voir ce prodige, qui persista pendant une demi heure entière.

A mesure que ces bruits prenaient de la consistance, la haine des deux partis se réveillait plus ardente que jamais; leurs armes, qu'ils négligeaient souvent de porter depuis le départ de leurs frères, ne les quittaient plus. Sur ces entrefaites, un Pinheiro frappa en pleine rue un Ramalho d'un coup de stylet, à la suite d'une dispute. A partir de ce moment, les deux familles semblèrent plus acharnées que jamais à leur destruction mutuelle.

Trois ans s'étaient écoulés, tout espoir de revoir les absens était perdu, lorsque, vers la fin d'une de ces admirables journées qui n'existent que sous les tropiques, au moment où le soleil disparaissait derrière le rideau

Digitized by Google

de palmiers qui couronnent la cime de la Serra de Mantiqueira, un canot indien aborda sur la rive méridionale du Tiete, au lieu même où les Ramalhos s'étaient embarqués long-temps auparavant. Dans le fond de l'embarcation gisait étendu un homme en apparence accablé par la maladie, qu'à son teint cuivré et à sa nudité presque complète on eût pris pour un Indien, si ses traits, quelques haillons qui couvraient son corps, et sa longue barbe, n'eussent indiqué clairement son origine en partie européenne. Au moment où le canot toucha la terre, la secousse sembla le tirer de sa stupeur ; il leva péniblement la tête et adressa quelques mots dans leur langue aux Indiens qui le conduisaient. Sur la réponse de ceux-ci, ses forces parurent renaître subitement ; il s'élança hors du canot, tomba à genoux sur la terre, l'embrassa en fondant en larmes, et perdit connaissance. Quand il fut revenu à lui, les Indiens le placèrent dans un hamac qu'ils avaient tendu entre deux arbres, et se dispersèrent de côté et d'autre, en quête de quelque gibier et de poisson pour le repas du soir. Cette petite troupe paraissait devoir passer la nuit dans ce lieu désert.

Le lendemain de cet évènement si insignifiant en apparence, une étrange agitation régnait dans Saint-Paul. Une foule nombreuse était rassemblée sur la grande place de la ville ; les deux familles ennemies se trouvaient en présence, comme si un engagement décisif allait avoir lieu entre elles. Malgré la confusion qui semblait exister au premier coup d'œil entre les groupes, les partisans de l'une ne se mêlaient pas à ceux de l'autre ; tous les regards se portaient vers le centre de la place, où les Pinheiros entouraient un homme hâve, décharné, ayant peine à se tenir debout. Cet homme était Jose Manoel Cabral, débarqué la veille sur les bords du Tiete. L'aspect du sol natal et l'impatience de revoir les siens avaient agi si vivement sur lui, qu'après quelques heures de repos il s'était senti la force de se remettre en route. Porté dans un hamac par les Indiens qui l'avaient conduit jusque-là, il avait franchi, pendant la nuit, les neuf lieues environ qui le séparaient de Saint-Paul. Le bruit de son arrivée s'était répandu aussitôt avec la rapidité de l'éclair, et avant d'avoir pu gagner le logis de son oncle, Manoel s'était vu entouré d'une foule, moitié amie, moitié ennemie, avide d'entendre le récit de ses aventures. Ses parens avaient évidemment seuls ce droit; mais les Ramalhos paraissaient décidés à le leur contester, et à exiger une explication publique sur ce qui s'était passé dans le désert.

Le vieux Pinheiro, entouré des siens, était cependant parvenu à s'emparer momentanément de son neveu. Il n'était guère d'usage, parmi ces hommes rudes, de perdre le temps en de longs embrassemens ; et, allant droit au fait, le vieillard avait adressé coup sur coup ces trois questions à Manoel :—Où sont tes compagnons ? Avez-vous trouvé de l'or ? Qu'est-il devenu ?—

— Tous sont morts, avait répondu Manoel ; après dix-huit mois de

Digitized by Google

courses, incertaines des lieux où nous errions, réduits à moitié par les maladies et les combats avec les Indiens, nous avions découvert des mines telles que le Brésil n'en connaît pas encore; nous revenions chargés de richesses, lorsque nous avons rencontré les Ramalhos, égarés comme nous, de moitié moins nombreux qu'au moment de leur départ, et furieux de n'avoir rien trouvé; ils nous ont attaqués: la bataille n'a fini qu'avec le dernier d'entre eux. Resté seul avec six des nôtres, j'ai enfoui nos richesses dans un lieu que je reconnaîtrais entre mille. Mes six compagnons sont morts ensuite de leurs fatigues et de leurs blessures, et moi je suis mourant; au nom du ciel! tirez-moi d'ici.

Le vieillard se tourna vers la foule, et s'adressant aux Ramalhos:

— Depuis quand, leur dit-il, les Pinheiros ne peuvent-ils s'entretenir de leurs affaires sans que des étrangers viennent prêter l'oreille et chercher à surprendre leurs secrets? Place donc, et qu'un Ramalho s'oppose à notre passage, s'il l'ose.

Ces paroles devinrent le signal d'un grand tumulte. Les Ramalhos accueillirent avec des huées la menace indirecte du vieillard, et loin de livrer un passage, le pressèrent davantage lui et les siens. C'était plus qu'il n'en fallait des deux côtés pour qu'on en vînt aux voies de fait. Cent rapières sortirent aussitôt de leurs fourreaux, et brillèrent au soleil. Ceux qui avaient oublié leurs armes coururent en toute hâte les chercher, car un Paulista de cette époque eût rougi d'assister en témoin oisif à des coups d'épée tels que ceux qui se préparaient. En un clin d'œil la mêlée devint générale. Au bruit, le père Macedo, qui se trouvait dans une maison voisine, assistant un malade, devina ce dont il s'agissait, et saisissant un grand crucifix appendu à la muraille, il s'élança dans la rue. Intrépide en ce moment, comme il l'avait été sous les flèches des Indiens, il courait se précipiter au milieu de la mêlée dans l'espoir d'en imposer par l'autorité de son habit à ces insensés. Mais leur fureur avait produit ses effets plus vite que ne pouvait accourir le charitable père. Lorsqu'il arriva sur la place, Manoel venait de tomber d'un coup d'escopette tiré à bout portant dans la poitrine. Son oncle, qui, malgré son grand âge, avait déjà porté de rudes estocades aux Ramalhos, l'avait reçu dans ses bras, et l'emportait hors de la mêlée.

La blessure était mortelle. Le moine, voyant un homme si près de trépasser, courut à lui comme au plus pressé; mais le vieillard le repoussa avec violence.

— Un instant, père! lui cria-t-il, cet homme possède un secret qui vaut le royaume des cieux pour celui qui l'obtiendra; qu'il le livre et je te l'abandonne.

— Les choses du ciel avant celles de la terre! répondit le moine; par ton Dieu que je porte dans mes mains, tu n'oserais charger ta conscience de la damnation de ton neveu!

— Fais donc vite, reprit Pinheiro: je te donne cinq minutes; je vais prier en même temps pour son ame.

Digitized by Google

Le père, se baissa sur le mourant, lui soutenant la tête d'une main, et de l'autre approchant le crucifix de sa bouche pour qu'il le baisât. Il lui adressait les paroles de consolation et d'exhortation à bien mourir, en usage en pareils cas. Manoel s'efforçait évidemment d'y répondre : il avait sans doute commis, dans le cours de sa vie errante, plus d'une action dont il eût voulu purger sa conscience ; mais le râle de la mort entrecoupait ses paroles et les rendait inintelligibles.

Le vieux Pinheiro, l'œil à la fois sur lui et sur les combattans, roulait entre ses doigts les grains d'un immense chapelet pendu à sa ceinture et murmurait des *pater* et des *ave* entremêlés de juremens d'impatience. Il ne s'était interrompu qu'une seule fois dans cette pieuse occupation pour abattre d'un revers de sa lame un des Ramalhos qui s'était approché de trop près. Il frappait la terre du pied à chaque instant. Enfin, voyant que son neveu n'avait plus que le souffle, il ne put se contenir plus long-temps, et quoique les cinq minutes ne fussent pas écoulées, il prit le père par sa robe, et l'arracha à son saint ministère.

— Manoel !... mon enfant !... disait-il au moribond déjà plus d'à moitié dans l'autre monde, cet or !... Fais un dernier effort, mon fils !... Cet or, où l'as-tu laissé ?... Il a répondu, je crois !... Ne dis-tu pas sur les bords du Parana ?... Malédiction sur moi ! il expire !... Sans toi, moine de l'enfer ! je savais son secret !... Ce sont ces chiens qui l'ont tué ; à moi les Pinheiros ! à feu et à sang les Ramalhos !...

Et il s'élança en furieux au plus fort de la mêlée, où presque aussitôt il tomba percé d'un grand coup d'épée au travers du cœur.

La mort d'un homme aussi considérable produisit sur les combattans un effet que toute l'éloquence du père Macedo n'aurait pu obtenir. Ils cessèrent à l'instant leur sanglant démêlé, qui d'ailleurs était désormais sans but ; Manoel avait emporté son secret avec lui. Une douzaine de morts étaient étendus sur le carreau sans parler des blessés. Privés de leur chef, les Pinheiros ne purent désormais contrebalancer l'influence toujours croissante de leurs adversaires : ils abandonnèrent insensiblement Saint-Paul, et long-temps après, lorsque fut fondée à trente lieues de là la petite ville de Taubaté, la plupart de leurs descendans y cherchèrent un asile. Ceux-ci y portèrent la haine des Paulistas que leur avaient léguée leurs pères, et l'ont transmise fidèlement à leur postérité. Elle subsiste encore aujourd'hui ; seulement le temps, qui use tout à la longue, l'a changée en une simple antipathie dont les deux villes auraient peine à préciser la cause.

Quant à l'or des Pinheiros, il gît encore dans le lieu où il fut abandonné, et les génies du désert ont fait si bonne garde à l'entour, que jamais homme n'a pu se vanter de l'avoir découvert. Et comme s'il eût dû être fatal jusqu'au bout aux Paulistas, il leur coûta par la suite plus de sang qu'il n'en avait déjà fait répandre lors de l'échauffourée dont je viens de parler. Pendant près d'un quart de siècle, cette nou-

Digitized by Google

velle toison d'or devint l'objet des ardentes recherches d'une foule d'aventuriers. Dire combien jonchèrent de leurs os les forêts vierges du Brésil, combien peu revirent les bords du Piratininga, serait inutile après ce qui précède. Saint-Paul eût fini par se dépeupler dans cette vaine poursuite, si les magistrats n'eussent usé de tout leur pouvoir pour y mettre un terme ; et même leurs efforts eussent été inutiles sans la superstition qui vint à leur aide. Ne voyant revenir presque aucun de ceux qui s'enfonçaient dans le désert à la recherche du trésor, le peuple finit insensiblement par croire qu'il était enchanté. Aujourd'hui encore il vous dira que certains oiseaux qui, dans les forêts, poursuivent le voyageur de leurs cris, sont les ames de ceux qui ont péri dans ces tentatives, et qui préviennent ainsi les passans de ne pas les imiter.

TH. LACORDAIRE.

MÉMOIRES DE FLEURY.

DE LA COMÉDIE-FRANCAISE.

J'ai lu peu de mémoires plus intéressans que les mémoires de Fleury. Fleury, par sa double position de comédien et d'homme du monde, était naturellement à portée de connaître une foule de faits et d'anecdotes qui ne laissent pas de donner à ses mémoires un attrait singulièrement piquant. Comme il ne paraît pas du reste qu'il y ait dans cet ouvrage aucune espèce de prétention littéraire, je crois ne pouvoir mieux faire que d'en citer le plus possible de fragmens en prenant seulement le soin de les lier, entre eux par une simple et courte analyse.

Fleury, dont le vrai nom était Bénard, était fils et frère de comédiens. Cette passion de théâtre était sans doute dans le sang ; car, tout jeune encore, rien ne put empêcher Fleury de monter sur la scène. Son premier rôle, fort peu important, puisqu'il n'exigeait de l'acteur que tout juste assez d'adresse pour savoir aspirer une prise de tabac et éternuer ensuite le plus bruyamment possible décida pourtant de sa vocation. Il y obtint, à ce qu'il paraît, un succès très flatteur. Aussi s'empressa-t-il de s'échapper du toit paternel pour aller s'engager à Troyes. Ce fut là qu'il fit connaissance d'un certain Paulin, artiste comme lui, et dont l'humeur s'accommodait à merveille avec la sienne.

« Un jour pourtant, dit-il, nous eûmes une querelle assez bizarre, et si, comme cela pouvait arriver, elle eût eu un dénouement tragique, nous l'aurions complété en nous brûlant la cervelle de désespoir.

« Nous logions ensemble, et je viens de vous dire que tout était commun entre nous. Je ne sais si Oreste et Pylade partageaient les mêmes

Digitized by Google

tuniques; mais nous, les mêmes servaient tantôt à l'un tantôt, à l'autre: en un mot, nous vivions en frères, et comme nous étions passablement nippés, notre toilette était toujours non seulement décente, mais nous y avions mis assez de luxe pour pouvoir nous présenter dans le monde avec un certain éclat: on en va juger.

" Dans notre garde-robe commune figuraient deux culottes: l'une de drap noir et l'autre de soie, même couleur: c'était la base de la toilette à cette époque; aussi nous étions-nous arrangés de manière à porter la plus élégante des deux culottes alternativement, c'est-à-dire celle de soie chacun à son tour. Paulin, exact à son ordinaire, fut très fidèle à cet arrangement; mais de mon côté, apportant un peu plus de précautions à la toilette, je ne fis pas grande attention à notre traité, et je portai la culotte de soie trois fois de suite. Paulin ne dit rien; mais un jour étant invité à dîner en ville, il me pria de lui céder le vêtement de parade. Précisément il choisissait un mauvais jour. J'avais su qu'une actrice de grande réputation en province, mademoiselle Clermonde, traversait ce jour-là le pays troyen, retournant à Amiens dont elle faisait les délices. On parlait de sa beauté autant que de son talent; un mouvement que je ne pouvais définir, un pressentiment sans doute, me poussait à aller à sa rencontre. Je voulais me trouver au relai de la poste, quand on changerait les chevaux; pour cela, il fallait être élégant et d'une belle tenue; et, comme dans ces occasions on ne sait pas ce qui peut arriver, la culotte de soie était plus présentable, j'avais pris le parti de l'usurper encore; Paulin me la demande donc, moi je me refuse net à la rendre. Alors, et sortant tout-à-coup de son calme ordinaire, mon ami s'écrie: Que c'est affreux que je lui manque de parole, et qu'il ne doit plus rien y avoir de commun entre nous.

" — Soit; mais, en attendant le partage, j'ai la culotte, je la garde.

" — Tu la gardes?

" — Eh bien! non, je ne la garde pas, je te l'emprunte; sois bon garçon, Paulin, et tu la porteras cinq fois de suite.

" — J'ai été bon garçon, je ne veux plus l'être; il me la faut: je la veux.

" — Tu la veux? il la veut! Ah ça, tu le prends sur un singulier ton!

" — Et toi qui fais le petit-maître à mes dépens, avec une moitié de garde-robe, prends-y garde! si tu me voles mon tour, je te suivrai et j'irai dire partout que le vêtement nécessaire n'est pas à toi.

" Cette menace me fit frémir.

" — Paulin, faites cela, et nous nous brouillons.

" — Que m'importe l'amitié d'un égoïste?

" — Et moi les propos d'un impertinent?

" — Monsieur Fleury vous prenez trop l'esprit de vos rôles.

" — Monsieur Paulin, vous ne prenez l'esprit de personne, vous!

Digitized by Google

" — Je prendrai au moins la culotte, monsieur de Moncade !

" — Monsieur de Mascarille, vous ne l'aurez qu'avec ma vie !

" — Soit... Vous êtes homme d'honneur.

" — Je vous attends.

" D'un même bond, nous sautons chacun sur notre épée, et, sans prendre de témoins, la rage au cœur, nous courons sur la grande route ; c'était précisément celle où je voulais venir me pavaner plus tard. J'étouffe un soupir ; nous prenons un peu à droite, et là, sur le pré, nous mettons habit bas et flamberge au vent. Bouillant d'impatience, déjà je suis en garde, Paulin se dessine, nous voilà à en découdre. Tout-à-coup, près de nous, on pousse un cri ; nous regardons, c'était une femme : pâle, en désordre, elle s'avance ; qu'elle était belle !

" — Arrêtez, s'écria-t-elle, arrêtez ! est-ce agir en gentilshommes ? (Paulin et moi, avions vraiment l'air d'enfans de bonne maison !) Faut-il qu'une femme vous rappelle à des sentimens d'honneur ! Quoi ! sans témoins, ainsi seuls ? mais si l'un de vous était tué ; c'est un assassinat !

" Cette voix, ces accens, la beauté de cette femme, je ne sais quoi de grand et de noble dans sa figure, et une sorte d'autorité et de commandement nous imposa : nous nous arrêtâmes. J'étais en extase ; mais, Paulin, reprenant bien vite son caractère :

" — Regarde, Fleury, regarde, me disait-il en me montrant l'inconnue ; tu le comprends comme moi maintenant : se battre pour un *cotillon* serait une chose toute naturelle, mais pour une *culotte !* Ah ! madame, l'auriez-vous jamais cru ?

" Cette exclamation, cette saillie, c'était si drôle ! Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre, notre conciliatrice ne sait ce que cela veut dire ; nous allions le lui expliquer en riant quand on vient l'avertir que la chaise de poste est prête, et qu'il faut partir. Elle nous sourit, s'élance ; un pressentiment m'avertit.

" — Clermonde ! m'écriai-je.

" — Elle-même, dit-elle.

" Et sa main, en nous faisant le plus amical et le plus gracieux salut, laisse échapper un gant. Je m'élance dessus comme sur une proie :

" — Ramasse, ramasse, mon garçon, me dit Paulin ; si j'en crois les yeux de la dame, ce n'est pas à moi que ce gage de combat est jeté.

" — Je vous le rapporterai, madame ! m'écriai-je. M'entendait-elle ! hélas ! les chevaux l'emportaient."

Toutefois ils ne l'emportèrent pas si loin que Fleury ne pût la rejoindre. Mais taisons-nous sur cette aventure, et écoutons Fleury nous raconter l'origine du dicton dramatique *appeler Tarquin.*

" Un jeune homme, ayant plus d'avantages extérieurs que de talent, jouait la tragédie vers 1733 à 1736, au Théâtre-Français ; son nom de guerre était aussi Fleury. Le public le goûtait d'autant moins, qu'alors c'était le bon temps de Quinault-Dufresne, et la comparaison ne pouvant

Digitized by Google

être favorable au nouveau venu, le parterre l'avait pris en grippe ; aussi lui arrivait-il plus d'un désagrément, et entre autres celui que je signale et que je n'ai pas encore nommé. Ce comédien avait un père aubergiste rue du faubourg Saint-Honoré, et de plus, cent-suisse du roi. Ainsi que tous les pères, il croyait au talent de son fils, attribuant, comme de raison, à la cabale le bruit injurieux dont on accueillait celui-ci. Une fois il veut y mettre un terme, il endosse son costume, fourbit son épée, et, en la compagnie d'un magnifique chien, ordinairement gardien terrible de la maison, il s'achemine vers le théâtre, se rend dans les coulisses; bien entendu que le superbe *Tarquin* est tenu en laisse. On craignait cet homme, dont le caractère était indomptable, et comme il venait un petit jour, on le laissa se placer à sa fantaisie, après s'être assuré de la captivité de son compagnon. On jouait *Iphigénie en Aulide.* Le roi des rois avait éveillé Arcas, Ulysse venait de parler politique, Achille paraissait (Achille c'était mon homonyme.) Le parterre lui fit entendre à sa manière qu'il le reconnaissait. Fleury, en homme accoutumé, n'y fait pas autrement attention ; mais le père se lève furieux; dans l'action, le chien s'échappe ; il court à son jeune maître, flaire les personnages, flaire la tente, remue joyeusement la queue, et lèche les mains du fils de Thétis. Certes, les chiens pouvaient être de costume chez les Grecs, et tout le monde connaît l'histoire de celui d'Ulysse ; mais les spectateurs, peu touchés des tendres caresses de celui-ci, n'en continuent que de plus belle. Les entrailles paternelles s'émeuvent, le cent-suisse ne peut se contenir, il tire son épée, il va y avoir du sang de répandu... Quand Gaussin s'approche de lui, retient son bras, et avec cet accent qu'on lui connaissait :

" — Eh, monsieur! on avait aperçu votre chien, ne comprenez-vous pas qu'on appelle *Tarquin.*

" Le pauvre père, désarmé, crut d'autant plus cela, que Fleury, embarrassé de la bête, criait du théâtre aussi haut que son rôle.

" — Sifflez donc, mon père ! sifflez donc ! et le père de se joindre au chorus général, et de siffler par amour paternel de toutes les forces d'un cent-suisse.

" Depuis, chaque fois que pareille tempête se déchaîne contre un comédien, on nomme cela en langage de coulisse : appeler *Tarquin.*"

Comme on le voit, les anecdotes abondent dans ces mémoires. En voici une d'un tout autre genre et qui n'est pas moins amusante.

" Un négociant de Lyon, excellent homme, habile à arrondir sa fortune, attaché à sa jeune épouse, tout juste autant qu'il faut l'être pour ne pas oublier ses intérêts ; conciliant d'ailleurs avec adresse la galanterie conjugale et l'économie domestique, abonna sa femme au théâtre en même temps que lui. Il y avait là-dessous toute une série de spéculations. La société de Lyon jouait gros jeu ; par ce moyen, il mettait d'abord sa bourse à l'abri. Les cavaliers du pays se montrant galans,

Digitized by Google

la vertu de sa femme était ainsi garantie des petites excitations du monde. Quinze francs par trimestre pour éviter ce double écueil! bon placement de fonds sans doute; mais un mois tout au plus après l'acquisition de ce droit, la jeune femme mourut, bonifiant l'administration, d'après l'usage, des onze mois qui restaient.

" Un ménage de garçon va toujours mal; l'intérieur d'un négociant peut moins qu'un autre se passer de femme active et vigilante; l'intérêt bien entendu parlait au cœur de notre homme; au bout de trois mois de veuvage il se remaria.

" Comme c'était tout-à-fait un homme rangé, il n'oublia pas la combinaison précédente; et ne doutant point que l'abonnement payé pour la première femme ne dût servir pour sa seconde, huit mois restant à profiter du spectacle, il voulut faire d'une pierre deux coups. Un soir, monsieur et madame se présentent hardiment devant la porte d'entrée, quittance du directeur en poche, on veut passer; le contrôleur (je devrais dire le portier, c'était le titre alors) refuse cruellement d'admettre le couple. " Les abonnemens sont personnels, dit-il, ils ne peuvent être transmis," le mari insiste, la quittance fait preuve, elle est en faveur de madame R***; c'est madame R*** qui se présente; elle réclame son droit, elle entrera; le contrôleur reste inflexible.

" Cependant les habitués s'étaient arrêtés pour écouter, la foule grossissait; on est bientôt au fait de la discussion, et plusieurs jeunes gens distingués de la ville se trouvant là, M. R*** s'adresse à eux.

" — Voyez donc, messieurs, quelle injustice on me fait! j'ai payé l'abonnement de ma femme, et j'amène ici ma femme; à la vérité ce n'est pas la même qui devait en jouir il y a quatre mois, elle n'en profita pas plus de douze fois; mais je suis en règle, voilà ma femme.— N'êtes-vous pas de mon avis, vous, monsieur, continua-t-il s'adressant alors directement à un jeune homme, connu par ses reparties plaisantes et son sang-froid.

" — Moi, monsieur? parfaitement, répond celui-ci: c'est une injustice criante, soutenez fermement votre droit, il est incontestable; car moi qui vous parle, je sus abonné au péage du pont du Rhône, pour moi et ma jument; eh bien! soit que je monte ma jument blanche ou ma jument noire, on ne me fait jamais la moindre difficulté."

Cependant la réputation de Fleury avait grandi. De Lyon, où il était alors, un ordre de début l'appela aux Français. Il vint; mais quels troubles! quelles agitations! que de craintes pendant toute la semaine qui précédait le grand jour! Il hésita s'il ne valait pas mieux pour lui quitter Paris au risque de tout ce qui pourrait lui arriver, que de s'exposer à entendre *appeler Tarquin* pour son propre compte.

" Enfin arriva le jour de ma première apparition au Théâtre-Français. Je m'étais promis d'avoir beaucoup de courage; mais le moment venu, la peur me prit; j'en tremble encore! et j'avais d'autant plus de

Digitized by Google

raison de trembler alors, que tout débutant était obligé de se montrer dans le comique et dans le tragique. Mademoiselle Dumesnil avait voulu être ma marraine le 7 mars 1774 ; ou joua *Mérope* à la Comédie-Française ; Egisthe était le rôle qui convenait le mieux à mes moyens et à mon âge. Je parus dans Égisthe.

" Comme le cœur me battait ! Ceux qui sont étrangers à ces émotions ne savent pas que beaucoup de semblables momens tueraient un homme. Si la honte ne m'avait retenu, je me serais échappé, je crois. Quel sévère examen on fait de soi-même alors ! combien on se trouve petit ! Moi au Théâtre-Français ! me mesurer sur la scène à Lekain, en face de Dumesnil ! Etre l'Egisthe d'une telle Mérope ! J'avais le vertige. Tout me semblait grand et colossal : de grandes décorations où j'étais perdu, de sublimes acteurs devant qui tout s'effaçait, et derrière ce vaste rideau qui nous sépare, des juges sévères, des juges suprêmes ; encore un instant, mon Dieu ! un instant !... Je crus, en vérité, que j'allais voir un parterre en robes rouges, comme messieurs en la grand'chambre.

" J'étais en scène cependant, mais j'avais perdu la mémoire ; savais-je ce que je faisais, s'il y avait un théâtre au monde, des acteurs, une Mérope, des vers ? Je m'en tenais à une maudite prose : " J'ai peur ! j'ai peur !" Dumesnil voyant mon trouble, s'approcha de moi et me souffla :

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse ?

Et moi, non remis, mais obéissant, et comme si une main habile avait pressé un ressort, je répète :

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse ?

Puis, parti de là, je défile mon Égisthe jusqu'à ma sortie. Dans l'entr'acte, l'excellente femme vient à moi, me parle, m'encourage, me gronde : " Allons, allons, saprestie ! allons, enfant !" Puis, comme je me laissis faire, elle avait mis sur mes lèvres un flacon ; je buvais, c'était du bouillon de poulet chaud avec un peu de vin. Méchante drogue ! et qui ne pouvait faire autre chose que me monter la tête ; mais Dumesnil avait confiance en ce breuvage. C'est pourtant de l'usage d'une boisson qui n'était que détestable qu'est partie la calomnie : la sublimité de cette actrice, disaient ses ennemis, tenait à ses fréquentes libations ; ce n'était point *Iphigénie en Aulide* qu'elle jouait, mais *Iphigénie en Champagne ;* elle n'était pas inspirée, elle était ivre.

" Oui, elle était ivre en scène, c'était dans son cœur qu'elle trouvait son ivresse ; je l'ai bien vu en cette circonstance ; j'étais face à face. Nul acteur n'avait à un si haut degré la faculté de se passionner ; mais elle savait aussi se contenir. Il y avait deux personnes en elle : celle qui l'exaltait et celle qui commandait à cette exaltation, la régularisant et la tenant, pour ainsi dire, bride en main. Ainsi avec moi, et même

Digitized by Google

devant la rampe elle se montrait la bonne femme en casaquin; puis l'instant de compter un éclair, elle devenait Mérope pour le public. Son regard dans l'espace d'une seconde me disait: Pauvre petit! rassure-toi, et se reportait puissant et dominateur dans la salle. Et pourtant si quelqu'un avait pu l'entendre! Cette exécution si brillante était singulièrement coupée: Courage! me répétait-elle à chaque instant, regardez-moi!.... un mouvement! bon!.... gardez-moi donc! regardez-moi donc, saprestie!... pas mal!... diable d'enfant! et cela, au milieu de vers justes, lancés à pholinote, ou jetés au cœur du public enthousiaste.

" Une mère n'aurait pas eu plus de sollicitude pour moi; mais dans le sens du parterre, je parus très mauvais fils; j'en fus reçus avec une sévérité sans doute méritée, et je ne sais ce qui serait arrivé, si Dumesnil, à chaque scène où je faiblissais, n'était venue me racheter en grande comédienne.

" Les débuts à cette époque n'étaient ni aussi faciles, ni accueillis avec l'indulgence d'aujourd'hui; heureusement je me rattrapai dans le rôle d'Ermilli des *Fausses infidélités;* sans cela je passais une triste soirée... et le public aussi."

Après ce début, peu favorable à sa réputation, il quitta le Théâtre-Français, mais pour y rentrer bientôt à *quart de part.* Une fois là il s'attacha à étudier les bons modèles, Bellecourt, Molé, Monvel, surtout Préville. Voici ce qu'il dit de Molé.

" Pour nous, excellent acteur à voir, et modèle dangereux à imiter, Molé allait aux nues avec des défauts qui auraient fait tomber les autres; il hésitait, bégayait, parlait avec volubilité, tâtonnait la prose, tâtonnait les vers, les entrecoupait de ou, ou, au, au, in, in, suivant le son donné par la rime. Tantôt il vous étonnait par des réticences inouïes, tantôt il procédait par un débit qu'on avait peine à suivre; mais tout cela avait un charme qui n'était qu'à lui. C'était la représentation la plus complète de la jeunesse, de la grâce et de la vivacité. On ne le trouvait jamais mieux, que lorsqu'il avait un défaut de mémoire; il prenait alors une façon toute particulière de tirer ses manchettes, de caresser son jabot, de chercher sa tabatière, de toucher son epée, ou de changer son chapeau de place, qui éblouissait: irrégulier, et pourtant se ressemblant toujours lui-même, il aurait tout perdu par la correction. Quel heureux emploi des négligences, quelle chaleur, quel mouvement, quel élan! c'est pour lui, sans doute, qu'on a trouvé l'expression: *brûler les planches.*

" Joignez à ce talent un visage bien dessiné et une tournure d'une élégance parfaite, vous n'aurez pas de peine à croire qu'il devint bientôt la coqueluche de Paris, idolâtré du public en général et du beau sexe en particulier; il devint l'homme à la mode. On le nomma le vainqueur de toutes les femmes, et le bien-venu de tous les maris. Il régnait au théâtre, et tyrannisait en ville. Une fois il fut malade; on

Digitized by Google

ne pouvait passer dans sa rue tant elle était encombrée de carrosses à armoiries : la noblesse, la finance, la robe, l'épée, se faisaient écrire chez lui, le tiers-état serait venu s'il l'avait osé, ou si Molé l'eût permis. Louis XV envoya deux fois savoir de ses nouvelles... Dubarry l'aimait tant ! Le monarque se conduisit en cette circonstance comme tout mari de bonne maison. La Faculté déclarait-elle sa convalescence longue, lui ordonnait-elle le meilleur vin pour rétablir des forces délabrées, aussitôt l'ordonnance devenait publique ; les caves de Paris, les caves de Versailles étaient sens dessus dessous ; les courriers partaient, dépêchés des quatre coins de la France aimante ou séduite, et dans le même jour, Molé, Molé l'enchanteur ! recevait deux mille bouteilles de vin de toute espèce. Deux mille, comprend-t-on ? En supposant la demi-douzaine par chaque femme aimable, il y avait trois cent trente-trois intérêts de cœur lésés de cette maladie."

Mais son héros, c'était Préville ; c'était Préville surtout qu'il admirait.

" Bellecourt, Molé, Monvel, étaient supérieurs sans doute, mais dans un genre dont il ne fallait pas les sortir. Préville se montrait parfait dans tout. La nature si avare pour Monvel, dans un emploi où tant de charme est nécessaire, semblait avoir été prodigue envers Préville, dans celui où l'on peut le plus s'en passer. Les grâces de la figure, l'intelligence, la profondeur, la gaieté, l'âme, le comique, il avait tout. Pour lui seul on avait pu faire sans sacrilége l'application des vers de Boileau à Molière.

> *Préville*, avec utilité
> Dit plaisamment la vérité ;
> Chacun profite à son école.
> Tout en est beau, tout en est bon,
> Et sa plus burlesque parole
> Est souvent un docte sermon.

" En n'y changeant que le nom, le portrait du grand comique devient celui du grand comédien. Et en effet, il jouait la comédie comme Molière l'écrivait.

" On concevait à peine la variété et la flexibilité de ce rare talent. Les rôles qu'il créait chaque jour avaient une physionomie différente. Pour en donner une idée il faudrait une liste telle que je ferais quelque oubli sans doute. Plaisant ou gai dans les *comiques*, il était plein de bonhomie dans les *manteaux ;* pesant, sec et brusque dans les *financiers ;* sensible, digne et touchant dans les *pères nobles ;* il eut tous les tons, il saisit toutes les nuances, rien ne lui échappait de ce qu'il fallait faire valoir, et comme il embrassait l'ensemble d'un rôle, il en possédait aussi les détails.

" Il n'est pas un curieux de théâtre qui ne sache quelle supériorité il montrait dans les six rôles du *Mercure galant ;* comme il saisissait surtout les nuances si tranchées des deux principaux personnages : coquet

Digitized by Google

et musqué dans l'abbé *Beau génie*, il prenait l'allure franche, et le laisser-aller de garnison dans le soldat *Larissole*. Ce dernier rôle me remémorie une anecdote qui n'est guère connue, je crois, des comédiens.

" Parmi les meilleurs cavaliers du régiment de Conti, se distinguait M. Jolibois, grand amateur de spectacles, et, quand il le pouvait, y dépensant volontiers la solde du roi. Il entra à la Comédie-Française un soir qu'on jouait les Vacances des procureurs ; il y vit Préville dans le rôle de Maugrebleu. Il eut tant de plaisir, qu'après le spectacle, à force de chercher, à force de s'ingénier et de promettre de payer bouteille, il arriva jusqu'à la loge de Préville ; là, tout délirant encore, il saute au cou du grand acteur : " Ah ! monsieur Préville ! s'écriait-il, si quelque mâtin s'avisait de vous faire du mal, que j'aurais donc d'plaisir à le r'moucher !" Préville, comme on s'en doute, le remercia de son zèle; mais pour lui prouver combien il lui savait gré de ses offres de service, il lui dit qu'il lui enverrait un billet quand il jouerait une autre pièce. A peu de temps de là, en effet, Jolibois est averti, par un petit mot, que Préville remplit ce soir six rôles différens ; il accourt au spectacle, voit son acteur, l'écoute, l'applaudit, se mêle aux transports du public ; mais lorsque après ses diverses métamorphoses, son ami s'avance enfin dans le costume de Larissole, le désespoir s'empare du malheureux cavalier, qui, s'élançant au dehors de sa loge, s'écria : Ne l'applaudissez pas, le chien ! il a quitté la cavalerie."

Fleury a oublié de dire, pour l'instruction de ceux qui n'ont pas vu les deux pièces, que le rôle de Maugrebleu est un rôle de cavalier et celui de Larissole un rôle de fantassin.

Je terminerai par une anecdote assez comique arrivée au poète Dorat. Dorat était, à ce qu'il paraît, un très grand amateur d'estampes.

" Je ne laisserai pas, dit Fleury à la fin du volume, je ne laisserai pas Dorat et ses estampes, sans rapporter une aventure plaisante qui lui arriva avec Marillier le dessinateur, à l'occasion d'une gravure qu'un poète lui demandait pour mettre en tête de son célibataire, dédié à la reine.

" Il était question cette fois-ci de se surpasser, il fallait de l'allégorique, du mignard, du flatteur. C'était en 1775, le sujet prêtait ; les jeunes monarques montaient sur le trône, le couple auguste en était l'aurore d'un jour brillant ; il s'agissait de traduire avec le crayon ces vers :—

Astre heureux qui luis sur la France,
Toi dont les regards indulgens
Feront éclore les talens,
Et deviendront leur récompense.

Digitized by Google

" Dorat avait passé une matinée avec Marillier ; ils avaient combiné, calculé, essayé, et ils n'avaient rien conclu. Ils étaient même en discussion ; Marillier impatienté, se fâche et sort, Dorat le suit ; toujours disputant, toujours marchant, ils arrivent de la rue Dauphine, d'où ils partaient, près de la rue Grenelle.

" — Un soleil levant dans un médaillon, dit Marillier, je ne sors pas de là ; voilà votre astre heureux.

" — Oui, mon cher ; mais un aigle aux ailes étendues, je vous en prie ! comme image des talens ; un aigle qui fixe le soleil, et se ranime à ses regards.

" — Il faudrait le prendre à l'œuf, votre aigle ; puisque vous voulez le faire éclore.

" — Eh non, Marillier, éclore est une figure, une image ; je demande que l'aigle ait les ailes étendues.

" — Où le placerez-vous ?

" — Au-dessus du médaillon.

" — C'est modeste, vous voulez protéger le soleil.

" — Mais, mon cher, en le mettant au-dessous, il aurait l'air de le soutenir, votre soleil.

" — C'est, parbleu, bien le vôtre.

" Et là-dessus, nouvelle discussion ; le poète veut se faire comprendre, le dessinateur aussi ; on cherche un crayon, on n'en a pas ; Marillier tournait la rue de Grenelle, là se trouvait un épicier ; une boîte à céruse s'offre aux yeux des dissidens : heureuse occasion ! Marillier en saisit un morceau, Dorat l'imite, et tous deux cherchent une porte, un panneau, une surface quelconque, pour retracer leur idée.

" Ils ont trouvé ; ils dessinent à qui mieux mieux ; Dorat s'échauffe, Marillier de même, et les voilà s'en donnant à l'envi..... O prodige ! la surface sur laquelle ils dessinent, s'agite, s'ébranle, change de place et part ! ils n'ont que le temps de se mettre de côté. Ils avaient abîmé de blanc le panneau d'un carrosse. Dorat, qui tenait à sa pensée, et qui la voit partir au grand trot, court après, appelant le cocher à cris redoublés. La voiture ne s'arrête pas, il la suit ; enfin, après une galopade d'un quart d'heure, il arrive suant, haletant, passe comme un fou sous une porte cochère, entre dans une cour et s'arrête quand on mettait sa vignette sous la remise. Peut-être Dudoyer qui racontait cela, exagérait-il ; mais le fait est que la fortune de ce pauvre Dorat avait été dépensée en gravures, et le public le savait si bien, qu'après chacun de ses non-succès, il disait : " Celui-ci a du moins une ressource dans ses naufrages, il se sauve de planche en planche."

Bornons là ces citations. En voilà assez, je pense, pour faire voir que les mémoires de Fleury méritent toute la vogue qu'ils ont déjà obtenue.

X. Z.

Digitized by Google

Digitized by Google

La Revue Française.

Vol. 4. JUILLET, 1835. No. 3

MUSIQUE ET CHANTS POPULAIRES DE L'ITALIE.

La nature a voulu que l'homme chantât ses plaisirs et ses souffrances ; dans ses chants, il peint sa pensée, ses mœurs, ses actions, tout son être ; ses chants sont le reflet de son ame. Mais il y a sur le globe tant de peuples différens, que le travail assidu de plusieurs générations serait insuffisant pour former un recueil complet de chants populaires, et pour épuiser les richesses que présente cette curieuse étude.

De même que, dans notre Europe civilisée, les habitans d'une montagne n'ont ni la même langue ni les mêmes usages que ceux de la vallée voisine, et que, dans chaque village, il se trouve quelques traits de physionomie qui n'appartiennent qu'à lui seul, de même chaque pays a ses chants, dont la musique et la poésie lui sont propres comme son genre de vie, la nature de son sol et le caractère de ses habitans.

La musique populaire est le livre de la vie intime d'un peuple, comme la musique nationale en est le livre d'histoire : la première reproduisant les occupations, les mœurs, les habitudes populaires ; la seconde, obéissant, dans ses modifications, à l'influence des évènemens politiques d'une nation ; celle-ci, transmise de génération en génération par tout un peuple ; celle-là, passant de bouche en bouche, et léguée par les pères à leurs enfans comme une propriété de famille.

Nous nommons enfin *chant populaire* un chant qui, chez un peuple quelconque, a pris naissance hors de toute influence de l'art, et dont le peuple est lui-même le poète et le musicien.

Dans les pays froids, où l'homme use sa vie dans un combat perpétuel contre la nature, il a besoin de réunir toutes ses forces pour braver les rigueurs de sa condition. Menacé sans cesse par le climat, environné de montagnes de glaces, il est forcé de chercher une habitation dans le sein de la terre ; là, il vit, loin de toute relation sociale, solitaire et silencieux, jusqu'à ce que la nécessité le contraigne à sortir pour chercher sa nourriture, semblable aux animaux dont il mange la chair, dont les fourrures lui servent de vêtemens, n'ayant d'autres moyens d'action que la force brutale, incapable d'aucun sentiment épuré ou délicat, comprimant enfin dans un lourd engourdissement toutes les facultés de son

Digitized by Google

ame. Dans ces régions où l'homme est soumis à la verge de fer de l'impitoyable nécessité, point de chant, point d'expression d'un sentiment animé, car tout est morne dans un état de vie qui ne diffère de la mort que par un mouvement purement mécanique.

Dans les climats tempérés, au contraire, chaque nouveau jour est paré de nouveaux charmes et semble apporter avec lui une vie nouvelle. La circulation du sang, rendue plus rapide par la chaleur du soleil, est une cause incessante d'entraînement vers le plaisir. Plus un peuple est voisin du midi, et plus cette excitation devient vive et puissante. La nature riche et prodigue a pourvu à tous les besoins de l'homme ; la fleur et le fruit se trouvent ensemble sur le même arbre. A de beaux jours succèdent des nuits plus belles encore ; ce n'est plus le temps, mais le plaisir, qui mesure les heures. De là cet éloignement pour le travail et la fatigue, en même temps que ce penchant si vif pour le jeu, le chant, la danse et les plaisirs des sens ; de là cette gaité qui, chez les habitans du midi, ne craint point l'atteinte des années, et cet air de jeunesse et de verdeur répandu même chez les vieillards. Ce sont de tels pays qu'on peut véritablement appeler la patrie de la musique, du chant et de la danse.

De toutes les contrées de l'Europe, c'est l'Italie qui, par sa position géographique comme par son climat, nous offre le peuple le plus naturellement organisé pour la musique ; on y rencontre les chants populaires en si grande quantité, et riches de mélodies si belles, qu'aucun autre pays ne lui saurait être comparé. En Italie, le sol est fertile, le ciel serein, les jours brûlans ; mais la nuit, ce temps des chansons, y est fraîche : aussi le chant y porte-t-il le cachet d'une tendre mélancolie, d'une imagination à la fois vive et rêveuse.

Cerné par les Alpes au nord, et sur les trois autres points par la mer, dépourvu de communication avec l'étranger, l'Italien, surtout le montagnard et l'habitant des côtes, conserve dans toute sa pureté, dans toute sa naïveté, le caractère que lui a imprimé la nature qui l'environne. On ne peut, en effet, rencontrer de chants vraiment populaires que là où cesse toute relation étrangère, que là où ne s'est faite encore aucune fusion avec la langue ni la musique d'un autre pays. C'est pourquoi les insulaires, les habitans des côtes et les montagnards, dont la vie est isolée et par conséquent uniforme, conservent si bien ces chants primitifs dans lesquels un peuple, soumis uniquement aux influences locales, exprime, par des paroles et des tons qu'il a lui-même inventés, ses émotions et son amour, ses douleurs et ses prières, les actions de ses pères et les révolutions de la nature.

Mais que le caractère primitif d'un peuple s'efface et disparaisse dans un contact journalier avec l'étranger, alors s'effacent et disparaissent aussi chez lui les véritables chants populaires, bientôt remplacés par des mélodies étrangères et par des chants qui, renfermés jusque-là dans

Digitized by Google

l'enceinte des salons et des théâtres, descendent dès lors dans la rue.— C'est pour cela que la Lombardie et les Etats-Vénitiens, Venise exceptée, sont moins riches en chants populaires que les montagnes Tiburtines, Sabines et Albanaises, que les côtes de Salerne et de Sorrente, les îles qui les avoisinent, et tout le pays qui s'étend depuis Terracine, par Bénévent et les montagnes d'Apulie, jusqu'aux côtes de la mer Adriatique.

Dans presque toutes ces contrées, le peuple resté à l'abri de l'influence étrangère, et l'éducation *théâtrale*, dont l'effet est si pernicieux pour la musique et la poésie populaires, n'y a exercé que peu d'empire. Une salle d'opéra s'était établie à Sorrente, et dans ce pays si abondamment pourvu de chants du peuple, je cherchai long-temps avant d'en pouvoir rencontrer, parce que, là où viennent s'ouvrir les portes d'un théâtre, le naturel est aussitôt sacrifié à ce qui est de convention; la musique populaire se tait devant la musique savante.

Dans ces parties de l'Italie que l'étranger ne visite qu'en passant et comme observateur, le peuple n'est point atteint par cette influence que nous avons signalée. C'est avec un orgueilleux sentiment de sa supériorité, que l'Italien voit des habitans de tous les pays du monde aborder sur ces côtes, rester saisis d'admiration devant la beauté du sol qui le nourrit, du ciel qui le couvre, se perdre en contemplation au milieu d'une foule d'objets d'art, de temples antiques et d'églises modernes, de palais, de galeries, de statues et de ruines. Oh! qu'alors est loin de sa pensée le désir de visiter d'autres pays que le sien! Comme tout le reste du monde doit lui apparaître désert et vide de sensations, à lui qui voit tant d'étrangers franchir les monts, traverser les mers pour venir saluer sa terre natale! Aussi est-il plein de mépris pour toutes les autres contrées, que son ignorance géographique semble placer à un égal éloignement au-delà des monts, au-delà des mers, car il les désigne toutes sous un même nom générique, en les appelant *ultramontaines* ou *ultramarines*. Tout ce qu'il entend conter du dehors lui paraît une fable, fait à peine impression sur son esprit, et ne parvient jamais à le tirer de la sphère dans laquelle il a vécu jusqu'alors. Le sentiment de la curiosité ne saurait jamais être aussi puissant chez l'heureux habitant d'un pays fertile que chez l'enfant du Nord, souvent nomade par nécessité, et qui va chercher au loin ce que lui refuse sa terre natale. Goëthe a dit: " Offrez au *lazzarone* un royaume du Nord; il ne voudra pas abandonner en échange sa vie oisive de Naples."—Manger du macaroni, écouter les histoires des improvisateurs, dormir sur les quais, habiter le grand escalier ou le portique d'une église, n'avoir ni maison, ni lit, ni foyer, manquer même de chemise, voilà son existence, et il ne se trouve point malheureux.

Il y a différens genres de chants populaires: le chant guerrier qui célèbre les héros et décrit les batailles, le chant nuptial, le chant funèbre,

Digitized by Google

la complainte ; le chant historique qui transmet la gloire des ancêtres ; le chant religieux, le chant d'amour, et plusieurs autres qui sont en rapport avec les divers évènemens heureux ou malheureux de la vie.

Quant au chant guerrier et patriotique, on en trouverait difficilement quelque trace chez une nation qui a vu succomber son indépendance et sa liberté tantôt dans les invasions des peuplades asiatiques, des empereurs d'Allemagne, des armées françaises, tantôt dans les luttes intérieures des princes, des ducs et des doges. Le morcellement d'un pays tue le patriotisme de ses habitans ; avec le patriotisme doit nécessairement mourir la poésie, qui en est le langage. Mais la naïveté, la finesse, l'esprit satirique du peuple italien, sa vive imagination, ses brûlantes amours, ses superstitions, son scrupuleux attachement à toutes les cérémonies du culte catholique, tous ces traits caractéristiques sont restés une source inépuisable de poésies populaires.

Comme ce fut toujours un des principes du gouvernement pontifical de marier le culte catholique à la vie ordinaire du peuple, afin d'arriver à former un état purement théocratique, il en est résulté qu'il n'est point de fêtes ni de pratiques de religion qu'il n'ait su rattacher aux plaisirs populaires, ayant soin chaque fois de les entremêler de processions, d'illuminations, de feux d'artifice, et surtout de bon nombre d'indulgences et de lettres de grace pour vingt-cinq et cinquante ans, ou même pour des siècles entiers. Parmi ces fêtes, il faut remarquer la merveilleuse illumination de l'église Saint-Pierre, qui paraît prendre feu tout à coup depuis les colonnes les plus rapprochées du sol jusqu'au faîte de la croix qui décore la coupole. Une autre solennité qui n'est pas moins remarquable, et qui se rattache à la première, c'est le magnifique feu d'artifice que l'on tire sur le château Saint-Ange. L'incendie, reflété par les eaux du Tibre, semble envelopper dans un vaste rideau de feu le pont Saint-Ange, ainsi que toutes les maisons situées sur la rive opposée, et l'on peut jouir alors du plus sublime spectacle en ce genre. Une autre fête populaire, fête tout aussi peu musicale, il est vraie, mais qui ne présente pas moins d'intérêt, est celle qui a lieu le dernier jour de jeûne, le samedi saint. Aussitôt que, du Vatican, le pape, après la Passion, entonne le *Gloria in excelsis*, signal de la résurrection, toutes les cloches retentissent dans les trois cents clochers qui dominent la capitale du monde chrétien, et à ce concert-monstre viennent encore se mêler les canonnades du château Saint-Ange et les acclamations bruyantes d'une foule immense. Dans toutes les rues, ce n'est que feux allumés, que fusées s'élevant et mourant dans les airs, que détonations devant les portes ; et de toutes les fenêtres jaillit une mitraillade de pots de terre qui ont servi pendant la durée du jeûne, et dont on se défait pour la plus grande gloire de Dieu, souvent aussi au grand dommage des têtes des passans. Les madones placées au coin des rues, dans les maisons dans les boutiques, sont dépouillées de leurs habits de deuil pour revêtir

Digitized by Google

le costume des dimanches; on les entoure d'un nombre infini de fleurs et de bougies. Les marchands de boudin, de jambon et de parmesan, parent leurs boutiques comme des chapelles de village au jour de la Fête-Dieu. Dans les rues, c'est une agitation incroyable, ce sont des cris sans fin, et la licence devient telle, qu'on pourrait croire avoir tout à coup rétrogradé jusqu'au temps des anciennes bacchanales. Le soir, les feux sont rallumés dans les rues ; on illumine les maisons du haut en bas. Les Juifs eux-mêmes, qu'une prévoyance toute paternelle du Saint-Père a parqués derrière une muraille pour prévenir leur trop grande multiplication, et qui, néanmoins, croissent et multiplient d'une manière prodigieuse, les Juifs, dans leur prison, allument des feux de joie, pour témoigner au serviteur des serviteurs de Dieu qu'ils sont ses humbles et pacifiques sujets.

Mais une circonstance qui, dans chaque fête, ajoute encore aux plaisirs des Romains, c'est la concession des *indulgences* que le pape laisse libéralement tomber sur la tête du peuple élu. A peine, du haut de sa loge, à l'église Saint-Pierre, le Saint-Père a-t-il donné sa bénédiction solennelle, on annonce le moment des indulgences, et presque aussitôt il lance sur le peuple sa lettre de grâce. Les milliers de mains s'élèvent soudain pour saisir au passage le bien-heureux papier qui voltige lentement dans l'air, comme s'il voulait choisir le groupe au milieu duquel il doit tomber. C'est alors un *hourra* universel. Les fidèles se poussent, se battent, se déchirent ; et quand, après une longue lutte et bien des blessures, un certain nombre s'est emparé des lambeaux du papier bénit, on peut voir les vainqueurs se servir gravement de leur conquête pour envelopper leur parmesan ou allumer leur cigare.

Revenant à la partie musicale de mon sujet, j'ajouterai que les cérémonies religieuses et les pratiques de dévotion fournissent aux Italiens une grande partie de leurs chants.

Pendant le carême, on voit des jésuites parcourir les rues des villes, suivis de quelques jeunes garçons, et par leurs chants inviter les enfans à venir assister aux leçons de l'école et du catéchisme.

La Vierge surtout est en grande vénération en Italie, et son culte y tient le premier rrng ; elle fait la joie et l'espérance de toutes les classes, depuis le cardinal à la robe de pourpre jusqu'au pâle gardeur de buffles des Marais-Pontins ; elle a ses autels sur les côtes de la mer Adriatique, à Lorette, où les peuples font des pélerinages, où les rois venaient déposer leur couronne ; elle a son autel dans chaque cellule de religieuse, comme dans chaque boudoir, même dans celui de la plus jolie et de la plus voluptueuse Italienne ; elle est le palladium du pouvoir militaire du pape, comme elle est l'égide et la bannière des brigands de la Calabre. Aussi les chants que le peuple consacre à sa madone sont-ils innombrables.

A peine les cloches de l'église ont elles annoncé l'*Ave Maria*, qu'au

Digitized by Google

même instant, dans les maisons et dans les rues, chacun ôte son chapeau, fait de grands signes de croix, et récite la Salutation angélique. C'est en ce moment que, dans les rues de Rome, des confréries marchant processionnellement, s'arrêtent devant les niches des madones, et entonnent ce chant devenu si vulgaire dans les États Romains et dans presque toute l'Italie :

Cantiamo fideli
In dolce armonia
E viva Maria
E chi la creò.
Per far la sua madre
Pria d'esser fanciulla
In fin dalla culla
Iddio la mirò.

Alors les passans et les ouvriers, dont le travail a cessé, s'arrêtent au signal de l'*Ave Maria* ; les femmes sortent avec leurs enfans devant la porte de leurs maisons, se jettent à genoux d'aussi loin qu'elles entendent le chant, et mêlent leurs voix à celles du chœur, adressant leur salutation et leur prière à la mère du Seigneur. Lorsqu'un des chanteurs a cessé de chanter ce solo :

Affetti e pensieri
Dell anima mia,
Lodate Maria
E chi la creò.

Il n'est pas une voix, de près ou de loin, qui n'éclate en répondant le refrain :

E viva Maria,
Maria viva,
E viva Maria
E chi la creò.

Point d'église, point de chapelle de village, si petite qu'elle soit, qui, pendant la veille de la fête de la madone, ou la soirée des samedis, jours qui lui sont spécialement consacrés, ne retentisse de chants populaires composés en son honneur.

J'ai vu dans Rome, à l'un des coins de rues qui avoisinent le Panthéon, une petite chapelle qui, presque chaque samedi, dimanche ou jour de fête, offrait le soir le spectacle de cette simple et pieuse cérémonie populaire ; le *Viva Maria* retentissait jusqu'aux rues les plus éloignées.

Dans toutes les contrées de l'Italie, même vénération pour la Vierge, à Naples comme à Venise, sur les montagnes comme sur les côtes et dans les îles. J'ai assisté, dans l'île de Caprée, à un office de madone, devant une petite chapelle ; le rosaire précédait le chant comme à Rome ; seulement le chant des insulaires ne ressemblait à celui des

Digitized by Google

Romains, ni sous le rapport de la mélodie, ni sous celui du rhythme ; c'était plutôt une psalmodie accompagnée de ces modulations étrangeres qui mettent tant de différence entre les mélodies du nord et celles du midi de l'Italie, et dont il faut chercher l'origine, tantôt chez les Grecs, comme pour le chant grégorien, tantôt chez les Maures et les Sarrasins.

Lorsque je débarquai dans l'île de Procida, des femmes qui, par leur costume, semblaient appartenir à une colonie grecque, filaient, assises sur deux parapets conduisant à une petite chapelle ; et tout en faisant tourner leurs fuseaux, elles chantaient le rosaire en langue latine, reprenant alternativement, les unes, la salutation angélique *Ave Maria*, les autres, la prière *Sancta Maria, mater Dei.* Il y avait dans la mélodie ainsi que dans l'exécution musicale, beaucoup de ressemblance avec la manière dont on psalmodie les versets des psaumes dans les chapitres et les couvens.

Dans l'Apulie, le rosaire se chante de la même manière en latin et avec le même genre de psalmodie.

Une époque de l'année vraiment solennelle en Italie est l'Avent : là, comme dans tous les pays catholiques, des coutumes populaires toutes spéciales annoncent un temps si respecté des fidèles. A Rome, ce point central du monde chrétien, arrivent. dès les premiers jours de l'Avent, des pasteurs des Abruzzes et de la Calabre, jouant de la cornemuse ou du chalumeau, chantant l'enfant de Bethléem, et annonçant l'arrivée du Christ. Ils marchent ordinairement deux à deux, leur chapeau pointu penché sur une oreille, les épaules couvertes d'un manteau brun qui descend jusqu'aux genoux, les hanches entourées d'une peau de mouton, et pour compléter la physionomie originale et antique de leur costume, des sandales aux pieds et des bandelettes qu'ils tournent autour de la jambe de manière à en faire valoir toute la beauté.

Cette arrivée des pasteurs est pour les Romains d'un heureux augure; c'est le signal d'une série de fêtes, le présage d'un temps de grâces pour l'ame, de jouissances et de récréations pour le corps. Aussi les pasteurs, qus l'on désigne sous le nom *pifferari*, sont-ils invités avec empressement à jouer et à chanter devant les madones de la ville ; car chaque demeure a sa madone, éclairée par une lampe, qui est entretenue, du commencement à la fin de l'année, avec le même scrupule que l'était le feu sacré dans le temple de Vesta. Devant chaque madone on voit, tous les jours de l'Avent, deux *pifferari* jouant et chantant les airs montagnards transmis chez eux, depuis des siècles, d'une génération à l'autre, par tradition orale.

La composition originale de leur chalumeau mérite une description particulière. Cet instrument a quatre tuyaux de différentes longueurs, dont trois donnent un ton invariable, le second l'octave du premier, et le troisième la quinte intermédiaire, comme cela a lieu pour certaines cordes de la vielle, ou pour la pédale dans les compositions artistiques.

Digitized by Google

Le quatrième roseau est le seul qui donne des tons variables, comme un hautbois ou une clarinette. La mélodie, produite par ce dernier tuyau, forme souvent avec les tons invariables des trois autres une discordance assez choquante pour les personnes qui n'en ont point quelque habitude. Mais d'ordinaire, la mélodie se trouve renforcée par la clarinette du second *pifferari*, et couvre les autres tons en dissimulant ainsi ce qu'ils ont de trop dur ; car, à Rome, les *pifferari* jouent toujours à deux, produisant ainsi sur leurs deux instrumens cinq tons à la fois. Lorsque ce singulier mélange de trois tons invariables avec une mélodie variée se fait entendre dans les montagnes, on dirait plutôt des cloches résonnant dans le lointain, qu'un instrument de musique.

Le jour de Noël arrive, et les *pifferari* ont disparu ; ils se sont mis en route pour retourner dans leurs montagnes. Des troupes nouvelles les remplacent ; ce sont des hommes et des femmes aveugles, chantant avec accompagnement de mandoline, de guitare, de flûte et de triangle, des chansons sur la naissance de l'enfant Jésus. Voici une de ces chansons :

Dormi, dormi nel mio seno
Dormi, o mio fior nazareno ;
Il mio cuor culla sara
Fa la ninna nanna na.

Il serait impossible d'énumérer tous les chants populaires qui tirent leur origine de fêtes ou de cérémonies religieuses. Chaque saint, dans l'endroit où on lui a voué un culte particulier, où sa force spirituelle et son influence céleste, supérieures à celles de tout autre saint, lui ont fait donner par excellence le nom de *il santo*, a ses chansons à lui dediées spécialement. Il n'est pas rare de voir figurer saint Marc dans les chants vénitiens, et *san Genarro*, qui fait le beau temps et l'orage, ne joue pas à Naples un rôle moins important. Une mendiante de Padoue me chanta même à Rome le cantique si original *Tredizi grazie*, etc., sur le saint Antoine de son pays.

Dans toute l'Italie, il y a des chants consacrés à chacune des fêtes de l'église ; mais c'est surtout pendant le carême qu'ils sont plus fréquens, et que leur couleur mélodique est le plus en harmonie avec le sujet. Je citerai, entre autres, la chanson suivante que l'on chante en Apulie, pendant la semaine sainte, et dont la mélodie, intimement liée au texte, rend, avec une naïveté et une verité dignes d'admiration, le sentiment de la douleur et de la contrition.

Jesù mio, con duri funi
Chi fu il reo chi ti legò ?
Sono stato
Io l'ingrato,
Jesù mio,
Pardon, pietà !

Il est encore un acte de religion commun à tous les peuples de l'Italie,

Digitized by Google

qui a donné naissance à un grand nombre de chants populaires, tant dans le midi que dans le nord ; c'est celui qui consiste à porter le viatique à un mourant. Les Italiens apportent à cette touchante cérémonie une attention toute particulière, une dévotion qui ne ressemble en rien à celle qu'ils montrent dans les autres pratiques religieuses, où ils suivent les préceptes de l'église plutôt par devoir et par habitude que par un véritable esprit de religion et de foi. On ne peut se lasser d'admirer la résignation, l'abnégation merveilleuse, avec lesquelles ce peuple soumet sa raison, suspend son jugement, et laisse imposer à son intelligence des choses si étranges, que sa foi dans le mystère paraît aussi incroyable que le mystère lui-même.

A Rome, lorsque le prêtre porte la nuit les derniers sacremens à un moribond avec son escorte de bedeau, d'enfans de chœur armés de sonnettes et de flambeaux, de pénitens gris couverts de leur capuchon, toute cette troupe marche d'un pas lent et grave, psalmodiant un chant populaire composé pour la circonstance. A la vue de cette procession, chaque passant s'arrête, tombe à genoux devant la sainte eucharistie, se frappe la poitrine, puis se relève pour se joindre à l'escorte et ajouter sa voix à celle des fidèles. En quelques minutes, l'affluence devient considérable, et le chœur général. Avertis par ce chant, tous les habitans, maîtres et domestiques, accourent de l'intérieur de leurs demeures et se placent aux fenêtres avec des bougies allumées, en sorte que toutes les maisons d'une rue se trouvent en un clin d'œil illuminées jusqu'au toit. Le prêtre a passé, avec lui la procession et le chœur ; et cette subite clarté, qui a un moment fait pâlir les ténèbres de la nuit, disparaît bientôt, laissant, comme avant, la rue obscure et silencieuse. Toute cette foule, qui oublie son chemin et ses occupations, pour aller, avec des chants et des prières, saluer d'un dernier adieu l'ame d'un inconnu qui va s'élancer vers un autre monde, certes c'est là un spectacle touchant et solennel : le chant se perd dans le lointain comme s'exhale le dernier soupir de l'agonisant, les lumières s'éteignent comme s'éteint l'œil du mourant.

Si nous laissons le chant religieux du peuple, pour nous occuper de celui qui a pour objet les choses de ce monde, nous verrons qu'il n'y a point d'évènement, grave ou puéril, point de solennité de famille, depuis le baptême jusqu'aux funérailles, qui ne fournisse aux Italiens des sujets de chansons nouvelles. La vogue de ces chansons dure plus ou moins long-temps, suivant que les paroles en sont plus ou moins belles ou piquantes, la mélodie plus originale, et que le sujet se prête à de plus faciles applications.

Les chansons les plus répandues en Italie sont celles de mendians et de brigands ; les mérites de ces *nobles* professions y sont exposés avec des couleurs si pittoresques et si attrayantes, que ces chansons seules

Digitized by Google

sont capables de nourrir chez un peuple incivilisé, comme l'est surtout celui des montagnes, le goût de la paresse, ou la prédilection pour la vie aventureuse et les exploits de grand chemin. C'est au midi de l'Italie qu'appartiennent surtout les chansons de brigands. Les chansons de mendians, au contraire. sont plus communes dans le nord.

Pendant la chaleur du jour, tous les habitans se tiennent enfermés dans leurs maisons ; mais à peine la nuit est-elle venue tempérer par quelque fraîcheur l'atmosphère embrasée, que de tous côtés l'amour et la mélancolie s'exhalent dans des chants qu'accompagne la guitare ou la mandoline ; et souvent il s'est écoulé plus de la moitié de la nuit avant que le silence succède à ces concerts nombreux et simultanés. Il en est ainsi dans toutes les villes, dans tous les villages de l'Italie ; car c'est toujours publiquement et à haute voix que se manifeste le contentement intérieur ; le peuple en général ne croirait pas à son propre bonheur, s'il n'en faisait retentir d'une manière expressive les rues de ses villes et les vallées de ses campagnes. De là, dans toutes les rues des villes d'Italie, ce mélange de clameurs, de sifflets et de chants ; pendant les nuits, pas une voix n'y garde le silence. A Rome surtout, cette vieille métropole du monde, qui, pendant le jour, ressemble à un désert, le peuple se promène dans les rues, chantant, jusque bien avant dans la nuit, des chansons où il décrit les jouissances de la vie, les charmes et les tourmens de l'amour.

J'ai souvent, dans de belles nuits d'été, suivi les chanteurs allemands au *Colosseo*, tant pour voir ce monument gigantesque éclairé par la lumière si pittoresque de la lune, que pour entendre retentir dans ces chants les sons harmonieux de ma langue maternelle. Entre les arcs de triomphe, auprès des temples de la Paix, de Romulus et de Remus, chantaient mille voix du peuple, qui toutes se taisaient lorsque les Allemands descendaient du Capitole pour traverser le Forum, et faisaient entendre leurs-chants et leurs chœurs si cadencés, et rhythmés d'une manière si précise ; mais à peine ceux-ci avaient-ils cessé, que, de tous côtés, recommençaient les chansons du peuple, belles sans art, justes sans règles, puisées dans la nature. Les Allemands, suivis d'une foule de jeunes gens, étaient ainsi accompagnés jusqu'au Colosseo. Là, sous les voûtes ruinées de ce monument colossal de la force et de la grandeur romaines, s'engageait la lutte entre la nature et l'art. Après ce chant, exécuté par les artistes allemands : " Salut, belle Italie, pays de merveilles, etc.," des Anglais, placés à l'extrémité opposée, commençaient l'hymne si simple, si admirable, si sublime des pêcheurs siciliens en l'honneur de la Vierge : *O sanctissima, ô piissima dulcis Virgo*, etc. Si, d'un côté, la combinaison harmonique et le nombre des voix paraissaient devoir enlever les suffrages, de l'autre la palme était vivement disputée par la simplicité et la naïveté des tons, par une expres-

Digitized by Google

sion toute naturelle d'un véritable et pieux amour. Mais bientôt l'hymne de la Vierge était repris à quatre parties et en chœur par les Allemands eux-mêmes ; et quel triomphe alors pour l'art venant prêter son secours à la nature ! C'était tout ce qu'il est possible de rêver de plus beau et de plus parfait. Heureux, me disais-je, mille fois heureux l'artiste qui trouve ainsi ses inspirations dans les émotions même de son âme, et qui sait les exprimer avec tant d'art que, pour celui qui en écoute l'expression, l'art disparaît, et la nature seule semble avoir prêté son langage. Telle est l'origine de toute musique qui se grave dans le souvenir du peuple, en même temps qu'elle obtient l'admiration des connaisseurs et des vrais artistes.

Ainsi les chants du peuple, qui n'osaient entrer en lice avec ceux des étrangers, trouvaient dans les étrangers eux-mêmes des défenseurs.— Après ces luttes si originales, on se séparait en s'applaudissant avec franchise et cordialité. Long-temps après minuit retentissaient encore les chants des Allemands dans les rues qui conduisent au mont *Pingio* quartier voisin de la villa de Médicis, presque entièrement habité par les artistes étrangers.

Je fus acteur d'une scène pareille et non moins intéressante dans l'île de Caprée. C'était le soir ; nous étoins assis sur le toit voûté de l'au berge de *Don Guiseppe*, admirant d'un côté, sur le sommet d'une montagne, les ruines du bourg de Barberousse, de l'autre celles du bourg de Tibére, séparés de l'Europe par le golfe, et de l'Afrique par la Méditeranée. Malgré toutes ces richesses étalées autour de nous par la nature, moins heureux et moins beau sans doute, mais aimé avec passion, notre pays natal apparaissait à notre pensée au milieu d'une foule de touchans souvenirs ; et comme les Hébreux captifs à Babylone, mêlant leurs pleurs à l'onde du fleuve, à l'ombre des saules où ils avaient suspendu leurs harpes, nous chantions dans la langue maternelle les chants de la patrie ; mais à peine nos voix et nos guitares avaient-elles cessé, qu'autour de nous se firent entendre de tous côtés d'autres voix et d'autres instrumens ; les habitans de la ville étaient assis sur leurs toits et sur les parapets qui les entourent en forme de galerie ; ils jouaient, les uns la flûte, les autres la mandoline ou le violon ; et comme ils ne s'étaient point concertés, c'était un singulier mélange dans lequel il était impossible de saisir aucune mélodie. Nous reprîmes nos chants élégiaques, et soudain toute cette musique fit silence.

La forme caractéristique adoptée le plus généralement pour les chansons populaires de l'Italie, est le *ritornello* qui se compose de trois vers, dont la mesure est arbitraire, ainsi que le nombre des syllabes qui les composent ; le premier vers est ordinairement le plus court et souvent n'a pas plus de deux pieds ; les deux autres en ont rarement moins de cinq. Lorsqu'à une ancienne mélodie de *ritornello*, on veut adapter des paroles nouvelles ou improvisées, il est permis, pour remplir la forme mélodique, de traîner ou de répéter la syllabe.

Digitized by Google

La mélodie des chansons à une voix est toute différente de celle des chants destinés à être exécutés par un chœur ; elle est telle dans ces derniers, que la seconde partie se trouve tout naturellement ; une seconde voix peut très bien les accompagner en chantant la mélodie dans la tierce inférieure ou la sixte supérieure. A Rome et dans tous les environs, on entend des chœurs composés de jeunes gens et de jeunes filles chanter, de la même manière que les chanteurs du pape exécutent le plain-chant grégorien ; les voix de *soprano* et de *tenor* chantant la mélodie que l'*alto* et la *basse taille* exécutent une tierce plus bas, les premiers comme les seconds séparés entre eux par l'octave.

En traversant *Siena* par une nuit de dimanche avec un *veturino*, je trouvai toutes les rues remplies de jeunes gens qui chantaient en chœur de cette manière.

Ces chœurs, dont la mélodie est généralement belle et gracieuse, n'ont, au reste, rien de bien surprenant ; ils ont quelque resemblance avec nos petites chansons à deux parties ; ils sont presque tous dans le ton majeur.

Quant aux chants destinés à être rendus par une seule voix, ils ont, pour la plupart, un caractère mélodique si extraordinaire, qu'il faudrait une grande habitude musicale pour leur improviser une seconde partie, C'est à peine si la nature riche et pittoresque de l'Italie fournirait autant d'exercice au pinceau d'un peintre, que ces chants, avec leurs modulations extraordinaires, en pourraient offrir à l'étude des musiciens, tant sous le rapport de la beauté de la mélodie et de la richesse harmonique, que sous celui de l'originalité du rhythme.

Mais, je le sais, les musiciens en général ne sont pas hommes à daigner puiser leur science dans les inspirations populaires, heureux s'ils ont réussi à trouver le fil qui doit les guider dans le dédale d'un traité d'harmonie aussi obscur qu'embrouillé, et s'ils ont appris à tracer quelques exemples mathématiques du simple ou du double contre-point. possesseur d'un tel savoir, comment en effet s'occuper encore de ce peuple si rustique, de cette poèsie populaire dont la langue est si rude, de ces chants enfin, dont les paroles ne sont pas plus arrangées selon les règles de la prosodie, que la musique selon les règles prescrites par les savans traités d'harmonie ? Et comme elle leur paraît aride, l'ame humaine, à ces savans ! comme il leur paraît vide, le cœur d'un enfant ou d'un homme du peuple ! C'est qu'ils ignorent que, pour donner de la vie à de telles ames, il faut des chants qui y demeurent gravés, des chants qui les excitent à la vertu, qui les consolent dans la douleur, qui animent leurs plaisirs dans les jours de bonheur et de fête. Et ces chants ne sont-ils pas les véritables chants populaires, ceux que le peuple se compose lui-même, dans lesquels il conserve la mémoire des actions de ses pères, retrace ses habitudes, ses mœurs, ses penchans et ses sentimens, ceux enfin par lesquels il se révèle tout entier et laisse plon-

Digitized by Google

ger dans sa vie intérieure le regard du philosophe? Celui-ci y trouve à faire des observations qui ne sont pas moins intéressantes pour l'art que celles qui concernent l'origine, la langue ou l'histoire d'un peuple : car il y découvre les formes aussi simples que vraies sous lesquelles ce peuple exprime sa crainte ou son espérance, sa tendresse ou sa haine, sa joie ou sa douleur, sa mélancolie, sa résignation ou ses jouissances, ses plaisirs et son ivresse. Celui-là est le véritable artiste, qui sait émouvoir les masses.

Outre les chants dans lesquels il peint sa vie, ses sentimens et ses passions, le peuple italien a, en différentes contrées, des chants historiques auxquels le caractère de son imagination a généralement donné une forme pittoresque. Telles sont, sur les côtes, les chansons qui ont transmis la mémoire du fameux Barberousse, dont le nom a conservé dans la bouche des nourrices tout ce que jadis il avait de terrible. Sur les îles que renferme le golfe de Naples, on trouve encore des traces des Grecs et des Sarrasins dans les chansons, dans les danses, et même dans le costume. A Venise, où la vie a gardé le caractère insulaire, où la puissance est demeurée ensevelie sous les ruines de la république, où la vie aisée et heureuse du peuple a disparu avec la vie politique, on entend encore sur les lagunes et sur les canaux, au milieu de la nuit, autour du silencieux palais de marbre du doge, s'élever du fond des noires gondoles des chants qui ont survécu à la gloire du pays, et qui se sont conservés dans la bouche des gondoliers et des pêcheurs, comme un écho parmi les tombeaux.

Si, en Italie, il n'y a ni ville, ni village, ni vallée, ni montagne. qui n'ait sa chanson propre, il en est de même des maisons, qui ont toutes leurs chants de nourrice, de naissance, de noces, de mort ; chants du foyer domestique et qui ne descendent jamais dans la rue.

Un genre de chant qui se rencontre souvent en Italie est celui des légendes, des histoires de couvens, des complaintes inspirées par quel que évènement malheureux, par l'exécution d'un criminel, et surtout par la vie héroique et la mort d'un chef de brigands.

Telle est la légende, si souvent chantée par le peuple, de la Samaritaine et du Christ. Bien que la conversation de Jésus et de la belle enfant de Samarie y soit montée sur un ton de galanterie qui n'a rien de bien édifiant, le peuple italien ne s'offusque pas de si peu, habitué qu'il est aux idées matérielles de sa devotion, et disposé toujours à poursuivre ses abbés et ses moines des satires les plus impitoyables. Ainsi rien de plus naturel pour lui que de faire dire à Jésus :

> Dove vai bella donzella ?

Et de faire répondre par la Samaritaine :

> Vado per acqua, per beve e cucina .....

Digitized by Google

Telle est encore la chanson si connue que fit, la veille de son exécution, un prisonnier napolitain, condamné comme conspirateur :

Un piu a soffrir mi resta . . . . .

Après avoir parlé de l'invention des mélodies, et avant de m'arrêter aux livres, aux histoires et aux traditions du peuple qui se rattachent immédiatement à ses chants, il nous reste à jeter un coup d'œil sur la manière toute particulière dont il les exécute.

Les hommes, en Italie, chantent ordinairement avec la voix de fausset, et partagent, avec plusieurs habitans des contrées de l'Allemagne, l'habitude de chanter du nez. Mais ils ont en outre une singularité qui ne leur est commune avec aucun autre peuple ; c'est de prolonger le dernier ton, pendant trois, quatre, six mesures, quelquefois aussi longtemps que le *ritornello* lui-même, J'ai entendu dans les environs de Terracine et de Capoue des paysans occupés de leurs travaux, traîner ainsi le dernier ton d'une manière désespérante et jusqu'à perdre haleine. Il est inconcevable qu'un peuple qui montre tant de goût naturel dans l'invention de ses mélodies, puisse se plaire dans une pareille uniformité, et s'attacher avec tant de persévérance à une pareille monotonie, à moins toutefois que cela ne provienne de l'habitude qu'il a de soutenir ce ton, pendant que l'instrument qui l'accampagne d'habitude exécute une *codo* ou un *ritornello.*

Le caractère mélodique est quelquefois très difficile à saisir et se refuse tout-à-fait à la notation régulière. Autant de peuples, autant de caractères différens dans leurs mélodies. Il en est du chant comme des divers dialectes de la langue. Il faut quelque habitude pour savoir saisir les tons primitifs de la mélodie et les distinguer des tons accidentels qui varient suivant les chanteurs. C'est à cette cause qu'il faut attribuer les diverses opinions des voyageurs sur les chants populaires : les uns en effet n'ont pu saisir aucune mélodie au milieu de toutes ces fioritures, de ces tons traînés ; les autres, au contraire, ont reconnu, à travers cette accumulation d'effets étrangers, une mélodie d'une simplicité et d'une beauté admirables. C'est qu'il faut savoir distinguer la mélodie primitive d'une mélodie altérée par la tradition orale, et saisir la différence qui existe entre la mélodie et l'exécution.

J'ai entendu chanter des Arabes ; le tremblement continuel de leur voix et leurs tons gutturaux ne permettent pas à une oreille accoutumée à la musique européenne de distinguer le moindre trait mélodique ; la langue orientale et la multitude des tons interjetés ont quelque chose de si étrange, qu'il ne nous serait en effet possible de reconnaître ni les tons de la mélodie primitive. ni son caractère rhythmique. Il n'en faut pas conclure pourtant que leur musique soit sans expression et sans caractère, les Européens prendraient le chant des Arabes pour une plaisanterie, pour une charge destinée à exciter le rire ; et pourtant, à mesure que

Digitized by Google

les uns chantent, on voit les autres courber la tête, tomber dans une méditation profonde et finir par répandre des larmes. Sans doute, si à ces oreilles, qui n'ont jamais entendu nos savantes compositions, on exécutait des morceaux de Béethoven et de Rossini, cette musique ne leur semblerait pas moins bizarre et moins incompréhensible que la leur pour nous.

Goëthe parle d'un chant romain exécuté souvent dans les rues par le peuple, et qui ne lui paraît pas pouvoir être saisi par la notation ordinaire. C'est probablement la chanson : *Fior de limone*, une des plus populaires à Rome. Elle est en effet rendue d'une manière si étrange, et la mélodie, en passant par la bouche du peuple, y subit tant d'altérations, que j'essayai en vain, à plusieurs reprises, de la noter d'une manière à peu près exacte ; je n'y pus parvenir qu'en l'entendant chanter d'une manière plus simple par un vigneron des environs de Rome.

Un autre chant avec lequel on endort les enfans, et qui porte, comme tous ceux du même genre, le nom de *Ninni nanna*, me présenta, quoique rendu avec assez de précision, de telles difficultés de notation, que je ne pus même parvenir à en comprendre la mélodie. J'aimerais autant, je crois, avoir à noter ce chant si incompréhensible des Arabes, dont j'ai parlé, que cette *Ninni nanna* si simple, si lente, et douée, dit-on, d'une vertu si narcotique, qu'elle ne manque jamais d'endormir l'enfant et la nourrice. Quant aux paroles, elles rendent bien cette extase d'une mère amoureuse, dont l'œil fixé sur ce nourrisson qui ne connaît d'autre univers que le sein maternel, croit voir se dérouler tout un ciel d'or, toutes les richesses d'un monde fantastique.

Peut-être un autre sera-t-il plus heureux que moi, et parviendra-t-il à noter la mélodie de ce cantique de mère, dont voici l'introduction :

> Testa d'argento e fronte di cristallo,
> Occhi, che ci si vede il paradiso.
> Denti d'avorie e labro di corallo,
> La bianca gola e l'incarnato ciglio.
> Li vostri orecchi sono tanto belli,
> Son fila d'oro i vostri capelli.

L'Italie doit un grand nombre de chants populaires aux chanteurs et aux ménétriers ambulans, et surtout à cette classe d'hommes qu l'on nomme *improvisatori*, et dont l'existence est un des traits caractéristiques de l'Italie. Ces improvisateurs sont ou poètes ou chanteurs, quelquefois l'un et l'autre, comme jadis les bardes, les scaldes et les troubadours. Je ne veux point parler ici de ces hommes qui font profession d'être savans, et exercent leur art dans les cercles et les salons, improvisant des discours ou tragédies ; mais de ces improvisateurs hommes du peuple, vivant avec le peuple, qui parcourent, avec une guitare ou une mandoline, les villes et les villages, et chantent dans les cafés et dans

Digitized by Google

les cabarets, ou sous le balcon des femmes, prenant à leur gré le son grave et mélancolique, ou gracieux et amoureux.* A peine l'improvisateur a-t-il commencé, que les voisins et les passans font cercle autour de lui, et si la chanson qu'il a inventée plait au peuple, celui-ci la lui fait répéter plusieurs fois jusqu'à ce qu'il l'ait apprise lui-même.

Il y a encore une autre classe d'improvisateurs, ce sont les *narrateurs*. Ceux-ci racontent les histoires et traditions populaires, soit en improvisant, soit en commentant, amplifiant et ornant de figures poétiques les livres du peuple. Ces livres sont aussi durables en Italie que les chansons y sont éphémères ; le peuple regarde ce qui y est écrit comme sa propriété ; c'est le recueil, grossi de génération en génération de, toutes ses traditions fabuleuses, de ses aventures d'amour, de ses farces et de ses superstitions ; il se compose de narrations sur toutes les époques, et l'on y trouve décrits les temps anciens du paganisme, les héros romains, le commencement du christianisme, les croisades, les invasions des Sarrasins et des pirates, la vie chevaleresque et la vie des couvens ; c'est, en un mot, l'*épopée* du peuple italien. En vain dès le berceau l'a-t-on endormi ou réveillé avec les facéties de *Bertoldo*, l'Esope de l'Italie ; en vain a-t-il entendu mille fois raconter ses chroniques et sa mythologie, la voix du narrateur est un appel tout puissant auquel il répond avec un empressemeot toujours nouveau.

A la Ripa grande, à Venise, on voit de ces narrateurs entourés d'un nombreaux auditoire, qui, dans le style le plus emphatique, font des improvisations sur le héros qu'on leur a proposé, ou qu'ils se sont choisi eux-mêmes, n'omettant aucun détail, ni sur ses duels, ni sur ses amours, et restant là des demi-journées, aussi infatigables à parler, que le peuple à les entendre.

C'est surtout dans le port de Naples, sur le *molo*, qu'on les rencontre nombreux, féconds et inépuisables. Ils restent assis, des jours, des mois des années, à la même place, sur un morceau de bois, un monticule de terre, ou une espèce de trône qu'ils se sont formé avec des pierres ; autour d'eux, et couchés à terre, sont les *lazzaroni* à moitié nus, les pêcheurs, les soldats. les matelots, tous, les yeux fixés sur la bouche qui improvise, contractant ou épanouissant les traits de leur physionomie, selon que l'évènement rapporté est triste ou gai, heureux ou malheureux ; puis, sortant tout à coup d'un silence de mort pour éclater en applaudissemens frénétiques, ou pour fondre en larmes et sanglotter, selon le sort qu'il a plu à l'historien de faire à son héros. Plusieurs de ces narrateurs se contentent de lire, et, chose caractéristique, ils choisissent alors plus souvent le *Roland* de l'Arioste que la *Jérusalem* du Tasse.

---

* Commanda qualche cosa di serio, di malinconico, o una canzone graziosa e dilettevole!

Digitized by Google

Lorsqu'il a terminé un chant ou une histotre, le *narrateur* tend son chapeau, et tout assistant qui posséde quelque chose partage avec lui. Si, dans le cours de sa narration, il s'aperçoit qu'un étranger est venu grossir le nombre de ses auditeurs, alors c'est à lui qu'il semble adresser son histoire, tendant le chapeau dans la crainte qu'il ne déserte avant la conclusion, mais continuant à parler sans la moindre interruption, et sans que ses autres auditeurs, si curieux ordinairement, daignent détourner un seul de leurs regards pour le porter sur l'étranger.

Je ne terminerai pas sans dire quelques mots de la danse en Italie, La danse, qu'il est si difficile de séparer de la musique et de la poésie populaire, peut, comme le chant, donner une idée des mœurs d'un peuple; elle révèle ses habitudes de guerre ou de chasse, de pêche ou de vie agricole. Le négre de ia Côte-d'Or, qui boit le sang et mange la chair de son prisonnier, ne danse qu'autour de sa victime, et sa danse a un caractère brusque et farouche. Chez le Congo-Sénégalien, au contraire, qui se livre aux travaux des champs, la danse est une récréation, et en offre toute la grace et l'abandon.

La danse nationale de l'Italie est la *tarentella*, qui doit son nom à la tarentule, espèce d'araignée dont la piqûre ne peut être guêrie, dit-on, que par la danse. On explique cette guérison par l'abondante transpiration que provoque cet exercice, et qui ferait ainsi sortir le venin. D'autres prétendent que le nom de *tarentella* vient de ce que la piqûre de la tarentule imprime aux pieds et aux mains un mouvement semblable à celui qui caractérise cette danse.

La *tarentella* se danse au son de tous les instrumens répandus parmi le peuple, comme la guitare, la mandoline, le chalumeau, et surtout le tambourin, qu'on ne rencontre jamais que dans les mains d'une femme, comme autrefois chez les Hébreux, comme aujourd'hui encore dans les harems des musulmans. Les danseurs, qui ont constamment le regard fixé l'un sur l'autre, exécutent, en se balançant, les mouvemens les plus vifs et les plus voluptueux.

Outre la *tarentella*, on remarque, dans les îles de la péninsule, plusieurs danses d'origine étrangére que le peuple a conservées. Telle est à Ischia celle des *Sarrasins*, que les jeunes gens de l'île dansent avec des lances. En Sardaigne, la danse populaire est la *ballo tendo*, remarquable par les mouvemens extraordinaires des exécutans. Les danseurs sont toujours séparés des danseuses ; il n'est permis qu'aux fiancés de se prendre la main, et malheur au jeune homme qui oserait toucher la main d'une femme ou d'une fiancée autre que la sienne ! Dans tous les cantons du midi de la Sardaigne, on danse au son d'un instrument, nommé *launeda*, qui date du temps des anciens Romains, et qui a survécu à toutes les révolutions. Il se compose, comme la cornemuse des *pifferari* napolitains, de quatre roseaux embouchés par le même exécutant.

Le son lointain du violon ou de tout autre instrument suffit, en Italie,

surtout dans les provinces du midi, pour amener des danses parmi le peuple ; alors il n'est point de pêcheur ni de *lazzarone* qui ne se mette en mouvement, se tenant sur la pointe des pieds, et balançant ses bras et son corps. Nous partîmes un jour d'Ischia pour gravir l'*Epomeo*, si bien décrit dans le *Titan* de Jean Paul ; arrivés, après beaucoup de peines et de fatigues, à la dernière pointe de la montagne d'où l'île entière nous apparaissait comme une nacelle voguant sur une mer immense, notre première pensée fut une pensée d'enthousiasme à la vue de ce tableau magnifique qui déroulait à nos pieds Naples, Portici, Resina, le Vésuve, Pompeï, Sorrente, Salerne, les îles de Caprée, et de Procida, puis le promontoire de Mysène, Gaëte, Terracine, le promontoire de l'enchanteresse Circé, puis encore, comme un nuage lointain, les rochers de la Corse et de la Sardaigne. A peine étions-nous revenus d'un premier mouvement d'admiration, que nos conducteurs de mulets, profitant d'un violon amené par un soldat napolitain qui venait de célébrer ses noces chez l'ermite de la montagne, se mirent à danser sur l'étroite plate-forme où nous étions. Chaque instant que nous pouvions dérober à la nature si belle et si pittoresque qui étalait ses trésors devant nos yeux, nous le donnions à la danse de nos guides, et notre intérêt n'était pas moins vivement excité par la grace de leur tenue et de leurs gestes, que par le long enivrement avec lequel ils se livraient, infatigables, au plaisir de la *tarentella*.

Dans presque toutes les villes de l'Italie, à Rome surtout, il y a des jours où des danses s'improvisent et s'emparent de rues entières. C'est alors un spectacle des plus animés, où la musique, le chant et la danse du peuple forment l'alliance la plus étroite.

Au-delà du Tibre habitent les Transteverins, qui se disent les vrais descendans des Romains, et ont gardé, tant dans leur costume que dans leur caractère, une teinte d'originalité qui, depuis des siècles, n'a subi aucune variation. Il est difficile de concevoir comment cette population, au milieu des invasions qui l'ont soumise à tant de jougs différens, malgré son contact journalier avec le reste des habitans de Rome et les étrangers, a réussi à se conserver pure de toute altération ; on dirait des montagnards ou des insulaires constamment séparés des autres peuples. C'est sans doute au noble ressouvenir d'une grandeur et d'une gloire antiques qu'ils ont gardé ce costume, ces mœurs et ces usages des temps passés. La fierté qu'ils ressentent de leur origine, et le dédain qu'ils témoignent aux autres habitans, ont souvent occasionné des rixes sanglantes, de véritables petites guerres, auxquelles l'intervention militaire peut à peine mettre fin.

Rien de plus pittoresque que le quartier des Transteverins les dimanches et les jours de fête. Les maisons sont désertes ; tout le monde est dans les rues, depuis les enfans jusqu'aux grand'mères, parmi lesquelles se trouvent souvent des centenaires. Devant la porte de chaque habi-

Digitized by Google

tation, on dirait une fête ; il s'y forme des danses auxquelles prennent part non seulement les enfans et les jeunes gens, mais les vieillards des deux sexes, qui se joignent à la *tarentella* jusque bien avant dans la nuit. Le seul accompagnement de ces danses est un tambourin frappé par une joune fille ; ce tambourin ne manque dans aucun ménage : c'est un meulle indispensable. Ce n'est que vers deux heures après midi que commence la fête, et la cloche qui sonne *l'Ave Maria* a seule le pouvoir de l'interrompre. A peine le premier son se fait-il entendre, qu'aussitôt, comme par enchantement, les chanteurs s'arrêtent, la main qui frappait le tambourin retombe immobile, le pied qui s'élançait en l'air reprend gravement sa position accoutumée ; les danseurs se jettent à genoux, de nombreux signes de croix sillonnent toutes les poitrines. Au bruit de la fête a succédé le silence ; aux transports de joie, l'immobilité de la contemplation, ou le bruit d'un *Ave* machinalement récité.

Ce recueillement subit ne dure que quelques minutes, et la fête recommence, plus animée que jamais, jusqu'à minuit, heure à laquelle les Romains se mettent à souper. Alors vous ne rencontrez plus dans les rues que des jeunes gens chantant leurs tourmens d'amour sur un ton plaintif et mélancolique, qu'ils accompagnent des accords légers de la guitare ou de la mandoline. Enfin les rues deviennent tout-à-fait désertes ; la gaité bruyante de la journée fait place à un calme profond, interrompu seulement par les prières du chapelet que murmure devant sa *madone* une famille qui va se séparer pour se livrer au repos. Alors, dans chaque rue, on pourrait se croire à la porte d'un temple où les fidèles se sont réunis pour prier.

J. Mainzer.

LOUIS ET THÉODORE GUDIN.

Il était environ six heures du matin ; la lumière fausse et blafarde d'une orageuse journée d'équinoxe (le 4 mars 1825) conmmençait à poindre, et la pluie, fouettée par de violentes rafales, venait battre et ruisseler aux vitres d'un atelier de peinture, situé dans une maison de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

A la vive clarté d'une lampe que faisait pâlir le jour naissant, assis auprès du feu, deux jeunes gens semblaient écouter le bruit du vent avec un plaisir mélancolique, et jouir de ce bonheur de contraste qui fait trouver, pendant l'orage, tant de charme au bien-être du foyer.

Digitized by Google

Ces deux jennes gens étaient Louis et Théodore Gudin.

Tous deux étaient arrivés à cette phase décisive de la vie des grands peintres où les longues et incertaines études ont porté leur fruit, où la pensée, jusque là confuse, se dessine et se formule nettement, où l'on dépouille les derniers langes de l'école, parce que le *soi*, l'originalité, commence à poindre. Phase unique dans la vie de l'artiste, ou il a comme une radieuse prévision du brillant avenir tant de fois rêvé ; c'est alors, c'est dans ces rares et fiévreux instans d'hallucination, que les plus vastes et les plus grandioses conceptions lui paraissent faciles et réalisables ; c'est enfin pour lui l'heure d'une sereine et noble confiance dans sa force et dans sa volonté.

Louis et Théodore Gudin en étaient donc alors à cette époque de leur carrière, si féconde en aspirations et en espérances sublimes. Unis, dès l'enfance, par le plus impérieux sentiment d'affection fraternelle ; plus tard, plus étroitement liés encore par une entière parité de goût, de projets et d'études ; tous deux originaux dans leurs conceptions, ils venaient de se promettre, dans ce dernier entretien, de fondre leurs deux génies en une seule et puistante idée artistique, comme ils avaient uni leurs cœurs dans une sainte et profonde affection, voulant imiter ces deux artistes de l'école florentine, qui, peignant, aux mêmes toiles, laissèrent deviner à la postérité la part de chacun dans ces glorieux travaux. Aussi, en songeant aux résultats de la fusion de ces deux talens si complets, on ne peut que déplorer amèrement la fatalité qui les sépara ; car le hasard ne rapprocha jamais deux natures plus heureusement douées.

Avant de songer à la peinture, Théodore Gudin, par une bien singulière et peut-être instinctive prévision, s'était passionnément épris du métier de marin. Un brave et digne capitaine américain, M. Burke, ami de sa famille, se chargea de son apprentissage ; et Théodore Gudin, malgré les larmes de sa mère et de son frère Louis, qui voyaient de funestes présages dans de furieux coups de vent d'équinoxe, dont la violence causa plusieurs sinistres au moment de son départ de Dieppe, Théodore Gudin, dis-je, appareilla pour New-York le 15 avril 1819, sur *le Manchester-Packet*.

Après trois années de navigation et de séjour en Amérique, Théodore Gudin revint en France ; les grandes scènes de cette nature primitive, l'immensité de l'océan, les vastes solitudes du Nouveau-Monde avaient impressionné vivement cette imagination rêveuse et ardente, et le capitaine Burke admira souvent avec quelle impassible témérité le grand peintre futur, qui alors ignorait lui-même sa glorieuse vocation, malgré les plus grands dangers, épiait jusqu'aux moindres effets pittoresques de la tempête ou de l'ouragan, sans se rendre compte de ce besoin impérieux d'observation.

A son retour à Paris, Théodore Gudin trouva son frère en voie de

Digitized by Google

succès progressifs; car Louis Gudin, guidé par la rigoureuse logique du génie, avait trouvé l'inspiration dans un ordre de faits qui devaient sympathiser profondément avec la tendance naturelle de ses idées :—à son imagination bouillante, chevaleresque, mais souvent mélancolique et sombre, il fallait un sujet fécond en contrastes à la fois éclatant comme une fanfare de guerre, ou triste et poignant comme un chant de regret. Il eut vite choisi. La gloire des armées de France était insultée par les partis. Napoléon était à Sainte-Hélène. Louis Gudin retraça nos batailles gigantesques avec une apre et brûlante energie, et trouva, dans son indignation, le secret de cette poésie grandiose et mélancolique, qui saisit à l'aspect de ses compositions, immenses comme celles de Martin, puissantes et colorées comme celles de Salvator Rosa.

Et l'on ne taxera pas ces paroles d'exagération, si l'on a seulement vu ses gravures des *Victoires et Conquêtes*, admirables encore de mouvement et de pensée bien qu'un burin malhabile ait perdu en partie le style et le caractère imposant des originaux.

Quant à ces derniers, M. Théodore Gudin les a recueillis à grands frais, avec un pieux respect ponr la mémoire de son frère. Nous dirons, avec plusieurs maîtres de notre école, qu'une suite de tableaux conçue d'après ces magnifiques dessins telle que voulait et pouvait l'exécuter Louis Gudin, avec son incroyable vigueur de coloris, soutenu de son dessin pur et sévère, eût été une des plus grandes créations artistiques des temps modernes.

Ce fut donc au milieu de cette carrière si pleine de séve, et qui florissait déjà, que Théodore Gudin trouva son frère Louis, en revenant d'-Amérique. Les succès de Louis lui révélèrent sa vocation; Théodore, déjà grand peintre par la pensée et l'observetion, céda facilement aux instances de son frère qui, par l'instinct d'un cœur aimant, devinait peut-être à quel avenir il était appelé. Aussi, un matin, Théodore Gudin, accompagné de son frère, alla bravement déclarer à sa mère qu'il serait peintre, et qu'il renonçait à la marine.

L'excellente mère fut aussitôt de l'avis de ses fils, préférant de beaucoup les orages de la vie d'artiste aux orages de la vie maritime, et Théodore Gudin, suivant son frère à l'atelier de Girodet, se mit à l'œuvre avec une ardeur incessante.

De ce moment les études de Théodore Gudin ne furent plus qu'une suite de succès inespérés, dont on comprendra l'incroyable rapidité, en songeant que, pendant trois ans, il avait étudié la nature avec une attention profonde; il ne lui restait donc plus à acquérir que la partie matérielle de l'art, *le faire*, *la main ;* aussi bientôt il sut traduire sur la toile le fruit de ses observations, si long-temps méditées, avec cette puissance et cette vérité naïve de coloris qui le placèrent si haut dans l'école.

Ce fut alors, en se rendant compte de leurs progrès mutuels, que les

Digitized by Google

deux frères eurent cette pensée de fondre leurs deux forces en une ; et que l'on songe aux prodiges que cette pensée eût produits, si Louis Gudin eût peuplé les vastes et admirables paysages de son frère, et si Théodore Gudin eût peint les horizons profonds et les cieux sombres ou étincelans qui se déroulaient sur les immenses batailles de son frère! D'après cela, à quelle hauteur n'eussent pas atteint ces deux génies, éclairés par une critique franche et soutenus par une émulation touchante et fraternelle!

Les deux frères devaient commencer par retracer cet épisode d'un Canadien qui, voyant malgré ses efforts son canot entraîné vers la chute d'une énorme cataracte, se résigne et s'abandonne à l'impétuosité du courant.

Qu'on se figure cette profonde solitude, ce torrent furieux encaissé dans un roc couvert d'une végétation géante, cette chute d'eau bondissante et refletée des derniers rayons du soleil ; et puis, au milieu de cette nature imposante et sombre, se laissant entraîner à l'abîme qui l'engloutira peut-être, un homme, seul dans un frêle canot, qui s'abandonne à cet épouvantable danger avec le calme stoïque du sauvage !... Quel tableau !... Que l'on en juge par le passé de l'un et l'avenir accompli de l'autre !...

Ce fut à creuser et à discuter l'exécution de ce tableau, qui devait être d'une très-grande proportion, qu'une partie de la nuit du 3 au 4 mars avait été employée par les deux frères... D'autres projets aussi les avaient occupés ; une large et féconde série de travaux s'était déroulée à leurs yeux : jamais l'avenir ne leur avait paru plus souriant et plus beau ! Exaltés par ces pensées de gloire et de poésie, ils ne pouvait dormir ; une inexplicable irritation nerveuse, qu'ils attribuaient au temps orageux de l'équinoxe, les agitait ; plusieurs fois les larmes leur vinrent aux yeux sans qu'ils pussent s'expliquer pourquoi ; jamais enfin leur conversation n'avait éte plus intime, plus tendre, plus remplie de vœux fervens l'un pour l'autre.

Lorsque le jour fut tout-a fait haut, sur les huit heures du matin, Louis et Théodore Gudin, avant de sortir, allèrent embrasser leur mère ; elle fit les plus vives instances à ses fils pour qu'ils renonçassent à aller naviguer sur la Seine dans une embarcation appartenant à un de leurs amis. En vain la pauvre mère leur représenta la violence du vent, la pluie ; les deux frères persistèrent. Louis était souffrant. Malgré cela, ils partirent.

Je l'ai dit: c'était une triste et orageuse journée d'équinoxe ; des nuages épais, gris et rapides, chassés par l'ouragan, couvraient d'un reflet sombre les eaux jaunâtres de la Seine, qui, soulevées par ce vent impétueux, se brisaient sur les arches des ponts en lames assez fortes.

Environ vers les neuf heures du matin, l'attention des curieux qui

Digitized by Google

bordaient les quais fut attirée par la manœuvre, plus intrépide que savante, d'un petit canot noir à lisse rouge et à pavillon blanc, qui louvoyait entre les ponts Royal et Louis XVI. Le vent était alors si violent, qu'un des plats-bords de cette frêle embarcation rasait la surface de l'eau et menaçait de la faire sombrer à chaque instant. M. de Beaumont, ex-aspirant de marine, tenait le gouvernail; Théodore et Louis Gudin étaient à l'avant de cette yole.

Partis du pont Royal, on les voyait arriver sur les culées du pont Louis XVI avec une effrayante rapidité. Quelques bateaux de blanchisseuses et plusieurs trains de bois encombraient les approches de la première arche. Au lieu de virer de bord afin de ne pas s'engager dans cet étroit passage, M. de Beaumont laissa malheureusement porter, manqua la passe, et le canot, entraîné par le vent et le courant, alla se briser contre l'arête de l'arche.

Le choc fut si épouvantable que l'embarcation, mise en pièces, coula presque aussitôt. M. de Beaumont est entraîné par le courant, et disparaît. Louis Gudin disparaît aussi; mais son frère, excellent nageur, plonge pour le sauver, le saisit et revient sur l'eau, soutenant son frère évanoui, et appelant du secours à grands cris... Plus de mille personnes se pressaient sur le pont, et regardaient cet épouvantable accident avec une cruelle et imbécile curiosité... Pas une ne porta secours à cet homme qui criait: Sauvez mon frère!

Des gens du port, des mariniers, étaient là tout près, sur les trains de bois: quoique dans un bateau à rames il n'y eût pas le moindre danger, pas un n'osa démarrer un canot pour aller sauver ces deux hommes, dont l'un était évanoui, et dont l'autre, s'affaiblissant de plus en plus, rassemblait ses dernières forces pour crier encore une fois, avec l'horrible accent du désespoir: Mon frère !... Sauvez donc mon frère !!

— Rien... personne ne bougea... Ces gens avaient peur, ou pensaient sans doute aux cinquante francs que rapporte le corps de chaque noyé. Aussi quand ils virent les deux hommes disparaître; car Théodore Gudin, ayant épuisé ses forces à lutter contre le courant, était à son tour entraîné par le poids du corps de son frère, qu'il ne voulait pas quitter; quand ces gens, dis-je, eurent vu disparaître les deux frères, trois ou quatre des plus braves démarrèrent un bateau, et s'avancèrent prudemment près de l'arche: un dernier élan de rage et de désespoir ramena un instant Théodore Gudin à la surface le l'eau; un des bateliers lança son croc et le manqua... Un second fut plus heureux, et l'atteignit par son collet, au moment où il coulait à fond, et le retira évanoui, mourant... mais il le retira seul...

Le corps de Louis Gudin fut retrouvé un mois après, mutilé, dépouillé de tout, par les riverains de je ne sais quel village du bord de la Seine, qui lui coupèrent un doigt pour lui voler une bague, et cela à quatre lieues de Paris, et cela avec une si exécrable avidité qu'on aura peine à me croire.

Digitized by Google

A peine revenu d'une longue maladie, causée par cet effroyable événement, Théodore Gudin, sachant que le corps de son frère avait été retrouvé dans ce village, s'y rendit, pour tâcher de recueillir tout ce qui lui avait appartenu. — Les pillards du cadavre avouèrent, parlèrent d'une montre, d'une bague, d'une chaine, trouvées sur un mort ; dirent qu'ils savaient bien qui les avait, — mais que pour ravoir ces objets il fallait *les payer, et les bien payer...* — Le malheureux frère offre le double, le triple de leur valeur ; les riverains ne veulent rien entendre. — Un ami de Théodore Gudin, outré d'une si épouvantable cupidité, court se plaindre au maire de la commune, qui répond benoîtement. — Hélas ! que voulez-vous, monsieur ? si mes administrés ont ces objets, on ne peut pas non plus leur donner la torture pour les ravoir ou leur prouver qu'ils les ont ; le mieux est de passer par où ils veulent.— Quand l'ami revint, Théodore Gudin avait conclu son précieux marché, en payant vingt fois la valeur de ces objets qu'il recherchait avec une si pieuse et si sainte avidité — Cela s'est passé et se passerait encore à cinq lieues de Paris, en pleine civilisation, quand le progrès nous déborde. Cela s'est passé sur le vertueux sol où florissent tant de lois électorales, municipales, nationales, départementales... Et puis l'on ira chercher, pour nous épouvanter, je ne sais quelles narrations de la rapacité féroce des sauvages de l'Océanie !.,.

Ce fut ainsi que mourut Louis Gudin, à peine âgé de vingt-deux ans. Nous sommes heureux et fiers d'avoir, dans cette imparfaite esquisse biographique, donné une analyse de cette vie si courte, si remplie, et qui promettait un si riche et si fécond avenir pour la gloire de l'école française. On se souvient du beau tableau de *Kléber en Egypte*, qui fut une des premières pages exposées par Louis Gudin. On a tout dit sur la noble et touchante composition de ce sujet et sur la male énergie du coloris. Un autre tableau, d'une époque un peu plus avancée, et qui se distingue déjà par la touche indélébile du grand maître, restera comme preuve éternelle et désespérante de tout ce que pouvait Louis Gudin. Ce tableau appartient à M. le colonel Feisthamel, qui a bien voulu nous laisser admirer cette magnifique page de nos annales militaires.

Louis Gudin était de taille moyenne et d'une vigueur presque athlétique ; sa physionomie, ouverte, franche et bonne, avait parfois une expression de tristesse poignante, surtout depuis qu'une perte, irréparable pour son cœur, eut marqué son front dn sceau du malheur et fait vibrer en lui une corde bien douloureuse peut-être, mais qui lui révéla tout un monde d'impressions nouvelles, et jeta sur ses plus éclatantes conceptions je ne sais quel reflet sombre et mélancolique.

Si j'en crois mes souvenirs et les regrets de tous ceux qui l'ont connu, Louis Gudin, liant, dévoué, plein de cœur, avait aussi une volonté de fer; mais ce qui frappait surtout en lui, c'était cette expression de bonté gracieuse et naïve, qui naît peut-être de la conscience d'une haute

Digitized by Google

supériorité, que nous appellerions presque la bonté de la force. Nous avons parlé de son affection pour son frère ; nous ne pourrions lui comparer que son culte pour sa mère. Encore une fois, regrets éternels sur cette vie qui manqua si tôt et si cruellement aux destinées promises.

EUGENE SUE.

PROCÈS COMIQUE ET GLORIEUSEMENT TERMINÉ,

OU

LE JOURNAL EN 1745.

Nos illustres conteurs s'évertuent à grand'peine pour imaginer des histoires nouvelles. Ils ont détrôné Boccace, ils ont dépassé la reine Marguerite de Navarre, et ils ont jugé que La Fontaine était immoral ; ils ont trouvé une espèce de conte plus gazé, où le vice se cache sous la dentelle, où l'adultère est essentiellement vaporeux et romanesque. Dans les contes moraux de notre siècle, on ne voit que des femmes qui s'évanouissent, de blondes poitrinaires qui se meurent d'amour, de mélancoliques beautés de trente-six à quarante ans qui succombent sous le fardeau de la vie réelle. Dans ces contes, tout en l'honneur des femmes, les hommes sont représentés comme des monstres : l'ame leur manque, le cœur est absent ; ils n'ont d'esprit que pour leur fortune ; ils renferment leurs passions en eux-mêmes, comme l'avare renferme son argent dans son coffre-fort ; les hommes sont des monstres cachés, les femmes sont des anges méconnus. Or tout le travail du romancier aujourd'hui se réduit à ceci : Trouver un nouveau crime aux hommes, découvrir une perfection nouvelle *à la femme ;* voilà toute la question.

Par ma foi, j'aime mieux le conte de Boccace ; hommes et femmes, tout le monde y allait de franc jeu. Parlez-moi d'un amant qui s'appelle *le Magnifique !* Parlez-moi de l'*Oraison de saint Julien !* Parlez-moi des *Trois Commères !* Parlez-moi de *Joconde*, ce charmant poème digne de l'Arioste, digne de La Fontaine, digne des plus grands poètes, et que nous avons vu réduit aux prosaïques et vulgaires proportions d'un opéra comique de M. Étienne ! Voilà la belle passion, voilà le naïf entraînement, voilà l'amour véritable comme l'entendait La Fontaine, voilà la femme comme l'entendait Molière ! Voilà ce qui a charmé ce chaste et rougissant dix-septième siècle, voilà ce qui a suffi long-temps au dix-huitième siècle, plus perverti ; voilà la grande fête de toute dix-septième année qui, du collége, se fait jour à travers le monde poéti-

Digitized by Google

que ! Était-ce bien la peine, je vous prie, quand nous avions ce beau monde galant, tout rempli de belles déclarations bien vives et de belles tendresses bien soudaines, et de rendez-vous qui ne se faisaient pas attendre ; quand nous avions ces robes de satin aux bruyans falbalas, ces guirlandes de fleurs sur toutes les têtes, ces alcôves qui servaient de salon, ces ruelles qui servaient de parloir; était-ce la peine de changer tout cela, pour inventer un monde de convention qui rougit de son vice, qui cache sa passion, et qui, au lieu de prendre l'élégant et transparent négligé du matin, s'enveloppe fièrement dans son néant? Le néant, triste manteau sans transparence, sans consistance aussi, cette robe funeste du monde moral, qui n'est ni une robe de bal, ni un linceul?

Ces réflexions me venaient l'autre jour, en parcourant le *Mercure de France* au dix-huitième siècle. Le *Mercure de France*, c'est la *Revue de Paris* de ce temps-là. On y trouve toute la poésie courante et de la littérature amusante; surtout on y rencontre, comme dans la *Revue de Paris*, beaucoup de nouvelles, beaucoup de contes moraux, beaucoup d'histoires, qui toutes ont, comme nos *nouvelles* et nos histoires, l'innocente prétention de représenter les mœurs *de ce siècle*. La plupart de ces histoires du *Mercure de France* sont encore aujourd'hui pleines d'amusement et d'intérêt ; peut-être même sont-elles d'autant plus intéressantes que le temps et plusieurs révolutions ont passé par-là, jetant leur venin et leur poussière sur ces œuvres d'un jour. Figurez-vous, en effet, un article de journal, cette minute littéraire, ce souffle d'une seconde, ce petit cri dans l'espace, cette goutte d'eau dans la mer, ce parfum de violette dans un bosquet d'orangers, cet innocent pétard dans un feu de file, cette note de flageolet dans un orchestre de Rossini, ce rien dans le monde; figurez-vous dans quel état cela doit être quand on le retrouve par hasard étouffé par un siècle, écrasé par une révolution ! Oh ! que nous sommes petits et médiocres ! oh ! que nous sommes néant, nous autres, les grands journalistes! Approchez-vous, courbez-vous, prenez vos meilleures lunettes ; voyez-vous ce que j'ai là sur le bout de l'index, voyez-vous ce peu de poussière que votre souffle peut enlever, voyez-vous cet imperceptible atome historique? Eh bien ! saluez, mes maîtres ; prosternez-vous, orgueilleux ; cette poussière, cet atome, ce néant, c'est tout un journal du dix-huitième siècle ; voilà pourtant ce qui a soutenu l'attention de la France pendant huit jours! Et quelle France, grand Dieu! Louis XV au sommet, Voltaire à l'autre sommet, et dans le milieu de cette balance, Montesquieu, Diderot, Jean-Jacques Rousseau et l'Encyclopédie ! Un des côtés de cette balance l'eut bientôt emporté sur l'autre côté. Voltaire enleva facilement Louis XV, et avec Louis XV une monarchie de quatorze siècles : eh bien ! dans ce plateau où Voltaire pesait tout seul, il y avait, à côté de Voltaire, ce petit rien, cette faible poussière, ce néant, ce misérable article de journal que vous voyez là au bout de mon index. O vanité ! Mais

Digitized by Google

en revanche pourriez-vous me dire, messieurs, ce qu'on a fait depuis 1830 de l'article de journal qui a emporté, dans une grande tempête d'une heure, toute la maison, toute la famille, tout le passé, tout le présent, et, j'en ai bien peur, tout l'avenir de cette ancienne maison de Bourbon, que Voltaire avait laissé descendre de son plateau?

Le plateau qui avait emporté la maison de Bourbon dans les nuages, n'a pas eu besoin cette fois d'avoir pour contre-poids Voltaire et l'Encyclopédie; à défaut de l'Encyclopédie et de Voltaire, on a jeté dans la balance vingt-cinq lignes imprimées sous les yeux du procureur du roi, et voilà que toute l'ancienne monarchie a remonté si haut dans le malheur, que c'est à peine si nous pouvons l'apercevoir.

Voici donc que j'ai tenté de recomposer quelques pages éparses dans le journal du dix-huitième siècle, avec la poussière que j'en ai recueillie. Je n'y veux rien changer: seulement, je veux faire un seul chapitre de tous ces chapitres épars; vous aurez ainsi une idée juste et complète de la littérature périodique comme cette grande époque l'entendait.

Commençons donc: ceci est justement une étude des mœurs de la province; car en ce temps-là il en était de la province comme de la Méditerranée: c'était une terre déjà découverte par les conteurs. Donc, il y avait dans une ville de province un présidial, un bailliage, une maîtrise des eaux-et-forêts, et même il y avait une forêt, mais une belle forêt, bien percée, bien sablée, de grands arbres, de belles allées tout unies, et dans le feuillage un beau soleil; en un mot, cette forêt était l'honneur et l'amour de cette ville de province; elle lui servait de salle de bal; elle tenait lieu de l'Opéra: c'était la grande fête de chaque jour; là venaient se promener les ambitions rivales; là on voyait à la fois le Richelieu et la Pompadour de l'endroit; là venaient les poètes réciter leurs vers et deviner les énigmes du *Mercure*. Forêt plus redoutée que celle de Dodone; les peupliers balançaient mollement leurs têtes sur le conteur élégiaque; les ormes frémissaient de plaisir à la lecture des énigmes, pendant que les frênes dansaient tous en cadence aux sons harmonieux de l'innocente idylle; d'autres arbres, moins grands, étaient témoins d'entretiens plus doux; la blanche aubépine prêtait son ombre à des passions moins innocentes et plus réelles; en un mot cette forêt était toute l'oisiveté, toute la poésie, toute la médisance et toute la calomnie de cette petite ville, dont les héros vont jouer un si grand rôle dans mon récit.

Je vous disais donc qu'autour de cette forêt, il y avait un bailli, un président, un maître des eaux-et-forêts, et même un chanoine honoraire: en tout quatre grands poètes, mais dans des genres différens.— Le bailli se reposait de préférence sous le hêtre amoureux de Tityre, et chantait en vers harmonieux les appas et les cruautés d'Amaryllis; le président était porté par les ailes d'Icare dans les nuages de l'ode de Pindare; le maître des eaux-et-forêts était le plus élégant pourceau

Digitized by Google

qui eût jamais pris place dans le troupeau d'Épicure; et, pour un animal de cette espèce, il avait la plus douce voix, les manchettes les mieux brodées et les refrains les plus choisis; quant au chanoine honoraire, son esprit et ses sens, son état dans le monde et son habit, se livraient depuis long-temps une guerre acharnée: homme indécis, qui avait un pied à Cythère et l'autre pied à Jérusalem, il tenait un livre d'Heures à la main droite et un Tibulle à la main gauche: c'était, un réfugié dans les ombres douteuses de la poésie sentimentale, et là il pouvait tout à son aise comprendre et mêler le sacré et le profane. Tels étaient ces quatre poètes sévères de la forêt: trois poètes mariés, trois poètes en place et un chanoine, ce qui faisait bien au juste quatre poètes mariés. Ceci soit dit pour bien montrer que les mœurs de ces messieurs n'étaient pas les complices de leur poésie, qu'ils pouvaient chanter en vers les plaisirs et les amours; mais qu'une fois descendus du cheval Pégase et remontés sur leur mule prosaïque, ils retournaient tout droit, ceux-ci à leur maison, celui-là à son abbaye; enfin, ceci soit dit encore pour que vous ne confondiez pas nos quatre poètes avec les autres poètes de la ville et de la forêt, papillons chantans des quatre saisons, qui déposaient leurs hommages rimés sur le cœur de toutes les belles et sur la mousse de tous les carrefours.

Un jour de printemps, nos quatre amis, car ils étaient encore amis, se rencontrèrent au pied du vieil arbre qui leur servait de rendez-vous. Le zéphyr était plus doux que de coutume, l'ombre était plus épaisse, le gazon était plus vert, et le ciel, tout bleu, était inondé de clartés.— C'était un de ces momens faits pour la poésie et pour l'amour. Ces quatre messieurs firent de la poésie, et telle était l'influence du ciel et la toute-puissance de ces molles haleines, que ces quatre poètes avaient payé tous les quatre, ce matin même, leur doux tribut au printemps, à la nature, à l'amour, au zéphir, au bonheur.

A peine réunies, ces quatre ames s'entendirent bien plus vite que ne le font les bergers dans cette églogue de Virgile :

Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo ?

Je dis nos quatre bergers : en effet, ce n'étaient plus là ni un président, ni un maître des eaux-et-forêts, ni un chanoine, ni un bailli; c'était Mopsus, c'était Tityre, c'était Mœlibée, c'était le bel Amyntas. Nos quatre bergers se furent à peine dit bonjour, et à peine se furent-ils assis, que l'honnête bailli se mit à souffler dans ses pipeaux rustiques. Il s'agissait d'une idylle dialoguée entre le jeune Hilas et la belle Timarette.—Parlez, mon cher ; dit le président, nous sommes tout silence.— Nous sommes tout attention, reprit le chanoine.—Nous sommes tout oreilles, ajouta le maître des eaux-et-forêts.

Alors le bailli commença.

Digitized by Google

HILAS, *à Timarette.*

Tu dédaignes l'amour...

TIMARETTE.

Non, mais je le redoute.

HILAS.

C'est que tu méconnais sans doute
Les charmantes douceurs de l'empire amoureux.

TIMARETTE.

Ah! je ne cherche point, berger, à les connaître.

HILAS.

Pourquoi cet arrêt rigoureux?

TIMARETTE.

Si je les connaissais, je m'y plairais peut-être:
Les penchans les plus doux sont les plus dangereux.

HILAS.

Reçois du moins la tourterelle
Qu'en chassant l'autre jour j'ai prise dans nos bois:
Tu pourras apprendre par elle
Ce que l'on souffre sous tes lois.

TIMARETTE.

Non, Hilas, je ne veux ni la voir ni l'entendre,
Et tu peux la garder pour toi.
Quand on craint de devenir tendre,
Il ne faut point avoir de tels oiseaux chez soi.

On admira beaucoup cette pastorale du bailli; on lui fit même répéter les quatre derniers vers, et on trouva on ne peut plus galant ce berger qui va *à la chasse* aux tourterelles. D'ailleurs l'allégorie était diaphane et chaste à la fois, ce qui était bien difficile à trouver en ce temps-là, pour peu qu'on tînt à avoir une allégorie nouvelle.

Quand tous les murmures flatteurs furent apaisés, et quand tous les arbres de la forêt eurent frémi à leur manière, l'imposant président se leva tout debout; et, prenant son air prophétique:—Laquelle de mes odes vous plaît-il que je vous dise, ô mes amis?

Voulez-vous l'ode sur les *Grâces*, ou mon ode à la *Médiocrité*, ou mon ode à la *Fortune*?—Mon cher président, dit le chanoine, nous sommes seuls; dites-nous votre ode à Thémire. Alors le président, sans se faire autrement prier, tira de sa poche un assez gros manuscrit dans lequel il lut ce qui suit:

LE TRIOMPHE DE THÉMIRE,

OU LA PETITE-VEROLE DE Mlle ***

Avec les grâces qu'on admire
Chez la déesse des amours,

Digitized by Google

La jeune et charmante Thémire
Faisait fleurir le tendre empire
Sur les bords que la Vienne* enrichit par son cours.

Elle reçoit dès son aurore
L'hommage de tous les bergers :
Telle une fleur qui vient d'éclore
Fixe les papillons légers.

Jalouses de l'éclat d'une si belle vie,
Les bergères qu'anime une aveugle fureur
Implorent le secours de la cruelle Envie,
Monstre né pour porter le trouble et la terreur.
Aussitôt l'Envie infernale
Sur la belle Thémire a jeté son poison,
Et cette belle joue, autrefois sans rivale,
Se flétrit. En hiver, tel on voit le gazon
Se courber sous le faix d'une ardeur glaciale.

Mais l'Amour qui veillait descend du haut des cieux,
Il vole au secours de Thémire,
Rend le rose à sa joue, leur éclat à ses yeux,
Et sauve ainsi sa gloire et son empire.

Chantons, célébrons l'empire
Du puissant fils de Cypris ;
Il nous conserve Thémire.
Accourez tous, Jeux et Ris,
Chantons, célébrons l'empire
Du puissant fils de Cypris.

Ce mouvement lyrique du président eut à son tour le plus grand succès. La petite-vérole est, en effet, en ce temps-là, une terreur toujours cachée ; c'est la laideur suspendue à un fil sur les plus belles têtes ; elle arrête dans leur course les existences royales ; c'est le fléau qui tombe, et qui ne se contente pas des premiers-nés, et qui laisse sur les plus jeunes fronts des traces ineffaçables de sa présence. Cette ode du président fut d'un effet d'autant plus puissant sur l'ame des quatre amis, que tous les quatre ils avaient été atteints, comme cela était écrit sur leurs visages,

Par le *poison* de la cruelle envie,
Monstre né pour porter le trouble et la terreur.

Le président ayant ainsi parlé, *ore rotundo*, ses trois amis restèrent plongés quelque temps dans l'étonnement et l'admiration. La petite-vérole n'était pas, en effet, le seul fléau de la France ; à cette époque, la France avait encore un autre fléau : c'était l'ode. Autant le dix-huitième siècle avait peur de la petite-vérole, autant il avait d'admiration pour une ode bien faite. Pindare était le dieu de cette époque. si

* Chatellerault, la patrie des petits couteaux.

Digitized by Google

peu pindarique. On faisait des odes pindariques, on faisait des odes anacréontiques; chaque poète avait sa *lyre* et son délire; chaque poète se demandait, à l'exemple de Jean-Baptiste Rousseau: *Où suis-je? où vais-je?* Boileau lui-même, dans l'autre siècle, avait voulu faire une ode. Singulières maladies de l'esprit! Elles sont comme les maladies du corps: il y en a qui se perdent; il y en a qui se retrouvent à de longs intervalles; il y en a qui arrivent toutes nouvelles. Ainsi aujourd'hui nous ne savons guère plus ce que c'est que l'ode de Pindare et de J.-B. Rousseau, et, grâce à la vaccine, nous n'avons plus aucune peur de la petite-vérole; mais en revanche, au lieu de ces maladies perdues, nous avons gagné les romans historiques, les drames romantiques et le choléra asiatique.

Après le président, vint le tour du maître des eaux-et-forêts, le gentilhomme provincial. Celui-là était l'ami de la bonne chère, et s'il parlait quelquefois de Philis et d'Amaryllis, c'était uniquement pour obéir à la mode. Il était né chanson, comme l'autre était né Pindare. Dans cette littérature française, à cette époque, il n'y avait que deux espèces d'hommes: des idiots ou des hommes de génie; mais entre les deux camps rivaux, d'idiots et d'écrivains de talent, il y avait une forte et intelligente nation de gens d'esprit qui composaient le corps d'armée des grands maîtres dans l'art d'écrire. Le maître des eaux-et-forêts avait donc fait, lui aussi, sa petite chanson; mais, bien qu'il fût de sa nature un grand buveur de vin de Mâcon, car en ce temps-là le vin de Bordeaux, cette chaleur glacée, était encore le breuvage exclusif des laquais, notre homme avait fait une chanson galante. La galanterie, c'était toute l'époque; partout vous trouviez des bergers et des bergeres et des guirlandes des fleurs: à la poignée des épées, des bergers et des bergères; dans les opéras, des bergères et des bergers; au plafond des boudoirs et même dans les écuries de Chantilly; Philis était la reine de France, et le berger Lysidor en était le roi. O puissance de la mode! Les buveurs eux-mêmes, oui, les buveurs, cette race à part de gens d'esprit, ces gais poètes du monde matériel, l'ame du vin en bouteilles, du perdreau en pâté et du lièvre à la broche; oui, les buveurs, les premiers sceptiques en ce monde, et les seuls sceptiques éternels, ils étaient forcés de chanter Chloris, dans leurs transports bachiques. Voilà ce qui vous explique la singulière chanson à boire composée *ad hoc* par le maître des eaux-et-forêts.

CHANSON A MADAME DE ***, QUI M'AVAIT PLACÉE ENTRE DEUX DES PLUS BELLES FEMMES DE LA PROVINCE.

Entre deux Grâces l'autre jour
Je me trouvai placée.
Qui peut m'avoir joué ce tour?
Oh, que je fus piquée!

Digitized by Google

Bon ! dit l'Amour d'un air badin,
Cesse d'être en colère,
Car à ce trait un peu malin
Je reconnais ma mère.

Comme vous voyez, ce n'est pas là tout-à-fait la chanson d'un ivrogne ; seulement vous avez pu remarquer la liberté grande prise par notre poète des eaux-et-forêts.

Entre deux Grâces l'autre jour
Je me trouvai *placée.*

Le poète, par la seule force de sa volonté et la seule puissance de son vers, a passé d'un sexe à l'autre. Toujours est-il que sa petite chanson eut presque autant de succès que l'ode de M. le président.—J'aimais pourtant mieux votre chanson de l'autre jour, disait le président.—Et moi aussi, reprenait le chanoine.—Et moi aussi, disait le bailli ; et tous les quatre de chanter à gorge déployée et sur un *air nouveau* les jolis couplets suivans :

Pour effacer de ma mémoire
L'ingrate qui m'a su charmer,
Pour lui dérober sa victoire,
Je cherche ailleurs à m'enflammer.

Soins superflus ! A ma bergère
Malgré moi je reviens toujours ;
Toute autre chose est étrangère
Au bonheur de mes jours.

J'ai dit : " Cette jeune merveille
Tiendra-t-elle contre Bacchus ?
L'ouvrage du dieu de la treille
Détruira celui de Vénus."

Soins superflus ! etc.

Sur le récit du long martyre
Qu'elle avait à se reprocher,
Églé répondit à Tytire,
Sans pourtant encor l'approcher :

On touche à la fin sa bergère
Quand on persévère toujours ;
Notre rigueur est étrangère
Au bonheur de nos jours.

Enfin quand les trois premiers bergers eurent ainsi exhalé leur poésie *dans le bocage*, le quatrième et dernier berger, prenant à son tour la parole, fit ainsi sa petite préface à ses bienveillans auditeurs :

— Pour moi, messieurs, je ne puis pas, comme vous, me livrer à mon délire, je suis chanoine ; les transports trop violens sont défendus à ma

Digitized by Google

profession ; et ma veine, pour être décente, doit toujours se tenir dans les étroites limites de l'épître familière. Je suis avant tout, vous le savez, l'homme de la poésie légère. Aller jusqu'à l'ode, comme vous, monsieur le président, c'est trop haut pour moi ; aller jusqu'à la chanson, comme vous, monsieur le maître des eaux-et-forêts, c'est trop bas pour moi. *Medio tutissimus ibis*, comme dit Ovide, notre maître et celui de bien d'autres. Écoutez donc, s'il vous plaît, cette épître écrite chez M***, mon ami, qui est marié tout nouvellement ; vous verrez, à leur douceur, que ces vers ont été écrits sous les rayons fugitifs et trompeurs de la lune de miel.

De cet agréable ermitage,
De ce délicieux séjour
Où depuis long-temps règne un sage,
Où depuis peu règne l'Amour,
Sur un gazon, dans un bocage,
Où la rivale de Procris
M'annonce un soleil sans nuage,
Cher président, je vous écris.
Rouillé par le sot badinage
De vingt châtelains beaux-esprits,
J'ose envoyer jusqu'à Paris
Ces vers, dignes du voisinage :
L'adresse en fera tout le prix.

L'abbé en était là de son épître, et son auditoire commençait à être singulièrement mécontent de ces quatre vers :

Rouillé par le sot badinage
De vingt châtelains beaux-esprits, etc.

quand tout à coup dans la forêt, jusqu'alors silencieuse comme un auditeur qui dort, retentirent des cris de joie : c'étaient mesdames les femmes de la ville qui venaient aussi, à l'exemple de leurs maris, prendre leurs ébats dans cette forêt ; c'était madame la présidente, madame la baillive ; c'étaient mesdames les receveuses des tailles ; c'était toute cette petite ville pauvre, babillarde, curieuse, médisante, occupée de son petit luxe, comme on est occupé d'un tabouret à la cour, et remplaçant les intrigues du ruban bleu par les intrigues de quelque ruban bleu ou rose. Ainsi cette même forêt, confidente discrète des vers de ces messieurs, était aussi la confidente des petites intrigues de ces dames ; mais cette honnête forêt avait de l'ombre pour tous les mystères, et du secret pour tous les vers. La forêt a été abattue depuis ce temps-là, et ni les poètes ni les femmes n'ont songé à conserver la bouture de ces arbres mystérieux.

Ces dames, vaniteuses comme des duchesses et pauvres comme d'honnêtes bourgeoises qu'elles étaient, avaient l'habitude de venir se prome-

Digitized by Google

ner en voiture dans ce bois de Boulogne provincial. Là, chacune d'elles singeait de son mieux les riches équipages de la grande route de Versailles. Il est vrai que les voitures étaient vieilles et petites, il est vrai que les chevaux étaient laids et petits, c'étaient des voitures de villageois attelées à des chevaux de charrue, mais nécessité, fille de l'orgueil autant que de l'industrie, parait de son mieux ces tristes équipages.— C'était parmi ces dames à qui se pourrait procureur les plus beaux harnais pour équiper ces pauvres petits chevaux qui regrettaient leur charrue, et, afin que la dépense fût tout à la fois moins considérable et plus apparente, deux dames montaient d'ordinaire dans le même char, et ces deux dames partageaient les frais de cette espèce de Longchamps des quatre saisons.

Dans une des moins petites voitures, attelée des moins laids chevaux, étaient assises les deux plus belles dames, sans contredit, de toute la ville, y compris la haute et basse futaie. L'une de ces dames était la seconde femme du président, jeune et jolie provinciale, coquette comme une Parisienne; l'autre dame était madame la baillive, elle-même aimable et vive Parisienne, étourdie et folâtre comme une femme de province. Aimant toutes deux le plaisir et la toilette, alertes, parées de peu: l'une, c'était la présidente, se nommait Mme. Darcy; l'autre, c'était la femme du bailli, se nommait Mme. Saint-Aymar.

Cette Mme. Saint-Aymar avait apporté dans la forêt et dans la ville en question les plus grands airs de Paris. Elle avait été élevée avec le plus grand soin par la femme d'un procureur, qui était sa tante; et cette femme avait enseigné à sa nièce ce qu'elle savait de mieux sans l'avoir jamais appris, l'envie de plaire et d'être jolie, et beaucoup de cette habileté qui consiste pour une honnête femme à s'approcher du précipice sans y tomber, à être heureuse assez de temps pour n'avoir pas de repentir, à se faire aimer tout juste assez pour n'aimer personne: telle était Mme. Saint-Aymar; elle aimait les douces paroles à ses oreilles, et les belles couleurs à ses habits. Elle eût aussi beaucoup aimé de beaux chevaux à un beau carosse; mais comme elle n'avait ni chevaux ni carrosse, elle se contentait d'emprunter les bipèdes de son fermier, et de les déguiser de son mieux avec de beaux harnais; pour cela, elle s'était associée d'amitié et de vanité avec sa rivale Mme. Darcy.

Mme. Darcy la présidente, aussi coquette, mais déjà plus grave que Mme. Saint-Aymar, avait, de plus que son amie, toute la suffisance d'une femme de province qui se sent de la beauté, de la jeunesse, le regard très-doux, la dent très-blanche, et derrière tout cela un président pour la soutenir. Du reste, ces belles dames avaient eu toutes deux le rare bonheur d'épouser à la fois deux hommes d'affaires et deux poètes; deux hommes qui ne savaient que travailler et rimer, qui ne sortaient de leur cabinet que pour s'enfoncer dans l'impénétrable forêt, le sanctuaire de

Digitized by Google

ces muses fidèles, peu riches tous deux, mais honnêtement pauvres, ne demandant rien à leurs femmes qui ne fût très-licite, et se reposant parfaitement sur elles de l'économie de la maison.

Mme. Darcy et Mme. Saint-Aymar dans leur char, suivies de plusieurs autres dames de la ville, aussi dans leur char, arrivèrent brusquement sur les quatre poètes, et leur arrivée interrompit le poète chanoine, fort heureusement pour lui. A la vue de leurs époux, ces dames s'arrêtèrent: Darcy et Saint-Aymar, arrachés ainsi à leur rêverie poétique, allèrent saluer celles qu'ils appelaient d'un commun accord leur nymphe Égérie; pendant ce temps, le maître des eaux-et-forêts cherchait au coin du bois une rime qui lui manquait; il savait que Despréaux en avait trouvé plus d'une à la même place; quant au chanoine, émerveillé de l'aventure, il arrangeait dans sa tête le plan d'une épître qu'il a faite depuis sans doute, et qui était intitulée ainsi à coup sûr:

*Epître à M. de V***, un jour que je vis, dans la forêt, Mme. de D*** assise dans un char, à côté de Mme. de S*** V***.*

O heureuse préoccupation de la poésie! Grâce à sa muse, le digne abbé ne s'apercevait pas qu'il venait de mécontenter ses trois amis.

Je ne vous ai peut-être pas dit que le président Darcy et le bailli Saint-Aymar aimaient leur femme. A quoi bon vous le dire? La scène se passe en province, où les amours clandestins ne sont permis qu'avec les Iris en l'air. Ceci vous explique comment Darcy et Saint-Aymar ne furent pas très-fâchés de trouver leurs femmes au coin du bois où ils avaient rendez-vous avec les filles du Pinde

Prosit mihi, vos dixisse puellas!

Donc Saint-Aymar allant au-devant de sa femme et de madame la présidente, les railla agréablement sur le mauvais état de leur équipage: les rubans de ces chevaux étaient tout fanés; ces harnais étaient bien vieux; ces dames avaient l'air de se rendre à l'hôpital; et autres plaisanteries pour lesquelles Saint-Aymar fit chorus avec Darcy. Ces plaisanteries ne tombèrent pas en mauvais terrain, et elles poussèrent aussi vite que l'ivraie dans la vanité de Mmes. Darcy et Saint Aymar.

— Mon Dieu, ma chère bonne, disait la présidente à la baillive, ne trouvez-vous pas que nos maris ont pleinement raison cette fois? Les pompons de nos chevaux sont bien passés de mode, et notre équipage est un triste équipage! Ne serait-il pas temps d'en changer, je vous prie?—La Saint-Aymar, vivement excitée à cette idée, repartit aussitôt: O ma chère, j'ai justement une tante à Paris d'un goût exquis, et qui possède éminemment l'économie honorable; voulez-vous que je la prie de nous envoyer une paire de harnais à frais communs?—Mme. Darcy, bien qu'un peu avare, consentit à la dépense; on convint d'acheter un harnais en commun, et que Mme. Saint-Aymar le commanderait à sa tante; malheureusement ces dames ne pensèrent pas à arrêter entre elles la couleur de ces harnais.

Digitized by Google

De retour au bailliage, Mme. Saint-Aymar, tout entière à cette nouvelle espérance, n'eut rien de plus pressé que d'écrire à sa tante de Paris; elle commença par lui demander pour elle-même une robe de taffetas rose, garnie à la dernière mode, et pour assortir les harnais à la brillante couleur de cette robe, elle demandait, pour orner les deux chevaux communs, des aigrettes, des toques et des bouffettes vertes et blanches, ce qui devait merveilleusement tourner à l'avantage de sa beauté.

La lettre part, l'espérance de Mme. Saint-Aymar suit la lettre; elle regarde le ciel en pensant à sa robe rose et à ses harnais blancs et verts. Cependant madame la présidente rêvait, elle aussi, de harnais.—Quand donc aurons-nous nos harnais? dit un jour Mme. Darcy à sa bonne amie Saint-Aymar.

Nous les aurons dimanche, répondit la Saint-Aymar.—Et de quelle couleur seront-ils? s'écrie Madame Darcy.—Blancs et verts, répondit fièrement la Saint-Aymar.—Blancs et verts! répéta la présidente; et m'avez-vous consultée, moi, madame? et savez-vous si j'ai une robe rose pour mettre avec ces harnais blancs et verts, et si par hasard la robe que j'attends par la même voiture est une robe bleue ou d'un vert plus foncé que les harnais, que voulez-vous que je fasse de ces harnais blancs et verts? Non, non, madame, s'il en est ainsi, n'espérez pas que je paie ma part de ces harnais blancs et verts.

— Qu'entends-je? s'écria la Saint-Aymar, eh quoi! madame, vous siérait-il de ne pas payer une emplette que vous avez commandée?— Et la chose s'envenimait.—Oh! mesdames, s'écria une amie commune, qu'allez-vous faire? Qui sait si la robe de Mme. Darcy n'est pas une robe rose comme celle de Mme. Saint-Aymar? Attendez de grâce que robe et harnais soient arrivés; il sera toujours temps de vous disputer après: ce sage conseil suspendit pour un temps les hostilités entre Mme. Darcy et Mme. Saint-Aymar.

Cependant les deux maris n'avaient jamais fait plus de vers que depuis qu'ils étaient menacés d'une guerre civile. Déjà toute la ville se partageait en deux camps, et cependant le président restait perdu dans ses nuages, et le bailli restait égaré dans ses bocages; jamais celui-ci n'avait eu de plus longue conversation avec sa muse, *musa, mihi causas memora!* jamais celui-là n'avait fait parler plus longuement le berger Palémon et la bergère Nééra; ils se promenaient tranquillement dans les bois, sans songer que pour leurs deux femmes et leurs chevaux de louage toute une ville allait perdre le sommeil et le repos.

A la fin arrivent les harnais et les robes; on accourt, on ouvre les coffres, on regarde. Les pressentimens de Mme. Darcy ne l'avaient pas trompée. Les trois coffres furent ouverts en même temps chez mesdames la présidente et en présence de toutes les dames de la ville. D'abord, on tira de la première caisse une robe et un ajustement complet,

Digitized by Google

rose et blanc, de la dernière mode des Tuileries et du Palais-Royal. C'était la robe de Mme. Saint-Aymar; à cet agréable aspect, madame la baillive sourit de bonheur, et madame la présidente put à peine retenir un soupir de jalousie et de douleur.

On ouvrit ensuite la caisse aux harnais. Les harnais furent étalés sur le plancher; ils étaient verts et bleus, et ils se mariaient parfaitement avec la robe blanc et rose. Évidemment les harnais étaient faits pour la robe, et la robe était faite pour les harnais. Voilà la Saint-Aymar qui ne se sent pas de joie, voilà la présidente qui va en mourir de dépit.

Enfin c'est le tour de Mme. Darcy. Sa robe est là, dans cette caisse. Mais la caisse résiste: on dirait qu'elle s'ouvre à regret. Il fallut un outil extraordinaire pour l'ouvrir. Le silence était grand, chacune de ces dames retenait son haleine. O ciel! ô ciel! la caisse ouverte laisse échapper de ses flancs une robe toute bleue, et l'ajustement petit soufre et blanc. O épouvante! la main qui tenait cette robe la laisse tomber. Tout est dit, madame, s'écrie la présidente, en jetant sur Mme. Saint-Aymar un regard furieux, je ne suis pas faite pour illustrer vos petits appas; emportez vos harnais verts, mais certainement je ne les paierai pas.

— Madame! madame! répondit la Saint-Aymar, pâle de colère, prenez garde, et modérez votre arrogance!

Disant ces mots, elle sortit l'ame en deuil. Comment, en effet, persuader à son mari de payer à lui seul des harnais dont la pauvre femme aurait encore bien de la peine à payer la moitié?

Cependant l'honnête bailli était en train de raccommoder le berger Tircis avec Lycoris la bergère, qui avait cassé sa houlette et perdu ses plus beaux moutons.

Pour comble d'embarras, la tante de Mme. Saint-Aymar lui annonçait, dans sa lettre, qu'elle tirait sur elle une lettre de change à deux jours de vue, pour solde de la robe et des harnais... C'en est fait, il faut payer! Mais comment une honnête femme en province et qui n'a pas d'argent peut-elle faire pour payer une paire de harnais blanc et vert, et une robe de taffetas rose et blanc?

La pauvre Saint-Aymar en était là de sa douleur, quand tout à coup elle vit entrer dans sa chambre les deux servantes de la présidente, son ennemie; ces deux femmes jetèrent sur le carreau les beaux harnais et s'enfuirent. A cette nouvelle insolence, Mme. de Saint-Aymar ne songea plus qu'à se venger.

Mais comment se venger? En forçant cette femme à payer la moitié de ces harnais! Et comment la contraindre au paiement? En la faisant assigner par huissier! Mais où trouver un huissier assez hardi pour assigner la femme d'un président? et quand cet huissier sera trouvé,

Digitized by Google

comment le payer et avec quoi ? La pauvre femme ne savait comment se tirer de ces difficultés insurmontables ; c'était à en perdre la raison.

A la fin cependant elle se dit très-sagement que pourvu qu'elle trouvât de l'argent, elle trouverait un huissier. La pauvre Saint-Aymar se rappela alors qu'elle avait dans la ville une vieille cousine acariâtre, avare et dévote, qui seule en ce monde lui pouvait prêter assez d'argent pour avoir un huissier ; cette parente s'appelait Mlle. du Verger. Voilà donc notre jolie Saint-Aymar qui arrive seule, tremblante, chez la vieille et sèche fille majeure Mlle. du Verger.

La vieille fille aimait son Dieu et son argent ; mais en revanche elle n'aimait guère son prochain en général, et en particulier les jolies femmes. Donc à l'aspect de la douleur si vraie de sa jeune cousine Saint-Aymar, Mlle. du Verger fut d'un assez difficile abord ; cependant sa cousine, les mains jointes et les yeux pleins de larmes, la supplia de lui prêter assez d'argent pour faire venir un huissier de Paris ! Mlle. du Verger n'avait jamais d'argent à prêter à personne : mais pour un huissier qu'on devait faire venir de Paris, à ces fins d'assigner madame la présidente, mais pour un si bon scandale judiciare, la vieille fille n'eut rien de si pressé que d'entr'ouvrir sa cassette et d'en retirer cent francs qu'elle prêta à la désolée Saint-Aymar. Saint-Aymar fit un billet à sa cousine. Cet argent, c'était pour elle la vengeance, c'était le ciel !

A l'instant même où la belle Saint-Aymar allait quitter Mlle. du Verger, entra chez Mlle. du Verger un commissionnaire du coche. Ce commissionnaire apportait à la vieille fille une lettre, le *Mercure de France* et une cassette. La lettre était pour elle, le *Mercure de France* était pour le chanoine honoraire, et la cassette renfermait un trousseau de jeune mariée, que Mlle. du Verger devait faire passer par d'autres voitures dans une ville voisine de celle qu'elle habitait. Mlle. du Verger ouvrit la lettre, Mme. Saint-Aymar ouvrit la cassette et elle se consola un peu à la vue de ce beau trousseau et d'une charmante robe de taffetas couleur de rose et dont l'assortiment vert et blanc était parfaitement semblable à la couleur des harnais. Voilà tout-à-fait ma robe rose, disait Mme. Saint-Aymar à Mlle. du-Verger. Mais Mlle. du Verger n'écoutait pas sa cousine, elle ne regardait pas la robe rose, elle ne lisait même plus sa lettre, elle avait bien autre chose à faire, par ma foi ! Elle lisait le nouveau *Mercure*, et, en femme d'esprit qu'elle était, elle courut toute de suite à la charade.

La charade, vous le savez, c'était l'amusement le plus littéraire de ce temps-là, c'était la gloire, c'était l'honneur, c'était le bonheur du *Mercure*. Il y avait tel quartier de Paris et telle ville de province dont les intelligences les plus habiles s'étudiaient pendant un mois pour trouver le mot d'une énigme, d'une charade ou d'un logogriphe. Quand le mot était deviné, ou à peu près, on se hâtait d'en instruire le *Mercure*, qui, le mois suivant, transmettait à l'univers surpris le nom de l'heureux

Digitized by Google

Œdipe. Mlle. du Verger n'était pas ce qu'on appelle un bel esprit, même en province; cependant son intelligence s'était guindée jusqu'à la charade, elle en devinait, et même elle en composait, et même elle avait eu un charade imprimée sous son nom dans le *Mercure*, *par Mlle. Adélaïde-Aldegonde du Verger*, rentière ; il est bon de dire cependant que M. le chanoine Vincent avait travaillé pour sa bonne part dans cette charade en commandite, dont il aurait pu revendiquer les plus beaux vers, et dont il avait laissé toute la gloire à son amie Mlle. Adélaïde-Aldegonde du Verger, comme un homme au-dessus de ces bagatelles.

Depuis ce jour d'illustre mémoire, Mlle. du Verger avait ajouté à ses trois passions le bon Dieu, l'argent monnayé et la médisance, une quatrième et dernière passion, la charade, qui comprenait aussi l'énigme et le logogriphe, enfans de la même famille. Deviner des charades, composer des logogriphes, étonner de son esprit toute une ville jalouse, c'était pour Mlle. du Verger le plus subtil et le plus charmant des passe-temps; surtout ce qui la rendait bien fière et bien heureuse, c'était de pouvoir chaque mois remettre à M. l'abbé Vincent son *Mercure de France*, en lui disant d'un air modeste et glorieux tout à la fois :—Cherchez le mot, monsieur l'abbé, je l'ai déjà trouvé, *moi !*

C'était donc le logogriphe du mois de mai qui attirait si fort l'attention de Mlle. du Verger; or il faut avouer qu'il y avait de quoi inquiéter un esprit plus subtil.

LOGOGRIPHE.

Cultivée autrefois par des peuples fameux,
De leurs travaux j'ai consacré la gloire,
Et sans le secours de l'histoire,
Je les fais vivre encor chez leurs derniers neveux.
De douze membres composée,
Il est pour me trouver une méthode aisée.
12 et 6 vous diront qui je suis.
Quand je suis belle j'embellis;
Mais de dix de mes pieds quelquefois l'ignorance
Me fagotte si plaisamment
Que, bien loin d'être un ornement,
Je perds toute mon élégance.
Mon premier quart a versé bien du sang.
1, 3, 6, 7, 10, 2, souvent au plus haut rang,
Et souvent au plus bas étage :
Je ne perds ni ne gagne à de tels changemens.
Lecteur, reprends mon tout, et de trois élémens
Il saura t'offrir l'assemblage.
9, 5 et 3 je suis bon à quitter;
6, 5, 9, 11 et 7 donnent de quoi flatter
Des humains la pauvre cervelle.
3, 4, 1, 6, je fais une guerre cruelle
A 2, 1, 9, à qui 7 ajouté,

Digitized by Google

Du corps humain présente une partie.
5, 3, 1, 2 et 7 paya cher sa folie.
8, 5, 3, 7, je suis de grande utilité
Aux boudoirs de sa majesté.
Je compte par milliers les auteurs de mon être ;
A me chercher, lecteur, je t'aiderai peut-être.
2, 10, 3, 4 et 7 m'ont servi de berceau.
Je me change en 3, 1, 8, 4, 6 et 7,
7, 3, 1, 2 et 6, au regard d'un distrait.
3, 2 et 5, je porte l'épouvante,
Quoique partant souvent d'une ame fort contente.
Cherchez des lieux où sans danger
On ne peut guère voyager ;
Cherchez un meuble de ménage,
Une admirable invention,
Qui vous fait voyager chez toute nation,
Une province et ville de Hollande,
Un plat cher à la gent gourmande,
Une machine dans les eaux
Qui fait trembler tous les bateaux,
Une charge spirituelle
Où l'on porte bas la dentelle,
Un coquillage, un bon poisson,
L'endroit d'où l'on nous fait leçon,
Une voiture sans portières,
Et le gagne-pain des notaires,
Une fille qui sans retour
Par la sœur est chassée, et la sœur à son tour
S'enfuit avec une vitesse extrême ;
Ce qu'avec ses défauts on aime ;
Un pays de l'Asie, un peuple mécréant,
Ce qu'il ne faut pas qu'on nous coupe,
L'ordinaire goûter d'une bourgeoise troupe,
Une voiture, ensuite un conducteur,
Un mot qui vous fait mal au cœur,
Un purgatif enfin, deux notes de musique :
Mais il me semble aussi que par trop je m'explique ;
Et si je n'arrêtais mon indiscrétion,
Bientôt je vous dirais mon nom.

Vous pouvez juger du saisissement de Mlle. du Verger à la lecture de ce terrible logogriphe. Son œil gris se troubla, ses joues pâles pâlirent, sa bouche grimaçante fit une horrible grimace ; la malheureuse venait de comprendre que ce logogriphe était au-dessus de ses forces, et elle devint muette et pensive devant cette page hiéroglyphique. " Mais aussi, pensait-elle, quelle gloire pour moi si je pouvais la deviner !"

La jeune et belle Saint-Aymar n'était pas tellement en contemplation devant la robe rose aux accessoires bleus et blancs, qu'elle ne s'aperçût du coup violent qui venait de frapper sa cousine, et celle-ci ne chercha pas à dissimuler la cause de son trouble et de son chagrin.

Digitized by Google

— Oui, ma cousine, cela est ainsi ; je suis perdue de réputation ; je n'ai pas trouvé un seul mot de ce logogriphe; oh! que l'abbé Vincent va me prendre en pitié ! Prenez pitié de moi ; je suis bien à plaindre, ma pauvre Saint-Aymar.

Mme. de Saint-Aymar qui était bonne au fond, et que sa cousine venait d'obliger, la consola de son mieux. " Tenez, lui dit-elle, ma cousine, prêtez-moi ce logogriphe je le devinerai peut-être d'ici à deux jours, et alors je viendrai vous dire le mot quand je l'aurai trouvé.— Elle disait cela, la jolie femme, uniquement pour porter un peu d'espoir dans le cœur de sa cousine, car jamais elle n'avait rien deviné excepté une énigme sur l'*amour*.

Jeune, dès en naissant,
Je vais toujours rapetissant,
Et je finis par être imperceptible.

Eh bien ! cette nouvelle espérance, toute faible qu'elle était, ranima la pauvre du Verger. Elle savait la Saint-Aymar bien coquette, mais elle savait aussi qu'elle avait fort peu de prétentions au bel esprit, et qu'elle lui ferait volontiers le sacrifice d'un logogriphe sans s'en vanter à personne, comme avait fait l'abbé Vincent en pareille circonstance. Ma cousine, ma bonne cousine, dit la du Verger hors d'elle-même, gardez-moi bien le secret et ne montrez le *Mercure* à personne : on dira que le coche est en retard.—O ma cousine ! si dans deux jours vous parveniez à m'apporter le mot de ce logogriphe (vous savez combien je vous aime, et en même temps elle l'embrassait à l'étouffer,) je n'ai rien au monde à vous refuser, ma bonne, ma douce, et je crois même que la vieille fille ajouta ma jolie Saint-Aymar.

Mme. de Saint-Aymar, à demi étouffée, sortit de chez sa cousine, emportant les cent francs dans sa poche droite et le *Mercure de France* dans sa poche gauche, et ne songeant déjà plus au *Mercure*, mais tout entière à sa vengeance. Payer l'huissier et l'envoyer chez la présidente, ce fut l'affaire d'un instant. L'huissier, homme habile, choisit le temps où madame la présidente était à table, pour lui glisser son petit exploit ; puis il s'enfuit à Paris, à toutes jambes. Un exploit à la femme d'un président ! et quel exploit ! Des termes affreux ! A cette lecture, madame la présidente tombe de son haut ; elle crie, elle se lamente, elle invoque le ciel. Le président avait beau dire :—Calmez ce transport, ma femme ! rien n'y faisait. La Saint-Aymar triomphait dans son cœur !

Toute la ville, attentive à ces débats, ne parlait pas d'autre chose ; la ville oublia même le *Mercure de France*, même la belle forêt printanière. Il était donc urgent de terminer ces débats au plus vite. Le président, qui aimait Saint-Aymar, en sa qualité de poète, lui fit demander une entrevue sous le vieil orme : à cette entrevue presque ju-

Digitized by Google

diciaire furent convoqués les deux autres poètes pour servir de juge et d'arbitres dans cette grande affaire. Voilà donc le vieil arbre, auditeur accoutumé de tant de beaux vers, changé en une espèce de tribunal! Ces quatre poètes, ordinairement si heureux et si perdus dans leurs fantaisies rimées, arrivèrent là lentement, solennellement, tristement, juridiquement. Le président, arrivé le premier, salua ses confrères en silence, et tout de suite il leur exposa la triste dispute entre sa femme et Mme. Saint-Aymar; il leur raconta l'assignation qu'il avait reçue et le procès qui s'en était suivi. En même temps le bailli protesta en son nom qu'il était désolé de toute cette affaire, qu'il ne voulait pas désobliger ni le président ni madame la présidente; mais que cependant il ne pouvait pas payer tout seul les harnais blancs et verts. Ce petit discours et cett e petite soumission du bailli obtinrent parmi les juges le plus grand assentiment.

L'abbé, qui avait à se faire pardonner son incartade de quatre vers, et qui d'ailleurs n'était pas fait aux usages de la justice, trouva un bon moyen de couper le nœud gordien de cette étrange difficulté.—Je propose, dit-il, de mettre ces dames d'accord, en condamnant madame la présidente à payer sa part des harnais verts et blancs, parce qu'elle les a commandés; condamnons aussi madame la baillive, pour n'avoir pas consulté madame la présidente sur le choix desdits harnais, à changer de robe avec elle, à lui donner la robe rose en retour de la robe bleue, si bien que madame la présidente ne pourra plus refuser de payer les harnais, et que ces deux dames seront d'accord.

L'arrêt, ainsi formulé, fut accepté avec transport par le président, qui voyait jour à contenter sa femme, et par le bailli, qui trouvait ainsi le moyen de ne payer que la moitié des harnais. Le maître des eaux-et-forêts opina du bonnet, comme un homme indifférent qui ne voulait se mettre mal avec personne. L'arrêt fut prononcé *à l'unanimité!*

Restait seulement à signifier l'arrêt, chose difficile pour le bailli. Il ne savait pas l'étendue de son arrêt, le pauvre homme! Aussi bien y alla-t-il franc jeu. La présidente sacrifia son avarice et la honte de l'ironie au désir d'humilier sa rivale. Elle avait enfin la robe rose! Mais que devint la pauvre Saint-Aymar quand elle apprit de la bouche même de son mari qu'il fallait renoncer à cette belle robe rose, qui allait si bien avec les harnais verts et blancs! Elle était donc vaincue par sa rivale! Il fallait céder! Il fallait prendre cette odieuse robe bleue et cette affreuse garniture petit-soufre, et se montrer dans la ville et dans les bois avec cet attirail! La jeune femme avait le cœur brisé; elle avait les yeux pleins de larmes; elle était si malheureuse que son mari s'en aperçut.—Qu'as-tu, ma femme? lui dit-il; qu'as-tu donc?

Et la pauvre Saint-Aymar, arrêtant ses larmes et prenant les deux mains de son mari dans les siennes:—Monsieur, lui dit-elle, vous me faites bien du mal; monsieur, vous me déshonorez! Comment voulez-

Digitized by Google

vous que je prenne la robe bleue de cette présidente, et que je lui donne ma jolie robe de taffetas rose et blanc? Je sais bien ce que vous allez me dire, que je suis trop pauvre et que vous êtes trop pauvre pour que nous puissions payer ces harnais en entier ou acheter une autre robe; et d'ailleurs c'est après-demain dimanche, c'est le jour de la promenade, jamais on n'aurait le temps de me faire venir une robe rose, quand bien même j'aurais l'argent pour la payer; et si je ne vais pas à la promenade, la présidente ira seule avec ma robe et mes harnais! Ainsi, monsieur, je ne veux point de consolation, ou plutôt je n'en veux qu'une seule, qui ne vous coûtera rien et qui me rendra la plus heureuse des femmes. En même temps elle tirait de sa poche le *Mercure de France*. Oh! par pitié, dit-elle à son mari, par pitié, devinez pour moi le mot de ce logogriphe. Il y va de ma vie; dites-moi ce mot-là demain matin, et je suis sauvée; surtout gardez-moi le secret. En même temps la belle Saint-Aymar se retirait dans sa chambre, laissant son mari confondu, anéanti, dans un rêve!

Il vit bien que ce n'était point un rêve quand il se trouva seul à seul en présence du fatal *Mercure*. Le livre était ouvert au logogriphe, dont une large corne marquait la place; il n'y avait pas à s'y tromper. M. Saint-Aymar avait, il est vrai, une certaine habitude de ces sortes de tours de force; mais cette fois toute son habileté était en défaut: il avait beau lire et relire cette énigme, elle n'avait pas de sens pour lui. Cependant les heures s'envolaient à tire-d'aile, et l'honnête bailli calculait en lui-même que s'il voulait sauver sa femme à si bon marché d'une si grande douleur, il n'avait plus devant lui que vingt-quatre heures de méditation.

Mais il aimait sa femme; il prit donc une résolution désespérée. Il imagina de parcourir un à un, en commençant par la première lettre de l'alphabet, tous les mots du dictionnaire de l'Académie. Il y aura bien du malheur, pensa-t-il, si dans tous les mots de la langue je ne trouve pas le mot de mon logogriphe. En même temps il parcourait tous les mots du dictionnaire, et à chaque mot nouveau il se répétait les vers du logogriphe:

> Cultivée autrefois par des peuples fameux,
> De leurs travaux j'ai consacré la gloire.

Bah! disait-il, je sais déjà qu'il s'agit d'une chose féminine! Il venait ainsi d'abréger la moitié de sa tâche, et il passait sans les lire tous les substantifs masculins.

Il employa ainsi toute la nuit à ce travail où il mit tout son esprit, tout son zèle; toute sa pensée. Jamais il n'avait cherché avec plus d'ardeur, même ses rimes dans le dictionnaire de Richelet! Cependant l'aurore descendait par degrés sur ce dictionnaire entr'ouvert, et plus l'aube du jour se colorait, plus l'énigme paraissait obscure. Que serait-

Digitized by Google

il devenu, le malheureux, si le hasard n'était pas venu à son secours? En effet, ce mot tant cherché commençait par un A!

Quand il eut trouvé son mot, le bon Saint-Aymar ne put d'abord pas croire à son bonheur. A la fin cependant, quand il eut bien composé, décomposé et recomposé le mot fatal, il poussa un grand cri. A ce cri, sa pauvre femme accourut à demi nue et toute tremblante! Je l'ai trouvé, s'écria Saint-Aymar non sans fermer le dictionnaire. Et elle, sans répondre, se jeta dans les bras de son mari. Alors il fallut bien que ces deux ames qui allaient se briser se fissent jour par les sanglots et par les pleurs. Laissez-les couler, ce sont des larmes de joie et des sanglots de bonheur.

Cependant ce samedi, qui promettait d'être si triste, se montre radieux. Mme. Saint-Aymar, à peine levée, se hâte d'envoyer sa robe rose à sa rivale, et elle reçoit en échange la fatale robe bleue, avec l'accompagnement petit-soufre. On a beau examiner ce front si chargé de nuages la veille encore, ce front est calme et radieux. Aussitôt que la belle Saint-Aymar eut reçu la robe bleue en échange de sa robe rose, elle se rendit chez sa cousine du Verger, qui elle-même avait passé une bien triste nuit à se répéter:

Cultivée autrefois par des peuples fameux,

et qui n'avait rien deviné encore; la pauvre vieille fille, tourmentée par cette idée fixe, en était plus vieille que jamais; mais quand elle vit arriver sa cousine Saint-Aymar, belle, reposée, souriante, elle s'écria tout aussitôt: Vous l'avez deviné, ma cousine! Vous le savez, ce mot fatal! Et elle était inquiète, haletante, perdue. Mme. de Saint-Aymar lui dit simplement: Je le sais! ma cousine, comme si elle était habituée à de pareils succès; puis, voyant que la crainte et la joie se partageaient également ce pauvre cœur, Mme. Saint-Aymar aborda franchement la question.

—Ma cousine, lui dit-elle, l'autre jour, ici même, en m'embrassant, vous m'avez promis de ne me rien refuser si je vous apportais le mot du logogriphe; eh bien! je vous l'apporte; vous le saurez toute seule, je n'en préviendrai personne. Demain dimanche, chez la présidente, vous pourrez deviner le logogriphe en plein salon, en plein *Mercure*, j'ai même fait deux vers que vous pourrez envoyer au *Mercure*, pour lui dire que vous avez deviné le logogriphe. Eh bien! tout cela est à vous, si vous voulez changer cette robe rose (et elle lui montrait la robe de la jeune mariée qui n'était pas partie) contre la jolie robe bleue que voici. Voyez, ma cousine, cette robe bleue est toute neuve, toute fraîche, elle n'a pas été portée; elle ira à merveille à cette jeune fille qui se marie, et qui n'a a pas besoin d'être parée; on est toujours si belle les premiers jours! La cousine ne répondit pas; mais à un certain clignement de l'œil droit, la belle Saint-Aymar comprit qu'elle était exaucée, et tout

Digitized by Google

aussitôt elle s'empara de la robe rose et de l'accompagnement bleu et blanc, s'empressant en même temps de mettre à la place la robe blue et l'accompagnement petit-soufre. Si la pauvre femme n'est pas morte à cet instant-là, c'est qu'on ne meurt pas de joie. Elle était si joyeuse qu'elle s'en allait sans remercier la du Verger et sans lui dire le mot du logogriphe ; la du Verger l'arrêta, l'œil étincelant :—*Et le mot du logogriphe !* lui dit-elle; on eût dit à la voir une lionne qui a perdu ses petits.

Voici le mot, répondit Saint-Aymar : *Ar-chi-tec-tu-re !* Puis, jetant là *le Mercure* et emportant la robe, elle s'enfuit heureuse et folle et légère à ravir ; elle défiait bien plus que l'avenir : elle défiait le lendemain.

Mlle du Verger, restée seule, ne pouvait en croire ses oreilles et son bonheur.—Oui, disait-elle, c'est bien cela : architecture, dans lequel on trouve *art*, *architecte*, *arc*, *acteur*, *are*, *terre*, *eau*, *tic*, *titre*, *chat*, *rat*, *rate*, *Icare*, *cire*, *cachet*, *écart*, *cri*, *rue*, *cric*, *trictrac*, *archer*, *Cythère*, *hier*, *cruche*, *carte*, *ire*, *chère*, *Utrecht*, *hare*, *arche*, *eue*, *chute*, *rechute*, *état*, *Autriche*, *huître*, *truite*, *chaire*, *charrette*, *acte*, *archi*, *recteur*, *crèche*, *cuir*, *tact et chair*, *trait*, *écriture*, *heure*, *race*, *Thrace*, *Turc*, *artère*, *tarte*, *échec*, *tache*, *tart*, *hâte*, *carie*, *trace*, *char*, *charretier*, *achat*, *tartre*, *ut*, *ré*.

Et s'il y avait dans toute la ville une femme aussi heureuse que Mme Saint-Aymar, c'était à coup sûr Mlle du Verger.

Enfin le dimanche arrive ; vient la messe ; la messe se passe, puis on dîne, puis midi sonne, puis une heure ; puis enfin les vêpres sont chantées ; tout se remue dans la ville ; tous les équipages sont prêts : la promenade sera brillante. Et chacun de se demander : *Comment va faire cette pauvre Saint-Aymar ?* Mettra-t-elle la robe bleue de la présidente ? Fera-t-elle dire qu'elle est malade ? Cependant la présidente arrive dans sa robe rose et conduite par les chevaux aux harnais verts et blancs. Chacun admire l'harmonie de cet équipage ; et toutes les femmes de plaindre tout haut *cette pauvre Saint-Aymar !* Mais, ô surprise ! car tout à coup au moment où on allait partir, voilà cette jolie Saint-Aymar qui s'élance dans son char à côté de la présidente ; la belle Saint-Aymar que toute la ville s'attendait à voir en robe bleue petit-soufre, porte une robe rose et blanc, mais d'un rose si rose et d'un blanc si blanc, et puis elle est si fière, si triomphante, si transparente, si animée, si heureuse, qu'elle écrase tout-à-fait sa belle rivale la présidente. Aussitôt on bat des mains ; la promenade commence ; les harnais font merveille : on dirait que les petits chevaux de fermier veulent répondre par leur ardeur à tous les embarras qu'ils ont donnés. On peut juger si cette promenade fut brillante. La présidente enrageait comme si elle eût été encore dans sa robe bleue et petit-soufre. Quant à Mme Saint-Aymar elle saluait tout le monde à droite et à gauche ; elle était aimable,

Digitized by Google

même avec sa rivale, et c'était plaisir de lui voir courber de temps à autre sa jolie tête surmontée d'une charmante plume verte et blanche ; ornement plein de goût, qui manquait à Mme Darcy.

Le soir venu, ce fut au tour de Mlle du Verger ; elle étonna toute la ville par sa promptitude à deviner le plus obscur des logogriphes, et même on admira beaucoup ces vers qu'elle avait faits toute seule pour *le Mercure le France* et qu'il n'a pas encore publiés :

> Le mot de votre énigme est architecqueture ;
> J'eus à le deviner beaucoup de tablature.

Rentré chez lui, le bon Saint-Aymar disait en se frottant les mains : *Je n'aurais jamais pensé que ce fût une chose si utile de deviner les logogriphes.*

Tel était le journal au dix-huitième siècle. Malheureuse époque ! Elle a produit les soixante volumes de Voltaire, trois à quatre volumes de l'Encyclopédie et l'histoire naturelle de Buffon ! Elle s'est émue à la voix de J. J, Rousseau et aux paradoxes de Diderot ; elle a été éloquente, passionnée, philosophique, révolutionnaire ; elle a tout fait et tout refait ; mais encore une fois, je vous le dis, prenez-la bien en pitié cette pauvre époque : elle n'a pas su faire le journal !

JULES JANIN.

HISTOIRE DU THÉATRE ANGLAIS.

Les Anglais avaient déjà un théâtre, de même que les Espagnols, quand, nous, Français, nous n'avions encore que des tréteaux. *Shakespeare*, qui passait pour le Corneille de l'Angleterre, florissait, à peu près, dans le temps de *Lopez de Véga* ; il créa le théâtre, il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans la plus petite connaissance des règles. Je dois dire ici une chose hasardée, mais vraie, c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais ; il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles, répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle tragédies, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps, qui seul fait la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plus grande partil des idées bizarres et gigantesques de cet auteur, ont acquis, au bout de deux siècles, le droit de pàsser pour sublimes. Les auteurs modernes de l'Angleterre l'ont presque tous copié. Mais ce qui réussissait

Digitized by Google

en *Shakespeare* est stifflé chez eux, et la vénération qu'on a pour cet ancien poète augmente à mesure que l'on méprise ceux qui lui ont succédé. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter, et le mauvais succès des cõpistes fait seulement que l'on croit *Shakespeare* inimitable. *Shakespeare*, dans sa tragédie *d'Hamlet*, fait dire à ce prince de Denmark :

> *To be, or not to be ! That is the question ! etc.*
> Demeure, il faut choisir et passer à l'instant
> De la vie à la mort, ou de l'être au néant.
> Dieux cruels, s'il en est, éclairez mon courage.
> Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
> Supporter ou finer mon malheur et mon sort ?
> Que suis-je ? qui m'arrête ? et qu'est-ce que la mort ?
> C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile ;
> Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille :
> On s'endort, et tout meurt ; mais un affreux réveil
> Doit succéder, peut-être, aux douceurs du sommeil !
> On nous menace, on dit que cette courte vie
> De tourmens éternels est aussitôt suivie.
> O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !
> Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
> Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ;
> De nos prêtres menteures bénir l'hypocrisie ;
> D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
> Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs ;
> Et montrer les langueurs de son âme abattue
> A des amis ingrats qui détournent la vue ?
> La mort serait trop douce en ces extrémités,
> Mais le scrupule parle, et nous crie, arrêtez !
> Il défend à nos mains cet heureux homicide,
> Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, etc.

Shakespeare ressemble aux anciens, il n'est point leur enfant, mais leur frère, leur égal, malgré tous ses défauts. Ce jugement n'est point trop hardi. Voyez ce que l'on estime dans les anciens. N'est-ce pas la force de leurs pensées, le nombre et l'harmonie de leur style ? Shakespeare, de ce côté, n'est-il pas leur égal ? Oui, sans doute. Il est donc aussi grand qu'eux. Ce n'est donc pas à l'impuissance, mais à toute autre cause qu'il faut attribuer ses vices. En comparant ces grands hommes, nous n'avons pour objet dans ce parallèle que l'étendue respective de leur génie. Je crois même que c'est faire honneur à ces illustres écrivains de l'antiquité que de supposer que Shakespeare est leur égal pour les ouvrages dramatiques. Quoique ses défauts soient plus grands, il pourrait encore l'emporter sur eux par ses beautés : du moins y a-t-il autant de génie sur le théâtre anglais que sur celui des Grecs.

Johnson, dans le drame sérieux, est autant imitateur que *Shakespeare*

Digitized by Google

est original. Samson était très fort ; mais sa force lui fut fatale. *Johnson* étrait très savant ; il eut un sort à peu près semblable. Aveugle sur la nature de la tragédie, il ramassa toute l'antiquité pour s'ensevelir avec elle : aussi n'est-ce pas lui qui a mis en pièces les anciens les plus dignes d'admiration ? Son *Catilina* en est une preuve suffisante. Il faudrait que *Salluste* n'eût jamais écrit, pour que ce drame fût passable.

Qui sait si *Shakespeare* n'aurait pas moins pensé, s'il eût lu davantage? Qui sait s'il n'aurait pas succombé sous le poids de la science de *Johnson*? Son grand génie eût, sans doute, pris son essor ; mais il ne se serait pas élevé si haut. Nous l'admirerions ; mais ce ne serait pas avec le même étonnement, le même plaisir. Peut-être était-il aussi savant qu'il fallait qu'il le fût comme poète dramatique. Il était bien dédommagé de tout la science qui lui manquait d'ailleurs. Il connaissait à fond la nature ainsi que l'homme, inconnus à bien des savans; il a su profiter de ces connaissances qu'il possédait si supérieurement, et dont on voit qu'il a si bien tiré parti dans ses ouvrages immortels. Voilà les sources où il faut puiser, quand on veut être original. Il se glisse quelquefois dans les eaux les plus pures d'autres eaux dont le mélange rend les premières bourbeuses, quoique ces mêmes eaux séparées soient elles-mêmes limpides. C'est ainsi que dans la chimie, des liqueurs qui séparément sont aussi claires que le cristal, mêlées ensemble, se brouillent, et cessent de flatter l'œil.

Dryden n'avait pas le génie de *Shakespeare* ; mais il était aussi savant que *Johnson*, et avait aussi peu de goût que lui pour le tragique. Il ne connaissait pas le pathétique des Grecs ; aussi eut-il recours à la cadence, aux expressions choisies, et à toutes les autres petites supercheries dramatiques, pour suppléer à ce défaut. C'est aux poètes épiques à penser. Pour le poète tragique, son but est de sentir. L'auteur tragique est si différent du poète, qu'en voulant trop enrichir celui-ci, on appauvrit celui-là. Les tragédies rimées de *Dryden* sont la plus forte démonstration que l'on puisse donner de son peu de génie pour le tragique. La rime fait beaucoup perdre à la poésie épique de sa beauté, de son énergie ; elle énerve entièrement, elle anéantit la poésie tragique ; *Dryden* avait beaucoup de talens ; il avait une connaissance générale de tout. Ce n'est point là ce qui caractérise le génie. Le génie suppose tous les rayons de l'esprit concentrés et fixés à un point particulier. Se dispersent-ils, ils n'agissent plus que faiblement ; ils ne frappent pas avec assez de force pour enflammer. Quand l'écrivain veut nous toucher, il nous est facile de nous en apercevoir aux impressions qu'il fait sur nos cœurs. Ne veut-il que plaire à notre esprit, lui donner de l'occupation, le cœur est alors chez nous très tranquille. La tragédie ne demande point des gens qui pensent ; il lui faut des gens qui sentent. Il faut aussi que les applaudissemens soient arrachés. Une larme fait

Digitized by Google

plus d'honneur à un auteur tragique que les battemens des mains de mille personnes. Si cés battemens ne sont pas accompagnés de pleurs, ils sont autant de satires contre le talent de l'auteur et le goût du spectateur. *Dryden*, pendant son règne au théâtre, n'en a point eu d'autres; il n'est cependant pas sans gloire. On admire, et on a raison d'admirer sa fameuse *Ode* ; elle pourrait trouver place parmi les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Pour donner à nos lecteurs une idée précise du talent poétique de *Dryden* nous citerons ici un fragment de ses ouvrages qui commence ainsi :

> *When I consider life 'tis all a cheat,*
> *Yet fool'd by Hope men favour the deceit*, etc.
> De desseins en regrets, et d'erreurs en désirs
> Les mortels insensés promènent leur folie:
> Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs,
> Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
> Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
> Demain vient, et nous laisse encor plus malheureux.
> Quelle est l'erreur, helas! du soin qui nous dévore ;
> Nul de nous ne voudrait recommencer son cours.
> De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,
> Et de la nuit qui vient nous attendons encore
> Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, etc.

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont excellé. Leurs pièces, presque toutes barbares, dépourvues d'ordre, d'unité et de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de ce chaos. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique. Mais aussi il faut avouer que les échasses du style figuré, sur lesquelles la langue anglaise est guindée, élèvent aussi l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière. Le seul Anglais qui ait fait une pièce raisonnable, et écrite, d'un bout à l'autre, avec élégance, c'est Addison. Son *Caton d'Utique* est un chef-d'œuvre pour la diction et pour la beauté des vers. Le rôle de Caton est à mon gré fort au-dessus de celui de Cornélie dans le *Pompée* de Corneille, car Caton est grand sans enflure, et Cornélie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise quelquefois au galimatias. Le Caton d'Addison me paraît le plus beau personnage qui ait paru sur le théâtre. Mais les autres rôles de la pièce n'y répondent pas ; et cet ouvrage si bien écrit est défiguré par une intrigue froide d'amour qui répand sur tout l'ouvrage une langueur qui le tue.

La coutume d'introduire de l'amour à tort et à travers dans tous les ouvrages dramatiques passa de Paris à Londres, vers l'an 1660, avec les rubans et les perruques. Les dames anglaises qui, à cette époque, fréquentaient assidûment les théâtres de Londres, ne voulaient plus souffrir

Digitized by Google

qu'on leur parlât d'autre chose que d'amour. Addison eut la molle complaisance de plier la sévérité de son caractère aux mœurs de son temps, et gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Addison est mis avec justice au rang des auteurs les plus célèbres. Il avait ce qui manquait à *Dryden* et à *Johnson*, de l'imagination et beaucoup d'âme ; mais sa gravité naturelle, une modestie mal placée, les lui firent cacher. Il n'osa se livrer, comme il le devait, au feu de son imagination, ni à tous les mouvemens de son cœur. Dans sa tragédie de *Caton*, il n'y a que *Caton* qui verse quelques larmes ; mais elles ne touchent point, ou du moins que très-faiblement. La force de son génie a bien représenté une belle et grande image ; on l'admire de sang-froid. Mais ce qui fait, ce qui soutient une tragédie, c'est la terreur, la compassion. Il paraît qu'il n'y a point pensé ; on n'aperçoit ni l'une ni l'autre dans toute la pièce ; nos cœurs restent dans une tranquillité parfaite. Je pourrais dire que le poète, ainsi que le héros, par trop de vertu et pour vouloir trop exceller, se tue lui-même. Toutes les beautés poétiques sont autant de fleurs qui servent à orner son tombeau. Il faut dans la tragédie de ce pathétique qui en est la vie, l'âme immortelle ; elle charme alors malgré tous les défauts qui pourraient s'y trouver. Les beautés de détails, qui sont en grand nombre dans cet auteur, et qui immortaliseraient tout autre ouvrage qu'une tragédie, ne servent qu'à faire condamner la pièce. Au contraire, s'il les eût sacrifiées à cet intérêt vif, il n'en eût pas moins été couronné de lauriers. *Socrate* allait aux pièces d'*Euripide* ; et quel *Socrate* aujourd'hui refuserait d'aller voir jouer *Caton?* Les assassins de *Cicéron* le trouvèrent lisant la *Médée* du poète grec, afin de se préparer à la mort. On pourrait faire usage de la tragédie de *Caton* pour la même chose. Quant à la diginité des réflexions morales, *Addison* ressemble au poète appelé *le poète dramatique par excellence* ; mais il n'en est pas de même quant au talent particulier que possédait si bien *Euripide*, de toucher les cœurs, de les attendrir, d'y exciter la compassion : en cela les auteurs modernes sont encore bien loin des anciens. Il n'y a point de ressemblance entre eux ; les beautés que l'on trouve dans les ouvrages d'Addison sont, à la vérité, autant d'astres qui brillent ; mais ils n'échauffent point. On voit dans sa pièce le philosophe, le patriote, l'orateur, le poète ; mais l'auteur tragique ne devrait-il pas s'y trouver aussi ? Comme il n'y est pas, l'on peut lui dire avec *Martial :*

Cur in theatrum, Cato severe, venisti ?

Le grand défaut que l'on reproche à Addison, dans sa tragédie, vient de ce qu'il n'avait pas une idée juste des mœurs du temps. Son *Caton*, comme les tableaux du *Poussin*, est correct, parce qu'il l'a modelé sur ce qu'il y a de mieux dans l'antiquité. Mais quoique les figures aient du mouvement, elles n'ont pas cette vie, cette âme qui doit les faire agir ;

Digitized by Google

elles sont belles ; mais on n'y reconnaît pas la nature. C'est toujours *Addison* qui parle dans toute la pièce, excepté la comparaison qu'il met dans la bouche de *Syphax* ; encore la gâte-t-il en y ajoutant deux lignes auxquelles on le reconnaît. Il en est de même d'une autre comparaison de la même pièce qui, bien qu'assez recherchée, ne manque pas de justesse, c'est où *Porcius dit : Ainsi dans une lampe qui s'éteint, la flamme inconstante est suspendue en tremblant sur une pointe.* S'il en était resté là, la comparaison eût été belle ; mais il l'a gâtée en la rendant jolie, et il abandonne la passion pour ne faire que de la poésie ; il fait sautiller, tomber et relever cette flamme aussi long-temps que nous perdons *Porcius* dans le poète. Par poésie dans la tragédie, j'entends tout ce qu'il ne convient pas à un personnage de dire, quelque bien dit qu'il soit. Quand un personnage parle convenablement, la poésie n'est que l'accessoire ; car elle va toujours à la suite de la convenance.

Quand je me rappelle ce qui s'est passé entre lui et *Dryden* au sujet de sa tragédie de *Caton*, je serais tenté de iui adresser ces paroles :

An ideo tantum an veneras ut exires ?

car, lorsqu'Addison étudiait à Oxford, il envoya sa pièce à son ami Dryden, comme à la personne qui pouvait le mieux la faire représenter, si elle le méritait. *Dryden* la lui renvoya avec de grands éloges, en lui disant qu'il ne croyair pas qu'elle eût sur le théâtre tout le succès qui lui était dû.

On pourrait dire qu'il y a entre l'auteur et la pièce une espèce de ressemblance. Celle-ci est meilleure pour le cabinet que pour le théâtre, et celui-là brillait plus en particulier qu'en public. Ils ont eu l'un et l'autre un mérite local, comme les dieux païens une divinité locale. Au-delà, ceux-ci n'étaient plus adorés, ni ceux-là admirés. Ceci me rappelle *Platon* qui défendait au peuple la lecture d'*Homère*, et qui, dans son cabinet, l'avait presque toujours dans les mains. *Caton* n'est pas fait pour ces transports convenables au théâtre, mais il peut être dans la retraite le compagnon le plus aimable. Cette pièce est excellente à bien des égards ; c'est dommage qu'il y ait plus d'art que de nature. C'est ce qui ferait dire que c'est un beau morceau de sculpture, dans lequel il a fallu toute l'adresse du ciseau délicat de l'artiste pour corriger en partie les défauts de la pierre la moins propre a être travaillée ; c'est-à-dire, que l'auteur a pris beaucoup de peine pour donner une âme dramatique à un sujet ingrat. Il est vrai cependant que Shakespeare er Otway y eussent répandu cette âme qui manquait à Addison ; ils auraient surpassé *Prométhée ; Caton* eût reçu d'eux la vie et l'immortalité. Dans leurs drames, telle est la force de la nature, que le poète disparaît à la vue, le héros seul se montre, et ce n'est qu'après que la toile est laissée que l'on pense à l'auteur. C'est l'art, au con-

Digitized by Google

traire, qui conduit l'auteur; il marche, pour ainsi dire, devant sa pièce. A la vérité, c'est avec éclat; mais ce n'est pas à son avantage; car il faut que l'écrivain soit oublié pendant la représentation, s'il a envie de ne pas l'être de la postérité sur le théâtre comme dans le monde.

Un génie, qui aime les fleurs, ne doit pas épouser la muse tragique, qui est toujours en deuil. Il ne s'agit pas de nous divertir à un spectacle où notre plus grand plaisir vient de la profondeur de notre chagrin. Mais d'où nous vient ce plaisir qu'occasionne la douleur? Quelle folie de s'affliger, d'être triste, quand on n'a rien à craindre pour soi? N'aimons-nous pas alors à être malheureux et sûrs de n'avoir aucun mal? C'est ainsi que nous sommes faits, et c'est peut-être pour nous montrer qu'aucune de nos passions ne nous a été donnée pour nous causer de la peine, à moins que cette peine ne tourne à notre avantage; l'exemple que nous venons de rapporter en est une preuve. Nous y voyons que les passions qui causent le plus de douleur, contribuent quelquefois en grande partie à nos plaisirs.

Pout finir ces réflexions sur *Caton*, je dirai que celui qui n'y voit pas de grandes beautés, n'a pas de goût pour la poésie; celui qui n'y voit que cela, n'en a point pour le théâtre. *Addison* mérite sans doute d'être critiqué; mais il enlève les suffrages; il touche peu, mais on l'admire beaucoup. Si son écrit n'eût pas été une tragédie, il serait immortel; comme c'en est une, elle a eu à peu près le sort de *Fabius*, fils de *Papirius*, dictateur romain; ou, pour mieux me faire comprendre, le sort extraordinaire de celui qui, pour avoir triomphé avec gloire, a été condamné à mourir. Tous deux brillèrent; mais leur gloire leur fut fatale, et cela pour avoir enfreint leurs lois respectives. celles du drame et celles des armes.

S'il s'agissait de comparer *Swift*, *Pope* et *Addison*, nous dirions que ce dernier avait plus de génie, plus de finesse, de décence et de jugement que les deux premiers. *Swift* avait un talent qui lui était particulier, *Pope* était un poète correct, et *Addisson* un auteur admirable. *Swift* a toujours regardé l'esprit comme ce qui donnait droit à la souveraineté du monde entier, et c'était une usurpation à ses yeux que tout succès dans les personnes d'un esprit inférieur, mois brillant: aussi exerça-t-il la tyrannie en fait d'esprit. *Pope* était assez de son opinion, mais avec plus de réserve, quoiqu'il ait été quelquefois sévère à son égard. La couronne d'*Addison* fut élective, car il ne la dut qu'au peuple

Volentes per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
VIRGILE.

Addison a peu écrit en vers; mois il a laissé une prose douce et élégante, *Virgilienne* enfin. *Longin* dit qu'*Hérodote* est des plus *homériques*. On dit aussi que *Thucydide* a formé son style sur *Pindare*.

Digitized by Google

Addison s'est servi des plus beaux matériaux pour composer ses ouvrages dans le gout des anciens.

L'ÉPOQUE LITTÉRAIRE.

Malgré les défauts que je reproche à *Addison*, je ne puis m'empêcher de penser que son *Caton*, après les tragédies de Shakespeare et d'*Otway*, est la meilleure qui ait paru dans aucune langue.

Depuis *Addisson*, les tragédies anglaises sont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects et moins hardis. Cependant, il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres brillans de *Shakespeare* plaisent mille fois plus que la sagesse des ouvrages modernes. Le génie poétique des Anglais ressemble jusqu'à présent à un arbre touffu, planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux, et croissant inégalement avec force. Il meurt si vous voulez maîtriser la nature, et le tailler à l'instar des arbres des jardins de *Parly*.

S'il est quelque écrivain qui puisse disputer à *Shakespeare* ce qu'on appelle *vis comica*, ou force comique, c'est *Aristophane;* mais ses illusions sont si vives, si délicates et si locales, qu'il doit faire aussi mauvaise figure en anglais que *Shakespeare* en français. Il y a aussi beaucoup de *vis comica* dans *Plaute*. Quoique j'aie bien examiné tous les fragmens de *Ménandre*, j'avoue que je n'ai pas eu assez de sagacité pour l'y découvrir; cependant j'en trouve quelque chose dans ceux de *Cœcilius*, quoiqu'*Aulu-Gelle* le cite pour montrer combien il est inférieur à *Ménandre* en ce point. Si l'on avait pris *Don Quichotte* pour le sujet d'un poème dramatique, le personnege de *Sancho Pança*, eût été un original de cette espèce. Après tout, il y a plus de *vis comica* dans les comédies anglaises que l'on n'en trouve dans toutes celles des autres nations; je suis cependant éloigné de penser que les Françcis en manquent.

En Angleterre, le génie comique n'est pas, comme le tragique, borné à deux ou trois écrivains. Il se trouve partagé entre plusieurs. De tous les auteurs comiques, *Congréve* est celui qui soutient le mieux le dialogue. En lisant ses comédies, on est surpris qu'il ait écrit avec tant de négligence dans les autres genres, quoique *Dryden*, *Pope*, ainsi que tous les gens d'esprit ses contemporains, en aient parlé comme d'un génie universel. Mais il avait des liaisons avec les grands; la mode voulait qu'on recherchât son amitié pour avoir sa protection.

Le comique d'intrigue est plus goûté en Angleterre que celui de caractère; mais, n'en déplaise à MM. les Anglais, deux de ses principales scènes favorites sont assez médiocres. La première dont je parlerai est la scène des adieux du lord et de lady *Townly* daus le *Mari irrité*. Le poète avait une belle carrière pour faire jouer les sentimens; mais il n'en a point profité. Il a, cependant, préparé le dénoûment avec tant

Digitized by Google

d'art, qu'on n'en aperçoit pas la trivialité. Le changement de lady *Townly* se fait par le plus vil de tous les motifs, la crainte de la misère et l'espérance d'une fortune qui doit lui revenir. La scène du duel dans les *Amans sympathiques* est l'autre exemple que je citerai du préjugé déraisonnable de la nation anglaise. L'auteur, au lieu de prévenir le duel par la force de la raison et la supériorité du personnage, fait que *Bevil* se perd tout d'un coup, et enfin amène ce duel par un accident particulier aux circonstances de la pièce, et qui aurait produit sur le premier venu le même effet que sur *Myrtle*. Ainsi il a perdu une belle occasion de faire valoir la morale, quoiqu'il eût un grand modèle sous les yeux dans le *Brutus* de *Shakespeare*.

Farquhar avait un génie plus véritablement comique que les plus estimés de ses rivaux ; mais il était resserré par la médiocrité de sa fortune. Avec les avantages qu'avaient *Vanbrugh*, *Congrève*, il aurait mieux écrit qu'aucun d'eux. On voit dans son *Chevalier Henri Wildour* quelque chose d'original qu'aucun de ses contemporains n'a saisi dans la comédie.

Vanbrugh était un homme de plaisir, et par dessus cela poète et architecte.

On prétend qu'il écrivait avec autant de délicatesse et d'élégance qu'il bâtissait grossièrement. C'est lui qui a bâti le fameux château de Bleinheim, pesant et durable monument de la bataille d'Hochstaedt. Si les appartemens étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château serait assez commode.

On a mis dans l'épitaphe de Vanbrugh qu'on souhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que de son vivant il l'avait inhumainement chargée. *Vanbrugh*, ayant fait un voyage en France avant la guerre de 1701, fut mis à la Bastille, et y resta quelque temps sans avoir jamais su ce qui lui avait attiré cette disgrâce. Il fit, pendant sa détention, une comédie dans laquelle, nonseulement on ne trouve rien qui ait quelque rapport avec sa captivité, mais pas le moindre trait contre le pays dans lequel il essuya cette violence.

Congrève n'a fait que peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont rigoureusement observées ; elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse ; on n'y essuie pas la moindre mauvaise plaisanterie ; vous y voyez partout le langage des honnêtes gens avec des actions de fripon ; ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Il avait un défaut, c'était celui de ne pas assez estimer son premier métier d'auteur qui avait fait sa réputation et sa fortune. Il parlait de ses ouvrages comme d'une bagatelle au-dessous de lui. Les pièces de *Congrève* sont les plus spirituelles, celles de *Vanbrugh*, les plus gaies, et celles de *Wycherley*, les plus fortes. *Wycherley* fut long-temps, l'amant déclaré de la maîtresse la plus célèbre de

Digitized by Google

Charles II. Cet auteur qui passait sa vie dans la haute société de Londres, en connaissait parfaitement les vices et les ridicules, et les peignait du pinceau le plus ferme et des couleurs les plus vraies. Il a fait un *Misanthrope* qu'il a imité de *Molière*. Tous les traits de Wycherley sont plus forts et plus hardis que ceux de Molière, mais ils ont moins de finesse et de bienséance. L'auteur anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la pièce de Molière ; ce défaut est le manque d'intrigue et d'intérêt. La pièce anglaise est intéressante et l'intrigue en est ingénieuse. C'est un capitaine de vaisseau, plein de valeur, de franchise et de mépris pour le genre humain. Il a un ami sage et sincère dont il se défie, et une maîtresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux ; au contraire, il a mis toute sa confiance dans un faux ami qui est l'homme le plus indigne qu'on ait jamais vu sur la terre, et il a donné son cœur à la plus coquette et à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assuré que cette femme est une Pénélope et ce faux ami un Caton. Il part pour aller se battre contre les Hollandais, et laisse tout son argent, ses pierreries, tout ce qu'il a au monde, à cette femme de bien, et recommande cette femme à cet ami fidèle sur lequel il compte si fort. Cependant le véritable honnête homme, dont il se défie tant, s'embarque avec lui, et la maîtresse, qu'il n'a pas seulement daigné regarder, se déguise en page et fait le voyage sans que le capitaine s'aperçoive de son sexe pendant toute la campagne. Le capitaine, ayant fait sauter son vaisseau dans un combat, revient à Londres, sans vaisseau, sans argent et sans secours, avec son page et son ami, ne connaissant ni l'amitié de l'un, ni l'amour de l'autre. Il va directement chez sa maîtresse qu'il compte retrouver avec sa cassette et sa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, et on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Le capitaine a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours ; mais, pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuse du petit page, et veut le prendre de force ; mais comme il faut que justice se fasse, et que, dans une pièce de théâtre, le vice soit puni et la vertu récompensée, il se trouve, à la fin du compte, que le capitaine se met à la place du page, passe la nuit avec son infidèle, attrape ainsi son traître ami, et, pour achever sa vengeance lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend sa cassete et épouse son page. Wycherley a encore intercalé dans cette pièce une comtesse de Pimbèche, vieille plaideuse, parente du capitaine, laquelle est bien la plus plaisante créature et le meilleur caractère qui soit au théâtre.

Wycherley a encore tiré de Molière une pièce non moins singulière et non moins hardie. C'est une espèce d'École des femmes. Le principal personnage de cette pièce est un homme à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui, pour être plus certain de son fait,

Digitized by Google

s'avise de faire courir le bruit que, dans sa dernière maladie, les chirurgiens ont été forcés de le faire eunuque. Cette réputation tranquillise les maris, et le pauvre garçon, ne leur inspirant plus de défiance ni de crainte, n'a d'autres embarras que celui du choix de leurs femmes. Cette pièce, dit un critique anglais, n'est pas l'école des bonnes mœurs, mais c'est celle de l'esprit et du bon comique.

La meilleure comédie de *Wycherley*, *l'Homme aux francs procédés*, pour ne point parler du peu de vraisemblance de l'intrigue et du désordre qui règne dans la conduite, perd son plus grand mérite, en ce qu'elle n'a presque rien d'original. En effet, ce n'est qu'un imitation des comédies françaises. *Wycherley* était à la vérité un homme fort aimable, mais il s'en fallait qu'il méritât les compliments que lui faisaient ses admirateurs. Les vers qui passent sous son nom, et qui se trouvent à la tête des œuvres de *Pope*, furent revus, corrigés et augmentés par le poète à qui ils étaient adressés. Le reste de ses ouvrages ne nous fait concevoir qu'une très petite idée de sa capacité comme poète.

Pope est, dit un critique anglais, le poète le plus élégant, le plus correct, et ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette anglaise aux sons mélodieux de la flûte. On peut le traduire facilement, parce qu'il est extrêmement clair, et que ses sujets pour la plupart sont généraux et du ressort de toutes les nations.

Voici, au surplus, un morceau traduit de son poème, intitulé: *La Boucle de cheveux*, qui peut servir d'exemple au lecteur:

Umbriel à l'instant, vieux gnome rechigné,
Va d'une aile pesante et d'un air renfrogné
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La déesse aux vapeurs a choisi son séjour:
Les tristes aquilons y sifflent à l'entour
Et le souffle malsain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche sopha, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,
La quinteuse déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin, sans en savoir la cause.
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, et d'hypocondre enflé,
La médisante envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite femelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
En médisant des gens, l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée;
C'est l'affectation qui grassaye en parlant,
Ecoute sans entendre, et lorgne en regardant.
Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joie,

Digitized by Google

De cent maux différens prétend qu'elle est la proie ;
Et pleine de santé sous le rouge du fard,
Se plaint avec mollesse et se pâme avec art.

Les contemporains de *Wilmot*, comte de *Rochester*, ont parlé de lui comme d'un bel esprit et d'un poète. Il pourrait prétendre, en quelque façon, au premier de ces titres ; mais je ne crois pas que ses lecteurs lui accordent le second. Ses imitations de *Boileau* et de *Meursius*, si elles sont de lui, sont extrêmement faibles. Voici d'ailleurs celle de *Boileau*, dans sa satire sur l'homme :

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, docteur.
C'est la raison frivole, inquiète, orgueilleuse,
Des sages animaux rivale dédaigneuse,
Qui croit entre eux et l'ange occuper le milieu,
Et pense être ici-bas l'image de son dieu.
Vil atôme imparfait, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'élève, tombe, et nie encor sa chute.
Qui nous dit : Je suis libre, en nous montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers.
Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens scolastiques,
Pères de visions, et d'énigmes sacrés,
Auteurs du labyrinthe, où vous vous égarez.
Allez obscurément éclaircir vos mystères,
Et courez dans l'école adorer vos chimères.
Il est d'autres erreurs, il est de ces dévots
Condamnés par eux-mêmes à l'ennui du repos.
Ce mistique encloîtré, fier de son indolence,
Tranquille au sein de Dieu ; qu'y peut-il faire ? Il pense.
Non, tu ne penses point, misérable, tu dors :
Inutile à la terre, et mis au rang des morts.
Ton esprit énervé croupit dans la mollesse.
Réveille-toi, sois homme, et sors de ton ivresse.
L'homme est né pour agir, et tu prétends penser !

Quant à quelques autres ouvrages que le comte de *Rochester* a laissés, on ne peut les regarder que comme passables. Son imitation d'*Horace*, qui fait le plus d'honneur à son esprit, n'est qu'une pure compilation de fausses critiques et de caractères manqués. Les écrivains dramatiques qu'il y loue le plus ont bien peu de droit à ses éloges. Personne ne trouve dans les ouvrages de *Sedley* qu'il possède, comme ledit *Rochester*, le talent d'attendrir. *Ethéridge* ne peut plaire à aucun lecteur qui a du goût.

La Fontaine, Saint-Evremond et Bayle ont fait l'éloge de *Waller*, mais on ne connaît guère en France que son nom. *Waller* eut à peu près à Londres la même réputation que *Voiture* eut à Paris, mais je crois qu'il méritait un peu mieux. Les ouvrages galans de *Waller*

Digitized by Google

respirent la grâce, mais la négligence les fait languir, et souvent les pensées fausses les défigurent. Les Anglais n'étaient pas encore parvenus de son temps à écrire correctement. Ses ouvrages sérieux sont pleins d'une vigueur qu'on n'attendait pas de la mollesse de ses autres pièces. Il a fait un éloge funèbre de Cromwell, qui, avec ses défauts, passe pour un chef d'œuvre. Pour bien en comprendre le sujet, il faut savoir que Cromwell mourut le jour d'une tempête extraordinaire. Voici cette pièce de vers :

> Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous au sort :
> Le ciel a signalé ce jour par des tempêtes,
> Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes
> Vient d'annoncer sa mort.
> Par ses derniers soupirs il ébranle cette île,
> Cette île que son bras fit trembler tant de fois
> Quand dans le cours de ses exploits
> Il brisait la tête des rois
> Et soumettait un peuple à son joug seul docile.
> Mer, tu t'en es troublée ; ô mer, tes flots émus
> Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages
> Que l'effroi de la terre et ton maître n'est plus.
> Tel au ciel autrefois s'envola Romulus,
> Tel il quitta la terre au milieu des orages,
> Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages ;
> Obéi dans sa vie, à sa mort adoré,
> Son palais fut un temple, et son nom révéré.

C'est à propos de cet éloge de Cromwell que *Waller* fit au roi Charles II cette réponse qu'on trouve dans le dictionnaire de Bayle. Le roi, à qui *Waller* venait, selon l'usage des rois et des poètes, de présenter une pièce pleine de louanges, lui reprocha qu'il avait mieux fait pour Cromwell. *Waller* lui répondit :—Sire, nous autres, poètes, nous réussissons mieux dans les fictions que dans les vérités. Cette réponse n'était pas si sincère que celle de l'ambassadeur hollandais qui, lorsque le même roi se plaignait que l'on avait moins d'égards pour lui que pour Cromwell, répondit :—Ah ! sire, ce Cromwell était tout autre chose que votre majesté. *Waller*, né à la cour avec 60,000 livres de rente, n'eut jamais ni le sot orgueil, ni la nonchalance d'abandonner la culture des lettres. Mais dans le reste de ses ouvrages Waller se montre rarement au-dessus du commun de ses contemporains, qui ont plutôt écrit de la prose rimée que de la poésie.

Je sais qu'en Angleterre des auteurs célèbres ont donné de la célébrité à certains poètes, dont je n'ai pas fait mention. Je connais, depuis long-temps, l'amour-propre et la faiblesse des hommes à l'égard de leurs amis, et même de leurs connaissances. Quelquefois des préjugés ordinaires l'emportent sur le sens commun. *Prior*, *Samuel Gart*, et la plupart des bons auteurs leurs contemporains, pour des raisons d'intérêt

Digitized by Google

qu'il était facile de pénétrer, firent mention de *Montaigue*, comte d'-*Halifax*, comme d'un grand génie. Je ne me souviens pourtant pas qu'il ait été écrit plus de six lignes qui lui donnent des droits au titre de poète. *Pope* a parlé de *Sheffield*, duc de *Buckingham*, auteur de deux volumes, mêlés de prose et de vers qui ne méritent ni le nom de poésie, ni celui de bonne prose. Ce grand poète a été jusqu'à permettre que l'on mît à la tête de ses œuvres une pièce de vers à sa louange qui lui fut envoyée par le duc. *Walsh* est un autre exemple de la partialité de ce poète ; non seulement il a publié, mais corrigé, augmenté et dédié les poésies de *Parnell*, quoique les deux plus belles pièces de ce recueil soient volées. En effet, son *Hermite* n'est rien autre chose qu'une histoire tirée du vieux *Howel* mise en vers ; et sa fête de *Comus* est la traduction d'un poëme latin d'*Augureli*, poète italien du quinzième siècle. Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples des grands éloges que les auteurs du premier mérite ont donnés à des écrivains très médiocres, tant sur leurs ouvrages en prose que sur ceux en vers. Il suffit d'observer qu'il n'y a rien de plus dangereux, en matière de littérature, que de s'en rapporter au témoignage donné par un auteur à un autre auteur de son temps. Avec quel enthousiasme n'a-t-on pas parlé du célèbre *Bayle* dans toute l'Angleterre ? Pendant sa dispute avec le docteur *Bentley* au sujet des épîtres de *Phalaris*, combien son génie, son esprit, sa sagacité, sa science, ne furent-ils pas loués dans presque tous les poëmes connus qu'alors on publia ? Prenons, aujourd'hui, les ouvrages de l'un et de l'autre sur ce sujet, lisons-les sans prévention, et nous reconnaîtrons que *Bentley* est supérieur à Bayle pour l'esprit, la vivacité, autant qu'il l'est pour la science, le raisonnement, et, je dois le dire, pour les faits et la sincérité.

Le lecteur ne doit pas non plus être surpris que j'aie passé sous silence quelques écrivains plus volumineux dans lesquels se trouvent de beaux passages. La même raison m'a fait omettre *Dinnam*, *Suckling*, et plusieurs autres auteurs préconisés de leur temps qui ont semé çà et là des pensées assez belles dans un monceau de platitudes et de trivialités. *Granville Lord Lansdown* de Pope n'a pas même trouvé place dans cette table, parce que, s'il n'avait pas été lord, il aurait eu très peu de prétentions au titre de poète. J'en ai exclu l'auteur de *Phèdre et Hippolyte*, parce que cette tragédie appartient, pour ainsi dire, tout entière à *Racine*. Je n'ai rien dit, non plus, d'*Ambroise-Phillippe* ; et quoique l'auteur du poëme sur le cidre, qui porte le même nom que lui, ait eu, sans doute, le génie poétique, je n'ai pu l'admettre parce qu'il se donnait pour imitateur de *Milton*. Le docteur *Donne* était homme d'esprit ; mais il semble qu'il ait cherché à ne pas passer pour poète.

Pour bien juger du mérite d'un auteur anglais, il est souvent néces-

Digitized by Google

saire de faire attention aux circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Il y avait de plus grands hommess à la cour d'*Elisabeth* qu'il n'y en a peut-être eu depuis dans aucune cour de l'Europe. Cette reine aimait la galanterie et le plaisir, mais c'était une galanterie qui convenait à sa qualité de fille dont elle se faisait gloire; et que des cérémonies étudiées faisaient dégénérer en raffinemens; c'était un plaisir toujours enveloppé du voile d'une décence politique. Si elle outra l'une ou l'autre, ce ne fut jamais en public. Les beaux esprits et les poètes de sa cour ne ressemblaient guère à ceux d'une condition au-dessous de la leur. Ils suivaient, en écrivant, les idées de leur souveraine autant qu'ils pouvaient les saisir dans ses actions. Rien ne se faisait que par figures, et la simplicité dans les manières, dans les descriptions et dans le sentiment, aurait peut-être été aussi mal reçue à la cour que l'obscénité même. La vérité de cette observation devient sensible par la différence que l'on remarque entre *Sidney* et *Spencer*. Ils avaient le même génie, la même tournure, les mêmes beautés, une égale fécondité dans l'imagination et dans la manière de s'exprimer; cependant qu'ils sont loin l'un de l'autre dans leurs écrits! *Sidney* était le poète de la cour; *Spencer* était celui de la campagne. Le génie de *Sidney*, quoiqu'un des plus beaux et des plus solides, produisait des êtres fantastiques, tels que l'affectation et la bizarrerie en peuvent demander. Avec quelle force, au contraire, quelle abondance, quelle rapidité la muse de *Spencer* peint la nature, qu'il pare d'une même robe à la vérité que celle de son rival, mais dont la forme est différente. *Shakespeare* a critiqué finement cette manière de penser et d'écrire, si éloignée de la nature. Cependant nous voyons quelquefois que le goût dominant a forcé sa muse à subir le même joug; mais bientôt elle le secoue, et, lorsqu'elle s'y soumet, ce n'est que pour le porter avec plus de noblesse et de grâce que n'en montraient les autres sœurs de l'Hélicon Britannique.

Après ce que j'ai dit, le lecteur ne sera pas surpris que *Philippe-Sidney*, avec tout son mérite, n'ait pas été compris dans cette table poëtique. Il rend les choses les plus naturelles d'une manière qui l'est si peu que, pour parler suivant sa manière de s'exprimer, la nature les désavoue, quoiqu'elles soient ses productions. C'était pourtant l'homme à la mode à la cour de la reine *Elisabeth* et son ouvrage intitulé l'*Arcadie*, qui fut écrit pour justifier la condamnation de *Marie-Stuart*, reine d'Écosse, malgré toutes les peines qu'il a prises pour le défigurer est un des plus beaux morceaux dont puisse, peut-être, se vanter l'imagination humaine.

Les autres poètes de la reine *Elisabeth* et du roi *Jacques* 1er, tels que *Fulk*, le lord *Brook*, le comte de *Stirling* (Alexandre,) et plusieurs autres, avec toutes les difformités de *Shakespeare*, n'en ont pas la moindre beauté. Malgré cela ils n'auraient pas si mal écrit qu'ils ont fait, s'ils

Digitized by Google

n'avaient pas pensé que leur situation les empêchait d'écrire comme d'autres hommes. Ils fixèrent leurs idées sur les plus sots de tous les originaux, c'est-à-dire, leurs confrères établis à la cour. De là vient que tout ce qu'ils ont produit est insipide, sans agrément, sans élégance, enfin sans âme et languissant. Par-là je ne prétends pas faire entendre qu'un courtisan fût alors essentiellement différent de tous les autres individus de la nature humaine ; mais il l'était en apparence. Dans ce dehors consistait tout le secret de son talent qui, je ne sais si ce n'est pas encore aujourd'hui la même chose, pouvait, au temps dont je parle, se réduire à des règles mécaniques pour le regard, le mouvement des lèvres, le sourire, le geste, la contenance, la démarche, etc. Enfin nulle profession ici bas ne demandait plus de travail, que celle d'un courtisan pendant tout le temps que vécut le père du théâtre anglais.

J'aurais voulu parler encore de *Byron* et de *Walter-Scott*, mais qu'aurai-je pu dire de ces deux poètes célèbres de notre époque, qui ne fût généralement connu. Au surplus je sens qu'il me faudrait faire un gros livre, et qu'après bien de la peine, je n donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous leurs ouvrages. La poésie est une espèce de musique il faut l'entendre pour en juger. Quand on traduit quelques morceaux de ces poésies étrangères on peut bien noter leurs accords ; mais on ne peut exprimer qu'imparfaitement le goût de leurs chants.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

Un jour Engilbaut errait tristement à l'extrémité du Champ-de-Mars, le long de la Seine ; sa vue se portait çà et là à ses côtés sans s'arrêter sur aucun objet; sa pensee était entièrement concentrée sur les souvenirs qu'avait fait naître dans son esprit l'aspect de quelques drapeaux tricolores fanés, et laissant tomber leurs pans en lambeaux, comme la tête d'une fleur coupée dans sa racine. C'était un modeste trophée élevé en l'honneur des martyrs de juillet, dont les restes avaient été déposés en ce lieu. Engilbaut, silencieux et pensif, rôdait autour du monument, les bras croisés, qand tout-à-coup il aperçut appuyé contre la balustrade qui l'enfermait, un homme d'une quarantaine d'années absorbé dans une méditation profonde ; il portait une figure mâle et hâlée, traversée en deux endroits par une large cicatrice ; Engilbaut le reconnût pour un vieux sergent qu'il rencontrait souvent dans ses promenades. L'expression poignante de chagrin qui se lisait sur sa figure faisait peine à voir; ses grands yeux noirs, renfoncés dans leurs orbites fixaient la

Digitized by Google

terre comme par un instinct machinal; ses lèvres étaient fortement pincées, et formaient à chaque coin cette courbe qu'emprunte l'ironie; des rides profondes sillonnaient son front et ses joues. A la vue d'Engilbaut, il leva la tête, jeta un regard pénible sur lui, et reprit sa première position. "Vous paraissez bien triste, mon ancien? lui dit En-
" gilbaut.—Passez, passez, lui répondit le vieux soldat, vous êtes trop
" jeune pour comprendre les tourmens d'un vieillard; la jeunesse est
" trop frivole et trop moqueuse; allez, courez, dansez, vos pieds sont
" légers encore, les chagrins ne font qu'effleurer votre âme; passez,
" vous dis-je, les paroles d'un malheureux rendent malheureux.—Peut-
" être suis-je capable de comprendre vos peines, repartit le jeune
" homme.—Non, car il faut avoir souffert ce que j'ai souffert pour être
" capable de les comprendre; et, je vous le répète, vous êtes trop
" jeune, la moitié de mes tortures aurait écrasé une tête de votre âge...
" Puis, après une pause, il reprit en le regardant: Tenez, cependant,
" vous me paraissez raisonnable, vous; je crois même que le malheur
" vous est connu; je vais vous découvrir mon âme; il y a bien long-
" temps que je n'ai fait cette confidence; cela me soulagera peut-être."

" A vingt ans j'étais sergent-major; je venais d'hériter de six mille livres de rente; j'avais devant moi tout l'avenir de gloire et de fortune que nous promettait encore Napoléon; outre cela, j'avais une femme que j'aimais et dont j'étais aimé; je ne devais l'épouser que lorsque je pourrais me présenter devant elle avec les épaulettes de capitaine; mais les suites d'un moment d'oubli avaient contribué à hâter notre union.—J'eus bientôt une fille, et toutes mes affections se partagèrent entre elle et sa mère. Ah! j'étais heureux alors! la vie s'épanouissait devant mes pas comme une plaine fleurie et embaumée: ma fille grandissait sous mes yeux; tous les instans que me laissait mon service étaient consacrés à ces deux objets de mon affection; j'étais généralement bien vu de mes chefs, et mon colonel m'avait promis une des premières sous-lieutenances vacantes. C'était l'année 1815; Napoléon, écrasé sous les forces de toute l'Europe, accablé par l'infernal ressort de la trahison, Napoléon succombait. Trop fier et trop indépendant pour m'enrôler, tête baissée, sous des drapeaux que je ne connaissais pas, j'étais décidé à me retirer du service, quand j'appris qu'une ordonnance royale me nommait officier. Je n'eus pas le courage de refuser cette faveur que ma conscience me présentait bien cependant comme une séduction; je changeai d'avis, et je continuai d'être soldat, persuadé en grande partie par les instances de ma femme, qui paraissait beaucoup tenir à me voir avec des épaulettes.... Malédiction! ce souvenir me bouleverse encore la tête depuis quinze ans. Plusieurs fois Charlotte, c'était ma femme, m'avait conseillé de rendre une visite de remercîment au colonel, à qui, suivant elle, je devais ma nomination. Je me souciais assez peu de cette démarche; enfin un jour je cédai, et je m'apprêtais à partir quand

Digitized by Google

mon épouse me demanda avec un léger ton de reproche si je n'entendais pas l'emmener avec moi.—Si je ne te l'ai pas proposé, lui répondis-je, c'est que j'ignorais que cela te fût agréable. Nous partîmes...Jeune homme, écoutez-moi bien, et, s'il reste dans votre cœur quelques nobles illusions, frémissez... Oh! vous n'avez pas encore éprouvé de ces désenchantemens horribles qui brisent une âme, lorsque le cœur est tout-à-coup froissé dans sa plus chère affection; lorsque le lien qui nous enchaînait étroitement à la vie, vient à se rompre tout-à-coup... Ecoutez encore une fois. J'arrivai avec ma femme dans l'appartement du colonel, et je lui exposai le but de ma visite; il nous reçut avec une politesse excessive, et nous pria de vouloir bien rester à dîner; je refusai d'abord; mais, n'ayant pu alléguer de motif valable à mon refus, je me vis forcé d'accepter...Je me rappelle qu'une expression visible de contentement se manifesta dans les yeux de Charlotte au moment où je me décidai à rester...; mais cette remarque s'effaça vite de ma mémoire, je trouvai une raison pour justifier sa conduite, et je n'y pensai plus. Pendant le dîner, qui fut servi avec une magnificence diplomatique, le colonel se répandit en éloges sur ma bonne conduite, et m'assura que mon avancement ne se bornerait pas là; il me fit promettre plusieurs fois de le venir voir souvent avec mon épouse... Après le dîner, ce moment est présent à ma mémoire comme s'il venait de se passer, le colonel prenant son verre, nous le présenta pour trinquer en criant: à la joie! et au plaisir! Ce toast me parut assez singulier. Jusque-là l'entretien n'ayant roulé que sur des sujets passablement graves; je jetai un coup d'œil sur Charlotte pour juger de l'impression qu'il avait produit sur elle.... Mon verre me tomba des mains, et un serrement de cœur me saisit....; ses yeux étaient fixés sur ceux du colonel avec une expression d'amour horriblement significative. J'en avais trop vu; mon existence était empoisonnée pour toujours; je sortis presque aussitôt emmenant avec moi ma perfide compagne. Mille pensées incohérentes se heurtèrent dans ma tête: c'était une hideuse fantasmagorie, au milieu de laquelle étincelait toujours ce mot horrible: adultère! pensées de vengeance, pensées de suicide. Toutes étaient dominées par cet exécrable mot: adultère! A peine s'il se glissa dans mon cœur une seule idée de confiance... Mon déshonneur était consommé. Il y avait trop d'abandon, trop d'intelligence dans ce regard...

" Je traînai mon épouse plutôt que je ne la ramenai chez moi; je ne proférai pas une seule parole pendant le trajet...... Charlotte n'osa pas non plus m'adresser un seul mot. Arrivé dans ma chambre, j'allumai une bougie, la plaçai sur ma table, et, saisissant mon indigne épouse par le bras, je la fis asseoir sur un siége en face de moi, et je ne lui dis que ces mots: Charlotte, regarde-moi sans rougir! Une pâleur sombre s'était répandue sur tous ses traits, et ses yeux, où se lisait une confusion indicible, se tenaient obstinément fixés sur le carreau: Charlotte,

Digitized by Google

regarde-moi! De ses deux mains elle prit son mouchoir et s'en couvrit la figure. Charlotte, regarde-moi! et ma voix devenait sombre et caverneuse. Je me rapprochai brusquement d'elle, et lui arrachai le mouchoir d'entre les mains; un torrent de larmes s'échappa alors de ses paupières; je me dressai de toute ma hauteur, et, les bras étendus sur elle, je lui criai: Femme adultère, je te maudis! fuis le domicile conjugal que tu as violé, tu n'es plus digne d'y mettre les pieds, fuis; et, l'enlevant avec violence dans mes bras, je la transportai dans la rue, où je la déposai. En rentrant, je me jetai tout habillé sur mon lit.— J'étais fou, enragé; j'en tombai malade, pendant quinze jours; je gardai le lit.

“ Au bout de ce temps, je sortais un matin, faible encore, pour respirer l'air de la campagne, je venais de passer la barrière de Passy, quand je vis de loin, au milieu d'un nuage de poussière, un élégant tilbury qui semblait voler dans l'espace. Il eut bien vite parcouru la distance qui le séparait de moi, et j'eus à peine le temps de le voir lorsqu'il me traversa; mais j'en avais vu assez: j'avais reconnu le colonel et ma femme, qui, sans doute, à cette heure matinale, revenaient d'une partie de campagne. Un sourire de hyène erra sur mes lèvres à cette vue: Dérision! dérision! m'écriai-je, soyez donc vertueux! soyez donc bons pour les hommes! oh! insensé, qui a du ménagement pour eux! Les femmes, sans doute, sont coupables; mais au moins chez elles c'est un instinct, une nature, mais l'homme, lui, agit de sang-froid et avec raisonnement, l'homme tue son semblable en riant.

“ Dès ce jour, les projets de vengeance les plus féroces ne cessèrent de rouler dans ma tête; je jurai la mort du colonel. Le lendemain, à neuf heures du matin, j'étais chez lui. Je voulais d'abord avoir une explication, espérant assez de sa loyauté pour croire que son grade ne l'empêcherait pas de me donner la satisfaction que méritait l'offense.— Que me voulez-vous? dit-il.—Colonel, vous devez le savoir.—Expliquez-vous. — Eh bien, je viens savoir si vous êtes un homme d'honneur. — Vous oubliez à qui vous parlez. — Je vous avais déjà jugé; d'après la conduite infâme que vous avez tenue à mon égard, j'avais jugé que vous ne pouviez être qu'un lâche. — M. Ferville, c'en est trop, et votre insolence recevra le châtiment qu'elle mérite. — Mon insolence, vous la méritez: et vous ne parlez pas de votre infamie, de votre effronterie.

Le colonel fit un pas vers la porte comme pour appeler du secours; je m'y précipitai avant lui, et lui présentai la pointe de mon sabre: Voilà, lui dis-je, le seul moyen qui vous reste pour conserver vos jours; nous avons chacun une arme, c'est une chance qu'il vous faut subir.— Retenez bien ceci, colonel, je suis votre subordonné, tant qu'il s'agit de service, de discipline; mais, hors de là, nous ne sommes que deux hommes qui se valent; vous avez toute autorité sur moi, excepté celle d'attenter à mon honneur. — Et de quoi venez-vous vous plaindre?

Digitized by Google

interrompit le colonel ; votre épouse, est-ce moi qui l'ai arrachée de votre demeure ? N'est-ce pas vous qui avez les premiers torts à vous reprocher envers elle ? Vous n'avez pas craint de l'abandonner dans la rue aux insultes et aux mépris des passans, je l'ai reçue chez moi par pitié. — Par pitié ! Ah ! quel infernal plaisir vous prenez à m'humilier ! et c'est par pitié aussi que vous avez dressé contre elle cet infâme plan de séduction dont j'ai été la victime. Cette épaulette qui m'est tombée du ciel, je ne sais comment ; et ces mille moyens pour attirer ma femme chez vous ; c'est par pitié aussi que, sur une élégante voiture, vous colportez mon déshonneur et le vôtre dans les rues de Paris. Colonel, oui, j'ai fermé à mon épouse la porte du toit conjugal, je l'ai laissée dans la rue frappée de malédiction ; c'était justice. Eh bien ! je l'aurais vue, peut-être sans frémir, expirer froide et affamée sur le seuil de ma maison ; mais la voir se salir impunément dans vos bras, la voir se prostituer à mes côtés, vous n'avez pas cru sans doute que je le souffrirais ; je ne vous ai pas donné lieu de me croire une âme assez ignoble pour cela.

Voyez-vous, il me faut une justice, une vengeance, il me la faut ; je vous offre celle qui convient à un homme d'honneur, décidez-vous : si celle-là m'est refusée, j'en trouverai une autre, basse peut-être, mais qui n'en sera que plus terrible.—Ferville, balbutia le colonel, encore une fois la colère vous égare et vous fait oublier le respect que vous devez à votre chef.—Osez-vous bien, lui répondis-je, venir me parler froidement de respect, de convenances dans un pareil moment ? Est-ce que la situation où nous nous trouvons tous deux doit nous permettre de nous occuper de pareilles niaiseries ? Ne sentez-vous pas que la question que nous discutons maintenant est une question de mort ? et d'ailleurs me croyez-vous assez stupide pour respecter en vous un caractère qui ne sert qu'à autoriser votre impudence et votre lâcheté ; un pouvoir dont vous ne faites usage que pour opprimer ceux que le hasard a parqués sous vos ordres..... Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, colonel : êtes-vous prêt à me suivre, oui... non ?... Et mes yeux étaient étincelans de rage, et ma main serrait convulsivement la poignée de mon sabre.—Insensé ! murmura le colonel.—Eh bien ! tant pis, m'écriai-je en m'élançant sur lui, un lâche doit être châtié lâchement !... La porte s'ouvrit, et trois officiers qui entraient n'eurent juste que le temps de retenir mon bras ; une seconde de plus, c'en était fait... Effrayé moi-même de mon action, je me débarrassai brusquement des mains de mes trois collègues, et je m'enfuis précipitamment. Je courus au hasard, traversant les rues, échevelé, hagard, risquant à chaque pas d'être écrasé sous les roues des voitures ; enfin, je me reconnus dans le jardin du Palais-Royal ; j'entrai à l'estaminet Hollandais, et je fus m'asseoir seul dans un coin. Là, la tête appuyée entre mes mains, je me mis à réfléchir sur ma position ; une heure se passa avant que je pusse

Digitized by Google

m'arrêter à quelque idée; tous les évènemens, qui depuis quelque temps s'étaient jetés au travers de ma vie paisible, repassaient sans cesse dans mon esprit; je ne pouvais prendre aucune résolution ; à la fin cependant je sentis qu'il était urgent que je songeasse à l'avenir. J'avais porté la main sur mon colonel; il n'y allait pas moins pour moi que de la tête. Je demandai du papier et de l'encre, je griffonnai une lettre, et j'allai la remettre moi-même au ministre de la guerre : c'était ma démission. Puis, je rentrai plus tranquille chez moi.

Mon exaspération furibonde était passée ; mais elle avait fait place à des pensées sombres et farouches. Seul dans ma chambre, la figure pâle, l'œil fixe, je ruminai dans ma tète cent projets de vengeance plus sanglans les uns que les autres, lorsqu'un grenadier de planton vint m'apporter une lettre du colonel, qui m'enjoignait de me trouver à une heure à la salle du rapport. Je fus quelques instans à réfléchir si je devais ou non m'y rendre, persuadé que cette démarche ne devait être pour moi que l'occasion d'un noùvel affront ; je m'y décidai pourtant. A une heure juste j'arrivai à l'endroit indiqué. Tout le corps des officiers y était réuni ; le colonel parut un instant après moi ; il se plaça, au milieu dù cercle, et adressa cette allocution à l'assemblée :—Messieurs, un exemple d'insubordination de la dernière gravité a été donné hier à toute l'armée ; un officier, oubliant le respect et la soumission sans réserve qu'il doit à son chef, a osé, non content de l'avoir outragé par d'insolentes menaces, porter une main criminelle sur sa personne sacrée ; un tel fait doit être châtié d'autant plus sévèrement qu'il est propre non seulement à encourager la perturbation parmi les officiers, mais encore à rompre tout-à-fait le lien de la discipline parmi les soldats. Vous êtes trop sensés, messieurs, et vous avez le service du roi trop à cœur pour ne pas sentir à quelles conséquences affreuses de pareils actes peuvent mener ; vous savez trop bien de quelle profonde vénération l'intérêt de la société demande qu'un supérieur soit toujours entouré, pour qu'il soit nécessaire de justifier toutes les mesures de rigueur qu'une pareille rébellion nécessite ; et j'espère vous trouver tous prêts à seconder avec moi les intentions du gouvernement et à approuver la réparation éclatante que j'attends du coupable.—Tous les officiers restèrent calmes et attentifs, le colonel reprit : Sous-lieutenant Ferville !—Présent ! répondis-je.—J'exige, repartit le colonel, que, demain à l'appel de onze heures, en présence des troupes sous les armes, vous reconnaissiez à haute voix que vous êtes repentant de la conduite indigne que vous avez tenue, et que vous m'en demandiez pardon. C'est le seul moyen qui vous reste pour conserver vos épaulettes.—Colonel, je suis prêt à faire ce que vous me demandez, répondis-je, mais j'exige qu'après vous avoir fait mes excuses pour les injures que je vous ai adressées comme colonel, vous m'en adressiez à votre tour pour l'affront que vous m'avez fait essuyer comme homme. Cela vous arrange-t-il ?—

Digitized by Google

Cela suffit, monsieur, je vais m'occuper de votre affaire.—Ah! vous avec donc cru, homme de boue que vous êtes, qu'il suffisait de votre volonté pour forcer un homme de cœur à subir toutes les ignominies dont il vous plaira de l'accabler ; vous avez cru que devant votre parole de maître chaque tête devait se courber jusqu'à terre ; vous m'avez rendu la vie odieuse ; vous avez couvert mon visage de boue ; vous avez semé la honte sous chacun de mes pas, et vous voulez que je vienne vous demander grâce, que je vienne reconnaître que j'ai été trop heureux que vous voulussiez bien vous abaisser à me déshonorer. Colonel, vous me croyez donc bien vil ; colonel, vous me croyez donc aussi vil que vous. Votre autorité n'est pour vous qu'un moyen d' exercer votre tyrannie ; chacun de vos subordonnés n'est pour vous que le ressort d'une machine dont vous êtes le moteur..... ; adressez vos plaintes à votre gouvernement ; demandez ma cassation ; mais sachez que je ne crains pas vos démarches, je les ai prévenues ; ma démission est depuis hier au ministère. Adieu colonel, nous nous reverrons.

Le colonel écumait de rage ; tout le corps des officiers me témoignait par ses regards qu'il s'associait à ma cause ; je sortis sans que personne parût y vouloir mettre obstacle. Je m'en retournai chez moi bien décidé à saisir la première occasion de souffleter le colonel publiquement. Toute la journée, je parcourus dans cette intention les lieux où j'espérais le rencontrer. Ce fut vainement. Le soir, je rentrai à mon logement épuisé de fatigue, et je me disposais à me coucher, quand un adjutant, escorté d'un sergent et de huit hommes de garde, m'ordonna de le suivre par ordre supérieur. Je fis l'observation à l'adjudant que je n'étais plus militaire, que j'avais donné ma démission. Il me répondit que le colonel n'en avait pas encore eu avis du ministère, et que jusque-là je comptais toujours sur les cadres. Jugeant toute résistance inutile, je les suivis. Il me conduisit à la prison de l'Abbaye. J'y restai pendant un mois ; après ce temps, je comparus devant un conseil de guerre et je fus condamné à dix ans de détention.—Voyez-vous, jeune homme, il y a de la justice sur la terre ! les hommes sont généreux..., on ne m'a pas fait grâce d'un jour.....; j'ai râlé pendant dix ans mon existence dans les cachots. Quand je fus libre, ma fille avait treize ans. Avec le peu de fortune que j'avais, je lui fis donner une éducation brillante ; c'était en elle seule que désormais j'espérais trouver le peu de bonheur qui m'était réservé. L'enfer en a décidé autrement. Le bonheur est un rève. Un incendie consuma une maison qui était tout mon bien, je fus ruiné sans ressource. Un jour, on se battait dans les rues de Paris, je me mêlai parmi les combattans ; après trois jours d'une lutte acharnée, nous fûmes vainqueurs ; on prit les noms de ceux qui s'étaient distingués ; je fus porté pour une médaille ; cette récompense me donnait le droit au grade de sergent dans l'armée ; faute de mieux, je me refis soldat..... Métier de malheur ! Cet habit m'est

Digitized by Google

fatal. Le plus profond des chagrins y est venu s'emparer de moi : la honte encore..... ; mais cette fois la vengeance ne me faillira pas; la vie ne m'est plus qu'un fardeau ; la vengeance, la vengeance complète, et puis la mort!...... Sept heures sonnent, la retraite bat ; adieu, jeune homme ; il est probable que je n'aurai pas l'occasion de vous achever mon histoire.—Il partit. Engilbaut ne tarda pas à le suivre.

ENCORE DU DESHONNEUR SUR LA FRONT DU SOLDAT.

Oh ! mon ami, qu'oses-tu me proposer ? je ne suis plus qu'une pauvre fille qui n'a pour tout bien que son honneur, et tu veux me l'enlever.—Julie, tu me fais souffrir avec tes sentimens de morale, avec tes pensées étroites ! est-ce que notre amour doit s'arrêter à de pareilles niaiseries ? Ah ! si ton cœur était plein comme le mien de sa passion, il ne donnerait pas accès à de pareilles craintes d'enfant ; tu ne m'aimes pas, Julie !—Floride, oh ! pourquoi tourmentes-tu ainsi une frêle créature qui ne respire que pour toi ? pourquoi la mets-tu à d'aussi rudes épreuves ? elle qui n'a qu'une crainte, celle de ne pouvoir pas se donner à toi assez pure.—Ah ! Julie, que tu me juges mal ! Quoi ! c'est à ton fiancé, à celui qui brûle de recevoir ta foi devant les autels que tu tiens de semblables discours ! Tu crains qu'il ne te méprise parce que, te mettant au-dessus d'un préjugé ridicule, tu n'aurais pas attendu que la voix d'un prêtre te le permît, pour faire goûter le bonheur : celui qui est ton mari devant le Ciel.—Floride, tu blasphèmes ! ne foulons pas aux pieds ce que nos pères ont respecté.—Oh ! non, Julie, tu ne m'aimes pas ! si tu m'aimais comme je t'aime, tu sentirais que notre amour est au-dessus de tout, et que la pureté de nos intentions doit sanctifier tous nos actes..... Dis, ange, m'aimes-tu ?—Oh ! oui, je t'aime ! reprit avec expansion la pauvre fille.—Julie, eh bien ! je meurs, si tu me rebutes plus long-temps ; tu m'aimes et tu refuses de me le prouver, tu ne sais donc pas que tu me feras te fuir, si tu es aussi cruelle ; que je ne pourrai pas davantage te voir ; car, auprès de toi, je souffre, je m'éteins ; l'amour me fond comme le feu fond la cire ; je deviendrai comme un squelette.—Floride, mais nous n'avons que quelques jours à attendre. Eh ! crois-tu que je souffre moins que toi ? qu'auprès de toi, je reste froide et dure ?—Eh bien ! alors, veux-tu que nous nous laissions mourir tous les deux, enfant ? Et, en achevant ces mots, le jeune homme collait un baiser de feu sur la bouche de son amante.—Oh ! tu me perds, Floride, murmurait la jeune fille.—Je suis ton mari, reprenait Floride

Digitized by Google

transporté par sa passion ; et, en prononçant ces paroles, il enlevait dans ses bras la pauvre vierge demi-morte de trouble et d'amour,

* * * * * * * *

Une demi-heure après, Floride, qui portait un riche habit d'officier avec des épaulettes de lieutenant, descendait à la hâte l'escalier de Julie en se disant : Quand j'en serai las, je donnerai à cette petite un de mes sergens pour époux. Restée seule dans sa chambre, la jeune fille tout en eau encore, et toute honteuse, se disait : Si mon père Ferville savait cela !..... Et bientôt, chassant cette idée, elle s'abandonnait à mille rêves de bonheur et de joie..... Elle était bien belle, Julie, la fille du sergent Ferville ; mais elle avait commis une bien grande faute.

Cette scène se passait huit jours avant l'entretien d'Engilbaut et de Ferville rapporté au chapitre précédent.

Ferville, depuis quelques jours, était plus sombre et plus rêveur que de coutume. Il concevait des soupçons. Un jour qu'il était chez sa fille, un soldat était entré dans la chambre apportant une lettre ; mais à l'aspect du sergent, il avait paru décontenancé, et était sorti en s'excusant gauchement de sa méprise. Ferville avait remarqué son trouble, et cela lui avait donné long-temps à réfléchir : ses réflexions ne l'avaient pas tranquillisé. Depuis quelque temps aussi, il s'était aperçu qu'un lieutenant paraissait beaucoup s'intéresser à lui. Plusieurs fois il lui avait demandé des nouvelles de sa famille, et lui avait fait des offres de services et d'argent. Ferville avait soupçonné ses offres intéressées, et l'idée lui était venue de suite que ce n'était pas lui qu'on recherchait. Tout cela était peu propre à le rendre gai.

Souvent quand il se trouvait seul avec sa fille, le sergent se prenait à lui lancer des regards empreints d'une douleur et d'une méfiance indicibles. Julie alors ne pouvait s'empêcher de rougir et de laisser percer son trouble. Ferville cependant n'osait encore l'interroger. Il craignait tant d'éclairer la vérité ! Il attendait que sa fille lui avouât elle-même sa faute, si elle était coupable. Mais la confusion de la pauvre Julie la rendait trop craintive ; elle craignait trop de donner à son père le coup de la mort. Puis elle était si bien convaincue que Floride n'avait pas voulu tromper, qu'il n'attendait que le consentement de ses parens pour la conduire à l'autel. Pauvre jeune fille !

Or, un jour, un officier causait de choses et d'autres dans la salle du rapport avec l'adjudant de semaine ; tout en devisant, il feuilletait machinalement un grand cahier où s'inscrivaient les noms des sergens et caporaux de garde.—Vous n'écrivez pas très lisiblement, dit-il tout-à-coup à son interlocuteur, je ne puis déchiffrer cela, et il lui montrait du doigt un nom sur le papier. L'adjudant regarda : C'est Ferville, répondit-il, de garde à Saint-Thomas-d'Aquin.—Ah ! ah ! fit l'officier, c'est juste.

De fait, un homme, qui se serait trouvé à la grille du quartier de

Digitized by Google

l'École-Militaire ce jour-là, aurait vu, sur l'heure de midi, le sergent Ferville, en tête d'un caporal et de huit hommes, défilant gravement sous les armes et se rendant au poste de Saint-Thomas-d'Aquin ; sur les deux heures, le même homme, s'il se fût trouvé rue de Vaugirard, nº 210, aurait pu voir un grand lieutenant bien tourné, et marchant à grands pas, entrer dans la maison de la rue de Vaugirard qui porte le susdit nº 210 ; et puis, s'il eût continué sa route et passé sur la place Saint-Thomas-d'Aquin, il eût, sans nul doute, aperçu sur un banc, à l'entrée du poste, le vieux sergent Ferville.

Et certes la vue du sergent lui eût fait peine ; car, en ce moment, une expression de souffrance atroce et d'abattement désespéré décomposait sa figure de vieux soldat. Il tenait ses bras fortement croisés sur sa poitrine, et semblait torturé par une idée dont il cherchait en vain à se débarrasser. Il fut tiré de sa préoccupation par les éclats de voix de plusieurs officiers qui passaient à quelques pas de lui.—Ah ! ça, et Floride, que fait-il donc?—disait l'un.—Oh ! il fait femme ; il est maintenant en tête-à-tête avec sa Julie.—Le front du sergent se plissa tout-à-coup, sa lèvre se tordit, et un grognement sourd partit du fond de sa poitrine—Julie ! mais ma fille s'appelle Julie. Floride ! mais ce lieutenant qui m'obsède de ses civilités, s'appelle Floride..... Je suis un homme maudit !... Et il laissa tomber lourdement sa tête entre ses mains.

Il resta quelques instans dans cette position, suffoqué par ses soupirs et les battemens précipités de son cœur ; puis se levant, il dit quelques mots à son caporal, dépose sac et giberne, et part. Cinq minutes après, il montait l'escalier de la maison Vaugirard. Aurivé au troisième, il s'arrêta à la porte d'une chambre, et parut prêter grande attention à ce qui s'y disait ; et il eût été effrayant de voir avec quelle horrible rapiditè sa figure s'assombrissait de minute en minute ; il passait de temps en temps la main sur la poignée de son sabre avec un sourire de forcené. Cela dura cinq minutes. Tout-à-coup il recule d'un pas, et, se précipitant sur la porte, il l'enfonce d'un coup de pied.

Un officier était dans la chambre, qui n'eut qué le temps de se mettre devant lui dans une tenue décente, et une jeune fille à demi-nue sur un lit, où elle était tombée subitement évanouie. Ferville fit deux pas dans la chambre, s'empara du sabre de l'officier déposé sur une table ; et, serrant les poings, il laissa tomber sur le séducteur un regard foudroyant d'indignation. L'officier en trembla de tous ses membres. Asseyez-vous là, lui dit Ferville en lui montrant un siége. L'officien ; s'assit, fasciné par le coup d'œil du sergent. Celui-ci s'assit aussi.—Lieutenant, voulez-vous vous engager de conduire demain ma fille à l'autel?—Ces paroles furént prononcées sur un ton sourd et lugubre, qui sembla partir d'un gosier de squelette.—Demain !... mais il me faut quelques jours.....—Je ne vous laisse pas deux

Digitized by Google

minutes pour me répondre : voulez-vous ou ne voulez-vous pas ? Je ne tiens pas plus à ma vie qu'à un jeton ; c'est vous dire si je tiens à la vôtre. Voyez : voilà ma Julie, ma fille que vous avez salie ; elle est belle, elle est jeune, elle a la peau blanche ; voyez : elle vaut une princesse, ma Julie ! La voulez-vous ? Oh ! s'il n'existait pas maintenant entre elle et vous un lien que la mort seule peut rompre, je ne vous l'offrirais pas ainsi comme un meuble, au moins ; je vous demanderais auparavant si vous la valez ; mais maintenant que vous l'avez souillée, il faut que vous laviez la souillure ; je vous la donne telle qu'elle est, la voulez-vous ?—Oui, répondit l'officier, après avoir réfléchi quelques instans, je l'épouse demain.—Votre parole d'honneur, lieutenant.—Ma parole d'honneur ! je vous la donne.—Voilà votre sabre ; je vais faire les préparatifs nécessaires ; je vous attends ici, ce soir à huit heures ; et il pressa la main du lieutenant qui sortait, en lui dirant : Je compte sur vous.—Vous pouvez compter. Et le portier de la maison, qui montait en ce moment l'escalier, heurta un homme qui murmurait en le descendant : Vous pouvez y compter, comme dit le proverbe, et boire de l'eau claire.

Tout cela s'était dit et fait en l'espace d'un quart d'heure, pendant lequel Julie était restée dans la même position sur le lit. Ferville, quand l'officier fut parti, rajusta les vêtemens de sa fille, et sortit aussi, la laissant toujours dans sa léthargie.

Il regagnait son poste, quand un jeune homme l'accosta tout-à-coup, et, lui serrant la main (c'était Engilbaut:)—Connaissez-vous le lieutenant Floride ? lui dit le sergent.—Floride, répondit Engilbaut, c'est un lieutenant qui ne fait que d'arriver au corps ; Floride La Marnerie, c'est le fils du défunt colonel de ce nom.—Le fils du colonel La Marnerie ! murmura Ferville..... Oh ! je te reconnais là, destin !... me forcer de prendre pour gendre le fils de l'homme qui a desséché les sources de ma vie. Enfer ! Oh! il faut que ce monde soit gouverné par une troupe d'esprits de ténèbres : me donner pour appui de mes vieux jours, pour fils qui doit me fermer les yeux, un serpent dont la vengeance me fait un devoir d'écraser la tête..... Que dis-je ? je serais encore trop heureux de pouvoir, à ce prix, reblanchir la robe déshonorée de ma fille ; mais le fils du colonel La Marnerie peut-il être homme d'honneur ? Dois-je croire qu'il tiendra sa parole ? Oh! non, je ne peux le croire !—Il est marié depuis un an, ajouta Engilbaut.—Bien ! bien. Qui vous a chargé de m'apprendre ces détails ? repartit le vieux sergent, dont tous les membres étaient horriblement crispés; vous savez donc que je veux mourir, et vous vous empressez de me donner le breuvage empoisonné ? je vous remercie, jeune homme. Et, en achevant ces mots, il retourna sur ses pas, reprit la rue de Vaugirard et remonta chez sa fille.

Elle s'était remise de son évanouissement, et cherchait à percer le

Digitized by Google

mystère dont cette journée l'avait environnée ; les objets ne se présentaient que vagues et confus à son imagination ; des pensées sans suite se heurtaient dans sa tête : c'étaient des pensées de désirs, de jouissances indicibles, puis de mortelles angoisses ; son père venait tout-à-coup interrompre l'ivresse d'un embrassement de feu... En ce moment son père rentrait.

Il posa son sabre, s'assit sans jeter les yeux sur Julie, et resta longtemps sans prononcer un mot, profondément absorbé par un chagrin dévorant. Enfin, sortant de son atonie : Julie, dit-il sur un ton ricaneur, sais-tu une nouvelle ? ton séducteur doit venir ce soir à huit heures, il m'a donné sa parole d'honneur de t'épouser.—O mon Dieu ! je te remercie, répondit la jeune fille, je savais bien qu'il ne m'aurait pas trompée.—Julie, reprit son père sur un ton élevé et lugubre, il ne viendra pas, ton séducteur... il est marié, ton séducteur.—Julie tomba sans connaissance..... Pauvre victime, murmura le vieillard, je ne te hais pas pourtant, tu es le sang de mon sang, tu es une créature divine, tu es un ange ; oh ! non, je n'ai pas la force de te maudire ; c'est sans le savoir que tu as jeté de la boue sur les cheveux blancs de ton père ; on t'a entraîné dans un abîme dont tu n'as pas sondé la profondeur ; ce n'est pas à toi que je dois en vouloir, tu es toujours ma fille ; mais quant à celui qui, au sortir d'une orgie délirante, s'est dit : Allons déposer notre ennui sur un sein virginal, allons nous réchauffer au frémissement d'un corps palpitant de jeune fille ; allons charger de quelques rides de plus le front d'un vieillard ; oh ! celui-là, je le hais, à la mort ! et je le jure sur toi, sa victime, Julie, je ne prendrai pas un instant de repos tant que ton honneur et le mien n'auront pas été vengés. Oh ! je ferai des malheureux aussi s'il a une femme qui l'aime, un enfant à la mamelle. Eh bien ! elle pleurera, elle et son enfant ; elle apprendra aussi à maudire les hommes. Il se pencha alors sur sa fille, et l'embrassa convulsivement.

VENGEANCE.

Le sergent Ferville avait envoyé au lieutenant Floride un billet ainsi conçu : " Vous avez agi envers moi comme un homme sans honneur, " j'ai droit d'exiger de vous une réparation que vous voudrez bien me " donner, demain à huit heures du matin, au bois de Boulogne ; j'y serai " avec des habits bourgeois pour éviter de vous compromettre ; je dé- " sire, *pour vous*, ne pas m'y trouver seul."

Et, le lendemain 22 mars, trois hommes, vêtus d'habits bourgeois assez propres, se promenèrent de long en large dans les allées du bois,

Digitized by Google

depuis huit heures du matin jusqu'à dix. Puis ils regagnèrent Paris d'un air sombre et mécontent.

Le soir de ce même jour, il y avait bal masqué à l'Odéon ; tous les étudians et toutes les grisettes du quartier latin, rassemblés pêle-mêle sous la massive ampleur de la salle, s'agitaient, papillonnaient, et se ruaient à la danse avec tout l'emportement de la jeunesse ; c'était une cohue, un piétinement, un tourbillon de poussière, une exhalaison de parfums, de miasmes de femmes ; une variété de costumes, de couleurs à faire tourner la tête. Il était minuit ; c'était le moment le plus brillant du bal ; c'était le moment où l'intrigue allait le plus son train. Tout à l'entour de la salle, des groupes étaient rassemblés, causant vivement ; les mots à l'oreille étaient prononcés ; les discours malins débordaient, puis la surprise, puis le dépit, quelquefois la colère, et enfin la reconnaissance, s'ensuivaient. Au milieu, de nombreux danseurs glissaient, sautaient, se ruaient les uns contre les autres, se pressaient la main ; puis c'était le tour de la valse, la valse qui tournoie, s'élance, se heurte, se dandine, et remplit la salle de ce fumet qui s'exhale des corps échauffés.

Un homme, au milieu de cette mêlée si bruyante, restait calme et froid, errant, les bras croisés, à travers la foule, comme un spectre. Il était revêtu d'un long manteau brun ; sa tête était couverte d'un chapeau pointu à bords relevés, couronné de plumes ; d'épaisses moustaches et un air sombre lui donnaient, avec le reste de son accoutrement, la physionomie farouche d'un lazzarone.

Depuis quelques minutes, il paraissait s'attacher à un grand jeune homme vif et léger, qui, dans ce moment, pirouettait avec beaucoup de grâce, la main posée sur la taille d'une vaporeuse sylphide.

La valse cessa, et le jeune homme, qu'un riche habit du moyen âge recouvrait, reconduisait gallamment sa jolie valseuse, quant tout-à-coup il s'arrêta épouvanté devant la figure farouche de l'homme au manteau brun. Celui-ci fixait sur le jeune homme un regard qui lui entrait dans toutes les chairs.—Seigneur chevalier, lui dit-il, je me suis trouvé seul au rendez-vous ce matin ; vous avez oublié l'heure sans doute : c'est bien, vous avez vos raisons pour l'oublier ; mais moi j'en ai pour me le rappeler : au reste, voyez-vous, je ne veux pas vous tuer maintenant ; ce serait vous rendre un trop grand service que de vous arracher brusquement la vie ; je veux vous l'arracher pièce par pièce, je veux vous la faire maudire, je veux vous faire blasphémer le Ciel aussi, je veux répandre sur vos jours un poison lent qui les rongera, je m'attacherai à tous vos pas comme un remords ; et quand je vous aurai assez torturé, quand je vous aurai fait blémir la face comme celle d'un mort, quand je vous aurai blanchi les cheveux de crainte, quand je vous aurai tellement tordu le cœur qu'il sera comme une éponge sans eau, alors...je verrai ce qui me restera à faire...... Bonjour, chevalier. Et il lui pressa

la main avec une telle force que le malheureux en poussa un cri, et l'un et l'autre se perdirent dans la foule.

On ne tarda pas à voir sortir gravement l'homme au manteau brun.

Une demi-heure après, deux ou trois masques qui se tenaient près de la porte d'entrée dirent à un jeune homme qui sortait tout effaré :—Où vas-tu donc, Floride ? tu as la mine toute bouleversée.—Mais le grand jeune homme descendit l'escalier sans leur répondre. Ses camarades ajoutèrent entre eux :—Il vient de perdre quelques mille francs, le pauvre diable !

Huit jours s'étaient écoulés depuis le bal de l'Odéon. Le lieutenant Floride avait oublié en partie l'impression qu'il y avait ressentie ; il était parvenu à se persuader à demi que les menaces du sergent n'étaient qu'une fanfaronnade, que sa position devait lui faire peu redouter. D'ailleurs il ne marchait que bien armé, et cela le tranquillisait un peu. Huit jours donc après la scène du bal, Floride se trouvait, dans l'après midi, avec deux ou trois camarades autour d'une des tables d'une salle latérale de l'estaminet Hollandais. Ces messieurs devisaient de choses et d'autres ; ils parlaient de leurs amourettes, de leurs différentes garnisons ; ils tombèrent enfin sur le chapitre du duel. Chacun d'eux s'efforça de faire ressortir son courage en citant de nombreuses affaires vidées avec gloire et bonheur. Un homme déjà âgé, et enveloppé d'une longue redingote noire, s'était venu asseoir à quelques pas d'eux, et la tête entre ses deux mains, les écoutait attentivement, tout en ayant l'air de parcourir un journal placé sur sa table. Quand ce fut au tour de Floride de fournir les preuves de sa bravoure, il inventa deux ou trois histoires qu'il débita avec assez d'aplomb, et dans lesquelles il se donnait effrontément l'honneur de plusieurs rencontres très périlleuses.—Ma dernière affaire, ajouta-t-il, a eu lieu à l'occasion d'une petite fille que j'ai déflorée. Son bonhomme de père n'a-t-il par eu la sottise de se fâcher tout rouge pour une chose aussi simple ? Je lui ai mis une balle dans la cuisse ; je doute qu'il en guérisse de sitôt.

L'homme au journal se leva à ces mots, et s'approchant du narrateur, à qui il donna une tape sur l'épaule :—Dans quelle cuisse, dit-il, lui avez-vous mis la balle ?—Floride se retourna précipitamment ; cette voix l'avait frappé : mais lorsqu'il eut entrevu la figure ironique et froide de son brusque interlocuteur, un trouble visible décontenança toute sa personne : il demeura interdit sans trouver une parole à répondre.—Lieutenant Floride, ajouta l'étranger, vous en avez menti ; vous n'avez jamais tenu un pistolet dans votre main, sinon pour tirer aux moineaux ; vous êtes un lâche, je le sais, moi : vous êtes si lâche que vous ne me demanderez pas réparation de l'insulte publique que je vous fais en ce moment. Est-ce clair cela ? Voulez-vous maintenant que je dise à ces messieurs que je suis le bonhomme de père dont vous venez de parler, et que je vous ai proposé une réparation honorable que vous avez

lâchement refusée ?—C'en est trop, monsieur, balbutia Floride, demain je vous attendrai à la porte Maillot, et là je vous prouverai que je ne suis pas l'homme que vous dites.—Me donnez-vous votre parole d'honneur que vous vous y trouverez ? répliqua froidement l'inconnu ; et s'adressant aux autres officiers :—Messieurs, je suis obligé de prendre des garanties avec M. le lieutenant, quoique c'en soit une assez triste pour moi que l'honneur de monsieur.—Assez, monsieur, grommela Floride en s'efforçant de prendre un ton d'assurance, c'est une calomnie indigne.—Vous voulez donc, répondit l'impassible inconnu, que j'apprenne à ces messieurs que vous m'avez solennellement donné votre parole d'honneur, d'épouser ma fille, alors que vous n'ignoriez probablement pas que vous étiez marié ?—Floride ne répondit rien.—Ainsi c'est convenu, répondit l'étranger ; demain à la même heure que celle que vous avez oubliée la première fois. Au revoir, lieutenant. Il salua en même temps les compagnons de Floride, et il sortit tranquillement.

Le lieutenant, dès qu'il le vit dehors, reprit peu à peu son assurance, et ce ne fut qu'alors qu'il put expliquer à ses confrères que cet individu était un sergent de son régiment, auquel il n'avait pas cru devoir donner une satisfaction, pour ne pas compromettre son rang et la subordination militaire. Ses camarades, qui d'abord avaient eu une assez mauvaise opinion de sa bravoure, l'excusèrent alors unanimement, et furent les premiers à approuver sa conduite et à lui conseiller de ne pas encourager l'impudence du sergent en se rendant au rendez-vous du lendemain. Puis ils se prirent à faire de belles dissertations sur l'esprit de révolte qui depuis quelque temps s'emparait des soldats, et ils conclurent à ce qu'on fit imposer une punition rigoureuse à l'audacieux subordonné qui avait osé insulter publiquement son superieur.

Le lendemain donc, au moment où le sergent Ferville s'apprêtait avec Engilbaut et un autre témoin à franchir la grille du quartier pour se rendre au rendez-vous, un sergent-major l'arrêta, et lui montra un ordre du colonel, qui le condamnait à quinze jours de salle de police pour avoir, *étant ivre*, indignement outragé son supérieur. En conséquence, il l'invitait à ne pas aller plus loin et à se rendre de suite à la prison. Ferville laissa échapper un sourire de mépris en voyant cet ordre, et il se rendit sans murmurer au lieu de sa détention. Là, il se mit à réfléchir longuement sur la lâcheté d'un pareil procédé, sur l'affreuse justice qui présidait aux actes des chefs et sur les sentimens qu'un pareil arbitraire devait inspirer aux subordonnés, et une rage concentrée s'empara de tout son être.—Oh ! quant à toi, pensa-t-il, homme au cœur de boue, quant à toi, tu ne m'échapperas pas, je saurai toujours te trouver, dussé-je user le reste de mon existence à te chercher ; tout ce que je demande au ciel, c'est qu'il me donne assez de courage pour ne pas expirer de désespoir avant de t'avoir revu, qu'il me laisse seulement un souffle quand j'arriverai prés de toi, un souffle et un peu de orce dans le bras

Digitized by Google

qui t'étouffera. Et le malheureux sergent se mit à se tordre sur le lit de camp qui lui servait de couche, un éblouissement se répandit sur ses yeux, et bientôt ces convulsions l'abandonnant, il s'étendit et resta sans connaissance.

Engilbaut aussi avait été terriblement indigné de la conduite du lieutenant Floride, et il avait confondu contre lui sa haine avec celle du sergent. Trois jours après l'incarcératlon de celui-ci, et au moment où le régiment passait une revue dans la cour, il avait trouvé le moyen de lui dire quelques mots à travers les barreaux de sa prison, ils avaient paru concerter un plan entre eux.

Quand le régiment fut rentré, Engilbaut accostant un caporal de la compagnie de Ferville, lui dit :—Voulez-vous portér cela au corps-de-garde? c'est un billet de service que votre sergent-major vient de me remettre. Le caporal porta le billet au corps-de-garde, et deux minutes après, le sergent de service s'achemina avec un trousseau de clefs vers la salle de police des sous-officiers, et il en fit sortir le sergent Ferville. Celui-ci ne perdit pas de temps, il se mit aussitôt en tenue et s'esquiva légèrement du quartier sans être arrêté.

Engilbaut et Edouard son ami, dont j'ai déjà parlé, le rejoignirent devant les Invalides ; ils entrèrent tous trois dans un café, et là, Engilbaut s'occupa à griffonner une lettre ainsi conçue :—" Monsieur, vous étiez hier au bal de l'Elysée, tout le monde vous trouva charmant, il y eut une personne qui le remarqua plus que tout autre ; malgré tout ce qu'elle a pu faire, elle n'a pu parvenir à obtenir un seul de vos regards. Cette personne qui brûle d'avoir un entretien avec vous, vous attendra ce soir à neuf heures aux Champs-Elysées en face des Invalides, et là, elle vous dira son nom."

Ce billet écrit sur un joli morceau de papier rose, fut plié avec grâce, et Edouard se chargea de le remettre chez le lieutenant Floride. Quand il fut de retour, les trois militaires se rendirent ensemble dans les environs du Palais-Royal, et Engilbaut se séparant tout-à-coup d'eux, monta brusquement un de ces sales et sombres escaliers qui conduisent aux boudoirs des fermières de M. Gisquet. Il ne tarda pas à redescendre, et rejoignant ses compagnons un peu plus loin :—C'est chose arrangée, dit-il, elle se trouvera ce soir à l'endroit indiqué. Puis les trois amis se perdirent dans les galeries du Palais-Royal.

Le lieutenant Floride, rentré chez lui vers six heures du soir, trouva le poulet déposé à son adresse. Les termes lui en parurent un peu tendres, sa première pensée fut qu'il provenait de quelque ardente grisette dont la franchise ne devait être imputée qu'à la passion : mais n'y remarquant ni faute d'orthographe ni solécismes, et trouvant d'abord le billet assez bien tourné, il lui vint à l'esprit qu'il pouvait bien venir de quelque noble dame, qui était venue se délasser des grandeurs dans une guinguette, et dont sa tournure et sa bonne mine avait fait la conquête.

Digitized by Google

Il lui vint bien aussi un autre soupçon sur l'authenticité du billet, mais il se rappela bientôt que Ferville était retenu en prison, et il ne vit pas d'autre personne que lui à redouter.

A neuf heures moins un quart, après s'être enveloppé d'un long manteau, il sortit donc pour se rendre au rendez-vous. La lune, dans son premier quartier, ne jetait qu'une lueur très incertaine à travers les grands arbres des Champs-Elysées, dont un léger souffle de vent agitait mollement les rameaux. Au moment où le lieutenant entrait dans la promenade, l'horloge des Invalides tintait neuf coups. J'arrive juste à temps, murmura-t-il ; et il s'enfonça mystérieusement sous l'épaisseur des ormes jusqu'à l'endroit indiqué. Il aperçut bientôt une masse noire qui se promenait dans l'ombre et il ne tarda pas à reconnaître que c'était une femme drapée dans un manteau. Il s'avança à grands pas vers elle, et dans sa préocupation, il ne remarqua pas trois hommes qui le croisèrent en le regardant attentivement et qui dirent en passant : C'est lui.

Floride n'était plus qu'à dix pas de la femme, celle ci vint à sa rencontre, et une conversation à voix basse s'engagea entre eux. Les trois hommes que Floride avait rencontrés, revinrent bientôt sur leurs pas et ils se mirent à se promener autour des deux amans à une certaine distance, comme pour faire sentinelle, tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant. Cependant Floride et son inconnue se laissaient aller aux confidences et aux doux épanchemens. Le lieutenant s'échauffait par degré et il commençait à supplier sa maîtresse de se laisser conduire dans un endroit où il pût à son aise lui prouver sa tendresse ; il enlaçait tendrement sa taille. Un moment il voulut l'embrasser, mais un bruit soudain comme celui d'un homme qui tousse, l'arrêta ; il se retourna brusquement. Les trois mystérieux personnages passaient tranquillement à peu de distance de lui ; il les suivit de l'œil et il les vit décrire un cercle autour de l'endroit où il se trouvait. Ils causaient à voix basse et ne paraissaient pas faire attention à lui ; il continua à les examiner et il les vit recommencer leur promenade circulaire sans s'écarter de la ligne qu'ils avaient suivie la première fois. Un nuage se répandit sur ses yeux et il soupçonna qu'il pouvait bien être tombé dans un piége.— Connais-tu ces individus, dit-il à son inconnue ?—Eh ! laisse donc ces étrangers, répondit la jeune femme, ce sont de bons Parisiens qui viennent respirer l'air du soir, ou peut-être des republicains qui viennent s'entretenir de leurs projets. Que t'importe leur présence ? ne pensons qu'à nous, mon ami.—Voilà dix minutes que je les examine, repondit le lieutenant, et je les vois toujours tourner autour de nous ; on dirait qu'ils ont peur que nous leur échappions.—Tu es fou, mon Floride, ce sont sans doute de jeunes curieux qui s'amusent à jouir de l'embarras qu'ils croient nous causer ; mais ils seront trompés ; viens, mon ange, je sais un petit endroit bien secret et bien odorant dans un coin de mon

Digitized by Google

hôtel, où ils ne viendront pas nous distraire.—Tu es une personne divine, s'écria le lieutenant, en l'embrassant voluptueusement, hâtons-nous.—Et la jeune femme se penchant mollement sur le bras de son amant, l'entraîne à travers les arbres pour le conduire chez elle.—Tiens,dit-elle, sur un ton joyeux, nous allons passer à côté de nos trois promeneurs, et nous verrons ce qu'ils nous veulent. Effectivement elle se dirigea de ce côté, et lorsqu'elle n'en fut plus qu'à trois ou quatre pas, elle le poussa brusquement vers eux, et lui cria, en s'éloignant :—Bonsoir, mon officier, j'ai gagné mes dix francs, je vous laisse avec ces messieurs; quand il vous prendra fantaisie de faire une honnêteté à Louise, la fille de joie, elle reste rue Saint-Honoré, nº 214. Et elle se mit à courir comme une folle.

Floride, tout étourdi de cette scène, fixa deux yeux hébétés sur les trois personnages qu'il avait devant lui, et il recula d'un pas en reconnaissant dans l'un d'eux le sergent Ferville. Toujours cet homme ! murmura-t-il.—Vous ne vous attendrez pas à ma rencontre, lui dit le sergent, vous me pensiez enfermé sous clef entre quatre murailles, n'est-ce pas? Je vous avais pourtant dit que je saurais vous trouver partout. Ah! monsieur le lieutenant, vous répondez à une invitation d'honneur en faisant emprisonner celui qui vous l'a faite ; et moi, comme un benêt, qui me rendais au rendez-vous... C'est égal : aujourd'hui, nous réglerons définitivement nos comptes... Il faut en finir, voyez-vous; je vois que j'ai affaire à forte partie en vous, je saurai profiter des mes avantages... Je devrais vous assassiner lâchement, lieutenant ; je devrais vous donner un coup de couteau et jeter ensuite votre corps dans la Seine, ce serait une mort digne de vous. Floride, à ces mots, tira un pistolet de sa poche... Ferville le vit, et, lui en montrant deux à son tour avec deux fleurets,—Vous n'avez que cette arme, lieutenant, ajouta-t-il, vous n'auriez pas plut tôt tué l'un de nous, que les autres vous tueraient : ainsi, vous voyez qu'il vous sera aussi utile de la remettre où elle était. Si nous avions voulu vous assassiner, nous en avions tous les moyens, comme vous l'avez pu voir, mais tel n'est pas notre but.. Je veux bien encore vous proposer une chance honorable ; nous allons charger l'un de nos deux pistolets ; l'un de nous va le tirer, celui que le sort désignera... Cela vous va-t-il?—Je n'ai pas de temoins, balbutia Floride.—Qu'à cela me tienne, répliqua Ferville, l'un de mes amis vous en servira.—Mais je ne puis.... pris de force comme je suis... Je suis dupe d'un affreux guet à-pens, murmura le lieutenant.—Il faut bien agir de ruse avec vous, mon noble officier, puisqu'on ne peut pas vous prendre par l'honneur. Allons, voyons, nous perdons tous quatre notre temps ici. Le moyen que je vous propose vous sourit-il? Décidez-vous vite, car il me tarde d'en finir.—Mais vraiment, hasarda encore Floride, votre rage contre moi est sans example.....—Lieutenant Floride, répondit le sergent sur un ton sombre, vous n'avez donc jamais

Digitized by Google

reçu d'affronts, ou votre cœur est-il trop vil pour ressentir tout le fiel et toute l'amertume qu'ils jettent sur une existence ? Oh ! je le vois, vous n'avez jamais passé de ces journées où vos pas se succèdent sans but, où un vertige continuel vous poursuit, où une hallucination incessante vous obsède ; vous n'avez jamais passé de ces nuits où vous vous débattez avec un affreux cauchemar, où de votre sommeil étouffant, ces mots s'échappaient entrecoupés : Vengeance !... Sang !... Mort !... Ah ! si depuis un mois, vous aviez ressenti tout cela comme moi, vous concevriez l'acharnement que je mets à vous poursuivre, vous concevriez combien je dois soupirer après le moment qui me délivrera de toutes ces tortures... ; et puis j'ai un ancien compte à régler avec vous. Votre père ne vous a jamais dit qu'il avait séduit ma femme, comme vous avez séduit ma fille, et que, pour récompense, il m'avait fait pourir dix ans dans un cachot ? Oh ! jeune fou de vous laisser aller au rire et aux plaisirs, quand une haine désespérée vous guette au passage !... Malheureux d'être né fils de votre père ! Malheureux enfant sans âme et sans cœur !..... Mais pensez-y sérieusement, et dites-moi si vous méritez de vivre. Vous êtes si vil, que, par instans, je serais tenté d'avoir plus de pitié que de haine pour vous..... Mais non cependant : il me serait trop dur vraiment, quand je vais mourir, de vous laisser sur la terre avec votre orgueil et votre corruption ; ce serait une ironie du Ciel que je no pourrais supporter..... Alons, encore une fois, êtes-vous décidé ? Et il s'avança d'un pas sur le lieutenant.—Ne m'approche pas, misérable ! grommola celui-ci en lui présentant la bouche de son pistolet.—Ah ! c'est ainsi, murmura le vieux sergent avec un rire infernal ; eh bien ! à nous deux, vous avec un pistolet, et moi avec un fleuret. Et moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour prononcer ces paroles, il s'était précipité sur l'officier, et du bout de sa pointe avait écarté la bouche du canon. Un coup de pistolet s'était fait entendre, et on avait vu à travers la fumée de la poudre une épée toute fumante se retirer de la poitrine d'un homme qui tombait.

Cinq minutes après, trois hommes traversaient précipitamment le pont de la Concorde. Au milieu du pont, le plus âgé d'entre eux s'arrêta, et, s'adressant aux deux autres : Mes bons amis, leur dit-il, maintenant mon honneur est vengé ; mais ma fille n'en est pas moins déshonorée. Un poids, il est vrai, est enlevé de mon cœur, mais il reste encore plus qu'il n'en peut supporter ; les parens de l'homme que je viens de tuer sont puissans, ils me feront fusiller... Il s'arrêta là en pleurant, et embrassa les deux jeunes gens... Puis il ajouta : Ne dites rien de tout cela à ma fille, et veillez un peu sur elle ; c'est le dernier service que je vous devrai... Il les embrassa de nouveau..... ; et, se débarrassant soudain de leurs bras, il s'élança d'un bond par-dessus le parapet, et alla tomber lourdement au milieu du fleuve.

Engilbaut et Edouard ne savaient pas nager. Ils se mirent à crier

Digitized by Google

au secours ! de toute la force de leurs poumons. Quelques passans s'arrêtêrent et se penchèrent sur le parapet, et l'on entendit ces quelques discours : L'eau est bien haute... C'est sans doute par amour.— Vous l'avez vu, monsieur le militaire ? était-ce un bel homme ?—Savez-vous nager ? répondit Engilbaut impatienté—Et vous ?—Eh ! si je le savais, je serais déjà dans l'eau.—Chacun ses idées, murmura le Parisien, moi, je vais me coucher, et il s'éloigna. Tous les autres spectateurs, après avoir attendu plus ou moins de temps s'ils ne verraient pas paraître le noyé non pour essayer de la sauver certes, mais par simple curiosité, imitèrent le premier et s'en retournèrent. Engilbaut et Edouard se virent à la fin forcés d'en faire autant.

Et, le lendemain, on voyait sur le carreau glaireux de la Morgue un cadavre retiré tout récemment de l'eau ; de nombreuses blessures le sillonnaient en tout sens ; et l'on contait, dans la foule, qu'on avait trouvé une croix d'honneur dans la doublure de sa redingote.

L. Delahodd (extr. d'un ouvrage inédit.)

Digitized by Google

La Revue Française.

VOL. 4. AOÛT, 1835. No. 4.

ARRESTATION DE MADAME,

PAR SIMON DEUTZ.

Quoique l'évènement, dont la relation qui va suivre vient rappeler le souvenir, soit déjà loin de nous, il nous semble à propos de la présenter à la curiosité de nos lecteurs dont quelques uns peut-être ont connu à New York *Simon Deutz* le dénonciateur et l'agent principal de l'arrestation de Madame la Duchesse de Berry. Ceux-ci pourront croire au dévouement héroïque du délateur, et dans ce cas ils auront à lui faire grâce de ses sermens, en admettant qu'une profonde hypocrisie était indispensable au succès de sa bienveillante et courageuse entreprise. D'autres moins confians accuseront encore la bassesse de l'individu. Soit préjugé, soit justice, le tems n'est pas venu de décider s'il doit prendre rang parmi les héros, ou être classé parmi les traîtres. Mais, écoutons *Simon Deutz*.

"A peine descendu de voiture, je courus au ministère de l'intérieur. M. de Montalivet me reçut. Après les premières paroles échangées, la conversation continua en ces termes:

Le ministre :—" Je suis tout-à-fait d'accord avec vous ; si MADAME " n'est pas arrêtée, la guerre civile est imminente ; mais il ne suffit pas " de voir le mal, il faut encore savoir le prévenir...Etes-vous homme à " vous charger de cette arrestation ?"'

Cette question avait de quoi m'étonner, car ma dernière lettre de Lisbonne y avait répondu, et je ne pus m'empêcher de le faire remarquer à mon interlocuteur. Mais j'appris bientôt, à mon grand étonnement, que le ministre ne l'avait pas reçue, et je sus plus tard que M. de Rayneval, auquel je l'avais remise, avait eu le tort d'en retarder l'envoi.

— " Ce que vous me demandez, repliquai-je au ministre, je vous l'ai " proposé par écrit, et je renouvelle ici de vive voix ma proposition."

— *Le ministre :* " Pensez bien à votre engagement : le service que " nous attendons de vous est immense pour la France et pour l'humanité. " Il n'est point de prix pour le reconnaître... Parlez cependant, quelle " que soit la récompense que vous demandez, je puis vous dire d'avance " qu'elle vous sera accordée.

Digitized by Google

— " Ce que je vous ai écrit, repris-je vivement, je vous le répéterai,
" j'agis par conviction et non par intérêt ; je veux sauver le pays de la
" guerre civile, mais je ne me vends pas. Sachez bien que si je vou-
" lais me vendre, vous ne seriez pas assez riche pour m'acheter...

" Si l'argent ou les honneurs me tentaient, ambassadeur de MADAME,
" conseiller et ami de plusieurs têtes couronnées, je resterais dans le
" camp des carlistes, où ma fortune et mon avenir sont assurés. Ainsi,
" vous le voyez, ce n'est pas ici une affaire d'intérêt, mais de dévoue-
" ment."

Ces quelques paroles prononcées avec chaleur convainquirent M. de Montalivet. " Nous nous reverrons, me dit-il en me quittant, nous aurons à causer plus longuement." Mais le lendemain ou le surlendemain, il céda à M. Thiers le portefeuille de l'intérieur, et ce fut avec ce dernier que se continuèrent des relations entamées avec son prédécesseur.

On a beaucoup parlé, sans les connaître, des conditions que j'avais faites au gouvernement. Les voici ; je stipulai avec le ministre de l'intérieur, qui se porta fort pour ses collègues, que MADAME ne serait, sous aucun prétexte, livrée aux tribunaux et soumise à un jugement ;

Qu'aucun légitimiste ne serait arrêté, par suite de ses rapports avec moi ; que M. de Bourmont, en particulier, pourrait, sans être inquiété, quitter la Vendée et la France ;

Enfin, que si je succombais dans mon entreprise, mon corps serait transporté à Paris, aux frais de l'état, et enterré auprès de la tombe de ma mère.

En présence de ces conditions, les *seules* que j'aie faites au gouvernement, que penser des calomnies de l'esprit de parti, me représentant comme un homme cupide et altéré d'or, exigeant du ministère honneurs et fortune, cotant ses services et les mettant au prix d'un million! Dans toute cette affaire, jamais l'intérêt ne m'a guidé, jamais un mot d'argent n'est sorti de ma bouche, jamais la pensée ne m'est venue d'en faire une spéculation, jamais je n'ai vu dans MADAME une femme à vendre, mais une ennemie à arrêter...... J'en atteste l'honneur et la loyauté des ministres, et je provoque le démenti de mes ennemis....

Certes, je me montrais, surtout après ma conversation avec M. de Montalivet, assez peu exigeant ; aussi son successeur s'empressa-t-il d'accepter ma triple condition, et moi je ne songeai plus qu'à remplir ma promesse.

Craignant pour ma vie, M. Thiers voulait me retenir à Paris, d'où, par son intermédiare, j'aurais pu tout diriger. Cette proposition (qu'il en reçoive ici l'expression de ma reconnaissance !) avait pour moi ce double avantage de me soustraire aux dangers qui m'attendaient dans la Vendée, et de couvrir d'un voile impénétrable aux yeux des carlistes l'homme qui leur enlevait leur chef, et tuait ainsi leur parti. Accoutumé à mépriser le danger, et à marcher la tête haute, cette considé-

Digitized by Google

ration me toucha peu ; je crus qu'à ma présence sur les lieux étaient attachées et l'arrestation de MADAME, et la conservation de sa vie ; car mon but n'était pas seulement de la faire arrêter, mais de la faire arrêter saine et sauve, et sans qu'il en coûtât à elle un seul cheveu, et aux hommes de son parti une goutte de sang.*

Lorsque M. Thiers vit que ma détermination était inébranlable, il m'engagea à ne pas courir seul les chances du voyage. Un matin, dans son cabinet, il me présenta un homme, dévoué comme moi, me dit-il, au gouvernement de Louis-Philippe, et qui déjà avait eu l'occasion de rendre à la nouvelle dynastie plus d'un service ; cet homme, qui portait le ruban rouge à sa boutonnière, s'exprimait avec facilité, avait de bonnes manières et l'usage du monde, était M. Joly, que je ne savais pas alors attaché à la police. C'était lui qui, sous la restauration, avait arrêté l'assassin du duc de Berry.

Je partis seul de Paris, sous le nom d'Hyacinthe de Gonzagues, avec un ancien passe-port signé du cardinal Bernetti. A Angers, le premier homme qui s'offrit à ma vue fut M. Joly: après un entretien de quelques minutes, il remonta dans sa chaise de poste, et moi, j'attendis jusqu'au lendemain le bateau à vapeur qui me porta à Nantes. En débarquant, je retrouvai M. Joly: il me suivit, sans mot dire, jusqu'à l'hôtel de France, et là, me prenant à l'écart, il m'annonça que j'étais attendu le soir même à la préfecture, et m'engagea à lui remettre le paquet dont j'étais chargé pour MADAME. Je le lui remis; il contenait vingt-six lettres, la plupart, me dit-on, du roi Charles X, des membres de sa famille, plusieurs du prince d'Orange, qui se mettait à la disposition de MADAME, et l'exhortait *à tenir bon*, lui promettant qu'Anvers ne serait rendue qu'à la dernière extrémité.

En attendant l'heure du rendez-vous à la préfecture, j'allai faire visite à madame P——, parente de M. Jauge, banquier, pour laquelle j'avais quelques commissions. Ayant appris que j'avais des lettres à faire tenir à MADAME, elle m'offrit ses services.

De chez Mme. P—— je me rendis à la préfecture. Elle était occupée par un fonctionnaire, tout récemment installé, M. Maurice-Duval; c'était un ancien préfet de l'empire, homme plein d'activité et d'énergie, connaissant ses devoirs et sachant les remplir avec fermeté. Durant tout le temps que je restai à Nantes, il ne se passa pas de jour que je n'eusse avec lui une conférence de deux, trois et quelque-fois jusqu'à cinq heures ; pas de nuit, qu'il ne prît sur son sommeil six et sept heures.

M. Maurice-Duval avait eu à peine, avant mon arrivée, le temps d'ordonner certaines mesures indispensables au succès de l'évènement qui

* Je me rappelle que je terminai par ces mots l'une de mes conversations avec M. Thiers, qui voulait me retenir à Paris: "J'ai pris, monsieur le ministre, une " grave responsabilité, et je ne puis confier à un autre que moi le soin de veiller sur " les jours de Madame."

Digitized by Google

se préparait; il avait encore besoin de deux ou trois jours, pendant lesquels il me conseilla de visiter les environs. La loyauté de celui qui me donnait ce conseil ne me permettait pas d'en suspecter le motif. Je partis pour Paimbœuf, petite ville à dix ou douze lieues de Nantes; mais, assiégé par mille et mille pensées, tourmenté par l'inquiétude, fatigué de l'inaction, je ne pus y rester que deux jours, et accourus de nouveau à Nantes. Le préfet venait de recevoir une dépèche du ministre: elle lui annonçait que j'avais été trahi par un lieutenant-géneral, auquel j'avais eu l'imprudence de me confier, et que, dans une réunion de la veille, le comité carliste de Paris avait résolu à l'unanimité de me faire assassiner. "Il ne faut pas, ajoutait M. Thiers, qu'un homme " d'un dévouement aussi désintéressé, devienne la victime inutile de sa ' persévérance et de son patriotisme." En conséquence il prescrivait au préfet de m'empêcher d'agir; mais j'insistai si vivement, que M. Maurice-Duval me laissa libre de poursuivre mon projet.

L'un des intermédiaires les plus sûrs entre Madame et ses agens, était l'Abbé A——, curé de St.-Pierre. Je m'adressai à lui, mais il me reçut fort mal, me traita d'envoyé du gouvernement, et s'oublia jusqu'à m'injurier. Je crus un instant que M. Thiers avait été bien informé, et que j'étais trahi; mais, sans me déconcerter, je fis tête à l'orage: à l'emportement j'opposai du sang-froid, aux injures des raisons, assaisonnées d'un peu d'ironie, et si mes efforts, pendant cinq quarts d'heure, ne purent le ramener, du moins je le laissai dans le doute et l'incertitude, et je n'en voulais pas davantage. Madame P——, chez laquelle j'allai ensuite, ne me fit guère un meilleur accueil; elle consentit néanmoins à se charger de mes lettres, et à prier madame de la Ferronaye, supérieure de la Visitation, de les faire tenir à Madame, mais madame de la Ferronaye s'y refusa. D'où venaient et cette défiance, et ces précautions inaccoutumées?— Une lettre récente de Paris avait averti Madame qu'un jeune homme de trente à trente-deux ans, secrétaire d'une notabilité légitimiste, s'était vendu au gouvernement, et allait partir pour la Vendée. Cet avertissement transmis par Madame à ses amis, avait éveillé leurs soupçons et redoublé leur vigilance. Lorsque je me presentài, je fus pris pour le secrétaire transfuge.

Grâce à tous ces obstacles, il me semblait si difficile de pouvoir arriver jusqu'à Madame, dont j'ignorais encore la présence à Nantes, que je me décidai à reprendre la poste pour Paris. M. Maurice-Duval approuvait ma détermination, et déjà mon passe-port était signé, lorsque, quelques heures avant mon départ, me promenant en face de l'hôtel de France, je fus abordé par une dame qui me dit sans s'arrêter:—"Je crois que c'est vous que je cherche; n'êtes vous pas M. de Gonzagues?

— Oui, eh bien?

— Béni soit Dieu! madame P—— vous attend avec impatience; allez la voir de suite.

Digitized by Google

Quelques minutes après, j'étais chez madame P——. Elle s'excusa d'abord de sa méprise, puis me montra une lettre de madame de Laferronaye, dans laquelle cette dernière lui disait qu'elle était désolée de la réception que m'avait faite le parti carliste, et que sur les rapports qui lui étaient parvenus, MADAME m'avait reconnu, et avait témoigné le désir de me voir. Cette fois madame la supérieure de la visitation ne refusa plus de se charger de ma correspondance. Elle la transmit sans délai à MADAME, et celle-ci m'adressa presque immediatement un billet de sa main: c'était l'indication d'une audience pour le mercredi 25 octobre, à six heures du soir: " Un homme auquel vous pouvez vous confier, ajoutait-elle, viendra vous prendre à cette heure, et vous servira " de guide auprès de moi."

Je me concertai avec MM. Maurice-Duval et Joly; il fut convenu entre nous que ce dernier, avec quelques agens appostés non loin de mon hôtel, me suivrait à distance, mais pourtant sans me perdre de vue, et que six cents hommes consignés dans leur caserne, l'arme au bras, se tiendraient prêts à marcher au premier signal. Ces mesures arrêtées, j'attendis le 28.

A sept heures un homme ivre (c'était M. Duguigny, qui sortait de prison, prévenu de chouannerie) vint me chercher; il me donna le bras, et je me laissai conduire; après un court trajet, nous arrivâmes. Je n'aperçus d'abord que M. le comte de Mesnard, auquel je demandai MADAME: elle m'entendit, car à l'instant elle sortit de derrière une cloison, en me disant: " Me voici, mon cher Deutz." A ces mots prononcés avec bienveillance, je me sentis faiblir, un nuage s'étendit sur mes yeux, et je me trouvai mal; alors, avec cette bonté qui lui était naturelle, MADAME m'approcha elle-même une chaise, en ajoutant:— " Remettez-vous, mon ami."

Ce ton, cet accent, cette prévenance, me pénétrèrent, et je me surpris un moment, élevant des doutes sur la nécessité de son arrestation. Mais dans le cours de la conversation, qui dura trois heures, l'un des interlocuteurs ayant eu la maladresse de me dérouler de nouveau les plans du parti, de me rappeler que la conquête de la couronne pour Henri V n'était possible que par la guerre civile et les secours de l'étranger; MADAME, de son côté, m'ayant dit qu'elle ne quitterait la Vendée que forcément, et qu'elle comptait sur un soulèvement général pour l'ouverture des chambres, j'oubliai la femme compatissante et malheureuse, pour ne voir que la princesse, ennemie du pays, poussant les citoyens aux armes, et appelant l'invasion; je retrouvai toute ma fermeté, et MADAME eût été arrêtée sur l'heure, si M. Joly, au milieu de l'obscurité d'une nuit froide et pluvieuse, n'eût perdu mes traces.*

---

* Si Madame eût voulu consentir à quitter la Vendée, je me serais empressé de lui en faciliter les moyens. Ce fut dans ce but que je pris la liberté de lui dire:

Digitized by Google

Le conseil des ministres se réunissait presque tous les soirs, attendant avec anxiété des nouvelles de Nantes. Voici les quelques lignes que je traçai précipitamment pour lui, le 28 octobre à dix heures:

" Je sors de chez Madame. En entrant chez elle, lorsqu'elle m'a " adressé la parole pour la première fois, je me suis trouvé mal.

" La voix d'une femme a toujours eu beaucoup de pouvoir sur moi ; " et cette femme, qui était là devant moi, était malheureuse...

" Ce n'a été que lorsqu'on m'a eu de nouveau déroulé les plans de " guerre civile, et l'espoir du secours des armées étrangères, que je suis " redevenu tout-à-fait maître de moi———, etc., etc."

Ce billet fut remis le soir même à un courrier, qui partit à franc étrier pour Paris.

L'insuccès de cette première tentative ne me découragea pas. Je sentais toute l'importance de la capture de Madame avant l'ouverture des chambres, qui était prochaine, je sollicitai donc, sans perdre de temps, une nouvelle audience. Après maints et maints pour-parlers, maintes et maintes promesses faites et retirées, elle me fut accordée, et Madame me fit savoir qu'elle me recevrait le 6 novembre toute la journée, jusqu'à dix heures du soir, chez mesdemoiselles Duguigny.

Je me hâtai d'en informer MM. Duval et Joly. Nous décidâmes que l'on ferait prendre les armes à toute la garnison, et que, pour ne pas exciter de soupçon, on prierait le général commandant la division militaire d'ordonner pour le 6 une grande revue, de la prolonger jusqu'a cinq heures, puis de faire rentrer les troupes dans leurs casernes, et de les y consigner, dans l'attente de l'événement ; que de mon côté j'irais à quatre heures et demie au rendez-vous, et que, si à cinq heures je n'avais point envoyé de contre-ordre, l'on investirait la maison des demoiselles Duguigny. Toutes ces mesures, enveloppées du secret jusqu'au dernier moment, furent ponctuellement exécutées, et les autorités administratives et militaires rivalisèrent de zèle et de dévouement.

Avant de me rendre auprès de Madame, j'étais allé visiter Mme. P———, qui avait reçu de M. Jauge deux lettres sous enveloppe, avec cette suscription en anglais : *donnez les lettres ci-incluses à notre ami.* Ne sachant si ces lettres étaient pour Madame ou pour moi, Mme. P——— me les remit, en m'engageant à les lire. Je rompis le cachet de l'une d'elles, mais ne reconnaissant ni l'écriture ni la signature, je supposai qu'elles étaient pour Madame. J'en parlai à M. le comte de Bourmont, que je vis le 5 au soir, et le priai de les faire parvenir, mais il m'engagea à les garder, et à les remettre moi-même dans l'audience du lendemain.

" Madame, pourquoi vous obstiner à rester en France ; ne pourriez-vous en sortir?
" Non, non, s'écria-t-elle avec humeur, je suis ici et j'y resterai; je ne veux sortir
" de France que morte ou régente."

Digitized by Google

Le 6, à quatre heures et demie, j'étais auprès de MADAME. En lui présentant mes deux lettres, dont l'une était décachetée, je m'excusais de mon indiscrétion, lorsque m'interrompant avec beaucoup d'obligeance : "Je n'ai pas, me dit-elle, de secrets pour vous ; je vais lire " cette lettre en votre présence." En même temps, à l'aide de réactifs, elle fit paraître les caractères tracés en encre sympathique. L'une de ces missives était de M. B——, qui lui rendait compte d'une négociation en Espagne, l'autre de M. Jauge, qui la prévenait de se tenir sur ses gardes, " parce qu'il savait de source certaine qu'un homme qui " avait toute sa confiance, l'avait trahie et vendue à M. Thiers, pour un " million." MADAME jeta avec insouciance cette lettre sur une table où elle fut saisie une heure plus tard, et me regardant en souriant : " Vous " avez entendu, monsieur Deutz, c'est peut-être vous ?" Et je lui répondis sur le même ton :—" C'est possible." Cette seconde audience dura une heure environ, et lorsque je quittai MADAME, " Adieu, me dit- " elle, adieu, monsieur le baron, retournez à votre poste, et n'oubliez " pas que le premier coup de canon tiré sur l'Escaut sera le signal de " notre triomphe en France."*

Quelques minutes après, j'avais pris congé de MADAME. La maison Duguigny fut cernée par les troupes, fouillée en tous sens par les agens de la police, et la Duchesse trouvée cachée avec MM. de Mesnard et Guibourg, et mademoiselle Stylie de Kersabiec, derrière une plaque de cheminée, où elle avait eu le courage de rester durant seize heures.— Aussi long-temps que se prolongèrent ces recherches, M. Maurice-Duval, presque constamment sur les lieux, ne songea pas à se déshabiller.

Je n'attendis pas l'arrestation de MADAME ; ma présence à Nantes était désormais inutile, et ma mission terminée. Je me jetai dans une chaise de poste qui me conduisit à Paris. Toutefois avant mon départ de Nantes, je sollicitai de M. le préfet une faveur, la seule que j'eusse jamais demandée à un fonctionnaire public, c'était de ne point chercher à faire arrêter, ni même à inquiéter M. le comte de Bourmont. M. Maurice-Duval m'en donna sa parole, en ajoutant: "Mon mandat est " de pacifier la Vendée, et non d'y faire des victimes; que MADAME " soit arrêtée, et mon mandat est accompli !——" Cette réponse était en parfaite harmonie avec les instructions que ce fonctionnaire avait reçues de M. le ministre de l'intérieur. " Epargnez le sang, lui " avait dit en ma présence M. Thiers, en le nommant pour successeur à " M. de Saint-Aignan, et n'oubliez-pas que dans les deux camps vous " rencontrez des Français. Ne négligez rien pour arrêter MADAME, " mais veillez sur sa vie, et faites-vous tuer plutôt que de l'exposer."

La parole de M. Maurice-Duval était pour moi la meilleure garantie ;

* Madame faisait allusion à notre expedition contre le roi Guillaume de Hollande, et au siége d'Anvers qui commença un mois plus tard.

Digitized by Google

je m'éloignai tranquille sur la liberté de M. de Bourmont, et j'appris bientôt qu'il avait pu, avec tous les légitimistes compromis comme lui, quitter la Vendée et la France. La police les faisait chercher là où elle savait très-bien qu'ils n'étaient pas.

Ainsi se termina le *drame* de Nantes !

L'ASSAUT,

ÉPISODE VRAI DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

(Traduit de l'Allemand.)

Pendant le règne éphémère de Joseph Napoléon sur l'Espagne, je servais dans les armées françaises. La fortune m'avait favorisé d'une manière éclatante : montant rapidement d'échelon en échelon, je n'avais pas encore atteint ma trentième année, lorsque j'étais arrivé au grade de lieutenant-colonel, et à la tête d'un beau régiment de cavalerie.

A peine en avais-je pris le commandement, que je fus envoyé, avec plusieurs autres corps de troupes, rejoindre l'armée d'Espagne. Habitué dès l'enfance à la discipline militaire, je ne murmurai point contre cet ordre, quoiqu'il excitât au plus haut point mes regrets. Je ne pouvais m'empêcher de regarder la conquête de l'Espagne comme une usurpation tyrannique ; j'estimais la nation espagnole pour l'héroïsme incroyable avec lequel elle repoussait le maître qu'on voulait lui imposer, et je me dirigeai à contre-cœur vers ce pays, en voyant que mon bras aussi allait servir à l'oppression d'un peuple si courageux.

Parmi les nombreuses rigueurs de l'état militaire, l'une des plus sensibles est sans contredit celle qui force souvent la main à exécuter ce qui répugne à l'esprit, ce qui révolte le cœur. Mais l'honnête homme se console par la pensée que partout il y a occasion de faire le bien, et que tout doit se taire devant la voix du devoir. . . . .

Plus nous approchions des frontières, et plus nous entendions raconter d'horribles supplices exercés contre quelques uns de nos frères d'armes ; et à Perpignan, chaque enfant savait des histoires, toutes plus effroyables les unes que les autres. Mais entre toutes, les habitans de la Catalogne figuraient en première ligne pour le raffinement de leurs cruautés ; et ce fut sous l'impression de ces diverses influences que nous commençâmes la journée qui devait nous conduire sur le sol de l'Espagne.

Beaucoup de nos soldats, et parmi eux des hommes qui, dans la plus ardente mêlée, avaient combattu sans sourciller, ne pouvaient se défen-

Digitized by Google

dre d'une certaine émotion de crainte, en songeant qu'il fallait, non seulement affronter l'ennemi avec courage, mais que la trahison, le poison et le poignard les attendaient de tous côtés. Cependant tous, sans exception, étaient dévorés d'un désir brûlant de vengeance, et chaque soldat, en posant le pied sur la terre espagnole, jura de venger, sur toute la nation, la mort de tant de compatriotes, de tant d'amis, assassinés dans les plus horribles souffrances. Et ce sentiment devait bientôt s'exaspérer encore, car à peine étions-nous entrés dans les Pyrénées, en franchissant le défilé de Junquère, que nous fûmes salués par une fusillade vive et très bien dirigée. Plusieurs des nôtres reçurent la mort; d' autres, plus nombreux, furent blessés; et nous, n'apercevant que de temps en temps un ennemi passant comme l'éclair devant nos yeux, nous servions de point de mire à d'invisibles tireurs, sans pouvoir donner un but à nos coups. On envoya des tirailleurs isolés contre l'ennemi, et nous accélérâmes la marche: c'était le seul moyen d'éviter une perte plus considérable, quoique celle que nous avions déjà essuyée fût assez sensible.

Une fois entrés en Espagne, notre chemin nous conduisait à travers la Catalogne, et l'Aragon, vers Saragosse, qui, après une résistance de plusieurs années, se défendait toujours avec un heroïsme incroyable. Pendant quelques jours nous n'aperçûmes pas d'ennemis : le quatrième, nous eûmes une petite escarmouche avec une troupe de paysans armés. Ici, le terrain ne leur était pas aussi favorable qu'à leurs compatriotes de Junquéra ; aussi furent-ils chassés sans peine et sans grande perte : seulement une balle morte me fit une blessure assez grave au pied gauche.

Je voulus d'abord la négliger, mais dès le second jour je me convainquis que le chirurgien du régiment avait raison, et qu'il me fallait rester en arrière, à moins de m'exposer aux suites les plus dangereuses, peut-être même à la gangrène ; il me promettait au contraire une guérison suffisante pour le moment, si, au lieu de monter à cheval, je voulais passer quelques jours en voiture. Je me décidai donc, quoique à regret, à laisser partir mon régiment, ne gardant près de moi que deux de mes gens, et je me joignis au détachement d'un capitaine qui avait ordre de faire réparer deux pièces d'artillerie, et de ramener à petites journées un assez grand nombre de blessés au principal corps d'armée. Il reçut pour escorte cent hommes d'infanterie et quarante dragons.

La complète réparation des canons exigea deux jours : le repos qui en résulta me fut si avantageux, que j'aurais déjà pu reparaître à la tête de mon régiment, et j'étais vraiment heureux, lorsqu'au troisième matin nous commençâmes la marche.

Le capitaine qui commandait le détachement partageait mon impatience de rejoindre l'armée, car un vrai soldat n'aime pas de semblables expéditions ; mais son ardeur lui fit commettre une imprudence impar-

Digitized by Google

donnable. Lorsque nous eûmes atteint notre troisième couchée, le capitaine s'informa de la route qu'il aurait à faire le lendemain pour arriver à l'étape prescrite. Le prêtre du village, auquel il s'adressa, lui indiqua un chemin beaucoup plus court, qui lui ferait faire deux étapes en un jour. "Il est vrai, ajouta-t-il en passant, qu'on dit cette route " peu sûre, mais je ne puis vraiment pas le croire, car depuis plus de " quinze jours nous n'avons pas aperçu un seul patriote armé dans le " village ; les marches si multipliées des ennemis, dans ces temps-ci, les " ont chassés sans doute du pays."

J'étais présent lorsque le capitaine eut cet entretien, car il n'entendait que très peu l'espagnol, et le parlait encore moins, tandis que le jour où je reçus l'ordre d'aller en Espagne, j'avais étudié cette langue avec un zèle infatigable, et déjà je la parlais assez couramment ; c'est pourquoi je servais ici d'interprète. Il me semblait voir l'œil du prêtre guetter avec une attention dissimulée le visage du capitaine, en parlant du chemin plus court, et j'y vis briller une joie féroce, lorsqu'il s'aperçut que sa remarque avait été accueillie.

Je fis part au capitaine de mon observation qui lui avait échappé, et je lui conseillai de prendre un chemin plus long, mais sûr, plutôt qu'une traverse dangereuse, quoique plus courte ; il déclara cependant la ferme résolution de prendre cette dernière route. " L'avantage en est trop " évident, disait-il. Pour gagner toute une journée, on peut bien tenter " une petite aventure, et d'ailleurs nous sommes assez forts pour braver " un bon nombre de cette canaille de paysans."

En vain je lui fis des représentations plus pressantes : pour chacune de mes raisons il avait un argument tout prêt, et il finit par me faire entendre assez clairement que, malgré la supériorité de mon rang, je n'avais ici aucune autorité, ne suivant que comme blessé un détachement placé sous ses ordre absolus. Je n'avais plus un mot à répondre ; je réprimai ma colère, et je résolus de me conformer aux dispositions du capitaine, quelque absurdes qu'elles pussent être.

Tout alla bien au commencement de la marche ; le pays était uni et ouvert, et j'aperçus fort bien les regards triomphans que me lançait de temps en temps le capitaine, comme pour dire : " Eh bien ! qui avait " raison ? vos craintes n'étaient-elles pas vaines ?"

Moi-même j'allais croire trop sévère mon jugement sur le prêtre ; mais, après la première lieue, les pentes du terrain augmentèrent ; çà et là s'élevaient des groupes d'arbres isolés, entre lesquels rampaient des broussailles basses, mais serrées : à peu de distance devant nous s'étendait une épaisse forêt.

Le capitaine commença à s'inquiéter, et employa toutes les précautions pour couvrir et pour assurer sa marche. Cependant rien encore ne justifiait ses inquiétudes. Nous arrivâmes à la forêt, et ce fut un moyen de sûreté pour nous, car le bois était exempt de broussailles, et

Digitized by Google

l'œil pouvait percer loin entre les tiges élancées des marronniers, et les puissans troncs des chênes toujours verts. Mais il n'en fut pas longtemps ainsi ; à mesure que nous avancions la forêt devint plus épaisse, le sol plus inégal, le chemin plus impraticable ; et, après avoir marché plus d'une heure de cette manière, nous avions perdu toute trace d'une route frayée : nous étions dans un défilé abandonné, qui, s'appuyant tantôt à gauche, contre des hauteurs escarpées, couvertes d'épais buissons, devenait souvent le plus dangereux ravin.

Le capitaine vit alors avec effroi que son imprudence avait été sans bornes : il ne l'avoua pas, mais on le devinait à toutes ses dispositions. Il fit serrer les voitures des blessés, et rassembla tous ses hommes, ne détachant que l'avant garde et les patrouilles indispensables. Bientôt l'évènement justifia ces précautions ; car tout-à-coup des détonations se firent entendre, et les dragons, marchant en avant, revinrent au galop nous annoncer que toute la forêt, devant nous et à droite fourmillait de paysans armés.

Le capitaine leur opposa sur-le-champ un nombre suffisant de tirailleurs : pour ne pas exposer inutilement les dragons, il les fit ranger à gauche ; car les Espagnols avaient dû laisser libre ce côté, afin de ne pas tomber sous leurs propres balles, et il ordonna d'avancer lentement en escarmouchant sans cesse. C'était le seul parti à prendre ; mais les paysans, devinant bientôt notre intention, visèrent les chevaux pour arrêter notae marche, et ils ne réussirent que trop bien.

Mon but n'est pas de décrire toute notre marche pas à pas, avec toutes ses peines et tous ses dangers. Vers le coucher du soleil, épuisés, tombant de fatigue, nous avions atteint l'extrémité de la forêt ; un tiers de nos hommes y était resté mort ; un autre tiers, et plus, était blessé ; le capitaine l'était aussi, quoique légèrement : par un hasard singulier, j'avais été préservé de toute atteinte.

Les soldats murmurèrent hautement contre leur chef, et le capitaine évitait soigneusement ma présence, craignant sans doute mes justes reproches. Les blessés se pansèrent de leur mieux, et nous continuâmes silencieux notre route. Tout-à-coup, les premiers rangs font éclater des cris de joie, partagés bientôt par la troupe entière. Nous avions atteint une petite hauteur, et à nos pieds, à un quart d'heure de distance, se dessinait un beau château, entouré de bâtimens ruraux. Une fumée hospitalière, qui s'élevait en légers nuages des cheminées, prouva, à la satisfaction générale, que ce château n'était pas, comme tant d'autres, abandonné de tous ses habitans.

L'idée de repos et de nourriture ranima toutes nos forces, et, le pas plus pressé, l'œil plus content, nous nous hâtions d'atteindre le but de tant de vœux. Mais nos espérances devaient être amèrement déçues. Arrivés près du château, nous vimes qu'il était entouré de tous côtés d'une muraille haute et épaisse. Personne ne se laissait voir ; mais on

Digitized by Google

entendait dans la cour un bruit d'armes, et les cris de fortes voix d'hommes. Le capitaine fit avancer vers la porte le trompette des dragons que la mort avait épargné, pour qu'il invitât la garnison inconnue à se rendre. Long-temps tout resta tranquille ; mais, à la troisième sommation, on cria que nous n'avions qu'à chercher une auberge pour y passer la nuit. En même temps, un coup part, et la balle siffla aux oreilles du trompette, qui revint au galop. Tout le détachement, furieux de trouver de la résistance là où il espérait se livrer au repos, demanda à haute voix l'assaut. *Pas un seul de ces chiens n'en sortira vivant !* crièrent les voix dures et menaçantes des soldats, et leur chef semblait entièrement de leur avis.

Un de nos canons avait été abandonné dans la forêt ; mais on était parvenu à sauver l'autre. Le capitaine le fait avancer contre le château ; il tonne, et la porte massive a craqué, et vole en éclats. Nos gens s'élancent dans la cour, et les Espagnols qui s'y trouvaient, effrayés d'un résultat si inattendu, se réfugient dans l'intérieur du château, dont ils barricadent rapidement les portes.

Il s'ensuivit un combat court, mais meurtrier : nos soldats bravèrent le feu ennemi, quoiqu'il fût nourri et bien dirigé. Les uns ébranlèrent les portes avec les crosses de leurs fusils, d'autres firent sauter quelques fenêtres mal défendues, et bientôt la scène du carnage se trouva transportée dans les appartemens et les corridors du château.

Mon devoir ne m'ordonnait pas de prendre part au combat, et je m'en étais tenu éloigné jusqu'alors ; mais je n'hésitai plus à entrer dans le château avec mes deux compagnons, pour prévenir des meurtres inutiles, et surtout pour porter secours et protection aux femmes qui pourraient se trouver dans ces lieux.

Partout je vis des traces du massacre ; des morts et des mourans gisaient dans toutes les pièces, sur un plancher inondé de sang. Le tumulte s'était porté dans l'aile gauche de l'édifice ; cependant j'entendais les soldats enfoncer les portes du premier étage, et j'étais indécis sur la direction à prendre ; le désir d'arrêter l'effusion du sang me détermina, et je courus vers l'aile du château. Là, en tournant le coin d'une galerie voutée, s'offrit à mes yeux un spectacle surprenant.

Au bout de la galerie, derrière une barricade de tables et de chaises, étaiet un vieillard sexagénaire, revêtu d'un magnifique costume de cérémonie, un jeune homme, remarquablement beau, âgé peut-être de quatorze à quinze ans, et trois ou quatre domestiques en brillantes livrées, assiégés par une douzaine de nos fantassins. Le vieillard saignait, et se tenait avec peine debout : ses compagnons étaient occupés à recharger leurs armes.

Je m'élançai parmi les soldats, et *halte !* leur criai-je d'une voix tonnante : ils se regardèrent surpris, ils n'obéirent qu'en hésitant. Je profitai du silence momentané pour parler au vieillard, dont les traits

Digitized by Google

pâles et sévères inspiraient un respect involontaire, et pour l'engager à se rendre, en lui promettant un traitement honorable. Il voulut répondre ; mais la parole n'avait pas passé ses lèvres, que le jeune homme mit en joue, visa, et derrière moi un soldat tomba mort ; moi-même je sentis le sang ruisseler sur ma joue ; la balle m'avait effleuré.

C'eût été folie que de vouloir arrêter alors la rage de nos soldats ; dix coups partirent ensemble, et, blessés à mort, le bel adolescent et deux domestiques tombèrent à terre. A cette vue, le vieillard lança loin de lui l'arme qu'il tenait à la main, et se précipita sur le cadavre de son enfant, car le mourant devait être son fils... L'amour paternel seul sait s'exprimer ainsi.

Les soldats n'avaient voulu que se débarrasser de tout ce qui pourrait s'opposer au pillage ; à peine virent-ils leurs ennemis vaincus, qu'ils n'y songeaient déjà plus, et ils se dispersèrent dans les divers appartemens.

Je m'approchai alors du vieillard et de son fils mourant, et le spectacle de cette déchirante douleur remplit mon cœur d'une si profonde tristesse, que j'eus peine à retenir les larmes d'une sincère compassion. En silence je contemplai un instant ce groupe, qui, tel qu'il est maintenant devant mes yeux, serait un beau sujet pour le pinceau d'un véritable artiste. Je me baissai vers le vieillard, et, d'une voix émue, je lui demandai si je pouvais quelque chose pour son repos, pour sa sûreté.

Il ne m'entendit pas : son œil immobile fixait l'œil mourant de son fils, dont le sein, déchiré par trois balles, retenait encore la dernière étincelle d'une vie qui allait s'éteindre à jamais. J'appuyai doucement ma main sur son épaule, et je répétai ma question avec une émotion visible.

Le vieillard, comme réveillé péniblement d'un rêve, se tourna furieux vers moi ; mais en me reconnaissant, l'expressisn de la colère céda à celle de la plus profonde douleur. "Homme généreux ! dit-il, en me
" tendant la main, vous avez été noble même avec vos ennemis...
" mais le Ciel l'a voulu autrement ! ! ! que sa volonté soit faite !...
" Vous m'offrez votre protection, vos secours ? Qu'ai-je besoin encore
" des secours des mortels ?... Mais cependant vous pouvez encore me
" rendre un service, j'oublie l'uniforme que vous portez... Aidez-moi
" à ensevelir mon fils ; et puis vous me coucherez entre lui et mon
" épouse assassinée."

L'un des domestiques, que les balles avaient épargné, mais qui s'était tenu jusqu'alors serré dans un coin, s'approcha de nous. Il se jeta aux pieds du vénérable vieillard, embrassa ses genoux, et cria d'une voix suppliante : " Ah ! monseigneur, songez à vous, vos blessures deman-
" dent des soins ; et si vous hésitez, bientôt il serait trop tard."

" Sois tranquille, répondit le blessé ému. Et tendant la main à son

Digitized by Google

" vieux serviteur : Je connais ta fidélité et ton inébranlable attache-
" ment ; mais à quoi me servirait cette vie, puisque tous ceux qui m'y
" furent chers m'ont précédé dans l'autre ? Non, mon bon Pedro, je
" veux mourir, et... louée soit la sainte Mère de Dieu !... Je sens que
" le plus ardent de mes vœux ne sera pas long à s'accomplir... Main-
" tenant, monsieur, dit-il en se tournant vers moi, je suis prêt à vous
" demander le service que vous avez si généreusement offert."

Puis il se baissa, ferma les yeux de son fils qui venait d'exhaler le dernier soupir, et fit signe à son domestique et aux miens de relever le cadavre, et en chancelant il marcha devant nous vers une porte voisine ; je me hâtai de le rejoindre et de lui offrir mon bras pour appui. Il ne répondit pas ; mais il me serra la main, et un regard expressif me remercia mieux que les paroles les plus éloquentes. Il ouvrit la porte, et nous entrâmes dans une petite chapelle, au milieu de laquelle s'élevait un mausolée, artistement ciselé en albâtre. Le sarcophage paraissait être double, mais il était voilé d'une couverture de velours pourpre. A la vue de cette enveloppe rouge, les pas du vieillard devinrent plus chancelans, et ce fut presque porté par moi qu'il monta les marches qui conduisaient au sarcophage. La douleur allait briser son cœur, mais pas une larme ne mouillait sa joue creuse, déjà pâlie par la mort... L'Espagnol seul sait ainsi dompter la nature...

Le vieillard enleva le velours, et je reculai épouvanté !.. Dans le sarcophage était une femme qui pouvait à peine avoir dépassé quarante ans: ses habits étaient précieux, comme pour aller à une fête ; mais le sang les avait inondés par torrens : près du cœur s'entr'ouvrait une blessure mortelle ; une autre balle avait pénétré dans la cavité de l'œil.

" Juste ciel ! m'écriai-je involontairement, qui a pu commettre de
" telles horreurs sur une faible femme ?"

" Vous demandez qui ?... Les vôtres ! répondit le vieillard, la rage
" dans le regard et dans la voix."

" Pedro. dit-il après un court silence en se tournant vers son vieux
" serviteur, raconte tout à ce généreux étranger, dans lequel je ne veux
" pas voir l'ennemi de ma patrie... je ne le puis, car mes forces sont
" épuisées." Et, tombant à côté du sarcophage, il appuya son front sur le froid rebord, et l'on pouvait entendre sa poitrine travailler sous l'effort horrible qu'il faisait pour retenir ses larmes.

" Nous avions célébré aujourd'hui, commença Pedro, le jour de nais-
" sance de notre bien-aimé jeune seigneur, avec d'autant plus de joie,
" qu'il n'était que depuis peu guéri d'une maladie qui long-temps avait
" menacé ses jours. Tout le voisinage était rassemblé au château, et
" leurs seigneuries venaient de se lever de table lorsque nous entendî-
" mes une fusillade suivie et prolongée dans la forêt voisine. Saisis
" d'effroi, les hôtes regagnèrent leurs demeures, et nous nous préparâ-
" mes rapidement à une défense énergique..... Vous savez le reste...

Digitized by Google

" Celle que vous voyez là est l'épouse de notre maître. Elle conjura
" en vain M. le marquis de ne pas exposer sa vie ; et lorsqu'elle le vit
" mépriser ses prières, ses conseils, lorsqu'elle vit son fils chéri se mêler
" au combat, elle déclara qu'elle ne les quitterait plus, et partagerait
" tous leurs dangers... Elle tint parole... mais bientôt, frappée par
" deux balles à la fois, elle tomba morte aux côtés de son époux. Nous
" les déposâmes ici ; et, avec le courage du désespoir, nous courûmes
" au-devant des ennemis, qui, pendant ce temps, avaient pénétré dans
" le château. Vous savez maintenant tout."

L'infortuné vieillard, pour lequel je ne pouvais plus souhaiter qu'une prompte delivrance des chaînes de cette vie, semblait, pendant ce récit, abimé dans une muette prière. Il se releva avec une énergie admirable, et nous pria à voix basse de déposer les restes de son fils à côté de son épouse. Nous fîmes comme il l'avait dit ; et tombant avec lui à genoux, nous adressâmes au ciel une silencieuse, mais fervente prière pour le salut de l'héroïque enfant..

Nos âmes étaient encore avec Dieu lorsqu'on ouvrit violemment la porte, et un serviteur de la maison, blessé, se précipita dans la chapelle. " Seigneur Jésus ! monsieur le marquis ! sauvez-vous !" cria-t-il à peine maître de sa langue. " Le feu !—Tout le château est en flam-
" mes ! à peine peut-on gagner les issues."

" Maria ! Joseph !" gémit le vieillard. et il voulut se lever ; mais la perte de sang, et les horribles évènemens de la journée avaient usé toutes les forces de son corps. Après un léger soupir il retomba. " Je
" meurs !"—murmura-t-il d'une voix à peine intelligible ; " Pedro !—
" sauve !—sauve !—" Il tomba sans vie contre le sarcophage ; ses yeux se fermèrent, et je crus que la mort avait saisi sa proie. Mais d'un effort surnaturel, il revint encore une fois des bords de la tombe ; sa paupière se rouvrit, et son regard expirant tomba sur moi : " Vous !" s'écria-t-il, comme poussé par une effroyable anxiété, et soulevant vers moi sa main : " Vous !—sauvez !—sauvez !—Pedro sait.—"

Et sa blanche tête de vieillard était retombée contre le sarcophage, car l'âme avait abandonné sa dépouille terrestre, pour se réunir dans les régions célestes avec l'épouse, avec le fils !...

Il n'y avait pas de temps à perdre, car la flamme pétillait déjà près de nous, et on entendait de loin le fracas des édifices qui s'écroulaient. Je jetai rapidement la couverture de velours sur le cadavre, et saisissant la main de Pedro : " Parle," lui dis-je, " qui faut-il sauver ? Con-
" duis-moi, afin que j'accomplisse le dernier vœu du mourant."

Le vieux serviteur de la maison me regarda quelques instans en silence, comme pour voir s'il devait se fier à moi ; enfin, se détournant : " Suivez-moi !" s'écria-t-il ; et se dirigea vers un coin obscur de la chapelle. Je le suivis, et à un signe, mes deux domestiques se joignirent à nous ; car, malgré la confiance que m'inspiraient les traits véné-

Digitized by Google

rables du vieillard, je connaissais trop les cruelles trahisons des Espagnols pour m'abandonner sans précautions au danger ; d'ailleurs l'on pouvait avoir besoin de l'assistance de plusieurs.

On ne voyait point de porte dans l'angle vers lequel se dirigeait Pedro ; mais il repoussa une pierre dans une niche ; tout le fond disparut, et nous étions sur un escalier, étroit et rapide. Nous montâmes vite, et la niche se referma avec bruit derrière nous. Au haut de l'escalier, Pedro ouvrit une porte, et nous pénétrâmes dans une chambre, petite, obscure, mais assez bien meublée ; une porte qui semblait conduire dans un appartement voisin était entr'ouverte. Pedro l'ouvrit brusquement, et j'aperçus une jeune fille dans son costume simple, mais qui rappelait la fête, agenouillée devant un crucifix placé en face de la porte : elle priait à demi-voix, et se tordait les mains dans son désespoir.

Le bruit produit par notre entrée la fit lever subitement, et je vis la figure la plus ravissante qui puisse apparaître à l'œil des hommes. La pâleur mortelle qui couvrait ses joues ne pouvait cacher ses attraits ; elle ne servait qu'à appeler l'intérêt le plus profond, la compassion la plus tendre sur les souffrances de cette divine créature.

Lorsque son œil me rencontra, elle retomba avec un léger cri évanouie, et elle se serait brisé la tête contre le mur si je n'étais accouru avec Pedro : nos bras la retinrent à temps.

Bientôt nos efforts la rappelèrent à la vie. Nous nous étions placés de manière que son premier regard dût frapper Pedro. A peine l'aperçut-elle, qu'elle l'embrassa en pleurant, et s'écria : « Dieu merci, que « tu es revenu près de moi ! J'étais si horriblement seule ! et je me « serais volontiers précipitée dans le tumulte seulement pour voir des « hommes : mais je craignais la sauvage furie des ennemis.—Mais « parle, Pedro : où est mon père, ma mère, mon frère ? se reposent- « ils du combat ? sont-ils en sûreté ?"

« Ils reposent en toute sûreté," dit sourdement Pedro. « Mais vous, « noble donna," continua-t-il maîtrisant sa douleur, "le plus grand « danger vous menace ; le château est en feu, la fuite seule peut vous « sauver ; mais nous sommes entourés de français, et votre père vous « envoie un protecteur que la Providence nous a fait trouver au milieu « de nos ennemis."

A ces mots il me montra, et m'inclinant avec respect, je m'approchai de la charmante jeune fille. « Oui, donna," dis-je d'une voix émue, « votre père m'ordonna de vous sauver, et j'espère que vous vous con- « fierez volontiers à mes soins. Mais n'hésitez pas à me suivre, car la « flamme a fait d'horribles progrès. et même cette partie du château ne « restera pas long-temps épargnée.

« — Moi, veus suivre ?" répliqua-t-elle, me mesurant d'un regard « défiant : Vous! l'ennemi juré de ma patrie !—Jamais.

« — Vous pouvez vous fier à lui," dit Pedro. « Le vieux Pedro en

Digitized by Google

" répond, et cela devrait peut-être suffire ; mais voyez du reste cette " blessure saignante, qu'il reçut en essayant de sauver la vie de votre " frère.

" — Vous fîtes cela !" s'écria-t-elle se méprenant sur le sens de ces paroles, et avec l'expression de la plus vive reconnaissance. Ses beaux yeux restèrent un instant fixés sur ma joue blessée. Puis elle me tendit la main, et s'écria : " Je vous suivrai ! Où mon tendre père vous a-t-il " dit de me conduire ?"

Quelque naturelle que fût cette question. j'y étais si peu préparé, que mon embarras aurait pu facilement éveiller ses soupçons, et alors tout était perdu. Mais Pedro vint à mon secours.

" A Barbastro," dit-il, " chez votre oncle. Monsieur le marquis, " avec son épouse et son fils, tâchera de s'y rendre aussi le plus rapide- " ment possible, quoique par des chemins détournés ; ils ont déjà mis à " profit un moment propice à la fuite, et le château est abandonné. Je " dois vous suivre.—Mais maintenant, donna, hâtons-nous, et ne lais- " sons pas aux flammes ce que nous pouvons encore sauver." Et il ouvrit une armoire cachée, en tira une cassette pleine de bijoux, une autre contenant des papiers précieux, et il nous pria de le suivre sans délai, car déjà la fumée pénétrait du côté de la chapelle dans la chambre ; et si le feu atteignait le corridor joignant les appartemens secrets au reste du château, nous étions perdus sans ressource.

Heureusement nous arrivâmes sans accident dans la cour, où les soldats, chassés par les flammes, s'étaient réunis chargés de leur butin. Ma compagne ne remarqua pas qu'ils s'étaient tous enrichis de sa propre fortune ; mais tremblante de peur, le regard baissé vers la terre, elle marchait à côté de moi : de l'autre côté était Pedro, bien décidé, s'il le fallait, à défendre sa jeune maîtresse jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Les soldats, dont la fureur avait été excitée par tant d'évènemens, regardèrent d'un œil jaloux ma belle protégée. Toutefois, le respect pour un officier supérieur les contint, et personne n'osa bouger ; mais en passant à côté des groupes, ivres pour la plupart, j'entendis murmurer assez distinctement que les officiers prenaient toujours la meilleure part pour eux, que cela ne se devait point, et d'autres discours semblables. Je feignis de ne pas les entendre, heureux de l'ignorance de la jeune fille, car combien ces sourdes menaces n'auraient elles pas augmenté son anxiété !

Je la conduisis sans danger jusqu'à ma voiture, où je lui fis disposer une place aussi bien que cela se pouvait ; et j'ordonnai à Pedro de se mettre auprès d'elle : pour moi, je voulais monter un de mes chevaux, croyant ainsi ma défense plus prompte et plus efficace.

J'attendis avec impatience le signal du départ ; mais le capitaine hésitait encore à le donner, quoique le feu se fût déjà communiqué

Digitized by Google

aux bâtimens attenant au château, et enlevât ainsi tout espoir d'y passer la nuit.

Enfin le capitaine parut ; mais dans quel état ! Il avait sans doute découvert la cave, car il trébuchait, et ses pieds lui refusaient presque le service : le vin avait excité encore sa rudesse naturelle ; il ne lui restait plus de l'homme que la forme. Les soldats lui avaient sans doute parlé de ma compagne, car il se dirigeait directement sur ma voiture, à côte de laquelle j'étais occupé à bander ma blessure, devenue fort douloureuse.

" Lieutenant-colonel, dit-il me frappant familièrement sur l'épaule, " cette petite sorcière là-haut est à moi. J'espère que vous allez le " concevoir ; car, comme commandant du détachement, j'ai le droit de " choisir ma part du butin." En balbutiant ces paroles, il se disposa à escalader la voiture.

" Tout à votre aise, dis-je, réprimant avec peine ma colère, et le fai- " sant reculer brusquement. Je ne vous dispute pas le butin ; mais " cette dame n'en fait point partie ; elle se trouve du reste sous ma pro- " tection, que vous voudrez bien respecter.

" — Je ne respecte rien, rien du tout, cria le furieux capitaine. C'est " moi qui commande ici, il faut que cette Espagnole soit à moi, et que " personne ne résiste, ou . . .

" — Eh bien ? — ou... ?

" — Ou il n'échappera pas à son terrible châtiment," dit le capitaine accompagnant son discours d'un bruyant jurement ; et il frappa en menaçant de la main contre son épée.

" Monsieur, m'écriai je oubliant la tranquillité nécessaire, si vos " paroles ne sont pas de vaines fanfaronnades, je veux à l'instant ' satisfaction sanglante de votre insulte." Et à mon tour, je fis résonner mon sabre.

Ma protégée n'avait pas compris notre querelle ; mais elle voyait nos gestes menaçans, et, pressentant le danger : " Santa Maria !" soupira-t-elle, et tomba évanouie dans les bras du vieux Pedro. Et cela fut heureux, car elle ne vit pas la scène qui suivit.

A peine avais-je dit, que le capitaine arracha avec violence sa lame du fourreau, et s'écria : " Dégaînez, lieutenant-colonel, dégaînez ! le " capitaine Davaux n'entend pas deux fois de semblables menaces : " dégaînez, ou — par Satan, je vous renverse."

Et il fondit sur moi avec une telle rage, que j'eus à peine le temps de me mettre en garde. Vivement je croisai ma lame avec la sienne, mais ce ne fut qu'avec la plus grande adresse que je parvins à parer ses coups furieux, rapides comme l'éclair. Enfin je profitai d'un moment où il se découvrit ; j'écartai son épée, je poursuivis, et le bras sanglant de mon adversaire laissa tomber son arme.

La victoire était à moi, mais le capitaine écumait de rage, et j'avais

Digitized by Google

tout à craindre de la part d'un homme ivre et irrité à l'excès. J'ordonnai donc au conducteur d'exciter les chevaux ; je m'élançai moi-même sur mon fidèle coursier, et je rejoignis au galop la voiture.

La donna était revenue à elle, et son œil me cherchait avec inquiétude. Quand elle m'aperçut, je vis l'expression de la joie animer ses beaux traits, et un sentiment indicible de félicité dilata ma poitrine.

Mon premier soin fut pour notre sûreté. " Où irons-nous maintenant ? " demandai-je à Pedro. Barbastro est-il loin d'ici ? Dans quelle di-" rection faut-il marcher ? Y a-t-il garnison française ?

" — Monsieur, il y a à peine trois heures, et depuis long-temps les " vôtres sont maîtres de la ville. Les chemins qui y conduisent de ce " côté sont peu fréquentés, mais je crois que nous n'aurons rien à crain-" dre des patriotes, car, sans doute ils sont tous rassemblés dans la " forêt, pour attaquer vos soldats. Et quand il en serait resté, le vieux " Pedro espère que sa présence, comme celle de la donna, dont le père " est vénéré dans toute la province, écarteront toute attaque ennemie."

Les choses n'en vinrent pas jusque là. Le vieillaad connaissait parfaitement les chemins, et vers minuit nous arrivâmes à Barbastro, devant la maison de l'oncle de la donna. Pedro éveilla les habitans, ensevelis depuis long-temps dans le plus profond sommeil ; ils ouvrirent la porte lentement, et avec des murmures ; mais leurs manières changèrent dès qu'ils reconnurent leur ami.

Il pria ma belle compagne d'attendre un instant, afin qu'il pût préparer son oncle à la recevoir. Je pénétrai son dessein, et je me réjouissais d'une délicatesse qu'on trouve rarement chez des hommes de sa classe.

Après une petite demi-heure, il revint, et me pria, au nom de don César Gusman de Minerejas, d'accompagner sa nièce devant lui.

Don César avait quelques années de moins que son frère le marquis, mais il n'avait rien de cet air de franchise qui éveille la confiance, et qui m'avait attiré vers ce dernier avec une force irrésistible. Son visage était sombre et sévère, et l'on vit quelle peine il avait à remercier seulement de quelques paroles le sauveur de sa nièce, mais qui pour lui n'était que l'ennemi de l'Espagne. Tout notre entretien dura à peine cinq minutes ; il était froid, raide et cérémonieux, et tel qu'on n'aurait pas dû l'attendre après le service que je venais de lui rendre.

Indigné de sa conduite, je m'inclinai sans parler ; j'adressai quelques mots à la nièce, qui jusqu'alors s'était tenue à ses côtés, muette et comme perdue dans ses pensées, et j'allais sortir, lorsque la belle Espagnole s'anima : elle s'approcha vivement de moi, et détachant une bague de son doigt, elle dit avec un son de voix d'une douceur inouie : " Noble Fran-" çais ! généreux protecteur de vos ennemis, accueillez avec bonté ce " faible témoignage de ma gratitude, et souvenez-vous, en le regardant,

Digitized by Google

" d'Olivia Minerejas, dont la reconnaissance ne s'éteindra qu'avec
" la vie."

L'émotion arrêta sa voix; volontiers je lui aurais répondu ; je lui aurais dit que j'emportais son image gravée pour toujours au fond de mon âme : mais don César me poursuivait de ses regards haineux, et son aspect m'était si insupportable, que, sans parler, et portant seulement la main sur mon cœur, je quittai rapidement la chambre.

Nous venions de nous séparer à jamais. Je le savais, et j'en étais déchiré de douleur. Mais la tristesse ne devait pas trouver long-temps place dans mon cœur. Deux jours après, je rejoignis mon régiment, et dès-lors la guerre, avec sa capricieuse inconstance, s'empara tellement de toutes mes forces, de toute mon intelligence, que j'avais à peine le temps de donner une pensée à la ravissante Olivia ; et quand cependant son image m'apparaissait, ce n'était plus que le souvenir d'un beau rêve, que le regret d'une réalité perdue pour toujours.

Deux ans s'étaient écoulés ; j'avais parcouru presque toute l'Espagne à la tête de mon régiment, et je me trouvais de nouveau dans l'Aragon. Depuis quelque temps les habitans étaient devenus plus actifs et plus hardis dans leurs entreprises. Nos troupes avaient été employées sur d'autres points où les Anglais nous serraient de près, et plusieurs villes n'avaient gardé que de faibles garnisons. Aussi les Espagnols, profitant de cette circonstance, s'étaient emparés de plusieurs villes assez considérables. Parmi les points dont la possession était pour nous d'une importance extrême, se trouvait Barbastro, car il coupait toute communication entre la Catalogne et l'Aragon, tant qu'on n'aurait pas chassé les indigènes qui venaient d'y rentrer par trahison. La brigade dont mon régiment faisait partie reçut l'ordre de reprendre Barbastro à quelque prix que ce fût, et, pour épargner le sang, nous nous décidâmes pour un coup de main. Mais notre dessein fut trahi, et lorsqu'aux premiers rayons du soleil nous arrivâmes sous les murs de Barbastro, l'ennemi était préparé à l'attaque. Notre général commanda à l'instant l'assaut. Je frémis à cette nouvelle, car, au nom de Barbastro, ma première idée avait été pour elle, pour Olivia ; car, je le sentais alors, mon amour n'était pas encore mort au fond de mon cœur. Je pensais avec effroi aux périls sans nombre, aux horreurs qui pouvaient l'atteindre dans une ville prise d'assaut, et, pour la première fois de ma vie je regrettai d'être dans la cavalerie, car ainsi s'évanouit tout espoir de préserver des dangers le seul être qui faisait battre plus vite mon cœur.

Notre entreprise n'était pas aussi facile que nous nous l'étions imaginé, car Barbastro est très fortifié, et les patriotes armés qui en défendaient les murs étaient secondés par toute la bourgeoisie. Enfin, après deux heures d'un combat furieux, les nôtres escaladèrent les remparts; sans délai ils s'emparèrent de la porte la plus voisine, la firent sauter, et aussitôt je reçus l'ordre d'entrer avec mon régiment et de balayer les

Digitized by Google

rues. Bride abattue, suivi de tous mes braves, je m'élance dans la ville, je laisse mes gens se distribuer dans toutes les rues. Mais qui s'étonnera, qui pourra m'accuser si, dans ce moment, je n'ai d'idées que pour Olivia? Accompagné d'une douzaine des plus éprouvés de mes cavaliers, je me dirigeai vers sa demeure. Je n'y avais été qu'une fois, mais je ne pouvais me tromper. L'étincelle jaillissait derrière nous du pavé, et nous volions plus rapides que la tempête. Arrivé devant la maison, j'entendis un horrible tumulte et de vives détonations : il me semblait que les balles déchiraient mon propre sein.

Je saute de cheval, et, brandissant mon sabre, je franchis en volant l'escalier. Le premier objet qui frappa mes yeux fut un Espagnol blessé qui, à mon entrée, essaya de se lever de terre en dirigeant contre moi l'arme qu'il tenait à la main.

"Pedro! m'écriai-je, Pedro! où est donna Olivia? Parle!

"— Ah! monsieur, est-ce vous?" Et me reconnaissant à son tour: " C'est la sainte Mère de Dieu qui vous envoie...Là, montez l'escalier... " au bout du corridor... la dernière porte à droite..... la donna lutte con- " tre trois furieux... hâtez-vous avant qu'il ne soit trop tard... je ne puis " vous conduire, le coup m'a frappé trop juste...faites hâte, au nom de " tous les saints!"

Ces dernières paroles ne m'arrivèrent plus qu'au haut de l'escalier. Je volai vers la porte désignée : un verrou la fermait en dedans, et j'entendais des rires féroces entrecoupés de cris faibles et plaintifs d'une voix de femme. Avec l'effort du désespoir, avec une puissance de muscles que le danger du moment pouvait seul me prêter, je brise la porte, et je vis Olivia terrassée par les mains barbares d'un de nos fantassins. Je n'hésite pas un instant, et un coup vigoureux le renverse sanglant à côté de sa belle victime. Olivia pousse un cri perçant et s'évanouit. Mais les compagnons du blessé saisirent leurs armes et se précipitèrent avec fureur sur moi. " C'est bien! camarades! tuez-moi ce chien-là! " cria le soldat étendu à terre et tenant sa tête des deux mains; tuez-le, " et le diable même ne s'en souciera pas."

En vain criai-je à ces audacieux de s'éloigner, de respecter l'ordre d'un officier: dans un pareil moment, quand, après un combat meurtrier, le soldat a pris une ville d'assaut, l'officier a perdu presque toute autorité sur son corps, à plus forte raison sur les troupes d'une arme toute différente. J'aurais été massacré sans pitié si dans ce moment mes cavaliers n'étaient accourus à mon secours. Les fantassins furent domptés sans peine, et je me précipitai vers Olivia, l'angoisse au cœur d'être venu trop tard.

Mais bientôt elle ouvrit les yeux, et, en me voyant, elle se releva avec vivacité: " Pour la seconde fois mon sauveur, et d'un danger infiniment plus grand!" s'écria-t-elle. Et, brulante, elle me serra contre son sein.

Digitized by Google

Ce fut un moment d'inexprimable volupté, mais court comme tous ceux qui lui ressemblent. Ce qu'Olivia avait fait, la première effervescence de ses sentimens le lui avait arraché ; l'instant suivant lui rendit toute sa présence d'esprit. Honteuse, elle vit combien elle avait franchi les bornes des strictes bienséances ; ses bras retombèrent lentement et sans force de mon cou, et ce fut avec une froide cérémonie qu'elle me remercia de nouveau.

Mais cette seconde d'un ravissant oubli m'avait laissé lire jusqu'au fond de son cœur, et dans ce moment je n'avais pas besoin de plus pour me sentir au faîte du bonheur.

Je ne pouvais rester plus long-temps ; mon devoir me rappelait au combat ; mais je partais tranquille, car elle était en sûreté. Je saisis sa main, je la pressai contre mon sein et mes lèvres brûlantes ; puis, laissant quelques uns de mes soldats pour sauvegarde, et leur recommandant le vieux Pedro, je me jetai dans la mêlée.

Deux heures plus tard, mes gens me rapportèrent dans la maison d'Olivia, baigné dans mon sang, privé de connaissance. Poursuivant les fuyards avec trop d'ardeur, nous étions tombés dans une ambuscade. Là, un coup de crosse sur la tête m'avait renversé de cheval, une balle m'avait fracassé le bras droit.

Comme mon domestique me le rapporta plus tard, Olivia était tombée dans un morne désespoir lorsqu'elle me vit dans cet état ; et ce ne fut qu'après l'assurance solennelle du chirurgien que mes blessures n'étaient point mortelles, et qu'il me fallait seulement du repos et des soins, ce ne fut qu'alors que la tranquillité parut rentrer dans son cœur.

Dès ce moment, comme une tendre sœur, elle ne quitta plus mon lit de douleur, et ne souffrit pas qu'un autre me donnât les médicamens ; elle me rendit mille autres petits services qui font tant de bien aux malades. Oui, je n'en pouvais plus douter, dans son cœur aussi, malgré cette farouche haine nationale, l'amour avait su se frayer un passage. Et lorsque, grâce à ses tendres soins, je marchai à grands pas vers la guérison, et que, la poursuivant de l'aveu de ma passion, je la pressai de devenir ma compagne, elle m'avoua qu'elle n'aimait que moi, que jamais elle n'appartiendrait à un autre, et cependant elle refusa avec fermeté de s'unir à moi pour la vie.

En vain je l'accablai de prières pour m'expliquer les raisons d'un désespérant refus : long-temps elle résista ; mais enfin, vaincue par ma douleur, elle me dit que, " malgré son amour ardent, éternel, elle ne tendrait jamais la main à un homme qui combattait sa patrie adorée.

"— Mais si je quitte le service, dis-je, pourras-tu oublier, ma bien-" aimée, qu'un jour je portai les armes contre l'Espagne ?" Et mon œil était fixé sur le sien afin de lire la réponse de son doux regard.

" Oh ! alors, murmura-t-elle, rougissant ;" et elle cacha sa tête dans mon sein.

Digitized by Google

" Mais ton oncle ? repris-je en hésitant, lui qui, dans chaque individu,
" poursuit toute la nation française d'une haine implacable, consentira-
" t-il jamais à notre union?"

" — L'infortuné paya sa haine de sa vie — me dit elle tout bas.
" Lorsque vous donnâtes l'assaut à Barbastro, il se mit à la tête des
" bourgeois armés à la hâte, et mourut en défendant un poste dangereux.
" Avec lui tomba le dernier de mes parens mâles, et je suis maintenant
" libre, maîtresse de ma volonté ; mais aussi seule, abandonnée, sans
" protection !" Ses larmes coulèrent abondantes à ces paroles, versées
au souvenir d'un père et d'un frère.

Je respectai sa douleur ; et après un long silence seulement, je commençai : " Tu n'es pas seule, mon amie, tu n'es pas sans protection,
" car aujourd'hui même je demande mon congé. Le médecin me dé-
" clara, il y a quelques jours, que je ne recouvrerais jamais l'usage
" complet de mon bras, et ainsi j'ai une occasion honorable d'abandon-
" ner le service."

Ce que j'avais dit arriva. Je reçus mon congé dans les termes les plus gracieux, et bientôt Olivia devint ma femme. Je convertis en argent sa fortune assez considérable, et, accompagné du vieux Pedro et d'une épouse chérie, je retournai en Allemagne, ma patrie.

Olivia s'est habituée au rude climat du Nord, et encore maintenant elle bénit avec moi l'imprudence du capitaine Davaux, qui s'exposa à l'embuscade de la forêt ; car s'il eût écouté la voix de la prudence, jamais je n'aurais connu Olivia, du moins avec des circonstances aussi extraordinaires, qui seules étaient capables de calmer ces haines nationales.

Quand nous songeons à cet accident qui, pour nous, eut des suites si heureuses, notre joie n'est troublée que par un nuage de mélancolie et de tristesse, au souvenir de la perte douloureuse des parens et du frère d'Olivia ; mais le temps a passé aussi sur cette blessure.

F. Mathias.

LORD CHATTERTON.

Tout le monde sait que Chatterton était un beau jeune homme au front pâle et aux cheveux bruns, qui n'écouta pas les conseils d'un quaker, mais fit de la poésie sur son lit, inspira de l'amour à une honnête femme, reçut des gâteaux de deux jolis enfans, et d'un grand seigneur une place de valet de chambre, vit attribuer ses vers comme Virgile à un autre, et,

Digitized by Google

de douleur, but soixante-dix grains d'opium: ce qui fit bien de la peine à la femme qu'il aimait. Tout le monde sait cela depuis qu'un de nos plus grands poètes en a fait un de nos plus beaux drames. Mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est ce que je vais raconter.

Quand le quaker eut dit : *il est mort !* et puis : *elle est morte !* la toile se baissa et les cokneys de Londres ne virent plus rien ; mais John Bell appela ses domestiques, fit retirer les enfans et porter madame Bell sur son lit. Il envoya chercher un médecin et un notaire; un notaire, pour établir ses droits de conjoint survivant; un médecin, pour constater les décès et acheter le corps du poète. Le notaire et le médecin arrivèrent et comme Bell allait vite en affaires, chacun se mit à l'œuvre aussitôt. Le notaire ajusta ses lunettes sur son nez et ouvrit le testament de madame Kitty Bell; le médecin alla jeter un coup d'œil sur le corps qu'il venait d'acheter. Le quaker était assis et lisait la bible sous son grand chapeau: " Mon Dieu! disait le quaker, mourir à dix-huit ans !"

— Ce jeune homme n'est pas mort, dit le médecin.

John Bell dit en grommelant: s'il n'est pas mort, docteur, son corps n'est pas vendu ; qui me paiera son loyer maintenant?

Et le notaire dit en ôtant ses lunettes: " Si madame Kitty Bell n'est pas morte non plus, c'est dommage d'avoir fait l'ouverture de son testament."

— Madame Bell est morte, dit le médecin.

Chatterton avait bu l'opium de sa fiole, mais au lieu de mourir, il s'était endormi. Le quaker l'avait cru mort; Kitty avait cru le quaker et elle s'était laissé mourir franchement, comme une honnête femme qu'elle était.

L'amour est un ange que l'on pourrait nommer l'ange gardien des douleurs. La femme est sublime. Soyez malheureux comme Chatterton, vous serez aimé comme lui.

Pendant que John Bell, le quaker, le médecin et le notaire, faisaient ces réflexions ou d'autres, des claquemens de fouet, des grondemens de roues, des piétinemens de chevaux se firent entendre dans la rue et un riche équipage s'arrêta devant la porte.

Chatterton, avant de se retirer dans la solitude, avait traversé la vie brillante et les routs de Londres avec Lauderdale et Talbot. Il s'était jeté dans le tourbillon comme un poète, sans souci du lendemain. Le monde qui le voyait beau et à la mode sur ses tapis de velours, ne s'était pas informé s'il avait pour demeure une mansarde ou un palais. Chatterton s'était plus à ce contraste. Il avait adoré cette double vie de poètique misère et d'élégance puérile et chaque soir il avait quitté sa

Digitized by Google

petite chambre sous les toîts et son pourpoint usé pour se mêler en habit de soie aux fêtes des ladys et des lords.

Chatterton avait un beau visage pâle et des yeux d'aigle. Un soleil de poésie resplendissant dans ses yeux et sur ce visage. Son esprit avait du cœur. Sa parole était douce et voilée. Lady Amundeville se prit d'une belle passion pour lui.

Lady Amundeville était une beauté anglaise, blanche, avec une taille mince, des cheveux blonds et des yeux bleus. Elle était sentimentale, romanesque et désespérait de ses rigueurs la foule d'adorateurs dandys qui se pressait autour d'elle. Quand elle aperçut Chatterton, elle sentit que le destin de sa vie était fixé. Chatterton voyait de plus haut et de plus loin que toute cette nuée de fashionables, ou plutôt il était le seul qui vît au-delà d'un ruban ou d'un gant. Lady Amundeville d'abord se trouva l'âme plus grande auprès de Chatterton. Elle s'avoua qu'il était sublime, bientôt qu'il était aimé.

Chatterton quitta Londres avant de savoir sa bonne fortune. Lady Amundeville avait gardé son secret, et deux choses manquaient à Chatterton pour le deviner; il n'était encore ni fat, ni amoureux. Lady Amundeville resta seule avec son amour; et comme c'est l'ordinaire quand il est vrai, son amour augmenta. Puis elle apprit que Chatterton était l'auteur des poëmes de *Rowley*, puis enfin qu'il mourait, faute d'un morceau de pain, dans la maison de l'honorable industriel John Bell. A cette nouvelle, l'ange, dont je parlais plus haut, déploya ses grandes ailes dans son cœur. Veuve, sans enfans, maîtresse de son bien, elle avait assez d'or pour faire de Chatterton un nabab et un comte, assez d'amour pour en faire son mari quoiqu'il ne fût ni comte ni nabab. Elle demanda ses chevaux et partit en grande hâte pour lui offrir tout cela.

Même chose arriva chez nous, dit-on, à Malfilâtre; mais lady Amundeville est la première en date; ne l'oubliez pas.

« Où est M. Chatterton ? dit lady Amundeville."

— Ce jeune homme a décidément de belles connaissances, dit John Bell."

Le médecin conta le drame qui venait de se passer. Lady Amundeville rougit, et un peu de jalousie se glissa dans son cœur Mais Kitty Bell était morte, et les femmes aiment bien plus celui que d'autres femmes ont aimé. Pourquoi cela ? Je n'en sais rien.

"M. Chatterton est mon parent, dit lady Amundeville."

On porta Chatterton dans la voiture de milady. Milady s'assit près du poète endormi. Les chevaux volèrent, et le beau couple entra sous la voûte du château d'Amundeville.

D

Digitized by Google

Quand Chatterton s'éveilla, ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune lady assise près de son lit.

"Mon dieu ! dit-il, vous avez pris le pauvre poète en pitié ; je suis dans le ciel.

— Vous êtes sur la terre, dit lady Amundeville, mais vous êtes chez moi."

Les regards de Chatterton se promenèrent avec étonnement sur les tentures de soie qui se drapaient avec grâce au-dessus de sa tête, sur les meubles de laque, les vases de porcelaine, et les glaces de Venise, qui décoraient l'appartement.

" Ah ! dit-il avec un soupir, je n'avais vu que vos yeux !"

Lady Amundeville fut flattée de ces premiers mots du poète.

" Chatterton, dit-elle en souriant, vous êtes ici dans le pays des Fées. Vous avez vécu dix-huit ans chez les hommes ; une triste vie, n'est-ce pas ? Vous êtes maintenant chez le roi Obéron et la reine Titania. Les larmes que vous avez versées là-bas vous seront ici des perles et des diamans ; car le roi et la reine vous aiment, Chatterton."

Lady Amundeville était plus belle que le ciel et les Fées. Un léger incarnat illuminait ses joues. Le poète restait immobile, et retenait le souffle de ses lèvres, comme s'il eut craint de faire évanouir l'apparition.

"Chatterton, dit lady Amundeville, les poètes, sur la terre, sont de beaux enfans nus que les épines déchirent toujours. Vous serez un lord ici ; vous aurez un palais, et de jeunes pages vous serviront à boire dans des coupes d'or."

— " Lady Amundeville ! ! dit le poète."

— " Prenez-garde, dit-elle, vous allez rompre le charme ? Vous vouliez vous tuer, méchant ! Dieu ne le voulait pas. Et je suis venue, moi ; j'ai pris le pauvre ange dans mes bras, et je l'ai conduit ici. Je ne veux plus que vous songiez à vos douleurs passées. Je vous aime. Je ne veux pas que des heureux comme Talbot et Lauderdale puissent avoir lieu de plaindre un malheureux comme vous. Chatterton, vous serez lord comme eux, et je serai votre femme.

Deux mois après, le chapelain du château célébrait le mariage de haute puissante dame lady Amundeville avec sa seigneurie lord Chatterton, comte de Rochester, Glocester, Plymouth, Falmouth, etc.

L'imagination de Chatterton avait bien travaillé ces deux mois-là. Il avait pleuré d'abord la douce Kitty Bell. Il avait commencé même sur ce sujet une ballade dans le genre de Chaucer. Mais la tendresse jalouse de lady Amundeville ; les beaux yeux bleus humides de lady Amundeville ; la grâce élégante et aristocratique de lady Amundeville arrêtèrent la ballade de la douce Kitty Bell.

Chatterton fit alors des projets d'avenir.

" Me voilà riche, dit-il, j'ai une femme que j'aime, et j'en suis aimé. J'ai un nom, un rang à la cour. Je ne dépends plus maintenant des ca-

Digitized by Google

prices d'un libraire. Je ne crains plus les jugemens du public. Je puis faire de l'art pour l'art. O mon brave chef Harold! ô ma bataille d'Hastings! J'ouvrirai mes salons à tous les grands poètes, et puis je voyagerai. Nous voyagerons, Édith, nous verrons l'Italie, l'Espagne, l'Orient. Édith, tu es mon bon ange; que je suis heureux!"

Lord et lady Chatterton partirent pour Londres. Ils avaient une voiture à six chevaux. Les chevaux dressaient la tête; la voiture brûlait le pavé; les domestiques se tenaient droit sur leur siège; les cokneys se mettaient aux fenêtres pour voir passer l'équipage; c'était une entrée digne d'un lord et d'une lady comme lord et lady Chatterton.

Lord Chatterton passa devant la maison de Kity Bell. Il fit arrêter sa voiture, et descendit avec sa blanche lady.

John Bell grondait ses ouvriers plus fort que jamais.

" Non, non, disait-il, pas un sou de plus. Si vous n'êtes pas contens allez chez d'autres. Je ne connais que cela, moi."

Le quaker, assis sur le fauteuil au pied de l'escalier, lisait la Bible aux deux petites filles en deuil.

" Je veux revoir la chambre où j'ai tant souffert, dit lord Chatterton.

Le quaker se leva, le reconnut et lui serra la main. Les petites filles le reconnurent aussi.

" Chers enfans!" dit Chatterton en passant les doigts dans leur chevelure blonde.

Lord et lady Chatterton montèrent l'escalier que la pauvre Kitty Bell avait descendu pour mourir. A mesure que Chatterton s'élevait dans cette région de douloureux souvenirs, une poésie pleine de tristesse s'étendait sur son âme. Son titre de comte et sa richesse lui semblaient bien peu de chose auprès de l'ideal grandiose qu'il retrouvait là. Chaque atome de l'air qu'il respirait lui rappelait cette noble muse, la douleur. Sa petite cellule se peuplait de fantômes évoqués autrefois par son imagination, et quand il revint dans la chambre où Kitty Bell n'était plus, il semblait tout honteux de son bonheur.

" Mon ami, dit-il au quaker, vous allez venir loger chez moi.

— Tom, dit le quaker, je ne quitterai pas ces deux enfans.

— Eh bien, dit Chatterton, si je pouvais faire quelque chose pour eux ou pour vous?

— Ces enfans n'ont besoin de rien, dit le quaker, et moi bien moins encore. Mais toi que je porte dans mon cœur, écoute les conseils d'un vieil ami. Tu as besoin de conseils, puisque tu es riche. Prends garde que le génie ne suffit pas aux yeux de Dieu pour absoudre de la richesse. Celui-là doit avoir de l'or, disent les Orientaux, qui a la main ouverte; celui-là doit être riche, qui a la charité."

Digitized by Google

Le quaker donna le baiser de paix à Chatterton sous son grand chapeau. Les deux jeunes gens remontèrent en voiture ; les postillons firent claquer leur fouet, les nobles chevaux piaffèrent ; les beaux hôtels de Londres passèrent avec la rapidité de l'éclair sous les yeux de milord, et, en quelques minutes, il se trouva dans ses appartemens somptueux de Chatterton'square.

Il y avait trois salons qui se suivaient tous les trois. Chaque salon avait trois fenètres qui regardaient Hyde-Park. Les plafonds étaient hauts et décorés de sculptures ; des tentures de Pékin, de velours et de damas tombaient sur les lambris, et le parquet se cachait sous des tapis de Perse. La chambre de lady Edith était bleu et argent ; son boudoir octogone avait sur ses panneaux des déesses, des bergères et des tourterelles ; une porte de glace séparait ce boudoir de la bibliothèque de Chatterton, La bibliothèque recevait le jour d'une fenêtre gothique ; on voyait sur les vitraux des casques, des écussons et des sujets de tableaux tirés de la bataille d'Hastings. De vieux poëmes reliés à la manière du moyen-âge, des manuscrits précieux, des recueils de chroniques et de chartes remplissaient les rayons de la bibliothèque : c'était un parfum de poésie dans cette solitude qui fit rêver lord Chatterton.

" Ah ! dit-il, Edith ! être deux, être seuls, au milieu des visions qui flottent dans ce monde magique, ce sera trop de bonheur !"

Cette nuit-là, Chatterton fit des vers, et le lendemain, il les dit à la blanche Edith. La blanche Edith trouva ses vers superbes, et elle en était encore toute ravie quand sa mère entra.

" Mignonne, dit lady Fistz-Fulk, vous prolongez un peu trop la lune de miel. Vous devriez songer à présenter lord Chatterton dans sa famille. Lord Stanley m'en parlait hier soir. Il serait inconvenant de tarder davantage."

Lord Chatterton avait des oncles, des tantes, des sœurs, des frères, des cousins et des arrière-cousins. Ces arrière-cousins, cousins, frères, sœurs, tantes et oncles, habitaient Londres. C'était la coterie élégante et aristocratique de Londres. Tout cela se tenait, se toisait, se déchirait se vantait, se voiturait, se visitait à toute heure du jour. Chatterton employa, de par la loi des convenances, trois semaines en déjeunés, dinés, soupés, visites du matin, visites du soir, promenades à pied, en voiture, à cheval, et en frais de gentillesse et d'amabilité pour tous ces parens jeunes et vieux. Il est vrai que pendant ce temps il ne fit pas de vers, mais en revanche il eut un tel succès auprès de son aristocratique famille, qu'elle ne pouvait plus se détacher de lui.

Londres mit bientôt sa robe d'hiver, toute panachée de routs, toute brodée de bals, toute festonnée d'élégance et de fashion. Edith était femme à la mode autant que femme romanesque ; puis elle avait un crime à se faire pardonner. Elle savait que le monde est tout-puissant ; il vous tient par des liens frèles en apparence, comme ceux de Lilliput ;

Digitized by Google

mais ces liens, le géant Gulliver n'a pu les rompre, et le géant Byron a souffert cruellement pour les avoir brisés. Lady Chatterton, avec un sentiment délicat de la poésie, possédait cette finesse de tact qui suit la chaîne des convenances sociales jusque dans ses ondulations les plus imperceptibles. Elle résolut de vivre la vie de la foule ; de ne monter sur aucun piédestal, et de se faire pardonner les joies de son cœur en marchant comme les autres sur le pavé du temple.

Lady Chatterton alla dans le monde ; lord Chatterton l'y suivit. Lord et lady Chatterton étaient sur toutes les listes. L'ambassadeur d'Autriche, l'ambassadeur de France, lady Lyndhurst, lady Buckingham, lady Granville, tous les grands noms de l'époque et le plus grand de tous, le roi, donnèrent cet hiver-là des fêtes admirables. Chatterton fut obligé de joindre à ses trois cents parens et parentes, quinze cents amis et connaissances de bal et de rout. Lady Chatterton *prit un jour* : il fallut que Chatterton jouât ce jour-là son rôle de maître de maison. Lady Chatterton donna des bals ; il fallut que Chatterton fît bouleverser les trois salons, la chambre bleue, le boudoir et la bibliothèque, et les vieux livres, pour que ces bals pussent être les plus beaux de la saison. A dater de ce moment, ce fut un tourbillon qui emporta pêle-mêle les heures, les minutes, les jours, les nuits, et les pensées de Chatterton.

" Je travaillerai cet été, dit-il."

L'été vint. Amundeville était à cinq milles de Londres. Chatterton avait trois cents parens et quinze cents amis. Ces amis et ces parens avaient des chevaux de race, des landaws, des calèches, des wiskis et des tilburis. Une lady à la mode, comme lady Chatterton, ne pouvait fermer à tout ce beau monde la porte de son castel. Chatterton eut tous les jours cinquante personnes chez lui.

On faisait peu de vers au château d'Amundeville, mais beaucoup de chasses à pied, à cheval, au chien courant, au chien couchant, au lièvre, au cerf, au renard. Chatterton se démit le poignet, se cassa le nez, et s'égratigna le visage, pour s'acquérir un nom parmi les chasseurs au clocher. On sait que Byron se croyait un dandy, Voltaire un gentilhomme, le cardinal Richelieu un poète ; Chatterton mit sa gloire à être lord et gentleman, parmi les gentlemen et les lords.

Cependant la vie élégante et fashionable entrait chez lui par tous les pores. Elle amollissait peu à peu ses fibres, et s'il avait encore une voix pour dire à lady Edith des paroles d'amour, ses lèvres ne pouvaient plus prononcer les mots magiques qui faisaient frémir dans leur poussière les corps des chefs tombés à la bataille d'Hastings.

Il se sentait parfois une grande douleur et comme une honte amère de se voir si petit ; mais les courans du monde venaient le prendre au milieu de sa rêverie, et force lui était de s'abandonner au mouvement des vagues.

Digitized by Google

Enfin après un an de cette vie oisive et agitée, il fit un effort pour en sortir.

" Allons en Italie, dit-il à lady Chatterton."

Lady Chatterton fut ravie du voyage. Elle commanda une voiture à son sellier. Il y avait un lit dans cette voiture, un buffet, une table à écrire et une bibliothèque. Cette voiture était énorme. Lady Chatterton voulait que sa fille qui avait six mois et la nourrice de sa fille et sa bonne, pussent y trouver place. Les autres domestiques étaient dans une voiture de suite. Les chevaux de poste arrivèrent, et l'on courut vers Douvres au galop.

" Italie ! disait le poète ! Là je serai seul ; là je serai libre ; là je pourrai me donner à mes rêves sans craindre d'être éveillé."

Lady Chatterton avait des lettres pour toutes les villes d'Italie. Elle voulut passer le carnaval à Venise et la Semaine-Sainte à Rome. A Rome et à Venise, Chatterton retrouva le rout sous le nom de *conversazione* ; il retrouva les bals et les concerts, les visites et les promenades à cheval, les amis, les parens, les oisifs. Londres enfin, sous un ciel plus doux.

Si, par un beau soir, il se faisait conduire sur la mer, lord Graceful et lord Dandy le suivaient en gondole et mettaient la broderie de leur veste de soie entre les étoiles et lui.

S'il montait sur la crête du Vésuve, comme René sur l'Etna, il y voyait la figure longue d'un lord compatriote disant à sa lady : " *Very fine exhibition, very fine indeed !*"

Ou le baron de Thunder-ten-tronk, parlant avec enthousiasme de son château de Westphalie, le meilleur des châteaux possibles, et de son philosophe Pangloss, le plus grand des philosophes !

Ou bien encore le sémillant et président français Dupaty, fier de causer *Newton and liberty* avec un lord anglais et d'essayer sur lui l'esprit alambiqué de ses lettres sur l'Italie.

Chatterton revint à Londres furieux.

" Edith, mia cara, dit-il, quel bonheur ce serait de renfermer notre vie dans notre intérieur, de ne voir personne, de ne plus aller au bal, de ne plus faire de voyages, et de nous créer à tous deux une solitude dans le château d'Amundeville !"

Chatterton passa deux jours à Londres. Il fit part de son projet à lady Fistz-Fulk. Lady Fitz-Fulk se fâcha tout rouge ; Chatterton fut inébranlable ; il dit hautement qu'il se retirait à la campagne et qu'il ne voulait y voir personne.

" Mais vos amis, dit lady Fistz-Fulk ?

— Pas un ami, dit Chatterton.

— Vos parens ?

— Pas un parent."

La résolution de lord Chatterton fit grand bruit dans le monde. Elle

Digitized by Google

fut pendant un mois le sujet de toutes les causeries de rout. Chacnn variait le thème à sa manière. Lord Chatterton était ruiné; il était avare ; il était jaloux. Le château d'Amundeville renfermait une belle prisonnière qu'il fallait délivrer, et quoique le moyen âge ne fût pas de mode alors, plus d'un galant chevalier en poudre et en bas de soie essaya de mettre à fin l'aventure. Ces essais brouillèrent Chatterton avec un millier d'amis et une centaine de cousins et arrière-cousins. Mais

Que ne brave-t-on pas quand on marche à la gloire!

Chatterton et sa blanche lady se firent un petit Parnasse au château d'Amundeville. Les bruits de la ville de Londres venaient mourir sur leurs tapis de gazons, et les brises du soir n'enlevaient que des chants de poésie au mystère de leurs buissons de roses. Cette vie arcadienne et pastorale parut douce d'abord à lady Chatterton.

Pendant que milord faisait son poëme,milady lisait un roman au fond de son cœur. Mais le poëme de milord dura plus long-temps que le roman de milady, et alors . . . alors . . .

— Ma foi! rien n'est hideux comme un poète en mal d'enfant. Cette plume qui crie sur le papier, ces yeux qui s'égarent, ces cheveux qui se hérissent, ces doigts qui se crispent sur le front, cette parole brusque et dure qui repousse comme des interruptions les plus caressantes et les plus douces paroles.

Quand le roman de milady fut fini, comme le poëme de milord durait encore, milady prit un autre roman, un. . . un. . . un petit cousin que milord introduisit lui-même dans le château d'Amundeville ; pauvre lord Chatterton !

Enfin ce grand poëme, fils de la solitude, et qui avait coûté si cher, venait d'être terminé. Lord Chattertonn partit pour Londres ; le galop des chevaux était trop lent au gré de son impatience. Il salua les fumées de la ville, comme il aurait salué les fumées de la gloire, et ne put retenir un cri de joie quand il se vit dans sa bibliothèque de Chatterton'square.

Chatterton lut son poëme : c'était la conquête de l'Angleterre par les Normands. Il fut convenu que Guillaume ressemblait à lord Headfool ; Harold, à lord Mindless ; la reine Hedwidge, à lady Sinclair ; la sorcière Ethelrède, à lady Pembroke ; et que lord Chatterton avait tout bonnement versifié les mille et un " on dit de rout."

Ce serait un singulier livre, un livre comme celui-là. Il serait faux. Le grand monde n'est pas plus une Gomorrhe qu'un Eden. C'est un pays où il se dit beaucoup de mal, où il s'en fait très peu. Il y passe des ombres de vice, comme ailleurs des ombres de vertu. Les écrivains qui écoutent par le trou de la serrure les causeries du salon, crient bien haut sur les toits que toutes les femmes sont perdues

Digitized by Google

et tous les maris trompés Que voulez-vous ? Ils n'ont vu que les ombres.

Toutes les coteries de Londres se soulevèrent contre lord Chatterton. Les femmes s'indignèrent, les hommes s'écrièrent, les vieillards dirent: " Ce n'était pas ainsi de notre temps."

On effraya tellement lady Chatterton, qu'elle alla se jeter aux pieds de son mari, sanglota, pleura, pria et jura qu'elle serait la plus malheureuse des femmes, si le poëme voyait le jour

Lord Chatterton jeta son manuscrit au feu.

Lord Chatterton fit bien. Que lui servait d'être poète, lui homme du monde, homme riche, homme à la mode ! Lord Chatterton apprit à danser le menuet, à boxer, à boire et à chanter ; il conta des histoires, aiguisa des bons mots, et dessina le paysage avec un remarquable talent d'amateur ; il fit merveilleusement la révérence aux dames, et quand on lui montra dans un coin du salon un homme pâle, grave, gauche, timide et délaissé :

" Oh ! dit-il avec un geste de mépris ! c'est un artiste, c'est un poète."

Quand j'eus l'honneur de voir lord Chatterton, c'était en 1817. J'avais fait un petit voyage à Londres cette année-là pour manger du rosbeef avec mon bon ami Murray, le libraire de Byron. Murray s'intéressait beaucoup à un pauvre jeune homme qui fassait de fort beaux vers, mais qui mourait de faim. Comme j'avais eu l'occasion de rendre quelques services à lord Chatterton pendant un de ses voyages sur le continent, je me chargeai de solliciter pour la misère du poète auprès du noble lord. Je trouvai sa grâce dans un de ses beaux salons de Chatterton square. C'était un petit vieillard bien gras, bien joufflu, bien rosé, poudré à blanc, qui tenait sa tête bien droite et jouait une partie de tric-trac avec un neveu, futur héritier de sa pairie. Lady Chatterton regardait danser au piano un essaim de petites filles. Elle me reçut avec tout plein de grâce, eut la bonté de se rappeler mon nom, et de me présenter à lord Chatterton. Milord m'écouta fort poliment, me reconduisit jusqu'à la porte, et me dit : " Je suis désolé, M. Bach, je ne puis " rien pour votre ami : j'ai mes pauvres, voyez-vous ! et mes fermiers ne paient pas."

Samuel BACH.

Digitized by Google

LA HARPE,

TRADUIT DE TH. KŒRNER.

Sellner vivait auprès de sa jeune femme dans les premières douceurs de la plus pure félicité; un ardent et unique amour, un amour éprouvé avait été le sceau de leur union. Ils se connaissaient depuis bien long-temps; mais la prudence de Sellner l'avait engagé à ne découvrir que peu à peu le but de ses désirs. Enfin il reçut le brevet de l'emploi qu'il sollicitait, et le dimanche suivant il conduisit comme épouse dans sa demeure nouvelle la jeune fille qu'il avait tant aimée. Après ces longues journées pleines de contrainte, ces jours de félicitations et de fêtes de famille, ils purent enfin jouir de leurs douces soirées dans une paisible solitude que jamais un tiers ne venait interrompre; des plans pour l'avenir, la flûte de Sellner et la harpe de Joséphine, remplissaient ces heures délicieuses qui paraissent toujours si courtes à ceux qui s'aiment bien; et l'accord parfait l'accord suave et tendre de leurs instrumens leur semblait un présage heureux de leur destinée.—Un soir, après s'être abandonnés plus long-temps et plus que de coutume aux charmes de la musique, Joséphine se plaignit d'un violent mal de tête; déjà le matin elle avait éprouvé une attaque de nerfs, qu'elle avait cru devoir cacher à la sollicitude de son époux, et maintenant le commencement d'une fièvre sérieuse se trouvait excité par l'enthousiasme musical joint à l'irritation nerveuse. On fit aussitôt chercher un médecin, Sellner l'interrogea avec anxiété; mais le médecin n'attacha à ce mal-aise aucune importance, et promit pour le lendemain un entier rétablissement. Le lendemain, après une nuit fort agitée, l'état de la pauvre Joséphine offrait tous les symptômes d'une fièvre nerveuse fort grave: alors le médecin employa tous les remèdes possibles, et malgré les secours de l'art, la maladie empira tous les jours jusqu'au neuvième; Joséphine elle-même sentit que l'extrême affaiblissement de son système nerveux ne lui permettrait pas de supporter son mal plus long-temps (déjà le médecin l'avait dit à Sellner.) Bientôt elle sentit que sa dernière heure allait arriver, et elle l'attendit avec une tranquille résignation. " Cher Édouard, dit-elle à son mari, en l'embrassant pour la dernière fois, c'est avec une profonde tristesse que je quitte ce monde, où je te laisse, où j'étais si heureuse avec toi; mais si à l'avenir tu ne peux plus trouver le bonheur dans mes bras, l'amour de Joséphine t'entourera du moins comme un génie fidèle, et planera sur toi jusqu'à ce que nous nous retrouvions là-haut!"—Après cette promesse, elle retomba sur son lit et

Digitized by Google

s'endormit doucement pour l'éternité.—Ce que souffrit Sellner est au-dessus de toute expression; long-temps il fut aux prises avec la mort; a douleur avait ruiné pour toujours sa santé, et lorsqu'il releva d'une maladie de plusieurs semaines, il n'y avait plus en lui aucune force de jeunesse. Il tomba dans une sombre apathie, qui le préserva cependant du désespoir, et une douleur silencieuse sanctifiait tous les souvenirs de sa bien-aimée : il avait laissé la chambre de Joséphine dans l'état où elle se trouvait à l'heure de sa mort ; sur la table à ouvrage étaient encore des broderies commencées, et la harpe, muette et solitaire, était debout dans un coin de l'appartement.—Tous les soirs Sellner venait rêver dans ce sanctuaire de ses amours; il s'appuyait à la fenêtre comme autrefois, prenait sa flûte et en jouait comme au temps de son bonheur; seulement à de longs intervalles une larme tombait en silence sur l'instrument, et des sons tristes et pleins de langueur semblaient raconter sa souffrance à celle qu'il aimait. Un soir il était comme à l'ordinaire dans la chambre de Joséphine, perdu dans le vague de son imagination; un pâle clair de lune entrait par la fenêtre et vacillait dans la chambre, et du haut de la tour du château le garde de nuit criait *neuf heures ;* aussitôt les cordes de la harpe résonnèrent doucement comme agitées par un esprit léger ou par le vent du soir. Étonné, interdit, Sellner se tait, il écoute, et les sons de la harpe cessaient en même temps que ceux de sa flûte. Alors il commence avec une profonde émotion un air favori de Joséphine, et des sons d'abord faibles et puis plus forts, toujours plus forts, l'accompagnèrent dans un accord parfait. Sellner, dans un frisson de joie qui tenait du délire, se jette à genoux, et ouvre ses bras comme pour y recevoir un objet chéri. Aussitôt l'air s'agite un instant autour de lui, il sent comme un zéphyr du printemps rafraîchir son visage et soulever ses cheveux, tandis qu'une lumière pâle et blanchâtre semble flotter auprès de la harpe, et vient se jeter sur son sein. " Esprit céleste, s'écria-t-il, je te reconnais; ombre sainte, ma bien-aimée Joséphine, tu me promis de m'entourer de ton amour; tu as tenu ta parole ; je sens ton haleine, tes baisers sur mes lèvres ; je me sens embrassé par ton image."—Avec un enthousiasme de bonheur, Sellner saisit de nouveau sa flûte, et la harpe l'accompagna encore; mais les sons devinrent toujours plus faibles, jusqu'à ce qu'ils se perdissent en de longs accords. — Les forces vitales de Sellner, déjà si affaiblies, furent violemment ébranlées par les événemens de cette soirée. Il fut se coucher plein de trouble, et ses rêves brûlans de la nuit lui firent entendre sans cesse l'harmonie d'une flûte et d'une harpe. Le lendemain, abattu par l'agitation de son sommeil, il se leva fort tard; bientôt il sentit dans tout son être un inconcevable saisissement, et le pressentiment de sa fin prochaine s'empara de lui comme une conviction. Avec une extrême langueur il attendit l'heure du soir, et quand elle eut sonné, il se transporta dans la

Digitized by Google

chambre de Joséphine avec une crédule espérance, et à peine eut-il commencé à jouer, que la harpe l'accompagna doucement comme la veille ; mais bientôt le son augmenta de force jusqu'à ce qu'enfin la harpe trembla sous de brillans et pleins accords. Quand Sellner se tut, la harpe cessa tout à coup, et l'ombre pâle et blanchâtre s'élança vers lui. Dans son extase, le pauvre Sellner ne put qu'exhaler ces paroles: "Oh Joséphine ! Joséphine ! prends-moi ! emporte-moi hors de ce monde !"—La harpe prit, comme la veille, congé de lui dans un adieu plein de douceur, et les sons s'éteignirent peu à peu en d'insaisissables accords, comme une musique qui s'éloigne. Sellner rentra dans sa chambre encore plus épuisé que la veille par cette apparition, et son fidèle serviteur fut si effrayé de l'altération de ses traits et du désordre de ses idées, qu'il fit aussitôt chercher un médecin. Cé médecin était l'ancien ami de Sellner; il le trouva dans un violent accès de fièvre, qui offrait les mêmes symptômes qu'il avait jadis observés dans Joséphine, mais à un degré beaucoup plus fort. Sellner passa la nuit dans un continuel délire, pendant lequel Joséphine et sa harpe semblèrent seules occuper son imagination. Vers le matin il fut plus tranquille, le danger était passé, le médecin répondait de sa vie ; et pourtant le malade parlait de sa mort avec toujours plus de certitude. Enfin il découvrit à son ami tout ce qui lui était arrivé pendant les soirées précédentes ; mais il ne put jamais obtenir que le phlegmatique docteur manifestât là-dessus son opinion.—Lorsqu'il fut tout-à-fait nuit, Sellner, plus affaibli, plus accablé que jamais, demanda d'une voix tremblante qu'on le conduisît dans la chambre de Joséphine. Sur le seuil de la porte il remercia tous ses gens après leur avoir dit adieu, et ne garda auprès de lui que le docteur. Lorsqu'il fut placé dans un fauteuil, Sellner jeta autour de lui des regards pleins d'une douce sérénité ; il salua d'une larme silencieuse chaque souvenir de sa bien-aimée, et parla avec calme et certitude de la neuvième heure, comme de l'heure de sa mort. Le moment approchait cependant, et bientôt le garde de nuit cria neuf heures ! Alors le visage de Sellner s'éclaircit, une vive émotion anima encore une fois son teint pâle. "Joséphine ! s'écria-t-il comme inspiré, Joséphine ! oh viens me saluer d'une dernière apparition, que je te sente là près de moi."—Alors la harpe fit entendre des accords semblables à des chants de triomphe, et une blanche lumière voltigea autour du mourant. "Je viens, je viens!" s'écria-t-il en se levant, puis il retomba sur son siége, et sembla lutter un moment avec la vie ; mais bientôt il rendit le dernier soupir, et toutes les cordes de la harpe éclatèrent en même temps comme brisées par une main surnaturelle.—Le médecin ressentit un violent tremblement, il ferma les yeux du défunt, qui semblait paisiblement endormi, et quitta la maison avec une sérieuse émotion. Long-temps le souvenir de cette heure funèbre ne put s'éloigner de son cœur ; mais il sut garder un profond silence sur les der-

Digitized by Google

niers momens de son ami, jusqu'à ce qu'enfin, dans une société intime, il raconta les circonstances de cette anecdote, et nous montra même la harpe qu'il avait reçue comme un legs de Sneller.

EXCURSION AU POLE NORD.

J'ai long-temps hésité à publier ces notes recueillies pendant une campagne que je fis, il y a quelques années, dans le nord de l'Amérique septentrionale, persuadé que toutes ces relations n'ont d'intérêt que pour celui qui a ressenti les impressions du voyage; mais au moment où le gouvernement, inquiet sur le sort d'un bâtiment envoyé, il y a deux ans, dans ces mers pour protéger notre commerce, et déterminer quelques points encore ignorés du globe, va de nouveau expédier un brick à la recherche de M. de Blosseville, dans l'état-major duquel il est peu de marins à Rochefort qui ne comptent un collègue, un bon camarade, j'ai pensé que je pourrais un instant fixer l'attention sur les parages que j'ai parcourus, quoique sous une latitude moins élevée

Vous savez que notre commerce emploie, tous les ans, 4 à 500 navires pour la pêche de la morue, et que depuis quelques années seulement, des baleiniers s'avançent plus au nord pour harponner les cétacés qui jadis fréquéntaient avec profusion le golfe de Biscaye, et qu'une guerre acharnée a refoulés jusque sous le pôle.

Des bâtimens de guerre sont envoyés, pendant la belle saison, pour protéger cette double branche d'industrie. J'étais embarqué, en 1821, sur une petite gabarre, à batterie couverte, fort commode pour ce genre de voyage, et qui sans doute, dans les mêmes circonstances où s'est trouvée *la Lilloise*, eût peut-être préservé son équipage d'une mort presque certaine.

Nous partîmes de l'Ile d'Aix dans le courant de mai et quoique à notre départ, les chaleurs fussent assez fortes, et le soleil déjà très élevé sur l'horizon, nous rencontrâmes, par le 55 degré de latitude nord et de longitude ouest, à l'attérissage de Terre-Neuve, une immense banquère de glace, que la vue suivait à une grande distance. Tous les havres et les baies de la partie est de l'île étaient fermés par la glace; une grande quantité de navires marchands, arrivés depuis un mois, attendaient, sous voile, le moment de la débâcle, pour gagner la place qui leur était assignée.

On est averti de l'approche de ces glaces par un froid très piquant, qui se fait ressentir, même avant de les apercevoir et qui stimule tous

Digitized by Google

les organes et particulièrement ceux de la digestion. Nous prolongeâmes pendant quelques jours cette longue banquère et nous fûmes enfin obligés de laisser arriver dans l'ouest, ne pouvant attaquer par le nord le havre du Croc, rendez-vous des bâtimens de la station. Cette circonstance allongeait notre campagne, car Terre-Neuve est une île qui a plus de 400 lieues de circonférence et il fallait la contourner entièrement, mais elle nous promettait une température plus douce et nous espérions relâcher dans quelques uns des ports, si vastes et si beaux, de cette terre nouvelle pour nous.

Quelques unes des montagnes de glace que nous fuyions avaient jusqu'à 200 pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer ; et si, comme on le dit, le tiers supérieur seulement n'est pas submergé, on doit supposer à ces énormes masses, une base de 400 pieds au-dessous de l'eau. Détachées du Spitzberg ou des côtes du Groënland par des ouragans qui soufflent avec tant de violence, elles sont portées par les courans jusque sur les Açores, du grand banc de Terre-Neuve et dans le Golfe du Mexique où elles fondent sous l'influence d'une température plus douce.

Rien n'est magnifique comme le lever du soleil, lorsqu'il colore de ses premiers rayons, les cîmes de ces masses flottantes ; mais aussi rien n'égale le danger qu'elles font courir aux navires, soit qu'elles s'entrechoquent avec fracas, pendant les tempêtes soit que chavirant sur elles mêmes, par suite d'une fusion inégale dans quelques unes de leurs parties, elles engloutissent les bâtimens qui se trouvent dans leur voisinage. Il arrive aussi quelquefois que des fragmens qui se détachent de la portion ensevelie sous l'eau, ou qui ont plongé avant d'être tombés, s'élèvent avec une rapidité toujours croissante jusqu'au-dessus de la surface et crèvent ainsi les navires. Outre la crainte d'être pris ou englouti par elles, lorsqu'on s'avance trop au nord, on doit aussi redouter les promontoires qu'elles forment et qui se prolongent fort avant, à fleur d'eau. Poussés par une forte brise, on ne peut manquer de se crever si on les touche, c'est ce qui faillit nous arriver plusieurs fois ; nous eûmes quelques abordages, et sans la solidité de *la Charente*, nom du bâtiment que je montais, nous eussions infailliblement sombré.

Nous cherchâmes en vain à reconnaître sur les saillies qui se trouvent à leur base, ces ours blancs que les voyageurs nous ont dépeints entraînés vers la haute mer, au moment où, venus du continent sur ces glaces, pour guetter leur proie, ils avaient été surpris par un coup de vent qui leur fermait à jamais le retour vers la terre. Nous n'aperçûmes qu'une grande quantité de loups de mer et de phoques qui jouaient au milieu des glaçons, et d'énormes baleines qui faisaient jaillir l'eau à une immense hauteur.

Enfin nous trouvâmes une issue et après 40 jours de traversée depuis notre départ de France, nous mouillâmes dans la baie Saint-Georges,

Digitized by Google

à l'ouest de l'île, où la corvette *la Diane* qui commandait la station, nous avait devancés depuis quelques jours.

Cette baie est une des plus profondes de Terre-Neuve, c'est aussi l'une des plus pittoresques. Elle s'enfonce de 16 lieues dans l'intérieur des terres, a une largeur de 3 à 4 lieues, se rétrécit dans le fond, et offre derrière une langue de sable, une rade très sûre et assez grande pour le mouillage de 15 ou 20 bâtimens. La rivière Saint-Georges, qui s'y jette, lui a donné son nom. Un village de pêcheurs anglais de 15 ou 20 familles, toutes alliées par les liens du sang, est bâti sur cette pointe de sable. Pendant l'été, les hommes vont pêcher dans le golfe Saint-Laurent et laissent la garde de leurs femmes et de leurs enfans, au plus ancien de la communauté, le constable du lieu. Cette petite colonie est obligée, pendant l'hiver, d'abandonner les bords de la mer, le froid y est trop rigoureux ; elle se réfugie à une lieue dans l'intérieur, où la neige qui tombe sur la cîme des arbres et sur la terre à une assez grande hauteur, entretient la chaleur, dans les retraites qu'elle s'est creusées sous terre.

La population du havre Saint-Georges peut s'accroître rapidement, dans l'espace de peu d'années ; tout peut favoriser cet accroissement : l'air qui y est extrêmement salubre, la nature du sol qu'on peut fertiliser pendant l'été ; la température qui est très agréable (à cette époque, le thermomètre Réaumur marquait souvent dix degrés au-dessus de zéro), la position du village sur les bords d'une excellente rade, très poissonneuse, et dans un pays où le gibier abonde. Un coup de seine suffirait pour remplir une embarcation de truites, d'anguilles, de soles, etc. La rivière a une grande quantité de saumons, et nos chasseurs rentraient tous les jours chargés de lièvres et de perdrix blanches.

Si les traités nous permettaient de fonder un établissement durable sur Terre-Neuve, à l'instar des Anglais, qui ont bâti sur la côte est, une très grande et très belle ville, Saint-Jean, nous ne pourrions mieux choisir que la baie Saint-Georges. La possession de cette colonie nous permettrait de nous affranchir du tribut que nous payons à la Russie ou au Canada, pour le bois de mâture. Nous pourrions y exploiter des sapins presque aussi vieux que le monde.

En remontant la rivière Saint-Georges, nous abordâmes à l'habitation d'un nommé Benoît, français, né aux îles Malouines, lors de la tentative que M. de Bougainville fit pour y fonder une colonie. Cet homme nous vit avec plaisir ; il avait épousé une Esquimalle ; il en avait huit enfans, tous chasseurs et vivant à la manière des sauvages du Labrador.

En face du village anglais, de l'autre côté de la baie, étaient établies deux ou trois familles d'Esquimaux. Ces naturels de l'Amérique du Nord, venaient d'être récemment convertis au christianisme par des missionnaires anglais. Leurs huttes sont rondes, très basses, construites

Digitized by Google

avec des branches de sapin et de mélèze, et recouvertes de peaux de caribous, espèce de renne et d'ours noir. Une très petite ouverture sert à s'y introduire et à laisser échapper la fumée d'un feu toujours allumé au centre. Rien n'égale la mauvaise odeur qui s'exhale de ces tanières et la malpropreté des femmes, dont quelques unes, les plus jeunes, nous parurent assez jolies, malgré la couche de graisse et d'huile dont elles étaient enduites. Ces sauvages vivent du produit de leur pêche et de leur chasse. Ils sont très adroits à ces exercices : nous eûmes occasion d'en juger. Ils nous invitèrent à chasser un ours qui, depuis quelques jours, rôdait les environs. Nous partîmes de grand matin, et après avoir côtoyé les bords de la mer pendant près de deux lieues, non sans avoir risqué de tomber dans des trous recouverts de mousse, et avoir déchiré nos habits à travers les broussailles, nous rencontrâmes l'ennemi occupé à guetter du poisson ou des veaux marins. Les chiens s'élancèrent avec rapidité et courage ; il voulut prendre la fuite ; un des Esquimaux, surnommé Noël, le tira à une grande distance et le blessa mortellement. C'était un ours noir d'une belle dimension. Nous eûmes en partage un jambon qui sentait l'huile de poisson, et les sauvages vendirent la peau aux Anglais qui font le commerce des fourrures.

Ces naturels sont originaires du Labrador. Ils passent, dans de mauvaises pirogues, le détroit de Beslisle, qui n'a guère qu'une lieue dans sa plus petite largeur, et s'établissent, pour quelque temps, sur Terre-Neuve.—On a prétendu qu'il existait au centre de l'île une peuplade sauvage, connue sous le nom de *Sauvages rouges*, très méchante, antropophage ; mais il faut se défier des récits exagérés des voyageurs, et les dernières relations des capitaines anglais Ross, Parry et Franck-lin, qui ont habité, pendant quelques années, parmi ces peuplades, s'accordent à les représenter comme très douces, très hospitalières, mais très misérables.

Ces Esquimaux ne m'ont point paru différer par la couleur, la stature et les traits de leur visage (à l'exception des yeux qui sont obliques comme ceux des Malais et de leurs pommettes plus saillantes,) des Galibis que j'avais vus dans la Guyane et des Omaguas, dans la rivière des Amazones.

Nous quittâmes à regret les paisibles habitans de Saint-Georges, où nous trouvions, au mois de juillet, une température fort douce et fort agréable, pour aller dans le Nord, chercher, de nouveau, un climat plus rigoureux et des coups de vent que nous avions déjà éprouvés. Nous partîmes le 25 juillet, et le 28 nous entrions dans le détroit de Beslisle, formé d'un côté par le Labrador et de l'autre par la côte nord de Terre-Neuve. Ce détroit a environ vingt lieues de longueur ; sa largeur varie de trois à une lieue.—Il est presque fermé dans l'est par *Beslisle*, qui lui a donné son nom. Sa navigation est fort dangereuse, à cause des

Digitized by Google

coups de vent qu'on y reçoit, des glaces qu'on y rencontre, de son peu de largeur et des rochers à fleur d'eau qui le parsèment çà et là et qui sont mal déterminés.—En 1819, le brick l'*Olivier*, en station dans ces parages, toucha sur une roche ; il fut immédiatement dans le plus grand danger ; et, sans la proximité de la terre, il eût inévitablement coulé. Nous mîmes plus de huit jours à le franchir. Comme dans tous les détroits, le vent est ou entièrement favorable, ou tout à fait contraire. Obligés le plus souvent de louvoyer, nous abordâmes fréquemment les glaces qui, très élevées, masquaient tout à coup nos voiles, en nous interceptant le vent, et nous attiraient vers elles. C'est pendant notre navigation dans le détroit que nous observâmes les plus belles aurores boréales. Jamais plus magnifique spectacle ne s'était offert à nos yeux On en admire rarement dans nos climats si tempérés ; mais, qu'elles sont loin de l'éclat et de la magnificence de celles qui sont, pour ainsi dire, permanentes sous les latitudes arctiques ! Par une belle nuit, lorsque la voûte céleste est parsemée d'étoiles scintillantes, tout à coup un demi-cercle blanchâtre se forme dans le nord-ouest. Il grandit et illumine au loin l'horizon. Des gerbes de feu partent en serpentant de sa circonférence et sillonnent les airs. Ces gerbes sont jaunes, rouges, bleues. Un beau feu d'artifice peut à peine les imiter. Ces aurores durent une grande partie de la nuit ; la clarté qu'elles donnent suffit pour pouvoir lire ou écrire, très facilement, à toute heure. Se confondant avec le crépuscule ou l'aurore, on peut dire qu'il n'y a pas de nuit. Des physiciens attribuent ces aurores à l'électricité ; quelques uns, peut-être avec plus de raison, à la réflexion de la lumière par les glaces qui constituent un immense continent au pôle ; d'autres, enfin, à l'extrême densité de l'air qui, en formant en quelque sorte une corps solide, lui permet plus aisément de réfléchir la lumière.

Nous sortîmes enfin du détroit, et nous nous élevâmes jusqu'à 68° de latitude nord. Nous eûmes occasion de visiter quelques baleiniers qui avaient harponné peu de baleines, étant au commencement de leur pêche ; nous ralliâmes enfin le *Croc*, tout à fait dans le nord-est de l'île et le point principal de nos pêcheries de morue.

Ce havre a reçu son nom de la ressemblance qu'il a avec l'instrument si usité. De hautes collines couvertes de sapins, de bouleaux et de mélèzes, abritent ses bords. Dans le fond est le mouillage où se jettent une petite rivière nommée Cadorette, et un ruisseau grossi par la fonte des neiges. A droite et à gauche, sont de petites anses, occupées par des pêcheurs qui, tous les jours, lancent à quelques lieues en mer, des bateaux plats nommés waris, pour prendre la morue. En remontant la petite rivière Cadorette, on pénètre bientôt dans une vaste savane entourée d'arbres de haute futaie. En parcourant les sinuosités des collines qui tapissent le fond de cette savane, un jeune chirurgien, embarqué sur la frégate *la Cybèle*, dans les premières années qui suivirent la

Digitized by Google

restauration, fit la rencontre d'un ours noir qui lui causa une telle frayeur, qu'après avoir erré pendant quelques jours dans les bois qui entourent la baie, il fut rencontré par les matelots envoyés à sa recherche, privé de l'usage de sa raison.

Les ours blancs y apparaissent bien rarement ; ils n'y viennent que portés sur des glaces détachées du continent ou du Groënland, et qui poussées par les courans et les vents, viennent s'échouer sur cette côte orientale de Terre-Neuve.

Le *Croc* est le centre de nos établissemens de pêcherie à Terre-Neuve. Le traité de 1815 nous accorde la possession des îles Saint-Pierre et Miquelon, avec le droit spécial de pêcherie, depuis l'île Cod-Roy, dans l'orient de Terre-Neuve, jusqu'à la baie Blanche dans le sud-est du *Croc*, en passant par le détroit de Beslisle. Les Anglais ont le reste de l'île ; mais beaucoup mieux partagés que nous, ils ont le droit d'y fonder des établissemens, et nous n'avons que la faculté d'y pêcher pendant l'été. Le ministre désigne les places que doivent occuper les bâtimens de commerce.

Les Waris rentrent dans l'après-midi, chargés de morues. Ce poisson extrêmement vorace mord facilement à l'hameçon, l'appât qu'on lui donne varie suivant les diverses époques de la saison. On lui offre d'abord le *capelan*, petit poisson de la grosseur d'une sardine dont il est très friand, plus tard des harengs et enfin dans l'arrière-saison, un mollusque bivalve, nommée *anodonte*. L'équipage de chaque *Wari*, apporte au *chauffeau*, sorte de plan incliné, fait avec de grosses branches d'arbres, le produit de la journée. Trois hommes armés de longs couteaux et désignés sous les noms de *décoleur*, *trancheur* et *habilleur*, préparent la morue. Le premier coupe la tête du poisson, fait passer le corps au deuxième qui tranche l'épine dorsale, et enfin le troisième le fend, le délivre de ses intestins et le laisse tomber à ses pieds. Ainsi préparée, la pêche de la journée est lavée avec beaucoup de soins ; on la met en tas pour l'égoutter; on la laisse ainsi pendant quelques jours, on l'étend sur un treillis fait de branches d'arbres dépouillées de leurs feuilles, et disposées en amphithéâtre, on la retourne une ou deux fois par jour et on la sale. Il suffit de quelques rayons de soleil pour la mettre en état d'être transportée en France. La morue verte ne se pêche que sur le grand banc de Terre-Neuve et n'a pas besoin d'autant d'apprêts.

On se ferait une très fausse idée du ciel de Terre-Neuve, si on le supposait toujours visité d'épais brouillards. Pendant notre séjour au *Croc*, qui dura depuis le 15 août jusqu'à la fin de septembre, il y plut rarement. La température fut assez belle et douce, le thermomètre Réaumur descendit rarement au-dessous de glace et le ciel fut rarement nébuleux.

La végétation y est fort belle et assez variée. Je regrette beaucoup

Digitized by Google

de n'avoir pas eu, à cette époque, le goût de l'histoire naturelle. La botanique et surtout l'ornithologie doivent y offrir un vaste champ à glaner. Les mousses et les lychens couvrent les bords de la mer. Les oiseaux de passage qui viennent du Canada et du Labrador chercher une température plus douce et une nourriture plus abondante, s'offrent à chaque pas aux coups du chasseur. Les palombes ou pigeons voyageurs *(columba migratoria)* par leur troupe nombreuse et serrée, interceptent quelquefois la lumière du soleil, et d'innombrables bandes de courlieux, échassiers de là forme et du goût de la bécasse, des lagopèdes aux pattes emplumées, des lièvres blancs, des caribous, donnent une agréable distraction à l'oisiveté des équipages de la station.

Nous appareillâmes du *Croc* dans les derniers jours de septembre et nous mouillâmes soixante-dix heures après notre départ. Nous contournâmes l'île de Terre-Neuve en passant dans le sud-est.

Nous y séjournàmes jusqu'à la fin de novembre, et Noël nous revit de nouveau sur la rade de l'île d'Aix. Le Docteur Dubois,

Médecin de la marine, à *Rochefort.*

LES DEUX SALONS.

Sous notre ancienne monarchie (jusqu'à Louis XVI exclusivement, dont la vie fut si pure qu'elle a fini par l'échafaud,) les choses en étaient venues à ce point de cynisme galant et religieux, que les deux premières charges de la cour ont été long-temps celles de maîtresse et de confesseur du roi. Comment cette robe noire et cette robe rose marchaient-elles si près l'une de l'autre sans se froisser ? Comment la conscience et la religion se reconnaissaient-elles dans ce perpétuel compte courant de péchés et d'absolutions, dans ce flux et reflux de contritions et de rechutes ? Comment Agnès Sorel, la Montespan ou la Dubarry assistaient-elles en mantelet aux pâques de leur royal amant dans une travée en regard de la tribune de la reine ? Comment bien d'autres bizarreries encore ? . . . Tout cela serait absurde et inexplicable sans deux mots tout-puissans en France : le ton, la mode. Dans un certain monde, une chose est, parce que le bon ton veut qu'elle soit, sans qu'on y attache d'autre idée, d'autre plaisir, d'autre importance, sinon que c'est la mode.

Si la mode exige le mal, on fait le mal sans être mauvais ; si elle commande le bien, on fait le bien sans être bon. De même qu'on adopte un habillement, ou une coiffure, sans examiner si cela vous sied, mais seulement pour *se mettre* à la mode. Donc la noblesse de cour

Digitized by Google

dans les époques dont nous parlons, arrangeant sa vie et ses mœurs *ad regis exemplar*, regardait le mariage comme une institution sociale, bonne à renouveler et à entretenir la splendeur des familles, et à perpétuer les races . . . ou du moins les noms ; voilà tout. Et, de même que, dans les grands théâtres, on disait, le côté du roi et le côté de la reine, il y avait dans toutes les bonnes maisons, l'appartement de *monsieur* et l'appartement de *madame*, le carrosse de *monsieur* et le carrosse de *madame*, les diners de *monsieur* et les soupers de *madame*, les gens de *monsieur* et les gens de *madame*, les amis de *monsieur* et les amis de *madame*, etc. , etc. On n'avait de commun que l'abbé, qui le matin faisait de la philosophie, et l'esprit-fort avec *monsieur*, et le soir des bouts-rimés et de la galanterie avec *madame*, et qui, de temps en temps, disait quelques mots de latin aux enfans. Du reste, la femme ne désobéissait jamais au mari qui ne commandait rien ; le mari ne refusait rien à la femme qui ne demandait jamais ; ils ne se querellaient point, car ils ne se parlaient pas ; et l'on ne peut pas dire qu'ils vécussent mal ensemble, car ils vivaient séparés ; enfin, ce n'était pas un mauvais ménage, car ce n'était pas un ménage.

Mais, tandis que le mariage se traitait ainsi à la cour et dans la haute noblesse, il était en grand honneur dans les familles de magistrature, dans les maisons nobles des provinces et des châteaux, et parmi la bonne et saine bourgeoisie, ce pur sang de la nation, cette liqueur généreuse dont la cour est la mousse et dont la populace est la lie. Et puis, on imprime et on crie partout : " Quelle corruption de mœurs dans la France d'autrefois ! et comme nous sommes vertueux à présent !" C'est qu'on ne sait que l'histoire des grands seigneurs et des courtisans d'alors, et que depuis quarante ans, la cour n'offre pas, en effet, de pareils scandales, par l'excellente raison que depuis quarante ans, il n'y a pas de cour. Mais, si l'on dressait avec exactitude un tableau statistique des mœurs dans les différens états de la société pour les deux époques, quel serait notre étonnement à tous quand nous verrions la balance morale pencher en faveur de ce dix-huitième siècle lui-même tant décrié ! Le commerce et la bourgeoisie, en acquérant, de révolution en révolution, les priviléges de fortune et l'importance politique qui étaient presque exclusivement l'apanage de la haute noblesse, lui ont pris en même temps ses ridicules et ses vices, qui se sont ainsi répandus dans une plus grande masse et qui ont gagné en développemens ce qu'ils ont perdu en éclat. Hâtons-nous toutefois de constater que ce progrès de corruption n'est sensible que chez les hommes. Les femmes au contraire valent en général beaucoup mieux qu'autrefois. Cela vient de plusieurs causes : la première qui dispense de toutes les autres, c'est qu'elles sont de nos jours beaucoup moins et surtout beaucoup moins bien attaquées. On montre au doigt les jeunes gens qui s'occupent des femmes de la société : nos hommes, au lieu de chercher à troubler des ménages

Digitized by Google

brillans, en ont eux-mêmes de honteux, je ne sais où ; on ne peut plus dire que la femme et le mari vont chacun de leur côté. Le mari va de son côté, et la femme reste toute seule du sien. L'esprit de galanterie se perd de plus en plus au profit de la débauche facile et cachée. Dans l'ancienne société, il y avait trop souvent scandale, dans la nouvelle, il y a presque toujours hypocrisie. Les dames n'ont presque plus rien à faire. La coquetterie elle-même devient une *sinécure*. Nous avons donc d'excellens ménages, dans la riche et haute société, à condition que nos maris vont se faire, à droite et à gauche, les héros de quelques romans plus que bourgeois, et que nos femmes se vengent en lisant avec rage les quarante-huit romans extatiques qui paraissent toutes les semaines.

De tout cela, bénéfice nul pour les mœurs, car la dépravation *terre à terre* des hommes, entraîne des conséquences qui remplacent très avantageusement les déplorables effets des intrigues galantes ; de tout cela surtout, perte réelle pour l'agrément de la société. Et c'est grand dommage, car la France régnait sur l'Europe par ses salons, plus que Londres et Vienne par leurs cabinets.

" Un salon d'aujourd'hui, et un salon de mon temps, me répétait souvent mon père, ne se ressemblent pas plus que Mérope ne ressemble à.. la tragédie qu'on a donnée hier à l'Odéon." — Cette tragédie était . . . non, je ne la nommerai point : mon père avait un goût si sûr que je ne veux pas donner un certificat de médiocrité à l'un des deux cent cinquante principaux auteurs dramatiques de l'époque. Mais je me rappellerai toujours ce qu'il me disait du monde d'autrefois, comparé au monde d'aujourd'hui ; et j'aime à le redire tout haut, je me figure que c'est lui que j'entends encore, avec son chaleureux accent d'honnête homme, et ses manières d'homme poli, comme l'*Alceste* de Molière.

" C'était le jour de la présidente N*** ou de la marquise de***, vers la fin d'un mois de décembre. Voici la porte cochère toute grande ouverte. Le suisse, dans sa tenue d'ordonnance, frappait de sa hallebarde et se rangeait noblement pour laisser entrer votre carrosse ; un des laquais allait souffler la torche sous un des grands éteignoirs du portail, et vous descendiez dans le vestibule au milieu de la livrée qui se levait et se découvrait devant vous, car la politesse commençait alors dans les antichambres, et ne vous quittait plus. Au moment où vous entriez dans le salon, la pendule sonnait-elle six heures et demie, la maîtresse de la maison vous grondait gracieusement d'arriver si tard. On avait desservi le dîner depuis plus de deux heures, et le *reversis* des douairières était déjà en bon train. — Vous jouiez ou vous ne jouiez pas ; mais à coup sûr vous vous amusiez. Toutes les femmes qui étaient là, n'étaient pas jolies, mais tout étaient gracieuses ; tous les hommes n'étaient pas des gens d'esprit, mais tous étaient aimables. Cela ne nous coûtait pas davantage alors qu'il ne vous en coûte aujourd'hui pour être farouches ou dédaigneux, fats ou

Digitized by Google

pédans, taciturnes ou harangueurs, entends-tu bien, mon fils ! . . . — Oh ! vous parlez très clairement, mon père, disais-je en l'embrassant trois fois. — Oh ! mon Dieu, reprenait-il, je ne dis pas cela pour toi, ni pour personne ; c'est . . . pour tout le monde. Enfin, il y avait dans le salon des gens de tout âge, de tout état, de toute fortune, hommes de cour, de robe ou d'épée, hommes de lettres ou de finances, que l'on reconnaissait d'abord à leur costume et à leur tenue variés : ce qui donnait à la société quelque chose de *pittoresque*, comme vous dites maintenant ; mais au milieu de cette grande diversité, régnaient une égalité parfaite et une aménité de formes telles que chacun était sûr des autres comme de soi, et qu'on pouvait parler de toutes choses et discuter à cœur ouvert, sans qu'il y eût jamais la chance d'un mot qui blessât une personne ou une convenance. C'était un art plein de charmes et de secrets, que la conversation poussée à ce degré entre gens d'une éducation *libérale*, dans le vieux et vrai sens de ce mot. Bien entendu que les femmes tenaient le dé à ce jeu de l'esprit et de la grâce, où le profit pour les hommes était un sourire et un regard. Aussi, que ne tentions-nous pas pour obtenir ce prix si doux du tournoi de la parole ? philosophie, poésie, beux-arts, anecdotes, passions, souvenirs, on mettait tout en œuvre, après avoir tout réduit aux proportions de la conversation ; et du choc et de la fusion de tous ces élémens jaillissaient mille éclairs que ne suivait jamais la foudre. Car personne n'était là pour jouer son rôle d'homme d'état, de savant, de philosophe, de distrait ou de bourru ; le seul rôle à jouer était celui d'homme aimable ; et J. -J. Rousseau lui-même, cet ours de génie, les quatre ou cinq fois que je l'ai vu dans le monde, je l'y ai vu plus galant que tout autre avec les dames. — Un jour, il répondit à une femme qui lui en témoignait sa surprise : " Madame, on n'est pas forcé d'aller dans la société ; mais, quand on y va, on est forcé d'y être aimable ; aussi, je n'y vais pas souvent."

" A huit heures et demie, arrivait beaucoup de monde à la fois. C'étaient les personnes qui revenaient du nouvel opéra ou de la tragédie nouvelle. On les entourait, on les questionnait sur ce grand événement, fort grand en effet, car *Tancrède* ou *Alceste* auront sans doute un plus long retentissement que bien des lois qui ont passé à d'immenses majorités. Alors les récits, les discussions, les bulletins de la bataille dramatique. Et les jolies femmes osaient avouer qu'elles avaient osé applaudir au génie ; et nous, jeunes gens, en bas de soie blancs et en manchettes de dentelles, qui avions été pendant trois heures au parterre debout, tandis qu'avec vos grosses bottes, et le poil qui vous couvre le visage, il vous faut maintenant des stalles larges et commodes comme à des chanoines, nous racontions avec chaleur et modestie tout ensemble, nos émotions poétiques de la soirée, et presque tout le monde parlait et parlait bien des œuvres et des questions littéraires, parce qu'il y avait alors un grand nombre de connaisseurs-amateurs, tandis qu'à présent il

Digitized by Google

n'y a plus de connaisseurs que les hommes de l'art eux-mêmes, qui sont envieux ou systématiques. — A dix heures, les rangs s'éclaircissaient ; il ne restait plus que les personnes à qui la maîtresse de la maison avait dit : Vous soupez avec nous ? et c'étaient ordinairement les personnes les moins ordinaires. — C'est alors que les conversations devenaient plus intimes, que les intimités devenaient plus tendres. Le souper était une sorte de *repas libre*. La porte ne s'ouvrait plus pour laisser entrer ou sortir. On ne craignait plus une désertion ni une visite. Les yeux s'allumaient avec les girandoles de la table ; les têtes et les bons mots partaient avec le vin d'Aï ; les cœurs se rapprochaient comme les siéges. Les flatteries délicates, les impromptus galans, les couplets sémillans, les déclarations à voix bien basse ou bien haute, pour n'être entendues ou comprises que d'une seule personne, toutes les caresses de l'esprit qui allaient chatouiller l'orgueil de la reine du lieu, cet air chargé d'amour que les femmes respiraient, et ces rires de tendresse plus encore que de gaîté... Puis, on entendait rouler un carosse sous la porte ; c'était le maître de la maison qui rentrait, et l'on se séparait au moment où l'on désirait le plus de rester ensemble. Mais on se retrouvera demain et après-demain, et , . . . s'il devait en arriver malheur..... (est-ce malheur qu'il faut dire,) avouez, mesdames, que nous l'avions bien mérité ! — Voilà un salon et un souper de 1775."

" Un salon d'aujourd'hui est tout différent." — C'est toujours mon père qui parlait, et il avait quatre-vingt-quatre ans. — Quand j'entre dans un de vos salons, il me semble que le bruit de mes pas va troubler l'empire du silence. La splendeur des dorures et des meubles, éclairés par cent bougies, me paraît obscurcie par autant d'hommes qui se tiennent raides et consternés comme des chandelles noires dans les embrasures des fenêtres et des portes. On se croirait convoqué à l'ouverture d'un testament, ou à quelque assemblée de famille pour nommer un curateur à une succession vacante, si un double cercle de femmes couvertes de fleurs et de diamans ne vous rappelait que c'est une soirée, une fête. Tant de charmes et de parures ! Pour qui, bon Dieu ! et pourquoi ? A peine si quelque vieilllard comme moi ou quelque étranger, arrivé depuis peu, s'approchera de vous, mesdames. Il faut être pour cela d'un autre pays. Et encore, la plus simple politesse, la moindre galanterie sera-t-elle censurée comme une *énormité* par le rire dédaigneux de nos chevaliers du silence et de l'immobilité. — Cependant leur consternation s'épanouit un peu. Des tables de bouillotte et d'écarté viennent d'être déployées. La moitié des hommes s'y précipite ; l'autre moitié se jette sur des plateaux de sorbets et de gâteaux. Puis, quelques hommes graves sont arrivés, et dans les coins du salon, et dans le boudoir et dans la Chambre des députés. Mais les pauvres femmes !... Quelques lorgnons sont braqués sur elles, et ce tardif et lointain hommage est le seul prix de tous leurs frais de toilette et autres. Encore

les lorgnons retombent-ils bientôt, et tous ces messieurs rentrent dans leurs pensées de jeu, d'intrigues politiques, de chevaux ou de danseuses. Ils ont beau faire pour donner de loin en loin un signe de vie au salon, il est évident que leur intérêt n'y est point. Et toutes les femmes vont se coucher, après avoir échangé entre elles les mots les plus insignifians de la langue française, et avec le plaisir bien sec d'avoir écrasé leurs voisines à coups de diamans, ou avec le chagrin mortel de n'avoir pas la robe la plus riche ou les fleurs les plus fraîches. Et quant à la maîtresse de la maison à qui aucun homme n'a dit une parole tendre et spirituelle, il ne lui reste de sa fête d'autres souvenirs que cinq ou six taches de punch ou de brioche sur le velours blanc de son meuble. Eh bien ! il y avait dans tout cela des femmes charmantes d'esprit comme de figure, d'imagination comme de talens, et fort supérieures à la foule de ces hommes à qui elles cherchent à plaire à force de coquetterie, comme si elles pouvaient jamais être assez coquettes pour eux ; fort supérieures même aux femmes de ma jeunesse, ajoutait mon père avec un geste de regret, qui voulait dire : Ah ! si j'avais seulement soixante ans de moins !" — C'est au sortir d'une fête dans ce genre-là, qu'il me dit : " Je ne mettrai plus les pieds dans un salon." Et il tint parole, quoi qu'il fût bien jeune encore malgré sa vieillesse. Et les dames et les demoiselles venaient causer avec lui, dans son cabinet, auprès de son grand fauteuil rouge, et toutes avouaient prendre plus de plaisir dans sa conversation instructive et amusante, que dans... le silence des beaux cavaliers de leurs *routs*. Cela se conçoit.

Certes, il y a de l'exagération dans la peinture des deux époques et des deux salons, telle que mon père la faisait avec ses souvenirs de jeune homme et sa petite misanthropie de vieillard ; mais la vérité exagérée est encore une vérité ; et je comprenais à merveille ses regrets et ses colères.

Mais, qui m'expliquera la maîtresse et le confesseur du roi ? — J'en reviens toujours là. Émile DESCHAMPS.

BŒRNÉ, GŒRRES ET ROTHSCHILD,

Ou la Rue des Juifs à Francfort,

PAR LUDWIG WIHL.

Depuis que le régime féodal a cessé, deux puissances nouvelles se sont partagé le gouvernement du monde, l'une d'origine divine et céleste, l'autre terrestre et mondaine, enfant de la fortune et des transactions de banque. Vous rencontrez la première dans les mansardes, à l'académie,

Digitized by Google

dans l'atelier de l'artiste et dans le cabinet de l'homme de lettres ; la seconde habite dans de vastes palais, elle se tient dans les salons du riche et assiste aux réunions de la bourse. La première de ces deux puissances se présente à vos regards sous l'humble costume bourgeois, le cœur plein d'amour et d'enthousiasme pour l'avenir, tandis que sa rivale vous éblouit du faste de ses vêtemens chamarrés d'or ; vous la voyez étaler ses décorations et les emblêmes d'une multitude d'ordres, elle se pavane dans de somptueux équipages, s'entoure d'une nombreuse valetaille, et se livre sans frein à toutes les jouissances d'une vie luxurieuse et sensuelle. Riche sous l'apparence de la pauvreté, la première des deux puissances n'a rien à envier à l'autre, qui est misérable au milieu de ses trésors. Vous les rencontrez l'une et l'autre côte à côte dans une rue étroite et sale, dont les masures vous rappellent ces vieux donjons aux cachots souterrains d'où s'exhale un air méphitique. En abordant ce repaire, votre imagination se transporte involontairement au bon vieux temps du fanatisme religieux, des tortures de l'inquisition et des haines implacables contre les Juifs.

En entrant dans la rue des Juifs au sortir de la rue dite *Bruckhof-strasse*, vous remarquez une maison bâtie en pierre, munie d'une lourde porte et recevant le jour à travers des croisées protégées par d'immenses barres de fer. C'est une maison curieuse, une maison historique. Comme tous les poètes, j'ai mon grain de folie ; la place où fleurit un rosier est sacrée pour moi ; le tilleul où se niche un rossignol qui me ravit par ses chants, me pénètre d'un sentiment religieux ; je révère comme un temple la maison où un homme de génie est né. Voilà pourquoi j'aime tant la maison de la rue des Juifs avec son entourage sombre. Je ne passe jamais devant sa porte sans éprouver une pieuse émotion. Dans cette maison naquit Louis Bœrne.

Je ne me suis jamais occupé de politique. Vous me demanderez pourquoi ? Voici la raison :

On parlait encore avec enthousiasme de la révolution de Juillet ; on chantait la Marseillaise ; je vis, après les trois journées, les feux de Bengale s'élever en pyramides sur la flèche de la cathédrale de Strasbourg ; les trois couleurs resplendirent dans tout leur éclat. Quelques amis me conseillèrent de publier un journal allemand qui exprimât nettement les vœux de ma nation. Mais je pensai à mon père, à ma mère, à mes frères, à mes sœurs et à mes nombreux amis, et je me dis : " Ce serait pourtant triste de les quitter tous pour l'amour d'une idée." Vous m'accuserez d'égoïsme, vous me crierez avec les paroles de l'Écriture : " Tu abandonneras ton père et ta mère, et tu t'attacheras à ta femme ; ta femme, c'est la liberté." Eh bien ! je vous avoue que je suis un homme faible et sentimental. Je ne puis extirper de mon cœur l'amour du sol natal et de la famille que j'y ai laissée. Après cela, j'honore et j'admire ces héros qui savent sacrifier leur propre di-

Digitized by Google

berté à l'amour de la liberté. Ceux qui souffrent, et qui n'hésitent pas a répandre leur sang pour elle, je les crois inspirés de l'Esprit du Très-Haut. Vous dirai-je maintenant pourquoi je vous signale la maison en pierre de la ténébreuse rue des Juifs ?

Il existe une légende de deux célèbres rabbins, Hillel et Samaï, qui n'étaient jamais d'accord ; ce que l'un permettait, l'autre le défendait. Leur controverse les conduisit souvent aux propositions les plus bizarres. Samaï, par exemple, disait que dès le premier jour de la semaine il fallait se pourvoir, en l'honneur du prochain sabbat, d'une belle carpe et du plus fin vin de Rüdesheim. Alors le vieux Hillel secouait sa barbe grise, et disait avec un ton solennel: " A quoi servent les soucis? Laissez faire le bon Dieu." Ils avaient raison tous les deux ; car une voix du Ciel se fit entendre un jour, et la voix mystérieuse dit : " Les paroles de Hillel et de Samaï sont également les paroles du Dieu vivant."

Je ne sais comment il se fait que chaque fois que je passe devant la maison en pierre de la rue des Juifs, je me rappelle cette singulière histoire des rabbins qui se contredisent, et en même temps la vieille légende me fait songer à Bœrne et à Gœrres se combattant pour une idée. Semblable au prévoyant Samaï, Bœrne se met en règle pour le sabbat long-temps avant qu'il paraisse ; Gœrres, au contraire, se confie en la Providence pour le repas de fête. Il y a des gens qui prétendent qu'autrefois Gœrres avait été assez friand de carpes et de vin du Rhin ; mais que depuis quelques années il s'était converti aux maximes du morose Hillel. Ce qui est sûr, c'est que pour tout le monde il n'écrirait plus aujourd'hui les éloquentes paroles qu'il publia jadis : " Une atonie générale s'est emparée des peuples. Mais voici venir la liberté qui s'élance du haut des cieux ; de loin elle brandit sa bannière, et les peuples la saluent avec transports ; à peine s'est-elle arrêtée au milieu d'eux, que déjà les tempêtes se déchaînent dans leurs gouffres ; un océan d'hommes fait retentir le monde de ses bruissemens ; des flots de peuples s'entrechoquent avec fracas, et dans l'épouvantable tourmente sont broyées toutes les formes. Et pendant que dans les profondeurs l'orage gronde et bouleverse le monde, les astres du ciel roulent silencieusement au-dessus des nuages, et parcourent leurs orbites sans éprouver la moindre entrave des conflits tumultueux qui s'élèvent ici-bas."

Bien que Gœrres ait perdu son amour de la liberté, il a su conserver son courage inébranlable, son énergique raideur et sa haine ardente contre tout ce qui s'oppose à ses vues. C'est là un trait de sa jeunesse, qui lui est encore commun avec Bœrne. Comme celui-ci, Gœrres ne connaît pas de considérations ; l'un et l'autre portent un Dieu dans le cœur ; mais le Dieu de l'un est le Méphistophelès de l'autre. Ils sont tous les deux de bonne foi, également incorruptibles, également capables de devenir les martyrs de leurs idées. Bœrne persécute tous ceux

Digitized by Google

que l'enthousiame de la liberté n'échauffe point jusqu'à l'horreur de la royauté ; Gœthe lui-même n'a pas échappé à ses sarcasmes. De même quiconque n'admire pas avec Gœrres le catholicisme du moyen âge, quiconque ne va pas avec lui à la messe et ne se prosterne pas comme lui au pied du confessional, devient l'objet de ses railleries et de ses anathêmes. Gœthe en a fait encore l'expérience. Toutefois ce qui paraîtrait faiblesse ou folie dans uu homme vulgaire, se montre en Gœrres comme un écart de l'homme primitif, d'un Titan, d'un Néphilim. Quand Gœrres fut l'apôtre de la liberté, il dit de lui-même : " Mon opinion n'est pas le résultat d'une lâche condescendance, qui ne s'attache à aucun parti pour n'être point compromis ; je ne suis point un amphibie ; un sang rouge et ardent coule dans mes veines." Eh bien ! Gœrres est encore le même homme. Je l'ai connu pendant les années 1829 et 1830, alors il fut le zélé collaborateur de la nébuleuse *Eos ;* nous causâmes souvent étymologie : je m'inscrivis à ses cours, que je n'ai pas trop régulièrement suivis ; en revanche, j'ai souvent pris le thé chez lui ; ses perruches m'ont mille fois mordu les doigts, pendant que le jeune Guidon à la blonde chevelure riait comme un fou. En recueillant tous mes souvenirs sur Gœrres, je crois pouvoir affirmer que c'est un parfait honnête homme. Après tout, Gœrres et Bœrne doivent s'estimer heureux de n'être pas venus au monde quatre cents ans plus tôt ; car le premier, à coup sûr, serait maintenant canonisé, et l'autre aurait fini ses jours sur quelque bûcher de la très-sainte inquisition. Je me trompe cependant, pour Gœrres il y aurait une grande satisfaction d'appartenir à un siècle qui lui aurait décerné de son vivant l'ennuyeux honneur de la canonisation : tel que vous le voyez aujourd'hui, c'est une momie historique, une gloire surannée, le jouet de ses contemporains, maudissant en lui-même ce que d'autres louent en lui, se faisant gloire de ce qu'on condamne dans sa conduite, Prométhée frappé de paralysie, Hercule tombé en quenouilles. Les arbres des environs de Munich, s'ils savaient parler, vous raconteraient de singulières choses de sa tragique douleur. Derrière la vieille résidence et les nouvelles arcades est situé un parc anglais, où les oiseaux ont la permission de jouir de toute leur liberté, ce qu'ils font en gazouillant joyeusement des airs que personne ne comprend ; aussi le fidèle Bavarois n'en a-t-il nul souci ; la noblesse, le tiers-parti, les soubrettes en petit bonnet frisé, ont bien autre chose à faire en visitant ce jardin. La meilleure des bières y fournit le sujet des conversations, qui expriment toujours le bonheur de vivre dans le meilleur des mondes. On prétend que c'est là que Gœrres a l'habitude de se promener en réfléchissant gravement sur les vicissitudes des opinions humaines.

Un homme qui ne change ses principes qu'à demi est un pauvre hère ; il vieillit avant le temps et finit par devenir indifférent à tout. Le lion qui est obligé de se soumettre devient morne et mélancolique. Voilà

Digitized by Google

ce que j'ai remarqué, quand je revis Gœrres l'automne dernier. Sa face sévère était couverte de rides ; ses vêtemens flottaient négligemment autour de son corps. Il portait la même redingote d'un brun sale, qu'il eut il y a cinq ans, et il me serait difficile de compter le nombre de boutons qui manquaient. Le chapeau qu'il avait sur la tête s'accordait parfaitement avec le cynisme de sa mise ; son chapeau aussi avait vieilli, et présentait trois bosses, deux sur l'arrière-bord et une par devant. Sa chevelure longue et lisse pendait en désordre sur le front et sur les épaules. Ce fut comme une vague réminiscence de la vieille liberté de la *Burschenschaft*. Le linge blanc et la gaité me paraissaient également clair-semés sur son extérieur. Par Dieu, je frissonnai à cet aspect inopiné. Gœrres me témoigna sa joie de me rencontrer ; il me causa comme jadis histoire primitive, en regrettant que Ruppel n'eût pas plutôt fait des recherches sur l'histoire ancienne que sur l'histoire moderne des Coptes. " C'est fâcheux, dit-il, que ce savant se soit plus occupé des bêtes que des hautes vérités." Gœrres peut avoir raison ; mais Ruppell à son tour n'a pas tort. Ce qui est certain, c'est que Bœrne n'aurait pas fait le même reproche à Ruppel, puisque Bœrne s'intéresse beaucoup plus à l'histoire de nos jours qu'à l'histoire ancienne.

Bœrne est un petit homme frêle et maigre ; mais dans ce corps exigu et valétudinaire s'agite une ame puissante. Sa profession de foi ne change pas plus que le contenu des tables de la loi. Est-ce peut-être là la raison pour laquelle on a donné à l'habitation de son enfance le nom de maison de pierre ? Ce serait un trait d'esprit du hasard. Écoutez, honnêtes fripiers de la rue enfumée, vous connaissez Bœrne, vous l'avez vu grandir au milieu de vous, vous le vites enfant, adolescent, étudiant, docteur et fonctionnaire ; vous le vîtes rédacteur de *la Balance* *, passionné pour la poésie et l'art, chaud adversaire du magnétisme et d'autres niaiseries de l'époque ; vous le vîtes, enveloppé de sa robe de chambre et coiffé d'un bonnet de nuit, gagner des batailles sur le champ de la liberté. Mais que dis-je ? Non, vous ne le connaissez pas, l'apôtre de la liberté ; car pour le connaître il faut, comme lui, aimer la liberté, et ceux qui l'aiment ne vendent pas leurs vieux habits ; quand ils ont un frac usé, ils le donnent au premier pauvre diable venu. Hélas, il y a bien des fripiers dans votre rue, il y en a bien davantage ailleurs, en Allemagne et en France. Il y en a de riches et de pauvres, de savans et d'ignorans ; il y en a même qui appellent Bœrne un malhonnête homme, parce qu'il ne trafique pas comme eux avec des vieilleries. Je n'ai jamais parlé à Bœrne, et cependant je le connais ; Bœrne écrit comme il est, et son livre, c'est lui-même, ou tout ce qui m'entoure serait mensonge et illusion ; ce serait alors le cas de prendre un rossi-

* Journal politique et littéraire, publié par Bœrne.

Digitized by Google

gnol pour Satan, comme ces prélats dont Heine nous raconte si naïvement l'histoire.

" Nous vivons constamment pour l'avenir, nous accordons sans cesse nos instrumens, et le concert ne commence jamais. On paie une lettre de change avec une autre. C'est un tripotage sans pareil. Les intérêts enflent le capital, et les insensés qui n'ont jamais touché le produit net de la vie, s'imaginent être riches, lorsque le ballon de leurs espérances s'élève à perte de vue dans les airs. Mon Dieu ! toi qui es si bon, parle donc enfin ; ne sois pas réservé comme un diplomate ; dis-nous comment tout cela finira ?" Quand Bœrne écrivit ce fragment, il pensa plutôt à tout autre homme qu'à ce grand seigneur, qui a vu le jour non loin de sa maison paternelle, sur la même ligne que lui. C'est que Bœrne vit pour le présent, et en cela il diffère essentiellement de son voisin le prince absolu, qui règne en maître sur la chambre de commerce, et qu'aucune chambre des députés ne vient contrôler. Mais Bœrne a juré haine aux rois, et par conséquent aussi à Rothschild. C'est justice. D'un autre côté il a l'air d'ignorer la puissance du riche voisin ; quand il dit *nous*, il ne fait pas d'exception pour lui. Qu'à cela ne tienne, l'exception est de droit. L'univers entier ferait banqueroute, les Chinois et les Tartares tapisseraient leurs murs d'effets de rentes sur l'État, que les billets à terme de Rothschild seraient encore acceptés. Ainsi donc tenez-vous à Rothschild, princes, rois et seigneurs absolus et constitutionnels !

Vous auriez tort, mon cher lecteur, de penser à un magnifique château, en allant visiter le lieu d'origine de la souveraine puissance du siècle. Les dominateurs du monde ne sont-ils pas issus de la petite bourgade de Nazareth ?

Chaque jour, entre midi et une heure, vous apercevez dans la rue des Juifs une voiture qui stationne devant une maison de peu d'apparence. La voiture est somptueusement ornée d'armoiries. Cocher, chasseur et domestique en riches livrées attendent avec respect une vénérable matrone vêtue avec une grande simplicité, mais en même temps avec une propreté exquise. Cette dame, dont le bonnet brodé en or annonce au premier coup d'œil la vieille Juive, paraît, et, aidée des soins empressés de la valetaille, monte dans le carrosse. Heureuse mère d'enfans dignes d'envie ! Qui pourrait exprimer toute l'étendue de ses joies maternelles ? Il est possible que Bœrne aime sa mère avec la même tendresse que Rothschild la sienne ; mais comment pourrait-il lui envoyer un riche équipage ? D'ailleurs, n'a-t-elle pas perdu son fils du moment qu'il est entre dans la grande confrérie de l'humanité. Qu'importait à la mère de Bœrne la gloire et l'immortalité littéraire du spirituel auteur des *Lettres sur Paris ?* J'ai entendu la mère Bœrne parler de son fils avec une indifférence et une impassibilité qui m'ont glacé. " Hélas, devait-elle penser, n'aurait-il pas pu, comme tant d'autres de ses compagnons

Digitized by Google

de jeunesse, devenir avocat, médecin ou même, mieux que cela, spéculateur de bourse, marchand de draps ou courtier ? Que n'a-t-il cherché à se marier, à avoir des enfans et à les élever dans son pays ?" Voilà comment le bouton de rose ne comprend pas qu'il doit donner naissance à une fleur, qui par son éclat et son parfum fera le charme des plus beaux jardins. La bonne femme ignore sans doute que l'existence la plus élevée est une vie de résignation.

Immermann a fait un séjour à Francfort ; il y a visité la rue des Juifs, et pour augmenter son journal de voyage de quelques feuillets, il a cru devoir inventer un conte ridicule. Et pourtant Immermann est poète. La rue des Juifs n'est pas sans poésie ; j'y ai puisé les sujets de bon nombre de romances et de ballades. Les figures que j'ai retracées dans *la Complainte du Rabbin*, dans *l'Exorciseur*, dans *Dalles* *, vous les rencontrez là à chaque pas ; mais elles passent inaperçues, à moins que vous ne soyez tourmentés de la maladie du siècle, et que vous n'ayez d'autre but en voyage que de fréquenter les théâtres et d'insulter à la révolution de Juillet. Le rabbin exorciseur et Dalles sont des personnages réels qui sont reçus et qui obtiennent des secours dans la maison Rothschild ; car Rothschild est un homme pieux et débonnaire. Demandez-leur, s'ils connaissent le baron de Rothschild, et ils vous répondront : sans doute, nous le connaissons, c'est un seigneur affable et bienveillant, qui prend pitié du pauvre. Il n'a qu'un seul ennemi, et son ennemi c'est précisément ce *Dalles*. Il a peur chaque fois qu'il se trouve en face d'*Amschel de Rothschild*. Pour se venger de sa peur, il s'est adressé à quelques gueux affamés, cliens d'Amschel, avec l'insinuation d'écrire de temps à autre contre leur bienfaiteur. Les sots n'ont pas eu le bon esprit de se défier du piége. La mystification de Dalles devait leur fermer une fois pour toutes la porte de Rothschild. Mais ils pourront dormir tranquilles : Rothschild ne leur portera pas rancune, quand un jour ils auront besoin de lui. Si de toutes les aristocraties je méprise le plus l'aristocratie de l'argent, j'avoue toutefois que je ressens une vive sympathie pour Amschel de Rothschild. Il n'a pas l'habitude de faire sonner son or dans sa poche ; il est sans pretention, doux, complaisant, plein de prévenance. Il se met simplement, et ne vous confie jamais qu'il vient de déjeûner avec un roi. Enfin le brave Amschel de Rothschild n'oublie jamais qu'à part tous les honneurs et toutes les distinctions dont il est quelquefois l'objet, il est Juif ; c'est là peut-être son côté le plus intéressant ; il se garderait bien de cacher, comme tant d'autres que je connais, son type national sous un air de grandeur affecté.

Vous connaissez la tradition d'Ahasvérus. Elle est grave, et vous donne des frissons. Bœrne et Rothschild, les représentans de notre

* Romances insérées par l'auteur dans le journal *le Phénix*.

époque, sont nés dans la rue des Juifs ; ils sont Juifs l'un et l'autre. Du sein du judaïsme est sorti le christianisme avec tous ses développemens historiques. Dans ces derniers temps on a ébranlé l'ordre social né de ces développemens. Qui a prêté la main au bouleversement ? C'est encore le judaïsme. Ce que j'ai dit, il y a un moment, des mères qui ont des enfans spirituels, s'applique, à mon avis, au judaïsme. Aussi ai-je lu à regret tout récemment que le pauvre Gœrres s'évertue à expliquer la tradition d'Ahasvérus, non comme simple idée, embellie par les fictions de la poésie chrétienne, mais comme un fait qui se réalise de plus en plus. Soit ! Gœrres peut être bien informé ; il ne se fâche pas pour rien de voir le temps marcher avec des bottes de sept lieues. Le temps et Ahasvérus sont tout simplement le mouvement perpétuel, qui ne s'arrêtera qu'au grand jour prédit par tous les prophètes, où le droit de fréquenter le casino de Francfort sera octroyé aux Juifs. *

HISTOIRE DES HOHENSTAUFEN,

PAR M. DE RAUMER.

L'Allemagne est le véritable centre de l'Europe au moyen âge.— Dans les temps barbares, du cinquième au sixième siècle, la race germanique couvre le monde connu de la mer Glaciale à l'Atlas, de Byzance à la Grande-Bretagne. A l'époque féodale, l'Allemagne est le théâtre de la grande lutte du moyen âge, de la guerre du sacerdoce et de l'Empire. Comment donc s'expliquer qu'à une époque où l'on s'occupe tant du moyen âge, nous n'ayons pas encore une histoire passable de l'Allemagne ? La vieille traduction de Schmidt est introuvable et l'ouvrage lui-même au-dessous de la science moderne ; les abrégés de Pfeffel et de Heiss, recommandés aux lecteurs français, ne servent qu'à prouver notre pénurie. Si la France ne nous offre aucun ouvrage digne d'attention sur l'histoire d'Allemagne, ce pays, du moins, ne s'est pas manqué à lui-même. Sans parler des histoires générales, l'ouvrage de M. de Raumer sur les Hohenstaufen nous initie à tous les détails de l'événement capital, de la lutte du sacerdoce et de l'Empire. Nous y puiserons quelques faits qui donnerent une idée de ce drame solennel.

---

* Il existe un article dans les statuts du casino de Francfort, qui défend de recevoir des Iraélites membres de cette société.

Digitized by Google

Les deux acteurs, le prêtre et le guerrier, sont les deux grands pouvoirs de l'époque ; ils résument, pour ainsi dire, tout le moyen âge.— Cette société, née des ruines de l'empire romain, s'est formée sous la double influence du christianisme et de l'élément barbare. Dans la régénération du monde, le chrétien a contribué pour la morale et la pensée, le barbare a apporté le courage et l'énergie physique : de là le caractère des deux pouvoirs ; le prêtre a la puissance de la parole, la supériorité intellectuelle ; le guerrier, la force matérielle. Le premier est souvent un homme du peuple que son mérite place à la tête de la chrétienté ; le second tient ses droits de sa naissance et les soutient par la force de son bras. D'un côté l'élection, de l'autre l'hérédité ; d'un côté la parole et l'esprit, de l'autre la chair el le sang : de là une lutte acharnée dont dépendent les destinées du monde.

Le principe opposé des deux puissances suffit pour nous expliquer leur haine et leur guerres. Mais qui a pu si long-temps prolonger cette lutte ? quels obstacles arrêtaient les deux rivaux ? M. de Raumer nous l'explique en nous montrant, d'un côté, l'Allemagne divisée, le nord armé contre le midi ; de l'autre, le pape, dont la puissance ébranlait les trônes, insulté par quelques barons romains.

Suivons d'abord la dualité de l'Empire. " On a souvent remarqué, dit M. de Raumer, l'opposition entre le nord et le sud de l'Allemagne, entre les Saxons d'un côté, les Franconiens et les Souabes de l'autre."

Cette opposition date de loin. Dès les temps barbares, les Saxons du nord de l'Allemagne, avec leurs rois-prêtres, leur culte sanguinaire de Wodan, contrastent avec les Germains du sud, dont Tacite nous a retracé les mœurs. Plus tard cette opposition subsiste : le Saxon Luther soulève l'Allemagne du nord ; Charles-Quint arme l'Autriche et la Bavière, l'Allemagne du sud, contre les réformateurs.

La paix de Westphalie, en terminant les guerres de religion, laisse subsister dans toute sa force le principe d'opposition ; seulement il revêt une forme nouvelle. La Prusse, puissance toute moderne, créé par le génie de deux hommes, le grand électeur et Frédéric II, est l'antagoniste de la vieille et féodale Autriche.

Si cette lutte du nord et du sud de l'Allemagne se perpétue d'âge en âge, c'est qu'elle a ses racines dans la nature même du pays. L'Allemagne se divise en deux zones ; celle du nord offre un pays de plaines sablonneuses, qui vont toujours s'abaissant jusqu'à la Baltique. M. Ampère dit, qu'à la vue de ces plaines couvertes de pins on se croirait déjà en Suède ou en Norwêge. Au contraire, l'Autriche, le Tyrol, la Souabe sont hérissés de montagnes. Ces deux régions si distinctes sont séparées par la Forêt-Noire, la célèbre forêt hercynienne de l'antiquité, la forêt de Thuringe au moyen âge. Elle établissait une limite si distincte, que même au quatorzième siècle Louis de Bavière stipulait avec ses grands-vassaux qu'ils l'accompagneraient, soit qu'il franchît les

Digitized by Google

Alpes pour aller en Italie, soit *qu'il passât la forêt de Thuringe* pour pénétrer au nord de l'Allemagne.

Cette opposition du nord et du midi de l'Allemagne se peint parfaitement dans le récit d'une de ces grandes diètes féodales où l'on proclamait les Empereurs. Nous emprunterons à M. de Raumer le tableau d'une de ces diètes tenues en 1125.

Henri V venait de mourir, et avec lui avait fini la maison de Franconie ; deux familles, ou plutôt deux peuples, se présentent pour recueillir son héritage et gouverner l'Empire, les Saxons dirigés par le duc Lothaire, et les Souabes par le duc Fréderic de Hohenstaufen.— L'archevêque de Mayence, auquel ses fonctions de chancelier de l'Empire donnaient une grande influence, servait activement la cause de Lothaire. " Déjà, dit M. de Raumer, dans ses lettres de convocation il avait manifesté ses sentimens: Nous vous prions, disait-il aux électeurs, de songer à l'oppression qui a pesé sur nous tous jusqu'à ce jour, et, dans l'élection d'un nouvel empereur, d'implorer les lumières divines, de consulter l'intérêt de l'Église et du royaume de Dieu, afin qu'il soit affranchi du joug ancien, que nos droits soient maintenus, et que nous, ainsi que le peuple qui nous est soumis, nous puissions jouir du repos."

Ces insinuations, enveloppées d'un style mystique, étaient sans doute accompagnées d'autres considérations plus explicites. D'ailleurs l'archevêque avait déterminé l'impératrice Mathilde à lui remettre les ornemens impériaux, et il pouvait ainsi, dans le cas où son attente serait trompée, faire annuler l'élection par l'absence d'une formalité regardée comme indispensable.

" Le 24 Août 1125 on vit se réunir à Mayence ducs, princes, comtes et nobles, archevêques, évêques, abbés et prêtres. Le nombre des assistans, en y comprenant les escortes armées, s'élevait à soixante mille. Sur la rive gauche du Rhin campait le duc Fréderic de Hohenstaufen, avec l'évêque de Bâle et les Souabes ; sur la rive droite, le duc de Bavière ; Léopold, margrave d'Autriche, et le duc Lothaire avec les Saxons ; deux légats du pape et l'abbé de Saint-Denys, Suger, assistèrent à la diète. Les premiers s'entendaient certainement avec Adalbert pour exclure les Hohenstaufen ; il est probable que Suger travaillait au nom de son roi pour atteindre le même but."

A qui appartenait le droit d'élire l'empereur d'Allemagne ? telle était la question capitale ; ni la loi, ni l'usage ne la résolvaient. D'un côté, les petits vassaux étaient placés à l'égard de l'empereur dans une dépendance si immédiate, qu'ils pouvaient réclamer le droit immédiat d'élection. Mais d'un autre côté il était dans la nature même des choses, que le duc et l'archevêque eussent et exerçassent plus de droits que le chevalier et le simple prêtre ; enfin, dans le cas présent, il était impossible de maintenir l'ordre en accordant l'égalité de droits à tant de milliers d'électeurs.

Digitized by Google

D'ailleurs l'archevêque Adalbert craignit, non sans raison, que si l'on donnait tant d'extension au droit d'élection, les peuples du sud, Bavarois, Franconiens et Souabes, supérieurs en nombre aux Saxons, n'assurassent la majorité aux Hohenstaufen. Pour prévenir ce danger Adalbert proposa que les quatre peuples principaux, Saxons, Franconiens, Bavarois et Souabes, choisissent chacun dix électeurs, et leur confiassent le droit de vote. Cette proposition fut adoptée par la diète. On nomma les quarante électeurs, qui désignèrent d'abord trois princes comme dignes du trône par leur puissance et leurs qualités personnelles. C'étaient Lothaire, duc de Saxe; Léopold, margrave d'Autriche, et Fréderic, duc de Souabe. Les deux premiers étaient seuls présens, et l'un d'eux, Léopold d'Autriche, avec une modération sincère, refusa la couronne. Les prières de Lothaire, qui suppliait qu'on le dispensât de ce fardeau, n'étaient qu'un jeu pour atteindre plus sûrement son but. Après la retraite de ces deux princes, le duc Fréderic se crut certain de l'élection. Jusqu'alors ce prince n'était point venu à Mayence, soit qu'il craignît quelque embuche de la part d'Adalbert, ou ne voulût ni voter ouvertement pour lui-même, ni décider par son suffrage l'élection d'un autre. Mais après le refus de ses deux rivaux, il se rendit à Mayence sans escorte, se joignit aux princes, et attendit en pleine sécurité l'issue de la diète.

Dans cette circonstance critique, l'archevêque Adalbert eut recours à la ruse; il s'adressa au duc Lothaire et au margrave Léopold: "Êtes-vous prets, leur dit-il, à vous soumettre à celui des trois princes désignés qui sera proclamé?"—"Oui," répondirent-ils sans hésiter. La même question fut ensuite adressée à Fréderic; mais il reconnut facilement le piége que lui tendait l'archevêque: il pouvait arriver que l'avis des princes ecclésiastiques contrariât ses vues, et alors une imprudente promesse lui aurait lié les mains, ainsi qu'à ses nombreux amis.

Il répliqua donc qu'il ne voulait et ne pouvait donner aucune réponse formelle, sans le consentement de ceux qu'il avait laissés dans son camp. Il quitta ensuite l'assemblée et la ville pour aller les consulter. A peine se fut-il retiré, que ses adversaires présentèrent sa réponse sous le jour le plus défavorable, et l'accusèrent d'orgueil et d'ambition.

Le lendemain, en l'absence des ducs de Souabe et de Bavière, Adalbert ouvrit l'assemblée en demandant à Lothaire et à Léopold si, après, avoir renoncé à la couronne, ils étaient disposés à obéir au prince, quel qu'il fût, qui serait proclamé. Tous deux répondirent affirmativement. L'archevêque rappela encore une fois les qualités que devait réunir un empereur d'Allemagne pour la gloire de Dieu et le bien de l'Église; puis l'on s'assit pour procéder à l'élection. Mait tout à coup des soldats se précipitèrent dans la salle en s'écriant: "que Lothaire soit notre empereur!" et ils l'élevèrent sur leurs épaules en continuant leurs acclamations. Il est difficile de croire que ce mouvement n'ait pas été

Digitized by Google

préparé. Un grand nombre de princes et de prélats, surtout les évêques bavarois, protestèrent avec la plus grande énergie contre une conduite aussi violente, aussi criminelle. Mais ils furent chassés de leurs siéges et se disposaient à quitter l'assemblée, lorsque l'archevêque de Mayence, craignant un schisme, fit fermer les portes et les força ainsi de rester. Pendant que les uns voulaient sortir, et que d'autres, encore plus nombreux, s'efforçaient d'entrer, les cris et la confusion redoublèrent au point, que Lothaire lui-même, incertain du succès, commença à se plaindre de cette violence. Enfin on parvint à rétablir le calme et l'ordre dans l'assemblée, et les électeurs purent reprendre leurs siéges. Alors, et ce fait jette un grand jour sur tous ces événemens, un des cardinaux légats se leva et reprocha vivement aux évêques leur conduite: " Au lieu de séduire les ignorans, ils devaient les éclairer; eux seuls s'opposaient à la paix et à la concorde; ce serait sur leurs têtes que retomberaient tous les crimes, meurtres et incendies que devait produire cette division." Aussitôt l'archevêque de Salzbourg et l'évêque de Ratisbonne prirent la parole. Leur réponse fut aussi énergique que juste: " On avait méprisé et outragé la dignité de l'assemblée; c'était une honte pour tout l'Empire et pour chacun d'eux, que le droit d'élection eût été violé par un criminel attentat; tout ce qui s'était fait devait être considéré comme nul, puisque le duc Lothaire lui-même s'était plaint de la vio ence, et qu'en l'absence du duc Fréderic, chef d'un des principaux peuples, on ne pouvait procéder au choix d'un empereur."

Ceux qui avaient appelé à leur secours la ruse et la violence, virent alors leurs projets sur le point d'échouer par l'énergique opposition de ces évêques; mais ils ne perdirent point courage, et travaillèrent à diviser les princes du sud de l'Allemagne. Ils excitèrent la jalousie du duc de Bavière contre Fréderic de Hohenstaufen, exagérerènt la puissance de ce dernier, la condescendance de Lothaire, et finirent par entraîner les Bavarois dans leur parti. Alors le triomphe de Lothaire fut assuré, et le 30 Août l'élection fut terminée.

Cette lutte de la Saxe et de la Souabe se prolonge pendant les douzième et treizième siècles. Le nord a pour chefs les Welfs, le sud les Hohenstaufen.

M. de Raumer nous retrace l'origine et la lutte de ces deux maisons: " La maison des Welfs, dit-il, remonte à une haute antiquité. L'histoire nous montre leurs ancètres brillant déjà au temps de Charlemagne; mais la tradition va plus loin: elle reporte l'origine de cette famille jusqu'au cinquième siècle. Nous trouvons, aux deux extrémités de la généalogie des Welfs, Wolf, chef barbare, contemporain d'Attila, et le roi actuel de la Grande-Bretagne, qui gouverne plus de pays que son ayeul n'avait de villages. La branche directe s'éteignit en 1055 avec Welf III; mais son neveu, Welf IV, devint la tige d'une branche collatérale. Pendant les guerres de Henri IV contre les papes, Welf

Digitized by Google

flotta entre les deux partis, ne consultant que son intérêt et son ambition. Cependant il obtint de Henri IV le duché héréditaire de Bavière.

" Son fils et successeur, le duc Welf V, vécut, ainsi que son jeune frère, Henri-le-Noir, en bonne intelligence avec la maison impériale ; mais en 1126, à la mort de Henri-le-Noir, sous son fils, Henri-le-Superbe, la lutte commence à devenir plus sérieuse. Le nouveau duc montra autant d'intelligence que d'énergie dans les premières assemblées des grands de Bavière. Il leur fit jurer d'observer la paix publique, rasa les châteaux forts des infracteurs, et réduisit à l'obéissance l'évêque de Ratisbonne, son ennemi. L'empereur Lothaire, adversaire des Hohenstaufen, sentit la nécessité de s'attacher un prince aussi habile que Henri-le-Superbe : il lui accorda la main de sa fille Gertrude et le duché de Saxe. Ainsi deux des plus puissans États de l'Allemagne se trouvaient réunis dans la main des Welfs."

Les Hohenstaufen n'étaient pas moins redoutables. L'auteur nous retrace ainsi leur origine :

" A l'est de Stuttgart et d'Esslingen s'étend une chaîne de montagnes escarpées, qui tantôt se dressent en pics, tantôt s'abaissent et forment des vallées. Au-dessus de toutes ces montagnes on en remarque une qui s'élance du milieu d'une plaine comme un cône immense : c'est le mont Hohenstaufen : il ne touche qu'en un point à d'autres montagnes. Au nord-est il se joint aux belles collines du Rechbers ; de tous les autres côtés la vue s'étend sur une riche contrée et embrasse une étendue illimitée de plaines, de prairies et de bois. Dans le lointain s'élèvent le Staufel et le sommet pittoresque du Staufeneck. Au-dessus de toutes ces montagnes on aperçoit distinctement la grande chaîne dont elles sont des ramifications ; de l'autre côté la Forêt-Noire apparaît au milieu des brouillards. Un œil exercé distingue plus de soixante villages à partir de ces montagnes jusqu'à Elwangen. Au nord-ouest on trouve un village au pied du Hohenstaufen ; il se nomme Buren, et dépendait autrefois d'une famille de ce nom, dont l'origine est inconnue. Au milieu du onzième siècle, Fréderic de Buren quitta l'étroite vallée pour s'établir sur le Hohenstaufen. Là, des créneaux de son château ses regards plongeaient dans la plaine, dont l'immensité semblait l'inviter à étendre sa puissance. En effet, les progrès de la famille des Hohenstaufen furent rapides : bientôt elle s'éleva au-dessus de toutes les dynasties, de toutes les maisons souveraines, jusqu'au moment où, après avoir brillé d'un éclat sans pareil, elle fut poursuivie par une cruelle destinée, par une fatalité et des malheurs sans exemple, et disparut tout à coup, ensevelie dans une nuit si profonde, qu'il n'en resta aucune trace, et que les recherches scrupuleuses de l'historien peuvent seules la tirer de l'oubli.

Digitized by Google

" A l'époque de la mort de Henri V, les Hohenstaufen possédaient déjà de vastes domaines allodiaux et féodaux. Une grande partie de l'héritage de cet empereur passa entre leurs mains. Conrad eut la Franconie ; son frère Fréderic conserva la Souabe. A la puissance féodale, les Hohenstaufen joignaient une habileté et un courage si généralement reconnus, qu'on disait proverbialement : le duc Fréderic a toujours un château à la queue de son cheval."

Ce fut entre ces deux familles, les Welf et les Hohenstaufen, que se partagea l'Allemagne pendant les guerres du sacerdoce et de l'Empire.

Les Welfs parurent d'abord triompher. Henri-le-Superbe réunit la Saxe et la Buvière, et fut sur le point de monter sur le trône impérial ; mais les Hohenstaufen reprirent bientôt la supériorité. A la bataille de Winsberg, en 1141, Henri-le-Lion, fils de Henri-le-Superbe, et chef de la maison des Welfs, fut vaincu par les princes de Hohenstaufen, Conrad et Fréderic. " Cet fut alors pour la première fois, dit M. de Raumer, qu'on entendit les deux cris de guerre *Welf* et *Waiblingen**, qui servirent pendant plusieurs siècles de cri de ralliement à l'héroïsme ou au crime. Le mot Welf designait le duc de Saxe, celui de Waiblingen, un château des Hohenstaufen, situé sur la Rems."

Mais la défaite du nord n'est qu'apparente, l'opposition de la Saxe éclatera encore, et sous Fréderic Barberousse, et sous Philippe de Souabe, et sous Fréderic II.

La dualité de l'Allemagne, en divisant ses forces, a puissamment contribué au triomphe du pouvoir spirituel. Mais celui-ci n'était pas non plus libre d'entrave ; lui aussi, il avait son ennemi domestique, acharné, qui s'attachait à lui, et le fatiguait de ses attaques redoublées, lorsqu'il aurait eu besoin de réserver toutes ses forces pour la lutte contre l'empereur. C'étaient les barons romains. Vu de près, le pouvoir pontifical perdait une grande partie de son prestige. D'ailleurs les traditions du passé semblaient autoriser les violences des seigneurs féodaux. On se rappelait encore les temps de Marosia et de Théodora, où les comtes de Tusculum disposaient du saint siége, et en faisaient souvent le prix de l'infamie. Et Grégoire VII lui-même n'avait-il pas été arraché de l'Église, retenu prisonnier, accablé de coups par Cinci ? Les douzième et treizième siècles nous fourniraient plus d'un exemple semblable. Nous nous bornerons à en citer un, que nous empruntons encore à M. de Raumer. C'était le 25 Janvier 1118 ; Paschal II venait de mourir, et les cardinaux, pour prévenir l'influence du pouvoir temporel et maintenir intact leur droit de libre élection, avaient élevé précipitamment Gélase II sur la chaire de S. Pierre.

* Guelfe et Gibelin.

Digitized by Google

" A peine, dit M. de Raumer, Cinci Frangipani et les autres partisans de l'empereur apprirent-ils qu'on avait procédé à leur insu à l'élection d'un pape, qu'ils se précipitèrent vers l'église où étaient rassemblés les cardinaux, en enfoncèrent les portes, dispersèrent les gardes, et saisissant le pape par les cheveux, l'accablèrent de coups et le traînèrent en prison. Les cardinaux ne furent pas mieux traités; quelques-uns voulurent prendre la fuite, mais ils furent arrêtés, renversés de leurs chevaux et dépouillés. Ces violences irritèrent ceux même qui n'approuvaient pas les prétentions du clergé; ils se réunirent, et forcèrent Frangipani à rendre la liberté à son prisonnier. Cependant Gélase n'osa pas paraître immédiatement dans Rome. Il en resta quelque temps éloigné; mais enfin, soutenu par les Normands, il revint dans sa capitale. Toutefois il n'y entra pas avec la pompe d'un chef de la chrétienté, mais caché sous le costume d'un pélerin. Bientôt ses partisans crurent qu'une conduite plus hardie augmenterait leur nombre; Gélase se rendit solennellement à l'église de Sainte-Marie et y célébra le service divin.

" L'office n'était pas encore terminé, lorsque Frangipani et ses partisans se précipitèrent dans l'église et engagèrent un véritable combat contre les défenseurs du pape. Beaucoup de ceux-ci restèrent sur la place; ce ne fut pas sans peine que Gélase s'enfuit au milieu du tumulte. Après de longues recherches, ses amis le trouvèrent épuisé de fatigue dans les plaines qui environnent l'église de Saint-Paul. Lorsqu'on vint à délibérer sur le parti qu'il fallait prendre, " fuyons s'écria le pape, fuyons cette Sodome, cette Égypte, cette nouvelle Babylone, cette ville de sang, et cherchons une autre demeure, jusqu'à ce qu'arrivent des temps meilleurs. En vérité, j'en atteste Dieu et l'Église, j'aimerais mieux *un seul* empereur que cette multitude de souverains; car enfin, un seul méchant détruirait les hommes encore plus méchans que lui, jusqu'à ce que la main du souverain maître s'appesantît également sur ce tyran."

" L'avis du pape fut généralement approuvé. Il s'embarqua avec ses compagnons sur des vaisseaux gênois, et après avoir longé la côte occidentale de l'Italie, atteignit l'île Maguelonne, près de Montpellier, vers la fin de l'automne 1118. Là, le pape et sa suite éprouvèrent des privations de toute espèce, jusqu'au moment où le roi Louis VI et le clergé français prièrent Gélase, selon l'expression des chroniques, de réjouir le royaume par sa présence. Le pape se rendit à l'abbaye de Cluny; il formait les plans les plus hardis, se proposait d'assembler un concile à Reims, d'avoir une entrevue à Virelay avec Louis VI, d'excommunier de nouveau l'empereur Henri V et de s'allier avec les rebelles d'Allemagne, Mais la mort vint le frapper au milieu de ses projets; Gélase expira le 29 Janvier, 1119."

Nous voyons ici dans un cadre resserré un tableau de l'existence in-

Digitized by Google

quiète et souvent même cruellement tourmentée des pontifes de cette époque.

Ainsi deux causes, la dualité de l'Allemagne et les révoltes des barons romains, en affaiblissant chacun des adversaires, ont prolongé la lutte, mais sans en diminuer en rien l'acharnement. Les preuves de la haine implacable des deux puissances abondent. Nous pourrions montrer Henri IV aux pieds de Grégoire VII, Fréderic Barberousse humilié à Venise, ou Fréderic II succombant sous le poids de la douleur et de la malédiction pontificale; mais nous préférons une scène qui, pour être moins connue, n'est pas moins propre à faire apprécier la violence des deux partis: Henri V et Paschal II en sont les principaux acteurs. Le pontife avait cru terminer tous les différens entre le sacerdoce et l'Empire, en déclarant que les ecclésiastiques renonceraient à leurs biens temporels et reviendraient à la pauvreté primitive; mais cette pensée révolta le clergé. Henri V, qui avait été reçu dans Rome et avait disposé ses troupes autour de l'église, n'attendait que cette occasion pour attaquer le pontife. Nous nous bornerons à traduire le récit dramatique de M. de Raumer:

" Le pape refusait de couronner tant qu'il ne se désisterait pas de ses prétentions à donner l'investiture ecclésiastique. Au milieu de la discussion, un chevalier allemand s'écria: " Pourquoi tant de paroles, pourquoi ces négociations et ces traités? sache que l'empereur, notre seigneur, veut être couronné comme son ayeul Charlemagne." Le pape déclara qu'il n'y consentira pas: alors la querelle devint de plus en plus animée; déjà même elle gagnait une multitude turbulente: le danger augmentait à chaque instant. Une prompte décision parut nécessaire, et le chancelier Adalbert en fut le principal acteur. " Si le pape et les cardinaux, dit cet audacieux ministre, refusent de couronner l'empereur, il faut les faire prisonniers et les contraindre ainsi à l'obéissance." La plupart des Allemands adoptèrent l'avis du chancelier; déjà l'empereur allait donner les ordres nécessaires, lorsque Conrad, archevêque de Salzbourg, l'arrêta. Il blâma ce projet en termes si amers, si injurieux, qu'un des serviteurs de l'empereur se jeta sur lui l'épée nue, et l'eût tué sans l'intervention de Henri. Mais Conrad ne s'effraya pas; il présenta intrépidement sa tête aux coups: " J'aime mieux, s'écria-t-il, perdre ici cette vie temporelle que de me taire en présence d'une pareille infamie." Pendant que l'empereur hésitait, un combat s'engagea aux portes de l'église entre les Allemands et les Romains. Les premiers, se trouvant en ce moment les plus faibles, arrêtèrent le pape et les cardinaux comme gages de leur sûreté. " Je vous retiendrai, dit Henri à Paschal, jusqu'à ce que vous m'ayez couronné." Comme le pape persistait dans son refus, il fut arrêté, ainsi que seize cardinaux et tous ses compagnons. On observa à leur égard les ménagemens que

Digitized by Google

permettait la situation, et on les confia à la garde d'Ulrich, patriarche d'Aquilée.

" Les Allemands, s'étant alors réunis en grand nombre, repoussèrent les Romains avec une perte considérable jusqu'au pont voisin du château de Crescentius (château Saint-Ange.) Ils semblaient en ce moment à l'abri de tout danger ; mais bientôt la nouvelle de l'arrestation du pape se répandit dans Rome et y excita la plus vive indignation. Les habitans se réunirent sous la conduite du cardinal évêque de Tusculum. Soutenus par deux mille Apuliens, ils attaquèrent les Allemands pendant la nuit et en tuèrent un grand nombre. L'empereur lui-même n'eut pas le temps de se couvrir de ses vêtemens ; pieds nus il s'élança sur son cheval et engagea le combat. Le cheval fut tué sous lui, et pendant qu'il en monte un autre, que lui donne Otton, seigneur milanais, ce dernier est fait prisonnier, déchiré avec une sauvage cruauté, et les lambeaux de son corps sont jetés aux chiens. Au même moment, Henri était exposé à un si grand danger, qu'il s'écria : " Ne voyez-vous pas, mes fidèles, comme les Romains m'entourent, ne voulez-vous pas sauver votre empereur ?" Les Allemands, excités par ces cris, s'élancèrent avec impétuosité ; les Romains plièrent, et Henri, combattant au premier rang, en tua cinq de sa main. Il demeura encore un jour à Rome, pour prouver que la victoire lui était restée ; puis il jugea prudent de ramener son armée à Albe.

" Les Allemands ne voulurent pas sortir de la ville par les portes étroites, qui auraient pu fournir l'occasion d'une attaque imprévue ; autant par prudence que par orgueil ils rasèrent une partie des murs en sortirent par la brèche, traînant après eux beaucoup de Romains la corde au cou, soit qu'ils voulussent les punir de leur révolte, ou les garder comme otages.

" Cependant, pour tirer parti de cette violence, il fallait amener le pape à conclure un traité, ou, du moins en apparence, il stipulât librement ; mais les conseillers les plus zélés de Paschal s'opposaient à tout accommodement. " Le pape devait, selon eux, se fiant à l'aide de Dieu et à la puissance des armes ecclésiastiques, excommunier l'empereur ; il fallait espérer que le secours des Romains et des Apuliens donnerait bientôt un autre cours aux affaires." Paschal adopta cet avis et répondit aux envoyés de Henri : " Je ne suis pas coupable de la rupture du traité. L'empereur peut me tuer, comme il m'a fait prisonnier ; mais il ne peut me forcer de condescendre à ses injustes désirs. Le meurtre des bourgeois et des prêtres semble avoir assuré le triomphe de Henri ; mais, je vous le dis en vérité, il ne remportera dans sa vie aucune autre victoire ; il ne trouvera point de paix et n'aura point après lui de fils qui puisse monter sur le trône."

" En apprenant cette réponse, l'empereur se livra à la plus violente colère, fit ravager les domaines de l'Église et menaça le pape, s'il persis-

Digitized by Google

tait dans son refus, de rendre encore plus dure sa captivité, et de livrer au supplice tous les prisonniers. Paschal, effrayé par ces menaces, consentit à conclure un traité, par lequel il assurait à l'empereur le droit d'investiture. Henri revint alors à Rome et fut couronné avec toute la pompe usitée dans ces solennités. Aussitôt après avoir reçu la couronne, l'empereur remit le traité à Paschal, afin qu'on ne pût pas le soupçonner de l'avoir imposé par la violence. Le pape le rendit immédiatement à l'empereur, rompit une hostie et en donnant la moitié à Henri: " de même dit-il, que ce saint corps est rompu et séparé, qu'il soit séparé de Jésus-Christ celui qui osera enfreindre et violer ce traité."

" Après avoir ainsi confirmé sa réconciliation avec Paschal, l'empereur quitta Rome. Alors les cardinaux et les prélats qui n'avaient point pris part au dernier traité, éclatèrent en plaintes : " Les droits de l'Église, disaient-ils, avaient été indignement vendus par le pape et les cardinaux prisonniers."

" Ce fut en vain que Paschal leur représenta qu'ils ne devaient point, au mépris des lois de l'Église, exciter des divisions, et préférer leurs sentimens personnels à la charité et à l'obéissance. Ce fut en vain que les cardinaux enveloppés dans la même accusation tentèrent de justifier leur conduite. Brunon, abbé du Mont Cassin, leur répondit : " J'aime le pape co me mon seigneur et père, mais je connais le précepte qui ordonne d'aimer le Christ plus que père et mère. Je ne puis approuver un traité imposé par la violence et la trahison, et contraire à toute vraie piété. Comment adhérer à ce pacte, où la foi est méprisée, la liberté de l'Église sacrifiée, le corps ecclésiastique dissous ; où l'on ferme l'unique et légitime voie qui conduise à l'Église pour en ouvrir le chemin aux larrons et aux brigands ? Nous avons les lois ecclésiastiques, nous avons les décrets des saints Pères depuis le temps des Apôtres : ils condamnent unanimement celui qui entre dans l'Église par le secours de la puissance temporelle. On doit persister dans cette sainte voie ; celui qui s'en écarte n'est pas catholique, et celui qui soutient l'hérésie est lui-même hérétique."

" Paschal, ne pouvant résister à ces violentes attaques, convoqua à Rome un concile. Dès qu'il fut assemblé, le pape chercha à justifier sa conduite par un récit de toutes les circonstances qui avaient amené le traité. Il reconnut que ce qu'il avait fait, dans une pressante nécessité et pour le bien de l'Église, pouvait être en soi mauvais et blâmable ; il souhaitait, avec l'aide de ses frères, trouver une issue sans compromettre l'Église, ni le salut de son ame. Quelques ecclésiastiques voulaient qu'on approuvât la conduite du pape ; mais ses adversaires étaient beaucoup plus nombreux. Ils allèrent jusqu'à attaquer indirectement son orthodoxie. Paschal ne voulant laisser aucun doute sur ce point, se soumit à une démarche inouie ; il fit une déclaration formelle de sa foi catholique. " Je crois, dit-il, à l'ancien et au nouveau testament, et

Digitized by Google

aux quatre conciles généraux ; j'adopte les décrets des papes, et principalement de Grégoire VII et d'Urbain II. Ce qu'ils ont approuvé, je l'approuve ; ce qu'ils ont maintenu, je le maintiens ; ce qu'ils ont confirmé, je le confirme ; ce qu'ils ont blâmé, je le blâme ; ce qu'ils ont défendu, je le défends ; ce qu'ils ont condamné, je le condamne ; ce qu'ils ont excommunié, je l'excommunie."

" Les pères du concile se déclarèrent satisfaits de cette profession de foi ; mais ils demandèrent, comme une suite naturelle et nécessaire d'une pareille déclaration, que le pape annulât le traité conclu avec l'empereur, et excommuniât Henri. Paschal, se rappelant et son serment et l'hostie partagée, s'y refusa obstinément. Comme on le pressait avec la plus grande vivacité, il rejeta loin de lui le manteau pontifical et la mitre. " Je me ferai moine, s'écria-t-il, et l'Église pourra sans moi adopter le parti qui lui paraîtra le meilleur." Cette résolution inattendue effraya toute l'assemblée ; personne n'osait prendre la parole. Enfin, sur la proposition de l'évêque d'Angoulême, on adopta un moyen terme ; on n'excommunia pas l'empereur, mais on lui refusa le droit d'investiture. Bientôt on alla plus loin. Dans un nouveau concile convoqué par Paschal, on le pressa vivement de se prononcer d'une manière décisive. Le pape hésitait : " Lorsque le Seigneur, s'écria-t-il, me plaça, ainsi que tout le peuple romain, entre les mains de l'empereur, je vis se renouveler chaque jour le pillage et l'adultère, le meurtre et l'incendie. J'espérais éloigner ces calamités de l'Église et du peuple de Dieu ; toutes mes actions ont été dirigées vers ce but. J'agissais comme un homme qui n'est que cendre et poussière ; j'ai failli, et je vous prie de demander à Dieu le pardon de ma faute. Quant à ce funeste traité imposé par la violence, je l'anathématise pour toujours, et je vous prie d'en faire autant." — " Qu'il en soit ainsi, s'écrièrent tous les assistans, qu'il en soit ainsi !" — Mais l'évêque de Signia, Brunon, ajouta : " Nous remercions le Dieu tout-puissant d'avoir porté notre seigneur le pape Paschal à condamner ce traité criminel et hérétique ; mais s'il est tel, on en doit déclarer l'auteur hérétique." A ces mots, Jean de Gaëte, chancelier de l'Église romaine, s'écria : " Osez-vous nommer le pape hérétique en présence de tout le concile ? l'écrit était funeste, mais non hérétique." — " Non, reprit un troisième, il n'avait rien de funeste car on devait chercher avant tout à sauver le peuple de Dieu. Il est dit dans l'Écriture : *Tu dois exposer ta vie pour ton frère.* Notre seigneur le pape a donc bien agi." Paschal, dont une attaque aussi inconvenante avait provoqué la colère, cherchait par ses gestes à rétablir le calme ; et lorsqu'enfin le silence régna dans l'assemblée, il s'exprima en ces termes : " Jamais l'Église romaine n'a été hérétique ; c'est elle, au contraire, qui a condamné toutes les hérésies des Ariens, des Eutychéens, des Sabelliens et de beaucoup d'autres.

Digitized by Google

" C'est pour cette Église que le Sauveur a prié pendant sa passion ; c'est d'elle qu'il a dit : Je prie pour toi, ô Pierre, afin que ta foi ne soit pas ébranlée."

" Comme personne ne se présentait pour répondre au pape, la séance fut levée. Dans la suivante, le cardinal Cunon de Préneste, partisan de la puissance illimitée de l'Église et ennemi personnel de l'empereur, demanda que Henri fût excommunié. Mais Paschal rejeta cette proposition. Alors Cunon, passant de l'ardeur la plus exaltée à une feinte humilité, demanda au pape " s'il le reconnaissait pour son légat, et s'il avouait la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors ?" Paschal lui répondit avec une bonté irréfléchie, qu'il approuvait tout sans restriction. Cunon reprit alors d'un ton de triomphe : " J'ai déjà excommunié l'empereur à Jérusalem, en Grèce, en Hongrie, en Saxe, en Lorraine et en France, parce que je connaissais sa conduite criminelle envers le pape et les Romains. Je prie les pères assemblés de confirmer cette sentence, puisque déjà le pape a approuvé toute ma conduite."

" Ce fut en vain que quelques prélats et Paschal refusèrent d'excommunier l'empereur ; la majorité se rangea du parti de Cunon, et confirma la sentence d'excommunication lancée contre Henri."

Ces tableaux dramatiques de combats livrés dans Rome, de conciles tumultueux, font connaître tout à la fois l'acharnement des deux partis et le genre de talent de M. de Raumer. Consulter les historiens contemporains, et en extraire un récit impartial et animé, tel est le travail que s'est imposé et qu'a exécuté avec succès l'écrivain allemand. C'est à cette étude approfondie des sources qu'est due la vérité locale si profondément empreinte dans son ouvrage. A. Chéruel.

BRUXELLES EN 1720.

Extrait des Mémoires du Comte d'Avaugour.

Mlle Olympe, grande fille, fraîche, charnue, droite et souple comme un jonc, débuta, il y a quelques années, sur le théâtre neuf de la rue des Fossés-Saint-Germain. Elle remplissait fort proprement un petit rôle d'une tragédie d'*OEdipe*, composée par un jeune homme appélé Arouet, garçon qui a de l'esprit comme un démon, mais qui est loin pourtant d'en avoir d'aussi bon aloi que messieurs Campistron et Fanchet.

Mlle Olympe obtint un prodigieux succès parmi le premier ban de notre noblesse. Je venais de quitter mon précepteur l'abbé Bricot, excellent guide, et la perle des abbés.

Digitized by Google

l m'avait souvent répété qu'un jeune homme de qualité se devait à lui-même et à sa maison de dépenser quelques cinquante mille écus à son entrée dans le monde.

Je méditais fréquemment sur ce texte qui semblait un abrégé des maximes de la sagesse, et je n'eus pas plutôt vu Mlle Olympe, que je m'ingéniai à le mettre en pratique.

Malheureusement, j'étais novice et amoureux. Au lieu de débuter par les écus, je commençai par des déclarations très sincères, mais très insipides et très ridicules.

Olympe parut surprise de se voir attaquée da la sorte. La pauvre enfant avait beau m'encourager, je n'osais m'expliquer. Mon enragée timidité me réduisait au désespoir.

La belle passa dans mon esprit pour une vertu tigresse : je m'en allais contant partout que rien ne se pouvait comparer à sa retenue, à sa cruauté, quand, un matin, j'appris qu'elle s'était enfuie avec un Italien des violons du roi, et qu'elle avait pris la route de Flandre.

J'étais si affolé de cette créature, que je jurai de tuer l'Italien, coupable à mes yeux d'avoir abusé de l'innocence d'Olympe, et que je partis incontinent pour les Pays-Bas, afin de dérober l'infortunée a son ravisseur.

On était en juillet : j'arrivai à Bruxelles par un dimanche.

Je me figurais que les premières personnes que je rencontrerais seraient Olympe et son scélérat d'Italien. Au lieu d'eux, je vis de colossales figures de carton, habillées comme du temps de la reine Berthe, et représentant tout une famille de géans ; je vis quantité de chars en forme de poissons, d'églises, de tours, de nuages, de vaisseaux, de dragons, et chargés d'enfans bien fardés, travestis en anges, en diables, en saints, en dieux du paganisme. Je vis les compagnies bourgeoises, l'escopette sur l'épaule, enseignes déployées ; je vis le magistrat, les consaux, les États de Brabant, les chevaliers de la Toison d'or, qui tous marmottaient dévotement leur rosaire. Je vis un petit homme assez mal accommodé qui occupait la place d'honneur et tenait son gros cierge d'un air sournois ; enfin, au milieu d'un nombreux état-major je vis un officier général étincelant de broderies et dont le visage était aussi franc, aussi ouvert que celui de l'homme au cierge annonçait de dissimulation et de duplicité. A son aspect, un murmure flatteur circula ; des femmes agitèrent leurs mouchoirs. Le militaire, en les saluant avec grâce, leur lança des regards où il y avait encore plus de hardiesse que de galanterie : un homme superbe, qui trompait furieusement son monde s'il n'était un grand abatteur de bois. La fierté et la bienveillance se peignaient en même temps dans ses traits, et il suffisait de le considérer pour être persuadé de sa brillante bravoure. Sans s'inquiéter de l'étiquette, il causait familièrement avec ceux qui l'entouraient, et quoiqu'il suivit une procession, riait quelquefois aux éclats avec un beau jeune homme

qui marchait à côté de lui, et sur l'épaule duquel il s'appuyait affectueusement.

Un de mes voisins, que j'interrogeai, me répondit dans un français des plus sauvages, que les habitans de Bruxelles célébraient, en ce jour, le jubilé du très saint sacrement de miracle poignardé par les juifs, il y avait de cela 350 ans. Le monsieur qui cheminait la tête baissée tout en se prélassant comme un magister de village, était son excellence le marquis de Prié, ministre plénipotentiaire de l'empereur aux Pays-Bas; le général était le comte de Bonneval, Français passé au service autrichien, *feldzeugmeister* et commandant d'armes à Bruxelles; le beau jeune homme, son fils naturel, le comte de Latour.

— Voilà où nous en sommes, remarqua en soupirant une figure pâle; pour ministre un Italien, pour général un Français; nos pamphlets même sont l'œuvre de grimauds qui se croient de l'esprit dès qu'ils ont franchi notre frontière; pauvre Belgique! quand,seras-tu gouvernée par les tiens? — Parbleu, répondit un gros réjoui, Bonneval est bien des nôtres, il est digne d'être Brabançon. N'a-t-il pas toujours défendu les priviléges de la bourgeoisie, et lorsque dernièrement il y a eu des troubles, ne s'est-il pas mis en quatre pour sauver notre digne doyen Aneessens? — Mais il ne va pas à la messe, repartit une dévote en faille, et il rit à la procession. — Tonnerre! s'il est le dernier à l'église il est toujours le premier sur le champ de bataille. — Cette fois, c'était un soldat qui parlait en affilant sa luisante moustache.

Je tâchai de continuer ma route et de gagner une hôtellerie, mais le jubilé s'était emparé de toute la ville : il la tenait à son plaisir, à sa fantaisie; impossible de passer une seule rue sans sa permission : or, la procession, onduleux et interminable reptile, se déroulait quelque part que je voulusse aller.

Enfin, Dieu merci, j'atteignis la porte d'une auberge. Mais une si grande multitude encombrait Bruxelles, que j'eus toutes les peines du monde à obtenir un lit, et quand je m'y fus sauvé je ne pus dormir à cause du vacarme effroyable des ivrognes, des pétards, des fusées et des coups d'arquebuse.

La fatigue du voyage, le tintamarre, l'incommodité de mon logis, m'échauffèrent le sang au point que je fus le lendemain hors d'état de me lever. J'étais moulu : on appela un médecin. Quel médecin! Il se vantait d'avoir étudié à l'université de Louvain, si fameuse dans l'univers.... flamand, et en conséquence, il fit si bien qu'il changea mon indisposition en une belle et bonne maladie qui me tint trois mois dans mon taudis, souffrant le martyre et rançonné, Dieu sait comme.

L'idée, la cruelle idée que, durant ma maladie, Olympe restait peut-être au pouvoir d'un autre, me rendait fou et aggravait ma situation. Oh! qu'il me tardait de sortir et d'aller réclamer la protection du comte

Digitized by Google

de Bonneval, mon compatriote, qui, ayant sans doute aimé, dans sa vie, plus d'une demoiselle Olympe, saurait compatir à mes peines.

Enfin, j'échappai à la fièvre et au docteur de Louvain, et, à ma vive satisfaction, je me retrouvai sur mes jambes.

En mettant le nez dans la rue, je m'attendais à y rencontrer le jubilé avec ses tentures, ses guirlandes et sa cohue. Point. Il ne restait du Bruxelles que j'avais vu que des rues boueuses et escarpées, de vieilles maisons à pignons bariolés et la garde devant le palais. Du reste, silence presque complet, solitude presque profonde.

Mon cocher, ancien laquais d'un ambassadeur à Utrecht, démontrait pertinemment que le traité de la barrière en était cause. Mais si le jubilé avait plié bagage, et avec lui le mouvement et la vie, le carrosse que j'avais loué ressemblait beaucoup à un des chars qui lui avaient servi de décors : antique machine autrefois dorée et si fort affaissée sur les angles, qu'elle traînait à terre.

Je me rendis à la comédie, où j'espérais découvrir Olympe. Des acteurs pitoyables jouaient sur un théâtre médiocre, bâti récemment par l'ordre de l'électeur de Bavière, sur les dessins de l'italien Bombardi, car il fallait que je retrouvasse des Italiens partout. Cette circonstance, que me révéla un des spectateurs, me rendit de mauvaise humeur ; elle me fit juger la pièce plus détestable encore qu'elle n'était, et ce n'est pas peu dire. Je montai sur la scène ; vainement je furetai dans les coulisses ; point d'Olympe, et quand je m'informai d'elle, on ne sut ce que je voulais dire.

Il me vint dans l'esprit que l'Italien qui l'avait enlevée, pouvait l'avoir assassinée, car dans ma pensée, un Italien était capable de tout. Épouvanté de ce soupçon, le lendemain je me rendis à l'hôtel du comte de Bonneval pour l'engager à épouser ma vengeance.

C'était justement un de ses deux jours de concert. Il y avait un monde incroyable et passablement mêlé dans ses appartemens, femmes hommes d'état et de cour, robins, militaires, quelques abbés même, et un évêque, si je ne me trompe.

Le comte était engagé dans une conversation fort vive avec un personnage dont la physionomie avait quelque chose de solennel, bien que son accoutrement fût des plus modestes. Le comte lui témoignait tant d'égards, que je presumai que c'était un seigneur d'un rang assez éelvé pour ne pas redouter de se compromettre par cette simplicité.

Je fis part de mes conjectures à une dame dont l'excessive parure ne déguisait point le tort que la nature avait eu à son égard. — Vous vous moquez, me dit-elle en minaudant, cet homme est le fils d'un cordonnier de Paris, chassé de son pays pour des couplets abominables. Mais, ajouta-t-elle avec amertume, M. de Bonneval affecte de la bizarrerie dans le partage de ses faveurs, et s'il relève ce qu'il devrait mépriser, il néglige ce qui mérite son hommage.

Digitized by Google

Je pris mon temps pour aborder le général, qui n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'il m'embrassa et m'accueillit avec une cordialité toute martiale.

J'invoquai sans hésiter son appui pour qu'on coffrât l'Italien qui avait assassiné ma maîtresse. Il se mit à rire. — Parbleu ! dit-il, la rencontre est plaisante ! Vous aussi vous êtes en guerre avec un Italien ? Cette similitude de nos destinées ajoute à l'intérêt que vous m'inspirez. Je vous seconderai, soyez-en sûr, quoique mon crédit soit réduit à fort peu de chose par les manœuvres de mon Italien, à moi, le dernier des hommes pour l'intrigue, le premier pour l'honneur et le courage.

— Vous aurait-il traîtreusement ravi votre maîtresse ?

— Au contraire, mon ami, il a voulu m'en donner une, sa fille, cette bégueule à qui vous avez eu le malheur de vous adresser en entrant.

— Le marquis de Prié ! . . ce petit homme de mauvaise mine, moitié bas, moitié insolent, qui marchait à côté de vous à la procession ? . . .

— Justement, il n'a pu me faire entrer dans ses projets contre le peuple, il m'a trouvé sur son chemin chaque fois qu'il a pensé soumettre les gens de guerre aux gens de plume, l'épée à l'écritoire ; j'ai éventé ses noirceurs, je me suis moqué de sa lésine. Il me déteste, je le lui rends avec usure, il m'a presque brouillé avec l'empereur et le prince Eugène ; mais s'il a pour lui les scribes et les intrigans d'antichambre, j'ai pour moi l'armée et les honnêtes gens. Je continuerai donc de publier en tous lieux que ce Transalpin est un vilain et un drôle ? s'il me traite de Limousin, je lui ferai voir, corbleu ! que je ne suis pas un Pourceaugnac.

Là-dessus, le général me prit par la main et me présenta, en qualité d'ami et de parent, aux personnes qui l'entouraient, à M. Rousseau, son premier interlocuteur, et dont je me ressouvins d'avoir lu quelques vers fort jolis, au duc d'Aremberg, le protecteur de ce poète, aux comtes de Lannoy et de Mérode, au marquis de Trazegnies et au prince de la Tour-et-Taxis.

Il faut être juste. Les messieurs n'auraient eu rien à envier pour les grandes manières aux premiers seigneurs de France. La chose me parut d'autant plus remarquable qu'il y avait là d'autres gens titrés de la tournure la plus bourgeoise, et qui, en effet, à ce que j'ai su depuis, n'étaient que des fils de roturiers fraichement décrassés et sortis de l'échevinage ou de la gabelle.

Le concert fini, on servit à souper. Chère délicate, exquise, sur ma parole. On s'apercevait que l'amphitryon, en renonçant à la France, avait gardé un cuisinier français ; car, ailleurs on mange, chez nous on sait manger. A table, le comte de Bonneval et le comte de Latour furent d'une amabilité parfaite. Ils avaient eu la politesse de marquer mon siége entre eux deux. Lorsque les flacons eurent circulé, la conversation s'anima, et la gaité mit en mouvement les ressorts rouillés des

Digitized by Google

plus massives têtes flamandes. Le duc d'Aremberg montra beaucoup d'esprit et d'à-propos. Il pria Rousseau de réciter quelque chose, et celui-ci, après s'être fait un peu prier, déclama son ode au comte de Bonneval sur la bataille de Peterwaradin.

Ce morceau lyrique fut accueilli par des bravos. Mademoiselle de Prié et les amis de son père se regardaient, il est vrai, en ricanant ; mais le nombre n'étant point pour eux, ils durent dévorer leur dépit.

Tout à coup un conseiller au conseil de Brabant prit la parole avec la confiance pédantesque et le fausset aigre d'un avocat qui plaide au Châtelet. (Peste soit des avocats !) — Messieurs, savez-vous la nouvelle ? Quoique les Brabançons, comme loyaux sujets de sa majesté impériale, soient les ennemis naturels de l'Espagne, il en est parmi eux qui sont fêtés à la cour de Madrid. On assure que le marquis d'Ayseaux a plu à la reine de Castille et de Majorque, et que même sa majesté l'a reçu. . . .

— Qui dit cela ? interrompit brusquement le fougueux Bonneval ?

— Ce n'est pas la Gazette de Hollande, reprit le conseiller sans se décontenancer, ce n'est pas non plus un bruit de ville ; c'est un fait positif qui a été raconté hier, en pleine assemblée, par son excellence le marquis de Prié !

— Et moi, s'écria Bonneval en se levant, je soutiens que quiconque a fait courir ce bruit en a menti par la gorge ! La reine d'Espagne est une princesse vertueuse ; elle appartient à la maison royale de France, que je respecterai toujours, même en combattant contre elle ; la reine d'Espagne est un peu ma cousine, et je défendrai son honneur envers et contre tous. Je répète que celui qui l'a attaquée est un infâme, un misérable, et je le forcerai à m'en rendre raison.

— Je serai votre second, m'écriai-je étourdiment, entraîné par le vin, mon amitié subite pour Bonneval et ma haine contre les Italiens.

— A qui moriras, traydor,
Enemigo de donna Sancha,

murmurait le poète Rousseau en fredonnant une ancienne romance espagnole.

Le comte de Mérode et le duc d'Aremberg travaillèrent à apaiser leur hôte ; ils n'en purent venir à bout. Bonneval sortit du salon avec son fils naturel et moi, laissant la société dans un désordre inexprimable.

Quand il fut dans son cabinet, il se jeta sur un canapé et laissa couler sa bile : — Je n'en finirai donc jamais avec les Chamillard et les Prié, je ne pourrai écraser sous mes pieds cette vermine bureaucratique. De la prudence, de la circonspection, me répètent à m'assourdir des amis froids qui veulent toujours être en règle avec le pouvoir. La prudence serait de la lâcheté, la circonspection de la bassesse. Plutôt que de

Digitized by Google

céder, j'irai servir dans un pays où tous les ministres sont de vrais gentilshommes et savent comment il faut traiter leurs semblables ; plutôt que de bouquer à la porte d'un scribe, je prendrai le turban. Il faut que Turinetti tombe ou moi, et après cela nous verrons comment il conviendra d'agir.

— Quant à vous, me dit-il, qui étranger à ces débats, avez embrassé généreusement ma querelle, je ne veux pas que vous vous exposiez à des persécutions que seul je puis et je dois braver. Ne pensez pas que les insolences du Transalpin m'aient fait oublier votre affaire. Attendez, je vais vous donner deux mots d'écrit pour l'amman de Bruxelles qui m'a quelques obligations, et je ne doute pas qu'il ne vous livre votre coupe-jarret, si du moins il est dans ce pays.

Il griffonna quelques lignes sur une feuille de papier, la cacheta et me la remit. Ce peu d'instans avait suffi pour lui rendre son calme et son insouciance, et il me reconduisait au bas de son escalier d'un ton aussi enjoué que si la soirée s'était joyeusement terminée.

Après avoir rêvé combats, poignards, poison, et donné d'amples regrets à la malheureuse Olympe dont l'assassinat était devenu un article de mon symbole, je remontai dans mon carrosse qu'un antiquaire m'eût volontiers volé, et j'allai chez l'amman, sans remarquer qu'il y avait dans les rues plus d'agitation qu'à l'ordinaire, et que des troupes y étaient postées à certains endroits.

Vous saurez qu'on nomme amman un officier qui a la haute police de la ville. Arrivé devant une maison très vaste, dont la façade était peinte en rouge de brique comme celle d'un cabaret, et dont d'épais barreaux protégeaient les étroites fenêtres, nous fûmes long-temps à nous faire comprendre de deux vieilles servantes qui ne savaient pas un mot de français. Après bien des cérémonies, nous fûmes introduits dans une antichambre tapissée d'un cuir doré de couleur tannée, et ornée de chaises carrées également de cuir. L'éclat des clous de cuivre qui les parsemaient témoignait de la propreté minutieuse des maîtres et des domestiques. Il y avait aussi de ces vilains tableaux de mangeaille pour lesquels j'ai toujours eu l'antipathie que le défunt roi professait pour les Teniers.

Monsieur l'amman ne se fit pas attendre. Il me reçut en robe de chambre de velours gorge de pigeon, qui miroitait horriblement, et en bonnet de coton sur une peruque blond-hasardé à tire-bouchons : petit homme ramassé, le ventre en poire, les joues rouges et pendantes, le regard d'un faune. Avec cela un parfum de bière et de tabac à renverser.

— Puis-je, monsieur me dit-il dans un langage miparti de wallon et de thois, puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Je suis le comte d'Avaugour...

— D'Avaugour ?—eh ! eh ! c'est le nom de ma femme, un superbe

Digitized by Google

nom, certes, monsieur; et c'est pour cela que j'ai épousé madame Cano; car, tel que vous me voyez, je fais un cas infini de la noblesse; la place que j'occupe exige au surplus que l'on soit noble d'extraction, et, sans vanité, je sors des deux côtés du lignage de sire Rodolphe que nous appelons, nous autres Brabançons, *Ser-Roelofs*; touchez-là, je suis enchanté de connaître au moins un cousin de ma femme...

— J'en suis ravi de même, tout imprévue que cette parenté soit pour moi; mais veuillez lire ce billet, et vous saurez quel service j'attends de votre obligeance et de votre équité. Il est du comte de Bonneval...

— Le comte de Bonneval! serviable et généreux seigneur; seulement la tête par trop légère; ma femme prétend que c'est à lui que j'ai l'obligation de l'avoir épousée; et la reconnaissance me ferme les yeux sur ses défauts? Eh! eh! je vous parle souvent de ma femme, n'est-il pas vrai? c'est que, malgré mes quarante-cinq ans, nous sommes de jeunes mariés, et que ma femme est un trésor— Pour en revenir au comte de Bonneval, permettez-moi de lire sa lettre. *(Il lit.)* Ah! bon Dieu, une fille enlevée; une fille assassinée... monsieur, monsieur, il n'y a plus de mœurs; il n'y a plus de principes, ma femme a bien raison de le dire... ma femme...—Je compte, monsieur, que vous ferez pendre l'assassin....— Indubitablement, sauf les priviléges du Brabant et de la noble cité de Bruxelles. Qu'on appelle ma femme. *(Il ouvre la porte.)* Madame Cano! venez, un rapt, un meurtre, un cousin, venez, votre présence est ici nécessaire.

Une dame entra de très bonne grâce dans l'antichambre.

— Lisez, ma chère, lui dit son mari, lisez ce billet que nous écrit notre ami le comte de Bonneval.

La dame prit le billet; pendant qu'elle lisait, je la considérai attentivement. O surprise! je n'en revenais pas, j'étais pétrifié; ou j'avais la berlue, ou madame Cano était Olympe elle même.

Quand elle eut fini de lire, elle me regarda à son tour et demeura interdite. Mais en actrice consommée, et qui en savait plus long que ce qu'elle avait appris au théâtre des Fossés-Saint-Germain, elle se remit bientôt, et me dit presque sans altération:—Monsieur d'Avaugour, vous êtes surpris de trouver ici une parente... Croyez pourtant qu'elle vous porte une véritable affection. Je savais déjà ce que vous cherchiez par la voix publique. Demeurez convaincu que mon mari et moi nous ferons de notre mieux pour vous donner toutes les satisfactions que vous pourrez désirer."

A ces mots, prononcés d'un accent particulier, elle me fit une révérence et sortit. J'étais si anéanti que je ne répliquai pas une syllabe.

Ma première pensée fut de révéler la vérité à l'imbécile magistrat; mais je me sentis la curiosité de voir comment Olympe achèverait cette aventure.

Je pris donc congé, et me rassis dans ma voiture.

K

Digitized by Google

Malgré l'étonnement où j'étais, il me sembla que mon cocher, au lieu de revenir par le même chemin, choisissait des rues détournées. Je voulus baisser la glace de la portière pour l'en avertir, un dragon me présenta le canon de son pistolet. Je regardai de l'autre côté : des dragons encore. Je n'y pouvais rien comprendre.

Le carrosse s'arrêta devant un sale bâtiment percé de rares lucarnes. On me fit descendre, et une lourde porte roula sur ses gonds.— Entrez, mon gentilhomme, me dit un rustre en sabots.

— Où suis-je donc? lui demandai-je.

— En un lieu fort honnête, dans la prison du Treurenberg, me répondit-il.

— Diable, me dis-je à moi-même, voila un tour d'Olympe ou je ne m'y connais pas.

Le Treurenberg (ces Flamands donnent à toute chose des noms effroyables,) le Treurenberg est une geôle puante, étroit, bourgeoise au dernier point. A la bonne heure, la Bastille, avec ses donjons, ses fossés, sa garnison, ses canons et son état-major, c'est là une prison de grand seigneur, et quand on doit être enfermé entre quatre murs,on n'est pas fâché d'être traité selon sa qualité.

J'étais encore plus humilié qu'affligé de me voir dans ce cloaque; la perfidie d'Olympe me poussait à bout, et je brûlais d'en connaître les détails. Mais à qui m'adresser? Je fus forcé de recourir au geôlier, et de lui demander s'il savait ce qui avait déterminé mon arrestation.

— Quant à ça, monsieur le comte, me dit-il respectueusement, je n'en sais rien; mais consolez-vous, vous n'êtes pas le seul prisonnier d'importance qu'on ait fait aujourd'hui. Son excellence le comte de Bonneval...

— Bonneval est-il ici?

— Non, cet honneur ne m'était pas réservé; on l'a dirigé vers la citadelle d'Anvers, pour plus de sûreté.

— Et pourquoi l'a-t-on arrêté?

— Dam, parce que cela plaisait à monseigneur le marquis de Prié, qui n'est pas moins puissant que l'empereur, ne vous déplaise. Pourtant avant de faire arrêter le comte, il a pris ses précautions comme s'il avait peur, et il a mandé à Bruxelles des régimens qui n'avaient point servi sous le général. Son excellence le comte de Bonneval déjeunait chez monseigneur le prince de Ligne quand on s'est assuré de sa personne: le peuple a fait mine de se mutiner, mais le comte lui-même et le prince de Ligne l'ont engagé à ne point troubler la tranquillité et à respecter les volontés de sa majesté impériale. Que toutes les personnes qu'on incarcère n'agissent-elles avec cette résignation et cette politesse!

— Pauvre comte, m'écriai-je, il ne fera pas aisément sa paix. Il a affaire à un ministre vindicatif et redouté, tandis que moi je ne suis que joué par une comédienne que je puis perdre d'un seul mot.

Digitized by Google

En ce moment, une chambrière, ensevelie dans sa mante espagnole, demanda à me parler de la part de monsieur Vamman. Le geôlier m'indiqua du doigt, et la messagère, qui avait de jolis yeux et une figure très intelligente, m'ayant tiré à l'écart, me remit un petit paquet en m'avertissant tout bas de ne l'ouvrir qu'en cachette. Aussitôt elle disparut.

Lorsque le geôlier eut arrangé ma chambre et en fut sorti, j'ouvris impatiemment le paquet ; il contenait une grosse clé, une lettre et cinquante pistoles. La lettre était conçue en ces termes :

" MON CHER D'AVAUGOUR,

" Il m'a paru naguère que vous m'aimiez, et j'ai fait tout ce que j'ai
" pu pour vous ôter de peine. Désolée de votre silence et de votre
" inaction, ennuyée du théâtre, j'ai pris le parti de chercher fortune en
" Flandre. J'étais si occupée de vous que j'empruntai votre nom, sans
" m'en douter. Il me servit à merveille. Un honnête homme, entêté
" de noblesse, eut confiance dans les histoires que je lui débitai. Mes
" yeux firent le reste. Bref, je suis bien sa femme. Vous avez le
" pouvoir de me ruiner, mais vous n'en userez pas : moi, j'ai celui de
" vous sauver, et j'en profite. Hier vous avez commis une énorme
" imprudence : le marquis de Prié feint de voir en vous un complice des
" projets séditieux qu'il serait charmé d'attribuer au comte de Bonne-
" val. Voici une clef que j'ai fait fabriquer sur celle que possède mon
" mari, comme chef de la police. Elle vous ouvrira, vers minuit, la
" porte principale de la prison dont la surveillance est presque nulle. A
" quelques pas de là stationnera une chaise de poste. Les 50 pistoles
" que je vous envoie vous seront utiles en route ; rendez-les à une de
" vos maîtresses auprès de qui vous serez moins timide ou plus em-
" pressé. Adieu. Rentrez en France et ne revenez plus à Bruxelles,
" si vous voulez que je tienne la résolution que j'ai formée de vivre
" désormais en honnête femme. " OLYMPE."

Combien, en lisant cette lettre, je fus honteux de ma sottise ! Olympe me parut plus adorable que jamais, et je me promis bien de tâcher, si l'occasion s'en présentait, de lui faire violer son serment.

Je m'échappai le soir même, et je revins à Paris. On m'écrit que mon ami Bonneval est devenu, à Constantinople, pacha à deux queues, et qu'Olympe est citée à Bruxelles comme le modèle des femmes. Si quelque jour j'y retourne !....

Le baron de REIFFENBERG.

Digitized by Google

UNE PROMENADE AUX BORDS DU RHIN.

> Demandez au grand lys qui croit dans la vallée
> Et lève avec orgueil sa tête immaculée.

Au printems de l'année 18—, deux jeunes gens se promenaient sur les bords du Rhin. — O grand fleuve ! tes eaux sont bien rapides et ton lit bien profond ! Coteaux qui vous dressez en amphithéâtres de prairies, de forêts, de vignes, de tourelles gothiques, de chaumières, ravissans paysages d'Allemagne, vous offrez à l'œil ébloui bien des sites pittoresques. Eh bien ! parmi ces deux jeunes hommes, plus rapide et plus profonde que tes flots, ô Rhin, était la réflexion de l'un ; plus riche et plus variée, était la pensée de l'autre.—Le plus âgé pouvait avoir vingt-cinq ans, de grandes boucles de cheveux blonds tombaient sur ses épaules, suivant l'habitude des étudians allemands ; sa démarche était nonchalante, sa figure sereine, et peignant assez bien la pureté et la noblesse de son âme. Il se nommait Ludwig. Son compagnon avait vingt-deux ans ; le front haut, le regard mobile et perçant ; il s'appelait Wilhelm. Ludwig et Wilhelm étaient unis par les liens de la plus ancienne et de la plus sincère amitié ; jamais deux êtres moins ressemblans n'avaient été mieux d'accord ; cette intimité, je l'expliquerai d'un mot : tous deux étaient poètes. Ils pouvaient bien différer de nature, de tempérament, de goût, de position, d'études, de sympathies politiques, ils se rencontraient toujours sur la manière d'envisager les principes. A une certaine hauteur, l'air est pur, l'horizon plus vaste, et toutes les belles âmes se donnent la main.

Or, il arriva que Ludwig eut bientôt trouvé dans le monde un amour tel qu'il en fallait un à son caractère et à ses habitudes. Jeune, beau et riche, l'amour s'installa doucement dans son cœur, à côté de son goût pour le luxe et la poésie, à côté de son amitié pour Wilhelm. La femme sur qui tomba son choix en était digne sous tous les points ; elle sut ménager habilement les trésors de passion qu'il pouvait recéler ; jamais une pensée soucieuse ne vint tracer une ride à son front. Il n'en était pas ainsi de son ami ; Wilhelm était une nature énergique, sérieuse et réfléchie ; placé vis-à-vis du monde dans la position d'un homme qui avait tout à conquérir, doué d'une âme ardente, encouragé par quelques succès précoces, l'ambition fut la première passion qui s'éveilla en lui ; *il voulut* de bonne heure ; encore retenu sur les bancs du collége, il avait déjà un pied dans le monde, et écrivait un article de journal de la même main qui venait de griffonner un *pensum*. Ce fut un essor rapide, soutenu par les illusions, par une espérance infatigable, par de bienveillantes amitiés ; il marcha quelques temps droit devant lui, et franchit les premiers abords de la carrière littéraire. A vivre cette

Digitized by Google

vie de luttes, de démarches, d'attentes, de travaux irréguliers, de plaisirs étranges, l'esprit achève promptement son éducation. Peu à peu il sentit l'imprudence et le vide de ses illusions; son intelligence, devenue plus robuste, lui permit de voir ce qui lui manquait, sans lui donner encore la gravité et la force nécessaires pour exécuter des œuvres capitales. Par une inconcevable fatalité, les mécomptes, les déceptions, les ennuis se succédèrent en foule; il se vit repoussé et oublié: alors le cœur lui défaillit; il croisa les bras, s'assit désespéré sur le bord du chemin, et douta.

Il douta de la poésie, il douta de la vertu, de Dieu; il douta de la science; il la maudit comme un fruit amer; il la blasphéma comme une idole sourde et impuissante, qui laissait ses adorateurs les plus empressés sans appui et sans position dans le monde; il se demanda s'il n'y avait pas folie évidente à continuer une lutte inégale, et s'il ne devait pas plutôt se hâter d'aller expier, dans quelque fonction obscure et matérielle, un moment d'orgueil que son âge pouvait seul faire excuser.— C'était précisement dans ces jours de doute et de désespoir qu'il formait les plus beaux projets: les heures s'écoulaient pour lui dans de sombres réflexions; alors il proclamait Hamlet le chef-d'œuvre de l'esprit humain, et s'identifiait avec ce type de la fatalité, de l'irrésolution. Souvent il lui semblait, en rentrant chez lui, le soir, qu'il s'était levé, il y a mille ans, tant sa pensée avait agité, en douze heures, de questions diverses et parcouru de situations différentes. Il n'avait plus le courage de s'imposer un travail régulier, il lisait au hasard, se promenait, et n'écrivait point. Ses amis s'étonnaient de ne plus rien voir sortir de sa plume autrefois si électrique et abondante, car aucun symptôme ne trahissait au dehors son profond découragement, et trouvant toujours en lui la même conversation facile et animée, ils ne se doutaient pas des tortures intérieures qui le déchiraient. Ludwig seul, à cause de sa vieille amitié, était le confident des anxiétés et des incertitudes de son ami; il apprenait quels rêves étranges sillonnaient cette tête incandescente, il était effrayé de ces oscillations dans lesquelles Wilhelm usait son énergie, et lui, l'homme faible et médiocrement passionné, plaidait contre son fougueux ami la cause de l'activité, de l'énergie, de l'amour. Il lui reprochait de ne pas croire à l'amour; à cela, Wilhelm répondait:

— Plus que toi peut-être, mon ami, je crois à l'amour, j'y crois comme à la gloire, comme à Dieu, comme à toute chose grande et sacrée, qui fait battre le cœur de l'homme et lui inspire une noble émulation. Je me suis donc créé un type magnifique, et je l'ai placé sur un piédestal de cent coudées; puis pour cette image divine, pour cette création poétique, j'ai demandé au monde une sœur, j'ai promis mon amour à celle qui s'en rapprocherait le plus; mais je n'en ai pas trouvé une qui fût digne de nouer les cordons de ma vierge idéale; c'est ainsi que je marche encore aujourd'hui dans la vie, libre et solitaire; aucune corde de mon ame n'à vibré sous un regard, sous une parole de femme.

Digitized by Google

Et cependant le bal, le monde, les spectacles, la famille ont fait passer sous mes yeux plus d'une gracieuse figure; bien des voix suaves ont retenti à mes oreilles. J'ai vu tomber autour de moi tous mes amis, les forts comme les faibles, j'ai envié leur sort et j'ai continué ma route. Ludwig, je ne blasphème pas l'amour, mais je n'y crois pas. Dieu a voulu me punir de m'être laissé égarer par de trop beaux rêves. A chaque Prométhée son vautour, le mien c'est de ne pouvoir point aimer. Ton bonheur me suffit, tous mes chagrins disparaissent quand j'aperçois un sourire sur les lèvres d'un ami.

Mais cet effort fut trop violent pour Wilhelm, il reprit d'une voix plus brève et plus amère.

— Et qui donc voudrait unir sa destinée à la mienne? quelle femme serait d'une vertu assez haute ou plutôt assez imprudente pour s'appuyer sur un faible roseau, jouet lui-même de tous les vents; et quand Dieu permettrait un pareil miracle, quand il enverrait sur la terre quelque sœur d'Ophélie et de Cordélie, pourrais-je accepter un pareil sacrifice, une pareille abnégation? — Oh! la femme que j'aimerais, je la voudrais rendre si heureuse, je la voudrais entourer de tant d'hommages, la combler de tant de bénédictions; je voudrais créer pour elle un paradis ici-bas, faire éclore en foule les roses et les marguerites, pour que la terre fût plus douce à ses pieds; je dirais au ciel: sois toujours azuré, un nuage pourrait l'attrister; je dirais aux vents de retenir leur haleine de peur qu'ils ne m'emportassent une de ses paroles, qu'ils ne me fissent perdre une de ses respirations. Alors, Ludwig, on saurait ce que je peux; alors, alors on apprendrait que cette *intelligence* (et il se frappait le front et la poitrine,) a quelque force; que j'ai quelque puissance au cœur; que le roseau peut devenir un chêne; la hache lancée par une main vigoureuse s'enfonce moins rapide dans une porte de bois blanc, que moi je ne parcourrai successivement mes différens degrés;—je voudrais forcer cette femme à inventer quelque difficulté inouïe, quelque prodigieux travail; et ce travail serait mené à bout; et l'obstacle serait surmonté. — Si je disais cela à d'autres, ils riraient de ma présomption, mais toi, Ludwig, tu me connais; n'est-ce pas que je ne ments pas? je suis le levier d'Archimède, je n'ai besoin que d'un point d'appui pour soulever le monde!

Ludwig fut effrayé à son tour de l'exaltation de son ami, il reprit doucement:

— Tu te représentes toujours la vie comme un combat: il est des amours plus limpides, des sentiers plus aisés où l'on avance sans peine vers un but que l'on attend toujours.

— Non, Ludwig, je ne veux pas de vos faciles amours, de vos passions complaisantes; je le sens, il me faut des épreuves, de pénibles initiations; mais ce que je demanderais à la femme qu'il me faudrait ainsi conquérir, ce serait d'avoir *foi* en moi comme j'aurais *foi* en elle. Pour celui qui a la foi, les distances et la durée cessent d'exister; en

Digitized by Google

vain le hasard qui se plaît à nous poursuivre de ses railleries et de ses déceptions, les sépare, pendant un temps plus ou moins long; les jette dans des contrés diverses; la mer peut gronder entre eux, ils ont *foi* l'un dans l'autre, *patiens quia æternus !* C'est par la foi que s'établissent les religions et les empires, c'est avec la foi que l'on accomplit les grandes choses. Mais pour cela il faut une haute et sereine intelligence, une vertu que je n'ai point rencontrée ches les femmes, que je ne rencontrerai peut-être jamais.... A cette femme que j'aimerais, à ce type de perfections que j'ai rêvé, je ne lui demanderais pas de ces témoignages indiscrets dont je suis pourtant loin de méconnaître le prix ; je lui demanderais, dites dans le fond de votre cœur : je l'aime ! Et tel intervalle que le sort ait mis entre nous, je le saurai au même instant, votre ange gardien viendra le redire au mien; dites au fond de votre cœur : j'ai foi en lui, et cet homme ne trahira pas votre confiance, il sera grand comme le but qu'il se propose; il veillera sur vous, sur votre famille, sur tout ce qui vous entoure : il vous contemplera dans la rose que vous cueillerez; il vous parlera dans le livre que vous lirez: c'est la parabole de l'Evangile. Thomas n'aperçut point les blessures du Christ parce qu'il n'avait point la foi. — Mon pauvre Ludwig, dit Wilhelm en prenant la main de son ami, voilà bien des folies; c'est que je viens de lire Werther.

— Quoi! tu ne penses rien de ce que tu viens de dire?

— J'ai jadis été fort en rhétorique.

Combien de temps s'écoula entre cette promenade des deux étudians de Munich, et la date de la lettre que l'on va lire, janvier 1814, je l'ignore ; mais voici ce que Ludwig reçut un jour de Berlin, où Wilhelm était allé entendre le cours de Hegel :

" Ami, tu as toujours été mon confident le plus sûr et le plus cher, tu te rappelles que je quittai Munich l'esprit un peu en désordre, je ne sais quelle confusion, quel bouleversement s'était opéré dans mon cerveau ; tout mon sang fermentait dans mes veines, et je me débattais sous le poids d'uue mélancholie incurable. Je partis pour Berlin.—Il y a eu le doigt de Dieu dans tout ceci. L'ennui, le doute, le découragement m'y suivirent. Comment tout a disparu aujourd'hui, comment un plus bel horizon s'est tout à coup ouvert devant moi, c'est ce dont je puis à peine me rendre compte à moi-même, et que je ne me chargerai certainement pas de t'expliquer. J'ai le cœur à la fois navré et joyeux: ça été une fantastique apparition, un rêve, un rayon de soleil. puis tout est redevenu sombre ; et cependant quoique replongé dans les ténèbres, je vois clair comme si la colonne lumineuse qui s'est dressée un moment devant moi, était toujours à mes côtés. Je puise ma nouvelle sagessse dans un moment de folie, et ma joie dans des souvenirs. Cette femme s'appelle Alicia, un beau nom en vérité, Shakespeare l'eût nommée Ophélie, Dante Béatrix, qu'importe, Alicia est leur sœur à toutes. Son portrait je ne te le ferai pas, je l'ai vue quinze jours sans

Digitized by Google

penser à la regarder. Ces indications te suffisent. D'ailleurs les vives émotions vous réduisent au silence, je n'ai presque rien trouvé à lui dire, et c'est à peine si je puis achever ma lettre.

" Ludwig, quelle amère déception que la vie ! quelle dérision cruelle ! Je n'ai entrevu le bonheur que pour en sentir plus vivement la perte. Car tandis que je te parle de mon bonheur, de mes rêves, l'orage gronde autour de nous ; en ma qualité de principal membre du Tunfienbund, je ne puis me dispenser de partir. Le vieux Blucher m'a invité hier à dîner avec lui. Ce cri de *vivat Teutonia!* que nous avons poussé les premiers, a retenti dans tous les cœurs ; oui, Ludwig, il faut quitter Berlin ; nous allons en France, je pars dans la compagnie de Körner le poète. O Ludwig ! une séparation est une douleur atroce ; l'expression d'Horace, *Robur et æs triplex*, est trop faible pour la haine que je ressens en ce moment contre celui qui en aplanissant les distances, sépara ceux qui devaient être réunis. Nous autres hommes, nous n'avons point de larmes dans les yeux, point de gémissemens à la bouche, rien qui puisse soulager notre affliction ; notre cœur ne fait point de bruit en se soulevant dans notre poitrine ; mais il est des larmes de plomb fondu que nul n'aperçoit, des soupirs que nul n'entend, Partir !—et cela surle-champ, avant d'avoir échangé plus de paroles qu'il n'en serait besoin pour couvrir une page. Oh ! pour rester à Berlin, j'abrégerais ma vie de moitié. Que je puisse la voir quelques jours encore, et je serai sûr d'elle comme je suis sûr de moi ; mais qui me répondra qu'elle a su distinguer ma voix entre toutes celles qui ont bruï à son oreille ? Moins que tout autre peut-être je lui ai prodigué des louanges, mon visage est resté impassible, ma parole froidement polie. Quand l'âme est trop vivement ébranlée, elle dédaigne de se traduire au dehors ; nos langues corporelles sont trop impuissantes pour qu'elle puisse s'en servir. Mais ce serait douter de la bonté de Dieu, que de confondre cette radieuse et divine créature avec la foule des autres femmes. Le lierre ne s'attache qu'au chêne, et s'il le faut pour elle, *je voudrai.* A nous deux le monde maintenant, oui je partirai ; à moi les champs de bataille, à moi les grades, les épaulettes, les distinctions, est-ce que je ne suis pas invulnérable ? c'est un généralat que je veux ; j'entends le boute-selle ! adieu Wilhelm."

L'Europe réagissait sur la France, l'Allemagne se leva tout entière, c'étaient çà et là parmi les simples soldats des poètes, comme Körner et Wilhelm, d'héroïques courages ; la défense de l'aigle fut terrible, vingt fois il écrasa les bataillons ennemis, et les plaines de Montereau, de Champaubert, de Montmirail, entendirent des cris de victoire, hélas ! impuissans à retarder sa chute. Les coalisés revinrent triomphans dans leurs foyers, mais Wilhelm ne présenta pas Alicia à Ludwig, il dormait auprès de Körner ! Gustave DE SOMMERVILLE.

(Traduit de l'Allemand de Stoffer.)

Digitized by Google

La Revue Française.

Vol. 4. SEPTEMBRE, 1835. No. 5.

LA LUNE DE MIEL, ET LA LUNE DE SANG.

Je ne m'en remettrais pas à des bravi pour tuer mon amant, s'il m'avait abandonnée.
DE BALZAC.

CHAPITRE I.

C'était par une de ces belles soirées que l'on ne rencontre qu'en Italie. Le ciel était serein, l'air rempli d'harmonie et de parfums; l'Adriatique soulevait mollement ses lames sous l'haleine chaude et embaumée des vents d'Asie; la lune, radieuse, projetait, en longues colonnades, sa lumière, que la mobilité des vagues divisait à l'infini, et faisait scintiller comme un vêtement de paillettes d'argent; une foule de barques se balançaient sur les flots, se croisant, s'entrelaçant, et se jetant, les unes aux autres, en passant, tantôt quelques mesures d'un langoureux *andante* ou d'une sémillante barcarole, tantôt quelques phrases d'un de ces motets harmonieux et sublimes dont la brillante poésie trouve si bien le chemin de l'âme.

Une gondole, venant de Rialto, glissait en ce moment sur les eaux bleuâtres du golfe, et ramenait à leur palais le jeune comte Sylviano de Monte-Sylviani, sa nouvelle épouse Giolina, et Faretta, sœur de Giolina. Cette dernière, penchée vers le gondolier dans l'attitude de l'intérêt et de l'attention, écoutait avec avidité les canzonettas que la voix de cet homme jetait aux échos des lagunes, et dont il accompagnait le bruit des avirons. Plus loin, et sur le dernier banc de poupe, les deux époux semblaient profondément absorbés dans un délicieux entretien, et quiconque eût pu saisir les regards brûlans que leurs prunelles se dardaient sans relâche, entendre les paroles ardentes et sans suite dont ils nourrissaient leur *à parte*, n'eût certes pas eu besoin que Rufo le gondolier lui déclinât l'histoire récente de leur mariage, pour demeurer convaincu qu'ils subissaient l'influence de la lune de miel.

" O mon ami! soupirait Giolina, en laissant nonchalamment reposer
" sa tête sur l'épaule de son mari, que cette nuit est douce! — Moins
" douce mille fois qu'un de vos baisers, ô ma bien-aimée! et cependant
" la plus douce de ma vie entière! — Sylviano! qui sait si nous serons
" souvent aussi heureux que nous le sommes maintenant?... Pourquoi

Digitized by Google

" notre bonheur s'en va-t-il si vite, puisqu'il ne doit plus nous revenir ?...
" J'aime cette nuit !...—Et moi aussi, ma Giolina, je l'aime... Depuis ce
" soir, mes sens sont le jouet d'une bien suave illusion... Le parfum qui
" s'exhale de toutes les parties de votre être embaume l'air que je re-
" spire. L'azur de vos yeux se place incessamment entre moi et les
" objets qui m'environnent, et les pare de sa céleste couleur. Le son
" même de votre voix a un charme qui, lorsque vous cessez de parler,
" s'imprègne aux sons étrangers, et les fait arriver à mon oreille aussi
" harmonieux que s'ils émanaient de votre bouche elle-même : en sorte
" que tout ce que je vois, c'est vous ; tout ce que je respire, c'est vous ;
" et voilà pourquoi, ce soir, tout me ravit et m'enchante ; et voilà pour-
" quoi j'aime cette nuit, Giolina, au moins autant que vous pouvez
" l'aimer ! — Assez ! assez ! ô mon Sylviano ! Ne voyez-vous pas que
" mon cœur se gonfle de bonheur, et qu'à chacune de vos paroles il est
" près d'éclater !"

Ils se turent : leurs voix ne trouvaient plus de mots pour exprimer ce qu'ils ressentaient ; leurs mains se joignirent dans une étreinte délirante, et leurs pensées bientôt flottèrent indécises et confondues dans une vague atmosphère d'indicible volupté.

A cet instant, Rufo se prit à chanter une de ses montfarines favorites ; et c'était plaisir vraiment d'entendre cet homme avec son gosier d'Italien, sa voix pure et sonore, son ton expressif et passionné ! Giolina et Sylviano ne prêtèrent d'abord à ce chant qu'une oreille distraite ; mais bientôt ils l'écoutèrent avec délices, tant il se rencontrait d'accord avec leurs propres sensations.

Voici la montfarine que chanta le gondolier :

Abandonnons-nous à la brise,
Viens, ma Ditta, sur mon esquif,
Auteur de la belle Venise,
Voguer en bravant le récif.
Comme la nuit est calme et pure !
Comme les étoiles au ciel,
En blanchissant notre voilure,
Brillent d'un éclat solennel !

Laissons nos rouges banderoles
Frémir sur le golfe argenté ;
Aux airs jetons nos barcaroles
Fraîches d'amour, de volupté.
Comme la nuit est calme, etc.

Pourquoi fuyez-vous, douces heures,
Si vite, en emportant nos jours ?
Vous qui ravissiez nos demeures,
Nous quittez-vous donc pour toujours ?
Comme la nuit est calme, etc.

Digitized by Google

La barque toucha le portique du palais, comme les dernieres paroles de Rufo vibraient encore dans l'air qui les entourait.

CHAPITRE II.

Giolina, issue d'une des plus illustres familles de Venise, avait perdu sa mère toute jeune, et son père avait à peine vécu assez long-temps pour la voir unie au comte Sylviano. Orpheline à dix-neuf ans, elle avait concentré avec d'autant plus de force ses affections sur son époux et Faretta, qu'ils étaient les deux seules personnes qui lui restassent à chérir. Du reste, affranchie, par la mort de ses parens, de tous ces petits rapports qui attachent encore une mère à sa fille, une fille à sa mère, lors même qu'elles n'habitent plus le même toit, son âme avait grandi d'autant, et d'enfant, elle s'était vue d'un seul coup femme, sans avoir été ce qu'on nomme une jeune fille.

Quoique cette position fût tout-à-fait nouvelle pour elle, elle en avait néanmoins accepté courageusement toutes les charges et toutes les conséquences. Aussitôt après la mort de son père, elle avait fait venir près d'elle sa jeune sœur, et depuis elle surveillait son adolescence avec autant de sollicitude et de tendresse qu'une mère pourrait surveiller celle de son enfant. Aussi il est vrai de dire qu'elle lui devait bien cela. Tandis qu'elles étaient encore ensemble au palais de leur père, jamais nulle autre oreille que la sienne n'avait reçu la confidence de ces premières et suaves impressions auxquelles commençait à s'ouvrir l'âme de Faretta, comme une jeune fleur à la rosée du matin: jamais nulle autre oreille que la sienne n'avait recélé ces jolis petits secrets de femme qu'une oreille de sœur peut seule connaître. Cent fois elle avait ainsi entendu ses chastes et timides révélations; et, chaque fois, en la trouvant si naïve et si pure, elle l'eût aimée davantage, si cela lui fût demeuré possible.

Le mariage de Giolina n'apporta donc aucune interruption, du moins apparente, à cette douce habitude de confiance, à cette délicieuse intimité qui unissaient les deux sœurs. Alors, quand avaient cessé les candides paroles de Faretta, c'était le tour des paroles brûlantes de Sylviano; après l'amitié, l'amour. Aussi, continuellement placée entre sa sœur et son mari, sa vie coulait-elle heureuse et pleine, et sans que le moindre nuage en obscurcît la sérénité.

Giolina jouit ainsi, pendant deux ans, de la félicité la plus entière qu'il soit possible d'éprouver en ce monde de misère et de malédiction. Au bout de ce temps seulement, et presque tout-à-coup, Sylviano, cessa d'être aussi assidu près d'elle : lorsqu'il ne pouvait l'éviter, il essayait bien encore de feindre ; mais, Italienne, jalouse, elle s'aperçut bientôt qu'au lieu d'amour il n'apportait plus en sa présence que gêne et ennui; plus tard, elle comprit qu'elle avait une rivale, et jura, par son poignard et sa madone, de se venger d'une manière éclatante.

Digitized by Google

Or, savez-vous ce que c'est que la vendetta pour un Italien ?..... La vendetta est pour lui autant que la sève pour l'arbre, autant que l'âme pour le corps ; c'est une seconde vie: donnez-lui celle-ci, et il va joyeusement renoncer à l'autre. Oh! mais aussi, c'est que sa vendetta lui a tant coûté d'attente, c'est qu'elle a été depuis si long-temps et toujours le but invariable de ses démarches, de ses calculs, de ses affections! Voyez plutôt: de ses pensées, il n'en a conservé qu'une, la vendetta ! Ses espérances, elles se résument toutes maintenant en une seule, la vendetta! Ses sentimens, il en a fait complète abnégation, afin que sa vendetta chérie ne fasse qu'un avec lui, soit tout-à-fait lui ! Ses cheveux n'ont blanchi, ses joues ne se sont creusées, ses yeux ne sont devenus caves, son front ne s'est ridé et n'est devenu chauve qu'à force de rêver la vendetta ! Voulez-vous le délivrer de ce vautour qui lui dévore le cœur, de ce vampire qui lui dessèche le sang dans les veines, donnez-lui les moyens d'assouvir sa passion! Oh! la vendetta pour un Italien, c'est l'enfer ou le paradis en ce monde. Aussi, malheur, cent fois malheur à l'imprudent qui se sera placé par sa faute sous cette terrible influence ! Nul lieu de la terre capable de le recéler, nul endroit où la vendetta ne l'atteigne le plus souvent lorsqu'il s'y attendra le moins. Elle s'attachera à ses pas et le poursuivra partout comme un spectre sanglant s'attache aux pas de son meurtrier, et le poursuit jusque dans son sommeil. Aux promenades, sur le golfe, dans les bals, dans votre hôtel, prenez garde aux poignards de la vendetta; elle en a de si affilés! Prenez garde à ses poisons; elle en a de si subtils et qui ont l'air si innocens! Méfiez-vous de la main que vous présente votre ami, elle vous trahit peut-être! Méfiez-vous du baiser que vous tend votre amante, peut-être va-t-il vous endormir. Méfiez-vous des portiques, des carrefours, des coins de rue, car là peut-être vous attend un lazzarone mercenaire, aiguisant le stylet de la vendetta, le même lazzarone que vous n'apercevez pas, et qui pourtant ne vous quitte pas plus que votre ombre, épiant votre plus petite démarche, et tenant son poignard suspendu sur votre poitrine. Oh! la vendetta pour un Italien, c'est le souvenir du passé, la pensée du présent, l'espoir de l'avenir!

Aussi, tout entière à ses projets de vengeance, Giolina ne changea nullement sa conduite à l'égard de son époux. Toujours douce, toujours aimante, seulement un peu mélancolique, elle ne lui laissa rien connaître de ses soupçons, s'en remettant au hasard du soin de l'éclairer.

CHAPITRE III.

Le comte et son épouse voyaient peu le monde ; seulement, à certains jours de la semaine, ils réunissaient un petit nombre d'amis dans une délicieuse maison de campagne, la Speranza, qu'ils avaient à peu de distance de la ville: là, les heures coulaient vite pour eux tous, oubliées qu'elles étaient au milieu d'intimes causeries qui souvent com-

Digitized by Google

mençaient sous les orangers de la villa, et se continuaient, le long de la rive, aux voluptueux balancemens d'une gondole. Parmi les Vénitiens qui fréquentaient ainsi Sylviano, le noble duc Foscari, par-dessus tous, se faisait remarquer par son assiduité. La première fois que Faretta avait rencontré ce jeune cavalier au cercle de son beau-frère, ç'avait été avec un véritable plaisir ; puis, quand plus tard elle se vit sérieusement l'objet de ses soins et de ses perpétuelles attentions, soudain, et par un caprice que personne ne put expliquer, mais dont elle ne se rendait pourtant à elle-même que trop bien compte, elle sentit succéder à ce premier sentiment de sympathie un sentiment tout contraire, celui d'une aversion violente. Vainement employa-t-elle d'abord tous ses efforts pour triompher de cette funeste impression, elle n'y put parvenir. Le nom de cèt homme lui occasionait un trouble inexprimable : parfois, à son approche, elle se sentait pâlir ; le son de sa voix même lui causait un frémissement nerveux qu'elle ne pouvait maîtriser, et la rendait incapable de poursuivre une conversation qu'elle avait entamée dès l'instant qu'il commençait à y prendre part.

Ces symptômes étranges ne surprirent personne : il arriva même, suivant ce qui arrive ordinairement en ces cas, qu'ils furent attribués à des causes toutes contraires à celles qui les amenaient en réalité ; et la jeune fille passa pour aimer le duc d'un amour fou.

Foscari, lui, s'éprit bien réellement de Faretta, et si violemment, que, dans ses nuits de feu, quand il se roulait et se tordait sur sa couche solitaire, en rugissant d'amour, l'image seule de cette femme était capable d'éteindre la rage qu'elle avait excitée, d'apaiser les tempêtes qu'elle avait soulevées en son âme. Aussi le pauvre jeune homme ignorait-il complètement la disposition d'esprit où se trouvait à son égard la sœur de Giolina : s'il eût pu concevoir un seul instant que son amour était payé de tant de dédain, cette idée-là l'eût certainement tué sur l'heure ! Heureusement elle ne lui vint pas à l'esprit : au contraire, dans son aveuglement, il alla jusqu'à prendre, lui aussi, comme tout le monde, pour de l'amour, l'étrangeté de la conduite de Faretta.

Et pourtant, à vrai dire, qu'y avait-il de si insensé dans cette illusion ? En quoi déraisonnait-il tant de se prendre à cette branche de salut ? Il était riche, beau, noble, spirituel : que lui manquait-il, et pourquoi n'aurait-il pas espéré ?

Un soir donc, il s'endormit le cœur joyeux ; il avait résolu de demander le lendemain la main de Faretta.

CHAPITRE IV.

Le lendemain était jour de réunion à la Speranza. Foscari se promit bien de n'en revenir que certain de son sort, quel que dût le lui prononcer Faretta. Dans la soirée, il chercha Sylviano pour lui faire décidément part de ses projets : ne le trouvant nulle part dans les salons,

Digitized by Google

il descendit dans les jardins, et s'avança vers les bosquets d'orangers où il espérait le rencontrer. Plus l'heure de cette explication que, tout à l'heure encore, il avait si ardemment désirée, s'approchait, plus il sentait ses idées se perdre ou se confondre dans sa tête, sans en pouvoir adopter une seule. Tantôt il se rassurait entièrement sur les conséquences de la démarche qu'il allait tenter, en songeant que Sylviano était son meilleur ami: tantôt il se le représentait non plus sous cet aspect, mais sous celui plus sévère d'un tuteur dont le devoir est d'assurer avant tout le bonheur de sa pupille. Cette dernière idée l'effrayait, et lui faisait craindre d'échouer dans la réalisation de ses plus chères espérances. Pourtant, que pouvait redouter de Sylviano, même considéré sous ce point de vue, le noble duc de Foscari? Sensible, bon, généreux, n'avait-il pas toutes les qualités qui suffisent au bonheur d'une femme? Néanmoins, à toutes les considérations qu'il invoquait pour s'affermir dans son dessein, succédaient si vite de nouvelles craintes, que toute son assurance s'écroulait bientôt de nouveau devant celles-ci, comme l'espoir devant le doute; puis son indécision le reprenait et augmentait de moment en moment. Ses cruelles perplexités l'absorbèrent même tellement une fois, qu'il cessa de prendre aucun intérêt aux objets qui l'entouraient, afin de concentrer en lui-même toute son attention. Son pas, qui s'était déjà ralenti peu à peu, à mesure que sa préoccupation allait croissant, s'arrêta tout-à-fait, et sa tête s'appuya contre un arbre. Toutefois, cet état d'abstraction ne l'obséda pas longtemps; à peine s'était-il arrêté depuis quelques instans, qu'il fut tiré de sa rêverie par le frôlement d'une robe, et des mots entrecoupés prononcés à voix basse sur une pelouse dont il n'était séparé que par une haie de grenadiers.

La lune blanchissait alors le faîte des orangers, et produisait en s'y jouant les effets les plus étranges et les images les plus fantastiques.

Soudain, un rayon glissant entre les branches vint illuminer la pelouse: il y crut voir comme une forme svelte et blanche qui se mouvait dans l'obscurité, à côté d'une autre forme moins délicate et plus sombre; puis, le rayon s'éclipsant, il cessa de voir; mais les voix n'avaient pas cessé de bruire; leur entretien au contraire s'animait toujours de plus en plus. Il en put ainsi facilement saisir la fin, parce qu'à mesure que l'exaltation gagnait leurs paroles, elles lui arrivaient sur un ton plus haut et plus distinct.

" Au nom de la madone, Sylviano, laissez-moi retourner au salon!
" A chaque instant on peut s'apercevoir de mon absence, et concevoir
" des soupçons qu'il me serait bien difficile ensuite de dissiper. — En-
" core un instant, de grâce, Faretta, un instant!.... Ce soir, vous savez
" que je retourne à Venise hâter les préparatifs de la fête de votre sœur
" que nous y célébrons après-demain, et vous refusez de m'écouter un
" instant quand je vais être deux longs jours sans pouvoir vous parler

Digitized by Google

" de notre amour!—Enfant, vous parlez de deux jours comme d'une
" éternité.... Que sont deux jours ? — Deux secondes à vos pieds, mon
" amie ; mais bien certainement l'éternité loin de vous ! — Oh ! par-
" don, Sylviano ! pardon ! mais laissez-moi vous quitter !... Je ne sais
" pourquoi je tremble aujourd'hui comme il ne m'est jamais arrivé.—
" Une feuille morte qui se détache d'un arbre me semble un écho de
" pas assourdis ; un sifflement de la brise dans les branches me fait
" tressaillir comme le feraient un soupir ou des voix à quelques pas de
" moi. Si c'était un pressentiment ! si quelque malheur planait sur
" nos têtes ! Oh ! mon ami, soyons prudens ! Vous savez si je vous
" aime ; vous savez si la crainte du déshonneur, de la mort même,
" m'empêcherait de vous aimer et de vous le dire ; mais, par notre
" amour lui-même, sans lequel je ne pourrais vivre, rentrons ! al-
" lons retrouver nos amis ! — Eh bien ! ma belle peureuse, ma douce
" Faretta, puisque décidément ma présence n'est point pour vous un
" gage de sûreté, un baiser, un seul, le dernier ! et je vous quitte.—
" Sylviano, vous me perdez, mon ami... Grâce !"

Ce fut tout : Foscari n'entendit plus rien, plus rien, hors le bruit d'un long et frénétique baiser dans lequel se fondaient deux corps, et deux âmes !...

Et toujours ils étaient là !...

Et la lune blanchissait le faîte des orangers, et produisait en s'y jouant les effets les plus étranges et les images les plus fantastiques !...

Et Foscari, muet, retenant son haleine, ne perdait pas un son : tous ses muscles étaient tendus et contractés par ses horribles efforts de perception : la fièvre secouait ses membres aussi violemment qu'un vent d'orage secoue les arbres de la forêt ; ses yeux roulaient sanglans et hagards, et flamboyaient dans leurs orbites.

Tout-à-coup il s'enfuit comme un insensé, en lançant derrière lui un éclat de rire si lugubre, qu'on eût pu le croire parti de la poitrine d'un acolyte de Satan. Sylviano, frappé d'une indicible horreur, s'élança aussitôt, son poignard à la main, en bondissant de rage, à la poursuite de l'être mystérieux qui venait ainsi de troubler si infernalement son bonheur.

Mais Foscari avait déjà disparu dans la nuit épaisse qui enveloppait le jardin.

CHAPITRE V.

Deux jours après, il y eut à Venise grand bal masqué chez le comte, à l'occasion de la fête de sa femme.

Une foule de masques encombraient le palais, allant, venant, s'agaçant et se poursuivant : d'innombrables lustres inondaient les salles de lumière, et l'orchestre y versait des torrens d'harmonie ; partout le parquet tremblait sous les pas des danseurs ; la walse avec ses trépignemens,

Digitized by Google

l'orgie avec ses cris expansifs, le jeu avec ses hurlemens de désespoir, se fondaient en un bruissement immense, en une clameur assourdissante qui frappaient la tête de vertige: en un mot, le tumulte était monté à son plus haut période.

En ce moment, un homme masqué et entièrement recouvert d'un domino, s'approcha de Giolina, et lui glissa furtivement un billet dans la main. Celle-ci n'eut besoin que d'un coup d'œil pour s'assurer que non seulement ce billet ne portait aucun cachet ni aucune suscription, mais encore qu'il paraissait écrit à la hâte et au crayon. Quand elle releva les yeux, sans doute pour demander l'explication de cet étrange mystère, l'inconnu n'était déjà plus là et s'était perdu dans la foule. La crainte de faillir aux convenances la retint quelques minutes incertaine si elle devait ou non ouvrir ce billet; enfin, ne voulant point s'exposer, par une sotte pruderie, à perdre peut-être un avis précieux, elle surmonta sa répugnance et lut ce qui suit :

" Couvrez-vous sur-le-champ d'un déguisement, et rendez-vous à la " porte du petit salon bleu : Sylviano et votre rivale y sont tous deux " maintenant; je les épiais quand ils y sont entrés."

" — Oh! c'est horible! grinça Giolina: dans mon propre palais!"

Puis relisant: " Ma rivale..." qui peut-elle être?..... Oh! je vais donc enfin la voir et me venger! Cependant... point de signature!... Dois-je ajouter foi à un billet sans signature, remis entre mes mains d'une manière si extraordinaire, par un inconnu à qui je n'ai seulement pas eu le temps d'adresser une question... un instrument peut-être de haine et de calomnie?" — N'importe!... un soupçon s'est *éveillé dans* son esprit, et maintenant horrible dût-elle être, au lieu de ce soupçon, c'est une certitude qu'il lui faut! D'ailleurs, qui voudrait croire qu'après avoir attendu si long-temps à connaître sa rivale, elle aille laisser échapper le moyen possible de satisfaire enfin son désir effréné?

Elle monta à son appartement, se couvrit à la hâte d'un domino, et quelques secondes après elle était cachée près du fatal salon, dans un enfoncement formé par l'entrée d'une autre pièce.

Elle attendit long-temps. La porte s'ouvrit enfin: deux dominos, leurs masques à la main, en sortirent gaiement: la nuit était si épaisse, que Giolina ne put distinguer leurs traits; mais, comme ils passaient près d'elle,—si près, que s'ils eussent été moins occupés de leur amour, ils eussent certainement entendu les battemens de son cœur ;—une des portes du bal resta entr'ouverte l'espace d'une seconde, et un éclair de lumière qui jaillit à travers l'obscurité éclaira le visage des deux amans; puis tout rentra de nouveau dans les ténèbres. Toutefois cet éclair, si rapide qu'il eût été, avait suffi à Giolina pour lui laisser apercevoir parfaitement sa rivale. Un cri sourd, que sa douleur ne lui permit de ré-

Digitized by Google

primer qu'à demi, lui échappa ; tout son sang reflua soudain vers son cœur et fut près de l'étouffer : elle chancela, tomba, et s'évanouit.

Quand elle se réveilla : " Oh ! c'est infâme, dit-elle, infâme ! Lui, je lui aurais peut-être encore pardonné !... mais avec elle !... elle ! Faretta ! ma sœur !— oh ! jamais !..."

Et elle courut s'enfermer dans ses appartemens.

CHAPITRE VI.

Elle demanda en vain le repos à sa couche. L'insomnie, comme un horrible cauchemar, était toujours là debout devant elle, entre le sommeil et les yeux, haletante, attisant le feu qui dévorait sa tête, et traçant en lettres de feu, partout, devant elle, aux pieds de son lit, dans les glaces, sur les murailles, le nom de sa sœur Faretta. Une fois, le front de sa madone lui parut rayonner, elle se leva pour la prier à deux genoux ; puis, quand elle s'en fut approchée, elle vit que l'auréole qui ceignait sa tête n'était autre que le nom maudit qui la poursuivait avec tant d'acharnement. Machinalement elle détacha du mur un stylet merveilleusement travaillé, sur le manche duquel se lisait incrusté son nom, et gagna le corridor qui conduisait à la chambre de Faretta.

Tout, dans le palais, était maintenant redevenu paisible, et le fracas de la fête avait fait place enfin au calme solennel de la nuit.

Arrivée au seuil de la porte, elle s'arrête, indécise, elle retient sa respiration entrecoupé, elle écoute de toutes les facultés, de toutes les puissances de son âme... rien... partout un profond silence qui n'est interrompu que par les vagissemens de l'Adriatique qui se brise au-dessous des fenêtres du palais.

Soudain la lune perça l'enveloppe de nuages qui l'avait jusqu'alors obstruée ; une gondole apparut rasant aussi timidement le bord que l'alcyon attardé aux premières jetées du crépuscle, et presqu'au même moment la voix du gondolier Rufo, à laquelle s'unissait une autre voix plus grêle, domina le bruit des lames, et chanta sa montfarine accoutumée :

" Pourquoi fuyez-vous, douces heures,
Si vite, en emportant nos jours ?
Vous qui ravissiez nos demeures,
Nous quittez-vous donc pour toujours ?"

" Oh ! tais-toi, Rufo, tais-toi, malheureux !... Si tu savais quel horrible et poignant souvenir tu viens d'évoquer en son âme ?... Un souvenir qui a fait étinceler son œil et pâlir son front."

En effet, par un retour plus subit que la pensée, Giolina s'était revue dans cette même gondole, sur ce même golfe où, deux ans auparavant, elle était venue bercer ses pensées amoureuses dans les bras de son mari. Elle se rappelait tout en ce moment, tout depuis les enivrantes

Digitized by Google

paroles de Sylviano jusqu'aux vagues pressentimens qu'alors et malgré elle elle trouvait toujours mêlés dans son esprit à ses plus doux rêves.

Aussi c'en est fait de toutes ses indécisions ; ce fatal regard, derrière elle, les lui a toutes enlevées, et maintenant des idées de sang et de mort se croisent devant ses yeux.

Elle n'hésite plus, elle s'élance dans la chambre de Faretta, et bondit jusqu'à sa couche ; mais bientôt l'œil égaré, le sein palpitant, la bouche écumante, elle ressort à pas précipités, en laissant tomber ces mots : " Damnation ! comme j'étais leur jouet !"

Elle sortit ainsi du palais tout en courant.

Le lendemain, étonné de voir la porte entièrement ouverte, on entra chez Faretta : on la trouva dans les bras de son beau-frère, tous deux assassinés et nageant dans leur sang... Giolina avait disparu.

Quelques jours après, des bateliers, explorant le bord des lagunes, ramenèrent dans leurs filets un cadavre de femme tout défiguré. Son visage était tellement contracté par la douleur, qu'on ne la reconnut qu'à un stylet que sa main serrait encore avec violence et dont la lame accusait ce nom : Giolina de Monte-Sylviani.

Joseph Kœnig, de Metz.

Notice sur le pays de Cachemyr, extraite de divers ouvrages, et principalement de la correspondence de Victor Jacquemont.

Il y a dans le Punjaub une fraction énorme de la population qui ne subsiste que par son fusil. Elle est peut-être la plus misérable de toutes ; mais enfin, en bonne justice, elle n'aurait droit qu'à être pendue.

On ne peut être témoin des maux affreux d'un tel système, sans désirer ardemment voir les Anglais porter leurs frontières du Sutledge à l'Indus, et les Russes occuper l'autre rive de ce fleuve. On croit généralement que ce sera le jour d'un choc terrible entre les deux grandes puissances, qui décidera du sort de l'Asie à l'occident de l'Indus ; mais notre voyageur pense au contraire qu'alors seulement la paix règnera partout dans ces vastes contrées. La civilisation européenne mérite d'envahir l'univers. A défaut de la civilisation de l'Occident, sa domination seule est encore pour les peuples des autres parties du monde un immense bienfait ; et c'est probablement le seul que ses institutions religieuses nous permettront de rendre à l'Orient.

C'est en définitive un pays de gueux, de coquins, de bandits : rien de si commun que de tuer un homme, pour lui voler une vieille paire de culottes qui valent vingt ou vingt-quatre sous, (une demi-roupie).

Digitized by Google

Toute la population est armée d'un sabre dont elle se sert très adroitement ; et les figures qu'on rencontre sur les chemins, portent toutes sur l'épaule un fusil à mèche, en général peu redoutable. — Tout homme qui est un peu moins ignorant, et ouvertement moins coquin que les autres, est un saint. — L'intelligence et la friponnerie des Cachemyriens sont proverbiales dans l'Orient. — Il y pleut des gens soi-disant de qualité qui s'offrent à servir de *cicérone* : ils savent tout, ils ont été partout ; et quand on les interroge de près, on découvre que leur science n'est qu'une spirituelle imposture.

Les *Pundits*, tous bramines de caste, sont d'une ignorance grossière ; et il n'y a pas un serviteur hindou qui ne se regarde comme de meilleure caste qu'eux. — Ils mangent de tout, excepté du bœuf, et boivent de l'arrack ; il n'y a dans l'Inde que les gens de castes infâmes qui le fassent.

Les *Nautches* sont des intermèdes fort insipides de chants et de danses que les orientaux regardent avec plaisir du matin au soir. Ils ne sont gracieux qu'à Delhi ; mais à Cachemyr, les beautés de ce pays n'ont dans leurs yeux aucune compensation, pour la monotonie de leur danse et de leur chant ; elles sont plus brunes, même plus noires qu'à Lahore, Venbristir et Delhi. — Il n'y a nulle part d'aussi affreuses sorcières qu'en Cachemyr. La race des femmes y est d'une laideur remarquable ; on parle ici des femmes du commun, qu'on voit dans les rues et dans les champs, puisque celles d'une condition plus élevée passent toutes leur vie enfermées, et qu'on ne les voit jamais. Il est vrai que toutes les petites filles qui promettent de devenir jolies, sont vendues à huit ans, et emportées dans le Punjaub et dans l'Inde. Elles sont vendues par leurs parens de 20 à 300 fr. — Tous les serviteurs femelles dans le Punjaub, et quoi que les Anglais fassent pour abolir cette coutume, elle ne laisse pas que de prévaloir aussi dans le nord de l'Inde, sont esclaves. — Elles sont traitées assez doucement, et leur condition n'est guère pire que celle de leurs maîtresses dans le harem. — Les femmes de l'ancien roi de Kaboul, sont menées à grands coups de pied par les eunuques qui les gardent ; leurs servantes en attrapent certainement beaucoup moins.

Les femmes les plus brunes se noircissent une moitié du visage et se barbouillent l'autre de blanc, de rouge et de jaune. Ce barbouillage-là sied parfaitement, au dire de notre voyageur. Il donne aux yeux une expression qui justifie tous les vers bons ou mauvais des Arabes et des Persans sur les yeux de leurs maîtresses.

La race des hommes est remarquablement belle : ce qui s'explique par l'exportation continuelle de toutes les jolies Cachemyriennes dans le Punjaub et l'Inde, pour peupler les harems des Musulmans, des Sykes et des Hindous.

Les hommes de peine y sont à très bon compte, car un rameur se

Digitized by Google

payait lors du voyage de M. Jacquemont 2 fr. 46 cent. *par mois*, un peu plus de 8 cent. par jour.

Que la condition de l'espèce humaine est déplorable dans ce vaste Orient ! Le gouvernement anglais dans l'Inde, quoiqu'il appelle encore des réformes, mérite cependant bien des éloges. Son administration est un immense bienfait pour les provinces qui lui sont soumises ; notre voyageur ne l'apprécie à toute sa valeur que depuis qu'il visite ce pays resté indépendant, c'est-à-dire resté le théâtre de violences atroces, de brigandages et de meurtres continuels. La société dans l'Orient pêche par sa base. Le premier de ses élémens, la famille, y existe à peine. Dans les classes élevées, qui donnent l'exemple aux autres, la polygamie prévient l'affection du père pour ses enfans par leur grand nombre, et suscite entre les frères des jalousies, des haines atroces. La femme est une créature impure, que son mari regarde à peine comme appartenant à une même espèce que lui. Les enfans, en grandissant, acquièrent bientôt cette abominable idée du mépris de leur mère, et elle les éloigne aussitôt qu'ils peuvent se passer de ses soins. Bannie du foyer domestique, la sympathie pourrait-elle s'exercer plus vivement au dehors ? Les hommes ne connaissent l'amitié qu'à la manière antique.

Les mœurs domestiques de l'Inde, qui y sont la plus grande source de misère, ne semblent susceptibles d'aucune amélioration tant que ce pays gardera ses institutions religieuses actuelles ; mais peut-être croit-on généralement celles-ci trop inébranlables. Toutes tentatives directes de conversions religieuses faites par les Anglais, dans le Bengale surtout, ont échoué complètement. Les Indiens, tâtés partout, n'ont voulu nulle part changer Mahomet ou Brahma pour Jésus-Christ ou la Trinité ; mais depuis quelques années, le gouvernement avec sa sagesse (et avec courage aussi, car il en faut à la Compagnie des Indes pour provoquer la colère bête ou hypocrite du parlement), a retiré son appui aux missionnaires, et a ouvert à Calcutta, à Benarès et à Delhi des écoles gratuites où il attire, par tous les moyens d'influence qui sont en son pouvoir, des enfans de la classe moyenne, pour les instruire dans les langues et les sociétés de l'Europe, sans leur parler jamais de nos sottises.

Il n'y a rien de droit ni de simple avec les gens de ce pays. Ils font de la perfidie en tout. C'est une niaiserie pour un européen que de jouer au même jeu avec eux : nous devons toujours être dupes. Le plus sublime coquin du genre, chez nous, n'est qu'un innocent près de Runget-Sing *.

Les gens de Cachemyr ont un talent admirable pour emprunter de l'argent qu'ils ne rendent pas.

Il y a des services qui répugnent excessivement aux habitudes des

* Roi du pays de Cachemyr.

Digitized by Google

Asiatiques, Hindous et Musulmans, et auxquels on ne peut les décider que par l'appât d'un gain très considérable, et ce motif même n'est pas toujours suffisant. Ainsi, à l'arrivée de M. Jacquemont à Cachemyr, il avait appris à deux serviteurs cachemyriens à l'aider dans des préparatifs de zoologie. Ils y gagnaient en un mois plus qu'ailleurs en un an, et cependant ils le quittèrent. L'un d'eux était chasseur ; quand on le vit tuer toutes sortes d'animaux, le peuple s'ameuta contre lui : on le battit, on cassa son fusil. M. Jacquemont fit donner de la bastonnade à 30 des mutins : il les fit menacer d'un châtiment plus sévère en cas de récidive. Cet homme depuis ne fut plus battu ; mais il vint dire un jour à notre voyageur qu'il ne pouvait tenir plus long-temps à un métier qui le rendait si odieux : l'autre se retira aussi, et on ne put les remplacer. La religion, dans ces contrées barbares, se mêle à tout, et suscite à la curiosité et à l'ardeur d'un voyageur européen une foule d'obstacles dont on n'a aucune idée.

Tous les gens de ce pays se battent peu et de loin, lâchent leur coup qui ne tue personne, et tournent bride aussitôt. Si l'on a quelque peu de cavalerie pour les atteindre, ou assez de monde pour les envelopper, on les extermine.

Les figures dans l'Orient sont pittoresque par le costume, mais le système entier des mœurs est très prosaïque. La forme extérieure de l'existence matérielle varie autant, si ce n'est plus, que chez nous dans les diverses classes de la société ; mais la vie intérieure est la même partout. Il n'y a presque jamais de passions pour lui donner du relief. L'amour avec le système de la réclusion perpétuelle des femmes, de leur abjection, de leur impureté et de leur pluralité, et on doit penser s'il doit être rare ; l'amitié parmi les frères ne l'est guère moins. Le respect que les plus jeunes doivent à leurs aînés, leur interdit un sentiment si familier. Les haines violentes ne produisent guère que des crimes ignobles ; et M. Jacquemont ne croit pas que depuis l'islamisme, les mœurs aient jamais différé beaucoup de ce qu'elles sont aujourd'hui. Chez nous se sont elles qui font les institutions ; mais le Coran est autre chose que l'Evangile, c'est le livre de la loi universelle. Quelles variations pourraient subir des mœurs modelées sur cette loi immuable ? — La langue qu'on parle dérive du sanscrit ; mais comme la prononciation en est très dure, les naturels composent leurs chansons en persan.

Leur habillement consiste en un large turban, une grande veste de laine avec de larges manches, et une draperie assez semblable à un sac, disposée en plis nombreux autour du corps. Le principal vêtement des femmes, qui n'est pas plus élégant que celui des hommes, se compose d'une espèce de longue chemise de coton.

Digitized by Google

LES BASQUES. — ZUMALA-CARREGUY.

> *Ats-erri, ots-erri !*
> Pays d'étrangers, pays de loups.
>
> *Atzearen, eskua latz !*
> Elle est rude, la main de l'étranger.
> PROVERBES BASQUES.

I

LES BASQUES.

Le voyageur, en parcourant la Castille, reconnaît, au premier coup-d'œil, le mélange ou plutôt le résidu des populations diverses que l'invasion guerrière et la conquête ont fait peser, depuis quarante siècles, sur la patrie des vieux Ibériens. Multiple et variée, enrichie à mille sources, la langue de l'immortel Saavedra reflète à merveille les teintes physionomiques du caractère national. Tout à la fois grave et sonore comme celle de l'orateur romain, et naïve comme un patois visigoth, elle imite la pompe et la féerie du dialecte mauresque, avec ses aspirations et ses gutturales empruntées à l'âpreté du désert. Le Castillan, affranchi de son esclavage héréditaire par le fédéralisme pyrénéen et la religion du *Christ*, a retenu du Celtibère, la sobriété et les goûts simples ; du Romain oppresseur, la fierté ; du Visigoth, l'instinct d'une valeur sauvage ; du Maure, son génie exalté, contemplatif, sa jalousie effrénée dans l'amour, et la perfidie de ses vengeances. Il faut ajouter à ces impressions générales celle que produit, sur l'étranger, l'aspect d'une terre naturellement fertile, mais inculte, clair-semée de rares villages et de villes pauvres, où végète une population tarie à sa source par le libertinage et la misère. Là, sous le plus beau des soleils, l'homme dort accroupi dans l'ignorance ; là, rien de social et de vivant, si ce n'est le culte superstitieux, avec ses légions de moines ; rien de monumental, si ce n'est les églises. Au bruit incessant des cloches, on dirait des voix aériennes, chargées de proclamer, à chaque instant du jour, le génie dominateur de la contrée. Un souffle de malédiction semble planer sur ces champs arides et ces villes solitaires, où l'on croit entendre encore la psalmodie des inquisiteurs, et voir luire au milieu des places publiques les flammes de leurs bûchers.

La Castille a l'Ebre pour limite du côté des Pyrénées. Ce fleuve est resté navigable jusqu'au moyen-âge ; ses eaux, depuis quelques siècles, ont éprouvé le même décroissement que celles de la Garonne. Les montagnards qui avoisinent ses sources racontent qu'à l'approche

Digitized by Google

des orages, de profonds roulemens se font entendre dans les entrailles des vallées ; comme si la lutte de quelques feux souterrains correspondait à l'agitation de l'air extérieur ; et l'eau du fleuve jaillit alors, trouble et fumante, entre les rochers. L'Ebre conserve, à la distance de plusieurs lieues, la chaleur qu'il apporte en naissant ; jamais ses ondes ne restent captives sous les glaces, et la plus douce température règne sur ses bords. Mais aussitôt que le voyageur poursuit sa route vers le nord, il sent un air plus vif ; des collines s'élèvent, ombragées de leurs forêts, sillonnées de torrens ; les accidens de terrain se multiplient, et bientôt se dresse à ses regards, sur un horizon fantastique, l'amphithéâtre des Pyrénées, dont les Basques peuplent les gradins.

Le voyageur n'a fait que traverser un fleuve, et la nature a changé d'aspect, l'homme de physionomie : une scène toute nouvelle éveille sa curiosité ; et pour peu que son imagination rêveuse se prête aux illusions poétiques, il pourra se croire transporté sur une terre inexplorée, sous des cieux lointains, au milieu d'un peuple inconnu.

De la Castille aux provinces basques le contraste est complet, saisissant : il ne l'est pas moins du côté de la France, lorsqu'après avoir parcouru, depuis Bordeaux, ces landes sablonneuses, où de misérables pâtres, couverts de peaux de brebis et perchés sur de hautes échasses, s'en vont errans parmi les sapins, comme des fantômes, le voyageur franchit l'Adour, et pénètre dans les vallées des Basques cis-pyrénéens. Récemment affranchi du joug féodal, le Novempopulanien parle un patois celto-romance, fortement accentué, qui trahit à la fois sa servitude sous les Romains et son origine barbare. Située à la frontière du pays basque, la ville de Bayonne rapproche les deux peuples sans les confondre ; et le voisinage des têtes gasconnes sert à mieux faire ressortir tout ce que la physionomie du montagnard pyrénéen, présente d'originalité poétique.

Les Basques, vers la fin du 6e siècle, chassèrent les Francs de la Novempopulanie, et l'Aquitaine un instant recouvra son indépendance, à l'ombre de leur étendard fédéral. C'est alors que les montagnards portèrent jusqu'à la Loire, le nom de *Vasconie*, anciennement donné, par les Romains, à la Navarre espagnole. Deux siècles après, les Navarrois se virent à leur tour repoussés jusqu'aux Pyrénées, par les Carlovingiens : et du jour où l'Ibère, terminant ces luttes sanglantes, à la victoire de Roncevaux, se retrancha définitivement dans ses limites actuelles, avec l'orgueil de son antique et noble origine, avec les mystères de son idiome patriarcal et sa liberté séculaire, la Novempopulanie ne conserva d'autres traces de la domination protectrice des Cantabres, que le nom corrompu de *Gascogne*, devenu proverbial, grâce aux saillies de l'esprit hyperbolique des Gascons.

Les siècles de paix qui se sont écoulés pour les Basques, depuis leurs guerres du moyen-âge, et l'expulsion des Maures, avaient laissé tomber

Digitized by Google

ce peuple dans une profonde obscurité. Les montagnards viennent d'en sortir avec gloire par l'insurrection navarroise et cette guerre d'indépendance dont Zumala-Carreguy s'est fait le Viriathe. Les bruits les plus mensongers accompagnèrent leur soulèvement. J'ignore jusqu'à quel point le journalisme parisien pouvait être la dupe des erreurs qu'il a si long-temps accréditées, et de l'illusion dans laquelle il a soigneusement entretenu l'opinion française, sur les causes réelles et le caractère distinctif de cette insurrection. La vérité perce enfin le nuage ; mais la presse quotidienne n'a point encore dépouillé le sot machiavélisme que certains organes de notre *Babel* politique, prennent peut-être pour une profonde habileté. Les sophistes avaient prononcé l'arrêt de mort, sur un peuple héroïque, idolâtre de ses institutions égalitaires et de sa nationalité originelle : ils ne cessaient d'invoquer contre lui la brutalité du sabre. Ce fut alors que l'indignation arracha de ma plume novice la brochure du Bizkaïen. J'y défendis, avec un zèle plus ardent qu'adroit, la cause sainte de ces hommes libres, qui sont mes frères. Je croyais encore à la bonne foi des partis. La simplicité du *Bizkaïen* fit rire les sophistes, son imprudente franchise blessa leur vanité. Toutefois, le *National*, soudainement illuminé, s'avisa de soupçonner enfin que les montagnards cantabriens et navarrois combattaient au fond pour *ses doctrines*, et que la liberté vierge ne vieillit pas. Il fit même, à ce sujet, aux frais du *Bizkaïen*, quelque peu d'histoire inédite, et cessa de nous présenter la fédération des Basques comme une institution *surannée* en lutte avec des *méthodes* de nouvelle invention. Cette conversion subite valut au *National* la polémique du *Moniteur* officiel, et les sincères complimens de la *Gazette de France*. Je ne me charge point d'expliquer par quelle bizarrerie le même journal, revenant à son thême abandonné, s'est épris de la plus vive tendresse pour le général Mina, et tresse encore des lauriers au héros de Lécaroz.

L'arrivée du printemps et l'entrée en campagne du vieux guérillero avaient ranimé la confiance de son parti : ses talens réels et sa renommée populaire promettaient un rival digne de Zumala-Carreguy : tout présageait des événemens décisifs ; et je m'empressai de quitter Paris, avec la pensée de joindre l'insurrection, pour devenir témoin des dernières victoires des Basques ou de leurs premiers revers. — Je me souviens d'être parti le 15 mars, laissant à la garde de Dieu et de M. le professeur Lerminier un mien livre qui venait de paraître, sous le titre de *Philosophie des Révélations :* aperçu faible, sans doute, mais vrai, de la doctrine sociale et philosophique des civilisations *ibériennes*, personnifiées dans le VOYANT.

A l'approche de Bayonne, je priai le conducteur de la diligence de me laisser sur la route. Il fit quelques difficultés. Peut-être supposait-il que mon intention était de me dérober à l'œil surveillant de la police, en entrant seul dans la ville. Cette précaution eût été vaine, et mon

Digitized by Google

passeport ne m'en fut pas moins demandé cinq ou six fois. Je m'arrêtai quelques instans sur la colline au pied de laquelle Bayonne semble se baigner dans l'Adour. La végétation printanière des montagnes imprimait à l'air matinal un parfum de vie et de fraîcheur : le temps était magnifique. — Le pic de Viguemale, celui des Gers, l'Orhi dans le territoire des Basques souletins et la Rhune qui domine Saint-Jean-Pied de-Port, sont les points culminans des Pyrénées, dont la chaîne fait mine de s'abaisser vers le coin du golfe Cantabrique, pour se replier brusquement et fuir dans l'intérieur du Guipuzkoa. — J'admirais l'entassement capricieux et l'architecture bizarre de ces montagnes bleuâtres que l'optique rapprochait à mes yeux. Je pouvais distinguer les dentelures de leurs cimes, qui se découpaient avec précision, et se dessinaient avec la plus grande netteté sur un horizon serein. Un instant, je m'imaginai voir assise devant moi la vierge, amante d'Hercule, *Pyrène*, laissant retomber aux bords de l'Océan les replis de sa robe de verdure. Et cette robe ondoyante, c'était la jolie province du Labourt, avec ses genêts dorés, ses bruyères et ses prairies, ses villages éparpillés, ses mille jardins, ses bouquets d'arbres fruitiers, ses maisons blanches, à contrevens rouges, respirant l'aisance et la propreté.

Bayonne portait anciennement le nom de Lapurdium, dérivé du mot cantabre *(lapur)*, qui signifie piraterie, et s'est conservé dans le territoire des Basques labourdins. Les étymologistes veulent même que son nom moderne se compose des deux mots basques, *baïa-ona*, bon port : dénomination qui pouvait être fort juste en l'année 1150, et ne l'est plus, depuis que les sables rendent chaque jour sa barre plus périlleuse et bientôt impraticable, grâce à l'incurie des gouvernemens. Un pont jeté sur l'Adour sépare de la ville, le faubourg du Saint-Esprit, habité par les juifs. Les *arrieros* qui parcourent les rues, suivis de leurs mulets chargés, l'aspect des magasins et les balcons, dont la plupart des maisons sont ornées, donnent à Bayonne un air de ville espagnole. Cette impression devient plus sensible par le vide et la solitude que la ruine de son commerce y laisse régner aujourd'hui. A mon entrée dans la ville, les accens de diverses langues frappèrent mon oreille, et firent harmonie avec les bigarrures de sa population. Les Gascons s'y faisaient reconnaître à leur patois, à la cynique énergie de leurs jurons, et sur-tout à la trivialité de leur allure. J'aperçus dans les promenades publiques quantité d'officiers castillans, du parti de la reine, dont la tournure gauche et le teint olivâtre contrastaient singulièrement avec la bonne mine, l'air martial et la tenue élégante des officiers français. Quelques réfugiés espagnols, enveloppés de leurs manteaux, fumaient la *cigarette* au soleil, graves et taciturnes. Les Basques, partis dans la matinée des villages voisins, arrivaient par groupes joyeux. Chaque jeune fille était accompagnée de son amant. Ceinture de soie rouge, veste bleue, à la carmagnole, berret bleu, penché sur l'oreille,

Digitized by Google

cravate à la batelière, légères sandales garnies de grelots ; tel est, un jour de fête, le costume de rigueur, pour un jeune Labourdin. La plupart se faisaient distinguer, en outre, par la longue chevelure que nos montagnards ont conservée, tant qu'elle fut l'attribut de la noblesse et le signe distinctif des hommes libres. Ils marchaient, selon l'usage, la main passée autour de la taille de leur jolie maîtresse et le bras enlacé. — Une maîtresse s'appelle, en langue basque, *emasteghei*, femme future ; un amant *senarghei*, mari futur : et les montagnards savent concilier avec la plus grande liberté d'amour, la sainteté des mœurs patriarcales et primitives.

Quel plaisir ce fut pour moi de revoir les costumes de mon pays natal ; d'entendre, dans la bouche de mes frères, les sons expressifs, les modulations originales de cet idiome ibérien, si mystérieux et si riche. Je suivais de l'œil chaque Basque ; j'aurais voulu leur parler à tous ; les scènes les plus indifférentes m'inspiraient de l'intérêt. Je vis arriver une jeune Labourdine : elle s'arrêta pour essuyer avec un mouchoir, la poussière de ses pieds nus, chaussa coquettement de petits souliers de velours noir qu'elle tenait à la main, puis, redressant une taille svelte, laissa voir le plus piquant minois de brune, un peu hâlé par le soleil. Son mouchoir fin de linon, artistement replié derrière la tête et noué en rosette sur le front, était surmonté d'un tout petit chapeau de paille, garni de rubans : coiffure charmante que le caprice de la mode parisienne honora jadis d'un suffrage et que le goût allemand s'empressa d'adopter. Pendant que je rêvais à ces jolies blondes d'Allemagne, coiffées à la Bizkaïenne, un sous-officier de la garnison s'approchait de la jeune fille, et lui adressait quelques mots flatteurs ; elle répondit, folâtre et rieuse. Mais un observateur dangereux, grand gaillard de vingt-cinq ans, auquel le galant caporal n'avait point pris garde, se tenait à quelques pas de là, les bras croisés, pressant convulsivement sur sa large poitrine son bâton rouge, de néflier. Il était beau dans son attitude menaçante et fière, dans sa pose académique, le jeune Basque, surveillant sa jolie maîtresse, sa promise. Au sourire dédaigneux qui effleura ses lèvres, au feu jaloux qui brilla dans ses regards, il devint clair pour moi qu'en ce moment, la ville de Bayonne protégeait le sensible caporal, beaucoup mieux que son sabre-poignard.

La nouvelle de la prise d'Etcharri-Aranaz, par Zumala-Carreguy et les volontaires basques, venait de se répandre dans la ville. Je me hâtai de chercher un guide, impatient d'arriver sur le théâtre d'une guerre si glorieuse à nos frères espagnols.

Je connaissais dans Bayonne une vieille aubergiste basque, dont la maison était fréquentée par les contrebandiers de la frontière : j'y courais ; un nouvel incident m'arrêta dans une petite rue. C'était un contrebandier, aux larges épaules, qui se démenait d'un air théâtral devant un bureau de tabac fermé, et d'une voix frémissante jurait par le diable, *Débrouïa* ! en brandissant son bâton ferré. Les spectateurs s'étaient

Digitized by Google

prudemment éloignés et laissaient le champ libre au fougueux montagnard. Écumant de rage, il s'élance sur la porte, la secoue, l'ébranle : nouveau Samson, il allait l'arracher de ses gonds : je m'approchai de lui. " L'ami, fit-il d'abord avec un éclat de voix et un de ces regards effrayans que l'ivresse et la colère donnent au Basque, passe ton chemin !" Je n'eus garde de reculer à cette menace ; protégé, malgré mon habit français, par le berret national dont je m'étais paré, et le bâton ferré que je tenais aussi à la main. Le contrebandier laissait plomber sur moi son regard fixe : une pensée de gain traversa son esprit, et l'expression terrible de son visage s'évanouit, pour faire place au plus remarquable sang-froid. Rien n'égale la mobilité de la physionomie du Basque : les mouvemens les plus contraires changent son âme avec la rapidité de l'éclair. C'est ce qui venait d'arriver au contrebandier. Il s'approcha de moi lentement et se penchant à mon oreille d'un air mystérieux : — " Mille pardons, monsieur, chacun a sa curiosité. N'est-il point vrai que vous venez d'où vous savez pour aller partout où cela vous conviendra ? Fût-ce même en Espagne." — A cette question je restai sérieux, et répondis par un signe de tête, pour l'inviter à me suivre. C'est ce qu'il fit sans hésiter, en tirant de sa poche un tuyau de pipe cassée, dont la vue excita de nouveau sa fureur. Il se retourna brusquement du côté de la boutique ; et de sa poitrine vibrante sortit le cri des montagnards : *Achut !* exprimant la menace et le dédain. Je crus qu'il allait recommencer son tapage ; mais il ne tarda point à me joindre, et marchait à mon côté d'un pas aviné, tandis que les bouts ferrés de nos bâtons traînaient de compagnie sur le pavé. Le contrebandier prononçait, chemin faisant, mille phrases décousues, en guise de soliloque, tantôt à demi-voix, tantôt haut et fort, en toisant quelque passant d'un air farouche. — " *Achut* ! les Bayonnais ! Gascons des Gascons ! rrrr ! .... Il me prend quelquefois envie de jeter toutes ces barraques dans l'Adour . . . Patience ! chaque pays produit son gibier : il y a des aigles sur la Rhune ; on ne trouve à Bayonne que des moineaux . . . et le procureur du roi . . . Et ce Cagotin qui a eu la malice, parce que je suis ivre, de s'emparer de ma pipe, pour y mettre de la poudre, et la faire sauter en éclats, ma bonne pipe garnie de laiton . . . au risque de me crever un œil . . . Au fait, ce n'était rien pour qui connaît aussi bien que moi la poudre des pantalons-rouges et des douaniers." Le contrebandier grommela cette dernière phrase et broyant avec colère le tuyau de la fameuse pipe, en jeta les débris à travers les jambes d'une sentinelle. " *Achut !*" Nous venions de franchir la *Porte d'Espagne*

Il m'avait été facile de reconnaître à la mise et au langage de mon Labourdin, que j'avais affaire à un contrebandier subalterne, un *Hachero*, ou portefaix ; mais je ne désespérais point d'en obtenir les renseignemens dont j'avais besoin. Je n'étais pas la dupe de sa feinte ivresse :

Digitized by Google

il s'aperçut du plaisir que je prenais à son entretien, et cette remarque le mit en verve. " Le proverbe dit qu'il y a des yeux et des oreilles sous les buissons ; ici je trouve autant d'oreilles que de pavés, autant d'yeux que de grains de sable ; et pourtant l'homme a des secrets." — En parlant ainsi, le contrebandier fixait sur moi des regards pénétrans. — " Pardon, monsieur, mille fois pardon : l'on peut nous voir, mais je défie qui que ce soit de nous entendre. Votre plumage m'annonce un oiseau qui n'est point obligé, comme moi, d'aller chercher son millet sous le feu des chasseurs. Êtes-vous de passage ?" — Je ne pus m'empêcher de sourire à cette question allégorique. — " Je vous dis cela, poursuivit-il, parce qu'enfin chacun a son idée ; et si la vôtre était de passer de l'autre côté des montagnes, je connais le sentier qu'il faut suivre, le bois où l'on peut descendre, et la branche sur laquelle il convient de se percher." — Le contrebandier s'arrêta comme pour mieux écouter ma réponse : elle ne se fit point attendre. — " Ami, je vous crois aussi fin qu'un vieux renard, et je compte sur votre fidélité de Basque, à toute épreuve. Il s'agit de servir de guide à un de mes amis qui désire partir ce soir pour Lessaca. — Bon ! répliqua le Hachero : voilà qui s'appelle parler basque, parler clair. Je dis, à mon tour, que je ne saurais accompagner votre ami moi-même, attendu que j'ai donné ma parole au maître ; et si les pantalons-rouges et les douaniers ne sont pas plus éveillés que de coutume, j'espère franchir la Rhune, après minuit, avec un ballot de salpêtre sur le dos. Mais votre ami n'y perdra rien, puisqu'il aura pour compagnon le chef de file. Plus fort que trois, plus audacieux, plus rusé que toute la bande, il a sucé de fameux lait, celui-là ! Où loge votre ami ? — C'est ce qu'il serait inutile de vous apprendre." — Le contrebandier réfléchit un instant. — " Eh bien, dit-il, qu'il vienne sur la brune, au pied de cette grande croix qui est au bord du chemin : large escarcelle et petit paquet ; telle est la consigne. Vous m'entendez ? — Fort bien, ami ; en attendant voilà pour des pipes." — Il reçut, avec une distraction affectée, l'argent que je lui offrais : nous scellâmes notre convention par un serrement de main : et le Hachero rentra dans Bayonne à grands pas.

Je continuai seul ma promenade le long de la Nive. Cette rivière joue un rôle important dans la légende de saint Léon, que les Bayonnais révèrent comme leur premier évêque. Lapurdium, au commencement du 10e siècle, était au pouvoir des Normands ; et, s'il faut en croire les chroniques contemporaines, les Basques faisaient une rude chasse aux barbares. Saint Léon arriva par le chemin qui borde la mer, et trouva les portes de la ville fermées : les sentinelles refusèrent d'ouvrir. Il fut obligé de se réfugier sur une colline aux bords de la Nive, et passa la nuit dans une cabane de feuillages. Quelques Basques portant des torches allumées vinrent le secouer rudement pour le réveiller : ils le menacèrent même de leurs armes, et lui firent en leur

Digitized by Google

langue diverses questions auxquelles, dit la légende, saint Léon ne put rien comprendre. Trop bien savait-il le patois normand; car, deux jours après, il irrita tellement les barbares, par ses prédications, qu'ils lui tranchèrent la tête. Les fables populaires accompagnent ce récit historique de circonstances merveilleuses. L'autel de saint Léon est fameux, à Bayonne, par le traité de paix qui y fut juré, en l'année 1357, entre les Bayonnais et les Basques.

Il faut savoir que les Montagnards, resserrés par les armes carlovingiennes, dans leurs anciennes limites de Soule, Basse-Navarre et Labourt, avaient conservé, parmi les Gascons, la plus haute estime et d'honorables priviléges, reste de leur glorieuse domination dans ces contrées. Les Basques souletins jouissaient d'une entière franchise pour le transport de leurs marchandises et de leurs denrées, jusqu'à Toulouse et dans tout le rayon des provinces si vaillamment défendues par nos ancêtres. Les marchandises des Labourdins réclamaient les mêmes franchises aux entrées et sorties de la ville de Bayonne. Ce privilége impérieusement exercé, par les Montagnards, après cinq siècles, déplaisait singulièrement au conseil municipal de la ville : il avait essuyé jusque là de fréquentes oppositions; mais les Basques, dans tous ces démêlés, avaient fait triompher leur droit par les armes. Certain gentilhomme landais, appelé Pierre de Puïane, était l'ennemi le plus acharné des priviléges basques. Il avait commandé une flottille anglaise au célèbre combat de Lecluse, et ses exploits contre les Français, lui avaient acquis la faveur du roi Édouard. Sa réputation de marin brave et habile, et surtout la haine qu'il portait aux Basques lui valurent, en l'année 1341, la dignité de maire. Le premier acte de son administration fut de faire abolir par les cent pairs de Bayonne la franchise des Labourdins. Il fit plus : informé que leurs marchandises étaient librement transportées en Labourt par le pont de Villefranque, sur la Nive, il y plaça des gardes, et fit exiger un péage inusité : en vertu, disait-il, des anciens titres de la ville qui faisaient remonter sa juridiction, sur cette rivière, jusqu'au point de la plus haute marée. Les Basques, à cette nouvelle, courent au pont de Villefranque, envahi par les satellites du maire, massacrent les uns, chassent les autres, en disant avec ironie qu'ils venaient vérifier à l'amiable, si la marée de l'Océan remontait aussi haut que l'avaient prétendu le maire et la communauté de Bayonne. Les chroniques rendent témoignage que dès le temps du pélerin Euloge, les Basques laissaient paisiblement circuler dans leurs vallées les trafiquans que l'esprit industrieux et le commerce des Maures, attiraient chaque année à Saragosse; mais l'ennemi, quel qu'il fût, éprouva toujours leur vengeance implacable, et paya le passage de leurs montagnes par un tribut de sang. Les Bayonnais ne tardèrent point à l'apprendre. Quelques uns de leurs marchands qui se rendaient en Espagne furent tués dans le Labourt, et leurs marchandises pillées. Une lettre

Digitized by Google

menaçante d'Édouard III, fut vaine pour engager les autorités du Labourt, à sévir contre les fauteurs de ces vengeances publiques. Dans une lettre suivante, le monarque anglais autorise le maire et les cent pairs à rétablir les compositions pour meurtre ; attendu que les Basques, malgré ses représentations, ne veulent point renoncer à ce vieil usage.

La Saint-Barthélemy, fête patronale de Villefranque, approchait. Les Basques s'y rendaient en foule chaque année, pour se livrer aux jeux et aux exercices dans lesquels ils excellent sur tous les peuples voisins. Puïane qui avait juré d'assouvir sa haine, se fit précéder dans la ville par un affidé. Cet espion l'informa que la foule des Basques et cinq de leurs principaux chevaliers, passeraient la nuit au château de Miots, qui n'est plus aujourd'hui qu'une masure. L'émissaire acheva son billet par deux vers gascons:

Pés de Puïane, heïts quan pots :
Non sabes pas quan sera ops.

" Pierre de Puïane, agis quand tu peux : tu ne sais point quand cela deviendra nécessaire." La nuit venue, les Basques, après les plaisirs fatigans du jour, auxquels ils s'étaient adonnés, avec leur passion et leur coquetterie ordinaires, reposaient au castel hospitalier, dans la profonde sécurité qu'inspirent les réjouissances publiques en pays ami. Secrètement accouru de Bayonne avec un ramas de bandits, Puïane cernait le château de Miots. Au signal convenu, les portes sont brisées, le château envahi : les Basques surpris au plus fort de leur sommeil, nus, sans armes, furent massacrés : les cinq chevaliers réservés seuls, pour une vengeance plus raffinée du maire. Il les fit garotter sous ses yeux et traîner jusqu'au pont de Villefranque. On les attacha aux arches du pont. Là, tandis que la marée montante les battait de ses flots, prête à les engloutir, le Gascon jouissait de leur rage impuissante, et disait avec une dérision tranquille qu'il venait, à son tour, vérifier à l'amiable, si la marée de l'Océan remontait effectivement aussi haut que le Maire et la communauté de Bayonne l'avaient prétendu. Tel ne fut point le noble vicomte d'Orte, qui sous un ordre de sang tracé par un despote imbécile écrivit, en pareille nuit de Saint-Barthélemy, au nom de la garnison et des Bayonnais, la belle réponse qui fait leur gloire. La trahison de Puïane devint un signal de guerre. Beaucoup de sang fut répandu, dit le chroniqueur, homme contre homme, et bande contre bande. Enfin, les Bayonnais menacés d'une extermination totale, proposèrent aux Labourdins de choisir pour arbitre de leur querelle, Bernard Ézy, sir d'Albret. Les Basques l'acceptèrent sans hésiter. L'arbitre condamna la ville de Bayonne à payer au Labourt, par forme de réparation, la somme de quinze cents écus d'or neufs, et à fonder dix prébendes en l'honneur des chevaliers noyés, et pour le repos de leurs âmes. Les Bayonnais firent appel de cette sentence devant le roi d'Angleterre, dont ils

Digitized by Google

possédaient la faveur. Ce monarque commit ses pouvoirs au prince de Galles lieutenant en Guyenne. Un jugement définitif rendu à Bordeaux, le 11 avril 1357, réduisit à cinq cents écus d'or, l'amende des Bayonnais, et à six, le nombre des prébendes à fonder. Il confirma la sentence du sir d'Albret dans tout le reste de son contenu. Les Labourdins conformément aux termes de l'arrêt, vinrent jurer sur l'autel de saint Léon qu'ils accorderaient à l'avenir paix à la *ville* : c'est ainsi que les Montagnards désignent Bayonne. Mais ils retranchèrent, nominativement, du pacte de paix, les deux fils de Puïane, se réservant le droit de les mettre à mort, partout où ils pourraient les rencontrer. Quant au père, il avait misérablement péri dans les précédens massacres.

Jusqu'à la révolution de 89, époque à laquelle la fusion librement acceptée par les Basques, les soumit à l'empire d'une loi commune, et aux oscillations rétrogrades de la régénération française, il ne paraît point que les Labourdins aient été désormais inquiétés dans la jouissance de leurs antiques priviléges. Les Bayonnais, dans la pensée de raffermir la bonne intelligence, choisirent, quelques années après, pour leur gouverneur, un seigneur navarrois : Antoine de Belsunce. Originaires de la Navarre espagnole, les Belsunce s'établirent, au commencement du 11e siècle, dans la Cantabrie française, qui s'enorgueillit de posséder depuis lors cette illustre maison, fertile en héros de la guerre et de l'humanité. Gaston de Belsunce, fils du vicomte Garcie Arnaud est célèbre dans les annales bayonnaises, et les traditions de nos montagnes.

En l'année 1407, un serpent monstrueux, sorti des abîmes des Pyrénées, exerçait d'affreux ravages sur les bords de la Nive. Tout désertait les environs d'Irubi, où une grotte servait de retraite à cette hydre; et les plus hardis des chasseurs montagnards n'osaient s'exposer à sa fureur. Gaston de Belsunce, à peine âgé de dix-neuf ans, accompagné d'un seul écuyer, sans autre arme que sa lance, vint défier le monstre dans son repaire. A la vue de l'énorme reptile, sorti frémissant de sa caverne, le domestique éperdu prit la fuite : l'intrépide Gaston resta seul, et l'on ignore les circonstances de sa victoire. Il parvint à blesser le monstre avant d'être enveloppé ; et tous deux, étroitement serrés l'un contre l'autre, ayant roulé en se débattant sur le sable, tombèrent dans la Nive, et furent le lendemain trouvés morts au fond de l'eau. Les traditions populaires donnent à cette hydre pyrénéenne, trois têtes et une queue ardente. Le fait principal n'en est pas moins réel. La ville de Bayonne témoigna sa reconnaissance, en décernant à l'aîné des Belsunce, à perpétuité, le titre de premier bourgeois de la ville ; quoique l'on ne reconnût aucun privilége de noblesse dans la communauté des Bayonnais. Elle fit donation à la famille, de quatre maisons dans l'enceinte de ses murs. La terre d'Irubi, concédée par acclamation populaire, resta aux Belsunce, comme une conquête du brave Gaston ;

Digitized by Google

et le roi de Navarre, Charles III, le noble, afin de perpétuer la mémoire d'un si beau dévouement, permit à la famille d'ajouter un dragon à l'écu de ses armes.

Les souvenirs historiques se succédaient dans mon esprit, au bruit de la Nive, dont je remontais le cours. Je ne pouvais jeter les yeux autour de moi, sans rencontrer les Pyrénées, l'Océan, ou la ville de Bayonne, avec ses délicieuses maisons de campagne, entourées de jardins. J'aurais prolongé ma promenade jusqu'à la nuit, si le soleil en baissant sur l'horizon, voilé de nuages, ne m'eût averti qu'il était temps de faire les préparatifs de mon départ. Je me hâtai de regagner la ville, et rendis mon paquet aussi léger et aussi portatif qu'il me fut possible, suivant la recommandation du contrebandier : j'eus soin de le cacher sous un manteau des plus larges, et me dirigeai vers la *Porte d'Espagne*, qui se ferme à la nuit. Je ralentis le pas, en m'approchant de ce dangereux défilé, dont la police occupait tous les abords. Il suffisait de mes innocentes moustaches pour donner ombrage à ces messieurs ; et j'avais à craindre qu'après avoir exigé mon passeport, il ne leur prît fantaise de me fouiller. Ils n'en firent rien, et ce fut merveille. Enfin j'arrivai au glacis.

Le ciel était orageux et couvert : cette circonstance hâta la chute de la nuit. J'entendis bientôt le cri retentissant du contrebandier : — *Achut !* J'étais surpris de ne voir personne au pied de la croix du rendez-vous : lorsqu'un sifflet modulé partit du grand chemin qui en est proche. Je rejetai mon manteau en arrière afin que les boutons luisans de mon habit pussent me faire mieux reconnaître dans l'obscurité. Le Hachero venait d'engager avec son chef un dialogue allégorique dont j'étais l'objet. " Où donc es-tu, Changarin * ? — Crains-tu que Changarin ne se perde ? Il n'est point ivre comme toi, et te prie de garder le silence. — Je te demande, Changarin, ce que tu vas faire là près de cette croix ? — Je vais chercher une maîtresse qui m'attend, répondit le guide en m'approchant à pas de loup, tandis que le Hachero complètement ivre, en apparence, évolutionnait sur la route, avec grand fracas pour écarter les curieux. — Tu possèdes donc une nouvelle maîtresse, braillait le contrebandier ; garde-la bien, car s'il lui arrivait quelque malheur, il ne reste plus dans le Labourt une seule fille qui voulût se confier à toi. J'étais bien sûr que tu n'allais point à cette croix réciter des prières ; car tu n'as pas plus la crainte de Dieu que le dernier des cagots et des bohémiens, Changarin !"

Le lecteur croira sans peine que mon explication avec le guide au pied léger, fut des plus laconiques. Je remarquai avec plaisir la richesse de son costume, et j'augurai bien de sa parole brève, de son air ferme et froid. — Hâtons-nous, dit-il, en me présentant une veste pareille à la

* Pied léger.

Digitized by Google

sienne et une ceinture rouge : donnez-moi ce paquet et ce manteau, veuillez quitter votre habit, ôtez cette cravate, le cou nu, s'il vous plaît : vous avez donné ce matin de l'argent à ce tapageur ; il est soûl beaucoup plus qu'il ne le faudrait... Mais j'entends nos filles, partons. — A ces mots, le guide roulant tous mes effets dans le manteau, le lança fort loin le long du glacis, au-devant d'un groupe de jeunes filles qui venaient en chantant de notre côté. Le paquet fut en un clin d'œil relevé sur le gazon, et partagé, sans que le groupe jovial arrêtât pour cela sa marche dansante. Les personnes que leurs sympathies pour la nationalité basque, ou les droits légitimes de don Carlos, ont appelées au milieu de l'insurrection navarroise, savent par expérience, que ces précautions extraordinaires suffisent à peine pour mettre en défaut la surveillance rigoureuse de la police. Le Hachero formait l'avant-garde, et nous précédait de fort loin. — Prenant à lui seul toute la largeur de la route et revenant à nous sans affectation dans sa marche irrégulière, toutes les fois qu'il signalait des promeneurs suspects. Je m'aperçus qu'il calculait savamment les zigzags de son pied titubant de manière à se balancer autour de moi, pour m'effacer au passage. Quelquefois il venait s'appuyer pesamment sur mon épaule, et m'entraînait jusqu'au bord du chemin : *Debroin aha mala*, me dit-il dans un de ces momens ; la trop longue queue trahit l'écureuil dans son petit trou ; vous n'auriez pas plus mal fait de donner un coup de ciseau à ces moustaches. — Je gardais le silence. — Marche comme un Basque et parle haut et clair, ajouta-t-il d'une voix terrible. Je compris l'invitation ; et à la satisfaction marquée du guide, j'engageai avec le contrebandier un dialogue allégorique, en imitant les inflexions variées et la note éclatante qui caractérisent le langage des montagnards. Je crois même que je feignis l'ivresse comme le Hachero : le guide paraissait enchanté. Périsse le Navarrois, plutôt que de dépouiller les instincts de sa race !

J'ai peint la jeunesse labourdine se rendant à la ville le matin par couples amoureux ; les filles et les garçons se séparent au soir, et le retour n'offre plus sur les chemins que les groupes de l'amitié. Ce sentiment de l'amitié, éminemment social, n'a jamais présenté parmi les Ibères, le caractère exclusif et vicieux dont il fut terni chez les anciens peuples. Un ami s'appelle en langue basque *Adis-Khide*, égal d'âge, et dans cette famille patriarcale et libre, la population se trouve naturellement classée sur une échelle de subordination morale, dont l'âge détermine les degrés ; l'amitié se compte par générations : société vraie ! mœurs sublimes ! L'amour lui-même dégagé de toute idée d'application, relative à l'homme, se trouve désigné par un de ces mots généralisateurs, resplendissans*, qui donnent une si vaste intelligence, une profondeur si divine, à la poésie panthéistique des montagnards.

* *Ama-oro*, producteur de tout

Digitized by Google

Des groupes de jeunes filles marchaient en avant portant des paquets sur leurs têtes ; les garçons suivaient à quelque distance, les bras entrelacés autour du cou, mêlant leurs noires chevelures : leurs visages que j'entrevoyais passer, empruntaient aux reflets sombres et orageux de la nuit, des regards singulièrement animés, et une expression magnétique d'exaltation. Des bardes improvisateurs précédaient chaque groupe, en guise de coryphées, et chantaient alternativement, sur un air simple mais gracieux, des couplets tour à tour naïfs et folâtres. Je me souvenais d'avoir joui d'un spectacle à peu près analogue à des fêtes de village, où jeunes filles et garçons, réfugiés par centaines sous les portiques des maisons, de chaque côté d'une rue, se communiquaient leurs sentimens par l'organe d'un barde inspiré, et comme aux fêtes nocturnes des Cantabres nos aïeux, attendaient, à la clarté des étoiles, le retour du matin, dans la double ivresse de la poésie et de l'amour. A chaque improvisation des bardes, les groupes répétaient en chœur des refrains d'une monotonie mélancolique, que la sonorité des vallées renvoyait plus beaux ; et ces chants ibériens, entrecoupés de silence, communiquaient à l'âme, ces rêveries intimes, ces vibrations indéfinissables, qui dévoilent à l'homme harmonique, les mystères de la vie et de la création.

Le Hachero voyait avec la plus parfaite indifférence, les scènes qui m'impressionnaient si vivement, et d'un air comique, me montrait une superbe pipe neuve, dont il avait fait l'acquisition. Le guide marchait soucieux, rêvant, non point amour et poésie, mais ballots, mais douaniers, saisie, confiscation, amende, prison peut-être et procureur du roi, lorsqu'un chant nouveau le fit tout à coup tressaillir. — Voici votre porte-manteau qui nous arrive, me dit-il, et tournant la tête, il fit entendre le cri national des Basques* exprimant l'audace, l'exaltation, le plaisir ; et par lequel les Aborigènes hispaniens semblent avoir imité le hennissement des coursiers de Lusitanie, appelant leurs cavales. Je crus distinguer dans le groupe nouveau, la jolie brune du matin. L'apparition d'un inspecteur de police qui venait à cheval, vêtu d'une redingotte grise et suivi de ses agens, m'empêcha d'aborder les jeunes filles. Elles avaient aperçu le cavalier gris, et s'inspirant d'un à propos malicieux, chantèrent à gorge déployée, une de nos romances les plus populaires, que le lecteur me pardonnera de citer.

Tchorittoua, nourat houa,	Où vas-tu, petit oiseau,
Bi hegalez, aïrian ?	En l'air avec tes ailes ?
Espanalat jouaïteko,	Pour aller en Espagne,
Elhurra duk bortian :	La neige est sur les ports :
Algarreki jouanen gutuk	Ensemble nous irons
Elhurra hourtzen denian	Quand la neige fondra.

* Appelé, suivant le dialecte; *zinkha*, *irrimtzin*, *kikissat*, etc.

Digitized by Google

San Josefen ermitha,	L'ermitage de Saint-Joseph
Desertian gorada.	Est élevé dans le désert.
Espanalat jouaïteko	Pour aller en Espagne
Handa goure païssada.	Là se trouve le lieu de notre halte.
Guibelerat so-guin eta,	Regardant en arrière,
Hasperenak ardura.	Fréquens sont nos soupirs.
Hasperena, habilona,	Soupir, va-t-en
Maïtiaren borthala	Jusqu'à la porte de ma bien-aimée.
Bihotzian sarakio,	Pénètre dans son cœur
Houra eni bezala:	Comme elle dans le mien.
Eta guero eran izok	Puis tu lui diras
Nik igorten haïdala.	Que moi je t'envoie.

Je suivais les chanteuses.—A droite! Voici notre route, s'écria le contrebandier, en me poussant du bras pour me faire entrer dans un chemin vicinal, étroit et sombre, et si les chansons vous font plaisir, je chanterai pour quatre, jusqu'à demain matin, mieux qu'un rossignol.—Le Hachero saisit cette occasion de déployer une voix naturellement belle, et fit entendre le couplet suivant, où je reconnus un de ces mythes dont la poésie originelle fut contemporaine des civilisations ibériennes, et que les Grecs polythéistes reçurent, au deuxième âge, de l'Afrique ou de l'Orient.

Hourandian, umen bada
Khantazale eder bat,
Zerena deitzen-den-bat.
Itchassoan, inganatzen
Ditu hak passaïerak;
Hala nola, ni, maïtenak.

Il existe dans l'Océan,
Un beau chanteur
Que l'on appelle Syrène.
C'est elle qui, sur les mers,
Enchante et séduit les passagers,
Comme ma bien-aimée, moi.

L'obscurité de la nuit et les sentiers dégradés par les pluies ralentissaient notre marche. A chaque instant j'enfonçais l'un ou l'autre pied dans des flaques d'eau. Le Hachero poussait des cris et des exclamations risibles, comme s'il fût tombé lui-même, et s'amusait à me voir essuyer les bottes contre les bruyères. Il entendit le cliquetis de mes éperons. "Le jeune coq a de longs ergots, dit-il, dans son langage allégorique." Nous devions passer certain point gardé par un soldat de ligne. Les douaniers chargés de la police des routes, se tenaient tous près de là, dans un hangar. Le Hachero se mit à chanter, de loin, marquant chaque note inégale, d'un pas pesant: Tra... la!... la!... la!...

Digitized by Google

“ Suivez, suivez, me dit tout bas le guide ; et quand il s'arrêtera, passez vite.” Le faux ivrogne, perdant son centre de gravité, fit un galop vers le factionnaire, puis tout à coup se retenant, reprit son équilibre, en frappant du pied la terre : *Achut!* cria-t-il d'une voix foudroyante. Ce cri, l'apparition fantasmagorique du contrebandier, son regard effrayant, suspendirent l'attention du conscrit. Le guide s'était réservé dans cette scène un rôle facile, tandis que je remplissais le mien en m'esquivant. Il saisit le Hachero d'un bras d'athlète. — “ Est-ce que tu veux te faire tuer, sauvage, ivrogne ? dit-il en le repoussant rudement vers le pont : et se tournant vers le factionnaire :—mille excuses, monsieur le soldat ; veuillez ne point faire de mal à cette brute : c'est un paysan de mon voisinage, il est gris ; il ne sait plus ce qu'il fait, et manquerait de respect à l'écharpe du plus illustre général.” J'avais déjà franchi le pont : le guide nous rejoignit en riant. — Si les douaniers étaient venus, me dit-il, je restais seul avec le camarade, pour subir leur interrogatoire, et vous n'aviez pas à craindre d'être rappelé ni poursuivi, car je suis bien sûr que le pantalon-rouge ne vous a point vu passer : le nigaud est resté tout ébahi.”—Tra... la... la... la !.... chantait encore le Hachero, avec une étrange expression de ruse et d'ironie.

Le devoir d'un guide comprend deux points essentiels : remettre le voyageur sain et sauf à sa destination, et le désennuyer le long de la route. Nos Basques accomplissent le premier avec la plus religieuse fidélité, qui s'exalte dans les périls, et ne négligent point le second. Le Hachero, sans quitter son langage figuré, trouva le moyen de m'adresser mille flatteries, imaginant que c'était le meilleur moyen de m'intéresser à sa conversation. Le Basque naturellement enthousiaste, suit toujours l'inspiration du cœur : dès que l'on réussit à captiver son affection, il fait de vous son idole, et l'expression exagérée de sa louange a quelque chose de naïf et de touchant. Le Hachero ne cessa de me désigner sous l'allégorie d'une fiancée du guide. —“ Changarin ! combien as-tu possédé de maîtresses depuis six mois ? — Seize, répliqua l'Achille des contrebandiers. Je priai le guide de m'apprendre le nom de la dernière. — La dernière, c'est vous ; l'avant-dernière fut le colonel E***. Ils étaient tous les quinze Français, Anglais ou Espagnols, excepté vous.— Le Hachero, sans tenir compte de nos *à parte*, suivait imperturbablement le fil de ses allégories.—Seize maîtresses ! c'est beaucoup, Changarin ! je gagerais les cinq sens dont la nature m'a doué, que toutes ces femelles ont dû te faire passer de rudes nuits. J'en ai vu quelques unes ; mais pas un grain qui fût comparable à celle-ci. Par le Dieu vivant ! Changarin, garde ta nouvelle maîtresse comme la prunelle de tes yeux ; car c'est une fleur de nos montagnes, une goutte pure de sang euskarien* ;

* Les Basques se désignent entre eux par le nom de *Eskaldun*, seul national, qui est un mystère historique.

Digitized by Google

elle est de la race des chrétiens antiques, et n'a rien de commun avec les Bohémiens, les Cagots et les Gascons."

Au détour d'un petit bois, le contrebandier cessa de parler, et marcha silencieux l'espace de dix minutes. Je m'avisai mal à propos de le railler. — " Homme léger, dit-il, me prends-tu pour un histrion dont le rôle est de te faire rire? Heureux toi dont les pensées sont toujours sereines! il est des instans où tout l'argent que tu pourrais donner au pauvre contrebandier, n'aurait pas le pouvoir de le rendre joyeux. La terre que nous foulons m'a été fatale, et je ne sais point chanter à l'oreille des morts." — A ces mots prononcés avec dignité, le Hachero s'arrêta, grave et mélancolique, ôta son berret, et se signa lentement. Une petite croix de sapin était plantée, sur la bordure du sentier: la fleur des trépassés, le *hil lilia* des anciens Ibères, croissait auprès; et je distinguais sa couleur jaune-terre, choisie spontanément, pour l'emblème du deuil, aux bords des lacs glacés du Scandinave indigène, et sous le ciel parfumé de l'Indien. — " Changarin! dit le Hachero sombre, et comme frappé d'une vision surnaturelle, ne vois-tu rien auprès de cette croix, une ombre.... un fantôme? — Je ne vois rien, répliqua le guide avec humeur, si ce n'est un homme ivre, qui est toi. — Pas plus ivre que dans cette triste nuit, où l'Esprit des enfers conduisit ici nos pas. La mêlée fut cruelle et la fusillade brûlante!.... Si des ballots restèrent sur la route, ce ne fut pas le mien, Changarin tu le sais!.... mais mon frère... mon frère! ils l'ont tué!" — Deux grosses larmes coulèrent le long des joues cuivrées du montagnard: un souffle orageux agitait sa longue chevelure, et faisait gémir les bruyères. — " Ils l'ont tué; je l'ai vengé, Changarin; car tout cela devait être!" — Le Labourdin se signa de nouveau, remit son berret, et frappant la terre de son bâton, repartit à grands pas. La religion catholique n'a rien fait perdre à l'Ibère de son fatalisme primitif; cela devait être: *hala behar beïtzen:* telle est la seule plainte qu'arrache au Cantabre le sentiment profond du malheur; et souvent, on l'entend dire, comme l'Islamite: Dieu l'a voulu! c'était écrit!

Les collines du Labourt que nous traversions, n'ont rien de pittoresque; mais leur aspect est riant. La végétation partout s'y montre vivace; la fougère y grandit à hauteur d'homme, le genêt avec ses brillantes fleurs dorées y fait croître ses fourrés impénétrables, qui sèchent tous les deux ou trois ans. Les bergers alors y mettent le feu, choisissant pour l'incendie quelque nuit bien sombre et le vent du sud. Rien n'égale la rapidité de l'embrasement, et la beauté de l'illumination sauvage, dont la clarté rouge se répand et se réfléchit de toutes parts sur les masses imposantes, les groupes bizarres des montagnes, suivant la gradation des lointains. Les landes ainsi brûlées, se couvrent bientôt d'une verdure nouvelle, et les bergers y conduisent leurs troupeaux durant l'hiver. Le genêt, mélangé de foin, sert à la nourriture du bétail; mais

Digitized by Google

il faut le hacher menu. Ce travail se fait d'ordinaire pendant la nuit, avec des massifs de bois, garnis de fer tranchant. Les battemens monotones de cet instrument, sortant des maisons solitaires dont notre route se trouvait parsemée, était alors le seul bruit que l'on entendît dans le silence des collines.

Nous éntrâmes dans le bois de Saint-Pé. Je voyais le Hachero tourner incessamment la tête d'un côté et d'autre, et semblable au chien du chasseur, s'allonger, puis s'abaisser en marchant, afin de mieux plonger ses regards dans les clairières de la forêt. Il s'arrêta : — " Changarin . . . dit-il d'une voix basse qui fit murmurer l'écho, peut-être que je suis encore ivre et que j'ai de vains fantômes dans les yeux : n'aperçois-tu rien que des troncs d'arbres, là-bas sur cette lisière ?..." Le guide fixa qnelques instans le point désigné. — " Je vois un douanier. — Et tu vois bien, Changarin, répliqua le Hachero, dont les yeux étincelaient. Il échange un regard avec le guide, part comme un trait, glisse à travers les arbres, se courbe et disparaît. Jamais chat sauvage, guettant sa proie, ne rampa sur la terre avec plus de précautions et moins de bruit. Je n'avais aucune autorité sur ces deux hommes : tout ce que je pouvais faire de mieux était de me taire et d'observer. — L'attente ne fut point longue : au bout de quelques minutes, j'entendis comme un coup violemment asséné, puis un cri sourd... puis rien, si ce n'est des bruits orageux circulant dans les profondeurs du bois. Le guide restait impassible : toutefois, il ne put retenir un geste de satisfaction quand il vit son contrebandier revenir. — Celui-là, du moins, ne croisera pas sa baïonnette sur notre chemin : il ne nous demandera point de passeport; car j'ai expédié le sien. — Le Hachero n'en dit pas davantage sur ce coup de main, et nous reprîmes notre course rapide.

Cependant les nuages devenaient plus noirs et plus épais, des vents croisés commençaient à souffler. Le guide parut observer avec plaisir ces signes avant-coureurs de l'orage. — La pluie nous menace, dit-il : encore un quart d'heure, et je vous mets au gîte pour cette nuit.—Nous fîmes halte un instant sur une éminence.

— Ce n'était point un douanier, mais un soldat, un soldat français, Changarin, dit le Hachero, frappant avec le plus grand flegme une pierre à fusil, pour allumer sa pipe. — Douanier ou soldat, peu m'importe en ce moment : cesse de battre ce briquet, on peut voir de loin les étincelles. — Impossible, Changarin, la lame de mon couteau (ganibet) n'a plus de feu. — Sans doute qne tu viens de l'éteindre avec du sang. — Pour cela, non, grâce à Dieu : le pantalon-rouge en sera quitte pour dix jours d'hôpital et le chiffre de mon bâton que je lui ai gravé sur le crâne. Dans le tems où le militaire se fait douanier, je le traite comme un douanier, c'est-à-dire un peu plus mal qu'un vieux chien soupçonné de rage. Hors de là, je suis un homme pacifique et bon.— Toi ! bon ? reprit le guide : oui, s'il est possible de l'être avec l'instinct

Digitized by Google

féroce du loup, et le cœur impitoyable du vautour.—Changarin, point de reproches : est-ce au bras qu'il appartient de dire à la hache : pourquoi frappes-tu ? Il est plus d'une nuit sombre dans l'année ; et si tes pieds sont agiles, ton bras fut souvent plus prompt qu'il ne faut. Et pourtant l'âme errante* d'un frère égorgé ne te poursuit pas comme moi dans les ténèbres ; elle ne se dresse point devant toi couverte d'un blanc linceul ; comme moi, tu ne l'entends point marcher sur les bruyères et hurler avec les vents... — Ici finit le colloque des montagnards superstitieux.

Le Hachero s'approcha de moi. — Le lit de la fiancée est tout prêt, et vous n'avez plus besoin d'ivrogne pour criailler sur la route, et donner le change aux espions qui ont la vue et les oreilles longues. J'ai joué le rôle qu'il fallait ; mon ballot m'attend. Veuillez excuser les familiarités† que j'ai pu me permettre. Les hommes se reconnaissent aisément quand une fois ils ont marché sur la même trace. Au revoir, donc, et bon voyage. — Tels furent les adieux du contrebandier : sa large main pressa la mienne, et de la hauteur où nous étions il prit son élan vers la forêt que nous venions de quitter. Presqu'au même instant, des éclairs, suivis de tonnerre, illuminèrent le paysage, et j'aperçus le Hachero déjà loin, avec ses larges épaules et sa flottante chevelure, bondissant par-dessus les genêts et les bruyères, tout aussi agilement qu'aurait pu le faire Changarin, le guide au pied léger.

Le mauvais temps n'était point le seul obstacle qui m'empêchât de franchir la Rhune cette nuit. El Pastor et les constitutionnels occupaient encore, la veille, la ligne des villages que je devais traverser pour me rendre auprès de la Junte de Navarre. Les peseteros infestaient toutes les avenues de la frontière. Ces miliciens basques, entraînés sous la bannière de Christine par les séductions et les mensonges de quelques chefs libéraux, reçoivent chaque jour une *peseta*, ou deux réaux de solde, d'où leur vient ce nom de *pesetero* que leurs cruautés laisseront à jamais odieux. Dispersés en guérillas, au nombre d'environ trois mille, non moins alertes que les volontaires nationaux, comme eux vaillans, infatigables, connaissant parfaitement le pays, ils parcouraient les montagnes en chantant la Marseillaise et réalisaient partout, à leur passage, les proclamations de Mina. Mon guide, avant le retour de ses espions, ne voulait point s'exposer à s'approcher de Vera, de peur de tomber entre les mains de ces Bandoleros.

Nous nous trouvions à quelque distance de Sare. Ce village, le dernier du Labourt français, touche à la Navarre espagnole : son territoire se confond avec celui de Vera, sans qu'aucune limite naturelle marque, dans les Pyrénées, la séparation des deux royaumes. Une pierre-borne,

---

* Arima herratu.
† *Nabastarriak*, littéralement *sauvageries*.

Digitized by Google

plantée sur la Rhune, divise politiquement ce que la nature avait uni. Mon guide voulait me conduire à Sare, et me laisser, pour la nuit, dans la maison d'un de ses affidés. Je préférai demander tout simplement l'hospitalité dans une maison voisine que je ne voyais point, à cause de l'obscurité, mais où j'entendais battre du genêt. Le guide m'apprit qu'elle appartenait à un paysan aisé, vivant avec sa femme et son fils. Il m'accompagna jusqu'à la porte de l'habitation, et promit de venir me reprendre de grand matin. — Belle nuit de contrebandier, dit-il en étendant la main pour recueillir les premières gouttes de pluie qui tombaient. Puisse l'orage durer jusqu'au jour, et vingt quintaux de salpêtre entreront sans faute dans la poudrière des insurgés. — En disant ces mots, le guide, jusqu'alors apathique, parut s'électriser à l'idée de la fatigue et des périls; et, frappant deux coups sur la porte hospitalière, partit dans la même direction que le Hachero, avec la vélocité d'un cerf.

Sur les coups frappés par le guide à la porte de l'habitation labourdine, les hachoirs de genêt cessèrent de battre : un jeune paysan vint ouvrir. J'entre et je m'avance jusqu'au père, en le saluant d'un *Gaü hon Etcheko-Iaona :* Bon soir, maître, ou seigneur de la maison : les chefs de famille reçoivent tous ce titre. Le vieillard me rendit le salut, et reprit gravement son travail. J'étais trop au fait des manières cantabres pour m'inquiéter de cette réception. Le Basque n'a point acquis la promptitude d'esprit et l'apparente spontanéité de politesse qui cachent sous de rians abords l'indifférence égoïste et l'insidieuse fausseté de ses voisins. Tous ses mouvemens partent de l'âme : ses idées suivent les faits extérieurs dans l'ordre de leur succession poétique. Tout entier à la réalité du sentiment et des émotions, il vit, pour ainsi dire, de sa vie propre, et n'éprouve point ce vide profond que la prodigieuse activité d'une existence factice et d'une sociabilité conventionnelle ne sauraient remplir chez les barbares les mieux policés. Le Basque est l'homme naturel et vraiment social ; l'instinct de la vertu règle sa liberté indéfinie, et toutes les fois que des situations violentes n'ont point irrité son indomptable vouloir, ou soulevé ses passions terribles, il se montre calme, réfléchi, contemplatif.

Je ne trouvais rien que de simple à la conduite du vieux Labourdin, et je n'eus garde d'en paraître surpris ou impatienté. Je croisai tranquillement les bras en parcourant des yeux une belle collection d'instrumens aratoires suspendus aux murs. Mes observations s'arrêtèrent sur le jeune paysan et sur le vieillard, qui, de son côté, lançait de temps en temps sur moi, sans tourner la tête, un regard de travers, que tout étranger n'aurait point manqué de trouver menaçant. La lueur d'une torche de résine exagérait singulièrement l'expression de ses traits rembrunis, et faisait ressortir le visage mâle et caractéristique du fils. L'énergie du front, la noirceur des sourcils bien arqués, et le reflet de sang qui co-

Digitized by Google

lore et enflamme le regard du Basque, lui donneraient un aspect dur et farouche, si la régularité du nez, la beauté de l'angle facial et la coupe légère du menton ne communiquaient à l'ensemble de sa physionomie un caractère dominant de noblesse, de franchise et même de jovialité. La tête du Basque, fortement construite, a dans ses parties supérieures de l'analogie avec celle de l'aigle et des oiseaux de proie : elle offre les proéminences que Gall et son continuateur Spurzheim ont assignées pour siége aux instincts destructeurs. Les croyans de la phrénologie n'ont point manqué d'y chercher la preuve de ce penchant au vol que l'on reproche aux Labourdins ; mais, à part l'autorité fort suspecte des bosses, l'accusation est gratuite : rien ne la justifie, si ce n'est les anciennes incursions des Basques dans l'Aquitaine. Les Francs, leurs ennemis, les regardaient comme les plus audacieux larrons de toute l'Europe. "— Il faut convenir que vous êtes de fiers voleurs, disait un courtisan du roi Dagobert à l'un des Basques qui s'en vinrent jusqu'à Clichy, jurer un traité de paix avec ce monarque. — Tu dis vrai, répondit le chef montagnard ; car nous n'avons pas craint de voler le Béarn, la Bigorre et toute la Novempopulanie à ton maître." Les Cantabres exerçaient sans scrupule, à titre de représailles, le droit de guerre et de conquête apporté du Nord par les barbares.

Telles étaient mes pensées pendant que le Labourdin battait son genêt sans rompre le silence et sans s'occuper autrement de moi que pour diriger son coup d'œil inquisiteur, tantôt sur mes bottes couvertes de boue, tantôt sur mon costume mi-militaire et mi-paysan. Le peu d'empressement du vieillard avait un autre motif dont je me doutai bientôt en entendant sa femme balayer vivement la cuisine, arranger de la vaisselle et souffler le feu. Je voyais de loin ses allées et venues par une porte, où, furtivement, elle s'arrêtait pour lorgner l'hôte inconnu. Dès que les préparatifs d'une réception convenable furent terminés, le Labourdin jeta de côté l'instrument de son travail, et prit enfin la parole, évitant de s'adresser à moi d'abord, comme pour me familiariser avec le son de sa voix. "— Dominika, va donner à manger à ces vaches. Dieu ! l'horrible temps qu'il fait ! mauvaise queue d'un hiver pluvieux ! Je crois entendre le tonnerre . . . . . J'espère, monsieur, que vous n'avez point envie de sortir de ma maison aussi vite que vous y êtes entré ? — Ma foi ! non, répliquai-je gaîment, s'il vous plaît de m'accorder une place au foyer pour sécher mes vêtemens, et un lit tel quel pour dormir. — C'est ce que nous allons demander à la dame de la maison *, dit-il en m'introduisant à la cuisine." Je saluai respectueusement l'*Etchekanderea*, dont le visage agréable conservait encore les vestiges de son ancienne beauté. Elle répondit à mon *agour*, par un gracieux *ongui-ethorri* : Soyez le bien-venu. Le vieux Labourdin trouva sans doute que nous al-

* *Etchekanderea.*

Digitized by Google

lions trop vite en connaissance, et nous rappela gravement aux formules de l'étiquette. " — Dame, dit-il, voici un Souletin qui vient nous demander l'hospitalité pour cette nuit : consentez-vous à la lui accorder ? — Il en sera ce qu'il plaira au maître, répondit-elle avec le même naturel, mais plus de sérieux que la première fois. — Dans ce cas, monsieur, veuillez vous asseoir, ajouta le vieux Basque en prenant lui-même la place du coin, dont il ne jugea point convenable d'honorer le jeune inconnu. J'étais à me demander si le ménage Labourdin retraçait ou non Philémon et Baucis, plutôt qu'Abraham et Sara.

Le Labourdin fuma sa pipe, tandis que la vieille Basquaise faisait les apprêts de notre souper. Dès que nous fûmes à table, je me récriai sur la propreté du service, la finesse du linge, la blancheur et la légèreté vaporeuse du pain et sur d'autres détails non moins intéressans pour mon appétit. C'était prendre par son faible la maîtresse du logis. Les éloges dont je comblai le goût parfait des Basquaises, leur amabilité à faire les honneurs de la maison et leur propreté proverbiale, achevèrent de me mériter toute sa bienveillance. Elle nous servait debout, et ne prit point part au souper. Le Labourdin s'apercevant que je n'avais pas moins de plaisir à parler qu'à manger, ne détourna pas un seul instant la conversation de la direction qu'il me plaisait de lui donner. " — Vous saurez, seigneur Labourdin, que j'habite Paris depuis plusieurs années. De toutes les choses de mon pays natal, devinez celle que j'y regrettais le plus... c'était l'eau ! Combien de fois, dans les cafés splendides de la grande ville, ai-je soupiré pour l'onde vive et fraîche de nos rochers ! J'en étais altéré jusqu'à la fièvre : j'y rêvais la nuit." Le Labourdin rit aux éclats de mon enthousiasme pour l'eau de source ou de torrent. — Pour ce qui est de l'eau, grâce à Dieu, dit-il, la nôtre est claire ; mais j'ai bien peur qu'au rebours vous ne rêviez ce soir au vin de France ; car celui que j'ai l'honneur de vous offrir est bien mauvais. — Apprenez, seigneur Labourdin, que je suis un Cantabre de la bonne roche, un véritable Ibère ; j'observe la loi, et je ne fais point usage de cette liqueur traîtresse dont l'excès abrutit l'homme en abrégeant sa vie. Je ne bois jamais de vin. — Le vieillard demeura fort étonné. — Par saint Pierre ! tu fais bien et tu dis vrai, jeune homme : tu vivras longtemps comme nos ancêtres, et tu ne trahiras point tes secrets." Pendant que le Labourdin me parlait de la sorte, avec la brusquerie la plus amicale, sa femme mit le dessert sur la table, puis s'assit à côté de son mari : tel est l'usage chez nos paysans. " Seigneur Souletin, vous voyez cette bonne femme ; elle parle, quand elle veut, mieux qu'un livre, chante comme un séraphin, et fut dans son temps l'une des plus jolies filles de tout le Labourt." Le bon Basque, en faisant ainsi l'éloge de sa moitié, crut revenir au temps éloigné dont il parlait avec tant d'effusion.

La causerie tomba sur l'agriculture. Je laisserai parler le vieux La-

Digitized by Google

bourdin. " les Français, dit-il, nous reprochent d'être arriérés dans le grand art de cultiver la terre, et d'être opiniâtrement attachés aux usages de nos ancêtres. Nous tenons à ces usages traditionnels parce qu'ils sont les meilleurs ; mais le Gascon est frivole et vain dans ses paroles, et n'approfondit point la raison des choses. Un beau monsieur se moquait un jour devant moi des petites charrettes criardes que nous employons dans les montagnes : il blâmait leurs roues tranchantes et le bruit aigu qu'elles font entendre. Je le laissai dire. A quoi bon éclairer un sot sur un point, quand la légèreté et la fausseté de son esprit l'induisent en erreur sur mille autres ? Je me contentai de répondre : les chariots de nos pères étaient ainsi ; nous n'avons point la prétention d'être plus sages que nos pères. — Ce Français-là prenait les Basques pour autant de sauvages. Quant aux chariots dont je viens de parler, leurs roues sont tranchantes pour qu'elles puissent pénétrer profondément dans la terre glaise, sans quoi elles glisseraient, non sans danger, sur les pentes escarpées que nous sommes obligés de parcourir. L'essieu est fait de manière à rendre un bruit perçant et continu, afin que sur deux bouviers qui cheminent en sens contraire, sans se voir, dans les sentiers étroits et tortueux, celui qui monte s'arrête, en attendant que l'autre descende et l'ait dépassé. Ces petits chariots n'ont point le mérite de l'élégance, le son qu'ils rendent est désagréable, importun ; mais leurs défauts apparens ont été calculés avec bon sens et réflexion : et ce qui est le plus utile et le plus convenable est toujours parfait."

" — *Zahar elhe, Zuhur elhe !* Parole de vieillard, parole de sage, m'écriai-je aussitôt. Quand le génie des hommes libres, aiguisé par le besoin, s'est exercé pendant une longue suite de siècles sur quelque objet, le cercle de ses découvertes n'est pas loin d'être fermé. J'applique ceci à l'agriculture qui est le plus naturel et le plus respectable des arts, et fut, dès l'origine du temps, la première occupation des patriarches ibériens, ainsi que le prouvent les noms significatifs donnés aux divers mois de l'année par nos ancêtres.

JANVIER.	*Ourtarill.*	Lune qui commence l'année.
FÉVRIER.	*Otsill.*	Lune de loup.
MARS.	*Ephaïll.*	Lune de la coupe ou de la taille.
AVRIL.	*Joraïll.*	Lune du sarclage.
MAI.	*Ostaro.*	Saison de la feuillaison.
JUIN.	*Ekhaïn.*	Exaltation solaire.
JUILLET.	*Uztaïll.*	Lune des moissons.
AOUT.	*Agorrill.*	Lune des sécheresses.
SEPTEMBRE.	*Uraïll.*	Lune du labourage.
OCTOBRE.	*Urill.*	Lune des pluies.
NOVEMBRE.	*Azill.*	Lune des semailles.
DÉCEMBRE.	*Lotazill.*	Lune du sommeil.

J'avais eu soin de prendre ces dénominations du calendrier basque

Digitized by Google

dans le dialecte labourdin. — Voilà cinquante ans, exclama le vieillard, que je répète ces noms-là, sans jamais avoir fait attention à leur valeur expressive et à la conséquence que l'on doit en tirer. Je m'aperçois, seigneur Souletin, que vous n'êtes point étranger à la science des devins *, qui rendent raison de toute chose. Pour moi, quoique avancé en âge, j'ai vu peu, et je n'ai guère appris † ; toutefois, je soutiens que les Basques entendent l'agriculture aussi bien qu'aucun autre peuple de la terre ; celle des Français a été jusque dans ces derniers temps un travail de serf et d'esclave ; mais elle se perfectionne chaque jour : la nôtre est arrivée depuis long-temps au point où elle ne saurait plus changer sans dechoir, car elle est parfaitement appropriée à la localité. La comparaison des instrumens aratoires est décisive en notre faveur, et les nôtres pourront servir de modèle aux Français, s'ils viennent jamais à les connaître et à les apprécier. Un faucheur basque fera seul, depuis le lever du soleil, plus de besogne que quatre Normands : Pourquoi cela ? Parce que la faulx du montagnard est d'une structure plus savante et plus légère. Les Français attellent leurs bœufs au collier, et perdent ainsi la plus grande force de cet animal, qui réside dans la tête et dans les muscles du cou. Le joug dont les Basques se servent pour fixer un timon très simple est un petit chef-d'œuvre. Les bœufs, contraints de baisser la tête, tirent avec plus d'ardeur et moins de fatigue. Un petit enfant suffit pour les diriger avec un aiguillon, et le sillon se fait plus droit. Ce n'est pas tout, la charrue du Basque est légère : la mobilité du soc, qui passe, à droite ou à gauche, suivant la direction que l'on veut prendre, permet de tourner le sillon avec la plus grande facilité, tandis que dans la plupart des provinces françaises, le laboureur, après avoir tracé son sillon d'un côté, se trouve obligé d'aller en reprendre un nouveau, chaque fois, à l'extrémité opposée du champ. J'ai vu parmi les Français, car j'ai été soldat de l'Empereur, mille choses aussi maladroites dont ils ne se doutent point.

Je fis plaisir à ce digne Basque en lui apprenant qu'un agronome anglais, des plus célèbres, avait appelé les Cantabres les premiers laboureurs de l'Occident. Je lui racontai l'anecdote suivante, dont je ne puis faire grâce au lecteur. « Seigneur Labourdin, nous venons de manger, vous et moi, quelques tranches d'un gâteau de maïs, nourrissant, frais et agréable au goût. Je vous dirai qu'il y a quelques années, une respectable académie de Paris recherchait par quel procédé chimique on pourrait parvenir à la fabrication d'un pain de maïs quelconque. Tous ces savans regardaient un pareil résultat comme très difficile, sinon comme impossible. Certain député des Basses-Pyrénées, qui les voyait en peine, se vanta de résoudre le problème, et demanda quinze jours. Il écrivit de suite à Bayonne, et fit venir par la diligence une superbe

* *Asti.*

† *Guti ikhoussi, guti ikhassi.* Proverb. basq.

Digitized by Google

panification de maïs, du poids de trente livres, qui fut solennellement déposée au secrétariat de l'académie agricole. Convocation extraordinaire, cri d'admiration ! La société décide à l'unanimité qu'une médaille sera décernée à l'inventeur, et la découverte proclamée dans tous les journaux. — Messieurs, dit enfin le malicieux député, l'embarras est de savoir à qui la médaille doit être remise, attendu que, durant les trois quarts de l'année, les paysans de mon département se nourrissent avec ce pain, je ne puis dire au juste depuis combien de siècles. L'académie mordant ses lèvres de dépit, goûta, non point la plaisanterie, mais le pain de maïs : elle reconnut qu'il était bon, parfait. La mystification valait mieux encore."

La vieille Basquaise nous voyant engagés dans ces dissertations, s'esquiva pour aller préparer mon lit. A son retour, nous avions repris nos places autour du foyer. Il est un noble usage auquel le Basque ne déroge point, c'est de vous inviter à sa table et de vous faire le plus généreux accueil avant de s'enquérir du motif qui vous amène chez lui. Le montagnard apprend avec plaisir les nouvelles des pays lointains. Il regarde comme une bonne fortune l'arrivée d'un étranger dont les entretiens intéressans doivent charmer sa veillée ; mais il exerce trop dignement l'hospitalité pour la faire payer à ses hôtes par la confidence de leurs affaires personnelles. Quelques questions banales avaient seules trahi la curiosité qu'éprouvait la vieille Labourdine, de savoir dans quel but je me trouvais errant la nuit, si près de la frontière d'Espagne ; j'avais dit à plusieurs reprises que j'arrivais directement de Paris. Cette circonstance suffisait pour faire conjecturer la vérité. Le vieux Labourdin évita de provoquer, même indirectement, l'aveu que je croyais devoir à ces bonnes gens, et que je n'hésitai point à leur faire. La Basquaise, en apprenant que, dès le point du jour, un guide viendrait me chercher pour me conduire sur le théâtre de la guerre, fit une exclamation d'effroi. " — Femme, dit le stoïque vieillard, pourquoi ces marques de surprise ? Notre hôte ne vous a point fait part de son projet pour savoir votre avis là-dessus. Quant à vous, ajouta-t-il, en s'adressant à moi, suivez votre sort ; car partout il saurait vous atteindre, et rien ne vous arrivera que ce qui doit être. Il est une heure pour chacun ; j'ai vu plus d'un champ de bataille, j'ai suivi l'Empereur à travers les glaces de la Russie, et je mourrai probablement dans le lit de mon père et de mon aïeul."

J'admirais, dans la bouche du vieux Labourdin, l'expression poétique de son fatalisme religieux. Je le voyais s'exalter au souvenir de Napoléon. C'est au prestige de cette immense gloire que la France est redevable d'avoir subjugué le génie de la nationalité cantabre. Longtemps, sous le toit du montagnard, on parlera de cet homme extraordinaire, comme on y parle encore, après bien des siècles, d'Annibal, de Pompée et de Sertorius.

Digitized by Google

Le Labourdin, désirant réparer l'apostrophe un peu dure qu'il venait d'adresser à sa femme, et peut-être jaloux de faire briller le talent de parler avec grâce, qu'il avait vanté en elle, l'interpella fort amicalement d'un *Etchekanderea !* . . . Il ralluma sa pipe, tandis que ce titre flatteur produisait son effet sur l'amour - propre féminin, et termina sa phrase comme dans les *Mille et une Nuits.* " — Contez donc à notre hôte un de ces *Elhezahar* que vous contez si bien." Ce nom d'*Elhezahar* se traduit en langue basque par *vieille parole* ou *vieux récit*, et désigne les fables cosmogoniques dont se compose la littérature traditionnelle des montagnards.

La vieille Basquaise sourit à la prière de son époux : elle arrêta le fuseau qui tournait entre ses doigts, et parut chercher dans sa mémoire. " — Pour moi, continuait le Labourdin, j'ai toujours ri de la plaisante extravagance de cet homme qui montait nu sur le toit de sa maison, et sautait dans la basse-cour pour enfourcher sa culotte, qu'un domestique lui tendait d'en-bas. J'aime encore l'histoire de ce fils de meunier, qui fit fortune en vendant aux *Tartares* * une faucille, un chat et un coq. — Tous ces contes sont trop puérils, dit la Basquaise, et notre hôte a dû en lire de plus intéressans dans ses livres. — Ils n'en cachent pas moins un sens profond, répliqua le Labourdin ; car ils rappellent que les Ibères, nos ancêtres, ont appris aux hommes venus du Nord à porter des culottes, à scier le froment, à tenir une maison et à connaître les heures. Mais puisque vous cherchez des récits plus sérieux, vous en savez de tels que notre hôte n'en a jamais lus de plus merveilleux : les métamorphoses du *Coursier blanc* †; la fable de la *Jeune Fille* et du *Taureau d'or* ‡ ; celle de l'*Orphelin*, du *Pigeon bleu* et du *grand Serpent* ‖. — Vous oubliez, dit la Basquaise, que ces allégories sont très longues, et que notre hôte est pressé d'aller dormir."

Elle disait vrai : je ne me contentai point de garder un silence significatif : je levai sur elle des yeux appesantis, en souriant de manière à lui prouver que sa remarque était juste, et que je lui en savais gré. — Elle détacha sa quenouille aussitôt, et se leva lestement pour allumer une chandelle. Le vieux Labourdin prit la lumière et me conduisit à la chambre qui m'avait été préparée. Je m'aperçus que la bonne dame avait eu la petite vanité de mettre à mon lit des draps qui n'étaient pas

---

* Les Basques donnent le nom de *Tartaro* aux Celtes de la première invasion. Ils les désignent encore par celui de *Beguibakhar*, qui est l'équivalent parfait de *Cyclope*.

† *Zaldi-Chouri*

‡ *Urhezko Chahala.*

‖ *Heren sougne*. J'ai fait de cette dernière allégorie le début des *Paroles d'un Voyant*. Je ne puis que renvoyer le lecteur à ce livre, s'il est curieux de se faire une idée de nos fables cosmogoniques, et de leurs rapports avec les théogonies orientales.

Digitized by Google

les moins beaux de sa lingerie. J'en fis la remarque à son mari. — " Seigneur Labourdin, les plus belles toiles de Hollande ne sauraient égaler en finesse le linge de table et de lit que les Basques fabriquent en famille, depuis l'âge patriarcal. Les *Tartares* se vantent de leur civilisation; mais il s'écoulera plus d'un siècle avant que ce peuple ait acquis l'entente de la vie sociale et l'élégance de mœurs qui distinguent mes compatriotes. Je sais une province française où les paysans sont vêtus de peau de bêtes : ils mangent leur soupe dans des cavités pratiquées sur leurs tables, ayant pour convives familiers les hôtes de la basse-cour. La cuisine devient, le soir, chambre à coucher. Le lit commun se compose d'une grande armoire étagée où chacun entre par un trou pour s'étendre sur de la paille, de sorte que si l'un ou l'autre vient à étouffer ou à mourir, on doit le retirer par les pieds. — Seigneur Souletin, vous aimez la raillerie, et vous parlez des Bretons : je les connais ; ils sont un peu sales et galeux, mais leur âme est belle. J'en ai vu beaucoup dans les armées ; j'ai trouvé en eux loyauté, franchise et valeur. Ce sont les hommes de France avec lesquels le Basque sympathise le plus volontiers, les seuls peut-être dont il recherche l'amitié. Les Bretons parlent comme nous une langue distincte, mais qui n'offre aucune analogie avec notre *Eskuara.* J'ai connu particulièrement un grenadier fameux de cette province : il s'appelait Latour-d'Auvergne. Je voudrais être né Basque, disait-il souvent! C'était pendant la guerre de 93, où Harispe donna les premières preuves de la valeur téméraire et du rare sang-froid qui distinguent ce général de l'Empereur. Dix mille chasseurs cantabres, tels que nous étions alors, seraient plus formidables à Zumala-Carreguy que cinquante régimens de ligne. — Seigneur Labourdin, si le gouvernement français, en intervenant contre Zumala-Carreguy, déclarait une guerre d'extermination à l'indépendance de notre race, j'ai lieu de croire qu'au lieu de marcher contre leurs frères espagnols, les Basques de France ne reculeraient point devant une résolution hardie, dictée par les intérêts de leur gloire et de leur liberté."

L'effet de ces dernières paroles, sur le vieux Labourdin, fut électrique. Les magiques souvenirs de l'indépendance nationale et des splendeurs de la patrie, mêlés à mille images confuses d'avenir sanglant et périlleux s'offrirent soudainement à son esprit, et réveillèrent, comme en sursaut, le patriotisme exalté du montagnard. Ses yeux prirent flamme, et, comme des nuages successifs, les rides vinrent couvrir son front assombri : il saisit ma main qu'il serra fortement ; mais il resta silencieux. La pensée orageuse que j'avais soulevée en lui retomba d'elle-même dans les profondeurs mystérieuses de l'âme, et son regard farouche s'évanouit, semblable à ces éclairs sans foudre qui brillent et s'éteignent dans un ciel noir. Enfin le noble paysan se rapprocha de

Digitized by Google

la porte à reculons : — Bonne nuit et bon réveil, seigneur Souletin. — Et la tête penchée sur sa poitrine, le vieillard, prenant un pas grave et solennel, s'en alla rêveur....

A. Chaho (de Navarre).

(La suite au prochain numéro.)

DU RENTOILAGE DES TABLEAUX.

Transporter d'une toile sur une autre la couche légère et fragile de couleur que le pinceau y a déposée est toujours une opération délicate, lors même qu'il s'agit seulement de tableaux de quelques pieds d'étendue ; mais si leur dimension devient considérable, alors les difficultés se multiplient, et l'on a peine à comprendre qu'elles puissent être surmontées. Cependant le succès a couronné les entreprises de cette nature les plus colossales, et l'on doit croire qu'il n'est rien en ce genre d'impossible à l'adresse et à la patience des artistes français.

Lors de la conquête des états vénitiens, une capitulation fut conclue par laquelle le sénat de Venise s'engageait à remettre vingt objets d'art au choix des commissaires de l'armée d'Italie. Le magnifique tableau du Titien (Vecellio), représentant le Martyre de saint Pierre Dominicain, fut au nombre de ceux qu'ils désignèrent : mais comme il était sur bois, et que sa proportion de 16 pieds de haut sur 10 de large ne permettait pas de l'apporter par terre et de lui faire passer les Alpes, on décida qu'on l'expédierait par mer. Il fut mis dans une caisse avec le beau tableau de *Paris Bordone*, l'Anneau de St-Marc, et embarqué sur la frégate la *Favorite*, ainsi que les autres objets d'art recueillis à Venise. Sa grande dimension ne permit pas de le descendre dans l'intérieur du bâtiment.

Pendant tout son trajet, la frégate fut battue par la tempête ; les lames couvrirent presque constamment le pont du navire, et la caisse qu'on y avait attachée, quoique soigneusement entourée de toiles goudronnées, fut remplie d'eau en si grande quantité, qu'elle en contenait encore beaucoup lorsqu'elle fut ouverte à Paris.

La toile du tableau de Paris Bordonne tombait en pourriture ; on s'occupa de sauver ce précieux ouvrage. Quant au Saint Pierre martyr, du Titien, il parut d'abord moins endommagé, et comme le panneau était très imbibé d'eau, on le déposa dans la grande galerie, et on le plaça sur champ, appuyé sur deux colonnes, afin que l'air pût circuler à l'entour et l'essuyer de tous les côtés.

Digitized by Google

On était alors au printemps. La saison qui suivit ayant été très chaude, le panneau se dessécha, mais inégalement, et comme cela devait naturellement arriver, le côté placé en haut se trouva sec, tandis que la partie inférieure conservait encore de l'humidité. Le tableau offrit à la surface une innombrable quantité d'écailles prêtes à tomber, notamment dans la partie où sont les deux cavaliers qui fuient à travers la forêt. La grande humidité avait décomposé les colles de l'impression qui n'attachaient plus que faiblement la peinture sur le panneau.

La couleur à l'huile, devenue avec le temps un corps solide et sans élasticité, ne pouvait suivre les rétrécissemens et les variations du bois auquel elle n'était plus assez solidement fixée. Manquant du soutien de l'impression, elle devait tomber au moindre mouvement. Il fallait donc s'occuper sans délai de l'entoilage de ce chef-d'œuvre. Cette opération fut confiée à M. Hacquin, et l'on ne peut que lui donner des éloges sur le succès qu'il a obtenu.

Il eut soin de fixer d'abord les écailles, qui menaçaient de tomber ; il colla ensuite sur la peinture de nombreuses feuilles d'un papier spongieux, jusqu'à ce qu'elle fût couverte dans toute son étendue d'un épais carton ; puis il assujétit solidement le tableau sur un établi construit exprès. Alors il détruisit avec des scies préparées à cet effet le panneau jusqu'à une demi-ligne de l'impression. Des rabots légèrement convexes et des limes servirent à faire disparaître ce qui restait de bois. L'impression fut ensuite enlevée avec beaucoup de précaution en humectant partiellement l'espace qu'il était possible de détacher en un jour.

Cette opération préliminaire laissa voir le trait même du Titien et les divers changemens que sa composition avait subis. On distinguait les traits de crayon et les glacis verdâtres avec lesquels il avait indiqué ses figures et massé ses grands arbres.

M. Hacquin mit ensuite, avec une large brosse, une couche de blanc de plomb, posée perpendiculairement afin qu'étant sèche elle pût présenter des aspérités ; elle fut recouverte ensuite d'une gaze de la dimension du tableau sur laquelle une couche fut appliquée avec le même soin, pour que les points formés par la première grippassent bien la gaze. Quand cet enduit fut assez dur pour ne pouvoir être entamé par l'ongle, on appliqua, toujours avec du blanc de plomb, une grande toile de Flandre d'un seul morceau et d'un tissu fort lâche, afin que l'impression pût pénétrer parfaitement entre les fils et adhérer fortement avec l'étoffe.

Quand tout fut bien sec, et cette opération dura au moins quatre mois, on détacha le cartonnage ; le tableau fut tendu sur un châssis : il fut ensuite remis entre les mains de M. Reser, habile restaurateur, qui le nettoya, fit disparaître la chancissure que l'eau de la mer avait causée, enleva les vernis coloriés que les Vénitiens mettent sur les tableaux, pour leur donner, disent-ils, une teinte plus harmonieuse, mais dont l'ef-

Digitized by Google

fet est d'atténuer l'éclat des couleurs. On put admirer alors dans toute sa beauté ce chef-d'œuvre du Titien, qui, sans cette opération difficile, eût péri en peu d'années.*

Sans des restaurations également difficiles, la plupart des plus beaux ouvrages de l'école française n'existeraient plus ; beaucoup des tableaux du Poussin, de Lesueur, de Lebrun ne seraient plus offerts à notre admiration. La ruine prématurée dont ils étaient menacés tenait en partie à l'usage qui s'était introduit, au commencement du 17e siècle, de travailler sur des toiles couvertes d'une préparation de brun-rouge. Cette impression offre, il est vrai, un grand avantage aux artistes qui veulent peindre au premier coup sans empâter leurs couleurs.

Un léger glacis suffit presque toujours pour les ombres, les terrasses et une partie des draperies: mais au bout de quelques années ces teintes légères se trouvent absorbées par le brun-rouge, et le tableau ne présente plus en quelque sorte que les silhouettes des figures se détachant sans harmonie sur un fond brun. Elle a, d'ailleurs, l'inconvénient de dessécher les huiles et les colles qui entrent dans sa composition au point de leur enlever toute cohésion, et de tomber ainsi facilement en poussière ; c'est ce qui menaçait d'arriver aux batailles d'Alexandre, si l'on n'eût pris des précautions pour empêcher ce malheur.

En 98, ces énormes compositions étaient depuis peut-être une soixantaine d'années dans la galerie d'Apollon, vis-à-vis des croisées. Mais on ne les voyait pas, parce que les membres de l'ancienne académie s'étaient construit des ateliers dans cette salle. L'excessive chaleur qu'il fait dans ce local, exposé au soleil levant, avait tellement desséché la peinture, qu'elle tombait en poussière en y passant le doigt, et que l'impression de brun-rouge, sur laquelle ils sont peints, s'apercevait dans une multitude innombrable de parties, surtout dans celles moins empâtées de couleurs.

Lorsque la salle d'Apollon fut consacrée à l'exposition des dessins des grands maîtres, l'administration profita de cette occasion pour faire réparer les chefs-d'œuvre de Lebrun. Un rentoilage ordinaire ne pouvait suffire, parce que ces quatre tableaux étant peints sur coutil, recouvert d'une épaisse impression, la colle n'aurait pu pénétrer jusqu'à la couleur pour la fixer.

Le nouveau conseil d'administration du Musée, après avoir mûrement réfléchi sur les moyens de sauver ces beaux monumens de la peinture, fit d'abord encoller légèrement leur surface pour refixer les écailles sur le point de se détacher. Ensuite, on les couvrit de papier: ils furent retournés sur le parquet de la grande galerie, puis après avoir bien

* En 1815, il a été enlevé par M. Rosa, qui composait, avec le colonel Mayerne, la commission chargée par l'empereur d'Autriche de reprendre les tableaux de Mantoue, Vérone et Venise. Il a été emporté pour être replacé à Venise dans le couvent des Dominicains.

Digitized by Google

arrêté et bien tendu la toile, on fit à l'aide d'un fer chaud et d'un linge mouillé parvenir de la colle de gants très liquide jusqu'à la peinture. Quand cette opération fut terminée, on les rentoila suivant le procédé ordinaire.

Décrire tous les soins, tous les artifices qu'il a fallu employer pour restaurer les tableaux dont la victoire avait doté le musée, serait une longue tâche; car l'insouciance ou l'impéritie de ceux qui les possédaient avant nous les avait laissés tomber dans un état déplorable. Aussi les commissaires qui vinrent enlever ces glorieux trophées arrachés par nos guerriers aux peuples vaincus, mais sauvés d'une destruction prochaine et conservés au monde entier, seulement par l'habileté de nos artistes, ne purent-ils s'empêcher de convenir que l'apport en France de tant de merveilles avait été pour les arts un bonheur inappréciable, et tous s'empressèrent de rendre à la France ce témoignage qu'elle les leur remettait en bon état quand elle ne les avait pris qu'en ruine.

L'adresse des restaurateurs ne fut pas toujours employée dans un but aussi louable, et plus d'une fois elle a servi à faire des dupes. Un brocanteur avait offert à certain cardinal un tableau de prix. C'était un morceau capital, et le prélat en eût volontiers enrichi son cabinet, car, bien qu'il eût réellement peu de connaissances en peinture, il mettait sa vanité à posséder des objets curieux; mais il avait plus d'avarice encore que de vanité. Aussi marchanda-t-il long-temps, avant de conclure un marché aussi important: il fit examiner le tableau par des artistes.

Les connaisseurs admirèrent la pureté du dessin, la vigueur, la vérité du coloris, la suavité de la touche. Le prélat, comme ces gens qui calculent le mérite d'un livre à la manière dont il est relié, remarqua avec un soin tout particulier le vieux panneau de chêne sur lequel le tableau était peint; il déchiffra les notes qui se trouvaient au dos, regarda tous les cachets, les signatures qui constataient le nom de ses anciens propriétaires, en même temps qu'ils étaient garans de son originalité.

Quand chacun eut donné son avis, qu'on eut bien pesé le mérite de l'ouvrage, qu'on l'eut prisé, apprécié, estimé, notre cardinal fit revenir le marchand, et lui offrit le quart de la valeur véritable. Celui-ci d'abord ne voulut rien rabattre du prix qu'il avait demandé. Cependant au bout de quelques jours il se représenta chez l'amateur, et après une longue discussion il lui abandonna le tableau pour la somme offerte.

Joyeux de son emplette et persuadé qu'il avait fait une excellente affaire, l'acquéreur n'eut rien de plus pressé que de convoquer ses amis, pour leur montrer la merveille nouvelle dont il venait d'enrichir sa collection. Mais, ô! désespoir! ô! désenchantement! il se trouva que le marchand, avec une adresse perfide, avait scié sur son épaisseur, le plateau qui portait la peinture. Il avait substitué une froide copie au chef-d'œuvre devant lequel chacun s'était extasié.

Digitized by Google

Confiant dans les remarques qu'il avait faites, et certain de l'identité du panneau, le prince de l'église s'était peu embarrassé de la peinture ; il avait payé une croûte : furieux, il voulut faire punir le marchand; mais il était trop tard, celui-ci avait prudemment pris la fuite. Le cardinal en fut pour son argent, et, qui pis est, chacun en riant répéta que c'était bien fait. J. Lavallée.

LA TÉTE DE SAINT ANTOINE.

Ces cinq mots forment l'argument du dixième chapitre d'un roman irlandais qui n'a point encore été traduit et qui vient de paraître à Limerick sous le titre bizarre de : *What is the meaning of it ?* (Quel en est le sens ?)

Le héros, engagé à bord d'un bâtiment marchand de la marine britannique, en qualité de barbier, raconte ainsi un des épisodes les plus intéressans de sa vie : (Je me borne au rôle de traducteur.)

" .... Nous mîmes à la voile par une brise excellente qui, en peu d'heures, nous transporta hors du détroit. Nous nous flattions de faire un heureux voyage, quand tout-à-coup la fortune et le vent nous tournèrent brusquement le dos : ceci mérite d'être raconté avec quelque détail.

Le troisième jour de notre départ, nous nous trouvâmes en vue d'un petit brick portant pavillon anglais. Comme il nous paraissait ami, nous ne nous inquiétâmes nullement des manœuvres qu'il faisait pour se rapprocher de notre bâtiment. Au bout de dix minutes, nous fûmes bord à bord. Notre capitaine, qui croyait qu'on allait lui demander des renseignemens, monta sur le tillac avec le quartier-maître. Au même instant, les gens du prétendu navire anglais s'élancèrent sur eux, les garottèrent et couchèrent en joue tout le reste de l'équipage. La résistance étant vaine, nous nous rendîmes à discrétion.

Comme il restait encore quelques hommes dans l'entrepont, l'un des pirates, qui me fut désigné plus tard pour leur bosseman, ouvrit le sabord d'artimon, donna trois coups de sifflets, et s'écria : " Tout le monde en haut ! hourrah !" Trompés par ce signal qu'ils prenaient pour celui de notre commandant, les derniers de mes camarades, ignorant la capture du vaisseau, accoururent désarmés au milieu des ennemis qui les firent aussitôt prisonniers.

On nous rangea alors sur deux files ; le chef des corsaires, après avoir adressé une question à chacun de mes compagnons d'infortune,

Digitized by Google

vint à moi et me demanda quelle était ma profession ou mon grade. Je lui répondis : " Barbier-chirurgien de la *Belle Zélie*." Il me fit aussitôt sortir des rangs en s'écriant : " Tu es l'homme qui nous manquait, mille tonnerres ! Remercie ta trousse, car tu lui dois la vie !"

Mon sang, dont la surprise avait momentanément suspendu le cours, commençait à peine à circuler, qu'un spectacle horrible vint le glacer de nouveau.

Le bosseman, embouchant le porte-voix de cuivre qui pendait à sa ceinture, cria : " Que chacun embroche son oiseau !" A ces mots, les pirates s'emparèrent de tous mes camarades, et les précipitèrent dans la mer après les avoir percés de leurs épées.

Je demeurai anéanti au pied du mât de beaupré, et tel était mon saisissement, que si l'un des bandits, oubliant les ordres du capitaine, était venu m'assaillir, je n'aurais pas eu la force de lui résister. Quand le massacre fut terminé, le détestable bosseman se frotta les mains d'un air satisfait, et dit : " Allons, enfans, buvons ; cela va bien, tout est fini !"

Les flibustiers accueillirent cette proposition avec un hurlement de joie. Ils transportèrent sur le pont un tonneau de notre meilleur vin, le défoncèrent et burent à leur triomphe présent et à leurs succès futurs. En peu d'heures ils furent plongés dans l'ivresse, et à l'exception du capitaine qui fumait seul dans sa cabine, et des matelots de quart, il n'y eut plus sur le navire que des hommes incapables de se mouvoir.

Ce fut alors que je me sentis délivré de l'espèce d'engourdissement qui m'avait retenu captif au même endroit d'où j'avais contemplé la scène de carnage la plus effroyable dont j'eusse jamais été témoin. Je jetai un regard curieux sur mes vainqueurs étendus à mes pieds, comme privés de vie, et je vis (ce que je n'avais pas encore remarqué) qu'ils portaient tous un uniforme maure. — Oh ! pensai-je, si j'avais seulement un de mes braves compagnons, je lancerais par dessus bord tous ces mécréans, et en moins de deux minutes j'aurais réduit les autres à l'impuissance. Mais, privé de secours ainsi que je l'étais, la partie ne pouvait être égale, et je ne fus nullement tenté de l'entamer.

Je levai les yeux vers le ciel ; il était sombre ; de gros nuages noirs se déroulaient lentement à l'horizon, leur longue procession entourait le firmament entier et obscurcissait la lueur vacillante des étoiles qui cherchaient vainement à percer l'épais rideau qui les enveloppait. La mer était plus sombre encore que le ciel, les vagues n'avaient point d'écume : on eût dit des flots de boue. Le vaisseau des corsaires, traînant à sa remorque la *Belle Zélie*, comme le vautour qui emporte sa proie, se frayait péniblement un passage à travers les eaux qui lui disputaient cette précieuse conquête.

Digitized by Google

Un silence imposant régnait en ce moment, les voiles pendaient aux vergues flasques et ridées en attendant la brise ; le vent n'avait point de souffle, l'air point de fraîcheur. Le capitaine avait fumé sa dernière pipe, la vigie proféré son dernier juron, le pilote fredonné son dernier couplet : on aurait pu croire que tous les pirates, cédant à l'influence d'une atmosphère pesante, s'étaient abandonnés au sommeil.

Tout-à-coup une voix terrible, qui semblait sortir de la treizième écoutille de tribord, cria :

" *Tout le monde en haut ! hourrah !*"

C'étaient les propres paroles du bosseman, mais prononcées avec une force surnaturelle. Les sons de cette voix effrayante n'avaient en effet rien d'humain ; ils retentirent long-temps dans toutes les parties du vaisseau. Au même instant la mer parut se renverser sur elle-même, et les flots se couvrirent d'une mousse blanchâtre. Les corsaires se réveillèrent en sursaut, les plus ivres furent aussitôt dégrisés ; l'eau entrait par torrens impétueux dans tous les sabords, et remplissait rapidement la cale. Comme ils s'attendaient à voir le vaisseau couler à fond, ils restaient comme frappés d'épouvante ; cependant, au bout de quelques minutes, quand ils se furent aperçus que l'inondation, au lieu d'augmenter, s'était brusquement arrêtée, ils reprirent un peu courage, et travaillèrent aux pompes avec ardeur. En moins d'une heure la coque fut entièrement vidée, et il ne restait de cet événement étrange aucune trace, si ce n'est toutefois dans l'esprit des pirates.

Le lendemain, la journée fut magnifique. On causa beaucoup de l'événement de la nuit : mais personne ne put l'expliquer. Vers le quart *, quand l'horizon fut complètement sombre et entouré d'épaisses vapeurs, la cloche tinta soudain, quoique personne ne l'agitât, et la voix qui avait déjà retenti la veille sortit de la treizième écoutille, puis cria encore :

" *Tout le monde en haut ! hourrah ! ! !*"

Au même instant, l'eau bouillonna tout autour du vaisseau et des lames écumantes se précipitèrent dans la cale par tous les sabords. Les pirates, réveillés en sursaut comme la précédente fois, se rassemblèrent épouvantés sur le tillac, s'attendant de nouveau à périr misérablement. Cependant l'eau, après s'être élevée à une certaine hauteur, demeura stationnaire. Les matelots, un peu rassurés, coururent aux pompes, et bientôt le navire fut allégé.

Le même fait se renouvela toutes les nuits à la même heure. Pendant quelque temps l'effroi qu'il causait fut très grand ; mais, comme on s'habitue à tout, les flibustiers finirent par ne plus s'en inquiéter,

---

* Les marins anglais divisent le temps en 5 quarts, dont voici les noms et la durée : 1° *Afternoon watch*, quart de midi à 4 heures ; 2° *dog watch*, quart de 4 à 8 heures du soir ; 3° *first watch*, quart de 8 heures à minuit ; 4° *middle watch*, quart de minuit à 4 heures, et 5° *morning watch*, quart de Diane.

Digitized by Google

et le quinzième jour la voix nocturne ne leur inspirait que des plaisanteries.

Quoi qu'il en soit, ces alertes perpétuelles eurent pour résultat de miner leur santé : épuisés de fatigue, les membres brisés à force de pomper, ils dormaient dans leurs hamacs la majeure partie de la matinée ; aussi le vaisseau ne marchait-il que fort lentement. Depuis un mois nous étions en mer, et néanmoins la côte la plus rapprochée se trouvait encore à une distance de plus de quatre-vingts milles.

Une nuit que la voix inconnue s'était fait entendre comme à l'ordinaire, je m'élançai le premier à bas de mon hamac et grimpai l'échelle d'entrepont. Le ciel était orageux, des éclairs multipliés traversaient les nues en zigzags, et répandaient au loin une clarté rougeâtre qui se réfléchissait mystérieusement dans les flots. En arrivant sur le tillac, mon pied heurta un paquet de câbles ; je me baissai pour le ramasser, et je rencontrai une main glacée . . . Soudain la foudre éclata, et à la pâle lueur des éclairs qui se succédaient rapidement, j'aperçus étendus sur le pont, rangés symétriquement l'un à côté de l'autre, tous mes braves camarades. Leurs blessures étaient encore saignantes et leurs yeux ouverts, mais fixes.

Je jetai un cri aigu : les bandits qui me suivaient accoururent aussitôt pour connaître le sujet de mon effroi. A la vue de leurs victimes qu'ils croyaient au fond de l'Océan, ils furent frappés d'une inexprimable terreur. En ce moment, mes compagnons paraissant sortir d'une profonde léthargie ouvirent les bras en s'écriant tous ensemble : *Que chacun embroche son oiseau !*

Quinze pirates poussés par une force irrésistible et comme fascinés par les regards terribles qui étaient rivés sur eux, tombèrent l'un après l'autre sur le tillac. Ils furent au même moment étreints par leurs ennemis qui, sans lâcher prise, s'élancèrent avec eux dans les abîmes de la mer.

L'apparition se renouvela le lendemain. Il restait encore quinze corsaires : entraînés comme les autres, ils partagèrent leur sort ; ils se précipitèrent dans les bras qui s'ouvraient pour les étouffer et furent immédiatement engloutis par les flots. Quand le dernier, qui était le cruel bosseman disparut sous les ondes, le tonnerre gronda, et des lames d'une hauteur effrayante lancèrent le vaisseau si haut qu'on aurait dit qu'il allait toucher les cieux. Ce fut alors que la cloche, agitée par une main invisible, sonna minuit ; l'intervalle qui s'écoulait entre chaque coup était aussi régulier qui si le bâtiment eût été à l'ancre dans une rade excellente. La voix mystérieuse se fit encore entendre ; elle était tellement éclatante qu'elle dominait le fracas de la foudre.

Tout est fini ! . . . s'écria-t-elle.

A ces mots, le vent s'apaisa, les cieux s'épurèrent, le tonnerre se tut

Digitized by Google

et les eaux se calmèrent. Cédant à une torpeur à laquelle je ne pouvais me soustraire, je m'endormis profondément.

Lorsque j'ouvris les yeux, le soleil dardait à-plomb sur ma tête, l'air était frais, la mer transparente, on voyait les poissons folâtrer à la surface des ondes ; tout dans la nature respirait le bonheur, les vagues étaient caressantes, le vent doux, l'atmosphère embaumée ; une prairie émaillée de fleurs, au mois de mai, n'exhale pas une odeur plus suave que celle que le zéphir léger qui se jouait dans les voiles, apportait jusqu'à moi.

Le brick des pirates remorqué la veille encore par la *Belle-Zélie* avait disparu ; je présumai qu'il avait été réduit en pièces par la violence de la tempête. Comme je m'efforçais de le découvrir, j'aperçus une chaloupe qui s'avançait à force de rames : les gens qui la montaient me parurent Espagnols.

Quand ils furent plus près, je reconnus que je ne m'étais pas trompé. Ils témoignèreni un vif étonnement de me trouver seul à bord d'un assez grand bâtiment. Ayant acquis durant le séjour que j'avais fait à la Havane, une connaissance parfaite de la langue castillane, j'allais leur révéler les étranges événemens qui s'étaient passés sous mes yeux depuis quelques jours ; mais la crainte que des idées superstitieuses ne les empêchassent de recevoir au milieu d'eux un homme qui avait été témoin oculaire de la vengeance divine, arrêta sur mes lèvres la narration qui allait s'en échapper. Je jugeai plus prudent de leur dire que nous avions été atteints d'une dissenterie cruelle, et que seul, j'avais survécu à tous mes compagnons. Les Espagnols ajoutèrent foi à ce récit ; ils me transportèrent sur leur navire, firent plusieurs voyages pour transférer les marchandises que je leur abandonnai et celles que je voulus m'approprier. Puis, comme la *Belle-Zélie* était en trop mauvais état pour espérer de la conduire au port vers lequel ils se dirigeaient, ils y mirent le feu, et en quelques instans elle devint la proie des flammes et de l'Océan.

Pendant douze jours environ, il ne nous arriva aucun incident qui mérite d'être mentionné ; mais le treizième matin, le ciel s'obscurcit de nouveau, les vents sortirent de leurs antres, et l'ouragan se déchaîna avec un redoublement de fureur ; les vagues s'élevant en hautes montagnes, balayèrent notre pont depuis le château-d'avant jusqu'au gaillard d'arrière, les cordages du cabestan se rompirent, les vergues craquèrent ; on fut obligé de ferler toutes les voiles et de détanguer tous les rabans et les itagues.

Dans ce péril extrême, les Espagnols me montrèrent leur nullité maritime : au lieu de grimper dans les huniers pour redresser les bittures que le vent avait dérangées, ou de pomper avec ardeur pour neutraliser les progrès d'une voie d'eau qui s'était déclarée ; au lieu enfin de manœuvrer comme il convenait en pareille circonstance, ils allumèrent

quelques bouts de chandelle autour d'une tête de saint Antoine en bois grossièrement sculptée, puis, s'agenouillant dévotement, ils l'invoquèrent et le supplièrent de les sauver d'une mort qui leur semblait inévitable.

N'étant pas exaucés aussi promptement qu'ils l'espéraient, ils passèrent subitement de la prière au blasphême, du recueillement à la fureur; ils saisirent des cordes, et après avoir cloué l'image du saint au grand mât, ils la frappèrent à coups redoublés.

Pendant ce temps, le navire s'emplissait de plus en plus ; l'eau s'était déjà élevée au niveau des pompes. Une demi-heure bien employée aurait suffi pour vider la cale avant qu'elle ne fût engorgée à ce point. Irrité de la lâcheté et de l'impéritie de mes nouveaux compagnons, j'arrachai à leurs outrages la tête de bois qu'ils mutilaient, et je la jetai dans la mer. “ Privés de ce hochet, pensai-je, ils travailleront peut-être.”

A cette action, l'équipage tout entier poussa un cri de douleur et de rage ; je crois que si je ne m'étais pas soustrait à son indignation, j'aurais été rejoindre dans les flots le saint que j'avais cependant plus respecté que lui.

L'événement justifia mon attente : les Espagnols n'ayant plus d'image à invoquer ou à battre, pompèrent avec ardeur, et bientôt après se trouvèrent hors de danger.

Le lendemain, le temps s'éclaircit et un vent excellent nous poussa vers Valence. Je remarquai que le capitaine et les matelots paraissaient m'éviter, lorsque je passais près d'eux. Je m'inquiétai peu des sentimens que je pouvais leur inspirer. La certitude d'avoir, par ma conduite, sauvé la vie à 130 hommes, et celle non moins douce pour la partie la plus matérielle de mon cœur d'avoir conservé le riche héritage de la *Belle-Zélie*, suffisaient à ma tranquillité.

Enfin, car bon gré mal gré il faut qu'un voyageur se soumette à la nécessité d'atteindre le terme de sa narration, nous entrâmes à pleines voiles dans la rade. Les autorités montèrent à bord, et s'entretinrent assez longuement avec notre capitaine, qui ordonna à ses gens de me lier et de me garder à vue. Ce fut en vain que je dépensai toute mon éloquence pour faire ressortir l'impolitesse choquante de ce procédé. On ne me crédita pas d'un seul mot : mais à chaque période de ma harangue, on me ceignait d'un autre tour de corde. Appréhendant avec raison, si j'étais entouré de nouvelles bandelettes, de me trouver réduit à l'état déplaisant de momie je laissai en magasin le reste de mes argumens.

Ce fut en cet instant que je vis s'avancer vers moi deux hommes vêtus d'une robe de soie noire, et la figure couverte d'un masque de même étoffe, comme les familiers de l'inquisition. Sur un geste du capitaine, ils s'emparèrent de moi, me placèrent à leur côté dans une barque, qui

Digitized by Google

s'arrêta vers un endroit du port où stationnait une voiture sans armoiries. Là, on me banda les yeux, et quand on me rendit l'usage de la vue, je me trouvai dans un des plus noirs cachots du saint-office, avec une cruche à ma droite, et à ma gauche un vieil inquisiteur, qui me demandait pour la troisième fois si je confessais mon crime.

La réponse était embarrassante. " De quel forfait, pensai-je, veut-on me forcer de m'avouer coupable ?"

Je répliquai que j'ignorais de quel crime on m'accusait.

Sur ce, le vénérable inquisiteur ordonna d'une voix douce que l'on m'appliquât la question extraordinaire de huit pintes d'eau, supplice qui à coup sûr, n'a été inventé que pour punir des ivrognes.

Quoi qu'il en soit, à l'aspect de l'appareil de torture, le courage qui m'avait soutenu jusqu'alors, m'abandonna ; et je résolus de ne pas procurer à mes persécuteurs le plaisir de me voir souffrir. Je répondis donc que je confessais tout.

— " Qui vous a poussé à commettre cette odieuse action ?"

Ne sachant que répliquer, et ne connaissant pas encore la nature de mon délit, je déclarai à tout hasard que c'était saint Antoine.

— Blasphémateur ! s'écria le respectable inquisiteur ; quoi ! le bienheureux saint Antoine vous aurait ordonné de jeter son image révérée dans la mer ! Cher Eugénio, poursuivit-il d'un air de bonté en s'adressant à un jeune moine qui se tenait à quelque distance derrière lui, commande de ma part que l'on apporte ici le chevalet de fer à pointes d'acier. A pointes d'acier les plus aiguës, entends-tu, mon fils ?

Ces derniers mots me firent frissonner de la tête aux pieds ; néanmoins, m'étant un peu raffermi (je craignais d'abord qu'il s'agît de mon hérésie), je résolus de persister dans le système que j'avais adopté.

— Oui, repris-je, c'est saint Antoine lui-même qui m'a dit de lancer par-dessus bord sa tête que l'on profanait, en ajoutant que par là je sauverais le vaisseau.

— Où étiez-vous ?

— Sur le pont.

— Où avez-vous vu le saint ?

— Au dessus de moi : il était assis sur un petit nuage azuré, presqu'au niveau du pavillon du grand mât. " Ne crains point, Francesco, " me dit-il en agitant sa main, ne crains point de jeter mon image dans " les flots . . ."

Le vénérable inquisiteur fut stupéfait de mon audace ; il appela quelques uns de ses collègues et tint conseil avec eux afin de décider s'il convenait de me juger comme sacrilége, ou d'accorder à mon aventure les honneurs du miracle. . . . . Malheureusement pour moi, un miracle avait eu lieu tout récemment et le prochain *auto-da-fe* ne comptait pas beaucoup de victimes.

Il fut donc aussitôt convenu que je serais convaincu de blasphême, et

Digitized by Google

le lendemain on me conduisit à travers mille détours jusqu'au souterrain, où le tribunal était assemblé. J'y eus le mince agrément de m'entendre condamner aux flammes, à l'instar de plusieurs autres criminels de ma trempe.

Tandis que ces derniers éclataient en sanglots et en gémissemens, je m'avançai jusqu'au milieu de la salle, et mettant un genou en terre, je m'écriai d'un ton inspiré, les yeux levés vers la voûte : "O grand saint Antoine ! je te remercie de ce signe ! — Messeigneurs, poursuivis-je fièrement en me tournant vis-à-vis de mes juges, je ne redoute point votre pouvoir, quelqu'étendu qu'il soit ; vous m'avez condamné à périr par le feu, vous vous attendez n'est-ce pas à assister à mon supplice, à voir mes membres se rouler, se tordre et se crisper sur les charbons ardens, à voir mes os se noircir, se calciner, puis tomber en poussière? Eh bien ! vous ne contemplerez rien de tout cela, car je vous déclare en ce moment que je sortirai de mon cachot comblé d'autant d'honneurs que vous m'avez abreuvé d'outrages !"

Les inquisiteurs furent un moment surpris : mais bientôt l'étonnement fit place chez eux à la cruauté qui leur était habituelle. On me reconduisit à ma prison où je fus traité avec beaucoup d'humanité par le geolier, qui, n'ayant jamais été témoin d'une intrépidité semblable à la mienne, était persuadé que j'étais protégé du ciel, ainsi que j'avais osé m'en flatter.

Pendant ce temps, on débarquait sur le port la cargaison du navire espagnol, et on le hissait à terre pour le cheviller à neuf et le radouber. Tout-à-coup on découvrit le trou qui avait occasionné la voie d'eau, et à l'extrême stupéfaction du capitaine et des matelots, la tête de saint Antoine, qui le bouchait si hermétiquement qu'on fut obligé d'employer une assez grande force pour l'en arracher. "Un miracle ! un miracle !" s'écria la populace, dont les quais étaient bordés. En peu d'instans ce cri parcourut toutes les rues, et un quart d'heure après les habitans de la ville entière se demandaient réciproquement s'ils connaissaient le nouveau, le merveilleux, le suprenant, l'incomparable miracle. Il parut évident à tout le monde que le saint m'avait effectivement ordonné de jeter son image dans la mer, pour sauver le vaisseau, qui allait sombrer. Presque immédiatement les moines du plus prochain couvent firent irruption sur le port, armés de cierges et de bannières, et réclamèrent du capitaine la tête de l'illustre ermite, comme leur propriété.

Le grand inquisiteur, émerveillé comme le menu frétin des Valençais, s'empressa de faire connaître à l'évêque ainsi qu'aux sommités ecclésiastiques ma conduite pleine de noblesse dans la salle du tribunal. Tout aussitôt le prélat, accompagné des chefs du clergé et du grand inquisiteur lui-même, vint me trouver en pompe pour me prier de pardonner à ceux qui m'avaient injustement condamné. Je ne fis nulle

Digitized by Google

difficulté de me montrer clément, de leur octroyer le baiser de paix, et de quitter mon cachot sous un dais de velours cramoisi orné de franges d'or, ni plus ni moins que si j'eusse été subitement élevé à la dignité de patriarche.

Durant mon séjour à Valence je fus cajolé. fêté, choyé, voire même courtisé par toutes les *respectabilités* et notabilités de l'endroit. Enfin, pour compléter ce bonheur insolent, le beau sexe en masse s'éprit pour mes agrémens physiques d'une " folle et incestueuse" passion."

Ici se termine le chapitre que je viens de traduire. Dans le suivant, notre héros, craignant avec raison de se perdre au milieu des délices de cette enivrante Capoue, redoutant surtout de dégénérer de ses ancêtres, qui, sous les coups de l'adversité, avaient toujours tenu la savonnette d'une main ferme, obsédé d'un autre côté par les instances d'une trentaine de confréries qui toutes le pressaient d'entrer dans leur congrégation, forme le noble projet de redevenir vertueux et barbier plus que jamais. Il s'arme donc de résolution et de deux rasoirs excellens, puis s'enfuit à *Venezia la Bella*, où comme il nous l'apprend dans une métaphore hardie, il eut l'avantage de faire la queue à toute la république, et ce à la barbe du doge, qui l'abreuvait de procédés désagréables, " mêlant chaque jour l'écume de l'ennui au savon de son existence."

A. Pichard.

ASCENSION AU SOMMET DU POPOCATEPETL.

Un de nos jeunes diplomates les plus distingués, le premier secrétaire de la Légation française au Mexique, a adressé à un de ses amis le récit d'une ascension qu'il vient de tenter avec succès, au sommet du Popocatepetl. Nous avons pensé que les détails de cette expédition seraient lus avec intérêt. La lettre de M. Gros n'était pas destinée à la publicité, mais nous n'avons point voulu altérer des expressions qui rendent fidèlement les impressions toutes fraîches et naïves de l'auteur.

" Mexico, 15 mai, 1834.

" Mon cher ami,

" La vallée de Mexico, l'un des sites les plus pittoresques du Monde, est bornée à l'est-sud-est par une chaîne de montagnes d'où s'élèvent deux volcans connus sous les noms indiens d'Iztaciuhatl et de Popocatepetl. Leurs cîmes, éternellement couvertes de neiges, sont à seize et à dix-huit mille pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Le premier, le plus rapproché de Mexico, présente une crête irrégulièrement

Digitized by Google

déchirée qui s'étend du nord-ouest au sud-est. Le second est un cône parfait. Il ressemble assez à l'Etna, mais sa base ne repose pas comme celle de ce dernier volcan sur un plan horizontal. Le Popocatepetl se trouve sur le *bord* du grand plateau des Cordillières. D'un côté, vers le nord-ouest, les forêts de sapin qui l'enveloppent entièrement, finissent au pied de la vallée, et les derniers arbres se mêlent aux champs de blé, de maïs, et d'autres plantes d'Europe qui croissent à cette hauteur; mais vers le sud-est les forêts continuent à descendre. Elles changent de nature à chaque pas, et disparaissent bientôt pour faire place aux cannes à sucre, aux cactus, et à toute la riche et singulière végétation des tropiques. Un voyageur qui partirait des sables volcaniques, un peu au-dessus des limites de la végétation, et qui descendrait en ligne droite dans la vallée de Cuautla-Amilpas, aurait en quelques heures parcouru tous les climats, et pu cueillir toutes les plantes qui croissent entre le pôle et l'équateur.

" Il résulte de cette position que les neiges qui se trouvent du côté du sud-est doivent, dans des circonstances données, subir l'influence des couches d'air chaud qui s'élèvent continuellement de la vallée de Cuautla, et c'est ce qui arrive en effet. Ces neiges fondent en partie dans la saison sèche, et tandis que le nord du cône volcanique est constamment couvert de neige et de glaces qui descendent jusqu'aux premiers sapins, les laves et les porphires du sud sont mis à nu presque jusqu'à la cîme du volcan.

" C'est donc de ce côté que l'on doit chercher un passage lorsque l'on veut tenter d'arriver au sommet de cette montagne, la plus élevée du continent-nord de l'Amérique, et c'est ce que j'ai fait cette année, comme l'année dernière, mais avec des résultats bien différens.

" Tu sais combien ma première tentative avait été malheureuse. Nous avions été pris, M. de Gerolt et moi, par un de ces orages des Tropiques dont on n'a aucune idée en Europe. Il avait fallu passer la nuit dans les derniers sapins qui croissent au bord des sables. Nous n'avions eu pour nous garantir de la pluie, de la grêle et de la neige, qu'un drap jeté sur un arbre à moitié renversé, et tendu avec des cordes, et encore nous nous trouvions heureux d'avoir songé à envelopper nos effets de rechange dans ce drap qui devait nous être si utile. Tu n'as pas oublié sans doute et l'orage au dessus de nos têtes, et celui qui brisait des arbres à nos pieds, et ces éclairs horizontaux qui passaient devant nous, et qui causaient une impression si désagréable à mon compagnon de voyage; puis nos six heures de marches inutiles dans les neiges, après avoir été abandonnés par nos guides, et cette cécité de quelques jours causée par la réverbération du soleil, et nos fatigues, nos maux, notre découragement, la perte de nos forces, et enfin la douloureuse nécessité d'abandonner notre entreprise lorsque nous n'avions plus que

Digitized by Google

douze ou treize cents pieds de hauteur perpendiculaire à gravir pour atteindre le sommet, terre promise d'un nouveau genre.

" Cette année, rien de tout cela ; un concours de circonstances heureuses nous a favorisés. L'expérience que nous avions acquise l'année dernière a été mise à profit, et le 29 avril, à 2 heures 37 minutes du soir, j'arborais sur le pic le plus élevé des andes mexicaines un drapeau qui n'avait jamais flotté aussi haut.

" Dès les premiers jours d'avril nos préparatifs avaient été terminés; nous étions munis de baromètres, d'une boussole de mineur à défaut de théodolite, trop lourd pour être transporté à une aussi grande hauteur, de quelques thermomètres, d'un de ces petits éolipiles de Breuzin, destinés à faire bouillir de l'eau, d'une bonne lunette d'approche et d'un hygromètre à vapeur d'éther. Tous ces instrumens avaient été comparés à ceux que possèdent ici le général D. Juan de Orbegozo et le professeur de physique D. Joaquim Velasquez de Leon, afin qu'il fût possible à notre retour de calculer avec exactitude les résultats des expériences qui seraient faites en même temps, à Mexico par ces messieurs, et par nous pendant le voyage. J'avais fait faire une tente sous laquelle nous pouvions braver l'orage. Nous avions des haches, des scies, des cordes et des bambous ferrés, indispensables dans une expédition de ce genre; le mien avait 15 pieds de longueur; je le destinais à rester après nous sur le sommet du volcan, mais je n'en disais rien à mes compagnons de voyage. Nous pouvions échouer dans notre entreprise, et je ne voulais pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

" Le 15 au matin, nous nous mîmes en route; notre caravane se composait de quatre domestiques mexicains, et de trois dragons d'escorte. Nous avions chacun un cheval de rechange et deux mules de charge. Nous nous rendîmes en deux jours à Zacualpam-Amilpas, où M. Egerton, peintre anglais, qui devait faire partie de l'expédition, ne tarda pas à nous rejoindre. Notre projet était d'y séjourner jusqu'au moment qui nous aurait paru favorable pour tenter l'ascension.

" En attendant cet instant si désiré, je passais mon temps à examiner avec une bonne lunette d'approche le sommet du volcan, et je dessinais aussi exactement que possible les rochers, les ravins et les cours de lave qui se trouvent de ce côté. Nous cherchions ensuite sur le papier quel serait le passage que nous pourrions tenter avec le plus de chances de succès; car nous savions que nos guides nous abandonneraient à la hauteur des neiges perpétuelles. D'ailleurs aucun Indien n'a jamais dépassé les premières neiges, et si ceux que nous devions emmener avaient voulu nous suivre au delà, ils ne nous auraient servi qu'à porter nos instrumens. Comme guides, ils ne sont véritablement utiles que dans la forêt.

" En examinant ainsi le sommet du volcan, j'aperçus un jour, un peu à la droite du point le plus élevé, quelques vapeurs blanches projetées

Digitized by Google

de temps en temps à une hauteur que je jugeais être de 15 à 20 pieds. Je les vis pendant toute la journée, et le lendemain jusqu'à onze heures. Je ne doutais pas qu'elles ne fussent produites par l'action même du volcan, que l'on considère cependant comme éteint depuis long-temps. Mes compagnons de voyage les apercevaient aussi distinctement avec la lunette d'approche, mais les attribuaient à l'évaporation de neige fondue restée dans des fissures de rochers. Comme elles disparurent ensuite parce que le vent les chassait probablement d'un autre côté, je me rendis presque à leur opinion, mais tu verras bientôt que je ne m'étais pas trompé.

" Le 27 enfin, nous nous mîmes en route et nous arrivâmes à Ozumba à trois heures du soir. Nous envoyâmes chercher les mêmes guides qui nous avaient servi l'année dernière. Ce sont des Indiens du village d'Atlautla, situé au pied même du Popocatepetl. Nous en prîmes trois, José Maria-Paez, son frère Salvador Paez, et leur oncle, Mariano-Dionisio Paez. Nous fîmes des provisions pour quatre jours, et le lendemain matin, à sept heures, nous commencions à gravir la montagne avec nos mules et nos chevaux. A une heure, nous avions atteint la Vaqueria, ou Rancho de Zacapepelo, véritable châlet suisse, qui sert d'abri aux gardiens d'un nombreux troupeau de vaches, et dernier point habité sur la montagne. A trois heures, nous étions rendus aux limites de la végétation, où l'on arrive par des sentiers presque frayés, puisque nous n'avons fait usage de nos haches que dans un seul endroit. Comme tu connais les Alpes, je n'ai rien à te dire sur ces forêts admirables de chênes, de sapins et de mélèses, qu'il faut traverser. Elles se ressemblent sur les deux hémisphères ; seulement on trouve au pied de celle-ci de nombreuses bandes de *guacamaias*, gros perroquet vert à tête rouge, que l'on ne rencontre ni à Chamony ni à Sallenches. Il y a aussi dans la forêt des lions d'une petite espèce, des jaguars, des loups, des cerfs, des chevreuils, et une grande quantité de chats sauvages *(gato montes)*, mais nous n'avons pas vu un seul de tous ces animaux.

" A mesure que l'on s'élève dans le bois, les sapins, deviennent plus rares et plus petits. Près des sables, ils sont en quelque sorte rachitiques, et toutes leurs branches se penchent vers la terre comme si elles allaient chercher plus bas un air moins raréfié. Après ces derniers sapins, dont la plupart sont renversés et à moitié pourris, l'on ne trouve plus que quelques touffes d'une espèce de groseiller à fruit noir ; puis, de distance en distance, des paquets de mousse jaunâtre, qui croissent en demi-sphère au milieu des débris de pierre ponce, de lave et de basalte ; enfin toute végétation cesse entièrement, car je n'ai pas même vu de lichen sur les rochers. L'on commence à sentir alors que l'on n'est plus dans la sphère où il est possible de vivre. La respiration est gênée ; une sorte de tristesse, qui n'est pas sans charme, s'empare de vous ; et

Digitized by Google

en vérité, je ne saurais trop définir l'impression que l'on éprouve en entrant dans ces déserts.

" Du moment où l'on quitte le bois, l'on n'aperçoit plus jusqu'au tiers du cône volcanique qu'une immense étendue de sable violet, tellement fin dans quelques endroits, que le vent en ride la surface avec une régularité parfaite. Des blocs de porphire rouge, qui se sont détachés de la cîme du volcan, sont épars çà et là, et rompent la monotonie de ce spectacle. Le sommet des ondulations que forme le sable est recouvert par une quantité prodigieuse de petites pierres ponces jaunâtres, que le vent paraît y avoir amoncelées. Enfin, quelques crêtes de rochers volcaniques descendent des masses de porphires et de laves noirâtres qui forment le sommet de la montagne, et sillonnent ces sables pour aller se perdre dans la forêt. La partie la plus élevée du volcan est entièrement couverte de neige, et cette neige a d'autant plus d'éclat, que le ciel sur lequel elle se détache est d'un bleu devenu presque noir. Quelques traces de loups et de jaguars se voient sur les sables qui bordent le bois.

" Après avoir admiré pendant quelque temps ce triste et singulier spectacle, nous sommes rentrés dans la forêt, et j'ai fait dresser la tente près de l'arbre renversé où nous avions passé l'année dernière une nuit si pénible. Les feux ont été allumés, et pendant que nos *mosos* préparaient nos lits et notre repas, nous avons essayé de monter un peu plus haut pour accoutumer en quelque sorte nos poumons à respirer par degrés un air si peu fait pour eux.

" A six heures, nous étions de retour. Le thermomètre de Fareinheit marquait 50 degrés. Le baromètre était à 19-120 (pouces anglais), l'eau entrait en ébullition à 90° du thermomètre centigrade. La zône humide de l'hygromètre paraissait à 36°, et disparaissait à 37° degrés du thermomètre intérieur, pendant que l'extérieur était à 50.

" Nos expériences terminées, nous avons fait nos préparatifs pour le lendemain. Nous avons souffert du froid pendant la nuit.

" Le 29, à trois heures du matin, et par un beau clair de lune, nous étions en route, chaudement vêtus, la figure et les yeux préservés par des lunettes vertes et par une gaze de même couleur qui nous enveloppait la tête ; mon drapeau me servait de ceinture. Nous étions sept : nos trois guides déjà nommés, M. de Gerolt, consul-général de Prusse, M. Egerton, artiste anglais, Luciano Lopez, son domestique mexicain, et moi. Chacun de nous portait un petit sac contenant du pain et un flacon d'eau sucrée. Les Indiens étaient chargés de nos instrumens et de quelques vivres. Nous marchions l'un derrière l'autre, notre bâton ferré à la main, et nous avions soin de mettre les pieds dans les traces du premier guide, afin de trouver un terrain plus solide. Nous allions très lentement, et force était de nous arrêter de quinze en quinze pas pour pouvoir reprendre haleine. Le flacon d'eau sucrée m'était d'un grand

Digitized by Google

secours ; car, obligé de respirer la bouche béante, mon gosier se desséchait au point de devenir douloureux, et quelques gouttes d'eau, prises de cinq en cinq minutes, empêchaient que la douleur ne devint insupportable. Nous allions en zigzag et de côté. La pente est si rapide, qu'il eût été difficile et dangereux de la monter en ligne directe.

" Nous avions atteint à une grande hauteur, et le soleil paraissait à l'horizon, lorsque nous avons vu un phénomène assez singulier, que l'on a remarqué déjà sur les bords du Rhin. L'ombre tout entière du volcan était projetée sur l'atmosphère de la manière la plus distincte. C'était un immense cône d'ombre à travers laquelle nous apercevions toute la campagne jusqu'à l'horizon, et qui s'élevait ensuite bien au dessus pour se terminer par une vapeur se mouvant du sud au nord. Le cône s'abaissait et devenait plus transparent à mesure que le soleil s'élevait, et au bout de deux ou trois minutes, il était entièrement dissipé.

" A neuf heures, nous avions atteint ce fameux Pico del Fraïle, que nous n'avions pas pu dépasser l'année dernière. Nos noms, gravés alors à coups de marteau, étaient intacts ; seulement les premières lettres vers l'ouest étaient devenues d'un jaune très clair.

" Ce pic, comme je te l'ai déjà dit, est un amas de roches trachitiques rougeâtres qui se trouvent sur l'une des crêtes qui descendent du sommet. Sa hauteur perpendiculaire est de 80 ou 100 pieds sur un diamètre de 50. Il se termine en pointe, et se voit distinctement de Mexico.

" Nos guides avaient consenti avec peine à venir jusque là ; mais rien n'a pu les décider à continuer le voyage. Je ne crois pas qu'ils fussent plus fatigués que nous, et certainement quelque crainte superstitieuse les empêchait d'aller plus loin. Peut-être, maintenant qu'ils ont vu un de leurs compatriotes monter jusqu'au sommet et en redescendre sans être brûlé et sans avoir ni queue ni cornes, se risqueront-ils à suivre les voyageurs qui tenteraient une nouvelle ascension.

" Notre marche jusqu'au Pico avait été longue et pénible, mais peu dangereuse. Nous n'avions pas trouvé de neige, et il n'avait pas fallu, comme l'année dernière, nous aider de nos mains pour gravir les rochers. L'oppression que j'éprouvais était moins forte que je ne l'avais craint, et mon pouls ne battait que 120 pulsations par minute. Nous avions bon courage, du temps devant nous, et un ciel aussi pur que possible.

" Il entrait dans nos plans de nous arrêter au Pico del Fraïle, et d'y réparer nos forces en y faisant un léger déjeûner. Je crois qu'il serait imprudent, à cette hauteur, de manger un peu trop ou de boire quelque liqueur spiritueuse, car le système nerveux s'y trouve excité d'une manière inconcevable. Nous n'avons donc pris qu'un morceau de pain, un peu de blanc de poulet, et un verre d'eau rougie, et après une heure de repas au pied du Pico, nous nous sommes remis en route.

Digitized by Google

« A neuf heures, le thermomètre était à 4° degrés centigrades; le baromètre à 16-472 ; l'eau bouillante à 82° centigrades. Je n'ai pas fait d'observation hygrométrique. Le bleu du ciel était beaucoup plus foncé que la veille. Malheureusement nous n'avions pas d'instrument pour en mesurer l'intensité.

« A dix heures, nous recommencions à monter, mais sans nos guides, et nous emportions les instrumens dont ils avaient été chargés jusque là ; ils nous semblaient terriblement lourds.

« Il faut passer devant le Pico et le tourner à la droite. Là nos observations et mes croquis, faits à Zacualpam, nous devenaient utiles. Après avoir dépassé le Fraïle, on trouve à gauche, ou pour mieux dire sur son prolongement, une crête qui aboutit à des masses de rochers qui s'exfolient comme l'ardoise. Elles s'élèvent perpendiculairement à 150 pieds de hauteur. La neige en recouvre le sommet, et de longues stalactiques de glace en remplissent toutes les fentes. Il n'y a aucune issue de ce côté. A droite l'on aperçoit un ravin assez profond, que nous avions pris de loin pour un reste de cratère. Il s'étend en ligne droite depuis la cîme du volcan jusqu'aux premiers sapins, et se trouve entrecoupé de basaltes de lave et de porphire, et traversé quelquefois dans toute sa largeur par des murs de roches perpendiculaires et par des amas de neige considérables ; mais on reconnaît facilement qu'on peut, en faisant quelques détours, monter par-là jusqu'au sommet du volcan. Nous descendîmes donc dans ce ravin, et sans nous perdre de vue nous prîmes chacun une route différente. M. de Gérolt suivait le milieu. Je marchais à gauche, au pied de ce mur de rochers qui tient au *Pico*. MM. Egerton et Luciano se trouvaient entre nous deux. Je croyais mon chemin le meilleur, mais je m'étais trompé ; j'ai manqué vingt fois m'y casser le cou, et si je recommence le voyage, c'est le fond du ravin que je prendrai.

« Lorsque nous pouvions atteindre la neige nous marchions avec plus de facilité. Elle se trouvait alors sillonnée par le vent, et surtout par l'ardeur du soleil, comme le serait un champ nouvellement labouré, et comme les sillons étaient parallèles à l'horizon, ils nous servaient de marches. Dans les sables et sur les rochers il y avait danger réel, et une étourderie ou une maladresse aurait été funeste à celui qui l'aurait commise.

« A midi, nous avions tourné et atteint le sommet de ces roches perpendiculaires dont je t'ai parlé plus haut : mais nos forces commençaient à manquer, et de dix pas en dix pas nous étions obligés de faire une longue pose pour respirer et permettre à la circulation du sang de se calmer un peu.

« Quoiqu'au milieu des neiges, nous n'éprouvions la sensation du

Digitized by Google

froid que lorsque nous buvions ou que nous touchions le métal de nos instrumens.

« Il fallait crier très fort pour se faire entendre à vingt pas de distance. Enfin, l'air est si rare à cette hauteur, que j'ai essayé inutilement de siffler, et que M. Egerton avait toutes les peines du monde à tirer quelques sons d'un cornet qu'il avait pris avec lui.

« A deux heures et demie, M. de Gérolt était sur le point le plus élevé du volcan. Il sautait de joie, et me faisait signe qu'il y avait un gouffre à ses pieds. A 2 heures 37 minutes, j'avais atteint le sommet, et je me trouvais sur le bord le plus élevé du cratère. Là, toutes fatigues avaient disparu, la respiration n'était plus gênée ; le spectacle que j'avais sous les yeux m'absorbait entièrement, et me redonnait une nouvelle vie ; j'étais dans un état d'exaltation difficile à concevoir, et je sautais à mon tour pour encourager M. Egerton qui avait encore quelques mauvais passages à franchir.

« Le cratère est un gouffre immense presque circulaire, ayant une forte rentrée du côté du nord et quelques sinuosités au sud. Il peut avoir *une lieue* de circonférence et neuf cents ou mille pieds de profondeur perpendiculaire. Le bord n'est pas horizontal ; il s'abaisse vers l'est assez rapidement pour qu'il y ait une différence de cent cinquante pieds de hauteur entre les deux points opposés. Malgré cela le diamètre du cratère est si grand, et la hauteur où il se trouve si considérable, que de quelque point de la plaine que l'on examine le volcan, le bord qui se présente paraît en être le sommet le plus élevé. Je ne doute pas cependant qu'un spectateur, placé sur le versant occidental de l'Orizaba, ne pût facilement et à l'œil nu, apercevoir l'ouverture du cratère, puisque nous voyions parfaitement par dessus son arête inférieure le côté ouest de cette montagne.

« Les murs du gouffre sont à pic. Ils présentent distinctement trois larges couches horizontales, coupées perpendiculairement et presque à des distances égales par des lignes noires et grisâtres. Le fond est un entonnoir formé par les éboulemens successifs qui ont encore lieu chaque jour. Le bord intérieur, depuis sa surface jusqu'à 15 ou 20 pieds plus bas, est un amas de couches noires, rouges et blanchâtres, très minces, sur lesquelles reposent des blocs de roches volcaniques destinées à tomber dans le cratère. Ses parois sont jaunâtres, et présentent au premier coup d'œil l'aspect d'une carrière à plâtre. Le fond et le plan incliné de l'entonnoir sont couverts d'une immense quantité de blocs de souffre parfaitement pur. Du milieu de cet abîme s'élancent, en tourbillonnant avec force, des masses de vapeurs blanches qui se dissipent en atteignant la moitié de la hauteur intérieure du cratère. Quelques ouvertures qui se trouvent sur la pente de l'entonnoir en projettent aussi. Enfin sept fissures principales, placées entre les couches qui forment

Digitized by Google

le bord même du cratère, en dégagent quelques jets qui ne s'élèvent qu'à une hauteur de 15 ou 20 pieds.

" Les ouvertures du fond sont rondes et entourées d'une large zone de soufre pûr. Nul doute que ces vapeurs qui s'échappent avec tant de force n'entraînent avec elles une grande quantité de soufre en sublimation, dont une partie se dépose sur les pierres et sur le bord des soupiraux. Le dégagement du gaz acide sulfureux est si considérable, qu'au sommet du volcan nous en étions incommodés.

" Le bord extérieur du cratère est entièrement dégarni de neige ; mais dans l'intérieur on voit, du côté où le soleil ne donne pas, un assez grand nombre de stalactiques de glace qui descendent jusqu'au commencement de la troisième couche.

" Le sommet le plus élevé du volcan est une petite plate-forme de 15 ou 20 pieds de diamètre, où l'on retrouve le même sable violet si abondant à la base du cône.

" Tu comprendras facilement tout ce que peut avoir d'imposant un spectacle semblable. Ces masses de lave, de porphire et de scories rouges et noires, ces tourbillons de vapeurs, ces stalactiques, ce soufre, cette neige, tout ce mélange enfin si singulier de glace et de feu, que nous trouvions à dix-huit mille pieds de hauteur dans l'atmosphère, nous avait singulièrement monté l'imagination. M. Egerton prétendait que nous avions découvert les forges du diable. Nous aurions bien voulu en faire le tour, mais nous n'avions ni le temps, ni, je le crois aussi, les forces nécessaires pour une semblable entreprise. Notre fièvre était passée, et il fallait songer à regagner la tente.

" A 3 heures, le thermomètre était à-1-4 centigrades.

" La zone humide de l'hygromètre paraissait à 34°, et disparaissait à 33° du termomètre intérieur de Fareinheit, pendant que le thermomètre extérieur était à 40 degrés.

" Nous n'avons jamais pu allumer la lampe à esprit-de-vin qui nous servait à faire bouillir de l'eau, tant le vent soufflait avec violence ; mais ce qui était bien plus fâcheux encore, c'est qu'en renversant le baromètre pour faire descendre le mercure dans la cuvette, des bulles d'air se sont introduites dans le tube, et nous n'avons pas pu nous servir de cet instrument qui ne nous aurait donné que des mesures inexactes.

" Si tu lis avec attention la description que je viens de te faire du volcan, deux choses te frapperont sans doute. La première est cette singulière disposition des bouches d'où s'exhale la vapeur. Elles sont placées au fond, et circulairement sur le bord même du cratère, en sorte que ce mur jaunâtre de mille pieds de hauteur, sur une lieue de circonférence, semble masquer des tuyaux de cheminée destinés à conduire la vapeur jusqu'au niveau le plus élevé du sol. La seconde est la couleur extraordinaire des parois intérieures du cratère. Toutes ces

Digitized by Google

couches de lave, de sable et de roches trachitiques qui forment la masse du volcan, sont d'une même nature en dehors comme en dedans du cratère ; cependant, au dehors, tout est noir, violet et rouge, tandis que dans l'intérieur un blanc sale et jaunâtre est la teinte qui domine. Il y a donc, ou décomposition des substances volcaniques par le gaz acide sulfureux qui remplit la cavité, ou dépôt de soufre sur ces parois ; peut-être l'un et l'autre. Nous n'avons pas pu malheureusement nous procurer un morceau de ces substances blanchâtres, et M. de Gérolt, qui a voulu en prendre, a failli payer cher son imprudence. Il était descendu sur un petit plan incliné qui se trouve dans l'une des déchirures du cratère ; mais le sable manquait sous ses pieds, et il glissait vers l'abîme lorsqu'il a été assez heureux, à la seconde ou troisième tentative, pour s'arrêter au moyen de son bâton ferré. Il eût été magnifique sans doute d'avoir un tombeau de cette nature, mais mon compagnon de voyage ne m'a pas paru vouloir porter son ambition jusque là. Je trouve qu'il avait raison.

« Si nous étions d'accord sur ce point, il en est un autre sur lequel nous nous entendions moins. Il s'agissait d'un bruit très fort et prolongé qui avait lieu par intervalles dans l'intérieur du volcan. Nous n'apercevions aucun mouvement, et rien n'était projeté de bas en haut ; de l'aveu même de M. de Gérolt, le bruit ressemblait parfaitement à celui qu'auraient produit des pierres qui se seraient détachées du bord supérieur du cratère pour aller rouler ensuite sur le plan incliné qui en forme le fond ; or, j'ai *vu* deux fois des blocs assez gros se détacher de la crête du volcan, je les ai suivis des yeux autant que possible, et le bruit que nous entendions alors s'accordait parfaitement avec les chocs que ces masses éprouvaient en tombant. Je crois donc que les espèces de détonations prolongées qui avaient lieu par moment, ne provenaient que de chutes semblables que nous ne pouvions pas voir. M. de Gérolt parlait de mouvemens souterrains et de la force expansive de la vapeur. Nous pourrions au reste avoir raison l'un et l'autre ; car si, par un concours de circonstances faciles à concevoir, des pierres venaient à obstruer l'issue par où s'échappe la vapeur, elle ne tarderait pas à se débarrasser avec violence et avec *bruit* des obstacles qui s'opposeraient à son passage.

« Tu as lu sans doute dans toutes les histoires de la conquête, que don Diego Ordaz, l'un des capitaines de *Cortès*, était allé sur le volcan chercher du soufre pour faire de la poudre. Peut-être y avait-il alors sur le penchant de la montagne quelques fissures où il se déposait, comme cela se voit encore en Italie. Je ne crois pas que l'on puisse atteindre à celui qui se trouve dans le cratère, et il est probable que du temps de Fernand Cortès le volcan avait plus d'activité qu'il n'en a maintenant. Le soufre pur, déposé au fond de l'entonnoir, s'y trouve par millions de quintaux ; l'atmosphère est infectée de ses émanations, et il

Digitized by Google

serait impossible, je n'en doute pas, de se faire descendre à deux cents pieds dans le gouffre, sans être asphixié par les vapeurs sulfureuses qui le remplissent. Or, à cette profondeur, l'on n'aurait encore fait que le quart du chemin nécessaire pour arriver aux masses jaunes qui tapissent le fond. En supposant même que l'on pût y respirer librement, il faudrait, pour descendre jusqu'au plan incliné le plus élevé, des cordes d'une longueur prodigieuse ; et comment les porter sur le volcan, lorsque l'on a déjà tant de peine à y monter, et qu'à une certaine hauteur le moindre poids devient un fardeau insupportable ?

" Je crois donc que si Diego Ordaz a recueilli du souffre sur le Popocatepetl, ce ne peut être qu'un peu au-dessus des sables volcaniques, et non dans le cratère. Tu remarqueras, au reste, dans ma lettre de l'année dernière, que j'avais senti de fortes exhalaisons sulfureuses avant d'arriver aux neiges.

" A trois heures et demie, nous avions fait nos expériences, pris des croquis, et planté mon drapeau sur le point le plus élevé du volcan ; à quatre heures, nous étions dans le grand ravin par le travers du *Pico del Fraïle*, où nos guides nous attendaient. Nous leur fîmes signe de regagner la tente, et nous continuâmes à descendre par une route différente de celle que nous avions prise en montant. A cinq heures nous avions atteint le bord du bois, et nous coupions le cône à angle droit, pour aller rejoindre notre camp. Nous vîmes en passant deux blocs de porphire qui étaient tombés du sommet du volcan depuis peu de temps, probablement pendant les tremblemens de terre des 13 et 15 mars. Ils avaient creusé un profond sillon depuis le haut des sables jusqu'au milieu de la montagne ; mais le mouvement d'accélération les ayant fait alors bondir en roulant jusqu'à la place où ils se trouvaient, le sillon était continué par une ligne de cavités très profondes que les rochers avaient creusées dans le sable chaque fois qu'ils avaient retouché le sol.

" A six heures nous étions sous la tente, mais trop fatigués, et surtout trop agités pour bien dormir. Eveillé, je ne parlais que du cratère, et si je venais à m'endormir, je remontais là-haut, l'oppression recommençait et je me réveillais en sursaut.

" Le lendemain 30 avril, à 7 heures, le camp était levé. A 9 heures nous étions au Rancho, et à 2 heures après-midi, à Ozumba.

" Nous avions fait dans la forêt une ample moisson de plantes et de fleurs pour le docteur Schide, botaniste allemand très connu en Europe, et je lui ai apporté, je crois, une plante nouvelle qu'il n'a pas encore déterminée. C'est un arbuste assez semblable à notre laurier rose, mais dont les fleurs sont de jolies grappes de muguet, d'un blanc rosé.

" A Ozumba, je plaçai dans la cour de la maison que nous habitions, une bonne lunette d'approche, fixe, et dirigée sur le sommet du volcan,

Digitized by Google

et pendant deux jours, cette cour a été remplie de curieux qui venaient voir flotter notre drapeau. J'établissais ainsi un témoignage irrécusable, précaution indispensable à prendre dans un pays où l'on est porté par de bonnes raisons, à ne pas toujours croire ce que disent les autres.

" Le 2 mai, nous étions de retour à Mexico, reposés de nos fatigues, et fort contens de notre expédition. Nous recommencerons dans les premiers jours de novembre.

" En résumé, le Popocatepetl est un volcan qui n'est pas éteint, quoique ses éruptions doivent avoir cessé bien des siècles avant la conquête.

" Sa hauteur est de 17,860 pieds anglais au dessus du niveau de la mer. Son cratère a mille pieds de profondeur perpendiculaire sur une lieue de circonférence. Le bord de ce goufre s'abaisse de 150 pieds à l'est ; et du fond, où se trouve déposée une quantité prodigieuse de soufre pur, s'élèvent à 400 pieds de hauteur, des tourbillons de vapeurs aqueuses ; sept fissures principales situées sur l'arête même du cratère, en dégagent aussi. L'extérieur du volcan est noir, rouge et grisâtre, l'intérieur est d'un blanc sale, et tapissé de stalactiques de glaces sur le revers du côté sud de la montagne. Je n'ai vu ni fumée ni matière en fusion, ni pierres projetées par le volcan. Un bruit très fort et prolongé, s'entend par intervalles, et je l'attribue à la chute des roches qui se détachent continuellement du bord supérieur du cratère. Les exhalaisons sulfureuses nous gênaient sur le sommet, à l'air libre, et malgré un vent très fort, il est donc presque certain qu'un être vivant ne pourrait pas être plongé dans le gouffre sans être asphixié. Si l'on pouvait y descendre, ce ne serait je crois, que derrière la rentrée du Nord, où se trouve un éboulement qui remonte à peu près à la moitié du mur perpendiculaire, et encore serait-on obligé d'employer des cordes de 3 ou 400 pieds de longueur pour atteindre jusqu'au commencement du plan incliné. Une petite plate-forme de sable violet, se trouve au point le plus élevé de la montagne. Ce sable a une chaleur sensible à la main. Nous avons oublié de la mesurer.

" Au-dessus de nos têtes le ciel était d'un bleu presque noir ; l'horizon s'élevait à une hauteur prodigieuse et se confondait avec le ciel. Nous apercevions distinctement l'Orizaba à l'est et le volcan de Toluca à l'ouest ; Mexico et ses lacs paraissaient à nos pieds ; l'Izlacihuatl, que nous voyions à vol d'oiseau, ne présentait aucune trace de cratère ; enfin je ne crois pas exagérer en portant à 60 lieues le rayon que nos yeux pouvaient parcourir autour de nous, mais tout était confus, et comme dans un brouillard transparent.

" Nous étions harassés, j'éprouvais un violent mal de tête et une pression assez forte sur les tempes ; mon pouls battait 145 pulsations par minute, et 108 seulement après avoir pris quelque repos ; mais je ne me trouvais guère plus oppressé qu'au pico del Fraïle. Nous étions

Digitized by Google

tous les quatre d'une pâleur effrayante, nos lèvres étaient d'un bleu livide, et nos yeux enfoncés dans leur orbite ; aussi, lorsque nous nous reposions sur les rochers, les bras jetés par dessus la tête, ou que nous nous étendions sur le sable, les yeux fermés, la bouche béante et sans nos masques, pour respirer plus aisément, ressemblions-nous à des cadavres. Quoique prévenu à cet égard, je n'en éprouvais pas moins une sensation désagréable, lorsque je considérais de près l'un de mes compagnons de voyage.

" Au Pico del Fraïle, comme l'année dernière, nous avons trouvé un corbeau, et arrivés sur le sommet nous avons vu trois de ces oiseaux voler à deux cents pieds au-dessous de nous. Jusqu'au Pico, qui est à peu près la limite des neiges perpétuelles, on trouve sous les pierres qui ont conservé quelque humidité, une espèce de gros cloporte presque engourdi. Ce sont les derniers êtres vivans que nous ayons rencontrés sur le sol.

" Nous ne sommes pas les premiers qui ayons atteint le sommet du volcan. Un grand nombre de tentatives ont été faites, et presque toutes ont échoué par des causes différentes. Arrivés à une certaine hauteur, quelques voyageurs ont été pris de vomissemens de sang qui les ont forcés à renoncer à leur enterprise. Cependant en 1825 et en 1830 quelques Anglais sont parvenus jusqu'au cratère. M. Glenie (William) est le premier, je crois, qui l'ait vu. Il racontait très simplement son voyage, et ce qu'il avait découvert, mais un ami du merveilleux s'est emparé de son récit pour l'amplifier et le publier dans les journaux de Mexico. On y parle de colonnes, de portiques, de ponts chinois en glaces que nous n'avons pas vus, et d'éruptions continuelles qui n'ont pas eu lieu devant nous. " Baron Gros."

INDISCRÉTIONS, SOUVENIRS ANECDOTIQUES ET POLITIQUES DE 1798 A 1820.

Tiré du porte-feuille d'un fonctionnaire de l'empire.

Ce livre, dont on nous a communiqué quelques pages inédites, n'est, à proprement parler, qu'un recueil d'anecdotes historiques ; le fonctionnaire de l'empire, du porte-feuille duquel ces anecdotes ont été tirées, c'est M. le comte Réal, ancien préfet de police de l'empire, etc., etc.

L'écrivain qui a recueilli et mis en ordre les notes de M. le comte Réal, M. Desclosaux, est un homme qui, pendant vingt ans, a été le

Digitized by Google

confident intime des pensées, des secrets et des actes, si diversement notables, de cet homme d'état, tour-à-tour républicain, consulaire et impérial. On voit qu'il était impossible de puiser, nous ne dirons pas à des sources plus pures, il s'en faut, mais à de meilleures sources, pour alimenter, pendant quelques semaines, cette investigation active et ce besoin, si je puis ainsi parler, de scandale rétrospectif qui semblent être les préoccupations dominantes de l'époque actuelle. En parcourant les cent et quelques anecdotes que ces volumes offrent à la curiosité publique, isolément, sans liaison, sans ordre, sans méthode, sans analyse et sans critique, on verra repasser devant soi, sous un jour différent et avec des caractères nouveaux, les événemens et les hommes qui remplissent les trente dernières années de notre histoire. Mais qu'on ne cherche dans les *Indiscrétions*, *souvenirs*, *etc.*, rien de ce travail philosophique auquel s'astreignent assez généralement les historiens. L'auteur, ou plutôt le metteur en ordre, prétend judicieusement que " l'histoire n'est pas tellement palpable, tellement matérielle, qu'il ne soit possible de la faire devenir mensonge à force de l'expliquer," et conséquemment il n'explique rien. Il ne veut pas, lui, que sa pensée domine les faits et les torture au besoin, ainsi que cela se voit dans les ouvrages des Bossuet et des Châteaubriand, dans lesquels on chercherait en vain la *vérité absolue*. Aussi les faits que nous dévoile M. Desclosaux n'ont-ils pas le plus léger reproche à faire à sa pensée. Ce sont bien les faits les plus vagabonds et les plus indépendans de leurs causes et de leurs conséquences qu'on ait jamais vus; ce qui n'empêche pas M. Desclosaux d'affirmer qu'il " a dit la vérité sans haine et sans passion sur les hommes et sur les choses." Quant à l'esprit, je ne dirai pas du livre, mais des faits auxquels ce livre sert de cadre, je le crois exclusivement favorable aux choses et aux hommes de l'empire. C'est au moins ce qui semble résulter des extraits que j'ai sous les yeux et que je vais communiquer à mes lecteurs. Du reste, si je me trompe, je répéterai avec M. Desclosaux la phrase de rigueur: " C'est de bonne foi."

PICHEGRU.

" Quand un homme, accusé d'un grand crime politique, meurt en prison, on crie à l'empoisonnement, si sa mort est naturelle; à l'assassinat, en cas de suicide: il en est des conspirateurs importans comme des princes; pour eux, les chances ordinaires de la vie disparaissent; à l'abri de toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, il ne leur reste que la mort violente, sans cela ils seraient immortels.

" Pichegru s'est étranglé au Temple; on n'oserait plus aujourd'hui reproduire la fable absurde de l'introduction de Mamelucks dans la prison pour le mettre à mort. La culpabilité de Pichegru était évidente comme la lumière: il s'est tué parce qu'il se regardait comme perdu

Digitized by Google

d'honneur et de fait ; de fait, pour n'avoir pas réussi ; d'honneur, pour avoir trahi la républiqe en traitant avec les Bourbons, pour de l'argent, alors qu'il était revêtu d'un commandement important.

" Pichegru n'a pas été assassiné ; et cette discussion est aujourd'hui vraiment puérile, parce qu'il est évident que sa vie importait à l'accusation dirigée contre lui, Moreau et leurs complices.

" Nous avons perdu la meilleure pièce de conviction contre Moreau." C'est en ces termes que M. Réal annonçait au premier consul la mort de Pichegru, et la réponse de Bonaparte fut: " Voilà une belle fin pour " le vainqueur de la Hollande."

" Si Pichegru ne s'était pas tué, il aurait bien certainement été condamné à mort, mais il n'aurait pas été exécuté ; le premier consul s'en était expliqué d'une manière formelle.

" Vous allez interroger Pichegru, dit-il à M. Réal ; avant de com- " mettre une faute, il a bien et honorablement servi son pays ; je n'ai " pas besoin de son sang : dites-lui qu'il faut regarder tout ceci comme " une bataille perdue. Il ne pourrait rester en France, pressentez-le " sur Cayenne ; il connaît le pays ; on pourrait lui faire là une belle " position."

" Pichegru avait trop de finesse pour ne pas comprendre tout d'abord l'intention de cette demie-confidence ; il parla avec abandon de Cayenne et de ce qu'on pourrait y opérer : " Avec six millions, dit-il, et " six mille nègres, on ferait de Cayenne le plus important de nos éta- " blissemens coloniaux."

" Malheureusement M. Réal ne revit plus Pichegru, auquel il avait très-ouvertement offert ses bons offices auprès du premier consul. Quelques jours avant que le complice de Georges ne fût trouvé étranglé dans son lit, il avait dit au concierge du Temple : " Je vois bien que M. " Réal a voulu m'amuser avec son histoire de Cayenne."

" Pichegru, lors de sa mort, n'était pas gardé à vue dans sa prison ; pendant les premiers jours, deux gendarmes, placés dans sa chambre, ne le quittaient pas un seul instant. Cette surveillance le fatiguait, il demanda à en être délivré. Le premier consul, informé de son désir, répondit :

" Quand un homme veut se tuer, il en trouve toujours l'occasion, ne " tourmentez pas Pichegru ; ôtez lui ses gendarmes, puisque cela l'en- " nuie."

" Toutes ces manifestations d'intérêt du premier consul pour Pichegru ont été perfidement travesties par les ennemis de Napoléon. Mais aujourd'hui, qui oserait accuser l'empereur de cruauté ? Je le demanderais avec confiance à ses adversaires les plus décidés ; je le demanderais à l'auteur d'un joli petit ouvrage intitulé *l'Ogre de Corse*, publié en 1815 ; je le demanderais à l'homme qui, probablement pour ce chef-d'œuvre, jouit encore aujourd'hui d'une pension sur les fonds destinés à

Digitized by Google

encourager la littérature ; qu'il dise s'il a jamais pensé ce qu'il a écrit de la cruauté *native* de Napoléon.

" Les Bourbons on fait élever ou laissé élever une statue à Pichegru : ils ont eu raison; Pichegru, qui trahissait la république, a fait en conscience tout ce qui dépendait de lui pour exécuter le marché qu'il avait conclu avec les Bourbons. Il avait demandé, en cas de succès, le bâton de maréchal de France, le titre de duc, le cordon rouge, le domaine de Chambord et 200,000 fr. de rente. Son enjeu à lui, c'étaient son honneur et sa tête : il a perdu la partie ; une statue ne répare rien.

MOREAU.

" La culpabilité de Moreau dans la conspiration de 1804 est aussi impossible à révoquer en doute que celle de Pichegru ; plus tard, Moreau n'a pas hésité à s'en vanter. Le premier consul était convaincu de la culpabilité de Moreau, et cependant il avait voulu le sauver. Une fois Moreau traduit devant le tribunal, le premier consul s'attendait à une condamnation capitale : il aurait frait grâce, il l'avait promis : Napoléon prisait trop la gloire des armes pour permettre que le sang d'un général qui avait remporté des victoires rougît l'échafaud. Je n'aurais pas répondu de la vie de Moreau sous un prince dont l'épée serait restée vierge. Le premier consul vit un acte de faiblesse dans l'arrêt du tribunal criminel, qui ne condamnait Moreau qu'à deux ans de prison. " Deux ans de prison, dit-il, c'est bien ; c'est absolument comme si " Moreau eût volé un mouchoir."

" Bonaparte accusait de faiblesse le tribunal criminel de la Seine, et il ne disait pas trop.

" Devant leurs juges, le rôle des accusés de la conspiration de Georges n'était plus le même que dans l'instruction. Dans l'instruction, et avec l'espoir qu'on reculerait devant la mise en accusation de Moreau, le rôle des prévenus était de se placer derrière ce général, de le présenter comme leur chef. Devant les juges, et Moreau y étant, ils n'avaient plus d'espoir que dans une commotion politique. Pour cela, il fallait montrer innocent et pur ce géneral, si énergiquement défendu déjà par la gloire de son nom, par l'affection, le dévoûment des généraux et des officiers qu'il avait conduits à la victoire ; il fallait, en un mot, le présenter comme le rival de talent et de gloire du premier consul, comme la victime de sa jalousie.

" Par ce mode de procéder, qu'adoptait assez vivement l'opinion publique, la mission du tribunal se trouvait insensiblement changée. Ce n'était plus une conspiration, ce n'étaient plus des conspirateurs qu'il avait à juger : son rôle devenait politique, et l'on sait combien, malheureusement, les juges sont enclin à s'emparer d'un rôle politique. Le tribunal, par l'habileté de la défense, était amené à se prononcer entre Moreau et son heureux rival.

Digitized by Google

Le premier consul avait admirablement senti cette situation ; aussi disait-il, en parlant du tribunal criminel, qui, dès les premières audiences, avait montré une grande partialité pour Moreau : *la dictature du palais de justice*, ou mieux encore *la dictature de M. Thuriot.*

J'ai dit que Moreau était aussi coupable que Pichegru. Cette énonciation appelle une distinction. Moreau était aussi coupable que Pichegru, mais d'une manière différente ; et le genre de culpabilité de Moreau était de nature à expliquer, à justifier jusqu'à un certain point, l'espèce de faveur qui l'environnait. Déjà perçaient les projets ambitieux du premier consul ; déjà Bonaparte était consul à vie. Le mot empereur n'avait pas encore été prononcé, mais on le murmurait partout. Or Pichegru avait pactisé avec les Bourbons, il avait pris ses garanties, il travaillait ouvertement pour eux. Moreau, au contraire, acceptant le complot, disait: " Faites tout ce que vous voudrez de Bonaparte ; mais " ne me parlez jamais des Bourbons: je n'en veux pas."

" Moreau voulait probablement attendre l'événement, afin d'en profiter pour lui. Il y avait, entre Bonaparte et lui, guerre d'homme à homme, de général à général, rivalité d'ambition, et voilà tout.

" On comprend dès-lors qu'en face des projets ambitieux de Bonaparte, Moreau, présenté comme le dernier des Romains, comme le défenseur de la république expirante, devait obtenir la faveur et l'appui de tout ce que la république avait conservé en France d'amis dévoués; c'est-à-dire, dans l'armée, ceux que la puissance du génie de Napoléon n'avait pas encore fascinés, ceux qui n'avaient fait ni les campagnes d'Italie, ni la guerre d'Égypte; dans l'ordre civil, tous ceux que leurs antécédens rattachaient à l'état de choses, ceux qui pouvaient redouter un changement; et enfin, les républicains de bonne foi. La nation était ainsi fractionnée en deux partis, réprésentés jusque dans l'enceinte du tribunal.

" Cette pensée de Moreau, opposée à celle de Pichegru, serviteur des Bourbons, Moreau l'avait encore lorsqu'en 1812 il quittait l'Amérique; lorsqu'en 1813 il venait au camp des coalisés leur tracer le plan d'invasion de la France. Pas plus en 1813 qu'en 1804 il ne voulait des Bourbons ; il les exécrait. On trouve la preuve de ses sentimens dans une lettre que lui adressait sa femme en 1813, lettre qui fut interceptée. Sa femme le pressait d'adopter la cause des Bourbons: donc ce n'est pas cette cause que dès-lors il prétendait servir.

" Moreau était l'ennemi et le rival de Bonaparte personnellement; déjà, à une autre époque, le premier consul avait pu s'en convaincre; c'est à l'occasion d'une sorte de pamphlet en placard, imprimé en Bretagne et adressé à tous les officiers-généraux et commandans des corps. Très peu d'exemplaires de cette pièce arrivèrent à leur adresse ; il y en eut un cependant qui parvint au général Rapatel, ancien aide-de-camp de Moreau, et son ami. Le premier consul chargea le ministre

Digitized by Google

de la police d'avoir, à ce sujet, une conférence avec Moreau. Le général, avec une apparence de légèreté dans le ton, se défendit mal; et, quand le ministre rendit compte de cette conférence au premier consul, il en reçut cette singulière réponse:

" Toutes ces sourdes menées m'ennuient et me fatiguent. Si Moreau " était à ma place, je serais son premier aide-de-camp. S'il se croit " plus propre que moi à gouverner... Lui, gouverner !...Pauvre France! " Qu'il vienne me disputer le pouvoir; mais franchement, ouverte- " ment; dites-lui de se trouver demain au bois de Boulogne à sept " heures. Nos deux sabres trancheront la difficulté."

" Le ministre de la police, chargé d'une pareille communication, revit Moreau, et lui persuada sans peine que ce n'était pas au bois de Boulogne qu'il devait aller le lendemain, mais aux Tuileries, à la réception du premier consul. Moreau y fut, et Bonaparte, prévenu dans la nuit, le reçut avec une bienveillance particulière, et sans lui dire un seul mot de l'objet de la difficulté.

" Jusqu'au dernier moment, Bonaparte espéra ramener Moreau par de bons procédés; mais Moreau, orgueilleusement intraitable, repoussa constamment ses avances. Moreau voyait daus le premier consul l'usurpateur d'un pouvoir qui aurait dû lui appartenir.

" Lorsque Moreau, dénoncé par Roland, l'ami de Pichegru, fut arrêté et conduit au Temple, le premier consul, chargeant le grand-juge d'aller l'interroger, lui donna ses premières instructions en ces termes:

" Avant tout, voyez si Moreau veut me parler; dans ce cas, mettez- " le dans votre voiture et amenez-le moi; que tout se termine entre " nous deux."

" Moreau voulut se taire.

LE PRINCE DE TALLEYRAND EN 1830.

" Je concevrais le secret profond gardé jusqu'au dernier moment par les membres du cabinet de Charles X sur les ordonnances de juillet, si ce secret avait dû cacher des préparatifs de défense, des rassemblemens extraordinaires de troupes, des mesures de sûreté; mais rien de tout cela. Le gouvernement, qui déclarait la guerre à la nation, se présenta dans la lutte tout-à-fait au dépourvu. Je concevrais encore ce secret, si le coup d'état de 1830 avait dû éclater à l'improviste; si l'on avait eu l'intention de prendre la France par surprise; mais rien encore de cela. Le coup d'état était annoncé [illegible] les journaux de toutes les nuances d'opinions, et pas une feuille ministérielle n'avait été autorisée à démentir les bruits répandus; bien au contraire, le journal le plus ardent du parti absolutiste provoquait tous les matins le gouvernement à user de sa force pour briser les résistances; et, jusqu'au dernier jour, les ministres niaient avec énergie les projets qu'on leur attribuait.

Digitized by Google

" L'ambassadeur d'Autriche, dont la femme était aux bains de Dieppe, et qui se disposait à aller la chercher, interrogeait M. de Polignac avec anxiété. " Si quelque chose se prépare, lui disait-il, je ne puis partir ; je dois me trouver à mon poste..."

" Partez sans crainte, lui répondait M. de Polignac; il ne se passera rien, je vous en réponds."

" Même réponse était faite à l'ambassadeur d'Angleterre, qui cependant n'y ajoutait pas une foi entière, puisqu'il écrivait à son gouvernement : " Il va se passer des événemens sérieux ; le ministre des affaires " étrangères nie l'intention de faire un coup d'"état ; mais je sais de " bonne source que le projet est bien arrêté."

" M. de Rotschild, si fin, si prévoyant, si ordinairement bien informé, s'endormait sur les dénégations de M. de Polignac et de M. de Peyronnet, *intéressé dans ses opérations de bourse.* M. de Rotschild dont les immenses capitaux étaient engagés sur les places de l'Europe, restait sourd aux avis réitérés qui lui venaient de toutes parts. Pressé dans la matinée du samedi 24 de se mettre en garde contre la baisse qui serait inévitablement le résultat de la publication des ordonnances qu'on lui annonçait pour le lundi matin, il répondait en ricanant : Il sera temps d'y songer lundi ; je pars pour Boulogne. M. de Peyronnet lui avait dit : " Il n'y aura pas de coup d'état tant que je serai ministre ; ma " démission est prête ; il faudra toujours le temps de recomposer un " ministère."

Ce langage était celui de M. de Chantelauze et de M. de Guernon-Ranville ; M. d'Haussez et M. de Monbel se taisaient.

M. de Rothschild se croyait si sûr de son fait, qu'il ne vint pas à Paris dans la journée du dimanche 25 ; et le lundi 26, l'un de ses secrétaires, ayant trouvé les ordonnances dans le *Moniteur*, s'empressa de courir au-devant de son patron, sur la route de Boulogne, pour lui en faire part. M. de Rothschild, en lisant le *Moniteur*, éprouva une surprise telle, qu'il s'évanouit dans son cabriolet.

Un secret si bien gardé entre tant de personnes a quelque chose de si extraordinaire, qu'on est fondé à penser que, jusqu'au dimance 25, rien n'avait été arrêté dans le cabinet, et que, si, dans un précédent conseil, les ministres avaient reçu communication des projets de Charles X, confiés seulement d'abord à M. de Polignac, il s'était manifesté une opposition assez vive pour qu'on pût croire ces projets abandonnés, et qu'on s'était décidé à attendre au dernier moment pour réduire les consciences indécises. c, le

M. de Talleyrand, dont la perspicacité ne saurait être révoquée en doute, refusait aussi de croire à un coup d'état, du moins aussi prochain.

M. de Talleyrand n'aimait pas Charles X, et Charles X détestait M. de Talleyrand ; il ne pouvait pas, comme on dit, le voir en peinture, et

Digitized by Google

M. de Talleyrand, toujours malicieux, ne manquait jamais les occasions que lui fournissait sa dignité de grand-chambellan de venir présenter sa figure à Charles X; il ne craignait pas de faire soixante ou quatre-vingts lieues pour se procurer cette petite jouissance de quelques minutes.

Lors de la révolution du Piémont, l'ambasseur de France près la cour de Sardaigne, ayant quitté Turin, vint rendre compte à Louis XVIII des événemens dont il avait été le témoin; le comte d'Artois, informé de la présence de cet ambassadeur dans le cabinet de son frère, s'empressa d'accourir; M. de Talleyrand assistait à cette conférence. Le comte d'Artois s'exprima tout d'abord avec beaucoup de véhémence sur les événemens de Piémont, et blâma avec énergie la conduite de l'ambassadeur dans cette circonstance. L'ambassadeur prouva que sa conduite avait été en tout conforme aux instructions du ministre des affaires étrangères. *Vous avez reçu des lettres de M. de Blacas, répondit vivement le comte d'Artois, ce sont là les instructions auxquelles vous deviez vous conformer.* M. de Talleyrand prit chaudement la défense de l'ambassadeur, et Charles X ne le lui a jamais pardonné, pas plus qu'il n'avait pardonné les résistances à ses volontés du ministre des affaires étrangéres de 1815.

" Lorsque le comte d'Artois et l'ambassadeur se furent retirés, Louis XVIII dit tristement à M. de Talleyrand: " Vous voyez, prince, je ne " suis déjà plus roi, il y a réellement deux gouvernemens en France, et " celui auquel il faut obéir, sous peine de disgrâce, c'est le gouverne- " ment du roi qui peut monter à cheval."

Peu de temps après l'avènement de Charles X, M. de Talleyrand sollicita la survivance de sa charge de grand-chambellan pour son frère. Les grandes charges de la cour étaient en quelque sorte héréditaires dans les familles; mais M. de Talleyrand croyait avoir trop de raisons de douter de la bienveillance de Charles X pour ne pas solliciter une promesse qui, jusqu'à un certain point, l'aurait tranquillisé. " Non " seulement je ne puis vous promettre ce que vous me demandez, ré- " pondit Charles X à la demande du prince, mais encore je dois vous " annoncer que j'ai disposé de la charge de grand-chambellan pour le " moment où vous la laisserez vacante."

Peu de jours avant la révolution de juillet, M. de Talleyrand avait été chargé de remplir auprès de Charles X une mission de confiance: le roi d'Angleterre, qui, comme son ambassadeur, se fiait peu aux dénégations de M. de Polignac, avait écrit à Charles X pour lui représenter tout le danger des mesures qu'il préparait, et le presser, dans l'intérêt de tous les princes de l'Europe, de renoncer à des projets dont l'exécution pourrait ébranler tous les trônes. En terminant, il annonçait que ses vues sur ce sujet avaient été développées dans une lettre à M. de Talleyrand, qui se chargerait de les faire valoir.

Digitized by Google

Le samedi 24, M. de Talleyrand expédia à Charles X la lettre du roi d'Angleterre, et sollicita une audience, qui lui fut indiquée pour le lendemain 25, à trois heures.

M. de Talleyrand se rendit à Saint-Cloud à l'heure dite ; le conseil était assemblé, et Charles X le présidait. C'est dans ce conseil qu'une violence morale fut exercée sur l'esprit des ministres opposés au coup d'état, qu'un appel fut fait à leur déyoûment personnel, et que les ordonnances furent enfin signées.

M. de Telleyrand attendit de trois à six heures ; Charles X, sortant de la salle du conseil, l'aperçut dans le salon, et lui dit : "*Je suis bien fâché, M. de Talleyrand, mais il est trop tard ; ce sera pour demain.*"

Le lendemain, M. de Talleyrand, ayant lu les ordonnances dans le *Moniteur*, comprit *qu'il était en effet trop tard*, et ne crut pas devoir aller à Saint-Cloud.

Le mercredi 28, M. de Talleyrand, presque doyen d'âge de la chambre des pairs, convoquait chez lui ses collégues présens à Paris, pour, à l'imitation de la chambre des députés, délibérer sur ce qu'il convenait de faire en cette grave occurence.

UNE COUTUME DU COLLÉGE D'ÉTON.

Éton est le plus pittoresque des colléges anglais. La poésie plane sur ces tourelles, règne sur ces créneaux, agite ce drapeau anglais, ondule avec ces mouvemens capricieux du sol, fait nourrir tous ces feuillages d'une verdure si belle et si variée, et couvre de vapeurs chatoyantes, comme d'un réseau lointain, toute une perspective enchantée. Il n'y a pas de comté d'Angleterre où l'on trouve plus de valons secrets, ombragés, ouvrant leur sein à la rêverie et offrant des asiles charmans au promeneur. Là, sous ces arcades de verdure, les routes sont plus sinueuses, le labyrinthe des sentiers odorans est plus caché à tous les regards que dans les paysages les plus mystérieux de la Suisse italienne. Comment donc s'étonnerait-on si un collége situé dans une région si poétique a laissé de poétiques souvenirs chez tous ceux qui l'ont habité ? Quelques-uns des plus beaux vers que l'on ait publiés dans le dix-huitième siècle conservent et consacrent le souvenir d'Éton. Gray l'a choisi pour sujet de l'une de ses plus délicieuses odes : Goldsmith, Sheridan, Burke, bien que leur jeunesse ne se soit point passée dans ces solitudes pittoresques que je viens de décrire, ont parlé d'elles avec enthousiasme.

Digitized by Google

Je visitais cette université en 1829, lorsque je vis passer dans une des routes de traverse qui conduisent à Éton une berline fort élégante, dont les portières abaissées laissaient pénétrer le regard dans l'intérieur de la voiture ; un malade se trouvait étendu sur un matelas disposé dans la berline : je pus découvrir sa figure qui était jeune encore, mais pâle ; les chevaux allaient au pas ; on eût dit une procession funéraire à laquelle le mort se donnait la peine d'assister par politesse. Quand la voiture fut arrivée à un endroit où le chemin se rétrécit, le malade se souleva un peu, ordonna au cocher de faire halte, et regarda d'un œil triste les arbres, le sentier, une petite fontaine située sous quelques aunes et une chaumière cachée dans le taillis. Mon regard suivit la berline lorsqu'elle se remit en route ; cette fantaisie du malade m'intéressait malgré moi ; il me semblait que quelque anecdote singulière, quelque roman de la vie privée devaient se rattacher à cette localité ; j'ai toujours été curieux de ma nature, et j'aurais donné beaucoup pour que l'on m'instruisît davantage ; mais la berline commençait à disparaître à mes yeux et à se perdre dans le feuillage. Je devais me rendre chez un de mes amis, propriétaire d'une *ferme ornée*, à deux milles de la ville ; nous nous séparâmes donc, la berline et moi, sans qu'il me fût possible de pénétrer le mystère de ce regard, de cette halte et du regret douloureux exprimé par l'éloquence muette de cette figure mourante.

C'était le 15 juin 1829. Huit jours plus tard, après avoir rempli tous les devoirs et goûté toutes les jouissances d'une généreuse hospitalité, je quittai mon hôte et je me dirigeai vers le collége, où l'un de mes anciens camarades de classe, devenu célèbre par ses connaissances classiques, professait la langue grecque. La journée, dont un brouillard épais et lointain avait précédé l'aurore, semblait devoir être chaude, et je partis de très bonne heure. Après une demi-heure de marche, quel fut mon étonnement de rencontrer, au pied des murs crénelés du collége, une longue procession funéraire ! Tous les professeurs et tous les élèves, vêtus de noir, suivaient un convoi magnifique : ces dernières solennités avaient évidemment pour objet un homme riche et une personne qui avait apartenu à l'université même. Je me mêlai sans affectation à cette longue file de jeunes gens et de vieillards silencieux. Le corps fut déposé dans le cimetière, et quand les derniers rites furent achevés, je cherchai parmi les professeurs celui auquel mon intention était de rendre visite ; il m'accueillit cordialement et me demanda si je connaissais le nom et l'histoire étrange de celui que l'on venait d'ensevelir.

“ Non ; et ma curiosité est d'autant plus excitée, qu'il me semble lire sur toutes les figures de ceux qui ont assisté à cette cérémonie un assez vif intérêt ; d'ailleurs j'ai rencontré il y a quelques semaines, en

Digitized by Google

arrivant ici, un jeune malade qui pourrait bien être précisément celui dont je viens de voir les funérailles.

— Cela est probable. Il n'y a rien de plus étrange en effet que la destinée du pauvre Edouard Camden, que nous venons de perdre : un ancien condisciple, un homme de cœur et de poésie ; c'est son imagination qui l'a tué : je vais vous raconter cela :

Vous savez que toutes nos universités datent de loin, et qu'en leur qualité de corporations, elles tiennent beaucoup à leurs anciennes coutumes. Ces traditions de la féodalité contrastent bizarrement avec la régularité administrative des temps modernes. Ecoliers et professeurs se révolteraient hautement si l'on effaçait de leur charte ces vieilles puérilités. Pour moi, je n'en suis pas fâché ; j'aime que l'on respecte le passé ; c'est un gage de respect pour le présent et pour l'avenir ; ceux qui veulent faire table rase ne me conviennent point. La bûche de Noël est un enfantillage dont je n'admets pas l'inutilité ; j'aime mes aïeux pour que mes petits-fils m'aiment ; vous n'ignorez pas que c'est là une de mes bizarreries. Cambridge et Oxford ont leurs antiquités, leurs usages, leurs titres, leur phraséologie surannée. Éton a aussi ses coutumes.

L'un de ces vieux débris d'usages perdus, le plus dangereux et le plus immoral sans aucun doute, est celui qui autorise tous les écoliers à détrousser les passans à une certaine époque de l'année, et à payer, au moyen de ce brigandage d'un jour, le diplôme de celui de leurs camarades qui, vainqueur dans un dernier concours, va devenir *senior*, seigneur, maître de la doctrine : c'est-à-dire se couronner du dernier fleuron universitaire. On appelle cette coutume *montem*, parce que le héros de la journée, le senior auquel on va payer tribut, en dégraissant la bourse des pauvres voyageurs, conduit ses camarades *ad montem*, sur la montagne (cette colline que vous apercevez là bas, à gauche) ; il plante son drapeau rouge, sa bannière de combat sur cette élévation ; il nomme son lieutenant ; et tous les jeunes gens se répandent au loin, cherchant un voyageur, un roulier, un marchand, un paysan, un chasseur, sur lesquels ils prélèvent sans pitié comme sans honte la taxe sanctionnée par la coutume.

Charles Wywil, cousin d'Édouard Camden dont la tombe est à peine fermée, avait eu de grands succès dans ses études ; dès l'âge de dix-huit ans, il avait obtenu toutes les médailles, franchi tous les degrés qui le séparaient du titre de *senior*. Sa liaison avec Edouard était fort intime, quoique leurs caractères n'eussent aucune analogie, ou peut-être parce que ce défaut de ressemblance les rendait nécessaires l'un à l'autre et augmentait leur sympathie par le contraste. Charles était ambitieux et rusé ; Edouard était rêveur et modeste. L'un se faisait craindre, l'autre aimer. On reprochait à Charles des fourberies, des ruses, même des bassesses ; Edouard était la loyauté, l'honnêteté, la grâce

Digitized by Google

même. On ne pouvait blâmer en lui qu'une facilité d'entraînement, une crédulité presque superstitieuse et une confiance trop naïve. Quand les passions se développèrent en eux, on trouva dans ce nouveau déploiement de leurs âmes le même contraste frappant. Edouard était capable d'amour; Charles pouvait séduire. Dès son adolescence, et pendant que les deux cousins se trouvaient ensemble au collége d'Eton, Charles trouva moyen de lier de secrets rapports avec la fille d'un officier en retraite, pauvre et ne vivant que de sa pension donnée par l'état; une promesse de mariage séduisit la malheureuse Emilie qui devint mère, ne put supporter l'idée de son déshonneur, et termina sa vie par un suicide. On sait avec quelle légèreté la jeunesse traite les événemens de ce genre; Charles, héros coupable de cette aventure tragique, ne fut marqué d'aucun blâme spécial; son cousin lui fit bien quelques reproches à ce sujet; il lui représenta la douleur profonde du père, son isolement dans la vie, et l'atrocité d'une séduction qui sacrifiait à la vanité et au plaisir d'un moment deux existences tout entières. Mais Charles ne tarda pas à reprendre sur son cousin tout l'ascendant d'un caractère fort sur un caractère faible: et quand arriva le jour du *montem*, quand le *senior* futur disposa ses troupes collégiales et prépara l'expédition traditionnelle qui devait payer son diplôme universitaire, ce fut Edouard, en qualité de son lieutenant, qui servit de guide à l'armée et qui fit tous les arrangemens nécessaires.

Il y a quatre ans de cela, c'était vers la fin de mai; je crois voir encore Charles, le front haut, la tête ombragée par ce bonnet universitaire dont la toque carrée et le gland d'or ne manquent pas d'élégance, sortant du collége le drapeau à la main, et suivi de ses jeunes vassaux commandés par Edouard. Les paysans des environs connaissent le résultat d'une cérémonie annuelle dont ils redoutent les effets, et quand le bataillon sacré a fait sa sortie, ils ont soin de se renfermer dans leurs habitations, ou de ne se mettre en route qu'avec deux ou trois pences destinés aux voleurs privilégiés. Le drapeau rouge flotte sur la colline; les ordres sont donnés par le jeune Edouard Camden. Chaque bande reçoit les instructions du lieutenant et sait dans quelles limites elle doit renfermer sa petite juridiction de brigandage. On a préparé d'avance un grand nombre de bourses brodées, portant les armoiries du collége. Voici le signal: on part. Edouard lui-même, laissant sur la montagne le porte-étendard, le héros de la solennité, s'élance dans la direction de ce petit village nommé Wentworth, que vous apercevez là-bas, derrière ce moulin aux eaux bruyantes.

Son expédition fut d'abord heureuse. Il rencontra tour-à-tour une voiture de pair, une charette de paysan et un chasseur qui lui payèrent tribut en riant. Déjà la bourse brodée était à peu près remplie, lorsqu'au détour d'un de ces sentiers qui circulent capricieusement à travers tout le paysage, il rencontre un personnage singulier qu'il contempla

Digitized by Google

curieusement avant de lui adresser sa requête. Cet homme, qui portait la barbe longue et noire pouvait avoir à peu près cinquante ans. Sa grande redingote d'alpaga blanc était retenue et serrée par une ceinture orientale ; un poignard s'y trouvait placé, et au lieu de chapeau, un turban ornait son front. Il avait l'air militaire et marchait d'un pas lent, la tête baissée et le sourcil froncé, comme un homme livré à quelque méditation profonde. Edouard fut d'abord tenté de rire de cette rencontre extraordinaire : il pensa que ce pouvait être un fou, ou tout au moins l'un de ces originaux excentriques si communs dans la Grande-Bretagne. Enfin il se dirigea vers lui, ouvrit la bourse brodée et lui dit de quoi il s'agissait. Le personnage singulier s'arrêta, le regarda fixement et garda le silence. Edouard renouvela sa demande.

" J'entends bien, dit l'étranger en fort bon anglais ; et en appuyant sur chacun des mots qu'il prononçait : c'est pour Charles Wywil ?

— Précisément.

— Un jeune homme qui aspire au titre de *senior*, et dont vous achetez ainsi le diplôme ?

— Vous l'avez deviné, ou plutôt vous le saviez ; dans ce cas vos questions sont inutiles. Donnez ce que vous voudrez.

" Permettez-moi de vous regarder de plus près. A qui ai-je l'honneur de parler ? Est-ce à un jeune homme, membre de la grande famille des bipèdes honorables à laquelle j'appartiens, ou à un pauvre animal chargé de rapporter à son maître et de se mettre en chasse pour lui ? Ne seriez-vous pas par hasard membre de cette race qui fait toujours les volontés des autres ? de cette race qui n'a rien de personnel, de spontané, de volontaire ? N'êtes-vous pas un de ces mortels esclaves qui s'attachent à un autre, ne vivent et n'agissent que par lui ?"

Edouard avait rougi ; la colère et le mécontentement l'agitaient. L'homme qui lui parlait avec cette insolence se servait d'expressions trop choisies et de phrases trop raisonnables pour qu'on le soupçonnât d'insanité : il ne savait trop comment prendre le compliment de l'étranger.

" Vous ne savez pas qui je suis, et peu m'importe qui vous êtes ; payez seulement.

— Payer !

— Oui ; un schelling, un pence, un farthing, tout ce qu'il vous plaira.

— Et à quel titre ?

— C'est la coutume.

— Ah ! c'est la coutume de voler pour enrichir un misérable ! S'il s'agissait de tout autre *senior*, je vous laisserais passer, pauvre fou que vous êtes, votre bourse à la main, et je l'enrichirais d'une ou deux oboles, afin de me conformer à la coutume. Mais Charles Wywil, et

Digitized by Google

vous, Edouard Camden, son cousin, son ami, son esclave, son féal, son laquais, son chien courant, son ame damnée ! Laisser tomber un seul farthing dans votre caisse, oh ! non pas ! je vous connais trop bien !

— Vous me connaissez ?

— Je connais et vous et votre destinée, et celle de votre ami, et votre vie et votre mort, cent fois mieux que vous-même.

— Grand astrologue ! s'écria Edouard, en riant aux éclats. En effet, vous portez le costume du métier et vous devez en avoir approfondi la science. Il ne faut pas être sorcier, mon cher voyageur, pour voir que le grimoire vous est familier, et que vous causez tous les soirs avec le diable.

— Ne riez pas, jeune homme ; tout cela est vrai.

— Ecoute, sorcier ; si tu veux me dire ma bonne aventure, je te tiendrai quitte.

— Belle grâce !

— Je siffle et j'appelle tous mes soldats ; tu sais que les élèves d'Eton font sauter sur la couverture quiconque leur résiste.

— J'ai un poignard ; j'ai servi, j'ai été soldat long-temps ; et je ne serais pas fâché d'enfoncer cette lame dans une poitrine que je connais bien. Mais j'aime mieux terminer l'affaire plus gaîment. Montre-moi ta main, je te dirai ta bonne aventure.

— C'est donc la chiromancie que vous exercez, mon honorable sorcier ? reprit le jeune homme moins rassuré.

— Chiromancie, géotie, théurgie, nécromancie, scyomancie, lécanomancie, gastromancie, captromancie, onymancie, tout ce que vous voudrez. Mais montrez-moi votre main, pauvre enfant !"

Edouard, qui me racontait cette conversation, m'avouait que la figure et la voix du prétendu nécromant, son costume, la solitude du lieu, sa longue barbe et son air de profonde assurance, lui avaient fait une impression assez vive.

— Que voulez-vous que je vous apprenne ? demanda l'homme au costume singulier.

— La destinée de Charles et la mienne ; l'heure de ma mort ; le succès de mon entreprise actuelle ; enfin tout ce qui m'intéresse le plus vivement. Votre science doit vous éclairer à ce sujet ; voici ma main ; je vous écoute, sorcier ! allons, dépêchez-vous."

Il examina pendant quelque temps la main d'Edouard, et lui dit :

" La destinée de Charles et la vôtre sont étroitement liées. C'est un malheur auquel vous n'échapperez pas : vous serez sa victime et son esclave ; il vous déshonorera ; vous aurez honte de lui, et la tache qu'il aura imprimée sur votre vie ne s'effacera jamais. Il mourrra sous le coup d'une condamnation infamante. Si vous avez une femme, il la séduira ; une maîtresse, il vous l'enlèvera. Voilà l'homme pour lequel

Digitized by Google

vous faites aujourd'hui le métier de voleur. Vos deux astres sont unis; vos deux étoiles sont jumelles; et la vôtre, pâle, faible, souffrante, subira l'influence malheureuse de l'astre supérieur et criminel auquel Dieu a voulu l'accoupler.

— Mais vous me dites là des choses horribles: que vous a donc fait ce pauvre Wywil?

— Il vous traitera plus mal que moi.

— Sorcier, vous n'êtes pas consolant; est-ce que vous connaissez Wywil?

— Je connais tout; la souffrance m'a tout révélé. Voulez-vous en savoir plus long?

— Ma foi, ce que vous m'apprenez est médiocrement gai; mais c'est égal: allez toujours. Vous êtes un bizarre personnage.

— Vous mourrez avant quatre ans: vous ne dépasserez pas le 30 juin 1829: vous mourrez en maudissant Charles Wywill.

— Et mon mariage?

— Tant que vous serez lié avec Charles, le malheur vous suivra. Adieu, mon pauvre brigand, j'ai pitié de vous."

Le nécromant tourna le dos au jeune homme et s'en alla. Edouard conserva une impression très profonde de cette conversation extraordinaire qu'il raconta sommairement à ses amis et à Charles, mais dont il ne confia les détails qu'à une ou deux personnes; à moi, entre autres, qui connaissais sa famille, et qui, malgré mon titre de professeur, avais obtenu sa confiance. Je fis quelques recherches et quelques questions, qui ne me laissèrent pas douter que le prétendu nécromant ne fût le père d'Émilie, ancien colonel, que la mort de sa fille avait frappé d'un désespoir incurable, et que l'on voyait souvent se promener, vêtu d'habits étranges, dans les environs du collége. J'essayai de consoler le jeune Edouard, qui, depuis cette rencontre, était devenu mélancolique, et dont l'esprit semblait se complaire et se reposer avec douleur sur les pensées superstitieuses que les paroles du colonel avaient fait naître. Il semblait en rire avec moi et tourner en plaisanterie ses propres craintes; mais il ne tardait pas à retomber dans une rêverie assez sombre que ses camarades remarquaient. On l'appelait au collége la *victime du nécromant.*

Au surplus, le père d'Emilie semblait avoir reçu de la douleur et de l'expérience du monde une partie de l'instinct prophétique et de la seconde vue que lui-même s'attribuait. Cet instinct n'est, à vrai dire, que la connaissance de l'humanité. Si nous calculions bien, si nous savions suivre avec exactitude la courbe géométrique que doit nécessairement décrire le caractère d'un homme, il nous serait facile de prédire sa vie future. Les inclinations de Charles Wywil s'étaient développées avec assez d'énergie et de franchise pour que l'on prophétisât, sans crainte de se tromper, l'avenir qu'un tel début lui réservait.

Digitized by Google

Une infidélité grave, dont un de ses camarades fut victime et dont on ne put donner contre lui de preuve évidente, irréfragable, mais dont tous ses condisciples eurent la conviction morale, le rendirent l'objet d'une animadversion si générale et si prononcée, d'un dégoût si profond, qu'il lui fut impossible d'achever le cours complet de ses études. Ambitieux et pauvre, il entra dans le monde avec des désirs de fortune et de crédit, avec une soif d'honneurs, de jouissances et de considération, que nul scrupule ne retenait, et que ses antécédens rendaient plus ardens encore. Imaginez avec quelle douleur Edouard Camden vit se dessiner et se développer le caractère et le destin de son ami. Il lui écrivit lettre sur lettre; il lui prêta de l'argent, dans l'espoir de l'arracher aux séductions de la cupidité, de l'ambition et des plaisirs.

Charles, mêlé aux bruyantes intrigues, aux jouissances étourdissantes de la capitale; Charles, devenu joueur, dandy, homme à la mode, littérateur, et essayant de soutenir, à force d'industrie, l'éclat dont il voulait s'entourer, résistait à toutes les prières du jeune Edouard, qui, sorti de l'université, se destinait à la carrière du barreau. Je vous ai dit que la superstition avait pris beaucoup d'empire sur l'intelligence, d'ailleurs fort distinguée d'Edouard. On peut unir une grande capacité à beaucoup de superstition ; je citerai à l'appui de cette assertion les noms de Bonaparte et de César, de Byron et de Tasse; enfin celui du philosophe et du poète Gœthe, qui, admirateur passionné de Voltaire, n'entreprenait rien le 25 février, et couvrait soigneusement un almanach placé sous une cloche de verre, afin de distinguer facilement certains jours qu'il regardait comme néfastes et funestes à ses entreprises.

Quoi qu'il en soit, la prédiction du nécromant était restée gravée dans l'imagination de ce pauvre Edouard ; quand il eut sacrifié plusieurs centaines de livres sterling au désir de remettre son ami dans la bonne route et qu'il le vit enfermé dans le Marshalsea, puis exilé de la bonne société après avoir été chassé du collége et expulsé de sa maison par ses créanciers, il ne douta plus que sa propre vie ne fût aussi nécessairement condamnée que celle de Charles. Une intrigue amoureuse dans laquelle ce dernier fut son rival, et son rival heureux, fit entrer plus profondément encore cette conviction dans son âme. Enfin Charles, sans ressource, déshonoré, bronzé par la vie déréglée qu'il avait menée jusqu'alors, fabriqua de fausses lettres de change, les endossa du nom de son ami Edouard Camden ; et ce dernier se vit obligé de comparaître devant un tribunal criminel, sous le poids d'une condamnation infamante.

Il n'eut pas de peine à se disculper ; mais un mariage honorable, dont l'espérance faisait tout son bonheur, manqua par suite de cette malheureuse affaire ; et une maladie de langueur vint s'emparer du pauvre jeune homme qui ne douta plus que le 29 juin, époque fixée par le nécromant, ne fût le terme fatal de sa propre vie. Son imagination,

Digitized by Google

frappée de cette pensée fixe et dominante, ne lui laissa plus de repos; de continuelles insomnies achevèrent de dessécher en lui les sources de l'existence, et les médecins ne conservèrent aucun espoir de le sauver. Quelques semaines avant le terme fatal, il voulut revoir Eton, et le sentier où le nécromant lui avait parlé, et le lieu même où cette conversation fatale avait décidé de son sort.

" C'est là même que je l'ai rencontré, m'écriai-je; c'est lui, dont la tête pâle et amaigrie m'a inspiré une compassion si profonde.

— En effet, Edouard Camden a expiré dans les murs mêmes du collége, au milieu de ses anciens camarades, le 20 juin, c'est-à-dire neuf jours avant le terme que le colonel lui avait assigné.

Digitized by Google

La Revue Française.

Vol. 4. OCTOBRE, 1835. No. 6.

GERTRUDE DE WYOMING.

Thomas Campbell est encore un écrivain fort remarquable à côté de Byron et des noms les plus célèbres d'une époque brillante de la littérature anglaise. Ce poète, aujourd'hui vivant, est peut-être le premier qui, en Angleterre, ait réuni à une inaltérable pureté de style, une grande originalité de pensée et d'expressions. Ses ouvrages réunissent très souvent à l'harmonieuse élégance des productions de Pope et de Goldsmith, la grâce naïve de quelques poètes des lacs, et les énergiques créations de l'auteur de Childe-Harold. Outre le poème des *Plaisirs de l'Espérance*, qui a été traduit en français, on doit encore à la plume de Campbell celui de *Théodoric*, et quelques morceaux lyriques fort admirés. *Gertrude de Wyoming* est sans aucun doute l'œuvre qu'il a travaillée avec le plus de soin, et où l'on rencontre à un haut degré les divers genres de mérite qui le distinguent. Campbell s'y montre peut-être trop poète lyrique : les transitions y sont brusques ; l'action en est fort négligée ; mais malgré ces défauts, qui sont d'ailleurs en partie inhérens au rhythme qu'il a adopté, ce petit poème ferait encore honneur à tel poète, quelque grand et de quelque pays qu'il fût. M. Amédée Pichot, excellent juge en cette matière, parle ainsi du poème de Campbell dans son *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse :* " Gertrude, dit-il, est un sujet presque pastoral qui demandait peut-être plus d'abandon et de naïveté. Tel qu'il est, le poème de Campbell offre d'admirables oppositions: les grandes scènes des paysages américains y contrastent heureusement avec la vie patriarcale des colons ; l'esquisse majestueuse du vieux *Oneyda*, et son éloquence sauvage, sont en harmonie avec les montagnes, les vieilles forêts et les lacs de sa terre natale ; il serait digne de prendre place à côté de Chactas. Son caractère est moins développé que celui de l'amant d'Atala ; mais sa physionomie a quelque chose de plus ferme et de plus local, parce qu'il n'a pas été, comme Chactas, à demi civilisé par le contact des habitans d'Europe. L'enfance et l'amour de Waldegrave et de Gertrude rappellent malheureusement le groupe ravissant de Paul et Virginie ; mais Campbell n'a fait qu'un croquis de ce qui forme un tableau si dramatique chez Bernardin de Saint-Pierre."

Digitized by Google

La scène et les incidens de ce poème se rattachent aux guerres de l'indépendance américaine, et en particulier à la destruction de Wyoming, en Pensylvanie, qui eut lieu en 1778, à la suite d'une incursion d'Indiens du parti anti-républicain. Tous les témoignages des historiens et des voyageurs s'accordent à présenter cette petite colonie naissante comme remarquable par l'hospitalité et les mœurs patriarcales de ses habitans, la beauté du pays et l'admirable fertilité de son sol.

PREMIÈRE PARTIE.

O Wyoming, asile charmant des rives de la Susquehanna! bien que la fleur des déserts croisse sur tes habitations ruinées, et que les poteaux noircis de tes cabanes soient des témoins douloureux des malheurs qui ont accablé tes fortunés habitans, tu fus jadis le plus joli des villages qui voient sortir le matin du sein des flots de l'Atlantique. Charmantes retraites! pourrais-je rappeler votre bonheur passé, et faire revivre avec vos bosquets détruits cette Gertrude dont la beauté fut la gloire de la Pensylvanie!

Aimable Wyoming! tu ne verras plus tes hôtes paisibles mener paître leurs troupeaux sur le penchant de tes collines, et le pêcheur sillonner ton lac avec un léger canot, jusqu'à l'heure où, appelés aux plaisirs du soir par le son du tambourin, ils venaient à l'ombre de la forêt, se mêler aux danses de tes aimables filles; et toujours l'écho des collines brunissantes leur apportait le son du flageolet s'élevant de quelque habitation lointaine.

Quand le soleil avait disparu derrière les montagnes du couchant, on voyait le flammant voler sur tes lacs, pareil à un météore, et l'agile écureuil se balançant sur les branches des noyers: le chant de l'oiseau-moqueur répondait aux cris partant de la ronde joyeuse: tout, autour de toi, était accent de bonheur et de plaisir. Alors, le daim timide s'avançait sans crainte dans la clairière, semblant prendre part à ces jeux en courbant sa tête gracieuse; puis il regagnait tranquillement sa retraite à travers les forêts.

Wyoming n'avait ouï parler de guerre et de crimes que dans les récits des Européens que l'exil avait chassés de leur terre natale: ici les langues diverses ne faisaient entendre que des paroles amies; un clair ruisseau séparait seul des hommes sortis du sang de l'Europe guerroyante, et l'Allemand aux yeux bleus, oubliant le bruit de la trompette des combats et le fracas des citadelles qui s'écroulent, échangeait son glaive contre la serpe.

Près de lui, un air de sarabande andalouse faisait battre le cœur de

Digitized by Google

quelque autre exilé; — mais qui peut rappeler la patrie sur un sol et des monts étrangers? — L'enfant de la verte Ecosse cherche en vain du regard ses ports où de nombreux vaisseaux trouvent un abri, et ces baies profondes d'où s'élancent des troupes de marsouins; son œil ne revoit plus les buttes solitaires et sépulcrales qui s'élèvent sur la bruyère, et les îles lointaines qui retentissent du bruit des vagues s'engouffrant dans le Corbrechtan.*

Hélas! pauvre Highlander! quelle cruelle nécessité, quelles déplorables discordes t'ont forcé de dire adieu à tes chères montagnes! mais du moins tu as trouvé ici un foyer plus tranquille, et le breuvage natal qui porte encore dans ton sang généreux la chaleur et la gaieté est dû à la semence que tu as transplantée avec toi!—C'est ainsi que de l'Angleterre sont sortis les fondateurs d'un empire encore à naître, et qu'ils ont planté sur le sol américain l'arbre de vie — l'arbre de la liberté!

Ici l'on ne rencontrait point, comme au milieu d'une grande cité, les extrêmes de la vie, le luxe à côté de l'indigence. La justice n'y faisait point retentir sa voix terrible; elle ne lavait pas dans le sang la faute d'un malheureux, et ne retenait point un captif dans une tombe vivante. Un vénérable colon, chéri de tous, suffisait seul là où l'innocence était encore dans sa fleur: Albert était chargé de régler les rares différens qui pouvaient s'élever dans ce tranquille séjour, et rendait la justice sous son toit patriarcal.

Que le front de ce vieillard était noble et serein! quelle douce chaleur brillait dans son regard, où se peignait une âme aussi éloignée de la faiblesse qu'inaccessible à la passion! et si, à travers ce calme fruit de la pensée, des traits pleins d'expression et de noblesse trahissaient une âme autrefois impétueuse, c'était là un feu terrestre qui disparaissait devant les rayons d'une noble intelligence, comme les flammes de l'Etna s'évanouissent en présence du jour naissant.

Je laisse à d'autres le soin de dire les merveilles d'une nature presque vierge; mais les scènes familières de la vie n'ont-elles point aussi leur prix, et ne se trouve-t-il pas dans des réalités moins brillantes des sujets dignes d'attirer nos sympathies? — Jeune, innocente, le front embelli d'une chevelure partagée sans art, une douce créature enchantait la demeure d'Albert et faisait les délices de sa promenade du midi: c'était sa fille unique.

---

* Le Corbrechtan ou Corybrechtan est une cataracte ou tournant d'eau qui se trouve sur la côte occidentale de l'Ecosse, dans l'une des Hébrides; le bruit que font les eaux qui s'y précipitent, s'entend de très loin, et ressemble beaucoup à celui que produirait la marche d'une multitude de chariots.

Digitized by Google

L'incarnat de la rose brillait sur les joues de Gertrude ; car, bien qu'elle fût née sous ces ombrages, son père avait quitté l'Angleterre pour venir chercher l'indépendance dans le monde occidental. Il ralluma dans ces lieux son foyer domestique, et y trouva pendant longtemps le bonheur ; mais une cruelle infortune vint enfin troubler ce destin paisible, et jeter le vide dans son cœur délaissé — ; mais alors sa compagne n'était plus, et Gertrude recevait sur les genoux d'un père les caresses que ne pouvait plus lui donner celle dont elle avait reçu le jour.

Inutilement dirais-je à ceux qui ont éprouvé les douces émotions de la paternité, combien cette tendre fleur qui croissait sous les yeux d'Albert vint rendre de vie à son cœur desséché ; quel charme elle jeta sur ses jours depuis l'instant où il la voyait se livrer à des jeux enfantins autour de sa demeure, jusqu'à l'époque où, devenue plus grande, les aimables qualités de son âme, de jour en jour plus séduisantes, lui apprirent que ses soins n'avaient point été stériles.

Comment décrire ces mille charmes que l'enfance répand autour d'elle sans le savoir, et peindre l'émotion d'Albert lorsque sa fille bégayait sa prière dans ses bras et appelait la bénédiction du ciel sur son père et sur toute la race humaine ; ou bien, lorsque, appuyée sur ses genoux, elle lisait un conte merveilleux dont le bon Albert lui expliquait le sens moral après s'en être amusé avec elle ! C'est ainsi que Gertrude avait passé ses premières années, et déjà neuf printemps brillaient dans ses beaux yeux bleus.

Dans une belle et douce matinée d'été, le père et la fille voient une pirogue s'avancer à la hâte vers le rivage ; un Indien au teint noirci en sort et se dirige vers leur demeure. Des plumes rouges s'agitent sur son front, et des bracelets sont attachés à ses bras ; l'Indien aide dans sa marche un jeune garçon dont le teint et les habits appartiennent à l'Europe, et qui, près de son guide, semble le matin amené par la nuit.

L'enfant ne portait point sur ses traits l'insouciance ordinaire à son âge, et ses joues avaient perdu leur doux sourire.—Bientôt le guerrier Oneyda arriva près d'Albert ; alors s'appuyant sur son arc détendu, et posant une main sur la tête de l'enfant, il présenta le collier d'union *. " Paix à toi, dit-il, les sentiers de l'amitié ont conduit ici mes pas ; reçois de mes mains ce faible nourrisson, entoure-le de tes soins, protège l'oiseau qui n'a point encore de plumes et dont la mère n'est plus.

* Les Indiens de l'Amérique du Nord, lorsqu'ils se présentent en amis devant un étranger, ou qu'ils veulent conclure un traité d'alliance, offrent toujours un collier ou chapelet de wampums. Ces wampums sont de petits coquillages de diverses couleurs enfilés comme les grains d'un rosaire, et qui forment la monnaie courante des peuplades indiennes.

Digitized by Google

“ Chrétien ! je suis l’ennemi de ton ennemi, et nos wampums ont été reçus par tes frères. A peine y a-t-il trois lunes que nous lançâmes nos pirogues sur le Michigan pour la chasse du bison, et que nous avons planté de nos mains vraies et fidèles le rameau de paix avec les Hurons; mais les serpens se nourrissent dans le sein de cette race, et quoique des paroles d’amitié sortissent de leur bouche, l’arbre sacré de la concorde s’abattit sous leur tomahawk !”

“ Au moment où, campés sur les bords du lac lointain, nous nous livrions paisiblement au sommeil, le cri de guerre d’Aréouski nous réveilla en sursaut ; un ennemi placé en embuscade assaillait le fort de ta nation, et des cris de vengeance arrivaient à chaque instant à nos oreilles à travers les ondes. Long-temps la bannière de ton pays se fit voir sur le rocher, et votre tonnerre envoya au loin la mort ; mais à la fin on ne vit plus que les ténèbres, comme si une averse de sang eût apaisé la soif des combattans.

“ Bientôt l’obscurité disparut ; la tour s’éleva dans les airs comme une torche destinée à éclairer le ciel ; et pendant qu’il s’en échappait une pluie de cendres, nous entendîmes d’effroyables lamentations. Ainsi, quand le méchant Manitou enflamme dans sa colère les bois de l’Ohio, en vain la panthère cherche en grinçant des dents un endroit par où elle puisse fuir, et hurle au milieu d’un cercle de feu : hélas ! nous atteignîmes trop tard ces Hurons cruels, et notre vengeance fut inutile.

“ Mais de même que le renard succombe sous la dent du chien de chasse, ainsi leurs plus fameux guerriers tombèrent sous nos coups. Nous déliâmes d’un arbre, où elle était attachée avec son enfant, une malheureuse mère de sang chrétien. Son époux, le chef de la troupe anglaise, était étendu au milieu de ses soldats égorgés. A peine cette veuve infortunée put-elle sentir notre main libératrice ; elle pencha en sanglotant sa tête sur son fils, et s’évanouit en invoquant le dieu des chrétiens.

“ Nos jeunes filles lui rendirent les plus tendres soins, et la nourrirent du baume de fièvre et du bienfaisant sagamité ; mais elle marchait à grands pas vers la demeure des Esprits, et levant sa tête mourante, elle nous pria de mener son fils à un ancien ami qui le ferait conduire aux rivages d’Angleterre, dans la demeure de sa famille : “ Prenez, dit-elle, cette bague, et portez-la à celui qui se souviendra de notre amitié d’autrefois, en voyant l’anneau de Julie de Waldegrave.

“ Et moi, l’aigle de ma tribu, j’ai pris mon vol avec cette colombe délaissée.” — Le colon s’efforçait de retenir les larmes dont son cœur

Digitized by Google

était navré ; mais ses joues, sa main tremblante, montraient assez qu'il n'accordait pas au jeune étranger une pitié ordinaire, et que son cœur déguisait mal une douleur qu'il n'était pas accoutumé à cacher. " Oh ! reste avec moi, s'écria-t-il, cher pélerin du désert ! image de mon vieil et excellent ami !

" Rejeton d'une famille dont le nom m'est si cher, sois le bien-venu dans ces confins du monde ! Ta mère, étant enfant, jeune et innocente comme toi, fut portée bien souvent dans mes bras ; son aïeul était le compagnon de ma jeunesse. Habitation chérie de ma belle Angleterre, lieux où j'ai goûté tant de bonheur ! je vous vois encore charmans comme dans mon jeune âge : après trente ans écoulés, il me semble que je ne vous ai quittés qu'hier !

" Et toi, Julia, pourrais-je t'avoir oubliée, toi qui fus jadis ma fille bien-aimée, et qui ressemblais alors à ma Gertrude ? Pourrais-je perdre le souvenir de ces temps où, dans la maison de ton père, si pleine de grâce et de gaieté, tu accourais la première à son seuil hospitalier pour m'embrasser au terme de mon voyage ? Hélas ! Waldegrave n'est plus ! et toi, Julia ! la vie a abandonné tes traits charmans, et tes malheurs ont attendri même la tribu des déserts !"

Il dit, et presse l'enfant sur son cœur.—Le guerrier indien prend alors en silence son calumet de paix et la coupe des fêtes ; son œil est impassible comme celui d'une image de bronze. La pitié n'est point étrangère à son âme, mais elle ne l'ébranle pas. Depuis que les vents ont agité son berceau sur les rameaux d'un arbre, il a appris à voir arriver de sang-froid la peine comme le plaisir, et à ne craindre dans la vie que la honte de la peur : c'est un stoïcien des forêts, un homme qui ne connaît point les larmes.

Mais le cœur sauvage d'Outalissi n'était pas inaccessible à tous les sentimens humains. Semblable à un chêne qui a pris racine sur le dur rocher, et se soutient seul au milieu des tempêtes du désert, il méprisait ses maux, quoiqu'il sût compatir à l'infortune des autres ; et après qu'il eut jeté sur son épaule sa peau de loup, et lacé ses mocassines, il adressa un chant d'adieu à l'enfant qui dormait dans la couche d'Albert, et ne pouvait entendre ses paroles affectueuses.

" Dors, enfant, lui dit-il, repose tes faibles membres ; et si, dans la terre des songes, tu rencontres l'esprit de ta mère, dis-lui que la main de l'homme blanc a retiré de ton pied l'épine de la douleur. Moi, je retourne dans nos déserts, où je saluerai l'empreinte de tes petits pieds, et la fontaine près de laquelle je t'apportai à l'heure de midi la tendre chair de la chevrette que mon arc venait d'abattre, et étanchai ta soif avec la rosée renfermée dans le calice du lotus.

Digitized by Google

" Adieu, tendre plante des terres de l'aurore ! Mais si les orages de l'affliction venaient à effeuiller ta fleur, alors reviens près de moi, mon enfant chéri, et je te grefferai sur une noble souche ; la chasse du caïman et du condor du roc deviendra l'un de tes jeux favoris, et, dans le choc des combats, je t'apprendrai à venger ton père, et à réjouir son âme dans les régions célestes en lui offrant le sang des Hurons !"

Après avoir fini ce chant au rhythme bizarre, mais d'accord avec les sensations brûlantes et vraies de la nature, le sauvage voyageur reprit sa route solitaire. Pour lui, il n'avait besoin au milieu des forêts ni de cartes ni de plans de route ; son œil était aussi perçant que celui de l'aigle du désert, pour trouver un sentier à travers les montagnes, les marais et les ravins profonds, ou découvrir au loin, dans les vertes savanes, une hutte amie et hospitalière.

Le vieil Albert le suivit des yeux le long de la vallée ; il le vit mettre à flot sa pirogue et s'éloigner du rivage. Pareille à l'oiseau rouge aux ailes rapides, elle semblait voler au loin ; enfin elle s'enfonça dans les ondes et se perdit sous l'ombre épaisse des forêts. Souvent conduit par un affectueux souvenir, Albert venait au haut du promontoire, semblant chercher au loin quelque voile scintillant aux rayons du soleil ; mais en vain parcourait-il les vagues de son regard impatient, il ne revit plus la barque ni les plumes brillantes d'Outalissi.

SECONDE PARTIE *.

La demeure d'Albert était située au fond d'un vallon qui se terminait sur les bords du fleuve. Elle se dessinait entre deux bosquets dont la douce verdure répandait sur sa pelouse la fraîcheur et l'ombrage. Un ruisseau tranquille ajoutait encore à la douceur de l'atmosphère, et réfléchissait le paysage environnant, comme un miroir placé au fond d'un lit de fleurs. Ce lieu était si ravissant, qu'on eût dit qu'une réunion de fées l'avait formé pour y venir, pendant les nuits d'été, se livrer à leurs rondes joyeuses.

D'autres points de vue appelaient l'œil pensif de la rêverie au-delà du torrent. Vers le soir, les monts Allegany levaient leurs têtes éclairées par les rayons du soleil couchant, et semblaient porter l'incendie au milieu des lacs voisins ; et de toutes parts, au loin, s'étendaient des lieux où le silence n'était troublé que par le travail du castor bâtissant

* Un espace de temps assez considérable s'écoule entre les scènes décrites dans la première partie du poème de *Gertrude*, et celles qui vont suivre. Waldegrave a quitté la demeure d'Albert pour aller rejoindre sa famille en Angleterre ; depuis lors il a visité la plus grande partie de l'Europe, et quelques contrées de l'Amérique : c'est à la suite de ces différens voyages qu'on va bientôt le retrouver.

Digitized by Google

sa demeure sur le rocher, ou par les mugissemens du buffle que l'écho ne pouvait porter à aucune oreille humaine.

Mais la perspective n'était point aussi calme du côté où l'aurore vient couronner les collines : ici tout retentissait du fracas d'un torrent précipitant ses flots blanchis du sommet des montagnes, et qui, à distance, ressemblait au bruit tumultueux d'une ville lointaine. Mais la cataracte adoucissait peu à peu sa voix éclatante, et venait, avec un doux murmure, caresser les bords fleuris du jardin d'Albert.

Ces scènes répandaient leur douce influence sur l'âme de Gertrude, et donnaient à ses yeux tant de gaieté et de charme, qu'ils paraissaient aimer tous les objets qu'ils rencontraient ; et, soit que ses traits brillassent de tout l'éclat de la jeunesse, ou que la mélancolie vînt les couvrir de son voile enchanteur, l'expression de son regard était toujours charmante, et sa gracieuse figure acquérait à chaque instant une nouvelle séduction.

Cette belle et pittoresque habitation autour de laquelle s'agitait un air embaumé, et ces campagnes voluptueuses avaient aussi un bien grand charme pour Gertrude. Jeune enthousiaste des bois ! lorsque les années rapides vinrent donner à ta taille ces contours charmans, je te vois, le matin, gravir lentement les coteaux parés de la noble magnolia, et venir respirer avec délices au milieu de leurs bosquets solitaires et romantiques.

Alors Gertrude pensait à cette Europe qu'elle ne connaissait qu'en imagination, et s'écriait : " Patrie de mon père ! lieux qui virent naître celle dont j'ai reçu le jour ! séjour de parens que je n'ai jamais vus, et dont l'Océan me sépare ! ah ! dites-moi, vous tous qui nous aimez et qui êtes si loin de nous, pensez-vous souvent à vos amis d'un autre monde ? Oh sans doute, ma mère et mon père peuvent réclamer de vous un souvenir ; mais, hélas ! Gertrude n'a point de droit à votre sympathie.

" Et cependant, Angleterre chérie ! quand je rencontre ton nom dans les récits des voyageurs, ou dans les chants des poètes, puis-je m'empêcher de désirer de voir et d'embrasser ceux que ma mère connut et aima, et sur les traits desquels je pourrais peut-être rencontrer quelque chose d'elle ? Oh ! ma mère, avec quel respect et quelle vénération mon cœur saisirait ton image sur la figure de ceux auxquels les liens du sang t'ont unie, et que je serais heureuse de retrouver en eux celle que j'ai vue si peu de temps !"

Cependant Gertrude ne soupirait point après des plaisirs étrangers ; toute sa tendresse était pour son père, et sa principale occupation

Digitized by Google

d'éloigner les soucis de sa tête vénérable. Aussi rentrait-elle dans sa demeure, après avoir orné son front d'une fraîche couronne, tandis que le daim sauvage faisait encore jaillir les gouttes de la rosée matinale ; alors que le pêcheur recommençait son chant vif et joyeux, et que le renard regagnait son gîte à travers les forêts plongées encore dans l'ombre du côté du couchant.

Dans un endroit écarté se trouvait la grotte profonde et solitaire où Gertrude venait souvent relire un auteur chéri ; la tradition n'a pas transmis le nom de ce rocher ; peut-être les enfans de l'Inde y avaient-ils autrefois renfermé la cendre de leurs pères, ou adressé leur prière au grand Esprit : — ces rocs élevés semblaient l'œuvre de l'art humain, et les lichens jaunes dont ils étaient couverts les faisaient ressembler à des créneaux vus au clair de la lune, ou à des tours rongées par le temps.

Sur le sommet de la grotte le vieil aloès étendait en amphithéâtre ses branches odorantes ; et tout le bosquet, comme animé d'une vie instinctive, balançait son vêtement aux mille couleurs. Tantôt il semblait silencieux et immobile ; puis il recommençait à s'agiter avec un faible murmure semblable au frémissement qui se fait sentir le long des ailes d'une cathédrale, au moment où l'orgue va commencer un chant majestueux.

C'était dans ce vallon solitaire que Gertrude, à l'approche du midi, venait s'asseoir sur un siége de fleurs que la nature semblait avoir préparé pour elle ; puis, la tête penchée, et son beau bras appuyé sur une légère éminence qu'ombrageait un palmier, elle ouvrait sur ses genoux ce livre qui peint si bien le cœur humain : seule elle parlait et souriait avec Shakspeare, ne redoutant aucune visite importune qui pût la faire rougir d'un rire imprévu ou arrêter de douces larmes.

Le bosquet n'avait pour hôtes que la colombe solitaire murmurant de temps en temps de tendres plaintes, ou bien ces colibris enchantés qui déploient dans leur vol les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. Cependant des pas se firent entendre tout-à-coup dans son abri le plus secret ; c'étaient ceux d'un jeune étranger : il paraissait être né dans les climats de l'Europe, mais les feux de l'équateur avaient brûlé ses joues, et les vents de la Californie imprimé leur trace sur sa poitrine.

Il marchait près de son coursier, dont les rênes flottaient négligemment sur son bras, et avait pu admirer un instant les traits charmans de Gertrude, avant que l'oreille de celle-ci eût été alarmée par le bruit des feuillages qui couvraient la terre. — Elle leva la tête, et aperçut cet inconnu, dont les traits et la stature offraient un mélange gracieux de la

Digitized by Google

jeunesse et de l'âge mûr : il portait le costume espagnol, et une plume ondoyante ombrageait son front plein de noblesse et de fierté.

L'étranger s'enquit de la demeure d'Albert, que Gertrude lui montra derrière le taillis. La fille du colon ne tarda pas à l'y suivre, et ce ne fut pas sans plaisir qu'elle trouva le vieillard et le jeune voyageur conversant joyeusement ensemble, et qui semblaient heureux de leur nouveau rapprochement : l'étranger parlait fort bien la langue d'Albert.

Comme le père et la fille écoutaient avec attention les récits chaleureux du jeune homme, et l'histoire de ses nombreux voyages, où il retraçait les aspects variés et les diverses coutumes de l'Europe ! Tantôt il leur peignait les tranquilles montagnes de la Suisse, tantôt il les menait dans la romantique Espagne : ici c'étaient les brillantes et fraîches campagnes de la France, là les palais et la civilisation de la douce Ausonie ; et sa bouche décrivait avec autant de grâce les scènes champêtres, que toutes les pompes et les magnificences des habitations humaines.

Quittant ensuite ces scènes d'une civilisation avancée, il parla des lieux où la nature déploie toute sa sauvage grandeur. Il traversa les déserts ; puis, s'arrêtant près de la tombe d'un ancien cacique, il crut revoir encore le conducteur du lama gravissant les montagnes du Pérou, et ces belles solitudes dont le silence n'est troublé que par le cri de la cigogne qui parcout des forêts sans bornes, ou par le balancement du pont de roseaux jeté au travers d'un précipice, et que l'ouragan de l'Eldorado vient heurter avec violence.

Charmé de l'amabilité de son hôte, le bon vieillard l'accable de questions, et trouve toujours les réponses trop courtes : mais Gertrude en le regardant ne sait pourquoi un trouble étrange retient sa langue captive. — " Tu as été en Angleterre, dit le colon, et peut-être as-tu entendu prononcer le nom d'un jeune orphelin — triste souvenir ! Quand le fort de notre frontière tomba sous les coups des Indiens, un innocent. . . le fils d'un soldat. . . seul il fut épargné, et conduit à moi qui l'aimais comme mon propre fils.

" Ce jeune Henri Waldegrave ! qu'elles me furent douces les trois années qu'il passa dans cette retraite ! mais il me devint encore plus cher, lorsque, au moment de ses adieux, il arrosait de ses larmes ma fille et moi. C'est en se séparant de toi, Gertrude, que son jeune cœur succomba sous l'amertume du chagrin : mais sa famille le redemandait, et nous l'arracha à peine âgé de douze ans. Je n'ai pu encore me consoler de sa perte."

Le voyageur cache son visage, mais il n'a pu dérober une larme et

Digitized by Google

un sourire qui se combattent sur ses joues. — " Oh ! parle, mystérieux étranger, s'écrie Gertrude. — Ah ! c'est lui ! c'est lui-même ! je le reconnais ! c'est Waldegrave qui vient nous parler de Waldegrave !" — La joie d'Albert éclate dans ses paroles ; mais Gertrude tombe muette sur le sein de son père, et Henri les serre tous les deux dans ses bras : jamais groupe plus divin ne parut dans ce triste monde.

" Me pardonnerez-vous de ne vous avoir point dit mon nom, et de m'être montré à vos yeux sous ce déguisement. Je n'osais m'informer de vous dans le voisinage, de peur d'apprendre quelque cruelle nouvelle, et de trahir toute ma faiblesse devant des regards étrangers. Car si je n'eusse point retrouvé ma Gertrude et mon père, je voulais ne rendre que vos tombes témoins de ma douleur : inconnu, les arroser un seul jour de mes larmes, puis les quitter à jamais.

" Mais vous vivez, vous êtes heureux, et je ne saurais blâmer dans vos traits si chers la main changeante du temps ; car ici, elle a encore ajouté à la majesté d'un front vénérable, et je revois ma Gertrude dans tout l'éclat de la beauté. Vos cœurs, j'en suis sûr, sont toujours les mêmes, ils ne peuvent changer. Oui, c'est ainsi que vous me regardiez quand mon pauvre guide, que je n'ai plus revu, amena l'orphelin près de vous. — Mais ne pleurons point, mes amis, dans un beau jour.

" — Est-ce toi, ou bien ne serait-ce qu'un rêve ? Ah ! Waldegrave, nous quitteras-tu encore ? non, tu ne le feras point, toi qui nous es plus cher que rien au monde, que même tu ne nous l'étais autrefois ! Je ne veux point te faire oublier le pays de ton père ; mais nous l'aimerons ensemble, et, nos mains entrelacées, nous parcourrons encore ces lieux où notre enfance a laissé tant de souvenirs."

Le lendemain, sous un berceau paré de fleurs blanches comme les étoiles qui s'enfoncent dans la voûte du ciel, où tout était parfum et harmonie, et portait la joie au cœur, aux oreilles et à la vue ; là, amour, deux bouches vinrent sceller tes plus doux liens ! ce fut en écoutant ces accens de lèvres chéries, que Gertrude cacha sur son sein des yeux ravissans d'expression et de langueur :

" Fleur de ma vie, lui disait-on, fleur charmante et solitaire, que je préfère dans ces lieux déserts et dedaignés à tout ce que la fortune pourrait mettre à mes pieds d'honneurs et de magnificence, ne détourne point de moi ton haleine plus douce que tous les parfums du ciel ; donne-moi ton amour qui m'est mille fois plus cher que toutes les richesses dont reviennent chargés les vaisseaux quittant les mers de l'Inde."

La demeure d'Albert vit réunir les deux amans, bien plus heureux

Digitized by Google

sous son ombrage que sous les plus magnifiques lambris, lorsque çà et là une étoile solitaire étincelait dans l'azur foncé du firmament, et que le silence du soir répandait dans l'âme un calme ineffable. Jamais hymen n'eut des voluptés plus douces et plus saintes ; jamais lune n'éclaira de ses rayons deux êtres plus tendres et plus unis.

TROISIÈME PARTIE.

Amour ! c'est dans ces déserts que tu as voulu réunir le bonheur le plus tranquille aux plus vifs transports. Ici ton empire est plein de charmes, et tu es véritablement un dieu. Qui pourrait maintenant attrister un paysage ou limiter des promenades animées par une joie sans bornes ? Coulez, jours pleins de délices, et que, ravis dans une céleste extase, leurs cœurs nourrissent une affection qui n'ait point de fin !

Durant trois lunes, bien courtes, hélas ! ils parcoururent ensemble les bosquets et les fraîches savanes. Gertrude se plaisait à revêtir le costume indien, et son beau front ombragé de plumes brillantes, elle marchait près de son jeune époux, qui, à son tour, avait chaussé les mocassines. Mais s'ils étaient vêtus en chasseurs, ce n'était point pour poursuivre le chevreuil dans les profondeurs de la forêt ; ils ne voulaient que respirer l'air embaumé du ciel, et loin de tout témoin, venir se redire leur amour.

Quoique souvent leur chien joyeux attirât leurs regards vers le faon timide ou l'oiseau sauvage qui agitait ses ailes avec bruit, quel être en présence de l'amour eût pu condamner à un éternel silence ces avant-coureurs du printemps, et retirer du ruisseau des victimes palpitantes ? Non, la crainte n'éloignait pas les aimables habitans du bocage ; nourris par la main de Gertrude, ils embellissaient de leur voix ses promenades solitaires, et animaient les ombrages témoins de son amour et de ses premiers sermens.

Quelquefois des labyrinthes, dont eux seuls connaissaient les détours, les conduisaient à une clairière enchantée qu'une couronne de côteaux semblait séparer de tout l'univers, et que les pins environnaient d'allées nombreuses. Là, s'ils s'abandonnaient à un délicieux silence, c'est que leurs âmes succombaient sous l'extase du bonheur, et quittaient, pour se réunir plus étroitement, leurs liens corporels.

Charmantes illusions de la jeunesse, embellissez long-temps ces jours d'un bonheur sans mélange ! Mais que sont en réalité les plaisirs mortels, sinon la surface polie de la nappe d'un torrent qui court se briser contre les rochers ! Hélas, mes chants vont donc changer ! il me faut enfin dire, aimable Wyoming, comment tu fus condamné, quoique inno

Digitized by Google

cent, à pleurer sur la cendre de tes charmans bosquets ; comment, en un seul jour, la mort étendit sur toi son voile, et ne laissa plus en se retirant que des troncs noircis !

Triste fut le jour où, poussée par une orgueilleuse oppression, la liberté se leva sur les plaines transatlantiques, non point à la clarté du soleil et avec le sourire du ciel, mais accompagnée des sifflemens de la tempête et entourée de tous les maux qu'enfante la guerre civile.. L'étoile de sa naissance fut la lumière des plaines en feu ; elle reçut son baptême dans des flots de sang anglais répandu par des mains fratricides ; la peste et la famine suivirent la trace de ses pas *.

Cependant avant que la tempête meurtrière eût porté au loin ses ravages, et qu'on eût vu le ciel réfléchir comme dans un miroir des scènes de mort que l'œil ne pouvait atteindre, les tristes préparatifs de cette guerre vinrent cent fois jeter le trouble dans l'âme de Gertrude et remplir d'effroi les rêves de ses nuits. Qu'elles lui semblèrent sinistres les clartés de la forge qui alimente les combats, et que son oreille était douloureusement frappée, lorsque le son aigu du fifre faisait vibrer son appel matinal, ou bien lorsque les roulemens du tambour frappaient au milieu de la nuit l'écho des rues solitaires, et portaient dans l'âme l'image de cruels combats et de plaines ensanglantées.

Ce fut un moment bien cruel pour Gertrude quand elle entendit proclamer l'ordre qui appelait son époux aux combats : — " Ah ! lui disait-elle, ne répands point le sang de tes frères ; allons plutôt chercher le repos sur les rivages de ta belle patrie ! — Je connais ton cœur, ô ma Gertrude, et il ressentirait mon infamie, si je pouvais abandonner la cause sainte de la liberté !

" Et la honte ! la fuite ! Me laisser flétrir du nom de lâche, pour aller dans l'exil cacher des craintes ignominieuses ! Ah ! quand je serais assez vil pour le faire, dis, ma Gertrude, pourrais-tu abandonner ton père que l'amour de sa patrie adoptive doit retenir dans ces lieux ? voudrais-tu que je jetasse l'amertume sur ses dernières années, en le privant d'un enfant qui lui est si cher ?" C'est ainsi que chaque jour Waldegrave cherchait à calmer les tristes pressentimens de son amie ; Gertrude, en l'écoutant, ouvrait encore son cœur à l'espérance, et au milieu de ses larmes, un sourire venait animer les traits pâlis de la fille d'Albert.

La nuit vint, et les trouva conversant encore près de la lampe à la clarté douteuse. — Mais tout-à-coup une voix rauque et inconnue se fait entendre à la porte de leur asile, et, malgré les aboiemens répétés du chien, une forme humaine se dessine dans l'ombre et arrive bientôt

* N'oublions pas que Campbell est Anglais avant tout.

Digitized by Google

près d'eux : éperdue, elle étend les bras et tombe à leurs pieds. Les membres de cet inconnu portent encore l'empreinte de la vigueur ; mais son regard est abattu, et il semble dévoré par la faim, comme un malheureux naufragé qui a erré long-temps sur un rivage désert.

Les regards d'Albert et de ses enfans se lèvent avec surprise sur cet être qu'on eût pris d'abord pour un fantôme : il essayait de parler, mais de ses lèvres pâles et tremblantes ne s'échappait qu'un murmure inintelligible, semblable aux efforts que fait pour crier l'homme endormi : son œil est rouge et caverneux ; enfin le breuvage hospitalier apaisant un peu sa soif ardente, et calmant le tremblement de son corps, il saisit la main du vieux colon, qui en vain cherchait à le reconnaître.

" As-tu donc oublié, s'écrie-t-il en portant sur le groupe immobile un œil de reproche ; oh ! as-tu oublié, guerrier chrétien, le jour où nous vidâmes ensemble la coupe de paix ? Alors cette tête était droite, et cette chevelure entièrement noire, quoiqu'elle ne le cède point à présent en blancheur aux neiges des Appalaches. Cependant, bien que l'âge ait courbé mes reins, et que de cruels ennemis aient entassé sur mon corps le poids de quinze ans de désespoir, amène-moi mon fils, et lui du moins saura bien reconnaître son libérateur !"

Le cœur et les yeux remplis de la plus vive affection, déjà Henri avait étreint son cher Oneyda, et souhaité la bienvenue à son excellent guide. Mais le vieux guerrier avait soustrait sa tête à ses embrassemens ; puis, lui prenant les mains, il contemplait un à un chacun de ses traits. Albert et Gertrude ne pouvaient retenir un sourire devant cette longue et scrupuleuse perquisition. — Mais enfin, un éclair de plaisir vient rendre la vie à la figure du vieillard : " — C'est lui, s'écrie-t-il, c'est mon cher enfant !" et il le presse plusieurs fois contre son cœur.

" Oui, tu me rappelles, les jours brillans où la corde de mon esprit n'était point encore détendue ; alors qu'à travers les bois, les rivières et les embûches des hommes, je te portais comme le carquois sur mon dos, rapide comme le tourbillon des vents en fureur. Alors je ne craignais d'affronter ni les ennemis, ni les dangereuses retraites du tigre, car j'étais fort comme la cataracte des montagnes : et ne te souvient-il pas avec quelle joie nous aperçûmes enfin les huttes des hommes blancs sur le sommet de la dernière colline ?

" Béni soit donc mon chant de mort, puisque j'ai pu te revoir et t'embrasser !" Ces paroles prononcées avec de violens efforts épuisèrent sa faible haleine, mais la famille du colon chercha par un empressement affectueux à calmer l'agitation du vieillard, et l'entoura en bénissant sa

Digitized by Google

tête vénérable. La table hospitalière fut à l'instant placée devant lui, et les belles mains de Gertrude versèrent un baume réparateur sur des blessures que la joie venait de rouvrir.

" Mais est-il temps, s'écria-t-il en se levant et frappant sa poitrine avec douleur, est-il temps de remplir la coupe de joie, quand l'ennemi s'approche, le monstre, le cruel Brandt *, avec sa bande acharnée? Ces yeux ont vu leurs glaives étincelans, et partout sur leurs pas le silence succéder à l'incendie. La coupe où ils boivent est rouge, mais ce n'est point de vin : levez-vous donc, et veillez bien cette nuit, si vous voulez que le soleil vous éclaire encore demain !

" Ne voulant point mettre ma hache aux gages de ce chef féroce, j'ai dû aller le combattre. Exécrable Brandt ! il ne laissa de toute ma tribu ni un homme, ni un enfant ni un seul être qui eût vie : non ! pas même le chien qui gardait le seuil de ma cabane ; il périt aussi dans cette nuit de sang : rien n'échappa ! moi seul je reste sur la terre privé de tout ce que je chérissais le plus ; tout le sang de mes pères est réuni dans ces veines desséchées !

" Mais partez ! réunissez au plus tôt vos guerriers ; car si mes yeux affaiblis n'ont pas été trompés, j'ai vu là-bas au-dessus des cèdres des montagnes de l'est, derrière la baie couverte de pins, des étendards bariolés, et les sommets brillans d'un fort élevé par les hommes de votre nation : les ondes impétueuses vont se briser avec fracas contre son roc et sur ses palissades. Partez donc ! suivez les feux de ses signaux de guerre ; moi, je vais à l'écart attendre l'ennemi et en tirer vengeance."

A peine avait-il cessé de parler, que, pareilles à des étoiles tombantes, les bombes enflammées semblèrent entr'ouvrir au loin la voûte des cieux. L'éclat discordant des rires, des hurlemens et des cris aigus répondait avec une effrayante harmonie au bruit étourdissant des canons. On eût dit que tous les démons s'étaient échappés de leur prison infernale, en entendant un affreux mélange de cris de douleur et de rage, que couvrait à de courts intervalles la voix de l'artillerie du fort, et auxquels se joignaient les sons lugubres s'échappant d'une trompette solitaire comme l'appel de la mort.

Au même instant on vit paraître sur les hauteurs voisines la troupe d'assassins qui semblait portée sur une mer de feu, et abandonnait la tour lointaine dont les cloches muettes racontaient éloquemment cette

* Brandt, à qui quelques historiens donnent une origine européenne, était le chef des Mohawks et des autres tribus indiennes qui dévastèrent cette partie de la Pensylvanie, et y firent preuve d'une férocité sans exemple.

Digitized by Google

nuit de désespoir. — Elle se sentit mourir, mais ne fit entendre aucune plainte, la courageuse Gertrude, lorsque Henri saisit à la hâte ses armes et son panache guerrier ; — seulement un court et vif embrassement. — Mais n'entend-on point le tambour résonner dans la clairière voisine ? hourrah ! hourrah ! leurs frères de la Colombie accourent dans l'ombre à leur secours.

On entendit alors le bruit confus d'une multitude composée d'hommes de toutes nations ; les bosquets retentirent au loin, et au milieu des herbes couvertes de rosée étincelèrent, à la clarté des torches, des armes nues et des javelots. Une troupe de guerriers traînaient des canons de bronze ; derrière eux, l'on voyait sortir du bois une masse de soldats pleins d'audace et de force. A leur tête s'avançait le fier Morave ; l'Espagnol au teint bruni montrait à ses côtés sa coiffure ondoyante ; enfin la claymore highlandaise étincelait sous le plaid de l'enfant d'Ecosse.

Bientôt les sauvages chasseurs de la forêt font retentir la demeure d'Albert du bruit des cymbales et de leurs clameurs guerrières. Réveillé par cet appareil bruyant et joyeux des combats, le vieil Outalissi entonne l'hymne de la guerre en battant la mesure avec sa massue. Il dit les chagrins qui ont déchiré son âme, et comme il brûle de rencontrer ceux qui ont réduit son habitation en cendres pour aiguiser son poignard sur leurs cœurs de pierre, et il sourit en pensant qu'il sera vengé avant que la vie l'abandonne.

Albert, le front pâle, mais entouré d'un calme divin, se lève comme une victime destinée au martyre. Sa main gauche repose sur sa fille chérie ; de l'autre il commande le silence à la foule qui l'entoure avec respect ; puis, l'œil immobile et serein devant les éclairs meurtriers qui remplissent l'air en ce moment, il prie le ciel pour sa malheureuse patrie, et implore même le pardon des hommes de sang qui la désolent.

Les événemens me pressent ; cependant, charmante Gertrude, puis-je ne point dire comme les plus rudes partisans laissèrent tomber sur toi des regards d'amour au moment où ils se mettaient en marche pour gagner le fort lointain, et les murmures d'admiration qui circulaient dans leurs rangs à mesure qu'ils t'enveloppaient de leurs replis protecteurs ! Pleine de reconnaissance, tu les accompagnais de ton doux regard et répandis quelques larmes en leur adressant un maternel adieu.

La troupe confédérée s'était avancée d'un pas rapide ; déjà elle était près du fort qui semblait lui souhaiter la bienvenue, et qui, pareil à un porte-drapeau gigantesque, jetait un défi dédaigneux à toutes les forces

Digitized by Google

des Indiens. Au-dessous, des remparts au front audacieux percé de larges embrasures et couronné d'une artillerie formidable, des frises et des ouvrages avancés, formaient comme un diadème autour de ce rocher couvert de mousse. Au haut de la forteresse se tenait en ce moment un groupe de soldats qui portait ses regards au loin.

C'était une scène de mort, où se confondaient des torches enflammées, des armes et de blancs pavillons, et où la trompette guerrière semblait présider à une horrible destruction. C'était là que, tout à l'heure, triste spectatrice des malheurs de son pays, l'aimable Gertrude avait laissé tomber sa tête et placé ses mains serrées sur l'épaule de Waldegrave, qui l'entourait de son bras et cherchait à éloigner les alarmes que lui révélaient les battemens précipités d'un cœur chéri.

Mais ce moment de calme dura bien peu ; il fut triste et court comme l'heure qui précède l'adieu que l'on fait à des lieux aimés. — Hélas ! qui aurait pu croire qu'à la vue même du fort où brillaient des armes et flottaient des bannières amies, les pas de l'Indien oseraient se faire entendre ? Cependant, plein de la soif du meurtre, un ennemi caché fait briller tout-à-coup dans le bois voisin son œil de serpent ; il lance une volée de flèches, et Albert, le vénérable Albert tombe sans vie aux pieds de ceux qui l'entourent !

Dans une horrible agonie, Gertrude se jette sur le sein glacé de son vieux père ; mais le sang qui la couvre ne s'échappe point seulement de la blessure du vieillard, et sa fille, frappée en même temps que lui, est recueillie mourante dans les bras de Waldegrave :—" Ne pleure pas, dit-elle, ô mon bien-aimé, ô toi qui vas survivre à Gertrude, et sur qui seul pourra tomber désormais la pitié du ciel ; je sens à peine ma blessure, mais te quitter, hélas, c'est bien mourir !

" Ah ! retiens encore un moment par tes douces caresses ce souffle de vie qui m'abandonne, et quand mon cœur aura cessé de battre, tâche de te consoler en pensant que tu as été pour moi toute affection, et un ami comme il s'en trouve peu dans ce monde. Oh ! quand je ne serai plus, que le ciel calme tes angoisses avec le souvenir de notre bonheur passé, et les espérances d'une foi immortelle !

" Cher Henri, ne te détourne point de moi au moment où je vais t'être ravie ; retiens tes sanglots en présence de ces lieux où mon bon père te pressa sur son cœur, et où Gertrude crut errer avec toi comme avec un ange, dans les bosquets de la paix, pensant que son son sort était jeté dans le ciel ; car notre amour ne ressemblait pas aux affections terrestres. Ah ! faut-il que nous soyons séparés à jamais ! non, je t'aimerai encore quand la mort aura placé sa main sur mon cœur.

Digitized by Google

" Il me semble que j'eusse quitté cette terre avec moins de regrets, et toi-même qui m'es plus cher que tout au monde, si j'avais pu seulement sourire à la naissance d'un tendre gage de notre amour. Mais aucun être chéri ne viendra, en entourant ton cou de ses bras, te rappeler les traits de la pauvre Gertrude. Et cependant quand les derniers battemens de mon cœur se font sentir, quand mes lèvres se posent sur la coupe de la mort, je suis encore heureuse, âme de ma vie, car je meurs en te regardant."

Les lèvres de Gertrude devinrent immobiles! mais leur expression douce et suave semblait encore révéler un amour qui ne pouvait s'éteindre, et la main de son époux était toujours retenue sur un cœur qui ne pouvait plus la sentir : cœur où habitait la plus ardente affection ; traits charmans qui peignaient une âme encore plus belle ! Henri, agenouillé, contemplait ce corps sans vie, dans le silence du désespoir, entendant autour de lui des paroles affectueuses, mais n'en comprenant point le sens.

Car alors une foule affligée venait déplorer la perte de leur juge et de sa fille : au milieu de tristes rites, s'élevaient des chants où étaient célébrées les vertus de ceux que la mort n'avait pu séparer. Émus par cette scène et cette musique funèbre, tous les assistans répandaient des larmes. Des guerriers intrépides appuyés sur leurs glaives, cachèrent leurs yeux humides au moment où passaient les cercueils qui renfermaient ceux qu'ils aimaient, tandis que l'âme plus impressionnable des femmes laissait éclater au dehors la douleur dont elle était remplie.

Enfin la corne lugubre fit retentir son dernier adieu sur la tombe de l'honneur et de la fidélité. Incliné dans la poussière, le malheureux Waldegrave cachait son visage éperdu ; son guide sauvage le considérait avec une sombre pitié ; il n'avait point de paroles pour adoucir un chagrin qui ignorait jusqu'au nom de la consolation : couvrant seulement le jeune époux de son manteau indien, il suivait des yeux sur ce voile mobile les mouvemens convulsifs qui agitaient tout son corps.

" Et moi aussi je pleurerais, s'écria tout-à-coup le chef Oneyda en commençant un hymne sauvage, si je pouvais déshonorer par des larmes le chant de mort du fils de mon père, ou abaisser mon front sous les coups de l'infortune! mais j'en prends à témoin mes malheurs et mon courroux, demain le souffle d'Aréouski, qui amasse dans le ciel les orages de la mort, nous guidera vers le camp des ennemis ; demain, ô mon enfant, nous nous partagerons le sang du vaincu et le plaisir de la vengeance.

" Mais toi, tendre fleur que des génies plus doux ont fait naître au-

Digitized by Google

delà de la mer, les esprits célestes qui protègent l'homme blanc ne te défendent point de pleurer; et les soldats chrétiens et l'âme de ton père ne seront point affligés en te voyant répandre des larmes au moment du combat, et dire un adieu douloureux à celle qui t'a tant aimé, à celle qui réjouit tes yeux comme l'arrivée de l'ac-en-ciel, et qui fut ton étoile, ton ciel et toute ta félicité !

" Demain il faut se venger ou périr! mais quand le trait de la mort est lancé, Outalissi ira-t-il, pour s'y soustraire, parcourir le monde avec toi? Irons-nous retrouver cette demeure que tu as tant aimée? mais elle n'est plus, la main qui en cueillait les fleurs; la pendule y sonne les heures au milieu du silence, et la flamme ne brille plus dans son foyer; et si nous y retournions, l'écho de nos pas et ses sentiers solitaires n'apporteraient à nos oreilles que la voix des tombeaux !

" Ou bien, repasserons-nous ces montagnes bleues dont les torrens désaltéraient nos tribus alliées, et où mille guerriers, conduits par moi, pouvaient lancer dans les combats leurs flèches sanglantes? Hélas! le serpent du désert habite seul aujourd'hui ces terres froides et désolées, où l'herbe cache partout des ossemens blanchis, et où les pierres elles-mêmes rongées par le temps sont comme moi prêtes à tomber en poussière. Ah ! ne retournons point dans leur camp, car là habite le silence du désespoir.

" Mais écoutons ; voici la trompette ! demain tu sècheras tes larmes au feu de la gloire. Ah ! je vois en ce moment l'esprit vénérable de mon père qui vient de la région des ombres sur les nuages qui roulent sur nos têtes : il remplit mon âme de la soif de la vengeance, et m'ordonne d'essuyer la dernière, la première, la seule larme qui soit sortie du cœur d'Outalissi ; car je ne dois point souiller par les marques de la douleur le chant de mort d'un chef indien !"

HENRI B.

Digitized by Google

De la Revue Républicaine.

GRANGENEUVE,

PAR M. DELATOUCHE.

Le héros de ce livre est un Girondin. Ce livre est un hymne funèbre chanté en l'honneur de la Gironde. Le panégyrique répond-il aux intentions du panégyriste? Vous allez voir.

Grangeneuve est un homme d'une volonté chancelante. Jeune encore, il s'agite sous l'aiguillon des inquiètes pensées. Où attachera-t-il son espérance et sa vie? Par quel emploi de ses facultés échappera-t-il au despotisme des douleurs inoccupées? Il est né dans une grande époque. Des bruits jusqu'alors inconnus se font entendre. Les entrailles du peuple se sont émues. La société tout entière s'est ébranlée. Il s'agit de détruire l'œuvre de plusieurs siècles. On va remplacer l'unité monarchique par l'unité républicaine. Ce qui reste de l'aristocratie périra. Pour la seconde fois, une atteinte redoutable sera portée à l'inviolabilité des couronnes. Tout ce que l'esprit peut concevoir de hardi, sera conçu. On essaiera la régénération de l'humanité, et dans cet essai, rien ne sera épargné, ni la guerre civile, ni la guerre étrangère, ni le sang des hommes, ni les larmes des femmes. Jamais carrière plus longue et plus terrible n'aura été ouverte à l'activité humaine.

Grangeneuve est poussé dans cette carrière. La ville de Bordeaux le nomme membre de la Convention. Il occupera une place dans laquelle il sera aussi puissant pour le bien que pour le mal. Pourquoi hésite-t-il? Pourquoi mesure-t-il avec un sentiment égoïste et pusillanime la grandeur de sa mission? Cependant il accepte son rôle, comment le remplira-t-il?

Grangeneuve ne donnera pas toutes ses journées à la politique. Il partagera sa vie entre le peuple et une femme, ou plutôt l'intérêt de son opinion s'effacera, sans qu'il s'en doute, devant l'intérêt de son amour.

Celle qu'il aime se nomme Adeline. C'est une de ces femmes que le vice prend, de bonne heure, à la misère. Adeline n'a jamais demandé à quelque passant nocturne le prix d'une beauté honteusement offerte. Mais elle a échangé pendant long-temps sa jeunesse contre l'argent d'un homme riche. Plus malheureuse que la femme qui ne vend que son corps, elle a fait serment de vendre son ame.

Adeline voit Grangeneuve pour la première fois dans une voiture publique. Elle s'attache à lui, sans l'aimer, et seulement pour ajouter

Digitized by Google

un fleuron nouveau à cette couronne de vanité, que posent effrontément sur leurs têtes les femmes perdues. Elle l'enchaîne donc à son regard et à ses paroles trompeuses. Elle jette dans les insomnies et les rêves de Grangeneuve cette impatience du désir qui traîne nn homme au bord d'une couche impure, pour y boire les délices et le poison d'une volupté sans amour. Puis, elle s'aperçoit qu'elle s'est enivrée elle-même ; qu'elle s'est prise à ses propres piéges. Elle aime, et ce n'est plus par coquetterie. Vous croyez peut-être que ce sentiment va la relever à ses propres yeux et purifier sa vie ? Non.

Elle suit Grangeneuve à Paris. Elle mêle toutes les heures de sa jeunesse à l'existence troublée de son amant. Elle se dévoue pour lui à tous les sacrifices, à tous les dangers. Lorsque, pour fournir à son parti le moyen d'accuser la cour d'un crime, Grangeneuve veut généreusement se faire assassiner par Chabot, Adeline pénètre son projet. Elle se trouve au rendez-vous convenu pour cet étrange suicide. La nuit est froide, obscure et pluvieuse. Ne pouvant changer la résolution de Grangeneuve, Adeline se lie à lui par un étroit embrassement, et dans cette situation, elle attend la balle qui, en les tuant tous deux, doit calomnier la royauté.

Certainement cet amour est dévoué : cependant il n'est pas fidèle. Sans avoir les mêmes motifs que Manon Lescaut, Adeline trahit Grangeneuve comme Manon Lescaut trahissait le chevalier Des Grieux, c'est-à-dire, en l'aimant toujours.

Cela est-il naturel ? je l'ignore, et je ne le crois pas.

Souvent Grangeneuve s'est aperçu des infidélités de sa maîtresse, et alors il a cherché à se détacher d'une passion pour laquelle il est obligé d'abdiquer sa dignité. Quelquefois même il a voulu dégrader sa maîtresse et se dégrader lui-même, afin d'étouffer l'amour par le mépris, mais il n'a jamais pu ni faire taire son affection, ni l'avilir. Car l'ame de l'homme est ainsi faite. Les amours les plus durables sont ceux que la jalousie aigrit, que la crainte empoisonne, que l'agitation semble à tout moment devoir éteindre. Il faut que l'amour meure de lui-même. Souvent il gagne aux efforts imprudens qn'on fait pour le vaincre. C'est un glaive acéré qu'on n'essaie presque jamais de retirer de son cœur, sans élargir douloureusement la blessure.

Or, pendant que Grangeneuve use sa force dans les détails de cette lutte égoïste et misérable, une autre lutte l'appelle, une lutte terrible, et qui, seule, devrait remplir sa vie. Le trône tombe, et, en vérité, on ne sait pas ce que Grangeneuve a fait pour amener cette grand chute. N'importe, la royauté a disparu du champ de bataille. Le combat est maintenant entre la Montagne et la Gironde. Mais comment la victoire n'appartiendrait-elle pas à la Montagne? les Girondins, qui parlent au nom du peuple, ont peur du peuple ; ils veulent faire mouvoir la foule,

Digitized by Google

et ils ne savent pas la comprendre ; ils ont accusé amèrement la monarchie d'avoir laissé le peuple dans l'abrutissement et la misère, et ils s'étonnent de ne pas trouver dans le peuple la douceur d'un langage longuement appris et l'élégance des formes aristocratiques. Savez-vous ce qui occupe la pensée de Grangeneuve, lorsqu'il vient à passer devant le club des Jacobins? Ce n'est pas l'avenir, heureux ou funeste, qui s'élabore dans cette enceinte; ce n'est pas la nature des doctrines qui sortiront de là pour bouleverser le vieux monde. Ce qui frappe Grangeneuve, c'est le mauvais ton de ces femmes rassemblées devant la porte ; c'est l'air peu poli de ces hommes étalant dans la rue la menace de leurs haillons. Et M. Delatouche ne s'est pas aperçu que les Girondins étaient déplacés dans la révolution de 93 ! Et il n'a pas dit qu'un parti, qui veut changer la société, doit, avant tout, la connaître telle que l'histoire et les mauvais gouvernemens l'on faite, afin de ne pas être trop surpris à la vue du mal, et de ne pas tomber de la surprise dans le découragement et l'impuissance !

Et savez-vous encore où Grangeneuve se trouve, lorsque déjà son parti a été menacé par le 31 mai ; lorsque déjà sonne le tocsin qui annonce la mort prochaine de la Gironde ? Il n'est pas dans la société de Louvet et de Barbaroux ; il n'est pas sur la place publique ; il n'est pas à l'entrée de la Convention. Il est dans les somptueux jardins de Mousseaux ; il respire l'haleine d'une femme adorée, et le parfum des roses de Constantinople.

Non, le triomphe ne pouvait pas couronner tant d'insouciance.

Cependant, qui peut dire que les Girondins ne méritaient pas un sort meilleur ? Quel est celui qui, tout en les condamnant, comme citoyen, ne se sent pas, comme homme, disposé à les absoudre ? Car, enfin, eux aussi, ils détachèrent quelques pierres de l'antique monarchie des Capétiens. Avec une éloquence quelquefois sublime, ils combattirent les conspirateurs et l'étranger. En les voyant tous périr misérablement par la guillotine ou la misère, il faut bien avouer avec émotion qu'ils expièrent cruellement le crime de s'être trompés !

Il y a un intérêt poignant dans les pages où M. De Latouche rappelle comment disparurent les derniers débris de cette brillante coalition. On sait que l'un d'eux, et celui de tous qui avait le plus pensé, se tua de désespoir; que d'autres furent dévorés par des loups au coin d'un bois.

Quant à Grangeneuve, l'auteur le montre passant à travers toutes les inquiétudes, toutes les fatigues, toutes les angoisses d'une vie proscrite. Après la défaite de son parti, Grangeneuve a quitté Paris. Il est parti seul, mais il est rejoint à Bordeaux par Adeline. Bientôt il est découvert, et à l'amertume des derniers momens se mêle dans son âme la douleur de se croire trahi par une femme qu'il a long-temps aimée. Adeline est innocente ; mais Grangeneuve ne sera pas dé-

Digitized by Google

trompé. Déjà sous l'œil et la main du bourreau, il entend un cri perçant, et il meurt sans savoir que ce cri est un adieu d'amour que lui envoie Adeline expirante.

Tel est le livre publié par M. De Latouche. Le roman s'y marie heureusement à l'histoire. Sous le rapport littéraire, *Grangeneuve* est un livre remarquable. Un talent qui se plie sans effort à la peinture des situations les plus diverses, une combinaison de scènes à la fois simple et intéressante, une grande mâturité de pensée dans un style jeune et plein de sève, une connaissance approfondie de certaines parties malades du cœur, la science des choses de l'amour ; que peut-on exiger de plus dans un roman ?

Sous le rapport politique, *Grangeneuve* mérite d'être jugé sévèrement. M. De Latouche a trop élevé la Gironde et trop rabaissé la Montagne. Républicain, il a mis trop de véhémence dans son langage, en rappelant les sacrifices que la république a demandés. Il a compris la grandeur de la révolution. Il n'a pas assez compris le génie des hommes qui l'ont faite.

Si vous ne voulez point calomnier ce qui est devenu souvenir et poussière, ne détachez jamais un siècle des temps qui l'ont précédé et suivi ; ne détachez jamais un homme des événemens auxquels s'est, pour ainsi dire, incorporée sa destinée. La première règle de toute appréciation historique, c'est de contempler dans leurs cadres, les événemens et les hommes.

Et c'est ce que la plupart des historiens n'ont pas eu la bonne foi ou le courage de faire à l'égard du drame révolutionnaire et de ses principaux acteurs.

Isolée du passé qui la fait comprendre, de l'avenir qui la fait aimer, la révolution ne sera pour vous qu'un sujet d'éternelle douleur et d'éternelle pitié. Mais étudiez-la dans l'histoire générale du monde. Etudiez-la dans l'enchaînement fatal et logique des lois qui ont régi les sociétés. Alors, elle ne sera plus à vos yeux qu'un épisode nécessaire, sublime, de la grande épopée des peuples. Alors vous n'irez plus voir avec une curiosité haineuse, à force de compassion, ce qui reste dans les cachots de l'Abbaye des journées de septembre. Alors tant de calamités rassemblées vous paraîtront moins qu'une goutte de sang tombée dans une mer infinie.

Comment ceux qui ont vu la révolution sous un jour si sombre, auraient-ils pu comprendre les hommes dont elle a employé le dévouement et la puissance ? Aussi avec quel acharnement n'a-t-on pas poursuivi la mémoire de ces hommes forts ! Il faut dire la vérité cependant, telle qu'on a cru la saisir à travers les mensonges de l'égoïsme ou de la peur. Quelque paradoxale qu'elle puisse paraître, il faut dire son opinion sur les morts.

Certes, personne plus que nous ne déplore l'invincible fatalité qui a

Digitized by Google

mis un si haut prix au triomphe de la pensée. Personne ne s'est prosterné avec une douleur plus profonde devant ce Dieu du progrès qui, semblable au Saturne carthaginois, a voulu qu'on lui sacrifiât des victimes humaines.

Mais peut-être les hommes de la révolution auraient-ils été mieux jugés, soit en bien, soit en mal, si on les avait considérés dans leurs rapports avec l'époque qui les mit en relief.

Pour nous, nous croyons que Saint-Just et Robespierre pouvaient faire sur la vie humaine des épargnes qu'ils ne firent pas. Ils donnèrent à leur terrible système trop d'étendue et d'inflexibilité. Ils ne surent pas économiser la terreur. Mais leur tort ne fut pas d'avoir été trop révolutionnaires. Robespierre et Saint-Just n'étaient pas révolutionnaires par leur nature : ils étaient réformateurs. C'étaient des hommes d'étude et de rêverie ; des hommes faits non pour une révolution qui commence, mais pour une révolution qui finit. Car c'était dans leur tête et non dans leur cœur qu'ils portaient le principe de leur puissance. S'ils rendirent la guillotine systématique, si on les vit tendre d'une manière trop continue le fatal ressort de la terreur, c'est qu'en effet ils n'avaient pas le génie de la destruction ; c'est qu'ils étaient nés trop tôt et que les circonstances leur imposèrent un rôle auquel ils n'étaient point préparés. Ils ne firent pas de la destruction un but, mais un moyen. Ils connaissaient le terme du voyage. Ils l'apercevaient. Ils croyaient pouvoir l'atteindre. Et voilà pourquoi ils écartèrent, avec une violence impatiente, les obstacles sans nombre jetés sur la route.

On les a accusés de haine, de cruauté. Robespierre et Saint-Just n'eurent qu'une passion : la passion de leurs idées. Ils firent de la terreur un système. Ils généralisèrent le supplice. Or, la haine fait des distinctions, car elle ne s'engendre pas elle-même et elle se gradue sur les motifs qui la font naître. La cruauté procède par catégories ; car il est de son essence de se complaire dans le choix des victimes. Lorsqu'on s'appelle Caligula, on peut bien prononcer ce mot atroce : « Je voudrais que le peuple romain n'eût qu'une tête pour la « couper. » Mais alors on fait son cheval consul et on est fou.

Le véritable révolutionnaire de l'époque, ce fut Danton. Il fut donné à cet homme d'être le résumé vivant du peuple, dans un siècle où le peuple apparaissait sous des proportions colossales. Comme le peuple, Danton n'eut que l'intelligence de ses entraînemens, que le génie de ses passions. Moins systématique que Robespierre, parce que les passions ont moins de suite que les idées, il frappa des coups terribles, mais il ne se sentit point sollicité intérieurement à frapper sans relâche. Danton eut de plus que Robespierre le bonheur de naître à une époque qui allait parfaitement à son génie et à sa taille. Il tomba plus tôt que son rival, c'est vrai ; mais il était dans le rôle de Danton de mourir au

Digitized by Google

moment où il est mort. Et il le sentait lui-même, lorsqu'à la veille de marcher au supplice, il répondait à ses amis qui voulaient le sauver : *Maintenant l'humanité m'ennuie.* Il aimait l'humanité pourtant. Mais c'était le mot d'un homme qui s'aperçoit que sa tâche est finie.

Quant aux Girondins, pouvaient-ils marcher long-temps sur cette terre brûlante de 93 ? Et que serait devenu, entre leurs faibles mains, le pesant trésor de la révolution ? L'accusation de fédéralisme leur fut mortelle. Eh bien ! ils n'avaient pas même assez de portée politique pour la mériter. Discoureurs poétiques, ils n'avaient pas assez médité pour former même un mauvais plan de gouvernement. Ils allaient à l'aventure à travers la révolution, trop timides pour renverser, trop légers pour construire. Le fédéralisme ne fut pas pour eux un système, mais tout simplement un moyen de défense. Paris se dressait contre eux. Ils tournèrent les yeux vers les départemens. Lorsqu'au 2 juin, le peuple s'élança dans la Convention, demandant, avec une voix terrible et des gestes menaçans, l'accusation des *douze*, le Girondin Isnard se leva, et dit : " *Si le fer était porté au sein de la représentation nationale*, je vous le déclare au nom de la France, Paris serait anéanti. Oui, la France entière tirerait vengeance de cet attentat, et l'on chercherait bientôt sur les rives de la Seine si Paris a existé." Tout le système politique des Girondins est là. On les attaquait : ils cherchaient à se défendre. Leur crime ne fut donc pas dans leurs idées. Il fut dans la situation qu'ils avaient choisie. Ils voulurent avoir leur place dans la révolution, et ils ne comprirent pas qu'ils étaient de trop sur cette scène redoutable. Ils apportaient des passions d'enfant là où il fallait des passions d'homme. Parce qu'ils s'étaient animés d'un enthousiasme écolier pour des mots dont le sens leur échappait, pour des principes dont ils n'avaient jamais trouvé le fond, ils crurent avoir pris position dans le peuple. Ils furent détrompés, malheusement ce fut par le bourreau ! L'histoire leur doit les larmes qu'on accorde aux nobles erreurs, et l'admiration qu'excite le courage, même dépourvu d'intelligence. Car il y eut parmi eux des hommes d'un grand cœur, et ils eurent tout juste ce qu'il fallait de force pour bien parler et pour bien mourir !

Mais il faut le reconnaître, ces questions sociales, que les Girondins ont à peine entrevues, les Montagnards les ont puissamment remuées. Les matériaux de la grande construction qui se prépare, ce sont les Montagnards qui les ont rassemblés.

Notre opinion, du reste, est que nous ne devons pas emprunter à 93, pour caractériser nos dissidences du moment, les drapeaux déchirés dans la lutte de nos pères. Girondins, Montagnards, ce sont là des noms qui appartiennent à l'histoire. Il faut les lui laisser. Et ceci est plus important qu'on ne le croit. L'hostilité des partis est quelquefois tout entière dans l'hostilité des noms.

Depuis le moment où la révolution a paru s'engloutir dans le despo-

Digitized by Google

tisme impérial, le cours des choses a modifié, pour les partis républicains, toutes les conditions de la lutte. Pourquoi établir des analogies que dément la marche des idées? Pourquoi réchauffer les passions contemporaines au souvenir des querelles passées? Lorsqu'on étudie l'histoire, ce n'est pas pour la refaire : c'est pour l'apprendre.

M. de Latouche est plus qu'un homme de talent, c'est un homme de cœur. Il y a dans sa biographie des pages qu'il peut montrer avec orgueil. Ardent aux nobles combats de la pensée, il a laissé dans cette lice politique, dont tant d'autres ne font que soulever inutilement la poussière, une empreinte glorieuse et forte. Et aujourd'hui, au milieu de ce silence qui protége des persécutions sans courage, il ose chanter les douleurs et les destins de la république. Oui, tandis que de tous ces lâches spectateurs de l'amphithéâtre, aucun ne lève le pouce pour sauver les gladiateurs héroïquement tombés dans l'arène, il se lève, lui, il pleure, il s'indigne et il espère. Qu'il vienne donc à nous, cet homme qui se dévoue à la défaite, lorsque de toutes parts on court s'atteler au triomphe. Qu'il vienne! nous l'avons déjà reçu dans notre reconnaissance et notre estime. Et c'est précisément pour cela que nous ne lui cachons rien de ce qui est au fond de notre pensée.

Suivant nous, la cause républicaine qu'il a voulu servir ne peut rien gagner au livre qu'il vient de publier, non-seulement parce que ce livre contient une appréciation inexacte de notre passé révolutionnaire, mais encore et sur-tout parce qu'il rappelle pour les flétrir des scènes dont le souvenir a toujours été invoqué contre la république. Eh mon Dieu! est-ce donc à vous qu'il appartient de rajeunir le style usé des terreurs monarchiques? Ne voyez-vous pas que si la république est ajournée, c'est parce qu'on s'est efforcé de retrouver sur les habits du peuple l'odeur du sang? Mais lorsque tout est changé dans les circonstances et dans les hommes, il n'est pas logique de conclure de ce qui fut à ce qui sera. Mais la terreur est aujourd'hui aussi impossible qu'elle a été inévitable. Mais cet inflexible mot necessité ne renferme pas pour nous ce qu'il renfermait pour nos pères : tout le prouve. C'est ce que nous avons dit mille fois. C'est ce que nous répétons chaque jour avec toute la force de notre voix et de nos convictions. Mais puisque ce langage n'est pas encore compris, pourquoi re nouveler dans les ames, par de sombres peintures, ces sentimens de frayeur qui ne laissent plus de place à la raison? Les sophistes de la monarchie n'ont-ils pas fait assez souvent le dénombrement des échafauds? Pour dresser, je ne sais quel ridicule inventaire de squelettes, n'ont-ils pas ouvert assez souvent les catacombes de 93? Ah! laissez à d'autres plumes, moins haineuses que les nôtres sans doute, le soin d'arranger en exclamations lamentables une mansuétude pleine d'artifice. Laissez à d'autres mains plus délicates que les nôtres le triste plaisir de presser sur la génération nouvelle, pour l'épouvanter et l'asservir, cette éponge remplie de sang.

LOUIS BLANC.

Digitized by Google

LA FAMILLE CRUSSOL.

Extrait des Mémoires de Fleury.

On en était encore au 13e siècle à Toulouse quand toute la France en était au 18e; car dans cette ville où le meurtre de Calas trouva presque tout un peuple pour y applaudir et même y pousser, l'ancien esprit des guerres de religion et de lutte entre les protestans et les catholiques se perpétuait avec ces vieux fermens de crédulité et de fanatisme; cependant la lumière pénétrait dans certaines classes de la société, et peut-être la pièce de Lemierre (la *Veuve du Malabar)* y aurait-elle produit aussi son effet, sans un événement qui fit sensation dans cette ville, et empêcha long-tems l'ouvrage d'y être joué.

La tolérance de M. l'archevêque, soupconné même d'encyclopédisme, n'y pouvait guère; quelques vieux curés entretenaient encore dans leurs paroisses un véritable esprit d'opposition, et quand tout était fini à Paris, ou devait l'être, sur les folies de la bulle *unigenitus*, ces prêtres incorrigibles en conservaient religieusement tous les souvenirs, et se faisaient gloire d'être curés constitutionnaires.

L'affaire des billets de confession et celle du refus des sacremens existait donc encore dans quelques églises des faubourgs, non point ouvertement, mais d'une manière plus dangereuse; la guerre se faisait sourde et cachée, et les ouailles qui avaient eu le malheur de suivre l'esprit du siècle étaient condamnées à mourir sans recevoir les dernières consolations qu'elles appelaient dans la sincérité de leur croyance.

Les parens en référaient bien à l'archevêque; mais les curés éludaient, et pendant ce tems le malade pouvait mourir sans être en règle; quelques familles s'adressaient même aux magistrats, et les refus de sacremens étaient cassés; mais comment un fidèle pouvait-il croire à l'efficacité de l'extrême-onction donnée par autorité de justice et avec exploit d'ajournement; à l'eucharistie, assistée du ministère d'huissiers et de sergens de la grand'-chambre? *

Plusieurs d'entre les prêtres, en pesant ainsi sur les consciences, étaient parvenus à être les tyrans plutôt que les directeurs des familles; dominées par la crainte, celles sur-tout dont un grand-père ou un vieillard était chef, subissaient encore plus leur inquisition! au nom suprême des terreurs de la mort, le sacerdoce imposait son despotisme sur la vie.

---

* Plusieurs huissiers de Paris, suivant le protocole, ne manquaient jamais de mettre dans leur exploit: "Et à défaut par ledit curé de donner ledit bon Dieu, le présent acte devant tenir au malade, lieu et place de viatique."

(*N. de l'éditeur*)

Digitized by Google

Dans une rue voisine du monument qu'on nomme le Capitole, vivait un honnête homme, marchand de ces sortes de draps grossiers, produits de fabriques du pays ; lui, sa femme et une fille unique composaient toute la famille. Le père Crussol, marié à un âge assez avancé, n'avait eu d'enfant que Marianne, il l'aimait avec tendresse ; Mme Crussol était fort pieuse et grondait quelquefois son mari, qui, ayant voyagé et vu beaucoup de pays, était revenu moins croyant, et se permettait parfois la plaisanterie philosophique à la mode de Paris, ou bien allait au spectacle (quand il y en avait), même le dimanche et les jours fériés.

La bonne Mme Crussol était d'autant plus fâchée de cela, que la petite Marianne écoutait plutôt son père qu'elle, et feuilletait avec plus de plaisir un livre profane que la *Fleur des Saints* ou le *Colloque du Calvaire* ; l'excellente mère lui faisait lire assez régulièrement ces livres pieux, mais malgré cela les pages en étaient encore éclatantes de blancheur, tandis que celles du roman de *Zaïde*, et même du *Don Quichotte*, paraissaient toutes jaunies en dedans, tant et si souvent elles avaient été parcourues.

On voit que le salut de Marianne se trouvait fort compromis ; aussi sa mère allait-elle verser ses peines dans le sein d'un confesseur, et le prêtre, tout en lui donnant des consolations pour elle-même, lui disait que son mari et sa fille ne pouvaient manquer d'être damnés s'ils continuaient dans cette voie de perdition. Il pesait sur-tout sur le goût du spectacle qu'avait le bonhomme ; mais le bonhomme était tenace, et Mme Crussol se désespérait.

Marianne jetait bien quelque joie dans tout cela ; elle tenait des deux natures de ses parens ; douce et énergique, affectueuse et décidée, elle appelait quelquefois le sourire sur les lèvres de sa mère, même en lui racontant Don Quichotte, et parfois aussi, elle attendrissait son père en lui faisant lecture, avec sa voix flutée et qui allait à l'ame, de l'affectueux dialogue de l'imitation du Christ.

Cependant le père, devenu vieux, avait à Bordeaux une sœur aînée assez à son aise, dont la petite était l'héritière un jour ; la tante demandait à voir sa nièce, et M. Crussol se crut encore assez fort pour faire le voyage avec sa fille.

Les affaires, peu brillantes, ne permettaient pas ordinairement d'avoir un commis ; mais le chef de la maison allant partir, il fallut prendre un remplaçant pour le tems de l'absence. C'était un assez mauvais sujet, qui, à cause de sa conduite, se trouvait souvent sur le pavé ; car plusieurs fois il avait tenté de séduire les femmes de ses patrons : on racontait même de lui des choses terribles, relatives aux jeunes filles qu'il avait mises à mal ; mais ce garçon était fort entendu au commerce, et l'âge de Mme Crussol défiait la calomnie : on s'en arrangea donc.

Après avoir écouté toutes les recommandations de sa femme, l'avoir

Digitized by Google

embrassée cent fois peut-être, et arraché Marianne de ses bras, le père Crussol fit un effort sur lui-même : on partit, et une demi-heure encore après, et à chaque portière, pendant que la lourde voiture s'élançait dans sa première vigueur, une main de vieillard et une blanche main de jeune fille, tenant chacune un mouchoir, s'agitaient vers la ville de Toulouse en signe d'adieu.

On juge comment le frère et la nièce furent reçus à Bordeaux. La vieille veuve Dampierre leur procura tous les amusemens de la ville ; c'étaient tous les jours des promenades sur le port, des visites dans l'intérieur des navires qui se trouvaient en rade ; on obtint même du gouverneur une permission pour monter sur les remparts du château-trompette ; rien ne fut oublié, rien, sur-tout le spectacle.

Pour la première fois, Marianne voyait la comédie, et ce péché-là, contre lequel sa mère se fâchait si fort, lui sembla plus digne d'absolution ; elle voulut lire les ouvrages qu'elle avait vus, et elle ne put comprendre comment ce qui orne l'esprit gâte le cœur. On pense bien que dans les lettres à la maman de Toulouse cette circonstance fut omise, et cela, il faut le dire, au grand regret de Marianne ; elle comptait, entre ses qualités les plus précieuses, la sincérité, et elle aurait mieux aimé avouer un tort et en supporter la peine, que d'être dissimulée et ensuite tranquille.

Excellente fille ! fille rare ! Marianne, dans une sphère plus élevée, se serait montrée une femme remarquable.

La *Veuve du Malabar* venait d'être jouée à Bordeaux avec un succès pour le moins égal à celui de Paris ; Sainval l'aînée, l'exilée de M. le duc de Duras, qui parcourait toujours la province, créa dans celle-ci le rôle où sa sœur se distinguait à Paris, peut-être avec moins de charme, mais aussi avec plus de force, plus d'énergie, et plus de cet entraînement tragique, essence de son talent.

Le jeune premier de la troupe bordelaise, ne jouant la tragédie que dans des circonstances rares, céda en cette occasion son rôle à un jeune comédien qu'on nommait au théâtre, Prosper Aimery ou d'Emmery, mais dont le véritable nom de famille était d'Ussieux ; fils d'un maître-d'hôtel de M. le comte de Ganges, * ce jeune homme, passionné pour le théâtre, avait quitté la maison paternelle. Doué des plus heureuses dispositions, toujours bien accueilli des divers publics de province, il s'attacha enfin à la destinée nomade de mademoiselle Sainval l'aînée préférant à tous les autres genres celui de la tragédie, dans lequel il réussissait en homme qui devait un jour aller au grand.

Mais le clergé de Bordeaux ne se montra pas moins courroucé que celui de Paris contre la *Veuve du Malabar*, et comme cette ville était sous le commandement du maréchal de Richelieu, alors lié très intime-

---

* La comtesse de Ganges était chez madame Adélaïde *dame pour accompagner.* (*Note de Fleury.*)

Digitized by Google

ment avec M. de Paris,* on écrivit à ce prélat, au nom du chapitre, pour qu'il réclamât l'autorité de M. le maréchal contre un tel scandale. Le duc de Richelieu, qui applaudissait la pièce à Paris, et, en sa qualité de premier gentilhomme, était une espèce de complice de l'auteur, allait faire partir un ordre pour la mettre à l'*index* à Bordeaux (défendant ainsi comme commandant ce qu'il approuvait comme gentilhomme), quand la maladie de Sainval et son départ pour les eaux arrêtèrent tout naturellement l'ouvrage.

D'Emmery, ou si l'on veut d'Ussieux, se vit ainsi sans emploi ; mais son succès avait été si complet dans le jeune Bramine, et tous les directeurs de France étaient tellement à l'affût d'une pièce qui faisait faire de l'argent (sur-tout quand le rôle en question réussissait ; car c'était celui de l'opposition), qu'ils écrivirent au jeune comédien et lui firent un pont d'or pour venir la jouer.

Cependant Marianne et son père étaient à Bordeaux lors de la vogue de la *Veuve du Malabar* ; M. Crussol, trouvant dans la pièce des réponses toutes trouvées pour riposter aux propos bigots de sa femme, en retint quelques tirades, se proposant de s'en faire, du même coup, des armes contre M. le curé ; Marianne, elle, en admirant les vers de Lemierre, trouva sur-tout le jeune Bramine charmant, et quand vint le quatrième acte, à la scène de la reconnaissance entre le frère et la sœur, elle s'attendrit avec la veuve, versa des larmes, et pensa qui si le ciel lui avait donné un frère comme celui-là, le petit magasin de Toulouse, souvent si triste et si sombre, aurait été tout joie et tout bonheur .... Rien n'égaie une maison comme un frère bien fait, aimable, et ayant un bon cœur ; puis, on peut se passer de commis : assurément cette idée était moins un ardent désir de jeune fille qu'une pensée de femme qui a de l'ordre ; aussi Marianne ne se reprocha-t-elle rien.

Pour la seconde fois on reprit le coche et le chemin du pays natal. A ce retour, il y avait peu de voyageurs, mais d'Emmery, que ses affaires aussi appelaient à Toulouse, était du nombre. Le père et la fille ne le reconnurent pas ; la physionomie des acteurs au théâtre et celle qu'ils ont dans le monde diffèrent assez souvent, le costume change d'ailleurs, mais d'Emmery était bien partout, et sa voix ne changeait jamais ; il causait avec grâce, son accent était pénétrant, et il racontait de prédilection les aventures où il y avait du sentiment, non pas seulement des aventures d'amour, mais de celles où se trouvent le dévoûment d'un père, la piété filiale d'un enfant, le sacrifice d'un ami. M. Crussol était heureux en l'écoutant : lui, qui aimait à placer son mot dans la conversation, se taisait maintenant pour ne rien perdre de l'intérêt de celle du jeune homme ; pour Marianne, elle, oh ! elle .... il lui semblait en-

---

* On donnait aux prélats le nom de la principale ville de leur diocèse.
(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

tendre son Bramine lisant des pages du roman favori de *Zaïde*, qu'elle feuilletait si souvent.

D'Emmery n'avait pas voulu déclarer au bureau du coche son état de comédien. Il se supposait voyageur parcourant le pays pour s'instruire, mais lorsqu'il eut appris que la jeune fille était marchande, il se trouva tout-à-coup un grand goût pour le commerce, du moins, disait-il : " que s'il venait à réaliser un jour sa petite fortune, il pourrait bien acheter un fonds honnêtement achalandé et se fixer dans une ville ...." ; seulement il ne savait pas encore laquelle.

Marianne pensait que le jeune voyageur ferait bien de s'établir à Toulouse. Et le père Crussol le lui disait.

Peut-être le premier jour d'Emmery avait joué un peu la comédie, mais le second jour, il s'était dit : cette pensée pourrait être bonne ; alors à peine commençait-il à prendre du goût pour Marianne ; mais, au milieu du voyage, il parlait de ses projets de commerce, tout-à-fait en homme convaincu, alors aussi il aimait Marianne de toute la sincérité de son âme.

Et comment ne pas l'aimer cette jeune fille, si bonne, si tendre auprès de son père, et pour l'égayer, si joueuse avec lui ; s'endormait-il ? en ce moment, peut-être par espièglerie, peut-être parce qu'elle se trouvait ainsi seule avec d'Emmery (ce sommeil du vieillard la laissant tout-à-fait en tête-à-tête), elle prenait un de ses longs cheveux, qu'elle pliait sur lui-même, et en faisant une espèce de pinceau elle en effleurait doucement le visage du vieux dormeur, qui s'éveillait avec un sourire et l'embrassait. Comment ne pas aimer ce visage incorrect, que son incorrection même rendait si piquant ? d'ailleurs, n'y avait-il pas alliance entre ses yeux si bleus et ses dents si blanches ? ne gagnait-elle pas tous les cœurs quand elle venait à sourire ? Et cette taille si moëlleusement flexible, cet organe si séduisant, cette démarche si leste, et l'un des premiers charmes de la femme, ces bras et ces mains si ravissans, tout cela ne faisait-il pas de Marianne un ensemble qui allait bien mieux au cœur que la régularité de la perfection ?

Il fallut montrer de l'audace dans ce voyage. Après Agen, vers un endroit qu'on appelle *Maloste** on parla de voleurs qui attaqueraient le coche :—Nous nous défendrons, dit la jeune fille sans pâlir ; et ses bras entouraient le vieillard en regardant d'Emmery, comme si elle l'eût associé à la défense de son père.

Il ne fallut point se défendre contre des voleurs, mais le lourd carrosse, heurtant sur un des rocs dont cette portion de route est encaissée, versa. Un seul cri fut poussé par tout le monde ; le danger était d'autant plus éminent que les chevaux faisaient encore suivre la voiture renversée ; des voyageurs, jetés en avant, d'autres renfermés et entassés, allaient

---

*Mauvais hôte ou mauvais gîte. *(Note de l'éditeur.)*

Digitized by Google

périr, brisés et traînés sur les éclats.—Arrêtez les chevaux!.....sauvez mon père! cria Marianne. Déjà d'Emmery avait franchi par la portière, et, au risque de sa vie, il tenait les guides des chevaux en tête: mais avant cela, la jeune fille passant avec rapidité son bras entre M. Crussol et la partie de la voiture frappée par la roche, prévint ainsi le terrible choc qui aurait brisé la tête de son père, puisque le bras de la pauvre enfant fut fracturé en deux endroits. . . . .

. . . .

. . . . A quelque tems de là, un vieillard réclamait, au lit de mort, les prières et les secours de l'église; d'abord, ils lui furent refusés; mais enfin le prêtre s'adoucit et réconcilia le mourant. Sans doute la providence ne voulait qu'éprouver cette famille: bientôt la santé fut rendue à son chef. Le curé ne manqua pas d'attribuer une guérison presque miraculeuse à l'efficacité des sacremens, et le pauvre M. Crussol, qui avait vu la mort de près et dont l'esprit s'était affaibli, laissa dorénavant diriger sa conscience et devint aussi docile que sa femme.

On avait renvoyé le commis mauvais sujet dont nous avons parlé, pour le remplacer par un autre, et celui-ci M. et madame Crussol le chérissaient autant qu'un fils, Marianne l'aimait comme son promis: d'Ussieux était la bénédiction et la joie de la bonne famille; digne successeur de l'honnête négociant, bientôt il devait soutenir le vieil honneur commercial, et faire le bonheur de la fille de la maison.

D'Ussieux avait donc renoncé à jouer la comédie, et dans ses nouvelles idées sans doute il n'avait pas eu tort; si les grands seigneurs d'alors et tout ce qu'il y avait d'éclairé aimaient les artistes, les protégeaient, et les recevaient d'une manière honorable, l'ancien préjugé existait encore chez les bourgeois, et sur-tout à Toulouse, et sur-tout dans ce moment, où l'on considérait le théâtre comme une école de perdition et une véritable chaire de philosophie.

La *Veuve du Malabar* était, entre autre pièces, l'œuvre diabolique la plus repoussée; le clergé toulousain fit agir sourdement tous ses ressorts pour en arrêter les représentations; pourtant l'ouvrage allait se monter malgré toute opposition, mais l'absence de l'acteur qui devait jouer avec éclat le rôle du jeune Bramine, fit plus que les efforts réitérés des prêtres: on attendit.

Enfin le jour si désiré par Marianne, si impatiemment attendu par d'Ussieux, arriva: les deux jeunes fiancés étaient à l'autel, les vieux parens regardaient leurs enfans et priaient, le prêtre continuait la cérémonie; ce moment d'interrogation solennelle qui lie à jamais les époux était arrivé. Tout-à-coup, un homme fend la presse, s'avance jusque sur la balustrade et près du célébrant: c'est le commis qu'on avait renvoyé pour prendre d'Ussieux, le pasteur, étonné de tant d'insolence, va le faire chasser; mais cet homme remet au prêtre un billet ouvert:

Digitized by Google

celui-ci y jette les yeux, son front se plisse, il rougit, puis, élevant tout-à-coup la voix :

— Vous n'êtes pas Prosper d'Ussieux, dit-il à l'époux, mais Prosper d'Emmery!

— Je suis Prosper d'Ussieux, répond d'une voix tremblante celui qu'on interpellait ainsi.

— Jurez-vous devant Dieu et devant son ministre que vous n'êtes pas d'Emmery?

— Je suis Prosper d'Ussieux, et je jure devant Dieu et son ministre... d'appartenir à Marianne et de faire son bonheur!

— Le bonheur d'une fille chrétienne ne vous appartient plus! Voyez!.... parens imprudens! voulez-vous donner votre fille.... à UN COMÉDIEN?

Un cri de réprobation retentit dans l'église, et si ce n'est Marianne et les deux vieillards, la foule fit un vide entre elle et d'Ussieux :

— UN COMÉDIEN!

— Un comédien, oui, fidèles ; un comédien! un homme qui s'est approché du sacrement de pénitence pour le profaner. Un enfant de perdition sur lequel j'allais appeler les faveurs du ciel, et à qui maintenant je dis : ANATHÈME! ANATHÈME! et ANATHÈME sur vous aussi!—dit-il à Marianne, qui regardait fixement, et aux parens, qui se mouraient, — si toute pensée d'une union impie n'est pas éteinte dans vos cœurs. — Puis s'adressant à d'Ussieux avec véhémence :—Sortez maintenant, monsieur!... Qu'on le fasse sortir! s'écria-t-il impérieusement en s'agitant dans ses habits de sacerdoce, et s'adressant au peuple,—que le lieu saint ne soit plus souillé de sa présence!

Cet ordre fut facile à exécuter, d'Ussieux était tombé comme frappé de la foudre, et l'on ne savait s'il était mort ou vivant ; quelques hommes du peuple le prirent, et le transportèrent jusqu'à la porte d'une maison voisine, où logeaient habituellement les artistes.

Marianne eut plus de force que lui, on n'entendit pas un mot sortir de sa bouche, ses yeux ne versèrent pas une larme ; ce fut elle qui releva son père, dont le corps s'était affaissé sur son prie-Dieu, elle lui donna le bras, madame Crussol suivit, appuyée sur un parent ; et pendant qu'on transportait d'Ussieux d'un côté, la famille, comme si désormais l'anathême du prêtre avait effacé tout ressouvenir en elle, disparut de l'autre. Marianne jeta un seul regard sur la maison où l'on dirigeait son fiancé mourant mais sans que personne pût s'apercevoir d'un regret ; aussi, malgré le fanatisme, plus d'un cœur maudit la jeune chrétienne et prit en pitié le comédien.

Plusieurs camarades, et notamment le directeur, vinrent au secours de d'Ussieux ; ce jeune homme, au désespoir, voulait se tuer d'abord, mais quand il apprit dans quel abandon l'avaient laissé ceux qu'il appelait son père et sa mère, et celle qu'il nommait sa femme, il essaya de

Digitized by Google

prendre sur lui. Des sentimens de vengeance même germaient dans son cœur, il ne s'en cachait pas ; il voulut vivre pour les accomplir.

Vers onze heures du soir, il parcourait encore sa chambre dans la plus grande agitation, quand il entend frapper quelques légers coups à sa porte, et comme si ces coups eussent eu une voix connue, il s'émeut, puis croit s'être trompé. Un instant de silence se fait ; son cœur bat à briser sa poitrine. On frappe de nouveau ; il s'élance à la porte et ouvre... C'était sa fiancée !

— Marianne !

— Ta femme.

— Ma femme !... ma femme !... s'écriait d'Ussieux en laissant entrer la joie dans son âme navrée.

— Chut ! — dit la jeune fille mettant un doigt sur ses lèvres,—ferme la porte (il obéit). Vois maintenant,—ajouta-t-elle en jetant un mantelet, et se montrant dans ses habits de noce du matin.

D'Ussieux croyait rêver.

— C'est moi, c'est bien moi !—répétait Marianne,—aujourd'hui nous devions être unis, nous le sommes ; je suis ta femme : Dieu avait entendu nos sermens. Je t'appartiens. Mes parens te chérissent ; mais ils craignent l'anathême. Moi aussi, je le crains ! non pas celui du prêtre ; je crains celui de Dieu, et me voilà !

D'Ussieux l'embrassait, la remerciait, tombait à ses genoux ; ses transports étaient ceux d'un homme dans le délire, il ne trouvait pas de paroles pour exprimer son bonheur.

— Allons, monsieur ! — continua Marianne, essayant cet air malicieux qui le faisait sourire et le charmait tant, hier encore ;—allons, aidez-moi : à toute noce, ne faut-il pas un festin ?

Elle avait apporté un panier de provisions, et, sans trouble, comme si rien n'était arrivé, elle en couvrait une table. D'Ussieux la regardait, craignant que le chagrin de la jeune fille ne l'eût frappée de folie ; non, sa figure était sereine, ses yeux avaient leur douceur accoutumée ; peut-être était-ce lui qui était fou ; peut-être un accès de fièvre l'abusait-il ; mais la vision était si suave ! les angoisses de ce matin si adoucies par la présence de cet ange à la parole si consolante ! d'Ussieux résolut d'obéir en tout, et de laisser faire.

Le festin était prêt, on se mit à table ; Marianne servait son mari, le pressait de manger, et, avec gaîté, versait à boire ; pour lui, il souriait, regardait, embrassait les mains de sa fiancée, embrassait son front ; mais ses caresses s'arrêtaient là ; cette jeune fille, ainsi seule, se livrant à son ami, à cette heure, avait sur sa figure tant de pudeur, qu'il fallait la respecter. Il trouvait en elle quelque chose de si chaste et de si solennel, qu'il se serait imputé à crime d'avoir une pensée qui ne fût pas pure comme Marianne.

Aussi la jeune fille paraissait-elle pleine de sécurité : connaissant

Digitized by Google

bien l'âme et les sentimens de son promis, elle était avec lui comme une nouvelle mariée qui, après les premiers jours de ménage, vient faire une surprise à son époux, et rit de cette espièglerie.

Cependant le repas finit, et d'Ussieux fut se placer aux genoux de sa bonne Marianne.

—Non, dit-elle en se levant, non, mon ami ; le repas de noce est achevé, l'heure est bien avancée ; tiens, mets-toi là, prions Dieu, et couchons-nous.

—Couchons-nous !.... répète d'Ussieux en cherchant dans les yeux de la pauvre enfant s'il n'y trouverait pas de l'égarement.

Il trouva toujours le même regard, toujours le même visage, toujours le même sourire. La main de Marianne avait pris la sienne, et doucement elle le faisait fléchir devant un de ces petits bénitiers, meuble d'obligation dans le pays, et qu'on retrouve au chevet de chaque lit. D'Ussieux ploya le genou, puis Marianne pria tout haut, appelant la bénédiction du ciel sur elle et sur son ami. Quand ce fut fait, elle demanda l'anneau qu'il lui avait destiné le matin ; il le lui donna tout honteux, parce que dans sa colère il l'avait rompu. Elle le prit, le baisa, puis le serrant dans le nœud de son mouchoir, elle se coiffa de nuit avec ce même mouchoir, elle passa de l'autre côté des rideaux : évidemment elle se déshabillait, d'Ussieux n'en pouvait douter, son cœur palpitait, sa raison s'en allait, il courut à sa bien-aimée.

—Cette lumière! s'écria Marianne. Il s'élança pour l'éteindre.

Peu après, la jeune fille dit à son ami : Marianne Crussol et Prosper d'Ussieux ne seront point séparés par l'anathême.... Les vins et les viandes du festin de noces étaient empoisonnés !....

Nota.—Ce récit me fut envoyé par mon ami Paulin Goy. Mlle Crussol, qu'on peut bien nommer Mme d'Ussieux, mourut avant le jour; d'Ussieux fut sauvé, du moins, quant à sa vie, mais il avait perdu sa raison. Quelques instans de lucidité lui permirent de donner à peu près ces détails ; il vit encore, mais dans un tel état, qu'il aurait mieux valu pour lui mourir avec sa femme.

Digitized by Google

Relation du second voyage fait à la recherche d'un passage au nord-ouest, par sir John Ross, et de sa résidence dans les régions arctiques, pendant les années 1829 *à* 1833 *; contenant le Rapport de sir James Clarck Ross et les Observations relatives à la découverte du pôle magnétique : traduit par A. J. B. Defauconpret.—2 vol. in-8°, chez Bellizard et Ce.*

On s'est souvenu long-temps en Angleterre, et malheureusement pour le capitaine John Ross, du premier voyage qu'il fit, en 1818, aux régions arctiques. Arrivé à la dernière extrémité de la baie de Baffin, il commençait à pénétrer dans un détroit que Parry a reconnu depuis être le détroit de Lancastre ; mais il s'arrêta tout-à-coup devant des glaces qu'il prit pour des terres, méprise assez commune dans ces parages. On se moqua beaucoup de lui à son retour, et la presse anglaise se montra impitoyable dans ses railleries, comme elle l'est toujours pour les erreurs scientifiques qui peuvent entacher le mérite des expéditions maritimes, cette gloire la plus chère et la plus nationale de la Grande-Bretagne. Les lords de l'amirauté ne pensèrent pas toutefois, même dans ce premier moment d'indignation presque universelle, que le capitaine Ross se fût trompé aussi complètement et d'une manière aussi inexcusable qu'on voulait le faire croire ; ils le dédommagèrent bientôt de tant d'accusations et d'attaques injurieuses par une promotion à un grade plus élevé. Le capitaine Ross, de son côté, persista et persiste encore à soutenir aujourd'hui, après son second voyage, qu'il y avait réellement des terres parmi les objets qui frappèrent sa vue vers le détroit de Lancastre et le détroit du Prince-Régent, et il rétablit sur sa nouvelle carte ces fameuses montagnes de Croker *(Croker Mountains)*, qui avaient passé d'abord pour de nébuleuses dépendances du royaume des chimères.

A la bonne heure ! qu'il y ait donc des montagnes de Croker, et que les montagnes de Croker, baptisées aujourd'hui d'un autre nom par un autre navigateur qui prétend les avoir véritablement découvertes, aient bien été aperçues et signalées par le capitaine Ross, dès son premier voyage. Mais il avait alors aussi des glaces devant lui, il avait les détroits de Lancastre et du Prince-Régent, dont l'exploration fut si habilement entreprise quelque temps après par l'illustre capitaine Parry ! Le tort de sir John Ross fut de n'avoir pas attendu ou cherché une ouverture à travers ces glaces, qui n'ont pas refusé pourtant de recevoir son heureux rival dans les années suivantes et qui devaient le

Digitized by Google

recevoir lui-même, et le porter plus loin encore dans sa seconde expédition ; son tort et son ridicule furent de virer de bord, en présence de ce premier obstacle, et de retourner en Angleterre sans avoir rien fait de sérieux pour trouver le passage au nord-ouest, qu'il avait mission d'explorer.

Tout n'était pas injustice dans la réprobation populaire qui l'accueillit à son retour. Il le sentit, et il comprit que le meilleur moyen de se justifier, c'était de tenter une seconde entreprise et d'y persévérer avec plus de constance, d'y laisser sa vie plutôt que de n'en pas rapporter des résultats nouveaux, précieux pour la science du moins, sinon pour le commerce qui a dû désespérer depuis long-temps de pouvoir jamais se frayer de ce côté une voie utile entre l'Europe et l'Asie et l'Occident de l'Amérique. Il s'adressa au gouvernement anglais pour avoir encore une fois le commandement d'une expédition dans les mers polaires ; mais le gouvernement anglais n'était déjà plus disposé à faire de sacrifices pour ces entreprises maritimes dont il lui paraît démontré aujourd'hui qu'il ne tirerait aucune utilité pratique, même si elles avaient tout le succès auquel elles prétendent. Il fit un appel à la générosité de quelques armateurs de son pays, qui ne voulurent pas entrer dans un projet dont ils n'avaient rien à espérer pour l'amélioration de leurs rapports commerciaux. Il eut recours à l'amitié d'un honorable négociant shériff de la Cité de Londres, M. Félix Booth ; mais voyez la singularité des caractères et à quoi tiennent dans ce monde des événemens assez graves ! M. Booth ne voulait rien faire pour son ami, parce qu'une prime de 20,000 livres sterling (500,000 francs), votée par le parlement britannique en 1745, demeurait toujours proposée comme récompense au navire qui découvrirait le passage au nord-ouest ; et M. Booth, négociant de la Cité, aurait rougi, en se dévouant à une œuvre glorieuse dans l'intérêt de la science, de paraître entraîné aussi un peu par la perspective incertaine d'un encouragement pécuniaire. C'est pourquoi il ne faisait rien, en attendant. Ces riches Anglais, on l'avouera, ont quelquefois d'étranges idées, et leur *humour*, même lorsqu'elle est généreuse, est presque toujours plaisante, excentrique, imprévue. Le parlement anglais ne tarda pas à mettre M. Booth à l'aise avec sa conscience, en supprimant les fonds de cette prime que personne n'avait encore méritée et que maintenant quelqu'un craignait d'obtenir ; le parlement anglais commençait à conjecturer comme le gouvernement même, ou qu'il n'y a point de passage au nord-ouest, ou que, s'il existe, les glaces le doivent rendre impraticable, inutile à la navigation du monde commercial.

Aucun scrupule de délicatesse ne pouvait plus retenir le noble patron du capitaine Ross ; il prit donc à sa charge tous les frais de l'expédition, qui dépassèrent 18,000 livres sterling (450,000 fr.)

Le capitaine Ross proclame toute sa reconnaissance en vingt endroits

Digitized by Google

de sa relation, et il en a d'ailleurs laissé, sur la carte de ses découvertes au delà du détroit du Prince-Régent, plusieurs témoignages consignés dans ces noms: golfe de *Boothia*, isthme de *Boothia*, terre de *Boothia-Félix*, que nul géographe sédentaire, faisant de la science et de la nomenclature dans son cabinet, ne s'avisera jamais sans doute d'effacer. Le gouvernement britannique n'est pas demeuré en arrière de cet exemple de gratitude privée pour un noble sacrifice, et M. Booth est devenu sir Félix Booth : c'est à ce qu'il paraît une fantaisie qui passe encore pour plus relevée de s'appeler *sir*, et d'être quelque chose comme un baronet, que d'accepter l'éventualité d'une prime nationale légitimement poursuivie à travers toutes les mille chances d'une navigation ruineuse. Mais une indemnité encore plus belle est assurée au généreux négociant qui sut prélever sur sa grande fortune une si loyale part au profit de la science ; son nom vivra dans la mémoire du monde civilisé, qui se trouve, par le second voyage du capitaine Ross, mis en possession de deux grands résultats : un résultat négatif, nous voulons dire la certitude presque absolue qu'il n'y a plus désormais à chercher le passage au nord-ouest, et un résultat positif, c'est-à-dire la détermination du pôle magnétique, du vrai pôle vers lequel se dirige l'aiguille aimantée de la boussole, et où la nature a placé le centre d'un de ses pouvoirs les plus mystérieux, les plus étendus et aussi les plus utiles et applicables ; car toute la grande navigation en procède, et avec elle la face du monde a été ou sera renouvelée.

Le capitaine Ross partit de la Tamise le 29 mai 1829. Nous ne pourrons le suivre à travers toutes les contrariétés, tous les *périls*, et disons-le, toutes les répétitions souvent fastidieuses de ce long et monotone voyage : mais il est nécessaire de noter en courant quelques traits qui lui assignent, entre la plupart des autres explorateurs des régions arctiques, un caractère particulier de persévérance et de fermeté. On s'aperçoit, à chaque phase nouvelle de la navigation de sir John Ross, qu'il n'a pas seulement les préoccupations ordinaires d'un navigateur qui en serait à son premier essai, mais qu'il a quelque chose à réparer, sa réputation à rétablir comme marin, comme savant, comme homme de décision, ou qu'il lui faudra faire, au sein des glaces, cette fin obscure et voilée d'incertitude, qui donne un nom éclatant aux voyageurs qui ne reparaissent jamais. Voilà pourquoi il est allé plus loin que personne ; voilà pourquoi il a rapporté sans doute le dernier mot sur le passage au nord-ouest, un mot qui, pour être une réponse négative, n'en est pas moins utile à connaître. Il a dû son succès à sa volonté et l'affermissement de sa volonté à une première défaillance dont il a eu à rougir. Quoique l'on puisse lui désirer, en lisant sa relation, un esprit plus étendu, plus précis, plus dédaigneux de la prolixité des vulgaires détails, et sur-tout plus d'imagination pour se trouver naturellement à la hauteur des grands spectacles d'une mer et d'une terre confondues

Digitized by Google

sous un même réseau de glace, spectacles dont l'uniformité ne devait pas manquer d'une certaine magnificence digne de rencontrer un peintre ; néanmoins, à voir son courage pour agir sans secousse, sans enthousiasme et sans frayeur, on se sent saisi d'admiration, et on reconnaît que ce n'a pas dû être d'un homme ordinaire de savoir ainsi se relever et rentrer dans la lice, après une fuite inconcevable.

Le bâtiment qu'il montait, *The Victory (la Victoire)*, de 150 tonneaux, avait été équipé et armé de manière à faire usage des voiles et de la vapeur. Cette combinaison était bonne, et l'emploi de la vapeur, qui se trouvait appliquée pour la première fois à la navigation des mers boréales, était une heureuse idée. Il n'y a pas de temps à perdre quand on doit se faire jour parmi les glaces qui s'entr'ouvrent à peine pendant quelques jours de la belle saison, et qui se referment si vite : on ne peut attendre alors que les vents deviennent favorables. Et puis, d'ordinaire, les navires qui ont la vapeur pour force motrice, tirent beaucoup moins d'eau que ceux qui sont faits pour se servir uniquement de voiles ; et c'est un avantage qui permet quelquefois, en suivant de plus près les côtes dans une eau peu profonde, d'éviter le choc des montagnes de glaces que forme l'hiver et que le dégel, si incomplet et si passager qu'il soit, met en mouvement avec des bruits terribles. Mais la machine dont était chargée *la Victoire* se dérangea dès les premiers jours du voyage, et exigea continuellement des réparations nouvelles qui ne réussirent jamais à la faire fonctionner avec puissance et régularité.

C'est une chose misérable à considérer que la marche de *la Victoire*, au milieu des masses mouvantes du golfe de Boothia, lorsqu'elle se fait alternativement remorquer par ses barques, ou pousser, avec plus de lenteur encore, par sa désespérante machine, qui parfois n'atteint pas à plus d'un mille par heure. Plus tard, on verra l'équipage, les officiers et le capitaine, tous d'un commun accord et après cent expériences malheureuses, déposer sur la côte de la Boothia-Félix toutes les pièces de cette machine vraiment ennemie, et se donner toutefois quelque peine pour les réunir, les classer, les mettre en bon ordre en les abandonnant ; tant l'homme garde de respect, dans ces contrées sauvages où son pouvoir de création est si faible, pour les œuvres de l'art, même pour celles dont l'imperfection lui ferait honte en d'autres pays témoins de tous les miracles de son génie.

Sir John Ross, qui n'oublie rien, ni le bien, ni le mal, affiche dans son livre comme à une sorte de pilori de l'opinion publique, les noms de Braithwaite et Erickson, auteurs de cette détestable machine, qui a compromis en plus d'une occasion, par son impuissance, la vie de braves marins auxquels il était permis d'espérer un concours plus sincère et plus bienveillant de leurs concitoyens. Si une semblable machine eût été faite en France, et pour un semblable voyage, il n'y aurait pas eu assez

Digitized by Google

d'injures et de malédictions sur nos ingénieurs, que déjà l'on s'étudie avec un aveugle et ignare acharnement à rabaisser au dessous des constructeurs de l'Angleterre.

Le dérangement de la machine ne fut pas le seul présage malheureux du commencement de l'expédition. L'équipage d'un navire baleinier, que sir Jonn Ross avait frété pour transporter des approvisionnemens, se révolta et refusa de partir. Il fallut mettre à la voile sans lui : c'était une précieuse ressource de moins, mais aussi un grand danger était évité, le danger d'avoir pour compagnons des hommes de mauvaise volonté, rebelles à la discipline. Sir John Ross continua sa route avec les deux navires qui lui demeuraient fidèles, *la Victoire* et *le Krusenstern*. Il l'eût continuée, je le crois, avec une seule barque, une seule voile et deux hommes pour la manœuvre. Il avait besoin d'aller passer quelques années dans les glaces du nord, il lui fallait ce voyage pour recommencer à vivre, pour être parmi les siens réputé mort, pleuré, justifié, et reparaître au monde avec un nom nouveau, respectable pour tous.

Après les obstacles qui venaient du fait de l'homme, et qui pouvaient le retarder, mais non l'arrêter, parce qu'une volonté humaine peut toujours lutter contre une volonté humaine, il allait se trouver en présence des obstacles plus difficiles à vaincre qu'oppose aux volontés les plus fermes, dans ces climats glacés, une nature presque inexorable.

Au sortir de la baie de Baffin, le chemin qu'on suit depuis plusieurs années pour découvrir le fameux passage tant cherché, ne se dirige pas vers le nord, ni tout d'abord vers l'ouest ; on n'espère plus guère aucune issue dans cette direction ; mais on tourne vers le sud et l'on entre dans le détroit du Prince-Régent et dans le golfe de Boothia, dont la reconnaissance complète et minutieuse, dans sa partie occidentale, paraît être désormais le seul moyen de résoudre ce problême qui, malheureusement, nous l'avons dit, recevra et a déjà reçu suffisamment une solution négative. Le capitaine Ross longea donc la côte occidentale de ce détroit, précédemment reconnue jusqu'au cap Garry, dont la position a été fixée, par le capitaine Parry, à 72° 3° lat. N. Là commencent les découvertes de sir John Ross qui, descendant beaucoup plus au sud, a relevé cette côte jusque par les 69° avec une exactitude tout-à-fait digne d'éloges. Cependant il n'a pu encore pénétrer jusqu'au fond de cette mer intérieure qui, à son ouverture étroite, s'appelle le détroit du Prince-Régent, et qui, à l'endroit où elle s'élargit, a été nommée par lui golfe de Boothia. Toute cette mer représente assez bien une amphore irrégulière dont le golfe de Boothia serait le ventre, et dont le col s'alongerait dans le détroit du Prince Régent, pour recevoir les eaux de la mer de Baffin. La base de cette amphore n'a pas encore été obervée et relevée ; l'approche en a été interdite par les amas de glace compacte qui s'y sont accumulés plus que partout ailleurs. Mais sir John Ross n'avait pas à descendre si bas vers le Sud, pour sa recherche du

Digitized by Google

passage tant désiré. La *Victoire* n'alla même pas plus loin que les 69° 59' lat. N. où elle s'établit, pour passer l'hiver de 1829 à 1830, dans le *Havre-Félix* ; et ce fut de là que le capitaine dirigea, par terre, ses excursions et celles de son neveu, le commandant sir James Clark Ross, dans le but d'explorer s'il n'y avait pas aux parois de l'amphore quelque fissure donnant aux eaux du golfe de Boothia une sorte de communication imparfaite et glacée avec les eaux qui enceignent le rivage occidental de l'Amérique.

Nous verrons plus tard comment ces deux officiers ne trouvèrent pas le passage, et comment sans doute il demeurera introuvable. C'est déjà un assez grand honneur pour eux d'avoir atteint le Havre Félix, cet excellent point de départ d'une exploration par terre, qui eût mené à découvrir ce qu'on cherchait, s'il y avait quelque chose à découvrir. Pour arriver là, quelles épreuves il leur a fallu traverser ! Quelle navigation, quand une navigation est possible ! Les courans sous-marins, secondés par un adoucissement momentané de la température, détachent des masses énormes de glaces qui viennent à la rencontre du malheureux navire, en s'entrechoquant les unes les autres, et déracinant les rochers mêmes de la côte : le marin n'évite sa ruine que parce qu'il sait leur céder à propos, et qu'il habite une demeure mobile comme elles ; mais il est tenu à une surveillance qui ne se repose jamais, et il a sa vie à sauver cent fois par jour.

Quelquefois pourtant les glaces, qui le mettent en péril à chaque heure, prennent soin de l'en délivrer ; car c'est là une des faveurs imprévues que Dieu réserve à l'homme sur ces mers sauvages et presque sans abri du côté de la terre ; les glaces, qui sont ses ennemies et qu'il doit fuir, souvent il les embrasse comme un moyen de salut. Un jour, *la Victoire*, poussée par le vent et les courans, est perdue si elle ne double heureusement un immense promontoire de glaces, immobile, profondément enraciné, dur comme une roche et qui semble éternel comme Abyla ou Calpé : en ce moment, *la Victoire* rencontre un quartier de glace flottante qui s'interpose entre elle et le cap menaçant, la repousse au large avec violence et l'éloigne du danger qu'elle redoutait. Un autre jour, ou plutôt vingt fois dans le voyage, elle demande un refuge contre l'irruption des glaces flottantes, à des glaces sédentaires, qui, entre leurs pointes avancées, lui présentent des havres sauveurs. Toujours la glace ou la neige, rendue à son état liquide par la chaleur d'une lampe, est l'unique ressource des navigateurs pour apaiser une soif qui, dans ces climats, le croirait-on ? devient souvent une âpre souffrance. Enfin pour se protéger contre l'excès du froid, on apprend à utiliser encore la glace même et la neige. Les Esquimaux, dès les premières expéditions des Européens dans les régions boréales, leur ont offert l'exemple de leurs cabanes élevées en une demi-heure avec des blocs de neige, garnies de bancs de neige pour lits, couvertes d'une toiture de

Digitized by Google

neige, et recevant le jour par un morceau de glace. Les Européens n'ont pas dédaigné de prendre pour maîtres les Esquimaux dans cet art de combattre l'hiver avec ses propres armes ; et nous voyons le capitaine Ross étendre sur le pont de *la Victoire* une couche de deux pieds de neige, pour fermer l'accès autant que possible à l'air vif du dehors, à ce froid circulant, pour ainsi dire animé, qui parcourt l'atmosphère sur les ailes de l'ouragan, et sait faire trouver quelque douceur à cette froidure obtuse et latente que contient un amas de neige condensée.

Nous avons laissé le capitaine Ross et son équipage dans leurs quartiers d'hiver du *Havre Félix*. Les occupations ne leur manquèrent pas, comme on pense bien ; et d'ailleurs, elles ne manquent jamais à bord des navires ; on a soin de les y faire naître l'une de l'autre ; on les inventerait à plaisir si elles ne se présentaient pas d'elles-mêmes : elles assurent aux équipages, dans une longue et pénible expédition, le contentement d'esprit, la sécurité de l'avenir, la joie, la santé. Aussi tout le monde conserva pendant long-temps, à bord de la *Victoire* et du *Krusenstern*, une grande force de corps et d'âme : il n'y eut que deux morts à regretter pendant tout ce voyage de quatre années ; et encore les deux hommes qui succombèrent aux fatigues dont leurs compagnons supportaient le poids avec tant de gaieté et d'aisance, étaient l'un d'une constitution naturellement faible, l'autre d'un tempérament ruiné par vingt campagnes sur mer, et ils n'auraient pas, en Angleterre même, prolongé leur vie beaucoup au-delà du terme qui leur fut marqué dans la dure captivité des mers boréales.

On avait toujours quelque chose à exécuter, dans les deux navires, tout emprisonnés qu'ils étaient et privés de mouvement. On y faisait et on y refaisait les arrangemens les plus ingénieux pour combattre le froid du dehors, et aussi pour empêcher les vapeurs produites dans les logemens intérieurs par une assez vive chaleur relative, de s'y condenser immédiatement en une eau qui eût été plus nuisible que le froid. On préparait tout, pendant qu'on était enchaîné par l'hiver à la même place, pour le moment où un peu d'espace libre sur la mer permettrait l'espérance de pousser encore quelques milles en avant des découvertes accomplies, ou plutôt d'entreprendre un laborieux retour vers la patrie. La pêche et sur-tout la chasse occupaient souvent, en outre, plusieurs heures de la journée : ce n'était pas sans utilité ; car il était bon de fournir parfois une nourriture plus fraîche à des hommes qui devaient leurs alimens ordinaires aux procédés conservateurs de la chimie industrielle ; et ce supplément salutaire ménageait les provisions qu'il était nécessaire de réserver pour les temps, sans doute plus difficiles, où il faudrait faire retraite de ces régions inhospitalières. Or, la retraite dura trois années : cela dépassa toutes les craintes et tous les calculs les plus défavorables.

La pêche donnait des saumons et des veaux marins, la chasse donnait

Digitized by Google

des bœufs musqués, des rennes, des lièvres, des renards, des ours quelquefois, dont la dépouille du moins pouvait être un nouveau moyen de défense contre l'hiver, et enfin des oiseaux de plusieurs espèces, des ptarmigans, des gélinotes, des ortolans de neige. Ceux-ci, pour les terres et les mers voisines du pôle, sont les messagers du printemps et commencent à s'y montrer vers le mois d'avril et de mai. Quel printemps ! un véritable hiver, qui se continue encore dans ses deux mois avec une rigueur extrême et qui suffirait pour chasser les autres familles d'oiseaux voyageurs dont la mission est d'annoncer ailleurs le vrai printemps et d'arriver avec le soleil dans les parages qu'il aime. De quels lieux maudits du ciel ces incroyables messagers, les ortolans de neige, viennent-ils donc pour proclamer et posséder eux-mêmes la belle saison de la zône glaciale ? Où ont-ils passé leur hiver pour s'imaginer que c'est là un printemps, cette période encore glacée, ce second hiver dont ils se font les hérauts sans voix, sans mélodie et presque sans amour ; et leur pâture, où peuvent-ils la rencontrer dans une pareille désolation de la terre et des eaux engourdies du même sommeil, cuirassées de la même enveloppe impénétrable, et ne laissant, à leur surface, ni bruire un insecte, ni végéter une plante ? Cette question occupe un instant le capitaine Ross, mais ne l'embarrasse pas, dès qu'il songe à la merveilleuse fécondité des ressources que la Providence a répandues partout où elle a semé la vie. "Je n'ai jamais pu découvrir, dit-il, où les ortolans de neige trouvent de la nourriture à cette époque de la saison. C'est un mystère connu de l'Etre qui dirige leur vol et leur course, et qui ne peut les tromper. Il leur a certainement préparé quelque part des vivres et il leur a ordonné de les chercher, afin que la table qu'il leur a fait servir dans le désert ne manque pas de convives."

Sir John Ross, dans ses jours de misère comme dans ses jours de succès, de triomphe et de joie inexprimable, pour quelque découverte nouvelle, se montre constamment animé des mêmes sentimens de confiance religieuse. C'est la religion, c'est la confiance en Dieu qui soutiennent son courage et qui l'aident à relever celui de ses compagnons. Le dimanche est pour lui et pour eux un jour aussi saint que s'ils étaient établis dans quelque paisible bourg d'un comté de la vieille Angleterre, ayant dans leur voisinage le temple anglican et pour témoin, pour censeur de toutes leurs actions, le ministre de la paroisse. Ils font du dimanche un jour de repos, de prière et de lectures édifiantes. Ils en font aussi, et cela n'est pas moins bien fait, un jour d'instruction et de travail intellectuel selon le monde. Plusieurs, dans les longues heures d'un dimanche d'hiver par les 70° de latitude septentrionale, apprirent à lire et à écrire. D'autres, plus avancés déjà dans leurs études, reçurent des notions élémentaires de mathématiques, d'astronomie, et purent se former une idée pratique de quelques unes des sciences qui aident à la navigation. De cette manière, sir John Ross eut l'honneur de rame-

Digitized by Google

ner de son long exil un équipage qui avait gagné beaucoup en moralité et en lumières positives, sans compter les avantages de cette rude éducation du malheur et du danger, qui tient souvent lieu de toutes les autres disciplines dans la conduite de la vie, et que rien ne saurait absolument remplacer.

L'honnête et sage capitaine montra presque une égale attention à l'égard des indigènes qu'il eut occasion de visiter ou de recevoir sur son bord ; et s'il lui était impossible d'ôter aux Esquimaux leurs penchans grossiers, leur ignorance sans exemple et leur gloutonnerie à laquelle rien n'est comparable, il voulut au moins ne pas leur laisser les vices de la civilisation, et ce vice notamment que la civilisation européenne a eu la honte d'inoculer à tant de peuplades sauvages, la fureur des liqueurs fortes. Heureux d'avoir réussi à guérir son propre équipage, ses matelots anglais, qui le croirait ? de l'usage même modéré de l'eau-de-vie, par l'expérience aujourd'hui incontestable que c'est le plus faux préservatif contre l'inclémence d'une froide température, il ne permit pas aux Esquimaux d'en connaître même la saveur, précaution honorable et pieuse, dont l'humanité n'a pas eu autrefois lieu de remercier les navigateurs dans des contrées plus méridionales et plus disposées à faire d'un goût une passion et d'une passion une fureur.

Il y a mieux encore à dire à la louange de sir John Ross. Les instincts moraux, qui existaient confusément dans cette population inculte, trouvèrent en lui dans l'occasion un maître habile à les développer et à les préciser. S'il ne put jamais démêler parmi eux aucune trace d'une croyance religieuse qui élevât leur pensée abâtardie par la recherche incessante des satisfactions matérielles jusqu'à l'idée d'un Dieu, il lui fut aisé de reconnaître qu'ils portaient au fond de leurs âmes cette loi qui a été écrite avant tout dogme et tout précepte religieux, ce sentiment inné qui a dû précéder l'idée complexe de Dieu, c'est-à-dire la loi du devoir, le sentiment du bien et du mal. Il eut soin de fortifier en eux cette loi et ce sentiment par sa rigueur à leur en présenter les violations comme des crimes qui enflammaient sa colère. Aussi quelques objets de peu de valeur, dérobés par eux dans leurs visites à bord de *la Victoire*, furent restitués sur un simple avertissement, et plus tard il firent eux-mêmes parmi eux la police avec une sévérité qui atteste que la conscience n'est chez eux ni sourde, ni muette, mais qu'elle a peut-être besoin pour répondre juste d'être souvent interrogée.

Il y aura d'autres avantages pour eux, il faut l'espérer, dans un ordre inférieur et purement matériel, à se trouver en relation avec les Européens qui viendront explorer leur pays. Les plus vulgaires de nos arts, ceux qui président à nos plus simples procédés d'alimentation, seraient déjà pour eux un bienfait inappréciable. Les malheureux ! quand ils voudraient faire un retour sur eux-mêmes, et améliorer leur nature mo-

Digitized by Google

rale, leur intelligence jusqu'à présent si engourdie par le défaut de culture peut-être plus que par une torpeur naturelle, ils rencontreraient pour premier obstacle la nécessité qui leur est imposée par leurs moyens imparfaits de chasse et de pêche, par les instrumens incommodes de leur travail domestique, par leurs armes sans portée, d'absorber tous les instans de leur vie dans l'abrutissante recherche des alimens qui peuvent la soutenir. Il leur faut quatre heures pour se faire un verre d'eau avec une boule de neige dans d'informes vases de pierre, dont les parois épaisses sont de bien mauvais conducteurs d'une chaleur d'ailleurs incomplète. La même opération, par des procédés qui sont aujourd'hui du domaine commun chez tous les peuples civilisés, était consommée à bord de *la Victoire* en une demi-heure : c'est au reste précisément le temps qu'emploient les Esquimaux à bâtir, pour toute une famille et pour ses animaux domestiques et pour ses bagages, une maison de neige et de glace, la seule chose qu'ils aient appris à faire vite. Pour leur nourriture, ils demeurent bien souvent, pendant toute une journée, en observation devant un trou pratiqué dans la glace où ils attendent l'apparition d'un veau marin qui viendra renouveler l'air de ses poumons.

Aussi n'espérez pas de ce pauvre peuple, courbé incessamment vers sa pâture et forcé peut-être de dévorer une plus grande quantité de chair ayant eu vie, pour produire contre le refroidissement qui vient du dehors, une plus forte somme de chaleur intérieure ; n'espérez pas de lui, tant qu'il n'aura pas imaginé ou imité des modes abrégés de recherches, d'autres idées que celle de la plus stupide existence animale. S'ils voient le capitaine Ross partir pour son excursion de l'ouest, qui doit lui rendre manifeste l'impossibilité d'aucun passage praticable, ou sir James Clark Ross diriger au nord-ouest son investigation du pôle magnétique, ils ne comprennent pas que ces étrangers, déjà venus de loin, entreprennent de nouveax voyages dans un autre but que de faire une chasse plus heureuse aux bœufs musqués et aux veaux marins. S'ils assistent émerveillés aux observations que les officiers de *la Victoire* suivent régulièrement dans le ciel avec un sextant, ils veulent savoir quels renseignemens peuvent fournir ces curieux instrumens de cuivre, touchant les veaux marins. Et toujours les veaux marins !

Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous pas mon veau ?

A vrai dire, cette poursuite assidue des animaux dont ils font leur proie, et quelquefois à de grandes distances sur la glace continue de leurs terres et de leurs eaux, a donné aux Esquimaux des connaissances géographiques, non raisonnées, mais assez précises ; et elles n'ont pas été inutiles à sir John Ross : elles l'ont aidé à prendre le chemin le plus court vers la mer occidentale qu'il avoit à reconnaître, pour déterminer par quel espace de terre elle est séparée de la portion de mer orientale désignée maintenant sous le nom de golfe de Boothia.

Digitized by Google

L'exploration qui était le principal objet de l'expédition du capitaine Ross, a été faite, nous l'avons dit, avec un soin et un succès qui ne permettent plus guère de douter que, s'il y avait quelque part une solution de continuité entre les terres polaires, elle eût été signalée à l'isthme de Boothia, où la nature semble avoir fait bien peu d'efforts pour maintenir l'unité du continent de l'Amérique : en effet, la largeur de cet isthme est environ de dix-sept milles, dont il faut déduire encore une étendue de douze milles occupée par des lacs d'eau douce, et il ne reste plus que cinq milles de terres entre les deux mers occidentale et orientale. Mais qu'importe, au surplus, ce que la nature en ce lieu a fait ou omis de faire, puisque, s'il y avait un passage, il resterait encore à se frayer une voie jusqu'à lui, et à diviser ensuite sa glace elle-même qui peut bien rivaliser avec tous les obstacles possibles de terres et de montagnes.

Les navigateurs de *la Victoire* et du *Krusenstern* ne se sont pas contentés d'aller saluer d'une triple acclamation la mer qui dort, enchaînée par l'hiver au delà de l'isthme de Boothia, comme jadis Nunez de Balboa et ses compagnons saluèrent du haut d'un rocher à l'isthme de Darien, avec plus d'enthousiasme poétique et aussi avec plus d'utilité réelle, les belles eaux animées de l'océan Pacifique. Le commandant sir James Ross, s'avançant, à partir de l'isthme de Boothia, sur la mer occidentale, où il lui était permis de marcher comme sur un étang glacé, a relevé toute cette partie de la côte de l'Amérique boréale jusqu'au cap Jane Francklin. De ce point il n'y a plus que 222 milles pour atteindre au cap Turn-again, où s'arrêtent les travaux géographiques des explorateurs qui précédemment avaient tracé le profil occidental de ce même continent américain, en le prenant par son extrémité méridionale et par la route du cap Horn à laquelle il faudra bien long-temps encore se résigner.

Ce fut aussi le commandant sir James Ross qui détermina la situation autant exacte que possible, du pôle magnétique, dans une excursion par terre qu'il fit en 1831. Il arriva le 1er juin à 8 heures du matin, à l'endroit que tant de voyageurs avant lui avaient désiré fouler, et que ses calculs et ceux de plusieurs savans avaient marqué d'avance précisément où il lui fut donné de le signaler par des expériences irrécusables, c'est-à-dire à 70° 5'17" de latitude et à 96° 45" de longitude occidentale du méridien de Greenwich. Il y planta le pavillon britannique et en prit possession au nom de la Grande-Bretagne et du roi Guillaume IV. Prendre possession du pôle magnétique, du point central d'où s'exerce sur l'aiguille de la boussole la force qui montre leur chemin à tous les navigateurs du monde ! Imposer le nom de Guillaume IV, du vieux matelot couronné de la Tamise, à une force universelle de la nature ! idée singulière, idée vraiment anglaise ! Dans son enthousiasme, et pour marquer cette place mystérieuse que Dieu n'a distinguée par au-

Digitized by Google

cun signe naturel, non pas même par la plus humble colline, sir James Ross rassembla des fragmens de pierres à chaux, en composa un monticule d'une certaine hauteur et déposa sous sa base une caisse d'étain, contenant les détails écrits de cette découverte intéressante. Il regretta, dit-il, de n'avoir pu élever en ce lieu une pyramide égale en grandeur et en durée à la pyramide de Chéops, et il ne sait pas même si elle lui eût paru d'une hauteur suffisante, en ce premier moment d'exaltation de son esprit.

Après cela, il n'y avait plus pour sir James et sir John Ross, et pour leurs braves matelots, qu'une seule idée et une seule espérance, le retour dans la patrie dont ils étaient fiers et dont ils allaient augmenter le légitime orgueil. Ils étaient en 1831, dans l'attente de la fonte partielle des glaces : ils avaient déjà passé deux hivers dans ces parages, ils en eurent deux encore à y passer jusqu'au jour où ils purent monter, dans la baie de Baffin, à bord d'un baleinier, *l'Isabelle*, qu'avait autrefois commandé le capitaine Ross lui-même, et qui les recueillit pâles, amaigris, vêtus de peaux en lambeaux, mourant de faim, pour les conduire triomphalement en Angleterre. Le jour de cette rencontre qui les sauva fut le 26 août 1833. Comment ils s'acheminèrent vers ce but incertain, après avoir essayé vainement de naviguer avec leurs bâtimens ou de les touer, ne s'avançant quelquefois, dans toute une journée, que d'une toise ou deux parmi les glaces ; comment ils abandonnèrent enfin, en pleurant, *le Krusenstern* et *la Victoire*, et se mirent en route péniblement avec leurs canots et leurs chaloupes, tantôt les traînant sur la glace, tantôt les mettant à flot pour franchir de courts intervalles d'eau libre ; comment ils connurent alors toutes les misères du corps et de l'âme, accablés par la fatigue, par le froid, par la pluie, presque par la disette, et sur-tout par la perspective d'un avenir plus affreux, c'est ce que nous laisserons le lecteur chercher, avec un amer plaisir, dans la relation même du brave chef de ces hardis marins.

Et maintenant que les voilà revenus, et qu'ils ont éclairci les deux points principaux qui réclamaient leur dévouement, verra-t-on toujours des marins amoureux de périls et de renommée, aller s'ensevelir plusieurs années dans ces déserts, où la nature est si forte contre l'homme et qui le reçoivent, dès son premier pas, comme dans un éternel sépulcre ? Oui, sans doute, on verra encore de ces aventureuses entreprises qui vont bien au courage de l'homme. Il faut qu'il porte quelqu'assitance à ceux de ses semblables qui, sous un ciel de fer, sur une terre de plomb, regarderaient comme les faveurs d'une bonté presque divine, les plus simples dons d'une industrie, fille de plus doux climats. Il faut que l'homme ne laisse sans l'éclairer de ses regards, sans le marquer de ses vestiges, aucun canton du domaine qu'il lui a été donné de visiter, de féconder et de connaître. Connaître, cette pure jouissance qui fait sa grandeur !

Digitized by Google

Helas ! dans ces lugubres prisons de neige qui trop souvent deviennent des tombeaux, l'humanité appelle les uns après les autres les navigateurs, les derniers venus à la suite et à la recherche de ceux qui n'ont pas reparu. Aujourd'hui, ce sont des voix françaises et bien connues qui, du fond du Nord invoquent les secours fraternels de la France et du monde.

LES VIEUX GARÇONS.

I.

LE VIEUX GARÇON GOUTTEUX.

> " Disease ! thou ever most propitious power,
> Whose kind indulgences we taste each hour,
> Thou well canst boast thy numerous pedigree,
> Begot by sloth, maintain'd by luxury."
>
> GARTH.

L'une des misères auxquelles le célibat donne particulièrement naissance, c'est le purgatoire terrestre que l'on appelle la goutte. Si un homme engagé dans le mariage, et qui a la tête et les membres sains, veut aller visiter une fois dans sa vie un vieux garçon goutteux, je puis l'assurer qu'il remerciera ensuite le ciel de lui avoir donné une *femme*, et qu'il bénira la main bienfaisante qui, en le chargeant de soins nombreux et difficiles, l'aura préservé de cette maudite agglomération d'humeurs. Quoi que puissent dire à ce sujet les pathologistes et les physiologistes, la goutte n'en reste pas moins une maladie qui naît d'une trop grande plénitude, et qui, d'après ce principe, est plus exposé à en être atteint qu'un vieux garçon livré à tous les charmes d'une vie insouciante ? Oui, c'est vraiment une grande consolation pour un mari malheureux, que de devenir le témoin des douleurs d'un homme dont le sort a excité si long-temps son envie. La comparaison, en vérité, était jusque là tout à son désavantage. Voici son ami ; qui n'admirerait cet air brillant de santé ! que sa face est agréablement colorée ! que ses yeux sont petillans ! comme il semble heureux de sa liberté ! il peut satisfaire toutes ses fantaises, sans que personne se croie en droit de le blâmer ; tandis que le pauvre mari, grêle comme une loutre affamée, est sans cesse sous le poids d'une surveillance rigoureuse. A-t-il noyé dans le vin ses peines avec quelques uns de ses amis ?—" Brute ! sot ! vilaine créature !" voilà les complimens qui l'accueillent à sa rentrée au logis. Alors il se voit jeté dans son lit avec colère ; puis, le lendemain, il est

Digitized by Google

condamné, les yeux à peine ouverts, à écouter une leçon de morale, malgré les douleurs qui lui brisent la tête, et la soif affreuse qui lui dessèche le gosier ; et le pire de tout cela, c'est qu'il est encore forcé de paraître doux et affectueux, bien que, dans son cœur, il souhaitât voir sa compagne avec sa morale au fond de la mer Rouge. Se hasarde-t-il à une petite excursion nocturne ?—" Mort et furie ! où a-t-il été ? qu'a-t-il pu faire ?" Impossible à lui de se disculper d'un pareil crime, et il est trop heureux s'il peut expier ses torts au moyen d'une robe nouvelle et après une longue bouderie. S'il a le malheur d'être surpris au moment où il adresse à une jolie fille le sourire le plus innocent, le voilà en proie à toutes les attaques d'un esprit soupçonneux, et sa malheureuse tête va se voir assaillie par tout ce que pourra inventer la fureur jalouse d'une femme terrible comme dix mille tigres, et il mène une existence misérable jusqu'à ce que le bon sens soit revenu dans la cervelle de sa chère moitié, sachant bien que s'il se hasarde à faire des avances, il doit se résigner à subir un interrogatoire capable de lasser la patience de Job : il s'assied donc pareil à la statue de la *résignation souriant au chagrin*, et soupire intérieurement en pensant à son ami, le vieux garçon, qui n'a d'autres soins dans sa vie que ceux que lui donne la satisfaction de ses fantaisies du moment. Mais il faut aussi voir le revers de la médaille. Voilà notre Bénédict homme marié, et voici Bénédict le garçon.—Le premier, assis au milieu de sa famille, chante gaiement quelque naïve ballade, pour amuser son plus jeune fils, qui, placé sur ses genoux, l'accompagne de sa voix bruyante ; un autre de ses enfans, un peu plus âgé, se tient debout auprès de lui ; et le troisième parcourt la chambre à cheval sur un bâton ; sa femme, le visage embelli par le plus doux sourire, le regarde avec amour, et n'épargne rien pour lui plaire : l'ordre et le bonheur règnent dans sa maison ; ses serviteurs sont actifs et obéissans, et tout autour de lui respire le bien-être. Retournez maintenant le tableau, et considérez le vieux garçon, gras et fleuri comme un alderman, j'en conviens, mais en proie à une cruelle attaque de goutte qui le cloue en ce moment sur sa chaise.

Oui, le voici, tremblant de froid à chaque bouffée que la brise d'automne chasse à travers sa porte ouverte, puis suivant des yeux avec anxiété les tourbillons de cendres que le vent soulève à chaque instant de son foyer qui n'a point été balayé, de peur que quelques restes d'un feu mal éteint ne viennent à tomber sur son pied souffrant. Ah ! maintenant il appelle de toute la force de ses poumons son domestique et son portier, afin qu'ils lui apportent du feu et qu'ils ferment les portes ; car il lui semble que chaque porte dans la maison est ouverte. Crie à ton aise, pauvre garçon ; tes domestiques entendront ta voix quand leurs jeux seront terminés, et il se sont préparé une excellente excuse en te plaçant, comme par hasard, hors de portée de la sonnette ; ne savent-ils pas que, quand ta vie en dépendrait, tu n'oserais hasarder

Digitized by Google

ton pied sur le tapis pour en saisir le cordon ! Oui, oui, appelle toujours, et continue à jeter tes regards inquiets vers la porte et la fenêtre : ton portier est renfermé en tête-à-tête avec une bouteille d'eau-de-vie ; ton domestique et ta femme de charge sont occupés en ce moment sous le porche à se lamenter pathétiquement sur ton sort ; le cuisinier et Jean le jardinier sont en colloque dans la pépinière : appelle-les donc, et si l'un d'eux vient près de toi avant deux heures, nous jetterons notre langue aux chiens. Mais écoutons son soliloque : " Ah ! quelle horrible torture ! je suis transi de froid, et il n'y a plus de feu !... là, là ! ce malheureux reste de charbon va me tomber sur la jambe !—Justement ! oh ! Je crois qu'il m'a brûlé. Juste ciel ! où sont-ils tous ? je suis glacé, et donnerais une guinée pour obtenir un verre de vin—voilà la bouteille à quelques pas de moi, mais je suis enchaîné sur mon fauteuil. Mistriss Armstrong ! Jacques ! Sally !... bon Dieu ! je suis entièrement oublié ! barbares, et cruelles créatures ! je voudrais que le diable emportât toute votre race ! Jacques ! c'est moi qui t'appelle, coquin ! Jacques !—Point de réponse, et je suis sûr que la grand'porte est ouverte en ce moment ; oh ! cela est certain, la maison sera dévalisée. Ah ! c'est terrible ! et voici l'abominable drogue du docteur... ce poison qui fait soulever le cœur, et qui n'a pas moins d'efficacité que de l'eau de pluie : j'en ai avalé cinq bouteilles, et je me trouve plus mal qu'auparavant, bien qu'il ait juré que la guérison était certaine... Oh ! ah ! je voudrais qu'il fût ici : je la lui jetterais à la tête !...

> " Oh, horrid gout ! detested by the gods—
> Gout, rueful gout !"

" Oh ! horrible goutte, qui porterait l'effroi dans l'âme des dieux même ; goutte, cruelle goutte !"

" Oui, Lucien a bien compris ton incurable nature, lorsqu'il a dit : " Apollon lui-même, le divin médecin des habitans des cieux, et le sage Esculape, son digne fils, ne trouveraient point de remède à ce mal cruel."

" Je crois qu'ils me laisseront ainsi jusqu'à demain ; voilà la nuit qui commence.—Ah ! c'est l'imbécille de chien de mistriss Armstrong ;—cette brute sait bien que je suis attaché sur mon fauteuil, et elle prend ses ébats comme si elle ne me voyait point : dehors, bélître ! Oh ! Dieu ! il a grimpé sur le buffet ; voilà qu'il renverse mes porcelaines, des porcelaines qui m'ont coûté cinq guinées la pièce ! tu veux goûter à la bouteille de drogue ; je souhaite qu'elle te fende le crâne !—Ah ! il a jeté par terre mon vase de Chine.—Que mille démons t'emportent !—Mort et furie ! Jacques ! misérable Jacques ! infâme coquin que tu es ! Jacques ! Jacques ! Damnation ! Je crois que j'en deviendrai fou !" Et ainsi continue-t-il, jusqu'à ce que ses serviteurs, fatigués de leurs jeux et de leurs amusemens particuliers, trouvent enfin le temps de penser au

Digitized by Google

pauvre goutteux ; et chacun d'eux ou tous ensemble jurent qu'ils ne l'ont point entendu, qu'ils le croyaient endormi, et craignaient de le réveiller, qu'enfin tout paraissait tranquille dans la maison ; et cela, au moment où sa rage et sa fureur s'évaporaient en menaces impuissantes !

Le vieux garçon goutteux, lorsqu'il est momentanément débarrassé de son hôte infernal, est, en général, un joyeux compagnon ; car, comme le dit Lucain : " la langue de celui qui est initié dans les rites de cette divinité (la goutte), est douée de l'éloquence, et son esprit, de ces qualités séduisantes qui distinguent un joyeux et gai convive." Nous ignorons si la goutte a la faculté particulière de donner à l'âme un nouveau fonds de bien-être et d'activité ; mais, ce qui ne saurait être nié, c'est que beaucoup de ceux qu'elle a frappés d'impotence sont de délicieux partners, dans ces heures où nous cherchons à arracher de notre esprit le voile de soucis et d'affaires qui le trouble le plus souvent. Cependant nous ne parlons ici que des goutteux par accident : quand la goutte est héréditaire, quand elle est un legs de famille, un don de l'amitié d'un parent ou une malédiction dont nous avons été frappés au moment de la naissance ; alors le cas est différent, et je ne donnerais pas un farthing* de toutes ces gouttes d'origine douteuse.

Le grand tourment de nos dignes podagres, c'est que le vin et la bonne chère sont pour eux comme le poignard de Caton, un poison à la fois et un antidote, qui tantôt les remplit d'une noble insouciance pour le passé, le présent et l'avenir, et d'autres fois rend une effrayante activité à leur ennemi abattu.

Through every joint the thrilling anguish pours,
And gnaws, and burns, and tortures, and devours.

" La douleur s'élance et pénètre à travers chaque articulation ; elle la ronge, elle la brûle, la torture et la dévore."

Aussi est-il souvent fort amusant de voir un de ces goutteux bons vivans, assis en face d'une table où toutes les merveilles de l'art culinaire ont été généreusement rassemblées, balançant intérieurement les intérêts respectifs de son pied et de son estomac. Mais il ne tarde pas à donner raison au dernier des deux adversaires, et bientôt il savoure son mets favori avec cet ineffable bonheur qui est attaché, Dieu me pardonne ! à tous les plaisirs défendus. L'expression comique qu'on remarque dans ses traits, après qu'il a satisfait son appétit, et que sa goutte, quelque temps oubliée, lui revient pour la première fois à l'esprit, est impossible à décrire. Il regarde tout le monde comme un écolier qui est pris en flagrant délit au moment où il met clandestinement dans sa poche un gâteau de deux sous qu'il n'a point payé. Mais "*quand le mal arrive pour*

---

*Un liard d'Angleterre.

Digitized by Google

peu, on n'a point à s'inquiéter de la mesure," pense notre goutteux philosophe au moment où il entend intérieurement des soupirs et des murmures ; et son œil s'éclaircit, et son front cesse de se froncer, à mesure qu'un vin généreux répand en lui sa bénigne influence ; et, son estomac emporté par l'attrait de nouveaux plaisirs, réduit sans peine au silence la voix timide et plaintive que veut faire entendre son membre souffrant. Il est amusant d'entendre comme il parle avec chaleur et héroïsme du danger qui le menace ; il n'est point de martyre qui se soit trouvé dans des circonstances plus méritoires. Mais bientôt l'effrayant fantôme est chassé entièrement de son imagination ; il s'abandonne à toute sa gaieté, l'esprit petille dans chacune de ses paroles; dans les anecdotes qu'il place dans la conversation avec un à-propos charmant : enfin il célèbre son triomphe par quelque chant joyeux, et parfois en se mêlant aux danses des jeunes gens, pour montrer que ses cinquante-cinq ans ne lui ont point encore trop affaibli les muscles.

Voilà les momens où ces vrais enfans de la joie brillent dans toute leur gloire, et trouvent une noble compensation aux plaisirs du mariage et aux terribles accès du mal qu'ils portent avec eux. Les réflexions du lendemain sont peut-être un peu moins agréables que les amusemens de la soirée, et il est fort possible qu'on soit fâché alors d'avoir oublié les précautions recommandées par une sévère prudence : mais la goutte, comme l'amour, ne se laisse point aisément éconduire ; et comme le dit l'épigrammatiste grec : " C'est folie de se défendre, lorsque l'ennemi est dans la citadelle."

Quelques uns d'eux se soumettent à leur destin avec une dignité et un stoïcisme dignes d'admiration ; et bien que Shakspeare ait déclaré,

> "There was never yet philosopher
> That could endure the tooth ache peaceably."

" qu'il n'est point un philosophe qui endurât avec calme un violent mal de dents,"—nous avons connu quelques vieux garçons qui ont noblement combattu contre un mal encore plus terrible, et chez qui l'habitude de la souffrance laissait assez de force pour qu'ils se trouvassent capables de plaisanter en face de leurs douleurs, et de se débarrasser ainsi de la moitié de leurs maux.

Nous désirons d'autant plus que la famille des vieux garçons goutteux suive ces dignes exemples, que nous avons pour eux une affection particulière ; et comme ils ne peuvent attribuer leurs souffrances qu'à eux-mêmes, nous pensons qu'ils doivent se trouver tenus à les supporter avec fermeté. " *Qu'ils chantent donc et qu'ils soient joyeux, qu'ils dansent et se réjouissent,"* en se rappelant que toutes leurs peines sont volontaires : qu'ils rendent le calme à leur cœur, en pensant qu'ils doivent aussi porter leur croix, et qu'ils ne transmettront point leurs maux

Digitized by Google

à de malheureux descendans, circonstances qui, nous pouvons les en assurer, enlèveront à leurs douleurs une partie de leur amertume. N'est-ce point, en effet, une pensée cruelle pour un homme que la maladie torture sur sa couche, d'apercevoir à ses côtés une famille florissante à qui il a préparé un long martyre ?

Il y a encore une raison non moins convaincante qui engagera les vieux garçons goutteux à la patience et à la résignation ; c'est qu'ils n'ont guère de secours à attendre de la médecine. Quelques prétendus maîtres dans l'art de guérir les visiteront sans doute les poches farcies de spécifiques, et jureront sur la tête de Galien, que ce sont des remèdes infaillibles contre l'ennemi qui les tracasse ; s'ils trouvent en eux assez de crédulité pour ne point sourire en face de ce charlatanisme, rien de mieux :—la foi a des miracles ; qu'ils se gorgent de leur élixir, et n'oublient point le magnétisme animal ; mais si leur esprit conserve l'ombre d'un doute, " *qu'ils jettent la drogue aux chiens*," et ne s'en inquiètent point d'avantage.

Nos héros feront bien mieux de supporter leur fardeau avec un cœur léger et joyeux, et de le regarder comme un impôt nécessaire établi sur leur bonheur.

> " Cease then, ah ! cease, poor mortals, to repine
> At laws which nature wisely did ordain.
> Pleasure, what is it ? rightly to define,
> 'Tis but a short lived interval from pain ;
> Or rather each, alternately renew'd,
> Give to your lives a sweet vicissitude."

" Cessez donc, ah ! cessez, pauvres mortels, de refuser de vous soumettre aux lois que la nature a établies dans sa sagesse. Qu'est-ce, en réalité, que le plaisir, sinon quelques instans de relâche jetés au milieu de nos douleurs, ou plutôt notre existence n'est-elle point composée d'intervalles de peines et de joies dont les perpétuelles alternatives jettent sur nos jours une douce variété ?"

Il est vrai que le mariage, lorsqu'on le considère sous son véritable point de vue, a des joies et des plaisirs permanens, quoiqu'il s'y mêle bien un peu de souci, et qu'un homme marié, qui vit comme doit vivre un homme marié, n'aura jamais la goutte s'il n'en jouit comme d'un héritage ; tout cela peut, à la vérité, faire naître quelques regrets dans l'âme du vieux garçon, sur-tout quand, en retournant chez lui, il trouve tout en désordre ; il soupirera sans doute quelquefois en se voyant privé d'une main chérie pour disposer sa couche, et des tendres accens d'une voix aimée quand les heures s'écoulent avec lenteur.—Mais quoi ! tout cela ne peut durer éternellement ; il lui reste d'ailleurs la satisfaction de rosser son domestique, de renvoyer son portier et de venir de nouveau vider la coupe joyeuse, et s'asseoir devant une table noblement garnie, lorsque son mauvais génie lui laissera quelque trève.

H. B.

Digitized by Google

NAPOLÉON A PROVINS.

Nous trouvons dans un journal l'anecdote suivante dont la narration est attribuée à une dame aimable et âgée qui habite la ville haute de Provins. Voici en quels termes elle s'exprime :

" Lors de la première invasion, en 1814, plusieurs batailles se livrèrent à peu de distance de Provins, et je fus obligée de recevoir et de loger beaucoup de militaires. Depuis quelques jours cependant ma maison était devenue libre, et j'étais occupée à y remettre un peu d'ordre, quand le 5 ou le 6 de février, à la nuit tombante, mon domestique vint m'annoncer un chef de bataillon qui venait loger chez moi.

" Au même instant je vis entrer un homme d'une petite taille, assez gros, le teint jaune, les cheveux noirs et plats ; quoique en uniforme, il ne portait ni épaulettes ni décoration.

" Je lui témoignai d'abord très-franchement la contrariété que me faisait éprouver sa visite, et entrant ensuite en conversation avec lui, je lui demandai d'où il venait ? Il me dit qu'il arrivait de Bray-sur-Seine.

" Eh bien ! lui dis-je, vous deviez être à cette bataille où l'on m'a dit que l'empereur de Russie et le roi de Prusse ont été si près d'être pris. Vous allez pouvoir me raconter au juste ce qui s'y est passé.

" Volontiers," me dit-il, et il me fit avec beaucoup de détails la désignation du terrain et de l'emplacement que chaque corps d'armée occupait pour couper la retraite aux ennemis. Et il ajouta :

" Madame, connaissez-vous l'empereur ?—Je ne l'ai vu qu'une seule fois, lorsqu'il était général de l'armée d'Italie, je ne le reconnaîtrais certainement pas. — Eh bien ! regardez-moi, ce sera comme si vous le voyez, je lui ressemble étonnamment, jamais je ne le quitte, *et à moins d'être dans sa chemise, on ne peut en être plus près que moi.*

Mais où allez-vous maintenant ? — Je vais à Paris ; quand je dirais à une belle dame que je vais *lever des cadres*, elle ne comprendrait pas. — Comment, vous dites que vous ne quittez jamais l'empereur, et vous voilà ici ? — C'est juste ; mais il y a des occasions.... — Avez-vous un billet de logement ? Vous savez que nous ne pouvons recevoir que ceux qui ont des billets de logement. — En ce cas, vous allez me renvoyer, car je n'ai point de billet. — Oh ! non, vous ne vous en irez certes pas ; mais vous qui paraissez savoir tant de choses, dites-moi donc si les ennemis nous viendront. — Gardez-vous d'en douter, on ne nous soutient pas ; si seulement les femmes voulaient prendre des chapeaux et se mettre derrière nous, nous ferions fuir tous les alliés par delà le Rhin ; mais tout le monde nous abandonne."

Digitized by Google

" Comme il finissait de parler, j'entendis sonner un coup violent à la porte, et je m'écriai en me levant : " Ah ! mon Dieu ! que je suis malheureuse ! ma maison va être envahie !" Le commandant vint à moi, me prit les mains, et me dit avec beaucoup de douceur : " Tranquillisez-vous, calmez-vous, Madame, c'est sûrement quelqu'un qui veut me parler." Effectivement, le domestique vint annoncer deux chirurgiens-majors qui demandaient le commandant, et je vis entrer deux Messieurs, dont l'un était d'une taille remarquable, et qui, tous deux, laissaient voir, sous leur redingote, l'uniforme d'officier-général.

" Le commandant était assis auprès du feu, et se balançait sur une chaise, en tenant son pied droit dans la main. Il fit aux deux officiers le signe de *motus*, en mettant un doigt sur sa bouche ; puis, sans se déranger, il leur dit : " Saluez madame, demandez-lui pardon de vous présenter devant elle comme vous êtes, et de crotter son beau tapis."

" Ils allèrent droit à lui, le saluèrent en baissant leur chapeau jusqu'à terre ; puis se retournèrent et me saluèrent aussi, pendant que, pour leur faire honneur, j'allumais une seconde bougie.

" Le commandant leur fit signe de s'asseoir, ils se tinrent sur le bord de leurs fauteuils, et lui adressèrent quelques mots que je n'entendis pas.

" Lorsque ces deux officiers furent partis, j'offris à souper au commandant. Il me dit qu'il attendrait mon heure. En ce cas, lui dis-je, vous attendrez encore long-temps, car je suis malade. J'ai une fièvre de nerfs et je ne mange pas ; mais il me reste un poulet, et puisque les ennemis vont venir, je vais vous le faire préparer ; je veux que ce soit un Français qui le mange.

" — Un poulet ! s'écria-t-il ; un poulet ! . . . de la soupe à l'oignon et des pommes de terre, c'est tout ce qu'il faut à un soldat.

" Je lui demandai s'il avait de la suite ; non, me dit-il, je suis seul.

" Puisque nous avez tant de bonté, ajouta-t-il, me permettriez-vous de vous demander une grâce ? Ce serait de dîner sur cette table, auprès de ce bon feu, sur ce tapis ; je vous promets que je ne vous gâterai rien.

" Pendant qu'on préparait le souper du commandant, je causai beaucoup avec lui.

" Je lui parlai de l'empereur, je lui dis que c'était un héros, et qu'ayant vu Frédéric... Il m'interrompit en me disant que je faisais bien de l'honneur à Bonaparte en le comparant au roi de Prusse. J'ajoutai que cependant je le blâmais de ne pouvoir se tenir en place, et que je ne concevais pas comment un *petit Corse* ne se trouvait pas content d'être empereur des Français.

" Il m'écoutait en souriant et en se balançant, toujours un pied dans sa main ; par momens, je m'animais et je marchais dans la chambre en

Digitized by Google

lui parlant avec beaucoup de chaleur. Alors il se levait, venait à moi et me prenait les mains en me disant : " Mais calmez-vous donc, vous vous ferez du mal ; il n'y a pas de raison ; mon Dieu ! que vous êtes vive !"

" L'empereur, ajouta-t-il, a trois sottises à se reprocher. La première, c'est d'avoir trop enrichi ses généraux, qui, à présent, voudraient jouir de leur fortune ; la seconde, c'est d'avoir quitté Joséphine qu'il aimait tant, et la troisième c'est d'avoir épousé une Autrichienne.

" Eh bien ! lui dis-je, si les ennemis viennent, je m'enfuis . . . . .

" Il me prit encore les mains et dit :

" Ne faites jamais cette folie-là parce que vous perdriez tout. Je m'y connais, Madame, suivez mon conseil ; vous avez une habitation charmante, demandez toujours de gros chefs, vous et vos propriétés seront respectées.

" Pendant que nous causions ainsi, on apporta le souper, la soupe à l'oignon lui fut servie dans une casserole ; il mangea le poulet presque entier et s'écria plusieurs fois : " Quel bon souper !"

" A huit heures et demie, je le congédiai en lui disant : Commandant, il faut aller vous reposer et moi aussi.

" Il me remercia beaucoup de la manière dont je l'avais reçu et me dit qu'il ne me ferait pas ses adieux le lendemain, pour ne point interrompre mon sommeil.

" Je pris une bougie pour le conduire à sa chambre ; il y eut alors entre nous un grand débat de politesse ; il prit la bougie, m'offrit la main et nous arrivâmes ensemble à son appartement.

" En ouvrant la porte, il s'écria : " Oh ! quel bon feu ! quel bon lit ! il y a long-temps que je n'aurai été si bien couché !" Je lui souhaitai le bon soir et un bon voyage.

" Lorsque mon domestique s'était levé, à cinq heures du matin, il avait vu le commandant dans sa chambre, occupé à se faire la barbe, et ensuite se promener d'une fenêtre à l'autre les bras croisés derrière le dos.

" J'ai logé le lendemain deux colonels d'état-major, MM. de Saint C*** et B***, auxquels j'ai raconté ces détails, et qui m'ont assuré que le commandant ne pouvait être que Bonaparte lui-même, ce dont je ne m'étais aucunement doutée."

Digitized by Google

ARABELLA.

I.

Arabella était au lain; la lune luisait à travers les fenêtres de l'appartement; on n'entendait que le bruit de l'eau qui s'agitait aux mouvemens de la jeune fille. Elle montait au niveau des ondes blanches et transparentes, puis elle s'effaçait dans l'ombre ou se replongeait dans la profondeur du bassin. Quand ces jeux eurent duré quelques temps, Arabella sort des eaux qu'elle soulève et qui retombent derrière elle écumeuses et bruyantes. Un schall pourpre qui l'enveloppe fait ressortir sous les plis humides la grâce de ses proportions frêles et virginales. Elle se jette épuisée et accablée sur une ottomane; sa respiration précipitée révélait l'anxiété qui oppressait sa poitrine.

La femme de chambre avait apporté de la lumière. Arabella reste quelque temps dans une attitude méditative, le front pressé contre les coussins du sopha; puis elle saisit un miroir en argent qu'elle approche de sa figure. Le métal dépoli ne flatte point comme le cristal: il est d'une fidélité cruelle pour la beauté qui cherche à se faire illusion sur les petits défauts qui déparent ses charmes. Après quelque hésitation, Arabella se risque à plonger un regard décisif au milieu des éclairs que lançait la surface étincelante; d'abord elle se met à sourire; elle voit les lignes harmonieuses de son visage s'épanouir avec une symétrie irréprochable: son grand œil brun darde une lumière suave et sereine, et son front élevé se déploie doux et calme comme un ciel ionien. Arabella souriait toujours; un dernier coup d'œil... un coup d'œil d'interrogation perçante, avide, pleine de bonheur et d'angoisse... Tout-à-coup un cri lui échappe, elle jette le miroir qui résonne sur les dalles de marbre, traverse l'appartement à pas si rapides que ses longs cheveux se soulèvent et flottent éparpillés, et tombe en sanglottant sur l'ottomane.

Pourquoi ce désespoir? Quelle tache Arabella vient-elle de découvrir à ses attraits? Sa taille se développe-t-elle avec moins d'élégance? Quelque pli naissant menace-t-il la régularité de ses contours? Non. Arabella était admirablement sculptée, et ses formes étaient pures et intactes comme la fleur qui vient de s'ouvrir au soleil; mais elle avait le teint mat et flétri: au sortir du bain, de faibles lueurs roses vivifiaient la carnation maladive de ses joues: peu à peu elle voyait cet incarnat artificiel se faner, et ses traits magnifiques s'éteindre; c'était comme une aurore vaporeuse qui pâlit et s'abîme au milieu des nuages.

Digitized by Google

Neuf heures sonnèrent à la pendule, une voiture roula sous la porte cochère ; les sœurs d'Arabella, qui revenaient du spectacle, montèrent l'escalier ; elle entend leurs voix joyeuses éclater en rires retentissans, la porte s'ouvre, l'assemblée accueille avec une exclamation de surprise la beauté des jeunes personnes qui entrent ; puis les jeux, les chants, la musique... Arabella court se réfugier dans les bras du sommeil : en rêve elle était quelquefois heureuse : en rêve elle se voyait blanche et fraîche comme ses sœurs.

II.

C'était au bal : Arabella se tenait à l'écart ; en vain la danse ouvrait ses aîles mélodieuses, l'infortunée jeune fille restait enchaînée dans sa douleur silencieuse et immobile. Les jeunes gens ne s'occupaient d'elle qu'à leurs momens perdus ; ils lui faisaient en passant une cour de froide convenance. Arabella causait peu : quand elle se laissait aller à quelque émotion soudaine, la conversation entraînait malgré elle les trésors intimes de son âme au grand jour : mais elle redoutait ces improvisations et surveillait sa pensée avec une réserve chaste et fière. La dédaigneuse insignifiance de ses réponses la débarrassa de ces hommages qu'elle n'eût point cherché à retenir si même elle n'en avait point pénétré le mensonge. Arabella aimait : elle aimait Ottokar : il était au bal ; il était beau, admiré, heureux ; il s'abandonnait avec frénésie aux tourbillons enivrans de la walse, qui le faisaient passer et repasser sans cesse devant Arabella, sans qu'il daignât lui jeter un coup-d'œil ; et pourtant ils avaient été élevés ensemble ; Ottokar avait été l'ami de ses premières années, mais ces jeux et ces baisers si purs et ces innocentes amours de l'enfance n'avaient laissé aucun souvenir dans le cœur du jeune homme. Tristement penchée sur l'appui du fauteuil, le visage à demi voilé, Arabella suivait tous les mouvemens du passionné danseur que le délire de la fête emportait haletant à travers la salle.

Ottokar avait besoin de prendre quelque repos : le hasard le conduisit auprès d'Arabella : elle tremblait, elle ne pouvait deviner ce qu'il aurait à lui dire. Ottakar lui demanda comment elle se portait : on ne lui répondit pas ; il s'éloigna : il avait déjà oublié la question qu'il venait de faire. Arabella se lève et s'enfuit dans le cabinet le plus éloigné, où d'épais rideaux offraient à son désespoir l'abri de leurs ombres : quelques bougies y brûlaient pâles et tristes : l'orchestre n'envoyait que des retentissemens étouffés, et la foule murmurait sourdement dans le lointain. Arabella s'assoupit : elle se réveille en sursaut ; elle avait pleuré. Le marquis de Négro se tenait devant son fauteuil ; la jeune fille sentit le froid de la terreur, comme si elle voyait une vipère se dresser à ses genoux. " J'ai lu dans votre âme, Arabella, dit le marquis ; séchez

Digitized by Google

vos larmes; votre malheur n'est point irréparable." Arabella connaissait le marquis, autant du moins qu'on pouvait le connaître ; au fond, personne ne savait qui il était ; elle lève des yeux craintifs sur ce long corps grêle et décharné et les détourne avec effroi de sa figure démoniaque : les lèvres du marquis s'agitaient sans cesse, une flamme fébrile luisait dans sa prunelle grise, ses membres tressaillaient par intervalle sous la secousse d'une convulsion subite. "Dites un mot, continua le marquis, et vous serez fraîche comme la première verdure du printemps, et tous ces trésors de beauté perdus...."—" Ciel ! serait-il possible ? quand ? comment, marquis, je vous en conjure ?" s'écrie Arabella qui s'était élancée de son siége. Ces questions impétueuses firent sourire le marquis. " Quelle sera ma récompense ?"—" Demandez," répondit la jeune fille hors d'elle-même ; son œil étincelait, son sein se soulevait par des battemens rapides, des jets de pourpre sillonnaient sa figure pâle: on eût dit qu'elle ressentait déjà les effets de la métamorphose qui lui était promise. " Dans un an vous serez à moi."—La pauvre enfant frissonna ; elle pensait à Ottokar. En ce moment elle le vit passer devant la croisée ouverte de la salle, au bruit des timballes et des trompettes ; la plus jolie femme de la capitale se balançait dans ses bras ; ses yeux noirs et humides semblaient brûler sous le regard de son beau danseur. La décision d'Arabella fut prise. " Demain à dix heures je vous attends dans mon boudoir," dit-elle d'une voix vaincue et tremblante, en détournant la tête ; elle sortit d'un pied chancelant. Le démon auquel elle s'était vendue, la dévorait des yeux : un éclair de volupté féroce enflamma sa face ridée et bilieuse.

III.

La beauté d'Arabella avait enfin percé le nuage qui l'obscurcissait. On eût dit, à la voir, une sainte transfigurée. Au lieu de ces teintes morbides, de cette nature sèche et terreuse, c'était une carnation vive, blanche, transparente, le coloris le plus pur et le plus suave. Une vapeur éthérée semblait s'épancher sur ce visage céleste, qui fleurissait dans tout l'éclat d'une vie printanière. Au spectacle, dans les concerts, dans les promenades publiques, partout où elle se montrait, Arabella pouvait se convaincre de l'empire qu'elle exerçait. Les uns laissaient échapper leur enthousiasme en transports passionés, les autres la contemplaient dans l'extase de l'admiration. Ses rivales restaient abattues sous le poids d'une jalousie muette et impuissante. La jeune femme qu'on avait tant humiliée s'enivrait de son triomphe : elle comptait avec orgueil tous ces beaux jeunes gens qui l'adoraient. Dans le nombre elle ne vit pas d'abord Ottokar; il la fuyait, il se raidissait contre sa défaite. Sa démarche devenait lente, sa tête se baissait sombre et pensive : vainement l'orgie lui présentait sa coupe fumante et sa lyre. Au bal, les fanfares de l'orchestre lui faisaient verser des larmes.

Digitized by Google

Enfin Ottokar céda : il se rapprocha de la compagne de son enface ; il lui parla ; mais sa voix tremblait, sa pensée hésitait ; le charme auquel son cœur avait succombé, enchaînait l'essor de ses facultés. Arabella voyait et comprenait tout cela : elle comprenait qu'elle était aimée : elle était heureuse ; mais son bonheur dura peu. L'image du marquis se présenta à son souvenir ; elle se rappela cette matinée fatale, où elle avait dû souffrir que le marquis touchât sa main, et qu'il lui glissât au doigt l'anneau des fiançailles, et où il lui avait remis un cosmétique dont elle avait aussitôt constaté devant lui la puissance. Au moment où Arabella commençait à laisser entrevoir à Ottokar le mystère de son amour, le marquis reparut tout-à-coup après quelques mois d'absence. Arabella le voyait planer autour d'elle, comme un oiseau carnassier qui enserre sa victime dans des cercles de plus en plus étroits. Point d'issue pour lui échapper ! Pouvait-elle dévoiler les secrets de son boudoir ? Le marquis, si elle lui manquait de parole, ne la frapperait-il pas d'une vengeance impitoyable ? Ne lui refuserait-il pas ce fard merveilleux auquel elle devait le prestige qui l'environnait ? Et comment se résoudre à y renoncer, à reparaître devant Ottakar, languissante, pâle, fanée, dépouillée de ces émanations magiques qui nageaient autour d'elle comme les parfums de sa beauté ? Malheureuse ! il lui fallut perdre son amant, pour ne point perdre son amour.

Un soir Ottokar était tombé à ses genoux ; le moment décisif était venu. Avec quelle volupté Arabella sentit la main de celui qu'elle aimait frémir dans la sienne, et pourtant elle eût moins souffert de le voir s'enivrer en sa présense des baisers d'une rivale. Hélas ! ce bonheur qu'il lui demandait et que depuis si long-temps elle avait reçu de lui, ce bonheur était perdu pour tous les deux. « Vendue, vendue ! » ces mots terribles retentissaient dans son âme comme la voix de Satan qui arrête un réprouvé au seuil du paradis. Sa volonté, son honneur, sa beauté, sa personne, tout, tout vendu au marquis ! Ottokar attendait en silence ; ses traits pâlissaient par l'effet d'une anxiété fébrile ; vainement ses regards cherchaient à se réfugier dans le regard de son amante ; les yeux d'Arabella étaient fermés pour lui ! Elle dégagea lentement sa main, se détourna avec un geste négatif et sortit.

IV.

Au premier moment Ottokar ne sentit point de douleur ; il ne sentit que la honte de se voir à genoux dans le boudoir d'une femme qui s'était jouée de lui, le visage baigné de larmes qui avaient été méprisées. Mais quand sa fierté d'homme se fut redressée, quand ses pleurs se furent séchés au souffle brûlant de la rage, alors il comprit son malheur. Pour s'étourdir il voyagea : il se jeta au milieu de sensations nouvelles qui n'eurent point de prise sur son âme. A force d'essayer des conso-

Digitized by Google

lations, il remuait et irritait ses souffrances. Quand il fut de retour, Ottokar évita les cercles que fréquentait Arabella, les personnes qui lui parlaient, les lieux empreints de son image ; il se fit une existence dissipée, des jouissances violentes ; il se créa une passion frénétique, exclusive, jalouse de toutes les autres et qui finit par le dévorer : il fut joueur.

Un jour il jouait avec le marquis : à la cupidité faible et lâche de son adversaire, Ottokar opposait une indolence audacieuse ; il gagna. Le marquis demanda sa revanche, qui tourna contre lui. La lutte se prolongea ; le marquis perdit toute sa fortune. "Je suis ruiné, dit-il à voix basse en se penchant vers Ottokar, qui sourit avec l'impassibilité cruelle du vrai joueur : " vous aimez Arabella, continua le marquis." Les yeux d'Ottokar flamboyèrent ; il se leva avec un geste de menace : " Arabella m'appartient ; maintenant, écoutez moi : je vous propose une dernière partie : si vous gagnez, je vous cède mes droits sur celle que vous aimez, et vous me rendez mes ducats ; si vous refusez, dans deux mois Arabella est ma femme." Ottokar accepta ; le marquis regagna sa fortune.

Dans une pièce solitaire, où le jour ne jetait que des reflets sombres à travers les stores des croisées, Arabella était étendue sur un lit de repos. Quand le marquis et Ottokar entrèrent, elle se leva sur son séant ; Ottokar s'était précipité à ses genoux ; elle ne paraissait point l'apercevoir. Il la contemplait avec ravissement ; elle était toujours aussi belle : c'était le même fini dans le dessin des traits, la même illumination séraphique, la même douceur de madone ; il saisit sa main : elle fut effrayée ; un cri vint expirer sur ses lèvres : " C'est Ottokar," lui dit le marquis. Un torrent de larmes s'échappa des yeux de la jeune fille ; elle étendit le bras au hasard ; sa main saisit la tête d'Ottokar, qu'elle pressa contre son cœur. " Arabella, dit l'heureux jeune homme, d'une voix qu'étouffaient ses baisers, Arabella, à moi, à moi pour toujours." Arabella resta stupéfaite : "Marquis, s'écria-t-elle, que faut-il que j'en croie ?" Le marquis était sorti. Ottokar ne put d'abord s'expliquer cette question de son amie ; mais bientôt, à ses mouvemens embarrassés, à l'hésitation de ses gestes, qui pour la plupart portaient à faux, il comprit qu'elle était aveugle."

Les substances vénéneuses qui entretenaient la fraîcheur et l'éclat de son teint, avaient attaqué les organes de la vue : d'abord les contours des objets les plus éloignés s'étaient effacés à ses regards, bientôt elle cessa de distinguer les couleurs : un crêpe impénétrable s'épaissit peu à peu sur ses grands yeux si limpides et si resplendissans. Arabella n'avait plus de secret pour son ami : elle lui avoua tout. L'amour d'Ottokar résista à cet aveu, mais il était trop tard : le poison faisait des ravages irréparables, les fonctions les plus importantes furent arrêtées, les ressorts les plus nécessaires s'affaissèrent, les sens perdirent leur éner-

Digitized by Google

gie ; au bout de quelques mois, Arabella était à peine en état d'entendre la voix de son ami, et de lui souffler quelques mots de réponse. Un soir, elle tomba sans mouvement entre ses bras : sa vie s'éteignit sans douleurs, doucement, en un soupir presque imperceptible. Arabella était belle encore sur son lit funèbre : un sourire calme et plein de bonheur entr'ouvrait ses lèvres languissantes; son visage, amaigri, ne portait la trace d'aucune souffrance; la pâleur de la mort en voilait l'éclat comme une gaze légère, qui le faisait ressembler à l'image d'une rose reflétée dans le cristal d'un ruisseau.

J. Duesberg.

HISTOIRE DE MAHOMET II.

PRISE DE CONSTANTINOPLE.—IRÈNE.

Ce n'était pas sans doute un homme ordinaire celui dont le coup d'essai fut la conquête de la ville la plus importante de l'univers, et la ruine d'un puissant empire, qui mit fin, dès la seconde année de son règne, à une entreprise, que ses prédécesseurs n'avaient osé tenter ; qui à l'âge de vingt-trois ans ne le cédait ni en sagesse, ni en vertu guerrière aux plus fameux conquérans de l'antiquité. Tel fut Mahomet II, le plus illustre, sans contredit, des sultans qui aient brillé sur le trône des Ottomans.

Amurat II, son père, ayant abdiqué en sa faveur, Mahomet prit les rênes du gouvernement à l'âge de treize ans : menacé bientôt par la ligue des Chrétiens, qui voulaient profiter de la jeunesse de ce prince pour se venger des Turcs, il se préparait à marcher contre eux ; mais Amurat craignant que son fils ne pût résister à des forces si imposantes, reprend le titre et l'autorité de sultan et se met à la tête de ses vieilles troupes accoutumées à triompher sous son commandement. Sans lui, peut-être, c'en était fait de l'empire ottoman. Ladislas IV, roi de Hongrie, qui avait conclu avec Amurat une trève de dix ans sous les sermens les plus sacrés et les plus inviolables, était à la tête des confédérés ; Jean Hunniade, le capitaine le plus expérimenté de son siècle, commandait sous ses ordres. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Varne ; Amurat fond sur les Chrétiens avec impétuosité ; mais le succès ne couronne pas son attente ; son aile droite plie devant Hunniade, bientôt elle est mise en désordre et repoussée l'espace de plus d'un mille. Amurat désespéré tourne bride en soupirant ; il veut fuir, un Janissaire saisit aussitôt les rênes de son cheval, l'arrête, et va

Digitized by Google

même jusqu'à menacer le sultan de le tuer, s'il n'arrache la victoire aux ennemis. Amurat retourne au combat, il aperçoit le grand étendard, sur lequel était peint un crucifix ; sa vue lui rappelle la foi jurée sur ce signe sacré et vénérable, et que Ladislas avait lâchement violée ; saisi d'indignation, il tire de son sein l'original de la trève contractée avec le roi de Hongrie, et s'il en faut croire quelques historiens * : " Christ, s'écrie-t-il, si tu es dieu, comme mes ennemis le proclament, venge l'injure qu'ils ont faite à ton nom en violant ce traité conclu sur la foi de ce nom adorable." Pressé en même temps des remords de sa conscience qui lui reprochait d'avoir enlevé le gouvernement à son fils, il fait vœu de se retirer de nouveau dans la solitude après la victoire. L'effet suit de près la promesse ; Ladislas se croyant déjà sûr de la victoire, veut la rendre complète en combattant Amurat seul à seul : il le cherche partout ; Amurat le rencontre par hasard dans la mêlée, et perce son cheval d'un coup de javeline. Ladislas tombe, les janissaires lui coupent la tête, et l'élevant au bout d'une pique, ils la montrent aux chrétiens en criant : " Voilà votre roi !" Bientôt ceux-ci plient à leur tour devant la cavalerie des Turcs, ils se renversent les uns sur les autres, la déroute devient générale ; un petit nombre se sauve à la faveur des ténèbres, les autres sont tués ou faits prisonniers. Amurat victorieux retourne à Andrinople, siége de l'empire Ottoman, se dépouille des ornemens de la dignité, les dépose aux pieds de son fils, et repart le lendemain pour Magnésie, lieu de sa retraite.

La jeunesse de Mahomet sert encore de prétexte à de nouveaux troubles ; les Janissaires se révoltent, c'était la première fois qu'ils l'osaient. Le trône des sultans est menacé de nouveau. Amurat reparaît, il est proclamé sultan pour la seconde fois, et pour la seconde fois Mahomet rentre dans la foule des sujets ; il demeura dans cet état jusqu'à la mort de son père. Dans la crainte de lui faire ombrage il se plongea durant les premières années de son exil dans la volupté et dans les plaisirs, jusqu'à ce qu'Amurat résolut enfin de l'initier aux choses de la guerre et de lui faire faire ses premières campagnes. Il avait alors dix-huit ans, et déjà il était facile de prévoir ce qu'il serait un jour. Il tenait de la nature tout ce qu'il faut pour être un héros ; une constitution robuste, une taille médiocre et ramassée, un teint olivâtre, des yeux noirs, un regard fier et farouche, un front haut. Il joignait à ces qualités extérieures un esprit vif, pénétrant et solide, une bravoure à toute épreuve, et une activité qui triomphait de tous les obstacles ; mais il était hautain, dédaigneux et emporté ; sa cruauté sur-tout n'avait point de bornes, comme le témoigne le terrible exemple que nous rapporterons bientôt, et qui fut précédé et suivi de nombreux traits de barbarie que nous passerons sous silence.

---

* Selon quelques historiens, ce traité était porté au bout d'une lance en guise d'étendard.

Digitized by Google

Amurat mourut enfin le 3 février 1451. Mahomet apprenant cette nouvelle, court aussitôt à son écurie, monte un cheval arabe, le plus rapide de ses coursiers; il court, il vole avec tant de célérité, qu'il fait cent vingt lieues en deux jours sur le même cheval; on eût dit qu'il appréhendait que son père ne ressuscitât pour lui ravir une troisième fois l'empire; mais il craignait plutôt les séditions des Janissaires, qui se croyaient tout permis dans les changemens de règne. Il arrive à Andrinople, où il est proclamé sultan pour la troisième fois. A peine monté sur le trône il tourna ses vues vers la conquête de Constantinople, qui était alors considérée comme la ville la plus importante de l'univers. Il trouvait qu'il lui serait glorieux de commencer son règne en venant à bout d'une entreprise où avaient échoué tous ses prédécesseurs. Il s'y prépara par d'immenses travaux qu'il cachait sous un extérieur de tranquilité. Non content du château que son aïeul avait bâti sur la rive orientale du Bosphore, il en fit élever un second sur le bord opposé, afin de se rendre ainsi maître de cet important passage. Ayant mis dans ces deux forteresses une nombreuse garnison et une artillerie imposante, il parvint à fermer aux Latins l'entrée de la mer Noire et à ruiner le commerce de Constantinople. Déjà il s'était rendu maître de toutes les villes que les Grecs possédaient sur les bords de la mer Noire, de la Propontide, dans la Thrace et dans le Péloponèse, de sorte que l'empire d'Orient, autrefois si puissant et si étendu, se trouvait réduit à la seule ville impériale. Mahomet faisait faire en même temps des courses fréquentes autour de la capitale, tant pour l'affamer que pour susciter des prétextes d'une action générale et décisive. Sur ces entrefaites cinq vaisseaux génois appelés au secours de Constantinople et chargés de provisions de toute espèce parvinrent non seulement à franchir le détroit de Gallipoli, mais encore à pénétrer dans le port de la ville, en perçant la flotte turque, composée de cent voiles, toutes barques ou galères mal construites ou mal commandées. Le sultan, outré de fureur de cette humiliation, frappa de sa propre main le capitan-pacha, général de la flotte.

Le moment était enfin venu de porter les derniers coups aux malheureux Grecs. Le 2 avril 1453, Mahomet parut sous les murs mêmes de Constantinople, à la tête de trois cent mille combattans, parmi lesquels on comptait des soldats de toutes nations, Grecs, Latins, Allemands, Polonais, Hongrois, soutenus par les nombreuses galères de la flotte. Les historiens grecs et orientaux, amis du merveilleux et de l'exagération, entremêlent au récit du siége des particularités difficiles à croire. Ils racontent, par exemple, que les vaisseaux furent roulés tout équipés au milieu des terres, sur un sol tantôt bas, tantôt élevé, l'espace de plusieurs milles! et que soixante paires de bœufs furent employés à traîner un seul canon qui avait neuf pieds de diamètre, et qui chassait des boulets de onze palmes de circonférence. Constantinople contenait au

Digitized by Google

plus huit mille combattans, même en comptant les bourgeois et les auxiliaires génois et vénitiens que Constantin soudoyait encore. C'était là tout ce qui restait de cet empire romain qui avait envahi le monde. L'univers entier était attentif à cet évènement, et tous les peuples avaient les yeux attachés sur le sultan et sur l'empereur. Ces deux princes se montrèrent dignes l'un de l'autre et s'attirèrent l'admiration universelle par la manière dont ils se comportèrent durant le siège ; car si Mahomet se précipita mille fois dans les dangers les plus effroyables, l'empereur se défendit comme un prince héritier du nom et du trône du grand Constantin. Enfin, après cinquante-cinq jours de siége, qui furent autant de jours de prodiges de valeur de part et d'autre, Mahomet ordonne un jeûne général dans son armée, et fait à ses soldats de magnifiques promesses, en jurant par l'immortalité de Dieu, par l'âme d'Amurat son père, par ses propres enfans, et par le cimeterre qu'il portait à son côté. A une heure après minuit, il commande l'attaque générale ; lui-même, une baguette de fer à la main, est à la tête des assiégeans ; en vain l'empereur grec combat vaillamment et se porte partout où le danger l'appelle pour encourager les siens par sa présence, faisant l'office tantôt de général et tantôt de soldat, il tombe, et la ville est emportée d'assaut et livrée au pillage. Ainsi finit l'empire d'Orient, après avoir subsisté 1143 ans. Lorsque Mahomet fit son entrée dans la ville vers les deux heures après midi, il n'y restait plus un seul Grec. Ce prince fit rendre les derniers devoirs à son vaillant ennemi, puis il alla à Sainte-Sophie pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâces ; de là il se rendit au palais impérial pour en prendre possession : on raconte qu'il récita, en y entrant, ce distique persan :

> " L'araignée a ourdi sa toile dans le palais impérial ;
> " La chouette a entonné son chant nocturne sur les tours d'Efrasial *."

Nous ne parlerons point des autres conquêtes que fit Mahomet II ; un volume entier suffirait à peine pour en exposer le détail ; ses plus grands ennemis mêmes avouent que, durant son règne, qui fut de trente ans, il subjugua douze royaumes, et prit deux cents villes, soit par force, soit par capitulation ; il serait plus admirable s'il n'eût point terni sa gloire par des cruautés inouïes. Le fait suivant, rapporté par plusieurs historiens, est aussi suprenant par sa singularité que par la brutale férocité dont il est empreint.

Dans la ville conquise de Constantinople vivait Irène, jeune fille d'une condition médiocre, mais qui semblait née pour commander au reste de l'univers. Elle avait dix-sept ans ; toutes les grâces de son sexe étaient pour ainsi dire repandues sur sa personne, et jamais, disent

---

* Efrasiab était un palais des rois de Perse célèbre par les fables que les Turcs en racontent.

les historiens, la Grèce n'avait rien produit de si accompli depuis la fameuse Hélène. Quelque chose de si touchant brillait dans sa physionomie, que la voir et l'adorer était presque la même chose. Elle joignait à ces qualités beaucoup d'esprit et un cœur porté à la bienfaisance; sa douceur et sa piété l'avaient autant signalée à Constantinople que son incomparable beauté. Elle tomba entre les mains d'un pacha qui l'estima un trésor digne du seul Mahomet ; il la présenta au sultan, et ce prince, devant qui tout tremblait, n'eut pas le temps de se défendre. Ce génie altier et féroce fut terrassé par la présence d'Irène. Dès lors son unique ambition fut de chercher à lui plaire, et soit qu'il y réussît, soit qu'Irène fût flattée de captiver un aussi indomptable caractère, elle ne fit que peu de résistance. Le sultan éprouva alors une joie qui jusque-là lui était inconnue, un bonheur qu'il n'avait pas encore senti. Irène fut traitée non pas en esclave, mais en reine ; ses moindres désirs devenaient des ordres pour le prince et pour toute sa cour. Le temps qui refroidit les passions mêmes les plus délirantes, semblait au contraire accroître l'amour de Mahomet ; chaque jour le voyait plus tendre, plus charmé, plus heureux, et deux ans après sa conquête, ses feux avaient toute l'ardeur d'une passion nouvelle.

Irène sut bien user de sa fortune ; elle employa l'ascendant qu'elle avait sur le fier monarque à obtenir deux choses qu'elle désirait par-dessus tout : la première, qu'il lui fût permis de pratiquer sa religion dans le sérail ; la seconde, que les chrétiens vaincus fussent traités avec moins de rigueur : heureux effets d'une malheureuse passion ! Cette conduite attira les vœux et les bénédictions des Grecs. Cependant Mahomet n'était plus le même ; il n'avait plus cette soif de combats, cette ardeur pour la gloire qui naguères dévorait son âme ; le vaste empire qui obéissait à sa voix, qui tremblait au moindre de ses gestes, flattait moins ce cœur superbe que les prières d'Irène qu'il exauçait comme on exécute un ordre suprême. Grâces, présens, douceurs, caresses, petits soins, tout était mis en usage pour la persuader de la sincérité et de la constance de son amour ; et, chose remarquable dans un sultan, il avait fixé pour elle la légèreté de son cœur. Il passait près d'elle la plus grande partie du jour, se reposant du soin des affaires les plus importantes sur le visir Iskhaq Pacha. Lorsqu'il était obligé de marcher en personne à la tête de ses troupes, il différait son départ de jour en jour, et le commencement de l'automne le voyait toujours à Constantinople ; en un mot, il ne lui semblait vivre que le temps qu'il passait avec Irène.

Ayant conquis Novigrade en Servie, durant le cours de l'année 1455, Mahomet précipita son retour à Constantinople, quoiqu'il eût encore assez de temps pour remporter d'autres victoires avant l'hiver. A leur arrivée dans la ville impériale, les janissaires se plaignirent de ce qu'on avait comme frustré leur valeur des plus belles conquêtes. Des plaintes ils passèrent au murmure, sans pouvoir être contenus par les officiers,

Digitized by Google

qui peut-être même secondaient les soldats. Les séraskiers voyant une sédition près d'éclater, Mustafa Pacha, l'un d'eux, que son zèle et sa fidélité attachaient au sultan, se hasarde à lui demander une audience particulière. Il se prosterne à ses pieds jusqu'à ce que Mahomet lui eût accordé la permission de parler ; il lui expose alors les sentimens où l'armée se trouve à son égard ; qu'on se plaint que le sultan amoureux n'avait plus cette ardeur martiale dont on le voyait brûler auparavant ; qu'il se reposait sur d'autres du soin de l'Etat ; que sa passion l'occupait trop pour lui laisser le temps de penser à autre chose ; qu'il croupissait dans la langueur et dans une molle oisiveté ; que l'esclave dont il était épris lui inspirait du mépris pour ses plus fidèles serviteurs, et faisait passer les bontés de Sa Hautesse aux peuples subjugués ; que les musulmans ne reconnaissaient plus leur sultan, en le voyant languir entre les bras d'une femme, au lieu d'exécuter le projet glorieux de réunir les deux empires et d'aller recevoir à Rome la couronne impériale. Il finit en remontrant à Mahomet que si son cœur est aussi étroitement attaché à Irène, il peut lui donner une tente dans son camp ; il assure que les janissaires respecteront ses amours, mais qu'ils ne peuvent perdre si facilement l'espérance que lui-même leur a laissé concevoir, de conquérir toute la terre en lui obéissant. Mahomet, frémissant de rage en entendant ces reproches, voulut d'abord faire empaler le téméraire Pacha qui sortait de la soumission aveugle que les Ottomans doivent à leurs souverains ; et celui-ci ne dut la vie qu'à une pensée qui vint aussitôt au sultan de faire une action plus éclatante, selon lui, que toutes celles qu'auraient fait jusque là les autres princes de la terre. Il donna ordre à Mustafa et à tous les officiers des janissaires de se trouver le lendemain à son auguste Porte avec toutes leurs troupes rangées en bataille, sans rien ajouter sur le motif de cette cérémonie extraordinaire. De là il courut à l'appartement d'Irène, il redoubla ses flatteries et ses caresses, il l'embrassa mille fois ; on aurait cru qu'il ne l'avait jamais tant aimée ; la malheureuse Irène s'applaudissait de la tendresse constante du sultan. Il ne put se résoudre à la quitter, il soupa chez elle, y passa toute la nuit, y dîna le lendemain, et après le repas il la pria de se parer avec tout l'éclat que le brillant de l'or et des pierreries, et l'adresse de ses femmes, pourraient ajouter à sa beauté ! Irène se disposa à lui obéir, et le sultan la quitta pour un moment.

Cependant l'hippodrome était rempli de gens de guerre, et les officiers à leur tête attendaient avec un profond respect les ordres de Sa Hautesse. Mahomet rentre dans l'appartement d'Irène, il la trouve dans le brillant éclat qu'il avait souhaité, et, la prenant par la main, il la conduit lui-même à la vue des troupes assemblées. Peu de gens avaient vu Irène, et peu connaissaient la beauté de la jeune Grecque ; sa présence attendrit tous les cœurs. Ces fiers guerriers la regardent avec admiration, ils sentent pour elle une vénération involontaire ; un

Digitized by Google

murmure se fait entendre, c'est l'éloge d'Irène. " Hé bien, dit le sultan aux chefs qui étaient auprès de sa personne, la nature a-t-elle produit à vos yeux un ouvrage plus parfait ?" Un cri, un applaudissement général, lui tint d'abord lieu de réponse ; bientôt les officiers se jettent à ses pieds, et l'assurent qu'Irène est l'ornement de l'empire, et qu'il peut l'aimer toute sa vie, sans que sa gloire et celle de ses propres ancêtres en soient ternies le moins du monde. " C'est pourtant après cette gloire, reprit le sultan d'un ton de rage, que j'ai toute ma vie soupiré ; c'est elle seule que j'ai eu constamment devant les yeux. Toutes mes actions n'ont point eu d'autre objet. J'ai appris que vous blâmiez mes amours : sachez aujourd'hui que votre empereur est non seulement le maître de l'univers, mais qu'il l'est encore de lui-même." En finissant ces paroles, son visage se couvre de feu, ses yeux étincelans roulent, son front est contracté, et une espèce de fureur s'emparant de lui, il prend Irène par les cheveux, la renverse par terre, et avant qu'on eût pu pénétrer son dessein, la tête d'Irène roule sanglante aux yeux interdits des janissaires, et Mahomet rentre dans le sérail, laissant en spectacle le corps mort d'une sultane qui, un moment auparavant, était la merveille de l'empire Ottoman.

Al. Behimaï

UN TRAIT DE LA VIE DE FRÉDÉRIC-LE-GRAND.

Le major général Othon de Schwerin se promenait avec tristesse en long et en large dans la chambre de Ziethen. Les bougies à demi brûlées, les bouteilles de vin du Rhin complétement vides, semblaient prouver que l'entretien des deux amis durait déjà depuis quelque temps, et cependant ils ne pouvaient encore se séparer. Schwerin avait quitté le service militaire depuis 1748, pour se retirer dans un village et y vivre en campagnard. C'était un homme d'une physionomie intéressante, d'une taille élevée et d'une organisation forte. L'énorme frisure que l'on portait dans ce temps-là voilait son large front. Ses grands yeux brillaient sous d'épais sourcils noirs, et chacun de ses mouvemens, chacune de ses paroles, indiquaient le guerrier hardi, l'homme de cœur.

L'autre personnage était plus petit que lui. Il avait le cou enfoncé dans les épaules ; les cheveux longs, rejetés en arrière, tombant jusqu'au milieu du dos ; le visage découvert, d'épaisses moustaches et un regard plein de feu et d'expression, auquel personne ne pouvait résister. Il

Digitized by Google

portait l'uniforme du régiment de Ziethen, et c'était le général Ziethen lui-même.

— Si je savais seulement, dit Schwerin, ce que le vieux attend de moi. Voilà quatre jours que je suis dans cet ennuyeux Berlin ; j'y suis venu par son ordre, et Dieu me damne si personne s'est encore occupé de moi.

— Nous ne sommes plus dans les bonnes grâces de la cour, mon cher Schwerin, dit Ziethen. Je m'étonne que tu t'en occupes encore. A Tein, à Hennersdorf, à Hohenfriedberg on savait bien nous trouver; à présent il n'en est plus de même.

Et le pauvre général poussa un profond soupir.

— Si le vieux croit pouvoir me reprendre, il se trompe fort. Il m'a trop cruellement offensé.... Etre traité ainsi sans l'avoir mérité.... non, cela fait tant de mal ! Mais j'ai donné ma parole d'honneur de soldat, de ne plus jamais tirer l'épée devant mon régiment.

— Ton régiment ! Tu oublies, Schwerin, que tu as quitté le service !

— Jamais je ne donnerai aux dragons d'Anspach et de Bayreuth un autre nom que le mien. Je les commandais à Hohenfriedberg, nous prîmes 67 drapeaux et 5 canons. Alors on m'appelait le cher Schwerin par ci, le cher Schwerin par là. Et je pourrais donner au régiment qui s'est si bien conduit un autre nom que le mien ? Oh jamais !

— Cependant quatre ans après le roi l'appelait un régiment d'ivrognes, et le renvoyait, en présence de tous les officiers supérieurs, comme un laquais.

— Oui, c'est vrai, et il m'a par là arraché d'une carrière à laquelle je voulais consacrer toute ma vie. Mais je lui ai répondu en homme énergique. Le diable m'emporte si jamais je tire l'épée devant mon régiment, et un Schwerin n'a que sa parole.

— Moi, je n'ai point pris d'engagement semblable ; mais depuis la dernière manœuvre entre Spandau et Pichelsdorf mon nom ne doit plus être prononcé à la cour. Je suis comme rayé de la liste des officiers. Je n'exerce plus mon régiment, je ne reçois plus aucun rapport, et pour peu que cela continue, j'espère aller te visiter bientôt dans ta retraite.

— Mais dis-moi donc, au nom de Dieu, comment en es-tu venu là ? Ton régiment est un vrai modèle pour l'armée, et le roi faisait grand cas de toi.

— Que veux-tu ? La chose est arrivée comme tout cela arrive ordinairement. Cette affaire date déjà de l'année dernière. J'étais invité à dîner chez le roi à Potsdam. Je remarquai à table qu'on voulait m'humilier, car on ne parlait que de théorie et de *dispositions* ; c'était à qui en dirait le plus sur la stratégie, les déploiemens masqués, les manœuvres en échiquier, et que sais-je encore. Quand ce fut mon

Digitized by Google

tour de parler, le vieux me regarda fixement, et je me trouvai tout interdit. Au diable, dis-je, toutes ces dispositions ! Si l'ennemi est devant moi, si j'ai l'œil assez bon pour voir le terrain, je fais à l'instant même mes dispositions, et alors marche !

Tout le monde me regarda de travers, et le vieux haussa les épaules.

— Ce sont tous des héros de cabinet, des écrivassiers. Ils auraient sans doute voulu te mettre au même niveau. Mais ce n'est pourtant pas là le motif qui fait que tu as cessé de t'occuper de ton régiment. Tu me parlais encore d'une autre histoire, qui s'est passée près de Spandau.

— C'est un mauvais tour de ce vaurien de Hongrois, de ce Nadyschtzander. Il y a long-temps que le drôle a l'œil sur mon régiment. Il ne serait pas fâché de le commander, et il n'y a pas de jour qu'il n'assiége le roi. Nous devions faire huit jours de manœuvre. Le premier jour je venais de me mettre en mouvement, lorsque je reçus ce qui m'attendait. " Voilà, me dit le roi, devant tous les officiers, voilà une troupe en désordre. Allez-vous-en, je ne veux pas voir votre régiment. Entendez-vous !"

— Et que répondis-tu ?

— Rien. Je remis mon sabre dans le fourreau. Je commandai à mes soldats de faire volte-face, et je m'en revins avec eux à Berlin.

— Comment, tu as osé agir ainsi ? Es-tu fou ? Et le roi ne t'a pas révoqué, sur-le-champ ?

— Non, il ne dit pas le mot. Il fallut changer la manœuvre. Mais n'avais-je pas bien fait de partir, puisqu'il ne voulait plus voir mon régiment ?

— Permets-moi de te le dire, Ziethen, c'est un coup hardi. Mais voilà comment doit agir un brave soldat qui sent ce qu'il est. Non, je voudrais pouvoir dire au vieux tout ce que j'ai sur le cœur, je crois qu'il en serait étonné.

Au même moment on entendit frapper à la porte.

— Mille tonnerres ! qui peut venir nous troubler à cette heure ?

La porte s'ouvrit et Frédéric II entra.

— Bonsoir, messieurs, leur dit-il en français.

Ziethen et Schwerin étaient comme pétrifiés. Le premier se leva et se tint dans la position militaire la plus respectueuse, tandis que l'autre boutonnait sa redingote, et restait les yeux baissés.

— J'ai été chez vous, Schwerin, dit Fréderic, et on m'a dit que vous étiez chez votre ami Ziethen. J'ai maintenant beaucoup à faire, je ne pouvais pas attendre jusqu'à demain. Je voulais vous dire que votre régiment a reçu l'ordre de marcher, et qu'il faut vous rendre au plus tôt à Pasewalk, afin que les soldats n'arrivent pas avant leur chef.

Digitized by Google

— Que Votre Majesté me permette de lui faire observer que je n'ai plus l'honneur d'être à son service.

— Vous prendrez chez mon trésorier l'argent dont vous aurez besoin pour le voyage. Cet ordre de départ arrive bien à l'improviste, n'est-ce pas, mais je n'en suis pas la cause. Ce sont encore des affaires de femmes. La Pompadour n'a pas eu de repos qu'elle n'eût organisé un ministère selon son goût, et maintenant elle veut, avec ma bonne cousine d'Autriche, faire de moi un marquis de Brandebourg. Mais nous n'en sommes pas là, et nous n'en viendrons pas là ; qu'en dites-vous, Ziethen ?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit Ziethen d'une voix ferme. Mais je ne pourrai la suivre dans cette campagne. Ma santé est très-affaiblie, je ne me trouve pas en état de servir, et je prie Votre Majesté de vouloir bien m'accorder mon congé.

— Écoutez, Ziethen, vous êtes là à me tourmenter. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous devriez avoir honte. Quitter son roi quand les Autrichiens, les Russes, les Saxons, les Français viennent l'attaquer ?

— Que Votre Majesté me permette !

— Paix! Nous causerons tout à l'heure ensemble, maintenant je reviens à Schwerin, qui me tourmente aussi.

— En vérité, je suis désolé, mais je ne puis pas avoir l'honneur de servir plus long-temps Votre Majesté ; car je ne veux pas commander un régiment d'ivrognes.

— Est-ce donc une chose si effroyable que d'être ivre quelquefois? Ne l'avez-vous jamais été ?

— Oh ! je l'ai été très-souvent.

— Voyez donc ! Et maintenant vous ne voulez plus de l'uniforme ?

— J'ai donné ma parole d'honneur de ne plus tirer l'épée devant mon régiment, et je suis homme de parole.

— Qui donc vous prie de tirer l'épée ? Ne pouvez-vous aussi bien commander avec la cravache ?

— Ah ! si Votre Majesté le prend ainsi!

— Sans doute. Là où un Schwerin commande, je ne m'inquiète plus du reste. Allons, donnez-moi la main. Chassez les Autrichiens avec la cravache, c'est encore mieux. Votre régiment se réjouira de vous revoir. C'est cependant une belle troupe. Saluez-la pour moi, et quand demain à la parade vous entendrez prononcer le mot de Hohenfriedberg, souvenez-vous que c'est une marque de distinction que le roi de Prusse veut vous donner.

Le roi s'assit sur le sopha, et s'amusa avec sa canne à dessiner des figures sur le parquet. Schwerin se tenait debout devant lui avec un air radieux, car il était soldat de cœur et d'ame. Plus d'une fois déjà il avait regretté d'avoir agi avec trop de précipitation, et maintenant il

Digitized by Google

se sentait heureux de pouvoir, sans manquer à sa parole d'honneur, marcher à la tête de son régiment. Mais Ziethen était là triste et muet, attendant que le roi voulût lui parler.

Enfin le roi se leva, s'en alla à lui, et lui boutonnant l'un après l'autre les boutons de sa redingote : Savez-vous, dit-il, que j'ai envoyé aujourd'hui à tous les diables ce mauvais drôle de Hongrois ! Il a une misérable conduite.... mais je l'ai su, et à présent il est loin, et ne remettra jamais le pied en Prusse.

— Je félicite Votre Majesté d'avoir renvoyé un homme aussi ignoble. S'il était parvenu à obtenir un régiment, peu d'officiers auraient pu servir avec lui.

— Mais je ne suis pas content de vous non plus, Ziethen, vous avez la tête chaude. Il faut toujours que vous parliez, et il n'y a pas moyen de vous faire entendre une remontrance. Si vous aviez été hier à dîner, vous auriez vu comme on racontait l'affaire de Tein, et comme tout le monde vous couvrait d'éloges. Pour moi, je sais si bien ce que vous valez, qu'avant de commencer cette nouvelle campagne, je vous remercie des victoire que vous avez remportées dans les autres. Ce sera pourtant une fatale chose, si vos hussards demandent : où est donc notre père Ziethen? et que moi, je leur réponde : Ziethen est renfermé chez lui, vivant en paresseux, parce qu'il s'est offensé d'une parole un peu prompte que lui adressait son ami. En vérité, c'est mal. C'est mal. Je m'étais imaginé que je pourrais vous élever au grade de lieutenant-général. Je vous aurais donné vingt escadrons, dix bataillons, et vous auriez formé l'avant-garde. Les Antrichiens vous connaissent, et ma cousine a, je crois, un ressentiment particulier contre vous. — Eh bien ! qu'en dites-vous? Nous passerons près de Tein, et vous pourrez aller revoir le champ de bataille où vous vous êtes distingué. —

A ces mots le visage de Ziethen changea complétement d'expression. Le vieux soldat, confus et troublé, saisit la main de son roi et voulut la porter à ses lèvres ; mais Frédéric l'embrassa cordialement, et lui frappant sur les joues: Fi donc, dit-il, lieutenant-général de Ziethen, voilà que vous pleurez comme un enfant. Allons, venez demain chez moi, et vous aussi, Schwerin, et maintenant bonsoir, mes enfans, je rentre à la maison ; car je veux encore jouer de la flûte. Bonsoir, bonsoir. *(Bilder aus Berlin's Nächten.)*

Digitized by Google

HESSE-CASSEL ET LA PRUSSE.

Du côté de Leipzig, la Saxe s'étendait autrefois à travers de lointaines campagnes, de belles forêts. Elle avait cette vieille ville de Weissenfels, qui tient une si grande place dans ses anciennes traditions; cette ville de Wittemberg, à laquelle se rattachent les plus beaux souvenirs de la réformation. Aujourd'hui elle est resserrée de tous les côtés ; ses beaux bois ne lui appartiennent plus ; ses belles moissons sont recueillies par des hommes qui ne s'appellent plus Saxons, mais Prussiens. Ses anciennes villes ont dû mettre de côté leur histoire du moyen âge, pour recommencer une nouvelle ère sous l'administration prussienne. Cette réflexion est triste pourtant. La Saxe était un si grand pays, son nom remonte si haut dans les annales allemandes, et son histoire est si vaste ! Maintenant ce n'est plus qu'un État morcelé, plus petit que la Bavière, qui se soutient encore par son commerce et son industrie, mais que la Prusse resserre étroitement, et regarde d'un œil jaloux, comme si, après y avoir déjà tant pris, elle n'avait plus qu'un pas à faire pour prendre le reste.

En allant de Leipzig à Cassel on trouve les frontières à trois lieues. La ville de Mersebourg est aujourd'hui prussienne, et son château, illustré par tant de romantiques traditions, son joli château si pittoresque, est devenu le siége du tribunal.

Halle est une vieille ville mal bâtie, aux rues étroites et tortueuses. Il y avait autrefois une enceinte de remparts, qui tombe maintenant en ruines, et forme un triste coup d'œil. C'est une ville de garnison et une ville d'étudians, deux bonnes raisons pour que les bourgeois n'y jouent qu'un rôle très-mince. L'université a été combinée avec celle de Wittemberg ; elle est très-célèbre pour sa faculté de théologie, et sur 800 étudians environ qui la fréquentent, plus de 600 suivent les cours de cette faculté, ce qui rejette les autres dans une sorte d'anéantissement. Il y a quelques mois qu'un professeur de jurisprudence, dont le nom est bien connu en Allemagne, fut appelé à Halle, et la première fois qu'il ouvrit son cours, il trouva pour tout auditoire un étudiant. L'université de Halle est sans doute trop près de Leipzig, de Gœttingue, de Berlin ; ce voisinage nuit aux autres, et lui nuit à elle-même, celui de Berlin sur-tout, qui par la haute renommée de ses professeurs, par les efforts que le gouvernement fait sans cesse pour la rendre la première

Digitized by Google

de toutes les universités, par les ressources de tout genre que présente une grande ville, attire à la fois jusqu'à 2000 étudians. Il faut cependant reconnaître que le gouvernement prussien agit avec une grande sagesse dans l'administration de ses universités, et ce n'est pas une petite tâche que de savoir maintenir entre elles la balance, et conserver à la fois la prospérité de Berlin, Breslau, Bonn, Halle, Kœnigsberg.

Eisleben, que l'on trouve après Halle, est la patrie de Luther. A gauche, en descendant, on aperçoit une petite maison simple et rustique ; c'est là que demeurait le vieux Luther, qui travaillait dans les mines aux environs de la ville ; c'est là qu'est né le grand réformateur. On a conservé la maison, les meubles tels qu'ils étaient ; on montre encore avec une sorte de vénération le fauteuil du vieux mineur. Seulement dans la chambre habitée par Luther on a établi une école pour les pauvres. On ne pouvait pas lui donner une plus belle destination.

Nordhausen était autrefois une ville libre et impériale ; les traités de 1814 l'ont adjointe à la Prusse. Elle est célèbre pour ses fabriques d'eau-de-vie de grains, qui rapportent annuellement au gouvernement une contribution de 300,000 thaler (plus de 1,100,000 francs), pour une population de 11,000 habitans. Que l'on crie après cela contre nos impôts indirects !

De Heiligenstadt vers Cassel, la route, jusqu'alors aride et monotone, redevient pittoresque et riante. On passe entre des montagnes, au-dessus desquelles pendent les ruines de quelques vieux châteaux peuplés encore de mainte tradition curieuse à entendre raconter. On descend dans la vallée de Münden, verte, fraîche, poétique vallée ; les beaux bois se balancent sur la tête des voyageurs ; les limpides ruisseaux murmurent à ses pieds ; les prairies se déroulent au loin pleines de fleurs et de fruits, et de chaque côté de jolies maisons élégamment bâties, des enclos où croît une herbe haute et touffue, où les arbres, serrés l'un contre l'autre, entrelacent leurs rameaux, et mêlent leurs fruits. Au milieu s'élève la charmante ville de Münden, rendez-vous d'étudians, de curieux, de voyageurs de toutes les nations, qui arrivent là à pied, en voiture, ou seuls ou en famille, pour explorer les magnifiques paysages, les ruines et les châteaux des environs. Les Allemands ont nommé ce pays la vallée de Tempé, et Gœthe lui-même, dans une de ses poésies, a confirmé ce nom.

Cassel, capitale de la principauté de ce nom, est renommée pour la beauté de ses édifices, et il est juste de dire qu'elle n'est point au-dessous de sa réputation. Elle est bâtie sur les rives de la Fulda, et divisée en deux parties bien distinctes ; l'ancienne ville aux maisons à pignon, grisâtres ou grossièrement badigeonnées, les rues serrées, tortueuses, les restes de sculpture pendant aux murailles des maisons ; la ville du moyen âge assez semblable à Ulm, Augsbourg, Nuremberg.

Digitized by Google

Là sont retranchés les marchands en détail, les corporations de métiers, la petite bourgeoisie. C'est un coup d'œil pittoresque, mais peu riant; l'aspect de la mal-propreté et de la misère y choque trop souvent les yeux, et les abattoirs et les boucheries n'y répandent rien moins qu'une bonne odeur. Puis voici que la ville s'étend, s'élargit, monte sur la colline, et se dresse là-haut fière et superbe, assez semblable à ces anciens monstres mythologiques qui portaient une belle tête de femme et une queue de poisson. Là s'élèvent les grandes rues, larges, aérées et nettement alignées, les hôtels des princes et des ministres, les magasins à la mode, les auberges de distinction. Là est la grande place de Frédéric, où s'élève la statue de l'ancien grand-duc, un monument colossal en marbre, qui forme de loin un assez bon effet, mais qui nous choque de près par tous ces défauts que nous retrouvons dans la sculpture du dix-huitième siècle. La tête se dresse avec noblesse et fierté, quoique surchargée d'une lourde perruque; mais le corps est comme écrasé sous le poids de sa cuirasse romaine et d'un énorme manteau, et l'on dirait, à voir la tête se tourner vers le ciel, qu'une pensée généreuse l'anime et l'élève au-dessus de la foule, mais qu'elle est impatiente de ne pouvoir entraîner après elle ces jambes si massives et ce corps si pesant auquel elle est attachée.

Près de là apparaît le musée, élégamment bâti, mais régulièrement fermé chaque jour: il faut le voir comme une curiosité de foire, la bourse à la main. Il s'y trouve quelques beaux morceaux de l'école italienne, mais pour la plupart des copies, peu de grands maîtres, peu de véritables originaux. A côté est le palais du prince régnant, auprès duquel l'humble demeure du roi de Prusse jouerait un triste rôle. Les princes de Cassel ont toujours été très en peine de savoir comment se loger pompeusement. Ils ont leur château dans la ville, leur château dans la vallée à la porte de la ville, jolie et riante habitation, qui a toute l'apparence d'une de ces grandes maisons seigneuriales et de ces beaux parcs anglais. Ils ont encore un autre château dans le Wilhelmsthal et un autre sur la Wilhelmshœhe, que l'on va voir avec empressement comme une des merveilles du pays, tant il est riche, bien construit, orné avec luxe et sur-tout admirablement situé. A peu de distance de la place on aperçoit encore les fondemens d'un château qui n'a pas été achevé, mais qui, à en juger par la largeur du terrain qu'il occupe et la dimension des murailles, devait être un édifice gigantesque, plus digne de la grandeur d'un conquérant romain que de le médiocrité d'un petit prince allemand. L'argent a sans doute manqué pour terminer cette immense entreprise.

Du reste, avec ces belles rues, ces palais, ces hauts édifices, Cassel est une ville très-peu animée. A part l'école militaire et le gymnase, il n'y existe aucun grand établissement d'instruction; on n'y trouve qu'un très-mince commerce, presque point d'industrie, et l'on peut

Digitized by Google

parcourir les trois quarts des rues avant d'apercevoir l'enseigne d'un libraire.

J'ai traversé la Hesse dans toute sa longueur, et je puis attester n'avoir vu de ma vie un pays qui porte un tel caractère de misère et de désolation; des routes mal entretenues, des maisons à peine bâties avec de la terre et quelques branchages, à peine recouvertes d'un peu de chaume; des villes entières sales, infectes, où l'on retrouve ce qui ne se voit plus que rarement dans les plus pauvres villages, les hommes et les animaux habiter ensemble la même chambre, coucher pêle-mêle sur le même sol, et sur la porte de ces maisons apparaissent de temps à autre des figures pâles et maladives, que l'on dirait épuisées par la fatigue, la pauvreté, le mauvais air. Je n'exagère pas. J'ai vu en France quelques-uns de nos cantons les plus malheureux; j'ai vu les parties les plus incultes, les plus tristes de la Bohême: mais tout cela serait beau à côté de ce pays de Hesse-Cassel, où la grâce de la nature disparait devant les hideuses masures qui s'élèvent de distance en distance, et l'aspect rebutant de ceux qui les habitent.

On traverse ainsi la Hesse-Cassel, la petite principauté de Waldeck, l'ancien royaume de Westphalie. De toutes parts même souffrance, même misère, même délabrement. Puis tout-à-coup le tableau change. Les champs se montrent mieux cultivés, les maisons mieux bâties et plus riantes. On entre dans une autre nature, on respire un autre air, on se plaît à voir un autre peuple. Au moins voici des hommes avec une physionomie mâle et joyeuse, des plaines qui ne restent plus incultes, des villages où régne l'industrie. Nous sommes en Prusse. Voici la jolie ville d'Arnsberg, avec son ancien château pendant au-dessus de la vallée, ses rues si belles, si régulières, ses maisons riantes, et plus loin des champs couverts de moissons, des coteaux où s'exerce avec fruit l'activité de l'homme; une route pittoresque et agréable à parcourir, et plus loin encore Elberfeld, cette ville devenue si grande par son commerce; Elberfeld dont la population a doublé en quelques années, dont les produits industriels n'ont maintenant plus aucune concurrence à redouter en Allemagne; cette jolie ville d'Elberfeld, je voudrais que vous la vissiez comme elle est jeune, riche et élégante, comme elle se présente bien au milieu de cette large plaine qui l'entoure, avec ces deux rivières qui l'arrosent, ces coteaux lointains, ces délicieux paysages qui la couronnent, et ces maisons bâties à l'anglaise et ces rues où l'on trouve tant de vie et de mouvement. Là se fabriquent, comme à Lyon, les fins tissus de soie et de coton, qui se répandent ensuite dans les foires de Franckfort, de Leipzig, d'Odessa. Les modèles n'y sont peut-être pas aussi élégans que chez nous, et le travail n'en est pas aussi délicat; mais c'est un genre d'étoffes plus durables et moins chères que les nôtres. Le commerce a pris en peu de temps dans cette ville un très-grand développement. On y compte plus

Digitized by Google

d'une maison qui paie chaque semaine de 60 à 80,000 francs à ses employés. Les ateliers répandus dans la campagne maintiennent la main-d'œuvre à un plus bas prix, et le gouvernement soutient de tout son pouvoir cette importante branche d'industrie.

Ceux qui ne connaissent encore la Prusse que par ouï-dire, peuvent avoir contre elle beaucoup de préjugés ; mais c'est pourtant, il faut le dire, un pays admirable pour son administration. Sans avoir de charte écrite comme la nôtre, le peuple prussien possède les libertés qui le touchent de plus près, les libertés municipales, beaucoup plus larges et plus complètes que chez nous. Le roi exerce son autorité avec une douceur et une intégrité rares. Il est non-seulement le roi de ses sujets, il est encore, on pourrait le dire, le protecteur de leurs intérêts, l'intendant de leurs biens, et il les ménage avec une conscience scrupuleuse. Le sort des fonctionnaires est à l'abri de tous les caprices des ministres. Si un employé a commis quelque faute grave, on ne peut le priver de sa place sans lui faire subir un jugement; s'il plaît au roi de le renvoyer sans jugement, il lui maintient son traitement. L'administration y est si sage, qu'elle n'admet en fait de gouvernement aucun système exclusif, aucune forme absolue. On a conservé aux anciennes cités bon nombre de leurs priviléges, on a maintenu dans les provinces rhénanes les lois et le mode de juridiction que Napoléon y avait établis.

A l'abri de ce gouvernement actif, intègre, paternel, qui s'exerce sur-tout par la volonté du roi, les arts et l'industrie prospèrent, le commerce se développe, les universités fleurissent. Aucune autre partie de l'Allemagne ne présenterait une réunion de savans si nombreuse et si distinguée ; dans aucune autre partie de l'Allemagne, si l'on en excepte la Saxe, il ne paraît en proportion autant de livres de science et de bons livres. La Prusse est à la tête de l'Allemagne pour le mouvement intellectuel, comme elle l'est pour la force compacte et matérielle, et si ce mouvement ne se manifeste pas par des pamphlets politiques et des diatribes de journaux, croit-on que ce soit un grand mal ? Il s'exprime assez hautement dans des ouvrages de jurisprudence, d'histoire, de philosophie, dans quelques poésies de choix, dans les fréquentes publications qui apparaissent chez les libraires de Berlin.

Le peuple prussien est heureux, et ce seul mot répond à beaucoup d'argumens. Les autres peuples qui l'entourent envient son bonheur. Les petits États qui gémissent sous le poids de leur nullité, les petites villes qui ont à payer de si lourds impôts pour entretenir le luxe de leurs princes, regardent la Prusse qui est si riche et si puissante, et désirent lui appartenir, Combien de fois n'ai-je pas entendu exprimer ce vœu par les sujets de quelques pauvres principautés où je passais, par le bourgeois et l'ouvrier, par le négociant et le paysan. La Prusse gagne ainsi dans l'esprit des peuples par la sagesse de son administra-

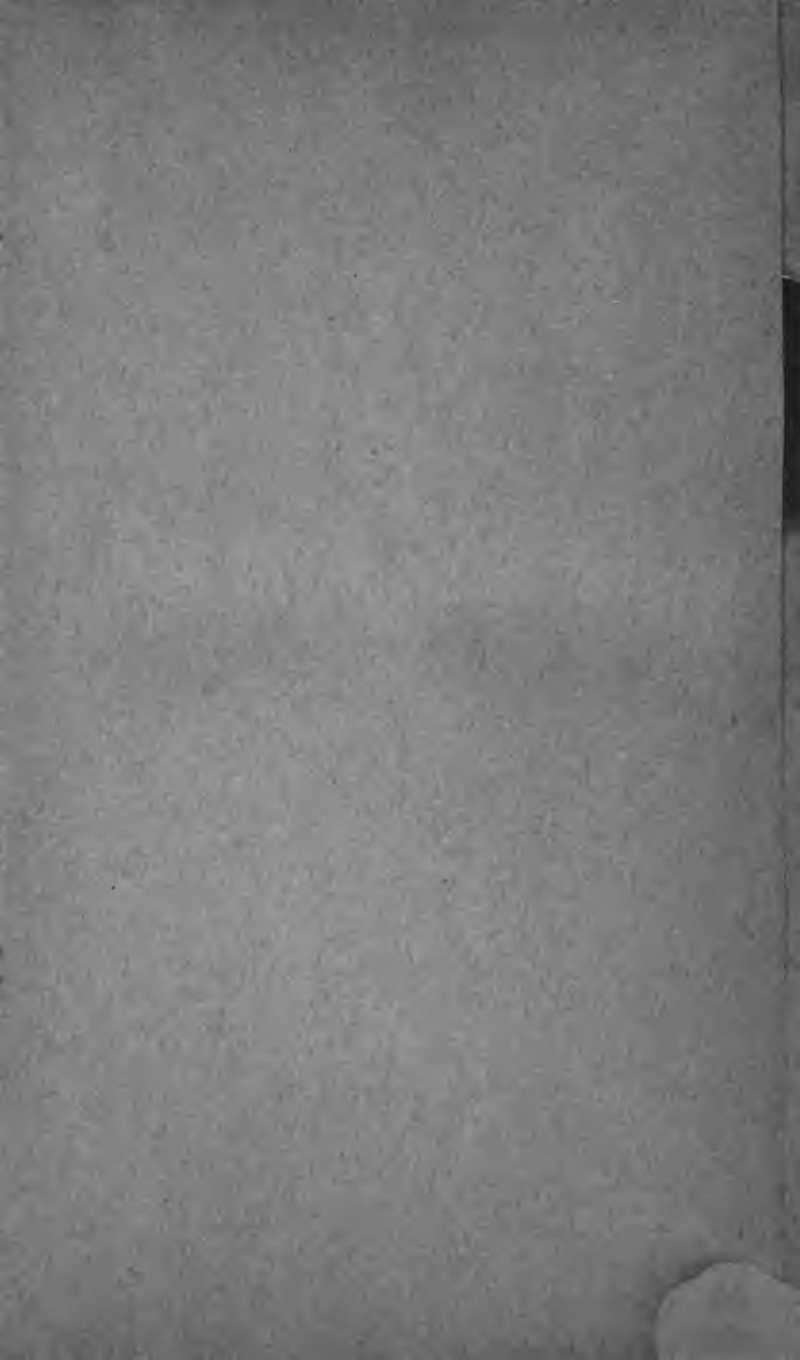
Digitized by Google

tion. Elle fait ses conquêtes par la paix, mieux qu'on ne les a faites par la guerre. Les armes dont elle se sert, c'est le repos et la prospérité dont elle jouit, et le bien-être matériel qu'elle donne à ceux qui lui appartiennent ? c'est là sa propagande.

En même temps il faut observer que par sa position géographique elle touche à toutes les petites peuplades d'Allemagne : elle va du nord au Midi, elle entre tour à tour dans la Sa e, dans la Hesse, dans la Thuringe, dans le pays de Weimar, de Meinungen, de Gotha, de Hanovre, de Nassau. Elle est en relations journalières avec ces divers États, et les accoutume au nom prussien. Par son traité de douane, traité dont l'on n'a peut-être pas encore assez compris l'immense portée, elle amène un commencement d'unité germanique qui repose tout entière sur elle. Elle habitue l'Allemagne à ses lois, à sa marche gouvernementale, à sa monnaie. Le progrès s'opère ainsi degrés par degrés en silence, l'amour de la Prusse s'infiltre dans toutes les classes. Vienne maintenant une secousse, et tous ces peuples, déjà subjugués par ce long ascendant, n'auront plus qu'un pas à faire pour renverser leurs limites, effacer les armoiries de leurs petits princes, et se réunir tous ensemble sous ce grand réseau de la monarchie prussienne. La conquête morale est achevée, la conquête matérielle peut l'être bientôt.

Digitized by Google

Digitized by Google




THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

